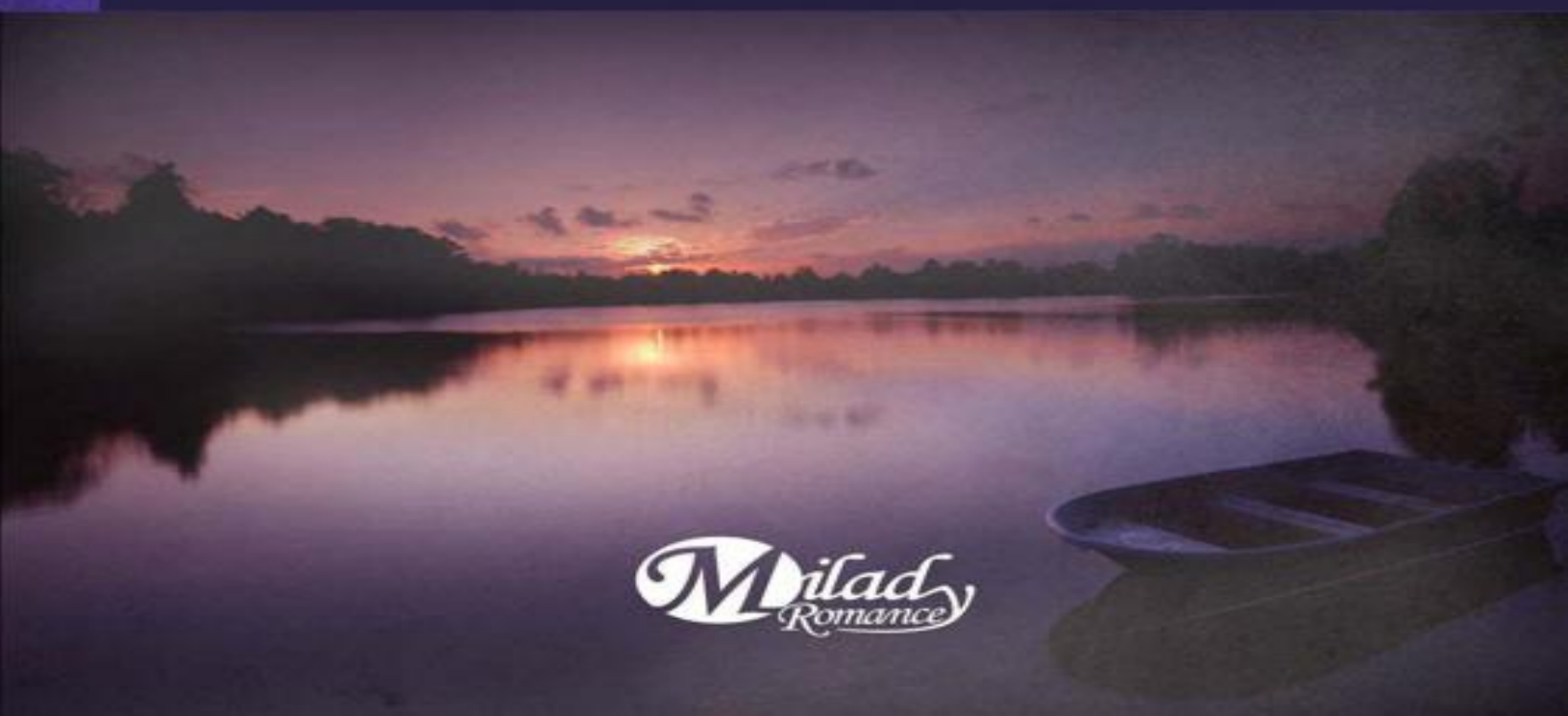




SUSPENSE

NANCY BUSH  
LISA JACKSON

WICKED LIES



*Milady*  
Romance

Lisa Jackson & Nancy Bush

# **Wicked Lies**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Tristan Lathière

Milady Romance

# Chapitre premier

*Je la sens !*

*Encore une garce trahie par son odeur !*

*Même depuis ma cellule, je sens sa maladie. Sa souillure. Sa lubricité.*

*Il y en a eu d'autres, depuis que je me languis ici. D'autres qu'il convient de châtier. D'autres fornicatrices démoniaques à renvoyer dans les flammes de l'enfer qui les ont engendrées !*

*Ô femelles répugnantes aux désirs incontrôlables.*

*Je viens vous chercher...*

Une paume appuyée contre la cloison de séparation, Laura Adderley étreignait de l'autre main un test de grossesse, incapable de le regarder. Elle n'en voulait pas. Pas alors que son mariage venait tout juste de se conclure par un divorce qu'elle avait souhaité aussi ardemment que son nouvel ex-mari, sinon davantage. Ayant déjà emménagé avec une autre femme, Byron devait certainement la tromper comme il avait trompé Laura. Aucune importance. Leur union avait été mal conçue depuis le début ; il avait simplement fallu trois ans à Laura pour s'en rendre compte.

*Mal conçue...*

Rassemblant son courage, elle décrispa le poing avec lenteur et baissa les yeux sur les deux traits roses du test de grossesse.

*Résultat positif.*

*Elle l'avait pressenti.*

*Bonté divine...*

Après avoir fermé les yeux, Laura inspira à fond pour se calmer. Elle avait ignoré les signes le plus longtemps possible, mais à quoi bon continuer à s'enfouir la tête dans le sable ? Elle était enceinte. De son ex-mari. Ils venaient de signer les papiers cette semaine. Pourtant, Byron avait tout fait pour retarder l'échéance, simplement parce qu'il refusait d'accorder à Laura ce qu'elle voulait : la liberté vis-à-vis des mensonges et de la tyrannie.

*Et maintenant ?*

Le docteur Byron Adderley était chirurgien orthopédiste à l'hôpital d'Ocean Park ; Laura, simple infirmière. L'année précédente, ils avaient quitté l'un des plus prestigieux établissements de Portland pour mener une vie plus tranquille au sein de cette unité modeste, sur la côte de l'Oregon. Laura s'était opposée à ce changement. De façon catégorique. Pour des raisons qu'elle ne tenait pas à exposer à Byron, elle désirait, devait rester loin, très loin d'Ocean Park et du village voisin de Deception Bay.

Comme s'il avait deviné ses secrets, il annonça qu'il avait accepté un poste dans ce petit hôpital et qu'ils déménageaient toutes affaires cessantes. Abasourdie, Laura répliqua qu'elle n'irait pas. Point à la ligne. Mais, à force d'insistance, il finit par avoir gain de cause. À contrecœur, Laura s'était résignée, espérant sans y croire qu'un changement d'horizon allait sauver son mariage moribond. Pourtant, elle savait déjà qu'elle ne l'aimait plus, voire qu'elle ne l'avait jamais aimé. Mais avec ce nouveau départ, un changement restait envisageable. Il était possible qu'il regagne le cœur de Laura. À condition que Byron s'en donne les moyens, tout pouvait... aller pour le mieux.

Las, Byron avait été pris en flagrant délit de tripotage d'une infirmière d'Ocean Park dans une chambre inoccupée. L'hôpital fit mine de fustiger le comportement du docteur Adderley, qui n'était pas homme à se laisser taper sur les doigts. L'infirmière fut hâtivement remerciée, l'incident glissé sous un tapis de l'hôpital... et Laura demanda le divorce.

Au début, il avait protesté. Non qu'il tienne à garder Laura ; simplement, il n'était pas *concevable* qu'on lui impose une décision. Comme elle refusait d'écouter, il changea de tactique et supplia de se voir accorder une deuxième chance. Échaudée, Laura se douta qu'il lui jouait la comédie. D'un autre côté, l'avenir sans personne s'annonçait résolument lugubre ; un soir, trois mois auparavant, il fit le serment qu'il l'aimait, qu'il ne la tromperait plus, qu'il irait consulter pour tirer les leçons de ses errances passées. Dans son envie, son besoin de le croire, elle fit taire la petite voix qui lui enjoignait de faire preuve de jugeote. Une chose entraînant une autre, la soirée se solda par une union charnelle presque désespérée. Une deuxième chance, peut-être la dernière, que Laura se devait de saisir.

Puis ce fut le tour d'une autre infirmière. Celle-ci se plaignit des avances malvenues du docteur Adderley. Byron nia les accusations de façon véhémement mais Laura, détentrice de pouvoirs qu'il ne comprenait pas – et qu'elle ne comprenait pas davantage –, sut sans doute possible que ce qui sourdait de ses sales petites dents blanches était un tissu de mensonges.

Elle laissa donc le divorce suivre son cours. Byron, fidèle à lui-même, se remit en ménage. Cette fois, Laura n'eut pas un regard en arrière. C'en était bien fini de Byron Adderley et, jusqu'à ce jour, elle était décidée à retourner à Portland pour trouver un emploi loin, très loin d'Ocean Park et de Deception Bay.

Mais là...

La porte des toilettes s'ouvrit.

— Laura ? lança l'infirmière Perez.

— Une petite minute, répondit l'intéressée.

Elle actionna la chasse d'eau, enroba le test révélateur de papier toilette et fourra le tout dans son sac à main.

— On a besoin de toi aux urgences. Un blessé à la tête arrive.

— Entendu.

Une fois la porte des toilettes refermée, elle sortit du box, se lava les mains et étudia son reflet dans le miroir. Deux yeux gris-bleu posèrent sur elle un regard sérieux. Elle remarqua que ses racines blond lavasse commençaient à poindre et que des mèches plus sombres, échappées de sa queue-de-cheval, bouclaient sous son menton. Un menton prononcé qui, lui avait-on souvent répété, assorti à des pommettes saillantes et à des cils fournis, lui donnait un faux air aristocratique à mille lieues de ses vraies origines.

Sentant naître dans son cerveau une pression familière, elle la réprima mentalement en visualisant un portail métallique de six mètres de haut apte à résister à l'assaut. Il s'agissait là d'une réaction presque inconsciente, déclenchée chaque fois qu'une pensée forte, non sollicitée, *méchante*, venait l'agresser. Des années durant, elle avait cru tout un chacun capable d'une telle prouesse avant de se rendre compte, peu à peu, qu'elle seule savait ériger cette barrière mentale. C'était comme si quelqu'un, ou plusieurs personnes, venait bousculer sa cervelle pour tenter d'y pénétrer. Il lui suffisait alors de conjurer cette muraille pour prévenir toute intrusion. Cette fois, en revanche, c'était différent : l'assaut était plus frénétique, plus déterminé. Quelqu'un s'acharnait à grands coups de

masse sur sa barrière. Sur son cerveau.

*Petite sssœur !*

Laura sursauta et scruta les alentours, s'attendant presque à découvrir celui qui venait de parler. Mais il n'y avait personne. Pas une âme. Et la voix était sans conteste masculine.

Ses yeux s'écarquillèrent ; elle contempla la réaction automatique à mesure que la prise de conscience s'abattait sur elle malgré tous ses efforts pour l'ignorer. Il était de retour.

Paupières closes avec soin, elle fit un effort mental pour renforcer le mur jusqu'à ce que le martèlement se réduise à un « ping, ping, ping » presque inaudible puis disparaisse tout à fait.

Lorsqu'elle atteignit les urgences, l'ambulance hurlait déjà sur la rampe d'accès. À 20 h 30 en cette fin juin, les lampadaires étaient encore éteints, ce qui lui permit d'apercevoir les ombres qui s'allongeaient sous les branches tordues des pins bordant l'asphalte. La rotation du gyrophare faisait fuser tour à tour des éclairs rouges et blancs, et le « wou-wou... wou-wou... wou-wou » déchirant de la sirène paraissait faire vibrer l'air ambiant.

L'ambulance pila dans un crissement de pneus. Le personnel d'urgence descendit en trombe et se rua vers le hayon arrière. Sitôt celui-ci ouvert, une civière en fut extraite. La victime avait la tête enturbannée de bandages blancs maculés de sang noir.

Un membre du personnel résident eut un haut-le-cœur.

— Nom d'un chien, c'est Conrad !

— Conrad ? répéta Laura, consternée.

Elle posa les yeux sur ce qui s'avérait en effet être l'un des vigiles d'Ocean Park : Conrad Weiser.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? voulut savoir un médecin urgentiste.

— Agression à Halo Valley, répondit l'ambulancier. Il était sur place pour une prise en charge ; un barjo l'a massacré avant de se tirer.

— Halo Valley ? répéta Laura sans presque bouger les lèvres.

— Ouais, l'hôpital psy, clarifia posément Dylan, l'ambulancier.

— Emmenons-le à l'intérieur, ordonna l'urgentiste alors qu'une seconde victime sur civière était à son tour extraite de l'ambulance.

— Ça va ? s'inquiéta Dylan.

— Ça va, répondit Laura.

Ramenée au présent, elle aida à conduire la deuxième civière jusqu'au bloc. Le blessé était conscient, mais sa gorge était pansée et, à l'évidence, parler lui était impossible. Alors que ses yeux noirs étaient rivés sur Laura, Dylan lui causa un second choc en lui soufflant :

— C'est le docteur Maurice Zellman de Halo Valley. Touché à la gorge.

— Par le même fugitif ? demanda-t-elle.

— On dirait bien.

Après avoir vu la civière de Zellman franchir en toute hâte la porte à double battant du bloc, elle fut incapable de contenir un frisson issu du fond de l'âme qui la parcourut de la tête aux pieds.

Halo Valley. L'hôpital psychiatrique pour fous dangereux.

*Il s'y trouvait.*

N'est-ce pas ?

À moins qu'il ait justement tenté de percer sa barrière mentale parce qu'il venait de s'en évader !

Pour lui signifier qu'il venait la chercher.

*Mon Dieu, non ! Pas maintenant !* Elle songea au bébé, et son cœur faillit s'arrêter. La peur lui

remonta le long de la colonne vertébrale et vint se nicher sans sa cervelle. *Non, non, non !*

Par pur réflexe, elle repoussa cet assaut de terreur abjecte puis fit face à une collègue.

— Qui a fait ça ? demanda-t-elle.

— Le mieux, ce serait de pouvoir poser la question à Zellman, non ? répondit benoîtement l'infirmière Carlito Solano. Un dingo, c'est signé.

*De grâce, faites que ce ne soit pas lui.*

Mais elle était sûre du contraire. Justice Turnbull avait quitté l'enceinte fortifiée de l'hôpital pénitentiaire de Halo Valley. Il était libre de reprendre sa folie meurtrière.

En voyant les portes se refermer avec lenteur sur le docteur blessé dans un chuintement sourd, Laura se demanda ce qui s'était passé.

La journée avait débuté comme beaucoup d'autres avant elle.

Le docteur Maurice Zellman, psychiatre de premier plan de l'hôpital pénitentiaire de Halo Valley... de tout premier plan, selon son propre baromètre... avait commencé la matinée par un toast au froment nature, un œuf à la coque et un quartier de melon avant de gagner l'hôpital en voiture où il arriva à 7 h 15 précises. Après plusieurs consultations matinales, il appela sa femme Patricia à midi. Elle lui apprit que leur fils de seize ans, Brandt, s'était attiré des ennuis au lycée et risquait d'être gardé en retenue jusqu'à la fin de la semaine. Après un reniflement offusqué, Zellman indiqua à Patricia que Brandt encourait également une punition sévère de la part de son père. Agacé, il rendit ensuite visite à plusieurs patients dans leur chambre – des cellules, en vérité, bien que personne ne les désigne sous cette appellation – au fil de l'après-midi, la tête ailleurs.

À 18 heures, il avait terminé sa journée à l'exception de son plus célèbre patient : Justice Turnbull, le tueur psychopathe qui avait tenté d'assassiner sa propre mère et ne vivait que pour une chose, l'élimination d'un groupe de femmes domiciliées dans un chalet baptisé Chant des Sirènes, sur la côte de l'Oregon. Aux yeux de certains autochtones, ces recluses appartenaient à une secte, la Colonie, à laquelle on prêtait des visées néfastes. L'origine de la haine éprouvée par Justice était un mystère que Zellman avait espéré percer au fil des deux années d'incarcération de Turnbull, sans réel succès jusqu'ici. Auteur de plusieurs autres meurtres, Justice était unanimement considéré comme un drôle d'oiseau.

Dans tout Halo Valley, il ne se trouvait personne pour s'y intéresser, et encore moins pour le prendre en charge. De l'avis de Zellman, les autres médecins n'étaient pas à la hauteur. Ses collègues faisaient le job, pour tout dire, tandis que lui, Maurice Zellman, était extraordinaire. Il *soignait* ses patients là où d'autres se contentaient de modifier tel ou tel aspect de leur comportement.

Quant à Justice... eh bien... Maurice avait enregistré des progrès significatifs. Significatifs. Certes, le sujet demeurait obsédé par les femmes du Chant des Sirènes, mais en raison d'un lien quelconque entre Justice et elles. C'était en tout cas ce que pensait l'intéressé, même si cela restait à prouver. Les femmes formaient peut-être une secte, allez savoir. Leur existence de recluses confinait en tout cas à la paranoïa, et leur apparence laissait à penser qu'elles débarquaient d'un autre siècle. Zellman était enclin à croire qu'il fallait les laisser tranquilles. Il appartenait à chacun de trouver sa voie en ce bas monde, il n'existait pas de bonne ou de mauvaise approche, bien que Justice ait encore du mal avec cette vision humaniste des choses. Pour des raisons bien à lui, Justice Turnbull paraissait déterminé à toutes les liquider.

Cela étant... les progrès étaient là, se rappela Zellman en se gratifiant d'une tape dans le dos

symbolique. Au début de son incarcération à Halo Valley, Justice beuglait soir et matin qu'il les tuerait toutes, elles et leur engeance démoniaque ! D'emblée, le personnel n'avait pas compris à qui il faisait allusion, mais il avait mis les choses au clair en déclarant qu'il souhaitait zigouiller toutes les « petites sssœurs » du Chant des Sirènes. Avec le temps et les antipsychotiques, il ne faisait plus étalage de sa « mission ». Elles continuaient à le perturber ; il n'arrivait pas à masquer totalement son agitation chaque fois que Zellman mentionnait les femmes du chalet, à titre de test. Cela étant, Justice se montrait nettement moins obsessionnel. Était-il guéri ? Non. Le serait-il un jour ? Dans le cas de Justice Turnbull, il était permis d'en douter, bien que le docteur Maurice Zellman soit l'homme de la situation.

En outre, Maurice avait compris que Justice était en proie à des démons de sa propre invention, ce dont ses collègues se fichaient comme d'une guigne. Ils l'avaient mis au trou pour les décennies à venir sans aucune possibilité d'élargissement. Paranoïaque, schizophrène. Sociopathe. Psychopathe. Fou criminel, en termes profanes... Justice Turnbull avait beau être un condensé de tout cela, il demeurait un patient à traiter.

Rapide coup d'œil à sa montre : Zellman constata qu'il était 18 h 45. Il réservait une surprise à Justice, la réponse à une requête insistante que Maurice était enfin parvenu à concrétiser malgré certaines réticences. Un sourire satisfait aux lèvres, il se dirigea vers la chambre de Justice. Il avait été placé à dessein tout au bout du couloir : personne ne souhaitait lui rendre visite. Hormis le personnel de l'hôpital, d'ailleurs, personne n'avait jamais franchi le seuil de sa cellule. Il était bizarre aux yeux des autres détenus, ce qui n'était pas rien dans la mesure où il s'agissait exclusivement d'autres aliénés dangereux. Mais dans chaque groupe s'instaure une hiérarchie, et l'hôpital pénitentiaire de Halo Valley ne faisait pas exception. Étant l'un des principaux médecins en contact étroit avec certains des patients les plus tristement célèbres – assassins, sadiques, violeurs et tutti quanti –, Maurice Zellman avait une conscience aiguë de l'instabilité émotionnelle des hommes et femmes enfermés de ce côté-ci de l'hôpital, l'aile dévolue aux individus coupables des crimes les plus graves. S'ils avaient échappé à la prison standard en raison d'une démence avérée, ils n'en demeuraient pas moins des criminels de la pire espèce. C'est ce qui leur valait d'être incarcérés en Face B, surnom politiquement correct attribué à cette aile stérile de l'hôpital. Face B. L'aile des irrécupérables. Reliée à la Face A, où résidaient les déments sans tendances criminelles, par une passerelle grillagée et surmontée de barbelés, mais qu'on avait pris soin d'occulter par une haie de laurier pour faire croire à tout le monde que l'hosto était un lieu agréable. En vérité, la Face B n'était rien d'autre qu'une prison pour fous dangereux.

Le docteur Zellman tutoyait les sommets de la hiérarchie des spécialistes de la Face B. Il comprenait la psyché des criminels à un niveau qui fascinait et horrifiait ses collègues plus terre à terre. *Et alors, c'est leur problème, non ?* pensa-t-il en s'autorisant un reniflement de mépris.

Le docteur Maurice Zellman faisait son travail. Et il s'en acquittait très, très bien.

Les lèvres pincées, il força l'allure. Il était déjà à la bourre, et passer voir Turnbull allait le mettre encore plus en retard. Mais il n'avait pas vraiment le choix : Justice était à la fois son patient et la terreur des autres praticiens. Un fait qui amusait presque Zellman, lequel travaillait avec ce drôle d'oiseau depuis son arrivée à la Face B. Pourquoi ? Parce que Justice n'était en vérité pas plus effrayant que les autres psychotiques. Il était simplement un peu plus polarisé sur les femmes, en particulier celles de la Colonie.

Au moment où Zellman arrivait à hauteur de la chambre de Justice, la porte s'ouvrit à la volée.

Bill Merkely, l'un des surveillants, bondit presque dans le couloir. Les yeux rivés sur la cellule de Justice, il ne remarqua pas tout de suite Zellman.

— *Adios*, schizo ! beugla-t-il méchamment, le visage porcine enflammé.

Il rabattit la porte et veillait au bon fonctionnement du loquet automatique lorsque Zellman se racla la gorge derrière lui. Merkely sursauta comme sous l'effet d'un tisonnier incandescent, et son faciès passa du rouge à l'écarlate.

— Ce salaud-là m'a dit que j'allais crever ! s'exclama-t-il en guise d'excuse.

— Il ne faut pas faire attention à ce qu'il dit.

— Bien sûr. N'empêche qu'il prédit tout un tas de saloperies !

— Que faisiez-vous dans sa chambre ?

— Ramassage du plateau-repas. Mais j'ai pas pu. Pourvu que sa bouffe pourrisse !

Là-dessus, il regagna d'un pas lourd le poste de garde qui séparait la Face B de Halo Valley de la Face A, section moins sévère dévolue aux patients qui n'étaient pas considérés comme une menace sérieuse pour la société. Aux yeux de Zellman, le A était associé à Alzheimer, même s'il n'était pas question de le dire à voix haute : ç'aurait été infamant pour un personnel soignant qui imaginait sa mission très au-dessus de celle d'un banal hospice. Cette simple idée lui fit secouer la tête. Le problème de perception des réalités ne concernait pas que les « malades »...

Possédant une clé de la chambre de Justice, il déverrouilla l'huis avec soin. Justice ne l'avait jamais agressé ; il n'avait d'ailleurs attaqué personne depuis son admission, mais, cela étant, l'individu avait un pedigree qui parlait pour lui.

Le patient se tenait debout au fond de la pièce, déconnecté du petit incident qui venait de l'opposer à Merkely. Justice était grand, blond sable et mince, presque efflanqué, mais néanmoins tout en muscles et en tendons. Évitant le regard de Zellman quand celui-ci fit son entrée, il posa les yeux sur le plateau-repas dont seule la pomme avait été consommée.

— Ce type a peur de moi, déclara Justice de sa voix sifflante.

Il appuyait toujours un peu sur les « s ». Une coquetterie, d'après Zellman.

— En effet.

— Il laisse toujours le plateau.

Zellman était flanqué d'un porte-bloc avec stylo qu'il tenait sous un coude. Des caméras balayaient l'unique pièce de la cellule de Justice, enregistrant ses moindres gestes. Zellman n'avait pas besoin de visionner les bandes pour se remémorer chacune de ses visites : il prenait des notes abondantes puis rédigeait des rapports que personne ne devait lire. Tous souhaitaient tirer un trait sur Justice Turnbull et ses bizarreries. À son arrivée à Halo Valley, Justice désignait les femmes dans son collimateur sous l'appellation générique « petites sœurs », prononcée à sa manière chuintante. « Petites sssœurs... », grinçait-il. « Elles doivent toutes mourir ! » prévenait-il. Avec le temps, ces envolées théâtrales avaient disparu.

Non qu'il ait cessé d'être dangereux. Avant son incarcération, il avait tué et terrorisé plusieurs femmes. Mais aussi éliminé certains individus en périphérie de son idée fixe et raté de très peu sa propre mère, elle aussi malade mentale. Elle menait désormais une existence quasi végétative, au sein d'un hospice, sans aucun souvenir de l'agression et sans lien ou presque avec le monde réel.

— Justice, déclara Maurice Zellman de cette voix ferme et amicale, cultivée au fil des ans. J'ai enfin obtenu le feu vert pour vos examens médicaux à l'hôpital d'Ocean Park. L'arrivée du fourgon est imminente. Mais soyez prévenu : si ces maux d'estomac ne sont qu'un prétexte pour sortir de Halo



Valley, vous en subirez les conséquences. Plus de promenade dans la cour. Plus de sortie au grand air avec vue sur la mer. (Zellman perçut le léger sarcasme qui transpirait dans sa voix et coupa court.) Fini les privilèges.

Justice posa sur lui ces yeux d'un bleu si pâle qu'ils paraissaient presque translucides. D'une beauté extraordinaire, il avait quelque chose de... contre nature qui mettait mal à l'aise. Une réaction suscitée par quelque émanation dont la teneur échappait jusqu'ici à Zellman. La bouche en berne, Turnbull esquaissa une grimace de douleur.

Avec le temps et les sessions en profondeur, Zellman avait compris qu'une partie des problèmes les plus enracinés chez Justice venaient du fait qu'il avait été rejeté et méprisé. Par des femmes. Voire par sa propre mère. Les résidentes de la Colonie lui pesaient tout particulièrement. Qu'il s'agisse ou non de ses sœurs biologiques, lui-même semblait en être convaincu. Existait-il seulement un quelconque lien génétique ? Zellman jugeait l'hypothèse improbable. Le petit monde de Justice était une pure construction.

Cela étant, Justice croyait dur comme fer que les occupantes du Chant des Sirènes étaient des Élues qui lui en interdisaient l'accès. À lui, l'exclu. Le paria. Laissé auprès d'une mère qui s'était enfoncée dans la démence tout au long de sa vie d'adulte, estimait Zellman. Qui connaissait l'identité du père ? Certainement pas Justice, et pas davantage les gens auxquels Zellman avait parlé.

Pas géniale, comme enfance, sous quelque angle qu'on se place.

— On y va ? demanda Justice en le dévisageant.

Zellman hocha la tête. Comme tous les patients de la Face B, Justice était vêtu d'un pantalon gris bouffant et d'un tee-shirt blanc.

— Il faut d'abord qu'on vous passe les menottes. Désolé.

— Le garde ? s'enquit timidement Justice.

— Oui.

— Je n'essaierai pas de fuir.

— C'est le règlement.

Un spasme tordit les traits de Turnbull qui porta la main à son estomac.

— Cette douleur me tue...

Zellman contempla l'individu. Dans le fourgon, Justice allait être enchaîné au niveau de la taille et bouclé à l'arrière jusqu'à l'arrivée à Ocean Park. Les menottes ne constituaient qu'une précaution supplémentaire. Bien entendu, lui accorder la menue liberté de rejoindre le fourgon sans menottes revenait à agir contre le protocole – et à enfreindre une règle fondamentale de l'institution. Mais les maux d'estomac dont Justice se plaignait avaient à l'évidence empiré, et surtout, Zellman savait distinguer la vérité du mensonge. C'était... son talent personnel. Justice disait vrai.

Enfin, il faudrait du temps pour lui passer les foutues menottes, du temps et des efforts. Et Bill Merkely déplaisait à Maurice autant qu'à Turnbull.

— Très bien, trancha-t-il. Dépêchons.

Une ombre de sourire naquit sur le visage de Justice – attitude que quiconque se devait de redouter par-dessus tout. Dans ses sandales grises éculées, il sortit le premier d'un pas décidé. Le couloir était lui aussi sous surveillance étroite : au plafond, de grosses demi-sphères en miroir rutilant abritaient des caméras cachées. Justice leur adressa un regard en passant et Zellman sourit sous cape. L'addition promettait d'être salée dès que l'absence de menottes serait signalée à qui de droit. Le docteur Jean Dayton, petite pie revêche et coincée à la mine éternellement renfrognée, ne manquerait

pas de pousser de hauts cris.

Ils arpentèrent côte à côte le long couloir puis, toujours au coude à coude, gravirent l'escalier métallique strictement fonctionnel menant au rez-de-chaussée. Au sommet, une courte trotte permettait d'atteindre une porte à double battant gris acier dont les regards étaient doublés d'un épais treillis – une porte qui donnait sur l'extérieur. Ils se postèrent bien sagement devant les regards, à contempler le jour finissant ; un fourgon blanc flanqué du logo « Ocean Park » était en train de se garer sous le portique. La lumière du jour baissait. Par-delà le portique, les derniers rayons du soleil couchant jetaient des stries d'or sombre sur le gazon. Il restait environ une heure avant la nuit.

Sous les yeux de Zellman, le chauffeur, un aide-soignant d'Ocean Park, descendit du véhicule. L'homme s'attendait certainement à voir Justice menotté ; touché par une très légère pointe de remords, Maurice se tourna vers son patient et ouvrit la bouche pour... quoi, au juste ? Lui demander d'être bien sage ?

Vif comme l'éclair, Justice lui arracha porte-bloc et stylo. Alors que le porte-bloc cliquetait au sol et que Zellman faisait les yeux ronds sous l'effet de la surprise, Justice lui planta le stylo dans la gorge. À deux reprises.

Un geyser de sang fusa.

— Qu... Qu... Qu... ? glouglouta Zellman.

Dans le même temps, la porte s'ouvrit pour laisser entrer le chauffeur. Justice l'agrippa par la tête et envoya celle-ci dinguer contre le battant métallique. Une, deux, trois fois. Encore du sang. Des litres.

— Les clés, exigea Justice.

— Four... fourgon, bredouilla le pauvre type, les yeux exorbités.

Sans attendre, Justice s'envola.

Repoussé puis jeté à terre comme une poupée de chiffon, Zellman se saisit désespérément la gorge à pleines mains, mais le sang lui giclait à travers les doigts. Choqué, outragé par le fait que Justice avait menti. Sur ses maux de ventre. Sur la nécessité d'une hospitalisation. Sur *tout et le foutu reste !*

Et dire que lui, Maurice Zellman, docteur en psychiatrie, membre du Mensa, l'avait cru. Pire encore que cette douleur atroce à la gorge, que la morsure de son propre stylo, il y avait la conscience que lui, Maurice Zellman, s'était trompé sur toute la ligne.

# Chapitre 2

*Petite sssœur...*

*Catin !*

*Odieux véhicule de l'incube satanique qui croît dans tes entrailles !*

La voix grinçante revenait à la charge dans la tête de Laura. Relevant aussitôt sa barrière mentale, elle accusa le coup et faillit trébucher sur le chemin du bloc opératoire pour prendre des nouvelles de Conrad. Ses pires craintes étaient confirmées : il s'agissait bien de Justice.

*Et il la savait enceinte ?? Comment ?*

Le frisson qui lui parcourut l'échine était un vieil ami. Elle l'avait déjà ressenti maintes fois, mais plus jamais depuis que Justice Turnbull avait été arrêté, condamné et mis sous les verrous. Pas comme ça. Pas avec un tel acharnement contre sa psyché.

Arrivée à l'entrée de la zone de chirurgie, elle eut un regard circulaire, redoutant comme toujours que quelqu'un d'autre l'ait entendu alors qu'elle savait d'expérience qu'elle était la seule à capter ces messages. En outre, si elle était capable de bloquer ses coups de sonde mentale, il lui était impossible de « couper » la réception desdits messages.

Justice était un démon. Un fléau. Une plaie qui les effrayait toutes. Il était...

— Laura ?

En rompant ainsi le fil de ses ruminations, Byron Adderley, son ex-mari, la fit sursauter.

— Il y a un problème ? ajouta-t-il aussi sec.

Le regard noir, il ôta ses gants chirurgicaux et s'en débarrassa dans une poubelle prévue à cet effet. Il arqua ensuite un sourcil pour inciter Laura à répondre.

*Comme il se doit de la part d'un gentil toutou*, pensa-t-elle amèrement.

Elle comprit alors qu'il sortait du bloc. Il allait de soi qu'elle devait tomber sur lui. C'était couru. On appelait cela la « loi de Murphy ». Après s'être ressaisie, elle choisit d'ignorer sa question.

— Comment va Conrad ? Tu as des nouvelles ?

— Qui ça ? Ah oui, le vigile... (Il chassa une mèche clairsemée de cheveux couleur café noir qui lui barrait le visage.) Il a fallu trépaner pour soulager la surpression dans l'éventualité d'une hémorragie sous-durale. Pas sûr qu'il reste grand-chose de son cerveau. Il a pris une sacrée raclée. (Il s'autorisa un sourire, comme s'il venait d'en sortir une bien bonne.) Ce sera tout ?

— Je me faisais du souci pour lui.

Le sourire de Byron s'évanouit ; il posa sur elle un regard dur.

— Il t'a tapé dans l'œil ?

— Je le connais à peine, rétorqua-t-elle. Je tenais simplement à savoir s'il allait s'en sortir.

— Mouais. « S'en sortir », c'est peut-être un brin optimiste.

Byron bâilla. Il tendit les bras au-dessus de sa tête dans un geste qu'elle se souvenait avoir autrefois trouvé sexy. Mais plus maintenant.

— Bon sang, j'ai du sommeil à rattraper, admit-il. Je suis sorti tard hier soir, et la matinée a commencé tôt.

La belle jambe que cela lui faisait.

— Et pour le docteur Zellman ?

En tant que simple infirmière, elle n'appartenait pas à l'équipe du bloc opératoire et se voyait contrainte d'être informée par personne interposée.

— Misère... Il a du pot d'en être sorti vivant ! Ce foutu cinglé s'en est également pris à Zellman. Il lui a salement perforé le larynx. (Cette fois, Byron parut légèrement inquiet.) Si ça se trouve, il ne reparlera jamais.

— Oh, pourvu que tu te trompes... (Par-delà Byron, elle avisa la porte à double battant qui menait au bloc.) C'est leur pronostic ?

— Trop tôt pour le dire, répondit-il en haussant les épaules.

— Et le psychopathe qui a fait le coup... ?

— Sans surprise. Tu dois t'en souvenir : Justice Turnbull.

Byron secoua la tête, ce qui fit choir sa mèche rebelle.

— Un cinglé d'un genre nouveau... (Il réprima un nouveau bâillement.) D'après toi, Turnbull va revenir à ses premières amours et s'en reprendre aux furies de cette secte ?

Laura se figea. Fit de son mieux pour masquer le fait qu'il venait de toucher un point sensible.

— Les hommes du shérif vont le coincer, dit-elle avec effort.

— Bien sûr ! éructa-t-il dans un éclat de rire. Compte là-dessus.

Toujours aussi cynique. Laura en avait assez entendu.

— Le travail m'appelle, dit-elle avant de tourner les talons.

— Hé, Laura.

Elle n'eut pas un regard en arrière et crispa la mâchoire. Comment avait-elle pu le trouver attirant, et pourquoi diable l'avoir épousé ? Ses pensées dérivèrent vers l'enfant qui croissait en elle, son enfant à *lui*, le bébé que Justice paraissait avoir flairé. Ses entrailles s'engourdirent.

— Quand cesseras-tu de te teindre les cheveux ? lui lança Byron.

Elle serra un peu plus les dents, fâchée après lui et après elle pour avoir songé qu'une vie commune était possible. N'avait-elle pas senti tout de suite qu'il n'était pas son type d'homme ? D'emblée, elle l'avait soupçonné d'être autocentré et narcissique. Comment avait-elle pu se laisser convaincre de quitter Portland pour cette section de côte et l'hôpital d'Ocean Park, si près du danger ? Dieu, quelle cruche de s'être laissée entraîner dans pareille idiotie ! Elle n'avait pas voulu déménager. Et certainement pas ici. Située à une dizaine de kilomètres au sud sur l'autoroute 101, la maison qu'ils avaient louée ensemble à Deception Bay avant le départ de Byron n'avait pas grand-chose du foyer chaleureux. Quant à l'appartement qu'il occupait depuis lors, il était encore plus minable et constituait la cerise sur le gâteau de son accablement.

*Pourquoi l'avoir épousé ?*

Arrivée à l'angle du couloir, elle risqua un coup d'œil en arrière, mais Byron était déjà parti. Peu lui importaient les horreurs qui venaient de se dérouler à Halo Valley. S'il n'était pas au cœur des événements, ces derniers n'avaient aucune espèce d'intérêt pour lui.

*Pour me donner le sentiment d'être aimée.*

Elle s'était montrée assez sotte pour succomber à sa belle gueule, à son charme factice, à sa réussite... quelle cruche elle avait pu être, et désormais... D'instinct, elle porta la main à son ventre, à la vie qui s'y accrochait. Il lui était impossible de garder ce bébé. Le bébé de Byron. Impensable. Et pourtant, c'était un bébé... *son* bébé...

L'infirmière Baransky, entre deux âges, bourrue, débaroula dans le couloir.

— Tu t'es occupée de Mme Shields ? demanda-t-elle.

— Je suis en chemin pour sa chambre.

Laura s'efforça de ne pas donner l'impression qu'elle se pressait alors que, en réalité, elle fuyait, fuyait, *fuyait*. Byron, son mariage, le caractère étrange de son enfance, Justice... *la vérité*...

— Tu reviens des urgences ? demanda Baransky.

— J'étais aux portes du bloc. Toujours aucune nouvelle de Conrad et du docteur Zellman. Baransky hocha la tête.

— C'est un coup du cinglé qui s'est évadé, pas vrai ? Celui qu'ils avaient capturé lors de cette fusillade au motel, il y a quelques années ? Son nom m'échappe... Justin quelque chose ?

— Justice, corrigea prudemment Laura.

Le nom lui laissa un goût amer sur la langue, l'entendre à voix haute provoqua une vibration terrifiée dans tout son être. *Petite sssœur*... L'écho se répercuta dans son cerveau. Miséricorde.

— Apparemment, il devait être conduit ici pour des examens parce qu'il se plaignait de douleurs intermittentes à l'estomac, précisa Baransky.

— Du pipeau, lâcha machinalement Laura.

— Qui t'a dit ça ?

Navrée d'avoir lancé un sujet qu'elle n'avait surtout pas envie de détailler, Laura faillit se mordre la langue pour rattraper sa boulette.

— Simple présomption, rétropédala-t-elle.

Les deux infirmières virent alors une patiente à forte bedaine et triste figure s'avancer maladroitement dans leur direction. Ses doigts boudinés étreignaient la tige métallique d'une perfusion roulante.

— Vous avez besoin d'aide ? proposa Baransky.

Avec une ombre de sourire, la femme secoua la tête, déterminée à se débrouiller seule. Baransky reporta son attention sur Laura.

— Selon toi, Justice Turnbull aurait simulé son état ?

Laura ne savait pas comment expliquer sur quoi reposait cette certitude. Et encore moins expliquer que Justice venait lui cogner dans le crâne depuis qu'elle était toute jeune, que la puissance de ses agressions mentales avait diminué au fil des ans pour presque disparaître depuis qu'il avait été incarcéré, et enfin qu'il était de retour, décidé à se venger. Qu'elle était encore en mesure de lui résister, mais qu'il existait toujours un infime temps de réaction avant qu'elle érige sa barrière mentale de manière efficace, un instant infinitésimal au cours duquel il laissait des traces de ses propres pensées, des miettes qu'elle avait à sa disposition. Alors oui, elle savait qu'il avait simulé ces douleurs d'estomac parce que, très concrètement, il s'en était ouvert à elle. Cette « lecture » tenait davantage des intentions générales que les mots précis, acérés, que Justice lui faisait parvenir.

Par le même biais, elle savait qu'il avait planifié cette évasion depuis longtemps.

Et qu'il était désormais lancé à ses trousses...

*Comment a-t-il appris, pour le bébé ?*

— Laura ? lança brusquement Baransky en la dévisageant.

Sa collègue à grosse voix tolérait très difficilement tout ce qu'elle considérait comme des billevesées. Laura prit conscience que son visage avait dû perdre des couleurs.

— Je suis crevée, c'est tout. J'ai mal dormi la nuit dernière.

— Tu devrais t'asseoir un peu. Je vais m'occuper de Mme Shields.

— Non, pas la peine, ça ira.

Laura s'obligea à sourire et laissa sa collègue en plan. Elle se sentait nauséuse, mais cela tenait moins à la grossesse qu'à l'évasion de Justice Turnbull. Quand son carnage avait eu lieu, quelques années plus tôt, elle avait pris soin de maintenir sa barrière mentale le plus haut possible. Naguère, il n'était pas considéré comme une menace sérieuse pour Laura et les autres filles qu'il visait, que ce soit par elle-même ou pas sa famille. Puis, brusquement, il était rentré en guerre ouverte ! En guerre avec les fondements mêmes de sa famille, ses ancêtres, toute la parentèle de Justice, aussi éloignée soit-elle, toutes celles qui vivaient dans le chalet massif, coupées du monde par cet énorme portail en fer forgé. Les sœurs de Laura.

*Petite sssœur...* Quelle horreur, la façon dont il prononçait ce mot. L'évocation de sa voix sifflante fit naître la chair de poule sur ses avant-bras : un sifflement grinçant, comme une serre d'oiseau de proie crissant sur un tableau noir.

Justice était voué à la destruction, au chaos et au meurtre. Dans l'enceinte stérile de cet hôpital, Laura prit conscience d'un fait nouveau : alors qu'elle n'avait jamais été dans son collimateur, elle sut qu'il l'avait désormais en ligne de mire.

Assise bien droit dans son lit, ses yeux noirs fureteurs aux aguets, Mme Shields posa un regard avide sur Laura en la voyant entrer. Âgée d'une cinquantaine d'années, elle avait subi une opération du genou.

— Combien de fois faut-il que j'appuie sur ce bouton ? brailla-t-elle. J'ai besoin d'antidouleurs, madame Adderley. Où est votre mari ?

— Mon ex-mari, corrigea Laura pour la dixième fois environ.

— Il faut augmenter la dose. Je suis censée être au taquet, d'après ce qu'on m'a dit, me situer à dix sur le tableau, d'accord ?

Elle faisait référence au tableau des seuils de douleur épinglé au mur, avec son visage souriant qui voyait la risette se muer en grimace à mesure que la souffrance augmentait. Zéro était synonyme d'absence totale de gêne et dix de douleur atroce : le faciès correspondant grimaçait au possible, bien plus que l'expression de Mme Shields quand Laura avait ouvert la porte.

— Là tout de suite, je suis au moins à vingt ! insista-t-elle. Je veux voir le *docteur* Adderley... immédiatement ! glapit-elle en l'absence de réponse de la part de Laura.

— Votre posologie correspond à la prescription du docteur, indiqua Laura avec calme tout en s'efforçant de prendre la température de la mère Shields.

— C'est insuffisant ! beugla l'intéressée en esquivant le thermomètre.

Ses éclats de voix avaient attiré l'attention de l'infirmière Nina Perez. Quadragénaire attirante, Nina était la supérieure directe de Laura et un modèle de dévouement. En professionnelle accomplie, elle savait jauger une situation au premier coup d'œil.

— Tout va bien ? lança-t-elle depuis le seuil.

— NON !

Mme Shields était censée sortir plus tôt dans la journée, mais elle faisait partie de ces rares patients désireux de rester hospitalisés le plus longtemps possible. Toujours en quête d'attentions, elle tyrannisait son mari depuis si longtemps qu'il avait perdu toute identité propre et toute capacité à prendre une quelconque décision.

— Il me faut plus d'antidouleurs, insista Mme Shields dès que Laura lui ôta le thermomètre de la bouche.

Verdict : 37 °C. Parfaitement normal.

— Et tenez, remplissez-moi ça, ajouta la patiente en tendant son verre à Laura.

En voulant l'empoigner, Laura effleura légèrement les doigts de la « brave dame » ; un afflux nerveux remonta jusqu'à son cerveau.

*Pancréas.*

Le mot s'afficha dans son esprit. En lettres rouge fluo.

Elle faillit en lâcher le verre.

Laura sut avec certitude que Mme Shields allait déclarer un cancer du pancréas à échéance indéterminée et que cette pathologie entraînerait son décès. Laura glanait parfois ce type d'information lorsqu'elle entrait en contact avec l'épiderme d'autrui, et c'était même ce pouvoir étrange qui l'avait poussée à se lancer dans le domaine médical. Elle ne pouvait s'en ouvrir à personne, pas plus qu'elle ne pouvait révéler ses communications privées avec Justice Turnbull, mais elle faisait confiance aux informations ainsi glanées.

— Voyons ça, intervint Perez.

Elle se tourna vers la perfusion de la patiente et inspecta le goutte-à-goutte. Laura se douta qu'il s'agissait d'une mise en scène pour calmer l'irritable Mme Shields à qui la dose prescrite avait été administrée.

— Il y a des cas de cancer dans votre famille ? s'enquit innocemment Laura.

— Non. Pourquoi ? répondit la patiente sur la défensive.

— Il me semble avoir lu quelque chose dans votre dossier médical.

Après avoir rempli le verre à l'aide d'une carafe presque vide posée sur un plateau, près du lit de Mme Shields, elle consigna la quantité de liquide absorbée par la patiente. Laquelle s'offusqua bruyamment avant d'admettre :

— Mon père est mort d'un cancer du pancréas quand il avait la cinquantaine.

Nina Perez décocha un regard étonné à Laura : les infirmières n'avaient pas pour habitude d'éplucher les dossiers médicaux des patients. Les médecins décidaient du protocole, et les infirmières le suivaient à la lettre.

— Dans la batterie d'exams que vous avez subie avant l'intervention, cela a certainement été vérifié, déclara Laura en se fendant d'un sourire de commande.

— Moi, je ne suis certaine de rien ! répliqua la mégère, narines frémissantes et bouche pincée. Demandez donc à votre mari de jeter un coup d'œil à ça, pendant qu'il y est !

*Mon ex-mari*, songea Laura qui se contenta d'un hochement de tête avant de sortir. Elle fut reconnaissante à Nina Perez de ne pas la questionner plus avant, mais puisqu'elle avait « glané » cette information, autant y donner suite. Décidée, elle se mit en quête de Byron qu'elle vit sortir de la salle de repos. Flanqué de ce sourire puéril qu'elle trouvait naguère charmeur, il avait l'œil pétillant, occupé qu'il était à badiner avec une aide-soignante : yeux de biche arrondis, nez mutin, elle devait accuser une petite vingtaine d'années. Sourire épanoui et rouge aux joues, elle le contemplait avec une adoration qu'elle ne cherchait même pas à cacher.

Laura oscilla entre dégoût et amusement.

La chérie du moment de Byron, qui n'était résolument pas cette gamine, n'était pas du genre à passer l'éponge sur ce genre d'incartade.

Ayant repéré son ex-femme du coin de l'œil, Byron cessa son petit manège, comme pris en flagrant délit d'infamie.

*Que ça te serve de leçon*, pensa Laura. Toute à son émoi, l'aide-soignante s'éloigna en coulant un

dernier regard éperdu vers Byron. Elle osa même un petit signe aguicheur avant de repérer Laura. Après un léger froncement de sourcils, elle disparut dans l'angle du couloir.

Une cruche, jugea Laura avant de se fustiger mentalement. Quelle importance ?

Elle se surprit en n'en trouvant aucune.

*Pourtant, tu es enceinte. De lui.*

Elle choisit d'ignorer cette petite voix aussi insistante qu'irritante.

— Je suis passée voir Mme Shields, annonça-t-elle avec désinvolture. Elle m'a dit que son père était mort d'un cancer du pancréas dans la cinquantaine, son âge actuel.

— Je connais son dossier, répliqua-t-il, visiblement piqué au vif. Et alors ?

— Alors rien... Je me suis dit qu'il fallait peut-être une seconde vérification.

— Quoi ? s'offusqua-t-il. Mais pourquoi ?

— Simple précaution.

— C'est *toi* le médecin, maintenant ?

Inutile d'insister ; cette conversation ne mènerait nulle part. Comme pour la tirer de ce mauvais pas, le pager de Byron émit un bip strident qui le mit aussitôt en branle. Dans la direction de la chambre de Mme Shields. Parfait. Qu'il s'en occupe.

Partie dans la direction opposée, elle sentit qu'il tournait la tête pour lui décocher un regard scrutateur. Ce qu'il ne manquait jamais de faire chaque fois qu'elle devenait une énigme, une créature à laquelle il ne comprenait plus rien. Son ex-femme n'avait rien du gentil petit cube calibré pour la gentille petite case qu'il aurait tant souhaité la voir occuper.

Quelle importance, désormais...

Laura chassa toute pensée concernant Byron et, pour l'heure, cette grossesse inattendue. Ses priorités du moment : primo le travail, secundo tenir Justice, le monstre, à distance.

Fort heureusement, la suite de son service se déroula sans incident, mais elle accomplit le trajet de retour avec les sens en alerte maximum. Elle espérait de tout cœur que Justice avait déjà été repris en estimant la chose peu probable. En cas de capture, elle s'attendait à recevoir un message rageur ; or, depuis son dernier *petite sssœur* sifflant, il s'était tenu coi.

La maison louée avec Byron comprenait deux chambres, un intérieur blanc et une façade en bardeaux gris. Une seule salle de bains. Bâtie dans les années 1950, rénovée vingt ans plus tard, promise à une désintégration lente. Aux temps heureux, ils avaient acheté un appartement à Portland qu'il avait fallu vendre à perte suite à l'effondrement du marché immobilier. La mésaventure avait guéri Byron de toute opération foncière : il détestait perdre, dans quelque domaine que ce soit. Aussi avaient-ils jeté leur dévolu sur cette location proche de l'hôpital et signé un bail de six mois, qui s'était mué en location au mois avec le temps. Une fois Byron parti, Laura se trouva satisfaite du loyer modéré, même avec un robinet qui fuyait dans la salle d'eau.

Une fois garée sous l'auvent à l'arrière de la maison, elle coupa le moteur et descendit de la Subaru. Byron conduisait une Porsche noire ; Laura avait préféré garder son Outback vert foncé. La Porsche était en location-vente et c'était l'affaire de Byron. Laura, quant à elle, possédait l'Outback en nom propre. Autre bénédiction.

Remontant à pas vifs l'allée cimentée bordée de rhododendrons fanés depuis belle lurette, elle perçut le grondement sourd de l'océan Pacifique et l'odeur forte, humide qui s'en dégageait. Le chat noir des voisins se glissa sous le porche lorsqu'elle gravit les deux marches ; elle déverrouilla la porte de derrière.



Arrivée dans la cuisine, elle alluma la lumière et abandonna sac à main et manteau sur le plan de travail. Le Formica ébréché avait été briqué à mort quand Laura avait emménagé, et elle avait elle-même repeint placards, murs et plafonds. Un intérieur fatigué, d'accord, mais blanc et rutilant.

Son foyer.

Son sanctuaire.

Quand Byron était parti vivre ailleurs, elle avait craint de ressentir un peu de nostalgie, un vide, alors que, en vérité, elle avait fait l'expérience du soulagement, de la paix intérieure.

Jusqu'à ce jour.

Quand Justice l'avait contactée pour lui rappeler combien elle était différente après avoir grandi au Chant des Sirènes. À cet instant, elle se sentit vulnérable... tellement vulnérable. Dans un soupir, elle prit place sur l'une des deux chaises de bistrot disposées autour de la table basse, posa les coudes sur le plateau de verre et s'enfouit le visage entre les mains.

Le bébé... un enfant à naître...

Il aurait fallu se rendre au chalet, parler à tante Catherine, lui apprendre que la prophétie de Cassandra s'était réalisée. Mais Justice rôdait dans les parages. Libre comme l'air. À l'affût du moindre mouvement. Et comme elle vivait à l'extérieur, elle faisait une cible idéale.

Seigneur.

Laura frissonna. Elle n'avait jamais évoqué son passé avec Byron, se contentant d'indiquer qu'elle avait été séparée de sa mère et n'avait pas connu son père. Elle était interne à l'hôpital en deuxième année de formation quand ils s'étaient rencontrés, et leur histoire commença alors qu'il venait tout juste de boucler sa spécialisation d'ostéopathe. Fleur bleue et trop empressée, elle l'avait intrigué avec sa capacité à comprendre, voire à diagnostiquer, certaines pathologies cachées de ses patients sans aucun lien avec une fracture osseuse. Il avait baptisé cela son « instinct », et d'un commun accord, ils avaient laissé cette bizarrerie inexplicée, tapie dans un coin. Elle avait depuis lors compris que c'était cela qui l'avait distinguée des autres jeunes infirmières et aides-soignantes qui le couvaient de regards admiratifs. Quand il avait parlé mariage entre la poire et le fromage, elle avait sauté sur l'occasion. Et refusé de voir son côté égoïste. Elle n'en avait cure. Tout ce qui comptait, c'était l'image d'Épinal : maison avec clôture, deux enfants et demi, chien, mari. Elle se doutait bien que Byron était superficiel. Le désintéret total pour sa famille aurait dû lui mettre la puce à l'oreille, mais elle s'était dit que, après tout, si son amour à elle était plus fort que celui de Byron, ça n'était pas bien grave.

En cela, elle s'était trompée.

Lourdement.

Non content d'être creux, il était coureur. Indifférent. Incapable de remords. Il l'avait voulue pour femme. Intrigué par son « instinct », il n'entendait pas pour autant être monogame. C'était ainsi, à prendre ou à laisser. Malgré ses efforts, elle n'était pas arrivée à accepter ces règles. Une fois, elle s'était persuadé qu'un nouveau départ était possible : un fiasco total qui lui valait d'être enceinte.

Des œuvres de Byron. Longtemps, elle avait souhaité un enfant, espéré un enfant, et là... bon sang, elle éprouvait un amour viscéral pour ce bébé à naître, mais sans se bercer d'illusions : élever seule cet enfant – l'enfant de Byron – ne serait pas de la tarte.

Après être restée assise un long moment, elle finit par se redresser et mit de l'eau à chauffer au micro-ondes. Quand le minuteur fit « ding », elle déposa un sachet de thé sans théine dans la tasse fumante. Baignée par la fragrance du breuvage, elle alluma la télévision et tomba sur une édition

spéciale.

Son cœur rata un battement.

Pauline Kirby de Channel 7 – visage étroit, cheveux courts et lisses chahutés par la brise vespérale – signala que Justice Turnbull, meurtrier notoire, s'était évadé de l'hôpital pénitentiaire de Halo Valley. Deux hommes avaient été grièvement blessés. L'un d'eux était entre la vie et la mort.

— Miséricorde, fit Laura, les yeux rivés sur le téléviseur.

« Un fou dangereux est dans la nature », conclut Pauline.

En toile de fond, Laura reconnut la façade en pierre de taille et cèdre de l'unité psychiatrique filmée plus tôt dans l'après-midi et frissonna du cuir chevelu aux orteils.

Son thé oublié et le cœur battant, elle suivit le court sujet jusqu'à son terme ; ses pires craintes étaient confirmées.

Elle souhaita soudain, ardemment, qu'un individu quelconque retrouve Justice Turnbull. Qu'on soulève le rocher sous lequel il se terrait, qu'on l'expose au grand jour puis qu'on s'assure qu'il croupit *ad vitam æternam* au fond d'un cachot, de façon à ce qu'il ne puisse jamais s'en prendre à elle où à cette petite vie qui naissait en elle. Une vie à laquelle elle s'attachait déjà.

# Chapitre 3

Harrison Frost venait de vivre une journée tout sauf intéressante, ce qui était la norme depuis qu'il avait été licencié, remercié, viré à coups de pompe dans le train – et prié d'atterrir à plusieurs millions de kilomètres – de son ancien job au *Portland Ledger*. Du jour au lendemain, il était passé du statut de journaliste d'investigation respecté à celui de pâtée pour chien. Tout ça parce qu'il avait levé deux ou trois lièvres récalcitrants. Ce qu'il était prêt à refaire. La mort de son beau-frère était un homicide même si tout un tas de gens couinait le contraire, et un jour ou l'autre, il en apporterait la preuve.

Ce soir-là, en revanche... ce soir-là, il était sur un autre sujet, moins tragique certes, mais néanmoins fascinant du point de vue sociologique. Par cette journée de juin étonnamment douce qui touchait à sa fin, il était assis, ou plutôt vautré de manière très étudiée, à une terrasse de café sur Broadway – version Seaside, la plus belle promenade de tout l'Oregon – et gardait les yeux rivés sur un stand de gaufres. Le bras droit pendu, il caressait nonchalamment le pelage dense du corniaud de sa sœur, Chico. Il s'en tirerait bien si ce sale petit roquet ne faisait pas volte-face pour le mordre. Ce monstre miniature semblait nourrir une aversion généralisée pour les hommes. En revanche, il aimait beaucoup les nanas ; c'était même pour cette raison que Harrison s'était résigné à le prendre avec lui. Comme son sujet touchait de près plusieurs ados, il se baladait avec Chico pour que les jeunes filles ne se sentent pas dans le collimateur d'un vieux dégoûtant.

Constatant que le chien s'était mis à grogner en sourdine, Harrison jugea plus prudent d'ôter sa main : inutile de risquer une plaie ouverte pour donner le change. Chico l'avait déjà mordu assez souvent pour qu'il apprenne à garder ses distances avec ce petit merdeux. Misère... Le seul point positif de cette mission, c'était son faible degré d'implication. Cela l'obligeait à aller de l'avant, à oublier – au moins un temps – les événements qui l'avaient conduit jusqu'ici. C'était tout bêtement un job. Qui le poussait à vivre au présent.

Harrison consulta sa montre : 21 heures. La nana qu'il surveillait était une voleuse de seize ans aux airs de rebelle, habituée à mâcher son chewing-gum la bouche ouverte et qui paraissait croire que tout lui était permis. Avec plusieurs copines et quelques garçons, elle avait constitué une petite bande qui fauchait chez les riches du quartier ou les parents fortunés de camarades de classe. Il n'était pas question d'esprit de vengeance : eux-mêmes venaient de familles aisées. C'était juste pour le fun, pour la beauté du geste, pour tuer le temps. Happés par la spirale, ivres de ce pouvoir tout neuf, de vivre un truc secret à plusieurs, les jeunes gens louvoyaient vers quelque chose de plus grave : le vol avec violence. Il suffisait qu'un proprio les surprenne en flagrant délit pour que la situation bascule du simple cambriolage à beaucoup plus moche. La police de Seaside n'avait pas encore fait le lien car aucune des victimes n'avait pipé mot. Peut-être pensaient-elles leurs propres gosses coupables ? C'était d'ailleurs possible. Le fond du problème était là : ces gamins n'étaient sur le radar de personne hormis Harrison, qui était tombé sur cette histoire par accident.

Il avait quitté Portland pour la côte dans le sillage de sa sœur Kirsten et de la fille de celle-ci, Delilah, que tout le monde appelait Didi, suite au décès par arme à feu du mari de Kirsten, Manuel Rojas. Harrison n'avait pas prémédité d'emménager chez sa sœur. Il comptait à l'époque suivre l'affaire de près et épingler les assassins de sang-froid qui avaient liquidé Manny. Hélas, il n'était

pas arrivé à ses fins. Quand une Kirsten triste et brisée lui avait demandé posément de venir vivre avec elle, il avait accepté à contrecœur. À présent, plus d'un an après, il venait de s'arracher au petit bungalow de sa sœur pour emménager dans un appartement rempli de cartons non défaits. Pour tout mobilier, il possédait un matelas flapi, un sac de couchage et deux chaises de camping pliantes. Chacune était dotée d'un porte-gobelet en plastique noir dans l'accoudoir droit. Après y avoir calé sa bière lorsqu'il était d'humeur à siroter une bibine sous l'auvent du bungalow de Kirsten, il perpétuait la tradition sur le balcon minuscule de son appartement.

Son beau-frère Manny avait trouvé la mort à l'occasion d'une fusillade absurde : un gamin avait ouvert le feu sur un groupe attroupé aux portes d'une boîte de nuit avant de retourner l'arme contre lui. Manny se trouvait là, occupé à séparer deux hommes qui s'écharpaient à propos d'une blonde anorexique fumant sa cigarette. Sans crier gare, le gamin avait sorti un 38 et semé la panique en canardant à tout va. Manny et l'un des deux types furent tués sur le coup ; l'autre type, une femme et son petit ami furent grièvement blessés avant de mourir à l'hôpital ; le tireur, âgé de vingt ans, trop jeune pour être admis dans la boîte, s'était fait sauter la cervelle. Par la suite, on apprit qu'il était sans emploi après avoir lâché les études, mais aussi qu'il était une pharmacie ambulante : son organisme charriait assez de saletés pour assommer un éléphant. Indemne, la blonde maigrichonne avait pris la tangente, mine de rien. Seules les caméras de surveillance avaient permis d'établir son existence.

L'enquête conclut à une regrettable tragédie. La faute incombait uniquement au gamin considérablement paumé et défoncé : unanimement reconnu comme un toxico de longue date, il n'avait toutefois aucun antécédent suicidaire ou meurtrier. Son casier était vierge de toute agression. En visionnant les bandes des caméras de surveillance, Harrison avait vu le gamin sortir un flingue et abattre Manny à bout portant. Puis il sembla se réveiller, comprendre ce qu'il venait de faire et défourailler de gauche à droite en dégommant tout ce qui se trouvait sur l'arc de cercle avant de se suicider.

L'associé de Manny, Bill Koontz, avait acquis la propriété pleine et entière de la boîte de nuit alors que Kirsten touchait une maigre prime d'assurance décès.

Harrison reçut alors un appel anonyme. Une voix de femme détachée théorisa sur un lien possible entre le tireur drogué et l'associé.

La blonde anorexique ? Possible. Ou quelqu'un d'autre. Mais dès que Harrison se mit à publier des articles qui contenaient plus de questions et de conjectures concernant Bill Koontz que de faits avérés, il fut mis à la porte du *Ledger*.

Franchement bizarre, comme réaction. En tant que journaliste, il était bien censé faire éclater la vérité au grand jour ? Même si celle-ci impliquait Koontz ?

Ces considérations lui traversèrent l'esprit en deux battements de cœur. Bah, peut-être qu'il avait vraiment merdé. Son sens de l'impartialité en avait pris un coup avec la mort de Manny. Il aimait bien son beau-frère, ce beau ténébreux aux dents d'une blancheur éclatante et au rire tonitruant qui avait conquis sa sœur en trente minutes chrono autour d'un verre. Acharné à découvrir qui avait ourdi la mort de Manny, il avait suivi avec zèle des pistes imaginaires, prêté l'oreille aux ragots et présenté des conjectures comme s'il s'agissait de faits tangibles.

Bref, il s'était mis à dos un Koontz qui avait des amis haut placés. Rien à regretter de ce côté-là.

Depuis lors, viré de son job (ou tout comme : il avait démissionné quand on l'avait menacé d'être mis à la porte s'il ne publiait pas une rétractation), il s'était tenu à l'écart des complots, des sujets

brûlants et de tout ce qui ressemblait de près ou de loin à du journalisme d'investigation jusqu'à ce que cette histoire d'ados cambrioleurs lui tombe tout cuit dans le bec. Trouvait-il un réel intérêt pour ce sujet ? S'agissait-il essentiellement de tourner le dos aux chiens écrasés qui constituaient son pain quotidien au *Seaside Breeze* pour se relancer dans le grand bain ? Voire de replonger à corps perdu dans l'affaire du décès de Manuel Rojas ? Sur son temps libre, bien sûr, et sans impliquer le *Breeze* ni qui que ce soit ? Malgré sa descente en flammes à Portland, il lui restait des amis haut – ou bas – placés. Il pressentait qu'au premier pas dans la cour des grands, son retour serait bien accueilli par certains, exécré par d'autres.

Mais le jeu en valait-il la chandelle ? Cela faisait plus d'un an qu'il avait tourné le dos à toute cette merde. Et pourtant... Inutile de se voiler la face, l'idée le démangeait.

Son changement de position fit gronder Chico.

— Oh, ça va, grommela Harrison sans entrain.

Chico ignore totalement l'ordre donné : au lieu de se taire, il grogna de plus belle comme s'il avait été encouragé à le faire.

La nuit avait fini de tomber. Le long de Broadway, les boutiques baignaient dans une vive lumière blanche qui donnait à l'ensemble un faux air de kermesse. Harrison s'intéressa à son flanc gauche. Sous l'avancée du bistrot-glacier-magasin de souvenirs, sa « cible » était penchée sur le comptoir et conversait à débit soutenu avec la serveuse. Sans les regarder, il était capable de les décrire en détail : minces, très brunes, presque dénuées de hanches, vêtues d'un jean hors de prix ou d'un short par une aussi belle journée, claquettes, sourires en coin, regards chargés de sous-entendus à propos du reste du monde. Celle qui se tenait derrière le comptoir avait les cheveux ramenés en queue-de-cheval ; sa pseudo-cliente portait un short invraisemblablement court, et tellement élimé qu'il paraissait sur le point de se désintégrer. Ses oreilles dégagées permirent à Harrison de remarquer le scintillement d'une boucle d'oreille quand elle secoua la tête. Diamant ou toc ? Bien à elle, ou fruit d'un larcin...

En suivant les infos, Harrison avait pris connaissance de plusieurs cambriolages sans lien apparent qui, d'emblée, n'avaient pas fait « bip » sur son radar. Puis, à l'occasion d'une promenade vespérale le long de la plage qui le faisait autant suer que Chico, il avait capté les propos d'une gamine – celle qu'il surveillait à l'instant même – qui évoquait la possibilité d'un coup chez les Berman avec un groupe de potes. En bon professionnel, il surveilla du coin de l'œil la nana et ses amis, vit le groupe quitter le banc en pierre qu'il occupait pour se diriger vers la grande promenade de Seaside avec ses autos tamponneuses et ses vendeurs de beignets jouxtant boutiques de fringues à la mode, galeries d'art et bars à vin. Il vit la fille qu'il épiait tracer jusqu'au comptoir du glacier-café-magasin de souvenirs à la mode et chuchoter avec la vendeuse qui plissa les yeux et afficha un mince sourire carnassier.

Deux jours plus tard, les Berman étaient cambriolés. Les voleurs avaient fait main basse sur l'argent liquide, les bijoux et quelques sacs à main de luxe.

Harrison, lui, avait pensé : *Tiens donc.*

Depuis quelques jours, il mettait un point d'honneur à tuer le temps aux abords du glacier avec Chico, tout en laissant ses pensées dériver vers Manny et les raisons qui avaient conduit à sa mort. Il s'était attiré des ennuis en suggérant que le meurtre de son beau-frère n'était pas le simple fait du hasard, que Koontz, l'associé de Manuel, l'un de ces hommes d'affaires terriblement charismatiques qui vous offrent un sourire, une poignée de main et rien de plus, était possiblement impliqué. Koontz

et Manny connaissaient le gamin au revolver : plus d'une fois, il avait tenté d'accéder à leur boîte chic au nom bidon, *L'Écluse*, muni de faux papiers.

Quelque chose sonnait faux dans toute cette histoire, mais Harrison avait été mis sur la touche. Devenu simple spectateur, il regardait la vie suivre son chemin.

Et voilà qu'il revivait une légère excitation grâce à ce sujet qui l'intriguait, le premier depuis la mort de son beau-frère. Il avait rapidement renoncé à s'en ouvrir à la police : en l'absence d'éléments concrets, il ne faisait que suivre une intuition. Et la sanction avait été sévère quand il avait voulu exhumer la vérité sur le décès de Manny, pas vrai ?

La fille à la boucle d'oreille scintillante avançait dans sa direction.

Il tira à peine sur la laisse. Comme prévu, Chico résista et s'écarta pile au moment où la jeune fille arrivait à sa hauteur. Entortillée dans la laisse, elle trébucha.

— Hé ! s'exclama-t-elle. C'est quoi ce bordel ?

Debout en un instant, Harrison la rattrapa par un bras avant qu'elle aille heurter l'asphalte.

— Désolé.

— Lâchez-moi ! (Parvenue à se dépêtrer de la laisse, elle se dégagea d'une ruade.) Pouvez pas le tenir, ce foutu chien ?

— J'essaie, mais il n'en fait qu'à sa tête.

Elle leva les yeux au ciel comme si son explication était débile au possible, puis se courba et entreprit de se frotter la jambe à l'endroit où le cuir avait entamé la peau nue. Une fine zébrure rouge commençait à apparaître.

— Ça va ? s'inquiéta-t-il.

— Non ! répliqua-t-elle vertement avant de se redresser pour le regarder dans les yeux.

— Besoin d'un docteur ?

— Hein ? N'importe quoi !

Puis, déjà un peu calmée, elle ajouta :

— Je survivrai.

— Tant mieux. (Il reporta son attention sur le chien.) Chico ! Dis donc, toi !

Se sachant toujours observé, il ramassa le chien qu'il cala sous son bras. Les yeux de Chico s'emplirent d'une haine absolue, comme s'il avait compris qu'on l'utilisait dans quelque jeu tordu, mais il se garda de gronder ou de tenter de mordre.

— Il est mignon, admit-elle en l'étudiant longuement.

— J'imagine, dit-il en grattouillant le sommet du crâne de Chico.

— Non, sérieux.

Sa colère semblait avoir disparu aussi vite qu'elle avait enflé. Un bon point, dans la mesure où c'était la toute première prise de contact.

— Il s'appelle Chico ?

— Oui, fit-il en hochant la tête. Pour tout dire, il ne m'apprécie pas beaucoup.

— Ah ouais, pourquoi ? Vous le tapez ?

— Même pas. Pourtant, certaines fois, il ne l'aurait pas volé... Les chiens d'aujourd'hui, railla-t-il. On les nourrit, on les aime, on les éduque. On leur paie une bagnole dès qu'ils ont seize ans, et qu'est-ce qu'on récolte ? Des ennuis...

Pour cucul qu'elle ait trouvé cette boutade, elle ne put réprimer un sourire. Harrison s'autorisa quant à lui un demi-sourire, conscient d'avoir ferré son sujet. Il savait s'y prendre, même s'il

recourait avec parcimonie à ce menu talent qu'il réservait à la sphère professionnelle. Le reste du temps, de son propre aveu, il vivait en solitaire. Et n'accordait que rarement sa confiance. Selon lui, trop de gens mentaient.

Or il ne pouvait pas sacquer les menteurs.

— C'est le chien de ma sœur, en fait, avoua Harrison en reposant Chico sur le trottoir. Je l'emmène en promenade, mais c'est à peine s'il me tolère.

— Je peux le caresser ?

— Bien sûr, vas-y. Il ne va pas te mordre... trop fort.

Elle se pencha, hésita, vit qu'il tendait le cou et finit par se lancer. Harrison autorisa Chico, qui tirait sur la laisse et remuait la queue, à caler son crâne laineux sous sa paume en reniflant, léchant les doigts et frétilant comme un asticot. Le petit traître.

Simultanément, Harrison se recula dans son siège en prenant soin de laisser du champ à la gamine ; il ne tenait pas à l'effrayer. Il portait un jean, des baskets, un tee-shirt noir sous une chemise à carreaux ouverte qui lui tenait lieu de veste. Ses cheveux bruns, plus longs qu'à l'accoutumée, lui arrivaient au niveau du col et étaient savamment ébouriffés. Rasé de près, il avait ôté ses lunettes de soleil quand celui-ci s'était couché. Il espéra qu'il n'avait rien de menaçant. Il était en quête d'informations.

— Je vous ai déjà vu dans le coin, dit-elle. Vous ne travaillez pas ?

— J'ai ce petit boulot de promeneur de chien...

— Comment vous gagnez votre vie ? poursuivit-elle en ignorant la première réponse.

Sans attendre d'y être invitée, elle se percha sur le siège en vis-à-vis. Il paraissait soudain avoir piqué sa curiosité. À moins qu'elle n'ait rien de mieux à faire sur l'instant.

— Assez mal, admit-il. Et toi ? Tu as dégotté un job à temps partiel ? Tu m'as tout l'air d'une lycéenne...

— J'ai quel âge, d'après vous ?

Elle pencha la tête et sourit, vibrante image de la lolita sexy. Presque aguicheuse. Sa colère était oubliée depuis belle lurette.

— Dix-huit ans ? proposa-t-il, estimant qu'elle devait en avoir seize, dix-sept tout au plus.

— Quinze qui tirent sur la trentaine, fanfaronna-t-elle. Comme dirait mon beau-père.

Il existait des règles pour cuisiner les ados, avait appris Harrison. Tacites. Règle numéro un : faire celui qui ne parle que de lui-même et laisser venir.

— J'ai travaillé à Portland pour une grosse boîte, dit-il. Dans un bureau. Démarrage à 8 heures, départ à 17 heures. Retour à la maison, apéro, infos à la télé, dîner et dodo.

— La vache, c'est un truc à se flinguer...

— Ça payait les factures.

— Mais c'était méga chiant, non ?

— Je confirme.

Bon, d'accord, il n'avait jamais travaillé dans un bureau. Il s'autorisait à mentir pour le travail, mais jamais quand ça comptait. Dans ces cas-là, c'est-à-dire avec les gens qui lui tenaient à cœur, c'était la vérité ou rien. Sans échappatoire.

Elle pencha la tête en avant, battit des cils qu'elle avait tartinés de mascara et lui décocha un regard par en dessous.

— Je suis inscrite à West Coast High, vous connaissez ?

*Balance un truc personnel, ignore-les et « boum », ils commencent à se raconter.*

— Le bahut qui a ouvert à côté de ce lotissement ultrachic ?

— Pour gosses de riches ? Ouais. Sauf que les riches, il n'y en a plus des masses. Les papas ont perdu leur boulot. (Elle haussa les épaules.) C'est la vie.

— Ton père, par exemple ?

— Beau-père, corrigea-t-elle. Non, il a toujours son job. Mais mon père a perdu le sien.

Licenciement.

— Réduction d'effectifs, tenta Harrison en faisant la grimace.

— Même pas. Il a couché avec la mère de Britt alors qu'il bossait pour son père... Mauvais plan.

— Sale histoire, on dirait.

— Carrément. Qu'il se les tape toutes, dit-elle dans un nouvel accès de colère. Quelle punaise, cette Britt !

Harrison se demanda si ladite Britt était Britt Berman. En manque d'affection, dressé sur ses pattes arrière, Chico couina et fit mine de grimper sur les genoux de la jeune fille. Après lui avoir gratté les oreilles, elle retira sa main et s'essuya les doigts.

— Beurk, de la peau de chien... (Elle contempla ses ongles.) J'ai bien un boulot... plus ou moins...

Un petit sourire malicieux naquit sur ses lèvres. Le genre si-tu-savais-à-quel-point-je-suis-futée.

— On a formé notre société à nous, et ça n'est pas chiant du tout.

Là-dessus, elle se mordit la lèvre inférieure, à la fois résolue à rester bouche cousue et incapable de se retenir.

— Une société, répéta-t-il avec une pointe de scepticisme.

Elle mordit à l'hameçon comme une baleine qui saute hors de l'eau.

— Ouais, une société. On bosse ensemble, quoi. On forme une *alliance*.

Le mot « alliance » avait sonné comme s'il était en rodage. À l'évidence, il la gênait un peu aux entournaies. Elle avait dû l'entendre dans quelque émission de télé-réalité. Si le geste avait pu passer inaperçu, il aurait volontiers mis la main à la poche de son pantalon cargo pour lancer l'enregistrement avec son téléphone. Mais comme son angle de vision permettait à la gamine d'assister à la manœuvre, il s'obligea à patienter.

— Qui ça, « on » ? Ta famille et toi ?

— N'importe quoi, répliqua-t-elle en lui jetant un regard noir. Mon beau-père est un con fini. Pire que mon vrai père. C'est un truc entre potes.

Elle regarda autour d'elle, comme si elle s'attendait à voir lesdits potes débouler.

— D'autres lycéens ?

— Ça fait beaucoup de questions, déclara-t-elle avec un mouvement de recul. Vous ne savez pas de quoi on est capables.

À cet instant, le portable de Harrison vibra dans sa poche de pantalon. Il choisit de l'ignorer, mais fort peu de gens avaient son numéro. Sa sœur. Son ancien boss du *Portland Ledger*. Son nouveau rédac' chef du *Seaside Breeze*. Il était conscient qu'il fallait le communiquer plus souvent, mais il s'était mis dans une position d'exilé volontaire.

— D'accord, tu m'as eu, concéda-t-il. J'ignore de quoi tu es capable.

Elle prit cela comme un défi.

— On est toute une bande... on se retrouve... et on fait des trucs.



Ses yeux pétillaient avec autant d'intensité que les néons de l'éclairage urbain ; elle était fière d'elle-même et tout excitée, comme en témoignait son ébauche de sourire espiègle.

— Toi et tes amis de quinze ans.

— Ouais. Enfin, certains sont plus vieux, comme Envy.

— Envy ? répéta Harrison.

— Vous avez ce que veut dire « envie », quand même ?

— Dans les grandes lignes, oui.

— Ce sont ses initiales, prononcées à l'anglaise. Pigé ? NV, Envy, Envie. D'après lui, c'est un péché capital.

— Pigé, confirma Harrison qui sentit son téléphone vibrer.

— Il existe sept péchés capitaux.

— Hon-hon. Comme dans le film *Seven*.

— Vous connaissez ? s'étonna-t-elle. Ça date.

— Morgan Freeman, Brad Pitt, Gwyneth Paltrow.

*Ça date salement*, songea Harrison en ricanant in petto et en tendant la main pour saisir son portable. Mais enfin, à la sortie du film au milieu des années 1990, cette gamine n'existait même pas à l'état de concept.

— On ne fait rien d'aussi tordu que le cinglé du film.

— Juste des trucs.

— À sept, se rengorgea-t-elle. Devinez quel péché je suis.

— Dis toujours tes initiales, si c'est comme ça que ça fonctionne.

— Pas aussi simple.

— OK, je t'imagine mal en gourmandise. Pas plus en colère. Orgueil, peut-être ? Luxure ?

Le téléphone de la gamine sonna à son tour. Semblant se rendre compte qu'elle en avait trop dit à un parfait inconnu, elle se releva aussitôt. Après un nouveau regard en arrière, comme quelqu'un qui s'apprête à démarrer en trombe, elle consulta le SMS sur l'écran de son portable.

— J'ai un peu oublié les autres, hasarda-t-il.

Peine perdue : elle traversait déjà la rue à grandes enjambées, visiblement déterminée à prendre du champ le plus rapidement possible. Dès qu'elle eut disparu, Harrison sortit son téléphone. Il le dégaina juste au moment où il finissait de vibrer.

— Allô ? Allô ? Et merde.

Le numéro ne lui disait rien, mais quand il rappela, on décrocha à la première sonnerie et une voix de femme lança prudemment :

— Frost ?

— Qui est à l'appareil ?

— C'est Geena Cho.

— Geena ?

La surprise de Harrison était elle aussi teintée de prudence. Geena travaillait au standard du bureau du shérif du comté de Tillamook. Il l'avait croisée en dehors du service dans un bistrot du coin, le *Casier de Davy Jones* ; le courant était bien passé, mais Harrison hésitait à aller plus loin. Chaque fois qu'il sortait avec une nana, il s'enflammait au quart de tour sans prendre le temps de bien la connaître. Du coup, quand chacun avait révélé ses petites manies, son vécu et sa dinguerie personnelle, la flamme s'éteignait rapidement. Lorsque Geena avait déclaré qu'elle travaillait pour le

bureau du shérif, Harrison avait senti les premiers émois se dissiper illico. Il l'avait rangée dans la catégorie « amie », non sans mal car Geena visait davantage. Elle faisait partie des rares personnes à connaître son numéro de portable.

— On a un fugitif de Halo Valley sur les bras, annonça-t-elle à voix basse. (Il se rendit compte qu'elle appelait depuis son mobile pour lui communiquer une information que le bureau du shérif n'était peut-être pas encore disposé à divulguer.) Il a blessé deux types qui ont été conduits à Ocean Park. La moitié de la brigade est à Halo Valley.

— Qui est le fugitif ?

Déjà debout, il s'efforçait de discipliner un Chico récalcitrant qui reniflait la nouvelle arrivante, un bichon frisé femelle d'humeur joueuse. Chico, lui, semblait disposé à grimper l'ingénue, ce qui risquait fort d'embarrasser la maîtresse du bichon. Pour couper court au manège, Harrison se vit donc contraint de traîner Chico.

— Le type qui terrorisait la secte, il y a quelques années.

L'histoire disait quelque chose à Harrison, mais le nom de l'agresseur lui échappait.

— Tu as son nom ?

— Holà, pas si vite !

Soudain réticente, elle semblait déjà regretter d'avoir appelé. Attention à ne pas pousser le bouchon trop loin.

— Donc, avançâ Harrison, cet agresseur anonyme...

*Et dingo légendaire*, compléta-t-il, qu'il lui serait facile de retrouver sur Internet dès qu'il aurait accès à un ordinateur. Son mobile n'était pas assez smart pour cela.

— ... Il s'en est pris à deux personnes de Halo Valley pendant sa tentative d'évasion ?

— C'est l'idée. Je ne peux pas rester longtemps en ligne. Tout le monde a décollé il y a environ deux heures, gyrophares allumés, sirènes hurlantes. De l'avis général, le cinglé irait de notre côté.

— Qui sont les victimes ?

— Des employés de l'hôpital. C'est tout ce que je sais.

Manière de se couvrir, probablement.

— D'accord.

— Il faut que je file, dit-elle, comme si elle regrettait cet appel impulsif.

De façon moins subtile, elle ajouta :

— N'oublie pas notre accord. Je suis une « source anonyme des services de police ».

— T'inquiète.

Cela étant, il était certain qu'en cas de recherche poussée, le relevé téléphonique de Geena la plomberait.

— Harrison ?

— Oui ?

— À charge de revanche.

Là-dessus, il ne se faisait aucun doute.

— Merci, Geena.

Il ne savait pas trop quoi faire de cette information. Pour élastique qu'elle soit, sa description de poste au *Breeze* ne couvrirait pas l'investigation à tous crins. Non qu'ils soient opposés à l'idée de publier un papier sur ce type. Un cinglé qui s'évade d'un hôpital psychiatrique, c'est un scoop, surtout quand ledit cinglé a semé la terreur dans la région.

Et Harrison avait un coup d'avance sur la concurrence.

*À quel prix ?* s'interrogea l'éternel sceptique. *N'oublie pas, qui sème le vent récolte les emmerdes.*

Après avoir rangé son téléphone, il ignora ces questionnements, ramassa Chico qui lui mordilla le poignet puis retourna au trot vers sa Chevrolet Impala marron et poussiéreuse. En chemin, il croisa un couple en tandem qui moulinait ferme et sentit des effluves de pop-corn au caramel et de hot-dog lui caresser les narines.

Il resta sourd au grondement de son estomac.

Arrivé à hauteur du tacot qu'il possédait depuis dix ans, il faillit se faire percuter par un gamin en skate. L'ado fit crisser son skate dans une courbe et sauta par-dessus un banc au moment où Harrison déposait Chico dans son petit panier. Le chien fit volte-face et montra les crocs à Harrison alors que celui-ci montait à bord. Voyant le méchant bipède lui rendre la pareille, Chico retroussa les babines et émit un « grrrr » que seul un chien d'aussi petite taille que lui était susceptible de trouver intimidant, et encore, dans les bons jours.

Après un coup d'œil à la pendule du tableau de bord, Harrison estima qu'il lui faudrait un peu plus d'une demi-heure pour mettre cap au sud, déposer le roquet et atteindre l'hôpital d'Ocean Park. Il n'était pas d'humeur à jouer des coudes à Halo Valley avec toute la brigade du shérif dans les parages – notamment l'adjoint Fred Clausen, qu'il avait déjà réussi à hérissier. Ocean Park, où les victimes avaient été conduites, lui paraissait plus sûr. Il y trouverait certainement quelqu'un à interviewer.

Ses ados Pécheurs capitaux jouissaient en conséquence d'un répit momentané, le temps qu'il s'essaie à un autre type de sujet. Bonne pioche, les Pécheurs capitaux. Idéal pour un titre accrocheur : très certainement, le groupe – ou ce fameux NV – avait dû accoucher du concept en regardant *Seven*. Le temps des idées originales était-il révolu ?

Mais Harrison avait déjà zappé les cambrioleurs en herbe pour se concentrer sur l'actualité brûlante.

— Comment il s'appelle ? dit-il à voix haute pour stimuler sa mémoire.

Il tenta de se rappeler ce qu'il savait du type bizarre dont l'obsession avait déclenché une tuerie dans les parages immédiats de Deception Bay, bourgade côtière endormie où vivaient désormais ses sœur et nièce. S'était-il évadé de Halo Valley pour prendre le large, ou ourdissait-il un nouveau plan tordu ?

Les psychopathes étaient ainsi faits. En règle générale, ils ne renonçaient pas.

Chico lui lança un regard aussi noir que sa lippe retroussée, laquelle frémit lorsqu'il se mit à gronder.

— Tu n'es pas aussi mignon que tu as l'air de le croire, prévint-il.

Cette tirade lui valut une série d'aboiements furieux.

Dix minutes plus tard, Harrison déposa Chico avec soulagement. Il secoua la tête en voyant la petite boule de poil sauter dans les bras de Kirsten et la purlécher avec amour, queue frétilante, tout son petit corps secoué de spasmes.

Sa sœur se tenait sur le seuil de son bungalow, où une odeur de pain cuit se mêlait aux embruns salés de l'océan. En voyant la mine de Harrison, elle poussa un soupir :

— Je me demande ce que tu as contre Chico...

— Qui a dit que j'avais quoi que ce soit contre lui ?

Il répondit à son regard noir par une œillade affectueuse. Plus petite que lui d'une huitaine de centimètres, elle avait la même crinière châtain, les mêmes yeux noisette, la même silhouette élancée. Vêtue d'un jean et d'un tee-shirt bleu marine, elle se promenait pieds nus. Chico se libéra d'une ruade et courut dans la maison, probablement en quête de Didi, la fille de Kirsten, censée être couchée à cette heure-ci même si le soleil n'avait pas encore tout à fait disparu.

— C'est tout le contraire, assena-t-il à Kirsten. Je l'adore, ce chien.

Elle renâcla bruyamment tout en refermant la porte.

— Ben voyons.

— Je t'assure...

Constatant qu'il venait de parler dans le vide, il regagna son Impala. Inutile de chercher à comprendre ce qui pouvait se passer dans la petite cervelle tordue de Chico, décida-t-il avant d'engager la voiture plein sud vers l'hôpital d'Ocean Park. Le bungalow de Kirsten était situé à la pointe nord de Deception Bay. Bâti sur un promontoire, le bourg dominait le rivage et s'étendait de part et d'autre de l'autoroute 101, à quelque vingt minutes de route de l'hôpital.

Petite cervelle tordue de roquet. Petite cervelle tordue de tueur psychopathe.

Il était prêt à parier sa chemise que le fugitif de Halo Valley allait revenir prendre du service sur les lieux du crime. C'était ainsi que fonctionnaient les petites cervelles tordues des tueurs psychopathes. De manière presque instinctive, dans le droit fil de leurs décisions délirantes.

— Comment tu t'appelles ? lança-t-il aux ombres qui s'allongeaient.

*Et où diable te caches-tu ?*

# Chapitre 4

Le Transporter avait connu des jours meilleurs, estima Justice en voyant le véhicule se ranger sur le bas-côté en cahotant. Depuis son poste d'observation du promontoire, il était comme un aigle avec vue imprenable sur la route étroite.

Volkswagen avait cessé de produire ce Combi rajeuni à la fin des années 1990 ou au début des années 2000 ; le minibus avait disparu des vitrines d'exposition pour laisser la place aux Touareg, Jetta, Passat et autres. Gamin, Justice Turnbull s'était intéressé à tous les modèles de voitures possibles. Une vraie passion. Mais c'était avant que sa mission lui soit révélée, qu'il parle à Dieu et que celui-ci lui demande – lui *ordonne* – d'anéantir l'armée du Malin, une armée conçue dans la matrice de catins crachées par les profondeurs infernales et clamant leur innocence. Des catins. Toutes autant qu'elles étaient. Les courtisanes de Satan.

Elles étaient enfermées dans une prison de leur propre fabrication, et qu'elles voyaient comme un sanctuaire. Les imbéciles ! Pauvres folles à l'esprit malade, pollué par la puanteur. Le Chant des Sirènes. Avec sa herse en fer forgé et ses portes closes. Une intrusion était possible. Envisageable. Simple affaire de préparation. Et de timing. Il sourit en songeant à celles qui se trouvaient à l'intérieur et à ce qu'il allait leur faire. Chacune d'elles était promise à une mort lente, douloureuse. Toutes ces sorcières allaient apprendre ce qu'il en coûte de le défier ; elles allaient goûter à sa douleur... brûler...

Le moment venu.

Une à la fois.

Les narines frémissantes, il perçut une légère aigreur, annonciatrice qu'un détail clochait. Toutes n'étaient pas « à l'abri » dans l'enceinte du Chant des Sirènes. Contre la volonté de Catherine de les boucler à double tour, quelques-unes, les plus têtues ou les plus curieuses, avaient pris le large. À cheval entre deux mondes, celles qui vivaient à l'extérieur devaient être éliminées les premières, avant l'assaut qui viendrait fracasser la prison maudite où elles se tenaient retranchées, pleines de suffisance, sûres d'être à l'abri. Oh, quelle erreur tragique.

Les tuer serait un jeu d'enfant.

*Comme abattre une vache dans un couloir.*

Qui disait ça, déjà ? La vieille Maddie la Dingue en personne. Sa lèvre supérieure trembla : un souvenir trouble la concernant refusait de refaire surface. Diseuse de bonne aventure ? Visionnaire ? *Menteuse, oui !*

Paupières mi-closes, il estima que le Transporter n'était pas près de repartir. Il avait tout l'air d'être en panne : un pneu à plat, à tout le moins. Était-ce un signe de Dieu à son intention ? La voie à suivre ?

Il huma l'air dans un nouveau frémissement de narines. Leur odeur était un effluve qu'il était seul à sentir. Qui lui arrivait par vagues, comme un relent de chair avariée. Manquant de défaillir avec la dernière goulée, il rouvrit les yeux et contempla les lumières du minibus à l'abandon.

En piste.

Alors que le jour déclinait, il descendit à pas de loup, presque sans bruit, le flanc du coteau à travers les pins rabougris et les ronciers ancrés dans le sol. Ses pensées se fixèrent sur les sorcières

lubriques qu'il avait pour mission d'anéantir. Il avait quasiment perdu leur trace pendant son incarcération à cause des drogues et du caveau aveugle dans lequel on le tenait enfermé. En outre, les parois de béton avaient rendu leur pistage difficile. Il lui était impossible de les voir. Et même de les sentir.

À présent, en revanche...

Enceintes, elles étaient plus faciles à repérer, et, à plusieurs reprises, il avait perçu l'odeur de celles qui avaient forniqué avec le Diable et portaient l'engeance de Lucifer dans leurs entrailles malgré le trou dans lequel ils l'avaient balancé.

Mais ils n'avaient pas pu le garder bien longtemps. Il était le bras armé de Dieu. Et Dieu ordonnait que le fruit du démon brûle dans les flammes de l'enfer. Telle était la mission de Justice.

Lors d'un rêve, un genre de vision qui s'était produite au cours de son séjour à l'hôpital, il s'était vu feindre la maladie afin d'échapper à la prison. C'était arrivé en pleine nuit ; réveillé en sursaut, il avait perçu l'odeur résiduelle dans ses narines. Convaincu d'avoir affaire à la parole divine, il avait obéi aux instructions reçues sous forme de vignettes : la séquence précisait de quelle manière il convenait d'agir pour s'évader. Son corps était couvert de sueur, comme s'il venait d'accomplir physiquement les étapes du rêve, et il n'avait pas dévié d'un pouce par la suite.

Cela s'était presque avéré trop facile. Le docteur Zellman, cet imbécile prétentieux, s'était persuadé qu'il comprenait les arcanes de son cerveau.

Mais, pas un instant Zellman n'avait soupçonné l'intelligence innée de Justice. Cet égocentrique était également passé à côté de sa capacité à lire les intentions du bon docteur. Plus grave encore, Zellman avait mésestimé l'instinct primal de Justice, sa supériorité de prédateur, cette conscience aiguë qui lui permettait de tromper sa proie avant de lancer son attaque.

S'appuyant sur les faiblesses de Zellman, Justice avait fait semblant, et ce crétin diplômé avait tout gobé.

Un obstacle et un souci de moins.

Justice s'approcha prudemment du Transporter, toujours aux aguets. Ses propriétaires semblaient apprécier le mode de vie psychédélique que l'on associe généralement au Combi Volkswagen et aux années soixante : ses flancs s'ornaient de motifs peints à la main, symbole de paix, arc-en-ciel et silhouettes de filles dont les cheveux longs se muaient en rameaux sur lesquels des colombes étaient perchées. Autrefois, Justice avait possédé une réplique de Combi dans sa collection de petites voitures, mais sans la profusion artistique du véhicule qu'il avait sous les yeux. Si les couleurs du Transporter étaient passées, elles rendaient toujours un vibrant hommage à la culture hippie.

Au moment où Justice passait de la pinède au bas-côté, un type aux cheveux longs, avec bandana et lunettes à la John Lennon, se redressa après avoir inspecté le pneu arrière gauche.

— Salut à toi, mec, lança-t-il d'une voix traînante.

Le minibus était garé près du talus, et il n'y avait guère de place pour manœuvrer sans risquer de rouler dans le fossé. Le hippie fumait son joint en contemplant le pneu lisse et dégonflé. Il tendit le pétard à Justice qui déclara simplement :

— Marijuana.

— Ouais. Ganja, mec. Premier choix.

— Non merci.

La puanteur douceuse polluait l'odorat de Justice.

— Bordel de merde, dit le baba cool en désignant la prison d'où sortait Justice et en plissant les

yeux derrière ses carreaux à cause de sa propre fumée, t'as vu ça ? Toute la foutue brigade du shérif a foncé là-dedans ! (Il leva le pouce et secoua la tête.) Pas un qui s'est arrêté...

Après avoir soupesé les conséquences possibles si un flic était tombé sur son herbe, il ajouta :

— Aussi bien comme ça.

Là-dessus, il tira une longue bouffée.

— Dans quelle direction tu vas ? s'enquit Justice, que ce bla-bla à propos des flics rendait nerveux.

Le hippie désigna la direction opposée, l'ouest, vers la côte ; après quelques secondes, il exhala un épais nuage de fumée.

— D'où tu viens ? lâcha-t-il d'une voix éraillée.

Justice fit un signe dans la direction du nord, de la colline escarpée. Une mesa au sommet aplati, entièrement déboisé. Il avait conduit le fourgon de l'hôpital sur un chemin boueux qui courait le long du flanc oriental, entre futaies et gros rochers, puis lancé le véhicule contre un portique grillagé. Oublié depuis une bonne décennie, celui-ci avait offert peu de résistance au pesant véhicule. Connaissant la région, il savait où aller quand il avait pris la fuite. Une fois au sommet, il commença à redescendre sur l'autre versant puis gara le fourgon au bord d'un à-pic. Avant de descendre du véhicule, il empoigna le blouson laissé par le chauffeur, avec son écusson « Hôpital d'Ocean Park » sur la manche, puis enclencha le point mort et poussa.

Le fourgon avait dévalé droit dans une ravine, laissant un sillon d'arbustes arrachés. Après plusieurs rebonds, il s'écrasa dans le lit d'un torrent et termina couché sur le flanc. Tout ça dans un effroyable concert de crissements provoqués par les branchages, mais enfin, l'épave se trouvait tout au fond du ravin et l'épisode bruyant avait duré moins de deux minutes. Aux aguets, tapi dans un buisson, Justice attendit au sommet de la mesa, espérant que l'accident soit passé inaperçu. Il vit ensuite la colonne de véhicules de police foncer en contrebas, gyrophares allumés dans les ténèbres grandissantes, sirènes hurlantes. Quand ils eurent disparu, il s'installa en position assise au sommet de la mesa pour attendre un hypothétique message de Dieu.

Et là, comme si Dieu en personne avait répondu à sa prière muette, ce tas de ferraille psychédélique qu'était le Transporter s'était arrêté en crachotant sur le bas-côté. Certain d'avoir reconnu un clin d'œil du destin, Justice avait dévalé la pente.

— Tu peux me déposer ? demanda Justice en s'efforçant de ne pas tousser malgré la fumée nauséabonde.

L'urgence de la situation s'imposait à lui. Il ne pouvait pas se permettre de rester ainsi à découvert, même si les ténèbres gagnaient rapidement.

— Tu peux m'aider à réparer mon pneu ? répliqua le hippie, plein d'espoir.

— Tu as une bombe anticrevaison ?

— Ouais mec, mais le pneu est salement crevé.

— Une roue de secours ?

— Nan... pas en état de rouler...

— Passe-moi la bombe, ordonna Justice.

Au ronronnement d'une voiture en approche, il dut lutter contre l'envie de se réfugier à couvert.

— Euh, OK.

Le baba cool dévisagea un instant Justice. Ayant décrété qu'il avait affaire à un type un peu tendu mais correct, il haussa les épaules, ouvrit le hayon arrière, chamboula un tas d'affaires pour bébé

– tricycle, parc, drôle d’appareil rebondissant, circulaire avec des boutons de couleur vive – jusqu’à mettre la main sur une boîte à outils et la bombe anticrevaison.

Le brouhaha du moteur s’intensifiait ; faisant mine d’examiner l’essieu, Justice s’abrita derrière le flanc du minibus juste avant que le véhicule, un vieux pick-up Toyota, passe dans un bruit de ferraille. Il aperçut le conducteur, une ado aux cheveux roux. Sans même un regard pour le Transporter en panne, elle continua pied au plancher vers l’agglomération suivante.

— Moi c’est Cosmo, déclara le hippie comme s’il venait de se rendre compte qu’il ne s’était pas encore présenté. (Il posa la boîte à outils aux pieds de Justice.) Et toi ?

— Bob.

Cosmo fronça les sourcils.

— Ton écusson dit...

— Ouais, je sais, l’interrompit Justice en balayant la question d’un revers de main avant de se pencher sur la boîte.

Si ce type devenait trop curieux, il n’aurait qu’à prendre le marteau et... Les doigts crispés sur le manche en bois, il s’expliqua :

— J’ai dû emprunter le blouson d’un pote, aujourd’hui. J’ai oublié le mien dans ma bagnole. Quel idiot je fais, des fois !

— OK Bob, répare ce bidule et je te dépose où tu veux, déclara Cosmo avec un sourire décontracté qui découvrit une denture pas tout à fait d’équerre.

S’il avait nourri des doutes sur « Bob », la brume du pétard les avait noyés.

— Tu as un chewing-gum ? dit Justice en s’efforçant de ne pas afficher son anxiété.

Après avoir posé le marteau, il étudia le contenu de la boîte à outils. Clé à molette, tournevis, cutter... autant d’armes par destination.

— Euh... (Cosmo glissa la main dans plusieurs poches avant d’extraire un paquet.) Chewing-gum.

— Je vais gonfler la chambre à air et on bouchera la fuite avec du chewing-gum.

Justice empoigna le cutter à lame tranchante comme un rasoir et le glissa en catimini dans sa poche avant de se relever ; son ombre vint recouvrir Cosmo.

— D’après moi, ça devrait tenir quelques kilomètres. Mais il faudra faire réparer à Tillamook.

— Ça roule, dit Cosmo qui hochait la tête, un peu plus à l’aise. Sûr que tu ne veux pas une taffe ? Ou une bière ? Enfin, pas fraîche. J’ai dû laisser ma nana et les gosses pour un moment. Engueulade. Grosse, grosse prise de tête. T’as des gamins ? Les tout-petits... (Il secoua la tête, ce qui fit trembler ses longues dreadlocks derrière le bandana.) Font rien qu’à chialer.

Justice pensa bébés. Grossesse. Enfants à naître. Mais il se garda de répondre et entreprit de regonfler le pneu à plat tandis que Cosmo, son joint terminé, mâchait un chewing-gum.

Pendant toute l’opération, il songea au temps qui filait, aux flics... Dieu du ciel, se pouvait-il qu’ils aient déjà atteint l’hôpital et soient en train de faire demi-tour ? Sentant son estomac de serrer, il s’obligea à se détendre, à garder la tête froide.

La perforation localisée, Justice décolla avec précaution la boulette rose et gluante tendue par le hippie et l’étala dans la cavité pour former un fin sillon approximatif. Suffisant ? Peut-être pas. Son principal souci consistait à décaniller au plus vite. Avant le retour des flics.

— Beau boulot, mec, estima un Cosmo radieux en contemplant le pneu presque lisse et sa rustine rose.

Justice connaissait les voitures. Les moteurs. Les bateaux. Sans oublier les bébés. L’engeance du



Diable. Soudain, ses fosses nasales captèrent cette odeur douceuse de chair corrompue, révélatrice de trahison et de malignité, un relent qui allait s'intensifiant. L'une d'elles était à proximité. Celle qui pouvait l'entendre et lui claquer la porte au nez ! Chacune était affligée d'une capacité quelconque, et celle-ci... était tout près. Il sentit sa peau se hérissier, l'arrière-boutique de sa conscience s'assécher alors qu'il tentait de susciter son image...

Il s'interrompit brutalement.

*Vite ! Tu perds du temps !*

Cosmo, lui, pérorait.

— Ma nana, elle s'est vraiment foutue en rogne, tout ça parce que j'ai dit : « Tu peux pas la lui faire boucler ? » D'accord, c'était pas cool, mais ça l'a rendue dingue. Elle a balancé toutes mes fringues sur le palier. Alors moi, j'ai mis les voiles avec le minibus et tout ce merdier pour mouflet. Je l'ai dans la peau, mec. Et les mêmes aussi. Mais c'était une plaie pas possible. Tu bosses à l'hosto ?

L'écusson sur sa manche de blouson. Merde. Justice eut un bref hochement de tête.

— Je suis ambulancier.

— Ah ouais ? Comme le mec dont tu portes la pelure ? Hon-hon.

Justice se raidit. Cosmo commençait à se douter de quelque chose.

— Oui, on bosse pour la même boîte.

— Et... tu faisais quoi, là-dehors ?

— Du stop. Moi aussi, j'ai des problèmes de couple, improvisa-t-il une nouvelle fois en espérant toucher une corde sensible.

— Ah...

Cosmo fit mine de mettre cette dernière information en perspective, mais il perdit rapidement le fil. Justice avisa le pneu.

— Ça ne va pas tenir éternellement.

— Assez pour rallier Tillamook ?

— Tout dépend à quelle vitesse le pneu se dégonfle.

— OK mec, pigé, dit brusquement Cosmo comme s'il venait de se sermonner sur le mode « à cheval donné, on ne regarde pas la dent ».

Encore un vieux dicton de Maddy... Pourquoi diable accaparait-elle ses pensées, aujourd'hui ? Cosmo rangea la boîte à outils à l'arrière et referma le hayon.

— Va bientôt faire nuit, dit-il. En route.

Il gagna l'avant du minibus et s'installa au volant. Justice monta côté passager, baissa la vitre pour dissiper la forte odeur de marijuana, et Cosmo démarra le moteur de ce véhicule de cavale tout sauf discret.

Quelques secondes plus tard, ils avalaient le bitume avec force cahots, la suspension du Transporter étant tout aussi flapie que ses pneus. Mentalement, Justice fit défiler les secondes. Combien de temps avant que les hommes du shérif fassent demi-tour ? À l'heure actuelle, ils avaient dû comprendre la direction prise par Justice après s'être engagés sur la deux voies qui reliait la vallée de la Willamette à la côte. Il savait qu'il ne disposait que d'un créneau restreint pour disparaître. À condition de savoir s'y orienter, il aurait volontiers mis le cap à l'est, vers Salem, mais sa connaissance du terrain se limitait à la frange côtière de l'Oregon. Un paysage escarpé, avec ses falaises abruptes qui dominaient les flots tumultueux. Des dizaines d'hectares de forêts anciennes.

Des criques secrètes, patiemment grignotées par les brisants du Pacifique.

Des cachettes à foison.

Et, par-dessus tout, c'était dans ces parages-là qu'elle se trouvait.

À mesure qu'ils roulaient, il sentit le changement... l'imperceptible basculement du monde...

l'instant où, s'étant réfugié en lui-même, abandonné à ses sens, il sortit de son enveloppe pour s'ouvrir à sa vraie nature.

*Elles sont si nombreuses. Trop nombreuses.*

*« Tu ne peux pas les tuer toutes », m'a prévenu la vieille, et j'ai bien failli l'étrangler sur-le-champ pour ce manque de foi en moi !*

*« Oh que si, je le ferai », lui ai-je répondu.*

*« Dieu les sauvera... »*

*Mais ce n'est pas à Dieu qu'elles obéissent. Leur maître règne sur le royaume des ténèbres.*

*Satan est leur âme sœur. Leur amant. Le père de leurs enfants. Leur père à ELLES !*

*Il me tarde d'accomplir la volonté de Dieu, d'en finir avec ma mission sur cette Terre.*

*D'abord, celles qui vivent à l'extérieur du périmètre. L'une d'elles est tout près... non loin de la vieille, qui a survécu contre toute attente. Je me dois de mettre fin à ses tourments. Chère, très chère mère.*

— Hé, mec ! fit la voix de Cosmo, une voix liquide, flottante, venue de très loin.

En rouvrant les yeux, Justice aperçut les lumières en périphérie de Tillamook. Il sentit le roulis inégal du Transporter, l'odeur familière du bétail des exploitations laitières environnantes. Sise à l'extrémité sud de la baie de Tillamook, la localité homonyme tournait le dos à la mer. Malgré tout, il se sentit proche de l'océan, plus vivant, plus connecté au monde.

— T'as piqué un roupillon, mais on avait l'impression que tu gardais les yeux ouverts. Flippant, mec.

Cosmo se tourna vers lui et afficha un grand sourire. Justice sut gré à la drogue d'avoir obscurci ses perceptions.

— Nous y voilà, ajouta le baba cool. M'est avis que le pneu est vraiment naze, cette fois. Va falloir que je trouve une station-service, un garage... Bon sang, faut peut-être aussi que je passe un coup de fil à ma nana. Quelle chérie.

— Ne l'appelle pas.

Cosmo engagea le Transporter sur l'autoroute 101, en direction du sud et du centre-ville de Tillamook. Bien que Justice souhaite aller vers le nord, il ne se sentait pas encore prêt.

— Dis donc, mec, tu donnes dans le conseil matrimonial ? lança le hippie en se retournant vers lui, ce qui fit scintiller ses lunettes John Lennon sous l'effet de l'éclairage urbain.

Justice resta un instant à gamberger, l'épiderme rendu électrique par le reflux de son âme nue dans son enveloppe charnelle. Son camouflage. Il savait d'ores et déjà qu'il lui faudrait tuer Cosmo puis cacher le corps, de manière à couper tout lien avec lui-même quand le minibus du hippie serait découvert. Mentalement, il fit l'inventaire de ce qu'il avait touché. Bombe. Roue arrière gauche. Poignée côté passager, boîte à outils, marteau...

Cosmo lorgna sur une station-service presque à l'abandon en lisière sud de l'agglomération. Les néons tremblotaient et, au-dessus des pompes, la peinture rouge de l'auvent était toute passée et

écaillée.

— Continue, indiqua Justice.

— Plus guère possible, rétorqua le baba cool.

Une fois rangé sous l'auvent, Cosmo baissa sa vitre sous l'étrange éclairage intermittent. Une éternité plus tard, un ado qui paraissait garder la boutique tout seul sortit de sa cahute et les dévisagea.

— C'est pour le plein ? beugla-t-il, sourcils froncés comme s'il était bigleux.

— J'ai un pneu à réparer, beugla Cosmo en retour.

— Peux rien pour vous si vous prenez pas d'essence.

— Merde.

— Roule, glissa calmement Justice malgré ses nerfs en pelote. Je regonflerai si nécessaire.

— Autant le faire tout de suite, alors.

— Non.

— Pourquoi ça, mec ? s'étonna le hippie en lui lançant un regard interdit.

Selon Justice, Cosmo n'était peut-être pas aussi défoncé qu'il prétendait l'être. Quoi qu'il en soit, son sort était scellé.

— Roule, répéta-t-il.

Après un silence, le baba cool haussa les épaules et relança son épave sur la 101 enténébrée qui barrait les terres agricoles. Une profusion de petites routes débouchait de l'est ou de l'ouest sur l'autoroute, des voies non bitumées pour l'essentiel ; coupant à travers champs, prairies et sous-bois, ces chemins de traverse montaient à l'assaut des contreforts de la chaîne côtière et offraient une multitude d'abris où un véhicule ne serait pas retrouvé de sitôt.

Parfait.

— Continue tout droit.

Avec ce qui pouvait s'assimiler à du respect, Justice palpa le cutter glissé dans sa poche.

— T'as la place du mort, c'est toi le copilote, dit Cosmo, inconscient de l'ironie de son propos.

# Chapitre 5

En s'engageant sur le parking de l'hôpital d'Ocean Park, Harrison vit son moral s'assombrir. La fourgonnette de Channel 7 était garée aux abords du bâtiment ; Pauline Kirby et ses sous-fifres étaient déjà à pied d'œuvre pour le reportage sur le fugitif. En chemin, le nom du cinglé – Justice Turnbull – lui était revenu. Il avait rappelé Geena Cho pour en avoir confirmation, ce qu'elle avait fait de mauvaise grâce.

— Je ne t'ai pas dit un mot, prévint-elle via le réseau cellulaire, mais, maintenant, tu me dois deux services.

Bingo. Justice Turnbull était bien le fou furieux en cavale.

Le vent qui s'était levé s'acharnait désespérément sur le brushing parfait de Pauline mais, sous l'éclairage cru de l'aire de stationnement, une maquilleuse-coiffeuse vaporisa quelque chose qui devait tenir de la colle industrielle, car, après cela, ses mèches sombres restèrent sagement plaquées.

Harrison n'avait aucune envie de se frotter à Pauline. Il n'était pas certain qu'elle le reconnaisse, et sa quiétude aurait même été garantie à cent pour cent sans le chahut consécutif à ses accusations lancées contre l'associé de Manny suite au décès de ce dernier. Les rapaces des médias s'en étaient donné à cœur joie sur l'un des leurs. Lui. Avec Pauline en première ligne. Harcelé par les micros, il gardait en mémoire la façon qu'elle avait de découvrir des dents d'une rectitude et d'une blancheur parfaites lorsqu'elle affichait ce rictus à un cheveu laqué du sourire.

*Existe-t-il une personne qui l'apprécie ?* s'interrogea-t-il en sortant de sa Chevrolet. Avec une audience au firmament, c'était peut-être superflu. Elle était sur le terrain chaque fois qu'un scoop potentiel pointait son nez, et du point de vue très subjectif de Harrison, elle écrasait la concurrence en faisant preuve d'un excès d'autoritarisme.

La tiédeur ressentie plus tôt, à la terrasse de café, avait totalement disparu. Ne s'étant pas embarrassé d'un manteau, erreur fatale sur la côte, il frissonna tout en avançant tête basse, les yeux rivés sur l'asphalte, oublieux de la diva et de sa cour.

Le regard avide de Pauline se posa sur lui. Il en eut conscience sans relever la tête. Il pria pour avoir l'air d'un visiteur, mais il se faisait tard. L'heure des visites était passée depuis belle lurette.

— Hé ! lança-t-elle.

Harrison pressa le pas. Il s'en tirerait à condition de franchir le seuil. De toute façon, elle ne s'intéressait pas à lui pour le sujet du jour : il n'y tenait aucun rôle.

Mais Pauline avait du flair, et elle avait reniflé Harrison. S'il ne figurait pas encore au générique de la saga Justice Turnbull, elle n'était pas de celles que l'on snobe aisément.

Elle fit d'ailleurs deux pas dans sa direction ; il la vit approcher en périphérie de son champ visuel. Il la grilla cependant en franchissant les portes coulissantes qui ouvraient sur l'accueil d'Ocean Park et continua tête baissée, comme s'il savait où il allait. D'ordinaire, il se comportait de façon plus réfléchie, mais, là tout de suite, il n'était PAS question d'affronter Pauline Kirby : elle était fichue d'étaler sa trombine aux infos de 11 heures, tuant dans l'œuf toutes ses velléités d'enquête approfondie. Harrison en avait ras la casquette de sa petite notoriété.

Il se trouvait dans un hall d'hôpital semblable à tous ses homologues : linoléum scintillant sous les pieds, éclairage fluorescent, odeur chimique qui rappelait l'acte médical et la pharmacopée et

diffusait une impression d'inconfort jusque dans les tripes. Il ne savait absolument pas à qui s'adresser, qui étaient les responsables. Ocean Park n'était pas un hôpital immense ; il comptait seulement trois niveaux, mais cette petitesse relative pouvait s'avérer trompeuse car l'édifice s'étalait sur une surface importante.

Harrison effectua un brusque demi-tour lorsqu'il se rendit compte qu'il s'éloignait des urgences, qui devaient forcément se trouver au cœur de l'action. Il repassa devant l'accueil et, à la faveur d'un rapide coup d'œil à travers les portes coulissantes, aperçut Pauline Kirby qui commençait à parler dans son micro sous le feu des projecteurs.

Arrivé aux urgences, il remarqua plusieurs personnes qui attendaient d'être prises en charge : un gamin en sanglots, le bras ballant, étreint par sa mère ; un vieillard qui menaçait de tomber de sa chaise roulante ; une femme stoïque qui tenait sa main droite ensanglantée dans sa main gauche, ce qui permit à Harrison de jouir d'une vue imprenable sur la plaie béante où tendons et muscles retenaient à grand-peine le pouce à demi sectionné.

Il croisa le regard d'une infirmière qui, après avoir dirigé la femme au pouce tranché vers une collègue, jetait un coup d'œil à la ronde. Il retint son attention.

— Harrison Frost, du *Seaside Breeze*. Y a-t-il quelqu'un à qui m'adresser au sujet des victimes de Halo Valley, mademoiselle Solano ? demanda-t-il après avoir lu son badge.

Il la sentit à deux doigts de l'envoyer paître. Mais elle prit le temps de l'inspecter de la tête aux pieds, et, du coup, elle parut moins prompte à le rabrouer.

— Vous n'êtes pas de Channel 7 ?

— C'est mieux ou moins bien ? dit-il après avoir secoué la tête.

— Mieux, fit-elle en affichant un mince sourire. De vrais casse-métatarse, ceux-là...

— Vous allez rire, je sais même ce que c'est.

— On ne chôme pas trop, dans ce service, dit-elle avec un nouveau coup d'œil à la ronde.

— Je ne vous gênerai pas.

— Sûrement un gros mensonge, mais bon, suivez-moi. Et, de grâce, quoi que vous écriviez, évitez de citer mon nom, d'accord ?

— Compris.

Il patienta gentiment tandis qu'elle indiquait où aller aux personnes présentes ou, à défaut, leur assurait qu'un médecin n'allait pas tarder. Puis, de l'index, elle invita Harrison à la rejoindre dans un recoin situé juste après la porte des urgences. L'endroit permettait de contempler la longue rampe d'accès aux urgences qu'empruntaient les ambulances depuis la route.

— Que voulez-vous savoir ? Je ne peux pas divulguer grand-chose.

— Quelle heure était-il quand l'ambulance est arrivée de Halo Valley ?

La voyant hésiter, il ajouta :

— Ça sera rendu public ; c'était un appel au 911.

— D'accord. Vingt heures, 20 h 30 ?

— Et il y avait deux victimes, le chauffeur du fourgon et un toubib.

— Le chauffeur est un de nos vigiles. Il avait pour mission de prendre en charge un patient à Halo Valley et de le convoier jusqu'ici.

— Mais il s'est fait agresser à Halo Valley.

— Oui.

Elle parut y réfléchir quelques instants.

— Qu'est devenu le fourgon ?

— Aucune idée. Il a dû rester sur place, Conrad n'était pas en état de conduire.

— Conrad ?

— Je vous l'ai dit, je n'ai pas le droit de donner de nom, rétropédala-t-elle avec un regard implorant.

— Pauline Kirby a déjà dû glaner ces informations, lui rappela-t-il. Son équipe a commencé par Halo Valley. Elle a certainement interviewé le personnel de l'hôpital et les hommes du shérif.

— J'imagine.

— Tout ce que je veux, ce sont quelques détails supplémentaires pour mon papier, plaïda-t-il. Pas vous attirer des ennuis.

Elle le regarda par en dessous.

— D'accord...

— J'ai cru comprendre que les victimes ont été agressées par un pensionnaire de Halo Valley. Et qu'il s'agit du type qui a fait un carton dans la région il y a deux ou trois ans... un tueur de femmes. Il s'en est pris à sa propre mère, et...

— *Lui ?* s'exclama-t-elle, devenue livide.

— Vous vous souvenez de lui ?

— Comment l'oublier ? Une vraie terreur, ce type !

Visiblement secouée, elle ajouta :

— Et d'après vous autres des médias, à l'époque, il faisait une fixette sur les nanas de la secte !

— Les nanas de la secte, répéta Harrison à qui la mémoire revenait.

En effet, il se rappelait quelque chose dans ce goût-là. Il lui fallait impérativement aller sur Internet pour faire un point précis des événements survenus quelques années plus tôt.

— Je sais qu'il en a tué plusieurs. (Elle s'interrompit pour froncer les sourcils et se mordiller la lèvre dans un effort de mémoire. L'émoi passé, elle paraissait plus à l'aise à l'idée d'évoquer le tueur.) Bref, après avoir tué un paquet de monde, il s'est fait choper dans ce motel qui est condamné depuis.

— Vous vous rappelez le nom du motel ?

— C'était... non, ça m'échappe. L'enseigne a été enlevée. C'est celui qui est occulté par des planches, à la sortie de Deception Bay. En bord de mer, sur un promontoire. Il était déjà tout dégingué, ils l'ont muré une bonne fois pour toutes. Comme le phare. Vous savez, celui où vivait ce cinglé !

— Mais oui, le phare...

Harrison hocha la tête ; les détails lui revenaient par bribes.

— Le phare aussi, il est condamné. Depuis son arrestation, il est interdit d'accès... Enfin, il l'était déjà. Dire que ce type s'est échappé... (L'effroi était visible dans ses yeux.) C'est un barjo complet, vous savez. Vraiment flippant.

Ça aussi, Harrison s'en souvenait.

— Et ses deux victimes, elles sont gravement blessées ?

— Pas mal, oui. Il a fracassé le crâne de Conrad, et le docteur s'est pris des coups de stylo dans la gorge.

— C'était son médecin traitant ? Celui qu'il a agressé ?

— Aucune idée.

— Ils sont toujours au bloc ?

— En salle de réveil. (Elle s'écarta du mur.) Vous comptez me citer ? demanda-t-elle, tiraillée entre excitation et inquiétude, quart d'heure de gloire et perte d'emploi. Rappelez-vous, j'ai dit que je ne voulais pas voir mon nom apparaître.

Après un bref hochement de tête, Harrison enchaîna :

— Ça va si j'utilise l'expression « source hospitalière » ?

— Ouais, impec...

Là-dessus, l'autre infirmière réapparut. En apercevant Solano, elle fila dans leur direction, le faciès sévère.

— Carlita ! aboya-t-elle.

Avec un dernier regard implorant pour Harrison, l'infirmière Solano s'éloigna. La nouvelle venue lui demanda :

— Puis-je vous aider ?

Il lut son badge : infirmière Nina Perez.

— Je suis Harrison Frost...

— De Channel 7 ? l'interrompit-elle.

— Non.

— Je vous ai vu, dit-elle sèchement, comme s'il lui avait menti.

— Certainement pas sur Channel 7.

— Mais je...

Avant qu'elle puisse poursuivre, un toubib sortit du bloc et avança à grands pas dans leur direction. En tenue de bloc, les cheveux en bataille comme s'il venait d'ôter sa charlotte, grand et dégingandé, il affichait un air maussade. Ses dehors autoritaires coupèrent Nina Perez dans son élan. Elle ferma son clapet et se tourna lentement vers lui.

— Où est Laura ? tempêta-t-il en s'efforçant de discipliner sa tignasse hirsute.

— Partie, répondit Perez, visiblement piquée au vif. Son service était terminé.

— Eh bien, faites-la revenir. On est assailli par les médias, et une autre ambulance va arriver. Fini pour moi, aujourd'hui.

— Vous partez ?

Il ne répondit rien.

— Qui est de garde aux urgences ? s'inquiéta-t-elle.

— Quelqu'un d'autre.

Las et suffisant, il paraissait s'en moquer éperdument. Avec de grands airs sur le mode je-n'ai-pas-à-me-justifier-auprès-du-petit-personnel, il se dirigea vers la sortie.

— Abruti, marmonna Perez de manière presque inaudible.

— Un chirurgien ? hasarda Harrison une fois le connard imbu de sa personne hors de portée.

Il avait mémorisé son nom : Byron Adderley.

— Orthopédiste, précisa-t-elle, les lèvres pincées.

Puis, semblant craindre d'en avoir trop dit, elle s'empressa d'ajouter :

— Il est très bon dans son domaine.

*Et se débrouille pour que tout le monde soit au courant*, ajouta mentalement Harrison.

— Il se dirige vers l'entrée principale, où Pauline Kirby attend sa proie.

— Je pense qu'il en est conscient, répondit-elle d'une voix aigre avant de tourner les talons.

Ayant décidé que le sujet venait d'évoluer, Harrison retourna nonchalamment vers le hall d'entrée pour ne rien rater du spectacle.

Consciente d'avoir oublié de dîner, Laura se prépara un sandwich. Œufs durs en tranches et cornichons sur toast au froment avec une touche de mayonnaise. Elle attaqua la deuxième bouchée quand son portable sonna. Après un froncement de sourcils, elle le consulta et vit que l'appel émanait de Byron. Elle n'avait pas envie de décrocher, mais comprit qu'il insisterait jusqu'à ce qu'elle réponde. Plus elle l'ignorait, plus il la tannait.

— Oui ? lança-t-elle prudemment.

— Reviens bosser. Qu'est-ce que tu fous ? C'est l'enfer, ici.

— Je mange un morceau.

— Ça grouille de reporters. Je suis sur le point d'aller affronter Pauline Kirby. Une autre ambulance arrive. Collision frontale entre deux voitures.

— Si l'hôpital a besoin de moi, le service appellera.

— Bon sang, Laura, ramène-toi avec ton radar maison... Grouille ! aboya-t-il avant de raccrocher.

Par « radar maison », Byron faisait référence à la capacité troublante de Laura à sentir le danger. Une sorte d'alarme interne, qui se déclenchait chaque fois qu'elle subissait une agression mentale. Il arrivait que ce ne soit pas *lui*. La panique d'une autre personne pouvait suffire à percer ses défenses le temps d'un millième de seconde.

Au terme d'une courte hésitation, elle se remit debout, enveloppa son sandwich dans un film plastique et gagna sa voiture. L'hôpital appela alors qu'elle s'engageait sur la 101.

Quand le docteur Byron Adderley se présenta fièrement devant Pauline Kirby sur le perron d'Ocean Park, ce fut le coup de foudre... version amour-haine. Harrison passa de l'intérêt mitigé à la jouissance totale à mesure que les réponses d'Adderley aux questions de Pauline se faisaient de plus en plus concises. Resté dans le hall, il assista à l'échange à travers la baie vitrée.

— Selon nos sources, le patient évadé de l'hôpital pénitentiaire de Halo Valley n'est autre que Justice Turnbull, originaire de la région. (Pauline fit décrire un arc de cercle à son micro pour embrasser les environs sans quitter la caméra des yeux, alors même qu'elle s'adressait à Adderley.) L'hôpital *pénitentiaire* de Halo Valley, répéta-t-elle. Que s'est-il passé, selon vous ?

— Je suis chirurgien orthopédiste à Ocean Park, rétorqua fermement Byron.

— Mais vous avez certainement un avis sur la question... en tant que médecin, vous êtes concerné par le sort de la population. Il doit être dérangeant pour vous de constater avec quelle aisance on peut se faire « épingle » par quelqu'un comme Justice Turnbull.

— Je n'ai pas de commentaire.

— J'ai cru comprendre que Justice Turnbull était censé venir ici pour y subir un examen, mais qu'il a agressé l'un de vos chauffeurs et volé un fourgon d'Ocean Park qui n'a toujours pas été retrouvé. Cette première victime, le chauffeur, aurait subi une opération dans la soirée, tout comme un psychiatre éminent de Halo Valley qui se trouve également être le médecin traitant de Justice Turnbull à Halo Valley. Vous confirmez ?

— Ce n'est pas à moi de parler au nom de Halo Valley.

Les lèvres d'Adderley avaient quasiment disparu dans sa bouche. Quelle qu'ait pu être sa vision d'une interview conduite par Pauline Pitbull, il avait tapé très en dessous de la réalité.



— Pouvez-vous parler au nom d’Ocean Park ?

Le sourire de la journaliste se voulait innocent, mais, avec elle, le terrain était toujours miné.

— Cela fait un peu plus d’un an que je travaille dans cet hôpital. C’est une institution remarquable.

— Mais encore ?

— Eh bien... les soins qui y sont dispensés sont de premier ordre, bafouilla-t-il.

— Docteur Adderley, soyons francs : si Justice Turnbull avait été transféré dans cet établissement aujourd’hui, la qualité des soins qui y sont dispensés n’aurait rien changé. Vous auriez hérité d’un tueur implacable dans vos murs.

Elle se détourna de Byron et se présenta à l’objectif avec une mine grave.

— Telle est la question que nous nous posons tous. Sommes-nous en sécurité ? Est-il *possible* de l’être ? Il n’y a pas si longtemps, quand Justice Turnbull commettait une série de meurtres dans notre bel État d’Oregon, le bureau du shérif du comté de Tillamook a préféré garder le silence jusqu’à la conclusion de l’affaire. Et aujourd’hui, malgré les mises en garde, que pouvons-nous faire pour éviter qu’une telle tragédie se reproduise ? Pour assurer notre sécurité à tous ?

Pauline se retourna vers Adderley, qui faisait mine de s’esquiver.

— L’hôpital va-t-il prendre des précautions supplémentaires pour cette nuit ?

— Je ne peux pas parler au nom des services administratifs.

D’un bref signe de main hors champ, elle ordonna de faire cesser l’enregistrement. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Vous ne venez pas de me dire que vous pouviez parler au nom d’Ocean Park ? aboya-t-elle.

— Comment pouvais-je savoir que vous alliez faire tout ce cirque ? contre-attaqua-t-il. Vous appelez ça du journalisme ? Moi j’appelle ça jeter de l’huile sur le feu de manière irresponsable !

— Pourquoi ai-je le sentiment que vous brûliez de présenter votre belle gueule à la caméra avant que les questions qui fâchent commencent, *docteur* ?

Alors qu’Adderley s’éloignait à grandes enjambées, Harrison sortit du hall et dépassa la troupe de Pauline qui levait le camp. Elle l’aperçut et fronça les sourcils. Cette fois, il la laissa l’observer tout son soûl.

— Le fléau du Portland Ledger ! s’exclama-t-elle avec un claquement de doigts. Frost.

— Kirby, répondit-il.

— Qu’est-ce que tu fabriques dans le coin ? En quête d’un scoop, quitte à le fabriquer de toutes pièces ?

— Dans ce domaine-là, tu te débrouilles comme un chef, rétorqua-t-il avec un demi-sourire.

— Mouais, fit-elle avec un haussement d’épaules. La vraie actu, c’était à Halo Valley. Ici, c’était juste pour étoffer le sujet, et cet abruti s’est comporté comme s’il était Dieu le père. Ce qu’il me faut, c’est quelqu’un avec une âme, qui passe bien à l’écran et qui soit capable de refileur des informations valables, ou au moins une opinion intéressante.

Soudain, le cadreur de Pauline s’avança vers elle et se pencha à son oreille.

— On la chope ? suggéra-t-il.

Harrison suivit son regard ; les deux journalistes remarquèrent la brune élancée, en tenue d’infirmière, qui venait de verrouiller son véhicule. Alors qu’elle marchait vers eux dans le halo des lampes au sodium, elle ralentit le pas en apercevant l’équipe de télévision. Et parut hésiter.

— Elle va se débiter vers l’entrée des urgences, fit valoir le cameraman.

— Pas question ! (De retour au charbon, Pauline s’élança en tenant son micro devant elle à la

manière d'une Kalachnikov.) Darrell, fais chauffer ta foutue caméra !

# Chapitre 6

Les pensées de Laura étaient accaparées par l'aspect chaotique de son propre avenir. Que faire du bébé ? Quel impact sur sa relation avec Byron ?

*Comment sauver mon bébé ? Comment la tirer des griffes de Justice ?*

Certes, il était possible que l'enfant à venir ne soit pas de sexe féminin, mais, dans la famille de Laura, il naissait quatre fois plus de filles que de garçons. En outre, pour une raison inexplicée à ce jour – qui tenait peut-être au passé étrange et tortueux de sa lignée –, les enfants mâles qui n'étaient pas mort-nés atteignaient rarement l'âge adulte.

Aussi, dans l'esprit de Laura, le fœtus dont elle avait appris l'existence quelques heures auparavant était-il une fille.

Elle gara son Outback verte, verrouilla les portières et s'avança dans la nuit sous la morsure du vent froid à l'instant même où une ambulance s'engageait sur la rampe des urgences toutes sirènes hurlantes. Tournant le dos au son strident, elle se concentra sur l'équipe de télé qui, à l'unisson, suivait des yeux la trajectoire de l'ambulance. Elle les avait remarqués en se garant, sans s'imaginer une seule seconde qu'ils puissent s'intéresser à elle. Mais voilà qu'ils laissaient tomber l'ambulance pour la dévisager...

*Merde.*

Elle songea à Justice... aux caméras des infos... à son visage incrusté sur les écrans de toute la région... et sentit un frisson s'insinuer jusqu'à la moelle. Pas question.

— S'il vous plaît !

Pauline Kirby en personne rejoignait Laura avec un tel empressement qu'elle en courait presque. Il n'en fallut pas plus à l'infirmière pour presser le pas à son tour. Bien lui en prit, car, déjà, la journaliste lui tendait le micro sous le nez alors qu'elle était aveuglée par le projecteur du cameraman. Visage détourné, elle lança :

— Je n'ai pas le droit de répondre à vos questions.

— Je cherche simplement à en savoir plus sur les malheureuses victimes du courroux terrifiant de Justice Turnbull, votre vigile Conrad Weiser et le docteur Maurice Zellman.

Du coin de l'œil, Laura vit une silhouette à contre-jour s'avancer vers elle.

— L'état des patients qui séjournent à l'hôpital d'Ocean Park est confidentiel.

Elle continua sur sa lancée. Avec un peu de chance, ils ne verraient aucune raison d'utiliser les images qu'ils venaient de prendre.

— Mais ils ont été conduits ici en ambulance et viennent de subir une intervention.

— Je regrette, persista Laura, il m'est impossible de discuter de nos patients. Je dois vous laisser.

— Tout ce que nous voulons, c'est un bilan de santé les concernant ! lança Pauline. Justice Turnbull court toujours. Pensez-vous qu'il va revenir s'en prendre à eux ?

— Non, assura une voix masculine pleine d'autorité.

Fuyant toujours, Laura aperçut le nouvel arrivant. L'éminent Dolph Loman, cheveux blancs, quatre-vingt-cinq ans environ, ostéopathe en semi-retraite que Byron avait – presque – remplacé, venait d'entrer dans le champ. L'homme restait imposant avec ses yeux d'un bleu intense et un dos très droit dont il tirait grande fierté, même si, ces derniers temps, Laura l'avait vu appuyé sur une canne.

Elle ne pouvait pas le sentir.

Pour autant, elle fut ravie et soulagée en constatant qu'il venait de voler à son secours, ce qui lui permit de gagner les urgences sans encombre. L'ambulance pilait à l'instant devant les portes. Si le gyrophare scintillait toujours, la sirène se taisait peu à peu.

Derrière elle, elle entendit Pauline demander à Loman :

— Pouvez-vous parler au nom des patients ?

— Je suis le docteur Loman, se présenta-t-il d'une voix moins perceptible à mesure que Laura s'éloignait de l'équipe de tournage. J'officie à Ocean Park depuis près de cinquante ans. L'infirmière Adderley a dit vrai : l'état des patients est confidentiel, pas question de le livrer en pâture aux médias décérébrés.

— Adderley ? répéta Pauline Pitbull d'une voix lointaine et métallique qui fit forcer l'allure à Laura. Nous venons de parler au docteur Adderley.

— L'hôpital d'Ocean Park est un établissement de tout premier ordre...

Dans le dos de Laura, les propos de Loman se fondirent en un murmure indistinct. Cela faisait trop d'informations à la fois. Trop de données. L'idée que Pauline puisse diffuser tout ou partie de cet enregistrement lui hérissa le cuir chevelu.

Encore invisible mais trahie par sa sirène, une seconde ambulance approchait. Elle s'engageait à son tour sur la rampe quand Laura franchit le seuil des urgences. L'entrée était baignée d'éclairs rouges et blancs ; elle se dirigea vers l'accueil du service. Appelée en renfort, elle était vouée à prêter main-forte au gré des besoins, et, ce soir, avec l'accident de la route, on aurait certainement besoin d'elle aux urgences.

Un grand type apparut dans son champ de vision. Il se dandinait d'une manière qui fit lever les yeux à Laura.

— Salut.

Ses longs cheveux châtain étaient un peu ébouriffés ; une ombre de barbe venait obscurcir un maxillaire puissant, intensément masculin. Il avait les yeux noisette ; un sourire chaleureux. Trop chaleureux, décréta-t-elle sur-le-champ. Ce léger excès de familiarité la mit sur ses gardes.

Il n'était pas Justice, mais il lui sembla le reconnaître...

— Harrison Frost, se présenta-t-il en lui tendant la main.

Elle ignora cette main tendue dans un accès de méfiance dont elle ne comprit pas d'emblée l'origine. Il retira sa main.

— Vous avez zappé Pauline comme une pro.

De nouveau ce sourire, un rapide aperçu sur ses dents blanches, une trace d'amusement dans les yeux.

— Vous esquivez souvent les interviews ?

— Qui êtes-vous ?

— Harrison...

— J'avais saisi, merci. Je reformule : qu'est-ce qui vous amène ?

— Un scoop, répondit-il sans hésiter.

— Ah... (Elle baissa la tête et fit mine de le dépasser, mais il vint se placer sur sa trajectoire.)

Vous et votre équipe, allez donc trouver quelqu'un d'autre à cuisiner...

— Je ne suis pas avec Channel 7. Pauline Kirby se fiche pas mal des gens qu'elle interviewe et de ce qu'ils peuvent raconter ; tout ce qui compte, c'est que ça fasse de l'effet. Et vous avez fait un effet

bœuf.

— Mais ils ne diffuseront pas ce que j'ai dit, rétorqua-t-elle aussitôt, vu que je n'ai rien dit du tout.

— Ils pourraient le faire.

— Non, affirma Laura de manière catégorique.

— Vous aviez l'air vulnérable. Et mignonne.

— De grâce... épargnez-moi les flatteries faciles, d'accord ?

Voyant qu'il s'abstenait de répondre, elle ajouta :

— Que ce soit bien clair.

— D'accord. (Il hocha la tête, prit une seconde pour la jauger.) Sans l'intervention de Dolph

Loman, Pauline vous aurait offert votre quart d'heure de gloire avec tout ce qui s'ensuit. En se fichant pas mal de ce que vous racontiez. Vous pouvez dire merci au bon docteur d'être venu à la rescousse : visiblement, il vous a tiré une sacrée épine du pied.

Là-dessus, il guetta sa réaction.

— Pour qui travaillez-vous ?

— Le *Seaside Breeze*.

Ce fut au tour de Laura d'étudier son interlocuteur.

— Le *Breeze* ?

Il opina.

— Vous êtes ici pour le compte du canard local ? lança-t-elle sans chercher à masquer son

scepticisme.

— Le tueur psychopathe Justice Turnbull s'évade de son hôpital psychiatrique en blessant deux innocents, dont son propre médecin traitant. Gros titre en vue, y compris dans la presse locale.

— En général, la presse locale est écrite par... des locaux. (Elle plissa les yeux, pensive.) Ce

n'est pas votre cas. Et je vous ai déjà vu quelque part.

— Oui, c'est probable, concéda-t-il. Vous débutez votre service, là ? On peut se voir après ?

— Non.

— Non, ce n'est pas le début de votre service ?

— Non, je n'ai pas l'intention de vous retrouver après. S'il vous plaît...

Elle leva les mains pour demander, voire exiger qu'il la laisse souffler. Laura avait déjà eu son

compte d'émotions pour la journée ; pas question de se laisser entraîner dans une kyrielle de questions-réponses par ce type – ce reporter – sexy, charmeur et beau parleur.

— Partez, suggéra-t-elle avec une pointe d'agacement. Nous sommes en sous-effectif, on m'a appelée en renfort. C'est tout.

— Donc, vous n'allez pas faire une rotation complète.

— Monsieur Frost...

— Je pourrais peut-être m'adresser à votre mari ? Je l'ai vu répondre aux questions de Pauline, tout à l'heure...

Byron. Génial. De mieux en mieux. Laura ne se donna pas la peine de lui répondre : elle en avait soupé des médias et de son ex-mari. L'infirmière Perez apparut dans l'encadrement des portes coulissantes. Dès qu'elle aperçut Laura, elle lui fit signe d'approcher.

Cette invite tombait à pic.

Harrison vit Laura Adderley s'éloigner en courant presque, remarquer une collègue plus âgée et se

diriger vers celle-ci comme si elle s'arrachait aux portes de l'enfer. Il était habitué à se faire rabrouer ; cela faisait partie des charmes du métier. Il ignorait la raison précise qui l'avait poussé à l'aborder, hormis une attirance immédiate. Elle lui était apparue fraîche, sérieuse et vulnérable à la fois. Il avait ressenti tout cela pendant son bref passage devant la caméra de Pauline, et l'adresse avec laquelle elle avait esquivé l'équipe de tournage l'avait impressionné. Un point pour Laura Adderley.

En revanche, si Byron Adderley était bien son mari, elle avait jeté son dévolu sur un crétin hors concours. Peut-être s'agissait-il de son frère, ou d'une homonymie fortuite ?

Mais non, aucune chance : il l'avait vue se raidir à la mention du nom « Adderley ». Il y avait quelque chose entre eux.

Alors qu'elle s'engageait dans un couloir à angle droit, il détailla la finesse de ses courbes masquées par la blouse et le manteau qu'elle portait par-dessus, les boucles brunes de sa queue-de-cheval qui lui rebondissaient entre les omoplates. Il avait eu le temps de remarquer l'intelligence qui pétillait dans ses grands yeux bleus, les sillons minuscules autour d'un nez très droit lorsqu'elle l'avait fusillé du regard.

Pouvait-elle réellement être l'épouse de ce chirurgien orthopédiste doublé d'un crétin fini ?

Il lui emboîta le pas. Plus par curiosité la concernant que pour raisons professionnelles.

Le service des urgences bourdonnait d'activité. Des civières passaient dans un crissement de roulettes, porteuses d'êtres humains allongés. Poches de sang, masques à oxygène, perfusions, infirmières et médecins formaient un ballet incessant dont Laura Adderley faisait partie. Avec des gémissements en fond sonore. Une dame émit un son entre gargouillis et cri strident qui donna la chair de poule à Harrison et poussa un couple, qui patientait sagement sur un banc, à s'étreindre avec force.

Harrison n'avait jamais été fan des hôpitaux, et encore moins des salles d'urgence. La dernière fois qu'il en avait fréquenté une, Manny gisait entre la vie et la mort sur une civière et Kirsten lui caressait les cheveux en chuchotant à l'envi : « Ça va aller. Ça va aller. Tu vas t'en sortir. Ça va aller... »

Mais ça n'était pas allé du tout, et ça n'allait toujours pas. Kirsten et Didi avaient tout fait pour tourner la page, commençant par changer de décor : achat d'un petit bungalow sur la côte avec vue imprenable sur les flots bleus, nouveau job pour Kirsten dans un salon de thé local en complément de l'assurance décès, nouveaux copains pour Didi dans la maternelle du coin, petit train-train bien agréable avec macramé, germes de luzerne et thé vert, nouvelle vie épatante... sauf que Harrison, lui, n'arrivait pas à lâcher prise. Les premiers temps, il avait même voulu dissuader Kirsten de déménager avant de se résoudre à la rejoindre sur la côte.

Mais il y avait eu cette période pendant laquelle il creusa sans relâche, au mépris des ravages sur sa carrière. Entêté jusqu'à l'obsession, il finit par entrer en collision avec d'autres chasseurs de scoop et se retrouva devant les caméras de Channel 7, face à Pauline Kirby et ses questions vachardes.

D'où lui venait cette certitude qu'il s'agissait d'un meurtre ?

Le tireur s'était bien mis à canarder un attroupement devant la boîte de nuit, non ?

Pourquoi Frost voyait-il un complot dans cette affaire ?

Bill Koontz et Manuel Rojas n'étaient-ils pas bons amis ?

Ce même Bill Koontz n'était-il pas en excellents termes avec plusieurs figures politiques de Portland ?

Se pouvait-il que Harrison Frost, journaliste d'investigation incapable de lâcher prise, s'acharne sur un scoop imaginaire ?

Se conduisait-il en justicier, au mépris des règles de déontologie ?

Eh bien... non... le sujet n'avait rien d'imaginaire. Néanmoins, l'affaire faisait partie de ces choses qu'il était condamné à laisser reposer un temps. L'accent ayant été mis sur lui-même et sa prétendue vendetta, Harrison avait besoin d'un répit, ainsi que d'un nouvel angle d'attaque, avant de repartir en quête de la vérité concernant ce qui s'était réellement passé. À chaud, il s'était comporté comme le proverbial éléphant dans un magasin de porcelaine, fracassant tout sur son passage, et il avait fallu l'intervention de Kirsten pour qu'il cesse ses attaques contre Bill Koontz. Libre à eux de le virer, de s'inquiéter d'un procès en diffamation, de s'autocensurer : personne ne pourrait l'empêcher d'agir. Le moment venu, il ferait éclater la vérité au grand jour. Sans égard pour tous ces crétins.

Mais, pour l'heure, place à l'actu : une bande d'ados cambrioleurs et l'évasion du psychopathe Justice Turnbull.

Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était bientôt 23 heures.

*Où es-tu, Justice ? s'interrogea-t-il. Quel est ton angle d'attaque ?*

L'inspecteur Langdon Stone, du bureau du shérif du comté de Tillamook, contempla les véhicules de patrouille du BSCT toujours rangés devant les portes de Halo Valley menant à la Face A, comme l'appelaient le personnel et les patients, à savoir l'aile du bâtiment qui abritait les résidents peu dangereux. Aujourd'hui comme hier et demain, ce n'était pas son endroit d'élection. Mais le fait que la femme de sa vie y travaille l'aidait à faire taire ses démons personnels concernant l'institution.

La brigade était sur place depuis des heures, et la nuit tombait peu à peu. La moitié de l'effectif du BSCT s'était ruée à l'hôpital pénitentiaire de Halo Valley, situé à trente minutes de Tillamook et quarante-cinq de Deception Bay, village d'origine de Justice Turnbull où résidaient toujours les femmes de la Colonie dans leur imposant chalet. La moitié des policiers en service était à présent réunie sur le parking situé à l'arrière du bâtiment, la Face B réservée aux fous criminels, isolés des doux dingues de la Face A qui, pour l'essentiel, étaient inoffensifs. L'autre moitié de l'effectif disponible sillonnait les environs avec une attention particulière pour la côte : de l'avis général, Justice avait dû tourner le dos à l'intérieur des terres, Salem et la vallée de la Willamette.

Hormis sa Jeep, il restait deux autres voitures de patrouille. En dépit d'une aversion pour Halo Valley qu'il n'avait toujours pas dépassée, l'inspecteur Langdon Stone se tenait debout dans une atmosphère de juin redevenue frisquette à côté de son binôme, Fred Clausen, et d'une femme aux cheveux auburn en uniforme du BSCT, Savannah « Savvy », la Savante, Dunbar, récemment promue inspectrice. Deux autres policiers étaient également présents, Burghsmith et Delaney.

— Qui diable a pu croire qu'il suffisait d'un vigile pour transférer Justice Turnbull ? marmonna Langdon pour la cinquième fois.

— Son médecin traitant, rétorqua platement Savvy pour la cinquième fois.

— Zellman se prend pour Dieu, gronda Lang.

— Ce qui lui vaut d'être sur le billard à Ocean Park, fit valoir Burghsmith.

— J'irai le cuisiner dès qu'il sera en état de parler, dit Lang.

— Demain... ou à la saint-glinglin, prophétisa Clausen.

Lang se tourna vers l'entrée principale de la Face A. Psychiatre dans cette même aile, sa fiancée

Claire Norris avait été entendue par les policiers plus tôt dans la soirée, tout comme divers médecins, infirmiers et gardiens de la Face B. Tout le monde était sur les dents. Justice Turnbull n'était pas un patient lambda. Mais il n'y avait plus rien à faire ici : l'oiseau s'était envolé.

— Retour au QG ? proposa Delaney.

— À l'heure qu'il est, on devrait tous être en repos, déclara Lang en levant les yeux vers le ciel nocturne.

— Je ne lâche pas l'affaire, martela Clausen, bientôt suivi d'un concert d'assentiments.

À l'évidence, personne n'avait l'intention d'attendre le lendemain matin pour traquer la proie.

— Si ça se trouve, on tombera sur lui en rentrant à Tillamook, hasarda Lang sans grande conviction.

— On devrait le coincer facilement, estima Savannah. Il se balade en fourgon d'hôpital et en tenue de malade.

— Où est ce foutu fourgon ? grinça Stone.

— Je parie qu'on va le retrouver dans l'heure qui vient, affirma Burghsmith, ce qui fit protester Clausen.

— Aucun de vous n'était dans le coup la première fois. Ce taré-là vaut son pesant d'or ; il n'a jamais été facile à dénicher. Et même si on le trouve, l'attraper ne sera pas une mince affaire. Il est rusé. Et tordu.

*Et redoutable*, songea Lang sans s'en ouvrir à haute voix.

Inutile, au demeurant : ils en étaient tous conscients.



# Chapitre 7

Le soleil levant projetait des reflets roses et dorés sur l'horizon opposé. Ces irisations de l'aube naissante auraient presque pu faire accroire que l'astre ardent qui s'élançait au-dessus du Pacifique se levait à l'ouest. C'était un mirage, un artifice, un phénomène dont Justice avait été privé pendant deux longues années, et qu'il contemplait avec avidité. La mer... l'océan Pacifique qui s'étirait à l'infini... exerça une traction sur son cœur. Il en était ainsi depuis toujours.

Mais voilà qu'un souvenir s'éveillait, rampait à la manière d'un voleur.

Enfant, il était bizarre. Tout le monde le lui répétait. *Elle* l'avait traîné jusqu'à la secte de temps à autre, mais elles refusèrent de lui accorder ne serait-ce qu'un regard. *Elle* l'exhiba devant cette catin au cœur noir, aux cheveux blonds et au sourire méprisant qui, posant ses yeux de sorcière sur lui, cracha « enfant échangé », d'un air dégoûté. À l'époque, il ignorait ce que cela signifiait, mais *elle* commença à bredouiller, à jurer qu'il n'en était rien. À balayer d'un ample revers toutes les petites blondes que la catin au cœur noir avait engendrées, et qui étaient acceptées au saint des saints tandis qu'il était tenu à l'écart du groupe, isolé, méprisé. La catin lui décocha un sourire mauvais depuis son côté du portail et *elle* fut enjointe de l'emmener loin, très loin.

— Il n'a pas d'âme ! décréta-t-elle d'une voix solennelle.

À travers le portail, ses yeux bleu azur lançaient des éclairs. Puis, après un dernier regard désobligeant pour Justice, la catin tourna le dos à la grille pour réintégrer le chalet où l'attendait sa précieuse progéniture de petits anges blonds. Qui gloussaient. Se riaient de lui. Bien à l'abri dans la demeure immense et ses hauts murs.

Alors qu'il était laissé avec *elle*.

Il détesta la catin aux yeux bleus si pleins de morgue.

Mais pas autant qu'il la haïssait, *elle* : la femme avachie, secouée de sanglots, vagissante, qui l'avait traîné en jugement devant ces sorcières, dans leur grande et puissante forteresse cachée par les arbres.

*Elle.*

*Sa mère.*

*Elle* l'avait éloigné de force du chalet, en pleurs, jurant ses grands dieux qu'il finirait par être accepté. Qu'il n'était pas un enfant échangé. Qu'il était des leurs. Étaient-elles donc aveugles ?

Promesses aussi vaines que pathétiques.

De retour dans sa chambre d'enfant, il s'était caché d'*elle* et s'était mis à observer le monde à la dérobee. *Elle* ne s'était doutée de rien. Beau spécimen de voyante extralucide, en vérité, aveugle aux agissements de son propre rejeton ! Pendant qu'elle persistait à se lamenter sur le caractère injuste de la situation, il arracha un clou pour accéder à sa bibliothèque secrète, chipée au fil des ans et conservée sous le plancher grossier de sa chambrette. Il préleva celui dont il avait besoin, un simple dictionnaire.

Le cœur battant, il tourna les pages jusqu'à l'entrée qu'il redoutait tant :

« Enfant échangé : créature substituée à un enfant humain pendant la petite enfance. »

*Créature... pas forcément humaine, donc...*

Sa première réaction avait été le refus en bloc ; il avait eu envie de crier au monde, à cette

sorcière au cœur noir derrière son portail, qu'elle se trompait sur son compte ! Il était le cousin de ces filles aux yeux bleus qui gazouillaient entre elles. Il était des leurs !

Bien sûr, au fil du temps, il avait été réinvité. Et, peu à peu, il avait compris que la gardienne aux yeux d'azur avait raison, en un sens. Il *était* différent. Meilleur. Plus avancé sur la voie choisie par leur Créateur. Dieu.

C'était *lui* l' élu de Dieu.

Avec le temps, sa mission lui était apparue plus clairement et tandis qu'*elle*, le sujet de honte, la menteuse, la *diseuse de bonne aventure* vivotait aux crochets des touristes, il se renseignait sur les anges blonds, apprenait leur nom, leurs habitudes, les pouvoirs de chacune.

Enregistrer sa première victime avait été facile.

Trop facile, en définitive : non seulement Justice avait péché par excès de confiance, mais cela avait alerté les blondinettes, plus rusées et malignes qu'il ne se l'était figuré.

Aveuglé par ce premier succès, il avait perdu la trace de celles qui vivaient à l'extérieur, ne renouant le contact qu'à l'occasion d'une grossesse qui lui permettait de les renifler.

Et quand tout semblait lui sourire, au moment d'en renvoyer une deuxième dans les flammes de l'enfer, il avait été dupé ! Trompé. Abusé, capturé et mis sous les verrous.

Tourné en dérision...

Mais il s'était montré patient.

Et désormais, il était libre.

Un sourire naquit sur ses lèvres à la pensée qu'il les avait tous roulés dans la farine. Y compris la chiffé molle qui l'avait mis au monde.

Il scruta l'horizon occidental qui prenait une teinte rosâtre douloureuse pour la rétine, huma les relents froids et humides de l'océan. Un immense ruban de varech, terminé par ces étranges vessies qui permettent aux algues dérivantes de flotter en piégeant l'air, était entortillé sur le sable face à lui.

Ses circonvolutions formaient un « m ».

*Mère.*

Nouveau signe divin. Il était guidé par la main du Créateur.

Une fois encore, un élan le poussa à se réfugier dans son endroit bien à lui, à quitter cette enveloppe pour mettre à nu sa vraie nature dans toute sa splendeur. Mais le travail attendait ; à contrecœur, il reprima cet élan. Il lui était interdit de succomber comme il l'avait fait dans le passé, de laisser son moi intime prendre le dessus : dans le monde matériel, il risquait alors de trébucher, d'être repris.

*Non... non !*

Avec effort, il écarquilla les yeux, se refusant à voir autre chose que ce qui se trouvait dans son champ de vision : la plage jonchée de débris flottés ; les tournoiements ascendants des mouettes qui poussaient leur cri plaintif ; l'éclat scintillant du soleil qui lui brûlait la rétine ; le va-et-vient incessant des flots aux nuances de gris et de vert.

Il rejeta son moi intime au prix d'une douleur qui faillit lui arracher un cri. C'était son seul refuge. Son sanctuaire.

Mais Dieu avait un plan pour lui. Tout atermoiement était exclu.

Après s'être détourné du rivage, il gravit la volée de marches ensablées qui permettait d'accéder au parking où l'attendait le Transporter à fleurs baba cool. N'importe quel témoin ne manquerait pas de s'en souvenir, mais personne ne l'avait vu s'engager sur ce sentier débouchant sur l'océan.

Il dépassa le Transporter sans un regard en arrière. Cosmo n'en aurait plus besoin, et Justice ne pouvait pas se permettre d'être vu au volant de cet engin.

Il se trouvait à plusieurs kilomètres au sud d'un hameau appelé Sandbar, lui-même au sud de Tillamook : loin au sud de Deception Bay, donc, sa destination finale. Il avait récupéré le permis de conduire de Cosmo et ses fringues, à sa taille question longueur mais un peu trop larges. Une tenue adaptée pour le bord de mer en Oregon : en juin, la météo était imprévisible, vent et pluie pouvaient frapper à tout moment et le code vestimentaire se résumait à : « Sortez couverts. »

Il portait également le sac à doc de Cosmo, des chaussures de randonnée confortables et un bonnet déniché derrière le bric-à-brac pour bébé. Se laissait pousser la barbe. Et possédait 30 dollars, cadeau de Cosmo alias James Cosmo Danielson. Un nom qui lui plaisait.

Il longea la route jusque par-delà l'épaule rocheux qui séparait une nouvelle plage de celle où il avait abandonné le Transporter. Descendit la pente abrupte en faisant dégringoler des cailloux dix mètres en contrebas, sur le rivage. Une fois sur le sable, il marcha jusqu'à la lisière des flots et continua vers le nord. Les sautes de vent s'accrochaient à son blouson, en soulevaient les pans. Il faisait plus frais qu'il y paraissait, il croisa peu de monde : un couple en balade, bras dessus bras dessous, leurs deux têtes collées ; une femme qui faisait son jogging ; un homme qui promenait un labrador doré, lui lançait un bâton.

Personne le lui prêta la moindre attention, conformément à ses prévisions. Ayant grandi dans cette région, il connaissait la côte mieux que quiconque. Et personne ne le connaissait hormis l'océan. Celui-ci lui susurrerait des choses, la voix de Dieu était piégée dans le ressac et les rouleaux.

Une langue de terre mordait sur l'océan avant de pointer brusquement vers le nord. Ainsi coupée du Pacifique, cette anse naturelle offrait une étendue d'eau calme. Justice escalada le promontoire rocheux, ce qui l'obligea à s'éloigner du rivage pour côtoyer la route. À l'extrémité est de la baie, un magasin d'appâts était niché dans un édifice en bois branlant, ancienne dépendance d'une conserverie de poisson ; ladite conserverie témoignait d'une industrie autrefois florissante, quasiment disparue au fil des décennies. Des montants noircis et couverts de bernacles formaient un alignement irrégulier sur le front de mer, vestiges d'un quai écroulé depuis belle lurette.

Sous les cris d'un goéland, il gravit une volée de marches vermoulues jusqu'à l'arrière du magasin d'appâts et eut un regard pour la baie avant d'actionner la poignée de porte. Il avait remarqué l'enseigne « Chambre à louer » en passant devant plus tôt, et s'était débarrassé du Transporter sur le parking de la plage voisine dans l'intention précise de revenir à pied jusqu'à la boutique. Sitôt les recherches concernant Cosmo lancées, elles se déploieraient depuis le minibus. Cela rendrait Justice vulnérable à l'enquête de terrain... sauf qu'il connaissait les environs comme sa poche et savait pertinemment quel type d'homme était le proprio du magasin d'appâts, le vieux Carter : un ancien taulard qui détestait les flics en général, et ceux de Tillamook en particulier.

Enfin, s'il était toujours de ce monde. Et dans sa boutique.

L'entrée de Justice fut annoncée par le tintement d'une sonnette au-dessus du chambranle. Derrière le comptoir du magasin se tenait Carter, un peu plus gras et grisonnant que dans ses souvenirs. Et si Turnbull avait entendu parler de Preston Carter, la réciproque n'était pas vraie ; en outre, il était presque aveugle et vieux comme Mathusalem.

— Ouais ? éructa Carter en guise d'accueil, une main levée.

Ses yeux chassieux, d'un bleu délavé, surmontaient une barbe blanchâtre mouchetée de céréales du petit déjeuner.

— La chambre, dit Justice.

— C'est pour la chambre ? répéta l'ancêtre, manifestement dur d'oreille en plus d'être bigleux.

— Je n'ai que 30 dollars.

— Trente ? (Il réfléchit un instant.) OK, ça ira. T'as des papiers ? beugla-t-il.

Justice sortit le permis de conduire de Cosmo de son portefeuille, et Carter loucha dessus. Il ne prit pas la moindre note, se contentant de repousser le permis sur le Formica balafgré.

— C'est quoi ton nom, fils ?

— Dan, répondit Justice en lui tendant les billets.

Carter empoigna la somme.

— Va falloir que ma fille, Carrie, vérifie qu'il s'agit bien de billets de dix, prévint-il. J'y vois plus trop clair.

— Pas de souci.

Le vieux hocha la tête, satisfait.

— Ça roule. En attendant, autant te filer la clé... T'es au courant, pour la salle d'eau ? C'est en face, à côté des bacs de rinçage à clams. (Il engloba l'ensemble des bâtiments délabrés d'un geste ample.) C'est tout ce qu'on a.

Justice eut un regard pour l'édifice en question, au toit rongé par la rouille : bacs de rinçage et attirail de pêche aux clams et aux crabes, pelles, filets, casiers, s'entassaient sous une armature de guingois striée de chiures de mouette.

Justice accepta d'un grognement. Il avait connu pire. Et quand bien même l'endroit était tout déglingué, il était libre. Loin de ce trou à rats qu'était l'HP de Halo Valley.

— Bien.

Carter se tourna vers une boîte à café posée sur une étagère, derrière lui, farfouilla avant de sortir une clé. Il la tendit à Justice, et l'affaire fut conclue. Le locataire détermina qu'il allait rester dans cette piaule au-dessus du magasin d'appâts aussi longtemps que nécessaire. Des jours... des semaines... des mois... Mais il faudrait rester vigilant. Si le bureau du shérif venait à sa recherche, il le saurait.

Après avoir gravi l'escalier extérieur un rien branlant, il entra dans ses nouveaux appartements : une seule pièce tapissée de toiles d'araignée, avec au sol un linoléum usé, noirci et tailladé au point qu'il paraissait souillé à jamais. Il regretta un peu le sac de couchage laissé dans le minibus de Cosmo ; il avait pressenti qu'on risquait davantage de se souvenir d'un type croisé avec un sac de couchage, façon campeur en goguette... Non, trop dangereux. Il avait donc renoncé à ce petit confort.

Aucune importance. En voleur accompli, Justice était en mesure de rassembler le matériel nécessaire. En revanche, il n'était pas doué pour la conversation. Pour les rapports humains en général. Trop bizarre. Pas assez causant. Les gens se souvenaient de lui sans effort de mémoire.

Mais il était un spectre. *Elle* avait autrefois dit ça de lui. « Tu restes dans l'ombre. À écouter. À comploter. Comme un spectre. »

À défaut d'être un compliment, la remarque avait eu le mérite d'être exacte.

Une fois le sac à dos de Cosmo posé au centre de la pièce, il l'ouvrit et dressa l'inventaire du contenu. Le hippie lui avait légué quelques objets intéressants, à commencer par un canif. À ranger au même endroit que le cutter. Le couteau glissé dans sa poche, Justice exhiba ensuite un paquet de viande séchée, la photo d'une femme qui portait un bébé et tenait un autre enfant par la main, et enfin deux joints. Il se cala une lanière de viande séchée dans la bouche et mâcha lentement. Les pétards

allèrent dans une autre poche de son blouson. Non qu'il compte les fumer, mais ils constituaient une monnaie d'échange possible. La photo de famille, elle, fut déchirée en petits morceaux qui échouèrent dans une poche de pantalon. Plus tard, il les disperserait aux quatre vents.

Il laissa les autres objets dans le sac à dos ; leur examen pouvait attendre. Pour l'heure, il lui fallait dormir. Il s'allongea par terre, posa sa tête sur le sac et contempla les solives tapissées de toiles d'araignée. Sous peu, il lui faudrait disposer des autres preuves qui le reliaient au défunt James Cosmo Danielson.

Alors, elle revint à lui, cette senteur lourde, putride, déferlant dans ce réduit minable en vagues ténues mais perceptibles.

*Petite sssœur... Je te sssens...*

Ses terminaisons nerveuses se remirent à vibrer. Ses yeux s'écarquillèrent.

Elle était proche. Dans un rayon de quinze kilomètres. Peut-être avec les autres, au sein du chalet.

Il sourit en lui envoyant ce message : *L'odeur de ton engeance démoniaque est un signal... Je viens te chercher...*

En ce samedi matin, Laura se tenait immobile sous sa douche, le visage tendu vers le jet brûlant, les yeux clos, quand les mots vinrent s'imprimer dans son esprit juste avant qu'elle lui ferme la porte au nez.

Pouvait-il réellement sentir qu'elle était enceinte ?

Était-ce vrai ?

Alors qu'elle-même le savait depuis si peu de temps...

C'était à la fois irréel et dérangeant. En sentant la fureur et la haine transpirer dans le message de Justice, son corps fut pris d'un tremblement dû à la peur, bien sûr, mais aussi à une rage croissante. Hormis Laura, l'unique personne au courant de sa grossesse était ce fou furieux étrange et redoutable, tout entier voué à la destruction !

*Tu peux toujours courir, salopard*, pensa-t-elle en fermant les robinets avant d'attraper sa serviette et de s'essuyer. Rentrée à l'aube, elle était morte de fatigue mais n'osait s'endormir, de peur de lui donner ne serait-ce qu'une chance infime de la localiser.

Elle ne doutait pas qu'il en soit capable ; en grandissant, elle avait compris qu'à l'instar d'elle-même et de certaines de ses sœurs, Justice possédait un « don » spécial qu'elle considérait comme une malédiction. Pour tous ceux qui avaient grandi hors de l'enceinte du Chant des Sirènes, les sens augmentés de Justice, sa capacité à communiquer ses accès de rage étaient à remiser au rayon des extravagances, de l'incroyable. Laura, quant à elle, savait dans le recoin le plus obscur de son cœur qu'il la traquait avec la ruse et la patience d'un prédateur assoiffé de sang. Quant au fait qu'il communique avec elle, c'était une bénédiction. Certes, il le faisait pour la terroriser, et c'était bigrement efficace. Bon sang, quelle trouille de tous les diables ! Mais cela lui servait aussi d'avertisseur, de mise en garde. C'était pour elle l'occasion de se tenir prête, de contrarier ses plans.

— Essaie donc, maudit, marmonna-t-elle.

Après avoir essuyé la condensation sur le miroir du meuble de toilette fixé au-dessus du lavabo, elle vit la rage qui habitait ses pupilles. Avant de se savoir enceinte, elle aurait peut-être cédé à la terreur qui vous liquéfie les entrailles, mais, désormais, elle n'était plus seule à courir un danger. Il y avait aussi cette petite vie qui croissait en elle. Pour minuscule qu'elle soit, Laura veillerait sur elle.

Au diable Justice Turnbull. Elle étendit sa serviette au-dessus de la cloison de douche et regagna

sa chambre.

Après s'être glissée dans un jean et un sweatshirt, elle enfila coupe-vent, chaussettes et baskets. Face au miroir de la commode, elle se lissa les cheveux et remarqua la fine marque de repousse blond châtain qui commençait à apparaître au sommet du crâne. Se teindre les cheveux avait presque viré à obsession. Dès qu'elle avait appris que, avec Byron, ils quittaient Portland pour la région de Deception Bay, un élan de panique l'avait poussée à faire quelque chose, n'importe quoi, pour dissimuler son identité. En quittant la côte plusieurs années auparavant, elle s'était donné pour objectif de se forger une vie nouvelle et de prendre ses distances avec la famille afin d'assurer la sécurité de tout le monde. Sans être la seule, la menace que représentait Justice était bien entendu la plus sérieuse et la plus immédiate tant il était déterminé. Ce déguisement physique avait eu pour but d'échapper à son radar, mais, désormais, elle comprit qu'elle avait sous-estimé ses méthodes de détection.

Elle gagna la cuisine, indécise quant à la marche à suivre, puis saisit ses clés pendues à un crochet près de la porte de derrière. Elle était de repos jusqu'au lendemain soir. Elle eut une pensée pour sa famille. Les autochtones les appelaient la Colonie, et leur chalet le Chant des Sirènes. Elle y avait vécu jusqu'à l'adolescence, date à laquelle elle avait accepté un job temporaire au marché local, un pied dans chaque monde afin de mieux définir ce qu'elle souhaitait. Deux de ses sœurs avaient été adoptées à l'âge tendre. Une troisième s'était tout simplement éloignée. Les autres, plus jeunes que Laura, vivaient encore au chalet sous la fêrule capable, vigilante et presque paranoïaque de Catherine.

*Peut-être pas si parano que ça*, se dit-elle rétrospectivement.

Quand Justice s'était lancé dans sa série meurtrière, quelques années auparavant, les portes, déjà fermées au monde extérieur, avaient été bouclées à double tour. À l'époque, Laura était à l'extérieur et avec Byron. Elle avait écrit à Catherine, lui demandant s'il fallait qu'elle rentre se barricader, et avait reçu une réponse laconique qui stipulait seulement : « Reste où tu es. »

Ensuite, Justice s'était fait pincer et Byron, sans se douter un instant que sa femme courait un quelconque danger ou que ses racines se trouvent là, sur la côte de l'Oregon, avait accepté un poste à Ocean Park. D'emblée, Laura s'était demandé si un lien quelconque l'avait poussé dans cette direction, ou s'il avait fini par comprendre qu'elle était originaire de cette région précise, puis elle s'était rendu compte qu'il s'agissait d'un simple caprice du destin. Et bien qu'elle ait résisté de toutes ses forces par crainte pour sa famille, une partie d'elle-même avait été séduite par cette perspective. Elle avait nourri un fantasme, dans lequel elle appartenait toujours à la famille tout en vivant avec Byron à l'extérieur du Chant des Sirènes. Pourquoi pas, au fond ? se disait-elle. Ce n'était pas demander la lune. Presque tout le monde se détachait du noyau familial pour fonder un foyer, sans couper les ponts pour autant.

Mais « presque tout le monde » ne correspondait pas à sa famille. Avec son histoire, ses secrets. Ses *dons*.

Elle serra les dents. Se dirigea vers la sortie et son Outback. Un don ! Quelle blague. Que ne donnerait-elle pas pour en être débarrassée...

Sauf que ce don pouvait être l'unique chose qui séparait sa famille de l'anéantissement total.

# Chapitre 8

Réveillé en sursaut, Harrison resta un moment à se demander où diable il pouvait être. Il constata alors qu'il se trouvait dans son sac de couchage. À même le sol de son nouvel appartement. Et qu'il faisait un froid de gueux. Misère... Sur la côte de l'Oregon, juin pouvait ressembler à l'hiver. Pire encore qu'à Portland.

Après s'être levé à grand-peine, il tituba jusqu'à la douche et laissa l'eau chaude lui couler sur la tête. Un temps indéfini. Sûrement assez pour arracher des cris d'orfraie aux défenseurs de la planète, supposa-t-il.

Douché et séché, il enfila un pantalon de jogging gris et un tee-shirt noir à manches longues puis marcha pieds nus jusqu'à la cuisine, où il entreprit machinalement de se confectionner un café. Perdu dans ses pensées, il fut presque surpris d'entendre la machine émettre un bip une fois le noir breuvage préparé.

Sa tasse remplie, il ouvrit le réfrigérateur dans le vain espoir d'y trouver lait ou crème. Il but son café noir en prenant de profondes inspirations entre les gorgées. Au bout de dix minutes, se sentant presque humain, il alluma la télévision et le magnétoscope numérique – son seul luxe, quasi indispensable dans son métier – et se passa l'enregistrement du journal de 19 heures de Channel 7. De retour chez lui la veille au soir, il avait jeté un rapide coup d'œil aux infos, puis passé un peu de temps sur Internet à s'informer sur l'évasion de Justice Turnbull. Vaincu par la fatigue, il s'était alors glissé dans son sac de couchage. Désormais bien réveillé, il regarda en détail le sujet consacré à la cavale de Justice Turnbull et prit quelques notes mentales.

Le montage commençait par une prise de vue du début de soirée : Pauline était adossée à la façade en briques et cèdre de l'hôpital pénitentiaire de Halo Valley. Des voitures de patrouille étaient garées çà et là, certaines avec l'avertisseur lumineux en marche. Pauline fit un laïus sur les deux ailes de l'établissement, la « Face B » étant la section réservée aux fous criminels. En voix off, elle expliqua par où Justice Turnbull avait filé : l'image présenta le portique situé à l'extérieur de la Face B, à l'arrière du bâtiment côté est, soit à l'opposé de la Face A qui faisait face à l'ouest. D'autres véhicules de police y étaient stationnés. Toute la foutue brigade semblait avoir été dépêchée sur les lieux.

Vinrent ensuite des questions aux forces de l'ordre et à l'équipe de Halo Valley. La caméra zooma sur l'inspecteur Langdon Stone du bureau du shérif du comté de Tillamook. Comme il semblait s'agir du flic en charge de l'enquête, Harrison l'observa avec attention. En creusant cette histoire, il aurait fatalement affaire à Stone, et il paraissait d'ores et déjà malaisé de s'en faire un ami.

Stone portait veste de cuir noir, jean et bottes de cow-boy ; ses cheveux châtons subirent l'assaut d'une saute de vent. Il assena « aucun commentaire » un nombre de fois suffisant pour donner l'impression de répéter un morceau de rap. Manifestement, Pauline le connaissait ou pensait le connaître, et son ton d'ordinaire inquisiteur était sous-tendu par une touche de flatterie. De façon tout aussi transparente, Stone la trouvait insupportable, et quand l'un des psys de l'hôpital, le docteur Claire Norris, vint se mêler aux débats, Harrison remarqua le regard fixe, intense, que Stone posa sur elle. *Il y a un truc entre eux*, en déduisit-il.

Rattachée à la Face A et non à la B, Norris n'apporta aucun éclairage nouveau sur l'évasion de

Turnbull. Pauline passa sans transition au portique de ladite Face B et à l'interview d'une autre psychiatre, Jean Dayton. Grave, prudente, celle-ci était à l'évidence catastrophée par l'évasion de Justice. Il fut ensuite question du vigile d'Ocean Park blessé, Conrad Weiser, et du médecin traitant de Turnbull, le docteur Maurice Zellman, dont l'état fut déclaré stable. Conrad était grièvement touché : son état avait nécessité une intervention au niveau de la boîte crânienne. Zellman avait quant à lui subi une opération mineure en raison des lésions à la gorge et au larynx, mais il était conscient et réagissait bien.

Une brève séquence fut consacrée au docteur Byron Adderley, le temps pour lui d'apparaître furibard ; puis l'œil de la caméra s'intéressa au profil de l'infirmière Laura Adderley, juste avant que les yeux bleu glacier et les cheveux blancs du docteur Dolph Loman viennent occuper l'écran. Le vieux chirurgien enchaîna alors les effets rhétoriques sur l'excellence d'Ocean Park.

Après avoir coupé court, Pauline esquissa un résumé des crimes précédents perpétrés par Justice Turnbull, essentiellement sur des femmes. Puis, sans prononcer le mot « secte », elle mentionna le Chant des Sirènes et offrit même un aperçu du lourd portail en fer forgé caché derrière un épais rideau végétal.

Harrison nota dans son calepin les noms des victimes et du personnel hospitalier apparus en banc-titre, sans oublier les infirmières Nina Perez et Carlita Solano. Il ajouta à la liste l'inspecteur Langdon Stone du BSCT et du docteur Claire Norris, de la Face A de Halo Valley.

En contemplant ses gribouillis, il eut un bref éclair de lucidité. Le vrai sujet ne concernait pas l'évasion de Justice Turnbull ou les victimes occasionnées par sa cavale. Le vrai sujet gravitait autour des victimes passées et futures de sa passion meurtrière.

La secte.

C'était par là qu'il fallait commencer.

Après avoir rincé sa tasse à café, il passa les doigts dans ses cheveux qui séchaient. Bigre, un passage chez le coiffeur s'imposait. Puis il se changea, optant pour jean, tee-shirt et chemise à carreaux superposée, son « uniforme » pour ados même s'il n'envisageait pas de se remettre à cette histoire avant la fin de journée. Le nouveau sujet était foutrement plus intéressant et prometteur.

À la faveur d'un coup d'œil à son appartement, il déplora l'absence de lit, de mobilier décent ici ou là et, pourquoi pas, d'une vingtaine de milliers de dollars sur son compte en banque.

Arrivé à hauteur de son Impala, il eut un regard attristé pour les pneus lisses. Il lui fallait absolument écrire et publier ces papiers pour gagner sa croûte. Souhaiter palper un peu de cash était-il une si mauvaise chose ?

Alors qu'il s'éloignait de son appartement de Seaside pour s'engager plein sud, il constata qu'il venait de trouver sur sa route le sixième péché capital : l'avarice.

Dans les locaux de la brigade, Lang faisait bureau commun avec l'inspectrice Savannah Dunbar, assise dos au mur qui servait à punaiser les photos des coupables présumés. Un portable sur les genoux, elle se balançait dans son coin, concentrée sur son écran. Lang avait tenté de lui expliquer qu'elle pouvait prendre toute la place nécessaire ; la cohabitation était rendue nécessaire pour des raisons de budget, pas d'espace disponible. Mais Savvy n'en avait cure. Jeune, séduisante et sérieuse, elle écoutait plus qu'elle ne parlait. Passée inspectrice à la vitesse de l'éclair, elle venait du commissariat de Gresham, vaste banlieue accolée au flanc est de Portland où elle s'était fait un nom à force de dévouement et de labeur acharné. Arrivée au BSCT dans la foulée de Lang, elle



n'avait pas sa place dans une brigade au grand complet. Lang s'était interrogé sur le bien-fondé du recrutement décidé par le shérif O'Halloran jusqu'à ce qu'un vieux de la vieille, devenu improductif, soit débarqué en douceur. D'un seul coup, l'arrivée de Savvy avait fait sens.

Sentant le regard de Lang peser sur elle, Savannah leva les yeux. Ses yeux étaient d'un bleu cristallin et ses cheveux d'un blond vénitien flamboyant, bien qu'ils soient pour l'heure sagement ramenés en queue-de-cheval.

— On est samedi, dit-il.

— Et alors ?

— Alors qu'est-ce qu'on fait ici, tous les deux ?

Elle ébaucha un sourire.

— Les méchants ne respectent plus rien, décidément.

Lang afficha un grand sourire et passa la main sur son menton râpeux. Il n'avait pas trouvé l'énergie nécessaire pour se raser ce matin-là.

— Du nouveau sur Justice ?

— Rien que du vieux. Il a grandi dans les parages de Deception Bay. Fils de Madeline Turnbull, honorablement connue comme Maddie la Dingue. Elle vivotait en gérant un motel miteux et en tirant les cartes. (Savvy leva sur lui des yeux empreints de sérieux.) Je ne crois pas une seconde à ces salades, mais certaines personnes affirment que ses prédictions étaient d'une précision troublante. Il y a deux ans, Justice a bien failli la tuer. Accident ou geste volontaire ? On n'a aucune certitude là-dessus. Elle a pu se trouver sur la trajectoire quand il s'en est pris à Rebecca Sutcliff. L'inspecteur Sam « Mac » McNally était sur l'affaire depuis le commissariat de Laurelton ; Clausen et Kirkpatrick ont assuré la liaison pour ici.

Lang avait pris la place de Kirkpatrick quand celle-ci avait changé de job.

— Clausen a pris part à la capture, médita Lang. Ça peut valoir le coup d'interroger McNally, de connaître son opinion.

— J'ai le numéro du commissariat de Laurelton. (Lang le recopia.) McNally a pris sa retraite, ajouta-t-elle.

— OK.

À cet instant, Clausen et Burghsmith, morts de fatigue, débaroulèrent dans la salle en traînant des pieds. Voyant Lang hausser les sourcils, ils secouèrent la tête à l'unisson.

— Que dalle, dit Clausen. Ce type s'est évaporé. (Il poussa un soupir.) Un foutu ectoplasme.

— Un ectoplasme assassin, marmonna Savvy.

— Il a pu gagner la vallée, suggéra Burghsmith sans grand enthousiasme pour cette théorie.

— Nan, il est resté sur la côte.

Le regard appuyé que Clausen posa sur son binôme laissa à penser que le sujet avait déjà été débattu entre eux.

— Où est le fourgon de l'hosto, alors ? s'exclama Lang, ce qui virait presque à la prière. Il n'a pas pu disparaître...

Clausen haussa une épaule.

— Il a pu le bazarder, ou passer à travers les mailles du filet.

— Peu probable qu'il ait filé, estima Savvy.

— Dans ce cas, où et comment l'a-t-il bazardé ? insista Lang. Pour se retrouver à pied ?

— Il était peut-être attendu, suggéra Burghsmith qui tira sur son col devenu soudainement trop

serré.

— Pas son genre, jugea Clausen en fronçant les sourcils avant de s'affaler devant un autre bureau commun. Il est trop bizarre pour ça.

— Même les cinglés ont des amis, contrecarra Burghsmith, peu enclin à renoncer.

— Pas ce cinglé-là, décréta Clausen, inflexible.

— D'accord, donc il est à pied sauf s'il a trouvé un autre moyen de transport, résuma Lang.

— Il a pu faire du stop, suggéra Savannah.

Clausen poussa l'un de ces grognements dont il avait le secret.

— Sa cavale était sur toutes les ondes, toutes les télés. Quelqu'un serait passé à côté ? Juste avant de se décider à prendre un auto-stoppeur ?

Il ouvrit le tiroir du dessus à la volée, en sortit un paquet de chewing-gums qu'il proposa sans mot dire à la cantonade. Tout le monde déclina son offre.

— Quelqu'un a pu zapper l'info, fit valoir Lang.

— S'il a été pris en stop, il peut être n'importe où, dit Burghsmith en haussant les épaules. On a passé la côte au peigne fin, et, jusqu'ici, personne ne se souvient de l'avoir vu.

— Si on ne trouve rien rapidement, déclara Lang, il va falloir aller au chalet, prévenir Catherine.

— Et Rebecca Sutcliff ? demanda Savvy. Aux dernières nouvelles, elle vit toujours à Laurelton. Elle lui a échappé une fois, mais s'il est aussi borné et obsédé par sa mission qu'on le dit, il faut la mettre en garde.

— Ça, pour être obsédé par sa mission, il l'est, bougonna Clausen. Ça résume parfaitement ce fumier.

— Cette Rebecca Sutcliff a dû voir les infos, elle aussi, dit Lang. Enfin, je l'appellerai.

— Au cas où il viserait l'intérieur des terres, répéta Burghsmith, ce qui lui valut un regard noir de Clausen.

— Aucune chance. Ce foutu océan fait partie de son ADN. Comme certains pêcheurs des environs. C'est son port d'attache.

Voyant que Lang l'interrogeait du regard, il ajouta :

— Ça figure dans les rapports de l'époque. Croyez-moi, si Turnbull va quelque part, c'est près de l'océan. Je parie un mois de salaire là-dessus.

Personne ne releva le pari.

Ils discutèrent du quadrillage effectué tout au long de la route en direction de la vallée, ainsi que de part et d'autre de la 101. La disparition de Justice remontait désormais à plus de douze heures.

— Où est sa mère ? demanda Lang à Savvy.

— Madeline Turnbull est résidente à Seagull Pointe, une maison de retraite médicalisée. Elle bénéficie de la couverture médicale pour démunis.

— Financement de l'État, convint Lang. Elle est en maison, coupée du monde réel, dit-il en répétant une info qu'ils possédaient tous.

Savvy hocha la tête ; sa crinière auburn étincela sous la lumière crue des plafonniers.

— J'y ferai un saut, pour voir s'il est possible de lui poser quelques questions.

— Bien, fit Lang en s'écartant de son bureau. Je tiens O'Halloran au courant, et ensuite je passe quelques coups de fil.

— Je retourne quadriller la 101, déclara Clausen sans se donner la peine de regarder Burghsmith. Celui-ci haussa les épaules et se lamenta :

— Je suis crevé, mec.

— On a tous besoin de dormir, tempéra Lang. On se retrouve ici à midi. Avec un peu de chance, on aura une piste.

# Chapitre 9

Alors que la brume de mer progressait vers le rivage en projetant de longs doigts cotonneux à travers les vieux sapins aux ramures dégoulinantes de mousse, Laura engagea son Outback sur le sentier sinueux qui menait au Chant des Sirènes à travers bois. Les ornières jumelles coupaient à travers pins et sapins, et les massifs de gaulthérie au feuillage luisant s'élevaient jusqu'à la cime des arbres.

Le frottement des branches contre les flancs de sa voiture et la brume qui montait mirent l'imagination de Laura en roue libre. À chaque virage, elle s'attendait à voir Justice s'élancer d'un bosquet, couteau brandi, traits déformés par une grimace de tueur fou. Son cœur battait la chamade, ses paumes étaient moites sur le volant, et la Subaru cahotait au gré des cailloux et des nids-de-poule.

Au détour du dernier virage, le portail massif du Chant des Sirènes lui apparut. Laura sentit se hérissier les petits cheveux de sa nuque et sa gorge s'assécher. C'était dangereux. Exactement ce qu'elle s'était efforcée d'éviter coûte que coûte quand Byron avait annoncé qu'ils emménageaient sur la côte.

Avec Justice en cavale, tout sentiment de sécurité était désormais superflu. Il pouvait être ici, tapi dans l'ombre, à l'attendre.

*Petite sssœur...*

Elle crut presque entendre sa voix sifflante, mais c'était un simple caprice de sa mémoire. Après avoir coupé le moteur, elle l'écouta refroidir en cliquetant, perçut les cris plaintifs des mouettes, leur chant solitaire souligné par le rugissement des flots dans le lointain.

*Ne te mets pas la rate au court-bouillon toute seule*, se dit-elle en sortant de la voiture et en la verrouillant. Cinglée par un air froid, humide et épais, elle sentit les souvenirs affluer, des images de cheveux tressés, de robes dont l'ourlet venait frotter le parquet du vieux chalet rustique.

*La maison*, songea-t-elle bien qu'elle ait depuis longtemps tiré un trait sur le Chant des Sirènes et toutes ses résidentes.

Réprimant un frisson, elle traversa l'étendue détremnée riche en fougères et autres orties puis empoigna les barreaux en fer forgé du portail. D'ici, elle pouvait voir la bâtisse et ses fenêtres sombres qui semblaient lui adresser un clin d'œil dans la bizarre pénombre du sous-bois.

Il n'existait aucun moyen valable de contacter les occupantes du Chant des Sirènes. Elles n'avaient pas le téléphone. Pas davantage la télé par câble, Internet, rien d'électronique. L'électricité du générateur n'alimentait que le rez-de-chaussée. Les recluses du chalet vivaient au rythme d'un autre siècle, une décision prise en conscience par la tante de Laura, Catherine. Le décret remontait aux années 1980, époque à laquelle Laura était toute gamine. Elle s'était rebellée contre ces restrictions, entrant en conflit permanent avec Catherine. Ce ne fut que plus tard, quand elle mena sa barque et se vit autorisée à vivre à l'extérieur de l'enceinte, qu'elle en vint à apprécier l'existence simple du chalet, et plus encore l'isolement minutieux conçu pour assurer leur sécurité.

Son « Hello ! Catherine ? » fut comme avalé par les bourrasques. En l'absence d'interphone, elle secoua le portail mais le son produit, qui ressemblait à un spectre agitant ses chaînes, fit courir un nouveau frisson le long de son échine et lui fit comprendre que cette escapade ne rimait à rien. Qu'escomptait-elle en venant ici ? Mettre sa famille en garde ? Trouver refuge dans ce chalet-

sanctuaire ?

Pour autant, cela faisait des années qu'elle n'était pas venue. Elle avait appris à livrer ses batailles en dehors du Chant des Sirènes.

Mais c'était avant Justice.

Elle s'apprêtait à renoncer et à remonter dans sa voiture quand elle perçut une amorce de mouvement à travers les branches, et vit s'ouvrir la porte principale. Une femme d'à peu près son âge apparut sur le porche spacieux. Laura ne reconnut pas tout de suite cette trentenaire élancée – cela faisait un bail qu'elle était partie –, puis son cœur bondit quand elle identifia les traits aristocratiques d'Isadora.

— Isadora, murmura-t-elle.

De l'aînée des sœurs restées au chalet, Laura avait gardé une image de jeune fille moderne. D'où sa surprise en découvrant une Isadora aux cheveux blonds formant une longue tresse, et vêtue d'une robe à imprimé bleu qui laissait à peine deviner ses chaussures plates.

Se sentant peut-être épiée, Isadora se tourna vers le portail. Si ses pupilles étaient restées bleu azur et chaleureuses, son attitude s'était faite plus calme, réservée, presque effacée.

— Isadora ! s'exclama Laura, tout sourires.

Quel plaisir de la revoir ! À cet instant, elle comprit à quel point sa sœur lui avait manqué.

— Laura, c'est bien toi ?

Isadora sourit jusqu'aux oreilles. Elle se hâta de rejoindre Laura en sautillant sur les dalles de pierre pour esquiver la boue collante, dans un froufrou d'étoffe bleutée. Quand sa sœur fut à portée de voix, Laura lui dit :

— Mon Dieu, Isadora, c'est... incroyable de te revoir.

Elle dut lutter contre un afflux de larmes ridicules qui lui bloqua la respiration.

— Tes cheveux...

— Je sais. Je les ai teints.

Elle ne dit pas pourquoi ; c'était inutile.

— Que fais-tu ici ? demanda Isadora qui vint poser ses doigts sur ceux de Laura autour des barreaux et plongea l'autre main dans une poche profonde de sa robe.

— Il faut que je parle à Catherine.

— Elle sera contente de te savoir ici, dit Isadora en jetant un coup d'œil derrière Laura tout en extirpant un trousseau de clés tintinnabulant de son giron bouffant. Quel plaisir de te voir ! (Elle déverrouilla le portail dans un crissement métallique qui mit les nerfs de Laura à rude épreuve.) Comme notre homme à tout faire, Earl, est tombé malade, notre espace est encore plus restreint que d'habitude, précisa-t-elle en guise d'explication.

Sitôt le portail ouvert, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Agrippée à sa sœur, Laura dut refouler ses émotions et un nouvel assaut de larmes idiotes.

*Était-ce réellement son foyer ?*

Ou était-ce l'effet du stress, de l'afflux d'hormones ?

— Moi aussi, je suis heureuse de te voir, dit-elle en rompant l'étreinte pour mieux contempler Isadora.

— À quel propos viens-tu voir Catherine ? Et pourquoi maintenant ?

Ses yeux bleus étaient soudain redevenus graves. Soucieux. Elle eut un nouveau regard pour la route, comme si elle attendait quelqu'un d'autre. Ainsi, elles étaient au courant.

— Tu redoutes de le voir arriver, pas vrai ? demanda-t-elle sans mentionner le nom de Justice.

Le regard d'Isadora revint se fixer sur Laura. Elle hocha la tête, comme pour éviter d'énoncer le fond de sa pensée à voix haute.

— Rentrons.

Une fois Laura à l'intérieur, elle prit bien soin de refermer le portail.

Laura lui emboîta le pas en résistant à l'envie pressante de se retourner. *Vite, vite, vite*, pensa-t-elle. Bien que Justice ne se soit pas adressé à elle par télépathie depuis plusieurs heures, elle sentit sa présence pesante, comme s'il marchait à leurs côtés.

À leur approche, la porte en chêne massif du chalet s'ouvrit vers l'intérieur et Catherine, grande, austère, avec ses cheveux blonds grisonnants rangés en chignon serré sur la nuque, posa sur Laura un regard azur qui paraissait presque voilé. Elle n'était guère encline à montrer ses émotions ; c'était même tout le contraire. Mais quand la rébellion adolescente de Laura s'était tassée, elles avaient été proches l'une de l'autre, presque comme une mère et sa fille.

Presque.

— Lorelei, la salua Catherine.

Après quelques secondes de flottement, Laura se jeta dans les bras de sa tante, la gorge brûlante. Catherine la gratifia d'une brève accolade, suite à quoi Laura relâcha son étreinte.

En regardant à la ronde, elle vit que toutes ses sœurs étaient là. Plus d'une demi-douzaine. Yeux bleus. Cheveux blonds allant du cendré au quasi platine. Toutes vêtues de robes à imprimé calicot très similaires. Quand Byron en avait découvert une, seul souvenir de jeunesse gardé par Laura, il l'avait brandie devant lui et lancé de façon désobligeante : « Hé p'pa, hé m'ma, si on partait en virée dans la charrette à foin ! »

Laura n'avait pas fourni d'explication. Elle avait haussé les épaules et souri, comme s'il s'était agi d'une sorte de costume.

Ce qui n'était pas totalement faux.

Catherine poussa sa petite troupe, Laura comprise, par-delà l'escalier qui conduisait à l'étage jusqu'à la salle à manger où trônait une table immense, simple panneau de chêne d'un seul tenant capable d'accueillir tout le monde. Sur son lit de braises rougeoyantes, un feu de bois brûlait avec un léger sifflement dans l'âtre de pierre géant et dégageait une odeur de fumée. Suspendu au plafond, un lustre dérisoire diffusait une lumière douce ; debout et silencieuses, les filles avaient les yeux brillants de questions non formulées, et leur effroi était presque palpable. Toutes avaient conscience, de l'aînée à la cadette, du danger que représentait Justice Turnbull, et Laura eut l'horrible impression d'avoir, à son corps défendant, attiré le fou furieux plus près d'ici.

— Vous avez toutes grandi, dit-elle alors que le banc du fond était rapproché de la table où la famille prenait ses repas et tenait ses réunions depuis des décennies.

— Ce sont des choses qui arrivent.

Ravinia lissa ses longues mèches blondes bouclées. Âgée de quinze ans, elle était imbuvable. Même le regard glacial de Catherine n'y faisait rien. Laura y vit des signes d'ennuis à venir ; elle les connaissait pour les avoir vécus. Elle sut également qu'en cas de non-respect des règles, des événements étranges et terrifiants pourraient s'abattre sur elles.

Cassandra se pencha en avant. C'était elle la moins blonde, presque châtain clair.

— Je l'ai vu, souffla-t-elle. Justice.

Laura n'eut pas besoin qu'on lui rappelle que Cassandra n'avait pas « vu » Justice de ses propres

yeux. Elle l'avait vu dans une sorte d'image mentale, de rêve ; c'était son don à elle.

— Tu sais qu'il s'est échappé de l'hôpital pénitentiaire de Halo Valley ? dit Laura à Catherine.

La doyenne eut un hochement de tête solennel. Sur son visage, les rides étaient plus prononcées que dans les souvenirs de Laura.

— Par Cassandra, expliqua-t-elle.

C'était ainsi qu'elles apprenaient ce qui se passait au-delà du portail. Un biais limité... et d'une fiabilité étonnante. Laura se tourna vers Cassandra, de son vrai prénom Margaret, mais, quand son don de prévision fut avéré, leur mère la rebaptisa Cassandra en référence au personnage de la mythologie grecque, capable de prédire l'avenir sans jamais être crue. Laura, quant à elle, avait été surnommée « Lorelei », en référence à la nymphe de la mythologie germanique qui précipite les marins vers un sort funeste à l'aide de ses chants envoûtants, elle-même tirée des sirènes grecques de l'*Odyssée* qui attirent Ulysse et son équipage. Un mythe à l'origine du nom donné au chalet, Chant des Sirènes, par certains autochtones convaincus que les résidentes étaient capables d'ensorceler les hommes et de les voler à leurs femmes, entre autres choses. Plus jeune, Laura avait été très affectée par l'ostracisme qui frappait sa famille. Une famille qu'elle savait également accablée d'un don (ou d'une tare, selon le point de vue) qui dotait les jeunes filles de pouvoirs inexplicables, allant de la prescience à la télépathie. À présent, pour des raisons pratiques et sans arrière-pensée néfaste, elle avait fait sienne l'appellation Chant des Sirènes pour désigner le chalet.

— Tu avais prédit que je tomberais enceinte d'ici à la fin de l'hiver, glissa Laura à Cassandra, cadette d'un an d'Isadora.

Cassie s'agita aussitôt.

— C'est arrivé ! s'exclama-t-elle, le regard pétillant, un large sourire aux lèvres. J'en étais sûre ! Alors que Laura hochait la tête, Catherine murmura :

— Oh non...

Elle ferma les yeux et pencha la tête une seconde, comme si le poids du monde était brusquement devenu accablant.

— Il en a après ton bébé, s'étrangla Cassandra.

Catherine releva brusquement la tête.

— C'est la destruction qu'il souhaite ! corrigea-t-elle, les pupilles dilatées par la colère, les dents serrées. Notre mort à toutes !

— Il est entré dans mon esprit, dit Laura.

Tous les regards convergèrent vers elle. Après un long silence, Catherine se redressa.

— J'ai des choses à dire en privé à Laura, dit-elle. Cassandra et Isadora, vous pouvez rester.

Elle congédia les autres sœurs de Laura. Ravinia leva les yeux au ciel face à ce qu'elle considérait comme du favoritisme et Lillibeth, depuis sa chaise roulante, leva un regard implorant vers Catherine pour lui demander de rester. La doyenne se montra intraitable.

— S'il te plaît... Retourne dans ta chambre, rien qu'un court un instant, glissa-t-elle sur un ton radouci à Lillibeth qui s'éloigna à contrecœur, très à son aise sur les vieux parquets.

Une fois les autres hors de portée de voix, Catherine secoua la tête avec aigreur.

— Il en a après tous les enfants de sexe féminin, toutes les femmes, nous toutes. Je ne suis pas capable de le voir comme Cassandra le fait, ou de le sentir comme toi.

Elle était parfaitement consciente des capacités de Laura, comme de celles de toutes les autres.

— Mais je l'ai vu grandir. (Elle posa un regard fatigué sur l'extérieur.) Marie... n'était pas

gentille avec lui, dit-elle en secouant la tête. Je redoutais que cela finisse ainsi, murmura-t-elle d'une voix cassante comme des feuilles mortes soulevées par un vent de mauvais augure.

Sentant sa peau se hérissier, Laura pensa à son enfance et tenta de se remémorer Justice, voire Marie, sa propre mère, qui les avait toutes mises au monde avant de disparaître du jour au lendemain.

Épilogue étrange. Déroutant. Mais enfin, toute l'existence de Marie pouvait entrer dans la case « étrange et déroutant ».

Jamais généreuse de caractère, Marie s'était montrée dure envers Justice d'une manière que Laura n'avait jamais vraiment comprise, bien qu'elle se rappelle parfaitement les épithètes qu'elle lui lançait :

« Crétin. »

« Débile. »

« Idiot congénital ! »

« Enfant échangé. »

Tout ça proféré sur un ton d'une malveillance jubilatoire qui, à l'époque, glaçait le sang de Laura. Les invectives de Marie pleuvaient avec une telle supériorité mauvaise que Laura, malgré son très jeune âge, comprit qu'il ne fallait pas avoir une once de bonté dans le cœur pour parler ainsi à Justice ou, pire encore, le débiter sitôt qu'il avait le dos tourné.

Elle gardait de vagues souvenirs de la mère de Justice, Madeline Turnbull, quand celle-ci était plus jeune. Mais ces images s'étaient estompées au fil des ans et désormais, dans l'esprit de Laura, la mère de Justice se résumait aux articles à sensation publiés suite à l'arrestation d'un fils criminel qui avait bien failli la tuer. Madeline possédait elle aussi des capacités spéciales dont elle avait su tirer profit. Les autochtones l'avaient méchamment surnommée « Maddie la Dingue ». Cousine de Marie et Catherine, Madeline partageait le même patrimoine génétique mais avait toujours vécu en dehors du Chant des Sirènes, construit au temps de l'arrière-grand-mère de Marie.

— Il a tenté de tuer Madeline, dit Laura.

— C'est une aberration, énonça fermement Catherine, les lèvres tendues par la haine. Nous en avons connu pas mal au fil des ans.

Laura ne sut pas quoi répondre. Certes, Catherine avait partiellement raison, mais Justice restait un cas à part. Un fou furieux qui s'était donné pour mission de les tuer toutes.

— Il m'appelle « petite sœur », dit-elle.

Elle savait pourtant qu'il n'était qu'un lointain cousin. Leur lien de parenté remontait à des arrière-arrière-grands-parents communs, Nathaniel et Abigail Abernathy, mais cela ne l'empêchait pas de lui susurrer « petite sssœur » comme s'ils étaient proches...

— Ferme-lui la porte au nez, Lorelei ! insista Catherine. Si tu le maintiens à distance, il ne peut pas te faire de mal.

— Je m'inquiète pour la petite que je porte, avoua Laura en déglutissant avec peine.

— Tu comptes la garder ? lança Catherine.

— Oh oui ! répondit-elle du tac au tac, surprise par sa propre véhémence : hier encore, elle ne se savait pas enceinte.

Personne ne remet en doute le fait que l'enfant à naître soit de sexe féminin. C'était la norme dans la famille, et, quand par hasard naissait un enfant mâle, il y avait généralement un problème, quelque affliction qui s'avérait souvent fatale à court terme. Sa chair se hérissa au souvenir de son frère. Nathaniel n'avait pas fait exception à la règle, même si sa mort avait été précipitée par une



intervention humaine et non le simple fait de la maladie. Elle avait eu deux autres frères, décédés eux aussi.

Et puis, bien sûr, il y avait Justice... l'enfant mâle survivant, le monstre.

— Ton mari est au courant ? demanda Catherine.

Laura la regarda dans les yeux, la cervelle en ébullition. Le message sauta de sa conscience à celle de Catherine et Cassandre, qui posèrent sur elle un regard où se mêlaient surprise et inquiétude.

— Tu l'as quitté, ajouta Catherine.

— J'ai divorcé, corrigea Laura. Si je suis enceinte, c'est parce que j'ai essayé de recoller les morceaux d'un mariage qui était déjà mort. (Elle sentit un grand froid l'envahir.) C'était... une erreur.

— Tu envisages donc d'élever cette enfant toute seule ? fit Catherine, visiblement sceptique.

*Oui !* Laura leva les mains en signe d'impuissance, bien en peine d'expliquer son afflux d'émotions, cet attachement viscéral au petit être qui s'épanouissait en elle.

— Pour l'instant, tout ce qui compte, c'est la tenir à l'écart de Justice...

Le regard de Cassandre se perdit à mi-distance. Laura s'en aperçut et sentit la chair de poule gagner ses avant-bras. De l'enfance lui remonta cette fixité, ce masque figé chaque fois que Cassandre voyait quelque chose, la façon dont sa respiration se faisait heurtée, presque en apnée. Il ne s'agissait pas de visions à proprement parler, plutôt de flashes tremblotants issus d'un avenir indéterminé. De pièces piochées au hasard qui ne formaient pas toujours un ensemble cohérent. Mais qui, prises séparément, avaient une signification.

— Tu as besoin de lui, énonça Cassandre d'une voix lointaine.

— Hein ? Qui ? demanda Laura en s'efforçant de comprendre. Mon Dieu... Justice ?

Elle ravala un sanglot horrifié.

— Non. Le chercheur de vérité, répondit Cassandre de cette voix distante qui fit courir un frisson d'appréhension jusque sur le cuir chevelu de Laura.

— Qui est-il ? voulut-elle savoir.

— Ne fais pas attention, intervint Catherine. Tu sais bien comment elle est parfois...

Mais Laura fit la sourde oreille. Elle était terrifiée.

— Cassie ? À qui fais-tu allusion ?

Cassandre secoua lentement la tête d'un côté et de l'autre, les yeux toujours rivés à mi-distance, perdue dans son monde à elle.

— Il t'attend.

— Je ne sais pas de qui tu parles. (Elle posa la main sur l'avant-bras de Cassandre, qui n'eut pas la moindre réaction.) Cassandre, je t'en prie, implora-t-elle.

Aucune réponse. La façon dont Cassandre recevait ses informations au compte-gouttes était exaspérante, comme si les messages importants devaient forcément arriver par petits morceaux. Laura avait déjà assisté au phénomène, des années plus tôt, quand Cassie avait annoncé la venue d'une tempête dévastatrice un jour de beau temps. Cette nuit-là, Laura faillit trouver la mort quand le vent forçait au point de se muer en ouragan alors qu'elle travaillait. L'électricité du magasin ayant été coupée, elle voulut regagner la maison par une nuit pluvieuse, et une voiture dont le conducteur avait perdu le contrôle faillit la faucher... Si elle avait survécu, le chauffeur, un gamin de dix-neuf ans, n'avait pas eu cette chance.

Et maintenant, cette affaire de grossesse.

Elle n'était plus revenue au chalet depuis des années. Ses sœurs cadettes étaient presque des inconnues pour elle tant elle s'était tenue à l'écart pendant l'adolescence. Catherine lui avait fait part de la prédiction de Cassandra à l'occasion d'une rare prise de contact avec sa tante, et la « voyante » de la famille avait mis dans le mille.

— J'essaierai de le trouver, dit-elle.

Inquiétée par cette nouvelle prédiction, elle se demanda ce qu'elle pouvait signifier. Un chercheur de vérité, vraiment ?

— Et maintiens Justice à distance, lui martela Catherine, sourcils froncés, mains crispées l'une à l'autre.

— Tu pourrais rester ici, dit Cassandra, ses yeux bleus fixés sur Laura. (Revenue de son voyage dans un avenir filandreux, elle conservait une trace d'inquiétude dans la voix.) Au moins jusqu'à ce qu'il se fasse prendre...

— Non, rétorqua Laura, catégorique.

Elle avait une vie propre, et celle-ci l'attendait au-delà du portail. Quant aux autres... ses sœurs...

— Ne t'en fais pas pour moi. Tout ira bien, assura-t-elle, convaincue d'y parvenir. Isadora m'a dit que l'homme à tout faire faisait défaut, lança-t-elle en se tournant vers l'intéressée. Qui s'occupe du ravitaillement ?

— Nous avons un chauffeur, répondit Isadora. Un montagnard qui conduit Catherine au marché une fois par semaine.

— Il ne faut pas quitter le chalet, pressa Laura. Aucune d'entre vous. C'est trop risqué.

— Toi aussi, tu cours un risque !

Le visage de Cassandra avait retrouvé sa vivacité ; son joli minois était rongé par l'inquiétude.

Laura s'efforça d'apaiser ses craintes.

— Je sais. Nous sommes toutes en danger, mais je vis à l'extérieur. J'ai un travail. Une vie de l'autre côté du portail. Tout va bien se passer.

Elle s'était exprimée avec force, sous l'effet d'une conviction renforcée.

— Dans ce cas, pourquoi es-tu venue ? s'interrogea Catherine.

— Pour m'assurer que vous étiez toutes saines et sauvées.

— Nous allons bien, lui assura la doyenne avec un sourire, même si ses yeux restaient d'un bleu nuit trahissant son inquiétude. Il ne peut pas nous atteindre.

Toutes étaient conscientes qu'il s'agissait d'un vœu pieux. Avec un frisson, Laura ajouta :

— Vérifiez bien la clôture. Qu'il n'y a pas de faiblesse dans l'enceinte.

— C'est déjà fait, dit Catherine, en avance de plusieurs années-lumière. Et de toute façon, s'il vient, nous serons prévenues.

Toutes se tournèrent vers Cassandra qui hocha la tête de manière solennelle.

— Oui, je le verrai certainement, mais...

Sourcils froncés, traits pincés, elle parut en proie à une intense réflexion. Puis elle soupira, comme si elle venait de comprendre l'étendue de son inutilité.

— C'est toi la plus vulnérable, Lorelei, dit-elle alors que Laura, les yeux rivés à la fenêtre, contemplait la pénombre du sous-bois et les mouvements de la brume matinale.

— Je sais, murmura-t-elle.

# Chapitre 10

Harrison entra dans la pâtisserie des *Sables du Thym* un peu après 8 heures. Depuis son appartement de Seaside, le trajet jusqu'à Deception Bay lui avait pris trois quarts d'heure, et il bâilla en s'approchant du comptoir. Deux femmes travaillaient dans la partie boutique, dont une gamine dénommée Cory s'il fallait croire son badge ; la seconde n'était autre que sa sœur Kirsten, qui se plaqua une main sur le cœur en le voyant arriver.

— Toi, debout avant midi ? Arrêtez les rotatives !

— Je suis très souvent réveillé avant midi, répondit Harrison alors qu'une bonne odeur de pain frais venait se mêler aux effluves de café et de cannelle. Tout dépend de l'heure à laquelle je me couche.

— Tout juste Auguste. Et à quand remonte la dernière fois que tu t'es couché avant minuit ? dit-elle en haussant un sourcil pour marquer son scepticisme.

— Avant-hier.

En réalité, il souffrait d'insomnie chronique, et les choses avaient empiré depuis la mort de Manny.

— Pourquoi ?

— J'étais... en train de regarder un film sur DVD que j'avais déjà vu plusieurs fois, et je me suis écroulé avant la fin.

— Quelle heure était-il ? 23 h 59 ?

Elle afficha un sourire en coin qui ressemblait fâcheusement à celui de Harrison. Lequel lui rendit son sourire.

— Et cinquante-neuf secondes.

— Je te sers quelque chose ? demanda-t-elle en lui passant une serviette.

— Un café. Noir. Très fort.

— Qu'est-ce qui t'amène par ici de si bon matin ? demanda-t-elle avant de lui tendre un gobelet en carton.

— Le *latte* vanille écrémé ! lança l'autre serveuse à l'intention des trois femmes agglutinées autour d'un journal étalé sur une table étincelante.

— Oh, c'est pour moi !

Vêtue d'un imper, l'intéressée recula son siège, s'approcha de la jeune fille et récupéra le breuvage fumant recouvert d'une épaisse couche de mousse. Harrison se dirigea vers le libre-service, appuya sur le bouton du Thermos et remplit son gobelet de café chaud. Voyant qu'il n'avait pas mis de couvercle, Kirsten fit le tour du comptoir, en prit un et le posa dans sa main.

— On le fait bien chaud, dit-elle. Ne va pas te brûler en conduisant.

— Mais je ne pars pas tout de suite.

— Ah bon ? Serais-tu en avance pour ton rendez-vous avec le destin, quel qu'il puisse être ?

— Très drôle, railla-t-il avant de lorgner du côté du présentoir où trônaient roulés à la cannelle, scones, bagels et gâteaux au café. Et ces scones, là ? dit-il en désignant la vitrine. Tu en as aux canneberges ?

— Les préférés de Didi, apprécia-t-elle en retournant derrière le comptoir.

Comme Cory servait une autre cliente, une gamine qui venait d'entrer, Harrison se poussa en

voyant cette dernière, munie d'un gobelet vide, se diriger vers les Thermos. La nouvelle arrivante paraissait avoir tout juste sauté du lit, à tel point qu'elle était encore en pyjama. Manifestement dans le cirage, elle tituba jusqu'au café en libre-service.

Kirsten préleva un scone aux canneberges à l'aide d'une pince, le posa sur une assiette et eut un regard interrogateur pour Harrison.

— Je te le fais réchauffer ?

— Pas la peine.

Alors qu'elle lui tendait l'assiette, l'adolescente faillit lui rentrer dedans. Il lui sut gré d'avoir muni son café d'un couvercle : elle n'était pas à proprement parler l'image de la grâce et de l'équilibre. Une fois assis à une table, il l'imita et ferma son gobelet avant de goûter son scone. Ayant constaté qu'il était fameux, il engloutit le reste puis ramassa les miettes avec le gras du pouce pour ne rien laisser perdre.

En voyant l'ado siroter son café à petites gorgées, Harrison fut presque témoin de l'effet revigorant de la caféine. L'œil plus vif, elle sortit et réintégra sa BMW flambant neuve dont la plaque personnalisée indiquait « Britt88 ».

Il la vit quitter le parking et s'engager plein nord dans un crissement de pneus. Incidemment, il se demanda s'il s'agissait de Britt Berman qui s'en retournait vers West Coast High. Il restait quelques journées de cours avant les grandes vacances. En se retournant, il s'aperçut que Kirsten l'étudiait avec attention.

— C'est une lycéenne, glissa-t-elle à la manière d'une actrice de théâtre qui fait mine de murmurer.

— Ce n'est pas ce que tu crois, lui assura posément Harrison. J'ai simplement cru la reconnaître de vue, mais la fille à laquelle je pense vit à Seaside, pas à Deception Bay...

— Je crois que son père vit par ici. Elle est déjà venue plusieurs fois avec un type qu'elle appelle papa. En général, elle arrive du sud, prend un café et roule vers le nord. Peut-être qu'elle passe chez sa mère avant d'aller au lycée.

— C'est samedi, intervint l'autre serveuse.

Munie de plusieurs tasses, elle se serra pour passer derrière Kirsten et se dirigea vers le percolateur.

— Elle rentre peut-être à la maison, hasarda Harrison. Elle passe toujours en pyjama ?

— Assez souvent, répondit sa sœur.

— Tu connais son nom ?

Kirsten secoua la tête.

— Sa plaque indique Britt...

Harrison opina. Comme un couple entrainé à l'instant, il garda le silence. L'apparence de cette ado lui avait rappelé son autre sujet en gestation, qu'il sentait sur le point de connaître un rebondissement. Il lui fallait impérativement trouver un modus vivendi entre cette histoire et l'évasion de Justice Turnbull : problème de riche pour lui qui, quelques semaines auparavant, n'avait rien d'autre sous le coude que les préparatifs du défilé du 4 Juillet.

Une fois debout, il marcha jusqu'au comptoir afin de ne pas avoir à élever la voix.

— Sais-tu où se trouve le chalet de la secte ? demanda-t-il à Kirsten.

Avant qu'elle réponde, Cory, qui venait de remplir deux tasses pour les nouveaux clients et de les porter à leur table, fit le tour du comptoir et dit :

— La Colonie ? C'est juste au-dessus de l'autoroute 101. Avec vue sur l'océan. On a parfois du mal à apercevoir le chalet depuis la route à cause de la végétation, mais la vue est imprenable.

— Juste au-dessus de la route ? fit Harrison en agitant un doigt vers le nord.

— Hon-hon. Mais on ne peut pas rentrer ni les voir. Elles ne sortent plus.

— Plus, répéta Harrison.

— Ben, j'imagine qu'elles l'ont fait à une époque. Mais c'est des bizarres...

— Comment sont-elles ravitaillées ? s'interrogea Kirsten.

Un autre client entra et demanda un gobelet d'un demi-litre. Cory le lui tendit, ouvrit le tiroir-caisse, y déposa le paiement et lui rendit la monnaie. Elle referma ensuite le tiroir-caisse d'un coup de ventre. L'homme jeta un coup d'œil à Kirsten et Harrison avant d'empocher sa monnaie puis se dirigea vers les Thermos de café.

— Aucune idée, fit Cory en haussant les épaules. Quelqu'un doit les livrer.

Ayant fini son café, Harrison mit son gobelet à la poubelle, vérifia l'heure sur son téléphone puis fit un pas vers la sortie.

— Si j'avais su que tu restais, je t'aurais donné une vraie tasse, dit Kirsten.

— Je n'en savais rien moi-même.

— Tu comptes sortir Chico d'ici peu ? lui lança-t-elle avant qu'il sorte.

— Bon sang, j'espère bien que non ! Je te tiens au courant.

La porte se referma derrière lui. Il inhala une bouffée d'air chargé d'embruns salés tout en déverrouillant son Impala à l'aide de la télécommande. Obligé d'appuyer à plusieurs reprises sur le bouton, il se dit qu'une pile neuve s'imposait. Il se glissa au volant et démarra le moteur. La lumière matinale chutait avec l'arrivée d'un banc de nuages gris. Météo typique d'un mois de juin sur la côte : ils étaient si bas qu'ils risquaient de dégénérer en épais brouillard. Génial.

Alors qu'il sortait de sa place de parking, il vit un couple entre deux âges s'extirper d'un pick-up. L'un et l'autre arboraient un tee-shirt « Opération plages propres !! » qui lui rappela que c'était la date annuelle de l'événement au cours duquel des volontaires, venus de tout l'État, ramassaient les débris sur le rivage.

Noble cause s'il en fut, mais il avait d'autres projets pour la journée. Qu'importait l'heure matinale, il était résolu à voir de près le chalet de la secte.

En route pour le nord, il repensa aux ados cambrioleurs, les Pécheurs capitaux. Selon lui, ils ne se rassembleraient pas avant l'après-midi ; agir autrement aurait été contraire à la philosophie des ados. Mais il était prêt à parier son dernier dollar qu'une réunion allait se tenir. Jusqu'ici, leurs forfaits avaient toujours eu lieu le soir et le week-end. Le samedi soir pour l'essentiel. Harrison pressentit qu'une grande soirée se préparait.

Peut-être valait-il mieux renoncer à Chico pour ce soir et opter pour un nouveau look. Quitte à suivre l'un des leurs jusqu'à son domicile. Cette enquête-là était avant tout affaire de surveillance rapprochée, de filature. Il s'agissait d'identifier les membres du groupe. Et, pourquoi pas, de les surprendre en flagrant délit. Ce soir, peut-être...

Mais chaque chose en son temps.

Au premier passage, il rata l'embranchement du chalet. Rien d'étonnant à cela : le chemin de terre était masqué par les buissons de laurier, de genêts et d'herbes hautes balayés par les rafales de vent froid. Le chalet lui-même apparut au bout d'une voie étroite, réduite à deux ornières parallèles, et qui débouchait sur un portail en fer forgé. Au-delà, un sentier dallé menait à l'entrée de l'édifice

imposant sur deux niveaux, tout en bois et en pierre.

Une voiture était garée devant le portail. *La leur ?* se demanda-t-il en se rangeant à côté. Une Outback verte, aux flancs maculés de boue projetée par les roues arrière. Tiens donc. Pas franchement raccord avec l'idée qu'on pouvait se faire d'une secte recluse, mais allez savoir ?

Il s'apprêtait à s'extraire de son véhicule quand deux femmes franchirent le seuil dans la clarté matinale ; il les aperçut à travers la vitre de l'Impala côté passager. Une femme entre deux âges accompagnée d'une plus jeune. Un peu empruntées, elles semblaient hésiter entre étreinte, poignée de main et rien du tout.

Repérant l'intrus au même instant, elles se figèrent, comme frappées par une baguette magique.

— Merde alors, c'est Laura Adderley ! marmonna Harrison dans sa barbe.

Que diable fichait-elle ici ? se dit-il une demi-seconde avant que sa ressemblance avec l'aînée le frappe avec la puissance d'un météore.

*Mère et fille ?* Hormis la couleur de cheveux, l'air de famille était flagrant.

Elles reprirent vie et échangèrent des messes basses animées. Puis Laura parut prendre une profonde inspiration et serrer les dents. Elle concentra son regard sur lui et démarra en direction du portail. L'aînée lui emboîta le pas ; Harrison vit qu'elle étreignait un lourd trousseau de clés. Après avoir ouvert le portail à Laura, elle le referma derrière celle-ci tout en portant sur Harrison un regard noir qui signifiait sans équivoque qu'il n'était pas le bienvenu.

Quelle surprise...

Laura fila jusqu'à la portière gauche de l'Outback. Harrison, qui avait laissé le moteur tourner, baissa la vitre côté passager ; la chute de reins de la visiteuse s'encadra parfaitement dans le rectangle alors qu'elle actionnait le déverrouillage automatique.

— Alors comme ça... vous appartenez à la secte, dit-il assez fort pour se faire entendre malgré le fracas assourdi du ressac et les cris d'oiseaux rendus invisibles par la forêt.

Elle se raidit, comme saisie par un fer rouge. Après un court instant, elle pivota et se pencha dans l'encadrement de la vitre côté passager. Il fut surpris par l'intensité du bleu de ses yeux, par la fascination qu'exerçaient les stries plus sombres qui irradiaient depuis la pupille, par l'aspect lisse de ses joues.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-elle le plus sérieusement du monde.

— Pourquoi vous teignez-vous les cheveux ? lança-t-il.

Aucun ne répondit à l'autre.

Laura parut en proie à une intense réflexion ; puis elle tourna brusquement les talons.

— Vous souhaitez que je publie votre appartenance à la secte, ou vous préférez qu'on prenne le petit déjeuner ensemble histoire de m'en dire un peu plus ?

— Je m'en vais, dit-elle en ouvrant sa portière.

— Et si je vous suivais ?

— Et si j'appelais la police ? rétorqua-t-elle, piquée au vif.

— Je serais étonné que ce soit votre première réaction, dit-il en l'étudiant.

Elle possédait une grâce bien à elle, avec ses traits presque parfaits que venait souligner une touche de mystère. *Et elle est mariée à ce crétin fini d'Adderley*, se rappela-t-il. Il savait désormais qu'ils n'étaient pas frère et sœur.

— Vous êtes apparentée, n'est-ce pas ? demanda Harrison en tendant le pouce vers le portail et le chalet. C'est pour cette raison que vous vous teignez les cheveux ? Pour cacher la ressemblance ?

— Je ne vous dois aucune explication.

— Ont-elles peur que Justice Turnbull s'en prenne à elles ? Et vous ? Vous avez peur ?

La voyant s'enfermer dans sa voiture, Harrison sortit en toute hâte de son Impala et longea son pare-chocs avant pour se retrouver face à sa vitre. Elle le fusilla du regard.

— Laissez-moi vous offrir le petit déjeuner, proposa-t-il. J'aimerais vous parler. De façon confidentielle, bien entendu.

Elle abaissa sa vitre à contrecœur.

— Bien entendu, railla-t-elle, vivante image de la méfiance. De vous à moi, *confidentiel* et pisse-copie, ça fait deux.

Il ne put s'empêcher de sourire. Ainsi donc, elle avait le sens de l'humour.

— Je n'essayais pas d'être drôle, dit-elle.

— D'accord, d'accord. On va la jouer à votre manière, c'est promis. Mais j'ai la ferme intention d'écrire un article sur la secte, avec ou sans votre concours.

— La « secte », répéta-t-elle en secouant la tête. Génial. Alors ce sera sans moi.

Elle inséra la clé de contact et, avant même de démarrer le moteur, darda sur Harrison un regard noir.

— Ce n'est pas une secte. C'est ma famille.

— Votre famille.

Elle marmonna quelque chose d'inintelligible.

— « Elles » ne souhaitent qu'une chose : qu'on les laisse en paix, dit-elle ensuite en choisissant ses mots avec soin.

Il était temps d'en venir aux faits.

— Justice Turnbull n'a pas l'intention de les laisser en paix. Que leur veut-il ? Pourquoi sont-elles ses cibles ?

— Vos conclusions sont un peu tirées par les cheveux, rétorqua-t-elle, mais sa soudaine pâleur était manifeste.

— Je ne crois pas. Il s'en est déjà pris à elles. Après une première victime il y a plus de vingt ans, il a failli en faire une autre. Sans oublier cette journaliste. Et sa mère... qui a fini en maison de repos. Et vous faites partie de la famille, dit-il en désignant le chalet. Faut-il en conclure qu'il présente une menace directe pour vous ?

Elle hésita une demi-seconde avant de secouer la tête.

— Pas question de vous parler.

— Pourquoi pas ?

— Parce que vous êtes tous les mêmes ! À l'affût du scoop. Uniquement préoccupés par l'angle, la pirouette, le *truc* qui rendra l'article sensationnel ! Tout ce qui vous intéresse, c'est le fric qu'il y a à tirer d'un sujet. Vous ne valez pas mieux qu'un vulgaire paparazzi. Vous traquez les gens, quel que soit le prix à payer !

— Et quel est ce prix ? demanda-t-il.

— Tout ! Vous l'avez dit vous-même, il en a après nous. Il veut nous tuer, monsieur Frost.

Tout semblant de calme l'avait désertée, et il vit une palette entière d'émotions s'imprimer tour à tour sur son visage. Peur. Rage. Incertitude.

Ils restèrent plusieurs secondes à se dévisager, dans la pénombre du sous-bois qui formait comme un voile. Il découvrit qu'il avait envie de la prendre dans ses bras pour la réconforter. Lui frotter le

dos. Lui lisser les cheveux. La toucher. C'était totalement à côté de la plaque, et elle se mettrait certainement à crier au viol s'il esquissait le premier mouvement.

— J'en ai dit assez.

Elle actionna la clé de contact ; le moteur s'éveilla.

— Un petit déjeuner et je vous laisse en paix, promit-il en se demandant pourquoi il tenait tant à lui parler. À vous de choisir l'endroit.

Elle ferma les yeux. Il eut le sentiment qu'à ce niveau de frustration, elle était capable de se cogner la tête contre le volant ou de tenter n'importe quoi pourvu qu'il lui fiche la paix.

— D'accord. Va pour les *Sables du Thym*.

— Tout sauf là.

Après avoir rouvert les yeux, elle fronça les sourcils.

— Vous venez de dire...

— Je sais. Mais c'est l'endroit où travaille ma sœur. Mauvaise pioche, pour vous comme pour moi. Pourquoi pas le *Casier de Davy Jones* ?

— Un bar ? fit-elle avec dédain.

— Ils servent aussi le petit déjeuner. Une vraie tuerie.

— C'est un bistrot ! persista-t-elle en le regardant comme s'il avait perdu la raison ou n'avait jamais eu toute sa tête.

— Holà...

Harrison haussa les épaules et leva les mains au ciel dans ce qu'il estima être le zénith de son potentiel de séduction. Elle resserra son emprise sur le volant.

— C'est... impossible.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je fais très attention à ne pas commettre de folie.

— Qui parle de folie ? Ça n'a rien d'une folie.

— À l'évidence, nos définitions de la folie divergent. (Elle le regarda par en dessous et enclencha une vitesse.) Mais si vous me promettez qu'il s'agira de notre seule et unique entrevue, que ce que je dirai restera confidentiel et qu'après cela, vous nous laisserez tranquilles, ma famille et moi, je suis partante.

— Marché conclu. Sauf que je me réserve le droit de vous faire changer d'avis, dit-il en affichant un large sourire.

— Vous n'y arriverez pas.

— Vous pourriez commencer à m'apprécier en me connaissant un peu mieux. Je ne suis pas si méchant. D'accord, je cours après un scoop, mais pas à la manière de Pauline Kirby. Ce qui m'intéresse, ce sont les faits. Le dessous des cartes.

— Vous êtes journaliste, quand même.

— Un chercheur de vérité, madame Adderley. Rien de plus.

Il fut bien en peine de comprendre ce qui, dans ses propos, venait de faire perdre toute couleur au visage de Laura.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il aussitôt.

Elle secoua la tête.

— Non, rien. Je... (Elle hésita, faillit éclater de rire.) Je ne... C'est le « madame Adderley ». Je ne suis pas mariée.



— Pas mariée... comme dans « pas mariée au docteur Byron Adderley » ?

— Tout à fait.

— Eh bien, je considère ça comme un plus, dit-il avec un nouveau sourire.

— À tout à l'heure chez *Davy Jones*, monsieur Frost, dit-elle en constatant que ses mains tremblaient sur le volant. Un petit déjeuner, et basta.

— Comme vous voudrez, lui assura-t-il.

— Et ça restera entre nous.

— Ils font des *huevos rancheros* du tonnerre.

— Et ça restera entre nous, insista-t-elle.

— Ça restera entre nous.

Il prit du champ alors qu'elle braquait en marche arrière puis engageait l'Outback vers l'autoroute.

— Sauf si vous changez d'avis, bien sûr...

# Chapitre 11

Laura vint se ranger sur l'aire de stationnement du *Casier de Davy Jones*. Naguère rouge vif, la devanture à bardeaux rosâtres ajoutait à l'aspect décrépi du bâtiment, avec son toit avachi et son porche aux planches gondolées. Elle n'avait jamais franchi le seuil de l'établissement. Plus jeune, ce bistrot n'avait pas exercé le moindre intérêt sur elle ; depuis son retour sur la côte, elle n'avait pas eu l'occasion d'y consacrer ne serait-ce qu'une seconde d'attention, et voilà qu'elle s'apprêtait à y entrer.

Elle profita du court répit accordé par la manœuvre d'approche de la Chevrolet marron de Harrison Frost, qui alla se garer à l'autre bout du parking, pour rester dans sa voiture. Ses battements de cœur étaient puissants et rapprochés. Un chercheur de vérité. La formule pouvait-elle s'appliquer à un reporter ? À quelqu'un comme Harrison Frost ? Il lui avait paru si... brut de décoffrage... et en même temps... amical. S'agissait-il d'une ruse pour lui soutirer des informations ?

Ou de l'individu mentionné par Cassandre ?

La chair de poule gagna ses avant-bras. Une mise en garde. Elle s'exhorta à la plus grande prudence ; qui pouvait prétendre connaître les vraies intentions de ce Frost ?

Une fois descendue de voiture et celle-ci verrouillée, elle l'observa alors qu'il zigzaguait entre les flaques du parking. Il portait jean, tee-shirt noir et fine veste à capuche. La dégaine qu'arboraient la moitié des ados de la région, songea-t-elle en le voyant approcher. Mais enfin, sur la côte, personne ne faisait d'effort vestimentaire sauf nécessité absolue. Cela étant, Harrison Frost semblait avoir hissé l'art de la décontraction à un niveau inédit.

Arrivé à sa hauteur, il dégagea la pleine pelletée de mèches brunes qui lui barraient le visage... que le vent entreprit aussitôt de remettre en désordre. Il avait les yeux noisette avec des paillettes plus sombres, et arborait un sourire qui se voulait désarmant. En remarquant ses légères rides d'expression, Laura se surprit à le comparer à Byron, éternellement sérieux et direct, avec ce regard scrutateur qui l'avait plus d'une fois mise mal à l'aise.

Ce type-là était d'un abord beaucoup plus facile.

Enfin, telle était l'image qu'il souhaitait lui transmettre.

Elle se dit qu'il fallait qu'elle reste sur ses gardes.

— Merci, dit-il en guise de retrouvailles. Non confidentiellement, c'est ma tournée.

Elle faillit en rire.

— Je ne plaisantais pas en affirmant qu'ils font les meilleurs *huevos rancheros* de toute la côte, vous savez.

— Je pencherais davantage pour une salade de fruits, dit-elle en réprimant un nouveau sourire alors qu'ils se faufilaient entre deux pick-ups munis chacun d'une boîte à outils sur la plateforme.

Il lui décocha un regard acéré qui fit briller ses yeux noisette.

— C'était une blague, pas vrai ? dit-il en embrassant l'édifice déglingué dans lequel ils s'apprêtaient à entrer. Vous êtes rigolote, apprécia-t-il dans un nouvel étalage de rides d'expression.

Il s'agissait effectivement d'une blague dans la mesure où, d'évidence, le *Casier de Davy Jones* n'était pas le genre d'établissement à proposer des fruits frais ; plutôt des choses frites ou grillées, et en portions généreuses. Laura fut sincèrement surprise, car elle maniait rarement la plaisanterie. Elle

était d'ordinaire trop... prudente... pour se risquer dans l'art de la répartie aguicheuse.

Aguicheuse... Qu'est-ce qui lui prenait ? Elle faillit faire la grimace. *Ne te laisse pas emballer par son charme. Ne lui fais surtout pas confiance.*

Ils gravirent côte à côte les larges degrés usés, et Harrison poussa la porte à hublot. L'intérieur était meublé de tables en bois et de bancs, et des box à banquettes en similicuir rougeâtre occupaient trois côtés de la salle. Le quatrième abritait le bar, étonnamment propre d'aspect malgré un mélaminé rouge quelque peu écaillé. À moins qu'il s'agisse d'une simple impression donnée par le récurage opéré par le barman à l'aide d'un chiffon blanc.

— Prenez place où vous voudrez, lança celui-ci, et Harrison la conduisit dans un box.

Autre sujet d'étonnement, le nombre de clients installés à l'heure du petit déjeuner. Les lieux semblaient faire office de refuge à toutes sortes d'ouvriers du bâtiment : une conversation animée se tenait d'ailleurs dans deux box, à propos du boulot disponible dans la région... ou de son absence.

— Vous ne m'arracherez pas un mot sur ma famille, prévint-elle après avoir pendu son blouson à une patère située au fond de l'alcôve. (Elle prit place sur la banquette, en face de lui.) Je me demande même pourquoi j'ai accepté de venir. Je suis... j'y réfléchirai plus tard. Mais il n'est pas question de vous livrer un sujet tout cuit.

— Selon moi, vous avez besoin d'un solide petit déjeuner. Deux *huevos* ? proposa-t-il.

Elle ausculta son estomac, décréta qu'il ne se rebellait pas à l'idée d'accueillir des œufs et hocha la tête.

— S'ils sont aussi bons qu'annoncé.

— Ils le sont.

— Entendu. Mais n'oubliez pas, tout ce que je pourrai dire doit rester strictement confidentiel, insista-t-elle.

Le barman agréable à l'œil, dont le teint bistre suggérait des origines sud-américaines ou amérindiennes et qui faisait apparemment office de serveur, se présenta à leur table. Harrison leva deux doigts et annonça :

— *Huevos*. Café. Deux ?

— Avec plaisir, dit Laura. Et un peu de crème.

— Ce sera tout, alors, indiqua Harrison au barman. À moins que vous n'ayez une salade de fruits.

— Côté fruits, je peux presser une orange ou autre chose.

— Non merci, fit Laura avec un sourire torve.

Le serveur hocha la tête puis retourna transmettre leur commande. Dès qu'il fut hors de portée de voix, Laura demanda à Harrison :

— Vous avez bien capté ce que j'ai dit ?

— J'ai compris que vous souhaitiez me parler, répondit-il, ce qui la laissa bouche bée.

— J'ai dit que tout ce que je dis doit rester confidentiel !

En le voyant se pencher en avant, elle eut un mouvement de recul involontaire. Il y avait quelque chose de trop séduisant chez ce garçon, une facette de sa personnalité qu'elle le soupçonna d'exploiter à dessein.

— Laissez-moi vous exposer deux ou trois bricoles. Les médias vont être à fond sur cette affaire jusqu'à la capture de Justice Turnbull. Télévision, journaux, Internet... Un fou furieux en cavale, c'est du lourd. En ce moment même, les reporters épluchent les vieux articles consacrés aux événements survenus il y a deux ans. Justice appartient à votre famille. Tout ça va ressortir au grand

jour, les vôtres ne pourront pas y couper. Comme vous vivez à l'extérieur et comme personne ne paraît avoir fait le lien, vous serez peut-être épargnée, mais les autres... (Il secoua lentement la tête d'un côté puis de l'autre.) Ce chalet n'a rien d'un refuge. C'est une cible avec une grosse croix rouge dessus. Il en a après elles, et c'est là qu'elles se terrent.

— Il ne peut pas les y atteindre, dit Laura.

— Pourquoi donc ? À cause d'un malheureux *portail* ?

— Il ne donnera pas l'assaut bille en tête. Ce n'est pas son angle d'attaque.

— Vous croyez connaître son angle d'attaque ?

Laura hésita avant d'énoncer d'une voix ferme :

— Oui.

— Eh bien, il faudrait peut-être prévenir la police, pour qu'ils le retrouvent et le remettent en HP.

— Ils ne croiraient pas un mot de ce que je pourrais dire. Et si je leur confiais d'où je tiens mes informations, ils me prendraient moi aussi pour une folle furieuse.

— D'accord, vous m'intéressez. Comment êtes-vous au courant ?

— Ça restera bien entre vous et moi ?

Il eut un hochement de tête résigné.

Le barman leur apporta deux mugs blancs et un Thermos de café. Après les avoir servis, il laissa une coupelle de sucre ensaché et un petit pichet de crème liquide. Laura lui sut gré du délai de grâce accordé : elle réfléchit à ce qu'elle allait dire ensuite tout en additionnant son café de crème. Les yeux rivés sur le liquide blanc qui se dissolvait lentement, elle finit par lâcher :

— Tout le monde pense que nous formons une secte. C'est faux.

— Vous avez déjà souligné que nos définitions d'une même chose pouvaient diverger, abonda-t-il.

Mais la sémantique n'est pas mon souci premier.

— Nous sommes simplement des femmes qui vivons ensemble. Vivions, dans mon cas, au passé.

Nous sommes sœurs, dit-elle, même si le mot, à cause de Justice Turnbull, lui faisait tout drôle.

— Sœurs ? Vraiment sœurs, par les liens du sang ?

— Oui. Enfin, plus précisément, certaines d'entre nous doivent être demi-sœurs. Je... ne suis pas sûre à cent pour cent.

Il la dévisagea comme s'il la soupçonnait d'inventer au fur et à mesure.

— Je ne plaisante pas. C'est vous qui avez tenu à savoir, lui rappela-t-elle.

— Et vous vivez... viviez avec votre tante ? La femme plus âgée que j'ai vue au chalet ?

Elle hocha la tête en repensant à la vie au chalet, à ce sentiment de sécurité qui l'avait suivie pendant toute son enfance avant de s'avérer factice.

— Mes sœurs cadettes y vivent toujours, enfin... certaines d'entre elles.

Elle sirota une goutte de café à titre expérimental. Le liquide chaud dissipa l'impression de froid qui ne l'avait pas quittée depuis son départ du Chant des Sirènes.

— Aucun frère ? demanda-t-il.

— J'ai eu un frère qui est décédé, et deux autres qui... sont partis...

— Partis sans donner de nouvelles par la suite ?

Elle haussa les épaules. Comment lui expliquer qu'elle n'en savait trop rien, que le Chant des Sirènes recelait de nombreux secrets qu'elle-même aurait bien été en peine de comprendre ? Cet homme ne pourrait jamais appréhender la complexité des règles qui régissaient l'existence à l'intérieur des murs d'enceinte.

*Et peut-être était-ce préférable. Pour tout le monde.*

— Quid de papa-maman ? insista Harrison.

Il lui offrit un sourire puis sirota son mug.

— Papa-maman, répéta-t-elle, consciente de l'effet bizarre que ne manqueraient pas de produire ses propos suivants. Nous n'avons pas connu nos pères, avança-t-elle prudemment.

— Pères... au pluriel ?

— Ça doit rester confidentiel, réitéra-t-elle.

— Oui, d'accord ! protesta-t-il en secouant la tête. Pour quelqu'un qui affirme ne pas appartenir à une secte, vous êtes sacrément parano à propos de ce qui pourrait transpirer dans le monde extérieur...

Elle soupira, incertaine quant à ce qu'elle pouvait ou non se permettre de lui révéler. Probablement rien, mais elle était face à lui. Au fichu *Casier de Davy Jones*. En tête à tête avec un reporter.

— Très bien, comprenez-moi, c'est... difficile, d'accord ? Ma mère...

Que dire de cette mère qu'elle avait à peine connue, d'une mère distante, secrète, ténébreuse ?

— À mon sens, ce qui la résume le mieux, c'est l'instabilité émotionnelle. (Laura essuya une tache sur la table du bout des doigts.) Ma mère – Marie – n'était pas regardante sur le choix de ses amants, d'après ce que ma tante a laissé entendre. J'en garde quelques souvenirs indistincts, mais, pour l'essentiel, c'est un puzzle que j'ai reconstitué au fil des ans. Ma mère a eu beaucoup d'enfants, les uns à la suite des autres. Parmi les aînées, je crois savoir que certaines ont été adoptées, mais qu'il est arrivé quelque chose qui a mis fin au processus.

— Quoi donc ?

— Je n'ai aucune certitude là-dessus. Catherine, ma tante, est restée malade pendant un an environ. C'est ma mère qui a pris le relais, et les choses se sont gâtées.

Laura eut un frisson ; en périphérie de son champ de vision, les contours du restaurant s'estompèrent à mesure que les images du chalet refaisaient surface. Elle se remémora une Marie livide, en colère, à une fenêtre de l'étage, contemplant l'océan, le visage baigné de larmes, sa robe longue maculée de sang... Laura se tenait alors dans l'ombre de la cage d'escalier. Témoin muet des sanglots de sa mère, elle avait lentement reflué vers le rez-de-chaussée, consciente qu'au moindre mot de sa part, au moindre dérangement, sa mère allait entrer dans une rage folle.

De retour au présent, assaillie par les relents de friture et les rires qui fusaient d'un box situé près des consoles de poker vidéo, elle cilla et vit qu'elle était couvée du regard par un Harrison Frost perplexe. Un regard incrédule, intelligent. Sexy, même. Mais surtout sceptique.

Elle se racla la gorge, rangea les souvenirs indésirables dans le recoin obscur de sa conscience qui leur était dévolu.

— Vous ignorez ce qui a pu arriver à Marie, hasarda-t-il, l'air intrigué.

Elle détourna les yeux, incapable de se plonger dans ce regard inquisiteur et tellement mâle.

— Lors de sa dernière grossesse, ma mère a fait une fausse couche, puis elle a été suivie par un médecin, et ensuite... peu de temps après, elle a disparu.

— Disparu ?

Elle fit « oui » de la tête, toute au souvenir des vents coulis qui gémissaient dans les entrailles du vieux chalet, à la manière d'un bavardage sinistre entre fantômes se glissant sous les portes. Elle eut soudain aussi froid que sous les rafales d'un blizzard arctique.

— Genre... morte ?

— Oui.

Coude sur la table, elle plaqua les deux mains sur sa tasse pour capter la chaleur du mug en céramique.

— Que s'est-il passé ?

— Aucune idée. Je ne pense pas qu'aucune de nous, les sœurs, le sache. En tout cas, personne ne m'en a jamais rien dit.

— Mais quelqu'un doit savoir. Catherine, proposa-t-il.

— Si elle est au courant, c'est un secret bien gardé.

— Mais vous en êtes certaine ?

— Hé, je ne suis sûre de rien ! protesta-t-elle, car c'était la stricte vérité. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il y a un cimetière sur la propriété et que Marie y est enterrée.

— Un cimetière privé, clarifia-t-il.

— Oui. À l'époque, l'inhumation a été tenue secrète. Ma tante a eu peur de nous effrayer, mais elle a fini par nous montrer la tombe. Suite au décès de ma mère, Marie, Catherine a tout chamboulé. Les adoptions avaient déjà cessé depuis longtemps ; là, tante Catherine a fait boucler le périmètre et claqué la porte au monde extérieur. Étant l'une des sœurs aînées, en tout cas parmi celles qui demeuraient toujours au chalet, ce black-out ne m'a pas plu du tout. Comme je multipliais les tentatives d'évasion, Catherine me proposa un marché : me laisser travailler un temps dans une épicerie de Deception Bay. Par la suite, j'ai exprimé le souhait d'intégrer une école d'infirmières et je suis partie à l'âge de dix-huit ans.

— Et vous avez été la dernière à partir ?

— Oui... je, enfin... oui. Autant que je sache, en tout cas ; si les choses avaient changé, Catherine m'aurait mise au courant. On s'écrit. Des lettres à l'ancienne. L'électronique et le chalet, ça fait deux.

Harrison hocha la tête et exhiba de sa poche un minuscule enregistreur numérique.

— Pas de ça, dit-elle en secouant la tête. On a conclu un marché, vous oubliez ? Pas d'enregistrement.

Il hésita puis rempocha le petit appareil.

— Il n'est pas enclenché, au moins ? demanda-t-elle, prête à quitter le bistrot. Vous ne l'auriez pas allumé pour qu'il enregistre en douce, comme dans les films ?

— Non mais je rêve !

Il ressortit le gadget électronique qu'il posa sur la table. Le témoin d'enregistrement était éteint, mais pour enfoncer le clou, il retourna l'appareil, ouvrit la trappe et ôta les piles du compartiment.

— Satisfaite ?

— On va dire oui.

— Tant mieux, mais j'aimerais bien prendre quelques notes.

Il rempocha l'enregistreur désactivé pour en sortir calepin et stylo. Voyant qu'elle allait se remettre à rouspéter, il se pencha sur la table.

— Écoutez, nous avons conclu un marché et je m'y tiens, d'accord ? Je n'ai pas l'intention d'étaler votre histoire sur la place publique, mais j'aimerais consigner certains détails afin d'écrire un papier sur Justice quand il aura été pincé.

Laura n'apprécia pas.

— Vous allez me faire regretter d'avoir accepté de vous parler...

À sa plus grande surprise, il tendit la main à travers la table pour s'emparer de l'une des siennes.

— Faites-moi confiance.

Ses doigts étaient d'une force et d'une chaleur extraordinaires. Elle sentit un courant électrique inattendu circuler dans son système sanguin et s'empressa de libérer sa main. Le sourire de Harrison paraissait aussi sincère qu'il était engageant.

— Je ne ferai ni ne publierai rien qui puisse vous contrarier. J'en fais le serment. Sauf si cela peut contribuer à la capture de ce fumier.

Là résidait le dilemme, la vraie raison qui l'avait poussée à accepter cette invitation. Si Frost pouvait contribuer à renvoyer Justice derrière les barreaux, elle était prête à tout pour l'y aider, y compris à lui livrer des informations sur le Chant des Sirènes. Une fois encore, il la dévisagea avec ses fichus yeux noisette.

Numéro de charme. Encore et encore.

— Vous me tiendrez au courant la première ? D'accord ? Avant de tenter quoi que ce soit ?

La discussion prenait un tour qu'elle n'avait pas prévu. Mais alors, pas du tout.

— Oui.

Elle le regarda, perplexe, hésitant à lui faire confiance.

Pas question, pas alors qu'il prétendait prendre des notes ! Mais une décision immédiate s'imposait : la pointe de son stylo survolait déjà une page vierge de son calepin.

— Commençons par votre mère, Marie. Fournissez-moi quelques détails. Comment était-elle ?

— Sincèrement, je ne sais pas trop. Elle représentait un mystère pour nous toutes. D'après Catherine, ma mère et elle se chamaillaient tout le temps à notre sujet. Concernant notre éducation, leurs philosophies étaient opposées. Catherine était partisane de l'autorité ; ma mère défendait l'amour libre.

— Quel âge aviez-vous quand votre mère est morte ?

— Dix, presque onze, je crois. Enfin, à la louche. J'étais gamine, et c'est un sujet qui est resté tabou par la suite.

Il nota quelque chose puis poursuivit :

— Et c'est à peu près à cette époque-là que Catherine a bouclé les portes.

— Je crois, oui.

Il secoua la tête.

— C'est violent.

Plus que violent, songea-t-elle en buvant une nouvelle gorgée de son café qui refroidissait, c'était alors une nécessité.

Pour tenir les démons à distance.

# Chapitre 12

Justice s'éveilla avec un sursaut qui manqua de lui faire quitter le semblant de lit confectionné avec l'épais manteau de Cosmo et son propre uniforme de Halo Valley roulé en boule en guise d'oreiller. Les lattes en chêne massif du plancher avaient la dureté du métal. Il se redressa en position assise, le cœur battant. Une lumière blafarde sourdait par les fissures des parois et l'unique fenêtre de la pièce, un vasistas crasseux et voilé par les toiles d'araignée sur le flanc ouest.

Il lui fallait un moyen de transport... il pouvait toujours...

Le relent de perfidie écoeurante emplit ses fosses nasales.

L'une d'elles était dans les parages !

Celle qui était enceinte.

Un rictus involontaire naquit sur ses lèvres.

Cette puanteur de sorcière en rut était un vibrant appel à les renvoyer, elle et le monstre qui croissait dans ses entrailles fétides, dans les noirceurs abyssales de leurs origines.

Sentant son poulx bondir et son cœur battre plus fort, il se mit à transpirer malgré la fraîcheur matinale ; la fenêtre crasseuse laissait entrevoir un ciel bas, une brume épaisse. Tout à fait éveillé, il fut assailli par la vision soudaine du mal profond, sinueux, qui prenait ses racines dans leur arbre généalogique. Un serpent lové dans leurs replis intimes, qui leur corrompait le sang. Il était tapi là depuis des années. Des générations. Bien à l'aise dans le cœur et la matrice des femmes, l'envoyé de Satan était dépêché pour que ses suppôts femelles accomplissent sa volonté.

Il en eut la chair de poule. Il avait été témoin du phénomène chez la femme qui lui avait donné le jour. Il l'avait senti dans la chair de ses sœurs. Toutes des catins. Terrées, comme autant de vipères sous un rocher... sauf que l'odeur de celle-ci était bien plus forte. Elle était tout près.

Il laissa enfler l'excitation. Il avait passé des années dans un état cotonneux, végétatif. Faible, incapable d'accomplir ce qui devait l'être. Puis il y avait eu Jezebel. Hors les murs de leur presbytère maléfique, il l'avait traquée. Jusqu'à ce qu'elle soit autorisée à entrer. Accueillie. Introduite dans le saint des saints du Chant des Sirènes, ce puits de noirceur dont il avait été éjecté à la manière d'un détritrus. En même temps que la truie qui lui avait donné naissance. Il s'était vu contraint de supporter sa grossesse suivante, de contempler l'amas de chair humaine contourné qu'elle mit au monde. Ses sœurs. Ses plus proches parentes, bien plus que les femelles qui résidaient au chalet. Il était conscient que ces dernières n'étaient que de lointaines cousines, apparentées via les aïeux qui avaient construit le chalet...

*Petites sœurs...*

Il frissonna en pensant à elles toutes. Il demeura hésitant, emprunté, jusqu'au moment où il rattrapa et poignarda Jezebel. À cet instant, il sut. Sa voie était limpide. Mais la marâtre avait sombré dans la démence ; en ville, elle était la risée de tous. Elle lisait les lignes de la main, tirait les cartes contre quelques dollars. Se mentait à elle-même. Priait pour être reprise auprès d'*elles*.

Jamais tenu informé – oh non, sa garce de mère prenait un malin plaisir à le laisser patauger dans le noir –, il s'était renseigné par ses propres moyens. La catin qui l'avait enfanté avait été bannie pour avoir couché avec l'un des hommes de la sorcière au cœur noir. Lui vouant la même haine qu'aux autres gueuses, il avait déjà failli la tuer. Et voici qu'il se voyait accorder une nouvelle



chance de finir le travail.

Telle était la volonté de Dieu.

Il entendit des griffes érafler le toit, puis l'appel d'un corbeau solitaire. Il cilla, passa la main dans sa barbe naissante. Sa priorité : un moyen de transport. Il n'était qu'un homme, après tout, quels que soient les noms qu'on lui donne. Psychopathe. Schizo. Tueur fou. Cinglé. Des qualificatifs qui ne l'affectaient plus, désormais, bien qu'à une certaine époque, il ait eu l'impression de se faire enfoncer des clous dans les yeux et les oreilles chaque fois qu'une de ses *sœurs* faisait pleuvoir sur lui la litanie d'insultes.

*Bâtard.*

*Imbécile.*

*Attardé.*

*Loufdingue.*

Elles ne valaient pas mieux. Bien pire, en vérité.

Il était plus que partant pour accomplir la volonté de Dieu. Sa mission. Il se faisait un devoir de les tuer toutes. De les exterminer, afin de bannir à jamais la maladie qu'elles véhiculaient.

Il ne pouvait compter sur l'aide de personne, songea-t-il en se levant. Sa vessie était pleine ; il tourna la tête jusqu'à faire craquer ses cervicales. Justice était l'unique garçon de la famille à avoir atteint l'âge adulte. Ses sœurs avaient réussi à tuer tous les enfants mâles. Sauf lui.

La colère fusa dans son système sanguin, et toute cette injustice lui fit grincer des dents. Il serra les poings jusqu'à ce que les veines saillent sur ses poignets.

Il était déterminé à venger la mort de ses frères.

Et à devenir l'unique survivant sur cette terre de leur tribu maudite.

Savvy poussa les portes vitrées de Seagull Pointe et arpenta la faible étendue de moquette industrielle bleue jusqu'à l'accueil. Elle était en tenue civile et n'avait pas davantage le statut de shérif adjoint. Promue inspectrice à Gresham, elle jouissait du grade équivalent au sein du BSCT et n'aimait guère le caractère voyant de l'uniforme beige. Mais elle possédait un badge qu'elle présenta à la fille du guichet qui séparait les bureaux du hall d'entrée. Il flottait dans l'air une odeur de café et de bacon, relents d'un petit déjeuner servi récemment. Plusieurs résidents occupaient encore les tables de la salle à manger, vaste pièce débouchant sur l'accueil. La réceptionniste contempla le badge de Savvy comme quelqu'un qui n'a pas la première idée de l'attitude à adopter.

— Inspectrice Savannah Dunbar du bureau du shérif du comté de Tillamook, se présenta Savvy. Je souhaite voir l'une de vos patientes, Madeline Turnbull.

— Oh... euh...

Elle regarda par-dessus son épaule, espérant peut-être voir apparaître quelque responsable, constata qu'il n'y avait aucun soutien à attendre et lorgna du côté de la pendule murale fixée près de l'entrée.

— Euh... laissez-moi appeler le directeur.

Âgée de dix-huit ans tout au plus et flanquée d'un badge estampillé « Keri », la réceptionniste actionna un bouton et attendit. Près de deux minutes.

— Euh... Il n'est pas arrivé, on dirait.

Elle se passa la langue sur les lèvres ; parler à une détentrice de l'autorité la mettait mal à l'aise. Elle quitta son tabouret.

— Une petite seconde, je reviens avec Inga.

*Va pour Inga*, songea Savvy. Elle patienta quelques minutes en détaillant les plaques de félicitations fièrement affichées près du tableau de pointage et le vase où trônait un assortiment de fleurs en soie – roses et œillets.

Keri reparut avec une Inga présumée et reprit place dans son siège sans s’embarrasser avec les présentations.

— Inga Anderssen, déclara la nouvelle venue.

Femme entre deux âges à la chevelure blonde qui virait au gris, Inga, sèche et directe, étudia Savvy avec attention.

— Notre directeur, Darius Morrow, est indisponible. En quoi puis-je vous aider ?

Quand Savvy lui eut exposé l’objectif de sa mission, elle se borna à secouer la tête.

— Je crains fort que ce soit impossible. Madeline n’est pas en mesure de répondre à vos questions. Pour l’essentiel, elle ne réagit pas à son environnement immédiat.

— Je souhaite malgré tout la rencontrer.

— Les gens des médias ont déjà essayé.

La voix d’Inga dénotait une satisfaction certaine. De toute évidence, la presse avait échoué tandis qu’elle triomphait.

— Je comprends les raisons qui vous poussent à écarter les journalistes, mais je suis ici en mission officielle.

— Et moi, je vous répète qu’elle est indisponible.

Tandis que Keri remuait des papiers de son côté du guichet et que deux seniors poussaient des déambulateurs assortis le long du couloir débouchant sur la réception, Savvy et Inga se regardèrent en chiens de faïence. Dans le cadre de son travail, l’inspectrice était habituée à voir son jeune âge et son frais minois jouer contre elle.

— Allez-vous m’obliger à revenir munie d’une commission rogatoire ? dit-elle avec un sourire en franche rupture avec le timbre inflexible de sa voix.

Inga la détailla de bas en haut, puis de haut en bas. Elle mourait d’envie de contre-attaquer, cela sautait aux yeux. Mais l’une et l’autre savaient pertinemment qu’au bout du compte, Savvy aurait la loi pour elle. Aussi eut-elle un pincement de lèvres et un haussement d’épaules avant de lâcher : « Très bien, par ici », et de guider Savvy au fil d’un couloir qui tournait à droite avant de déboucher sur la partie résidentielle de l’établissement. Les panneaux muraux indiquaient que les appartements médicalisés se trouvaient dans l’aile opposée.

Inga ralentit à hauteur d’une chambre, entra et invita Savvy à l’imiter.

Peau grise contre le drap blanc, Madeline « Maddie la Dingue » Turnbull gisait dans un lit d’hôpital. La chambre était dénuée du moindre objet personnel. Ni cadre photo ni bouquet, pas le plus petit bibelot issu du passé. À côté du lit, un siège toilette avec réceptacle incorporé ; sur le plateau roulant orienté vers la patiente, un verre à moitié vide muni d’une paille. Avec son store baissé, la pièce baignait dans une pénombre de crypte, et l’odeur d’urine le disputait au relent d’antiseptique.

Les yeux ouverts, Madeline contemplait le dallage du plafond. Savannah avait vu le même masque sur le visage de son père quand celui-ci était entré dans le monde irréel, crépusculaire, annonciateur de sa mort prochaine. Elle ignorait tout de cette femme, mais selon elle, la fin était affaire de semaines, peut-être de jours.

— Je suis l’inspectrice Savannah Dunbar, se présenta-t-elle à la femme silencieuse. Jusqu’à hier, votre fils Justice Turnbull était interné à l’hôpital pénitentiaire de Halo Valley. Il s’est évadé dans la soirée et n’a pas encore été retrouvé.

Madeline gisait, inerte, la poitrine à peine soulevée par sa respiration. Aucune réaction à l’annonce.

— Il pourrait tenter de venir vous voir.

Savvy patienta, mais rien ne se produisit. Le caractère oppressant de la chambre commençait à lui peser ; elle fut prise d’un début de nausée. Cette réaction physique surprit la jeune femme qui s’estimait imperméable aux atmosphères lugubres. Elle se targuait d’un grand professionnalisme, en avait même remontré à plus d’un macho sur le terrain des boyaux solides. Mais, à l’instant, cette impression de mort imminente, conjuguée aux relents de chlore, de sueur et à une odeur douceuse qu’elle n’arrivait pas à identifier, lui fit légèrement tourner la tête.

Un bip assourdi la fit se retourner vers Inga Anderssen, qui scrutait l’écran d’un petit pager qu’elle venait d’extirper d’une poche intérieure.

— Avez-vous bientôt terminé ?

— Oui.

— Je dois prendre cet appel, prévint la responsable avant de s’éclipser.

Savannah l’entendit passer un coup de fil dont la teneur se mua immédiatement en engueulade pour soins déficients à quelque autre patient. Elle étouffa le son en poussant la porte et reporta son attention sur Maddie.

— Nous mettons l’équipe en état d’alerte, afin de nous assurer que vous-même et les autres pensionnaires ne courez aucun risque. Si, pour une raison ou une autre, il entrait en contact avec vous, appuyez sur votre bouton d’appel. Il faut nous prévenir au plus vite.

Elle attendit, égrena les secondes dans sa tête jusqu’à être en mesure de quitter la chambre sans donner l’impression de partir précipitamment. Plus loin dans le couloir, sa communication téléphonique terminée, Inga Anderssen se dirigeait de nouveau vers la chambre.

— C’est un garçon, dit la femme alitée.

— Pardon ?

Savvy pivota vers elle, le cœur en émoi. La femme lui était apparue à la limite du coma, et, pourtant, elle venait de s’exprimer distinctement. Avec effroi, elle constata que Maddie avait les yeux rivés sur elle. Le malaise fit naître un frisson sur les avant-bras de l’inspectrice.

— Voulez-vous connaître votre avenir ? fit la femme âgée.

— Inspectrice ?

Lancé depuis le couloir, l’appel d’Inga fit sursauter Savannah. Après avoir rouvert la porte, l’infirmière en chef posa un regard sévère sur elle, les traits tendus.

— En avez-vous terminé ?

Savvy reporta son attention sur Madeline dont les yeux se refermaient doucement, comme si l’effort l’avait épuisée. Elle resta un long moment à contempler la presque morte avant de se tourner vers Inga.

— Elle vient de me parler.

— Quoi ? impossible, fit Inga en haussant un sourcil.

— Elle ne parle pas ?

— Pas un mot.

— Pourtant, elle vient de le faire.

— Votre charme a dû agir, rétorqua Inga, incrédule. Vous entendez ça, Maddie ? L'inspectrice affirme que vous venez de lui parler.

Sur son lit, la femme respirait à peine.

— Mais oui, bien sûr. Un vrai moulin à paroles. Qu'a-t-elle dit ? Elle a parlé de vous tirer les cartes ?

Constatant qu'Inga gloussait et que Maddie la Dingue s'était replongée dans ce monde crépusculaire entre la vie et la mort, Savvy préféra partir. Elle dépassa l'infirmière cassante, regagna l'accueil, contourna un vieux monsieur en chaise roulante et fila vers les portes coulissantes. Giflée par la froidure matinale, elle avançait toujours, se refusant à courir. Ainsi donc, Maddie la Dingue était sortie de son coma pour lui glisser quelques mots. Et alors ?

— Ressaisis-toi, bon sang !

Sur le parking, elle venait d'arriver à hauteur de sa Jeep de service quand sonna son portable. Après avoir chassé l'air qu'elle n'avait pas eu conscience de bloquer dans ses poumons, elle répondit.

— Dunbar.

— Burghsmith et Clausen ont retrouvé le fourgon, exposa froidement Lang. Celui destiné au transfèrement de Turnbull depuis Halo Valley.

— Bien. Et notre oiseau ?

— Aucun signe du fugitif pour l'instant, mais il semble qu'on ait vu juste : il vise la côte. Le fourgon a été découvert plusieurs kilomètres à l'ouest de Halo Valley.

Savvy regarda par-dessus son épaule puis scruta l'aire de stationnement presque vide, comme si elle s'attendait à voir Justice Turnbull surgir d'un buisson. Ce qui, bien sûr, n'arriva pas.

— Qu'est-ce que ça a donné, avec Maddie la Dingue ? voulut savoir Lang.

Sourcils froncés, Savvy eut un regard pour l'entrée de Seagull Pointe.

— Elle est alitée. Pas vraiment consciente. Je lui ai parlé de Justice, mais je ne sais pas ce qu'elle a pu capter.

— Elle a réagi ?

— J'ai cru qu'elle me disait quelque chose, mais... *(Non, tu sais qu'elle a parlé !)* D'après le personnel soignant, elle ne dit jamais un mot.

— Ramène-toi, qu'on aille ensemble à l'endroit où le fourgon a été découvert. D'après les premiers éléments, Turnbull l'aurait conduit jusqu'en haut de la colline avant de le précipiter dans une ravine. De là, il a dû être pris en stop. Il aurait pu mettre le cap sur la vallée, mais, dans ce cas, ça signifiait repasser devant Halo Valley et tous nos gars. En plus, on sait qu'il a des trucs à finir dans le coin. Il va essayer de passer voir sa mère, d'après toi ?

— Possible.

De nouveau, elle sentit une onde de malaise glisser sur elle, ce qui était ridicule. Elle était flic, bon sang, avec nerfs d'acier et tout le toutim !

— Il a déjà essayé de la tuer, rappela Lang qui paraissait s'adresser à lui-même autant qu'à Savannah.

— L'équipe est en alerte et se montre très protectrice envers Madeline. J'ai bien failli ne pas la voir. Elle devrait être en sécurité.

— Qu'as-tu pensé d'elle ?

— Je te l'ai dit, elle ne réagit pas des masses.

— Je me suis renseigné sur elle dans le patelin. En son temps, c'était a priori une voyante tout ce qu'il y a de précis.

« C'est un garçon ! » Les paroles de Maddie résonnèrent dans son cortex.

— Elle flanque encore la frousse à certaines personnes, poursuivit Lang, même si, d'après moi, dans les années qui ont précédé son agression par Justice, elle était inoffensive. On patrouille aux abords de son motel condamné, mais ça ne donne rien.

— Et le phare ?

— Une seule voie d'accès. Il n'a pas tenté de s'y rendre. On va continuer à surveiller Maddie la Dingue, son motel, le phare et le Chant des Sirènes jusqu'à ce qu'il se pointe. Mais il est dans la nature, Dieu sait où, et bien trop malin pour remettre les pieds à ses planques habituelles.

(L'amertume de Lang était perceptible via la liaison cellulaire.) Enfin bref, je t'attends et on va sur place.

— Une seconde ! Tu as réussi à contacter McNally ? dit-elle en se référant au flic à la retraite du commissariat de Laurelton.

— Pas encore. J'ai cru comprendre qu'il était parti camper avec son fils pour le week-end. Hors réseau, apparemment. Mais j'ai parlé à Becca Sutcliff-Walker. Elle et son mari, Hudson Walker, sont sur les dents depuis l'évasion de Justice. Je leur ai dit qu'ils seraient les premiers informés dès qu'on l'aurait coffré.

— J'espère que ce sera bientôt, dit Savvy avec émotion.

— Tout pareil de mon côté.

Savvy raccrocha, ferma les yeux et leva le visage vers le ciel. L'air était chargé d'humidité. La brume était descendue des montagnes pour s'étaler sur la rive ; dans cette lumière voilée, tout paraissait flou.

Une fois dans sa Jeep, elle vérifia l'heure et constata que l'épreuve avec Inga et Maddie, suivie du coup de fil avec Lang, avait duré moins d'une demi-heure. Dieu que la journée promettait d'être longue ! À la faveur d'un coup d'œil au rétroviseur, elle contempla l'édifice tout en quittant le parking. Elle savait que Justice Turnbull était un tueur. Un maniaque obsessionnel, tourné vers un seul objectif. Mais s'il était ne serait-ce qu'à moitié aussi flippant que sa mère, ces qualificatifs ne suffisaient pas. Il appartenait à une catégorie indéfinie à ce jour.

*Voulez-vous connaître votre avenir ?*

Elle secoua la tête et enclencha une vitesse.

Sans façon, merci.

# Chapitre 13

Laura commençait à avoir des gargouillis dans l'estomac.

Au terme d'une petite éternité, leurs assiettes de *huevos rancheros* arrivèrent avec des excuses.

— Micmac en cuisine, désolé, dit le serveur alors qu'ils avaient commandé plus d'une demi-heure auparavant.

Elle goûta la nourriture avec prudence, les yeux de Harrison posés sur elle, et, dès la première bouchée, elle admit avec surprise :

— C'est vraiment délicieux.

— Qu'est-ce que je vous disais, fit-il, radieux. Ça valait le coup d'attendre.

— Pas sûre.

Ils demeurèrent un instant occupés par leur pitance, puis Laura avança avec précaution :

— Vous êtes d'un abord un peu trop facile...

— J'en déduis que vous ne me faites pas confiance.

— Parce que je devrais ?

— À vous de me le dire, répondit-il en riant.

— Ce n'est pas une réponse, Frost. (Elle agita sa fourchette dans sa direction.) D'après moi, tout ceci – le petit déjeuner, la décontraction, le sourire avenant – fait partie de votre technique d'interview.

— Si c'est efficace, appelez ça comme vous voulez.

Les coins de ses yeux se plissèrent.

— Je sais, vous n'êtes pas très versé en sémantique.

Ayant mis la main sur une bouteille de sauce piquante, il en versa sur ce qui restait de son plat.

— Dites-moi, s'interrogea-t-il à voix haute, pourquoi les flics iraient-ils vous croire folle si vous leur expliquiez la façon dont vous connaissez l'angle d'attaque de Justice ?

— Tandis que vous non ?

— Peut-être pas. (Il avala une bouchée qu'il fit couler avec une gorgée de café.) Quel est-il, au fait ?

— Son angle d'attaque ?

En se plongeant dans ses yeux noisette, Laura comprit qu'il était facile de s'y perdre. Effrayant.

— Je pense qu'il est le seul à pouvoir répondre avec précision.

Harrison remplit leurs tasses ; elle ajouta un peu de crème dont elle contempla les volutes à la surface du breuvage.

— Croyez-vous au paranormal ? risqua-t-elle en agitant sa cuillère pour finir de diluer la crème.

Elle était consciente de s'aventurer en terrain miné. Journaliste, il s'intéressait aux faits, aux choses tangibles, perceptibles. Il n'avait que faire des « impressions » et des « ressentis ».

— Pas vraiment.

— Je m'en doutais un peu.

Il enfourna une pleine fourchette de haricots rouges, de tortilla et de sauce *ranchero*.

— Pourquoi ? demanda-t-il après avoir dégluti.

— Parce que la police non plus.

— Vous êtes en train de me dire que vous êtes extralucide ?

— Pas vraiment, dit-elle en reprenant ses propres paroles à dessein. Mais ma famille a fait l'expérience...

— L'expérience ? répéta-t-il pour la relancer.

— Nous avons... nous avons toutes...

— Oui ?

Elle se demanda sincèrement s'il fallait se jeter à l'eau. Son cœur commença à battre plus fort.

— Des... pouvoirs magiques ? suggéra-t-il.

— Je savais que vous alliez vous moquer.

— Je ne me moque pas, se défendit-il avec une telle sincérité qu'elle fut – presque – portée à le croire. J'essaie seulement de voir où vous allez.

Comme elle restait de marbre, il avança :

— Seriez-vous en train de m'expliquer que vous jouissez d'un genre de perception extrasensorielle ?

— Holà, je commence vraiment à regretter de m'être lancée là-dedans, dit-elle, sincère. J'en étais sûre...

— Écoutez, je vais peut-être avoir du mal à avaler tout le bazar extrasensoriel, mais je ne suis pas complètement étroit d'esprit.

— Vraiment ? le défia-t-elle.

Il lui offrit ce sourire aguicheur qu'elle trouvait ridiculement fascinant. Elle baissa les yeux sur son assiette pour résister à son numéro de charme.

— Je compte bien le prouver, dit-il. Si vous me soumettiez un échantillon, pour voir ?

— Je suis infirmière, exposa-t-elle. Une bonne infirmière, qui croit à la science et à la guérison par la médecine. Si vous allez répéter ce que je m'appête à vous dire, je nierai tout en bloc. Je n'hésiterai pas à mentir : je fais bien mon métier, je n'ai pas envie que les patients me prennent pour une barjo.

— Ça marche.

Elle lui rendit son sourire sur le mode incrédule.

— Écoutez, fit valoir Harrison, les a priori ne donnent rien de bon en matière d'interview. Alors de grâce, arrêtez de me faire languir.

— L'une de mes sœurs a des prémonitions, énonça Laura. Des visions fragmentaires de l'avenir.

— De type ?

— Elle savait que Justice s'était évadé avant que je le lui dise.

— Mouais, c'était sur toutes les ondes...

— Tut-tut, fit Laura en secouant la tête. Aucune télé, aucune info ne filtre de l'extérieur. Elles n'étaient au courant que de ce que Cassandra leur avait appris.

— Cassandra ?

— Ne notez pas ça par écrit ! lança-t-elle en voyant Harrison tendre la main vers son calepin.

Au même instant, la porte du restaurant s'ouvrit pour livrer passage à trois hommes qui prirent place à une table voisine. Elle baissa la voix.

— Je suis sérieuse.

Il leva les mains.

— Je sais. J'ai compris. Je comptais justement vous demander de me balancer les noms. À vue de

nez, il y a assez de monde pour que j'aie besoin de dresser une liste.

— Pas question de vous livrer les noms. Ne me faites pas regretter d'avoir mentionné celui de Cassandra...

— Entendu.

— Entendu, répéta-t-elle, catégorique.

— Parlons de vous, alors. Quel est votre talent de société ?

Elle eut un regard pour son assiette à moitié terminée et l'écarta doucement. Elle ne l'avait jamais dit à personne. Appris à ne jamais le faire.

« Tu as besoin du chercheur de vérité. »

— Madame Adderley ?

— C'est Laura... enfin, Lorelei.

— Lorelei, comme dans la légende ?

Elle posa sur lui un regard étonné. Fort peu de gens connaissaient le mythe. Plus rares encore étaient ceux aptes à établir un lien.

— Je suis diplômé de journalisme avec une option en littérature anglaise, expliqua-t-il.

Elle ne sut quoi répondre. À force d'être surprise par Frost, elle en vint à se demander si ce n'était pas elle qui cumulait les préjugés envers lui. *Non, non*, décida-t-elle. Pas question de se mettre à douter d'elle-même. S'il restait une leçon à retenir de son mariage avec l'être suprême des je-sais-tout, Byron Adderley, c'était qu'elle pouvait faire confiance à son propre jugement. Elle prit une profonde inspiration pour se calmer avant de poursuivre.

— D'accord, voilà le topo. Il m'arrive de savoir de quel problème souffre un patient. De deviner le diagnostic.

— Est-ce tellement étrange... chez les personnels soignants ?

— Peut-être pas.

Laura pinça les lèvres. Elle savait son talent spécial, mais s'il n'avait pas envie d'y croire, inutile d'insister. D'un autre côté, elle avait besoin d'aide pour coincer Justice, et, jusqu'ici, il était le meilleur candidat disponible.

— Mais l'autre chose... le vrai pouvoir mental que vous aimeriez connaître... c'est...

— C'est ? relança-t-il.

Elle faillit éclater de rire. Quel avantage comptait-elle retirer d'une telle révélation ?

— D'accord, c'est que j'entends Justice.

— Vous l'entendez ? C'est-à-dire ?

*Bon sang, ça ne mène nulle part.* De toutes les choses aptes à convaincre Frost qu'elle était timbrée, il était difficile de trouver mieux.

— Ce que je veux dire, c'est que j'entends sa voix qui s'insinue dans mon esprit. Qu'il me parle.

Harrison Frost fit son maximum pour rester de marbre. Laura sentit l'effort intense qu'il produisait pour donner l'impression qu'il la croyait.

— Et... qu'est-ce qu'il vous raconte ? avança-t-il prudemment.

— Il dit « petite sssœur », répondit-elle en prenant une voix sifflante. Il le dit de manière si menaçante que ça vient me déchirer le cerveau et que je sais qu'il en a après moi. (Harrison la dévisageait avec intensité ; son expression ne trahissait toujours aucune incrédulité.) Toute ma vie, je l'ai senti rôder ainsi. Cela fait très longtemps qu'il envoie des messages de temps à autre, mais il m'a fallu atteindre un certain âge avant d'en saisir le sens. Je n'ai pleinement compris qu'au moment où il



a commencé à entreprendre sa mission.

Harrison arborait désormais un visage grave. Regard assombri, mâchoire serrée, il ne laissait pas voir une ombre de sourire.

— Sa mission meurtrière, il y a deux ou trois ans ? C'est bien de cela qu'il est question ?

Elle hocha la tête.

— Justice en a après ma famille. J'ignore pour quelle raison précise. Il veut notre mort à toutes.

— Et les messages qu'il vous envoie vont dans ce sens ?

— Oui. (Un silence.) Je sais de quoi ça a l'air.

Elle se frotta les joues sans ménagement, regrettant de s'être lancée là-dedans, consciente du fait qu'il était impossible de faire machine arrière. Par ailleurs, il fallait bien que quelqu'un sache qu'elle était en contact avec Justice, même s'il apparaissait douteux de faire confiance à un journaliste comme Harrison Frost.

— Sa voix est vraiment forte, en ce moment. Il m'a localisée. Je suis sur son radar.

— Vous pensez qu'il veut vous tuer.

*Moi et le bébé.*

— Oh que oui.

Si elle avait une certitude, c'était celle-ci.

— Qu'est-ce qu'il vous reproche ?

— Bonne question. D'après Catherine, Marie s'est montrée cruelle envers lui quand il était enfant. J'ignore ce que cela recouvre au juste. On peut faire preuve de méchanceté, voire de brutalité et de cruauté de manière symbolique. Mais même fictive, aux yeux de la victime, la cruauté est réelle.

Il enclencha son stylo et eut un froncement de sourcils pensif.

— Quid de la mère de Justice ?

— Madeline, dit-elle en rassemblant ses souvenirs. Je... je ne sais pas trop. En revanche, il a bien essayé de la tuer. Il ne m'a jamais envoyé de message à ce sujet, et quand... quand il essaie de m'atteindre, je lui bloque l'accès.

— Mentalement ?

— Oui. Absolument.

— Donc, lui aussi possède un pouvoir mental.

Elle opina.

— Oui, j'imagine.

Le regard de Harrison s'étrécit.

— Comment est-ce que ça fonctionne, au juste ?

— Je dresse une barrière mentale qui le bloque. Il me suffit de visualiser le mur, de le concevoir haut et solide, et il se retrouve coincé derrière.

— Mais vous ne venez pas de dire que sa voix est plus forte ?

— Depuis son évasion, oui. (Elle hocha la tête, sentit les cheveux de sa nuque se hérissier à la simple mention des messages sifflants, atroces, proférés par Justice.) Mon Dieu, c'est tellement horrible.

Harrison resta un moment à la regarder avant d'annoncer à voix basse :

— Je pense que ça suffira. Je n'ai plus de question pour l'instant.

— Parfait.

À dire vrai, elle se sentait épuisée ; exhumer tous ces vieux souvenirs et rester concentrée sur la

malveillance de Justice était un exercice éreintant.

Harrison s'adossa à son siège, attira l'attention du serveur et demanda l'addition. Quelques secondes plus tard, la note arriva sur la table. Le journaliste déposa plusieurs billets alors qu'elle enfilait son blouson. Ils zigzagèrent ensemble entre les tables et longèrent le bar où, malgré l'heure matinale, le barman tirait des bières et préparait des Bloody Mary.

Un court instant, Laura sentit la main de Harrison lui effleurer les reins lorsqu'il l'aida à contourner deux nouveaux arrivants qui bavardaient et occupaient plus que leur espace dans l'allée. Une fois à hauteur de la sortie, Harrison lui glissa à l'oreille :

— Je veux que ce type retourne au trou. Sincèrement.

— Moi aussi, abonda Laura avec chaleur.

Elle ne trouverait pas le repos avant qu'il soit derrière les barreaux. Ou mort.

— Si vous pouvez m'aider à le coincer, je suis partant, quelle que soit la manière dont vous vous y prenez, ajouta-t-il en poussant la porte d'un coup d'épaule pour retrouver la grisaille du dehors. S'il vous recontacte, faites-moi signe.

— Entendu.

Et elle comptait bien tenir parole, même si le bénéfice à en retirer paraissait pour le moins incertain. Debout sur le perron face à l'océan, elle remarqua qu'un banc de brume roulait vers le rivage. À terme, il finirait par engloutir toute la plage, compliquant la tâche des nettoyeurs volontaires arrivés en masse pour y collecter les détritiques.

Il resta lui aussi perdu dans ses pensées sur les larges degrés de bois, ce qui dérangerait une mouette venue fouiner sur le trottoir.

— Une minute, reprit-il. Est-ce que ça marche dans les deux sens ? Vous pouvez le contacter ?

Laura n'avait jamais essayé, et n'avait pas envie de le faire.

— Je n'en sais rien. Peut-être.

Tout était possible.

— La question est plutôt : seriez-vous disposée à le contacter ? Vous savez, pour le faire sortir du bois ?

Immobile au sommet des marches, elle le fusilla du regard.

— Laissez-moi comprendre... Vous me demandez de me mettre en danger ? C'est un psychopathe, vous savez. Si... si je le laisse entrer dans mon esprit, il saura précisément où je me trouve.

Harrison fronça les sourcils, aveuglé par les rayons obliques qui sourdaient à travers la brume qui allait s'épaississant.

— Et donc, il viendra vous chercher. C'est ce que vous pensez ?

— Oui !

— Vous en êtes certaine ?

— Oui, autant qu'on peut l'être.

La grimace du journaliste s'accentua.

— D'accord. Pas bon, ça.

— Pas bon du tout.

Gagnée par l'humidité de la froidure matinale, elle se sentit à nouveau glacée jusqu'aux os.

— Sait-il où vous travaillez ?

— Il ignore tout de moi hormis mon prénom. Enfin, je l'espère, dit-elle avec un pincement au cœur alors qu'ils traversaient l'aire de stationnement jonchée de flaques dans un crissement de gravillons.

— Sait-il à quoi vous ressemblez ? demanda-t-il.

Laura eut un geste involontaire vers ses cheveux teints et vit le regard de Harrison suivre son mouvement.

— S'il se retrouve à proximité, j'imagine qu'il me reconnaîtra.

— C'est pour cette raison que vous ne vouliez pas être filmée, hier soir ?

— Pour cette raison et pour beaucoup d'autres, mais oui, admit-elle, c'était la principale.

— Et quand vous a-t-il contactée pour la dernière fois ?

— Ce matin, quand je prenais ma douche. (Elle se remémora sa voix sifflante venant couvrir le bruit du jet, la malveillance palpable de Justice... si proche... si méchamment proche.) Il m'a dit qu'il venait me chercher.

— Dans ces termes exacts ?

— Non... je ne me souviens plus.

Laura se sentit gênée de mettre ainsi ses secrets à nu. La façon dont Harrison l'examinait, comme pour chercher à mieux comprendre, avait quelque chose d'extrêmement pénible.

— Récapitulons, insista-t-il. Depuis son évasion, vous avez le sentiment que ses messages sont plus forts.

— Ce n'est pas une impression mais un fait. Il est possible que ses messages aient été bloqués pendant son séjour à Halo Valley. Je n'ai eu aucun signe de lui pendant toute son incarcération. (Harrison opina lentement ; elle poursuivit.) Je sais de quoi ça doit avoir l'air. La petite dame est cinglée, à deux doigts de finir elle-même à Halo Valley.

— Mais non.

Alors qu'il secouait la tête, elle remarqua que ses cheveux fonçaient avec l'humidité.

— J'ai entendu pas mal de trucs bizarres au fil des ans, expliqua-t-il. Peut-être que vous possédez vraiment un pouvoir spécial. Peut-être pas. Il peut s'agir d'une simple intuition. Ou alors, il y a quelque chose de plus. Peu importe, au fond.

Il paraissait sincère. Elle se garda de scruter ses yeux trop longtemps, craignant de s'y perdre et de se mettre à croire à tout ce qu'il racontait, ce qui, selon elle, serait une grosse bêtise.

— Mais je suis disposé à admettre l'idée pour voir où elle nous mène, poursuivit-il. Vous y croyez manifestement, et si ça nous permet de coincer ce salopard, banco. Or, si je vous suis bien, il serait resté muet parce qu'il était au gnouf.

— Oui... Peut-être à cause de la distance, mais... j'ai le sentiment que son mutisme a pu être causé par le traitement : les médocs ont peut-être inhibé ses facultés. Simple hypothèse, je ne suis sûre de rien à ce sujet.

— Peu importe. Ce qui compte, c'est qu'il ne vous a pas contactée avant son évasion. Et que, à présent, vous le recevez fort et clair.

— Exact, dit-elle, consciente de dissimuler un mensonge par omission.

*La grossesse. C'est pour ça qu'il est si proche. Il m'a trouvée parce que je suis enceinte.* Son incarcération n'expliquait pas tout.

— Oui ? s'enquit Harrison, le regard scrutateur, comme s'il cherchait à lire ses pensées.

*Je dois veiller sur mon bébé.*

La voyant trébucher sur un nid-de-poule, Harrison la rattrapa par un bras.

— Hé, tout va bien ?

*Non, ça ne va pas. Et il en sera ainsi tant que Justice est en cavale, peut-être tant qu'il vivra.*

Dans un effort pour museler ses émotions, elle ferma les yeux et se tourna vers l'océan pour sentir la caresse de l'air humide, chargé de pluie, apaiser son esprit qui battait la campagne, toujours fermement soutenue au creux du coude par Harrison.

— Écoutez, dit-il avec conviction, je vais me mettre en chasse. C'est un assassin. Les flics le trouveront peut-être les premiers. Ou alors, ce sera moi.

— Pour votre article ?

Elle perçut l'intonation mordante de sa répartie alors qu'ils arrivaient à hauteur de sa Subaru.

— Pour le bien de l'humanité. (Il lui offrit un nouveau sourire et lui lâcha le bras.) Et oui, en effet, ça fera un papier d'enfer.

Il restait une question en suspens – tacite, floue, comme perdue dans la brume – mais elle devina que celle-ci taraudait l'esprit du reporter.

— Vous souhaitez que je vous aide à le trouver, n'est-ce pas ?

Pour Laura, cela ne faisait aucun doute. C'était l'essence même de leur tête-à-tête.

— Oui, admit-il, sincère. Mais la décision vous appartient. D'ici là, je vais fouiner un peu. Sa mère pourrait savoir quelque chose. Ou l'une de vos sœurs, la tante Catherine ? Selon vous, j'ai une chance d'obtenir une entrevue ?

— Non, répliqua-t-elle aussitôt. Vous êtes journaliste. Mâle.

— Hum... Entendu. Ma foi, Justice a vécu dans les parages. Votre famille est d'ici. Il va se pointer pour vous coller aux basques. Les flics ne sont pas des imbéciles ; ils le savent, eux aussi, et c'est une simple question de temps avant qu'ils le retrouvent.

— Mais vous comptez leur griller la politesse, devina-t-elle en cherchant ses clés dans son sac.

— C'est l'idée, oui.

— Une idée folle.

Il haussa les épaules.

— Et « la secte » aussi, ce sera très vendeur.

— Pas plus que la capture d'un tueur fou en cavale. Mais, en toile de fond, ça rendra bien, admit-il sans détour. Cela étant, je n'écrirai pas un mot là-dessus tant que vous ne m'aurez pas donné le feu vert.

Elle était obligée de le croire. De lui faire confiance. Elle venait de mettre son âme à nu... enfin, presque à nu, puisqu'elle n'avait pas mentionné l'enfant à naître ou le fait que son état la rendait plus vulnérable, plus facile à localiser pour Justice.

— Alors, comment comptez-vous vous y prendre ? demanda-t-elle tout en déverrouillant l'habitacle.

— Là tout de suite ? En vous serrant de près. S'il vous envoie des messages, je souhaite être présent quand le prochain arrivera. (Harrison la regarda par en dessous.) Et si jamais vous changez d'avis et décidez de le contacter, je tiens à être de la partie.

— Pourquoi ai-je le sentiment d'être manipulée ?

— Simple impression.

*Au temps pour le prétendu « bien de l'humanité »...*

— Ne comptez pas sur moi pour passer un coup de fil au cinglé, dit Laura en ouvrant la portière côté conducteur de l'Outback. On appelle ça l'instinct de conservation, je crois.

— Je n'ai aucunement l'intention de vous mettre en danger.

Elle leva les yeux au ciel, façon appuyée de lui signifier « ben voyons ».

— Sérieusement, je compte bien rester à vos côtés à chaque étape.

— Tout aussi sérieusement, épargnez-moi la romance sirupeuse de série B...

Il lui retoucha le bras. Ses longs doigts s'enroulèrent autour de sa manche de blouson.

— Je ne plaisante pas. Mais c'est à vous de voir.

— Là-dessus, on est d'accord.

— Si vous changez d'avis et décidez de le pincer au plus vite, vous savez qui appeler.

— Vous ne doutez de rien, dites !

Elle retira son bras, ravie de rompre tout contact physique. Qu'était-elle allée s'imaginer ? Qu'il s'inquiétait pour elle ? Parfaitement ridicule : elle le connaissait à peine !

— Et puis il y a le bureau du shérif. Ils sont sur le coup.

— Ils font tout leur possible, j'en suis sûr, convint-il.

Mais il s'était gardé d'énoncer la fin de sa phrase : « Sauf qu'ils ne disposent pas de votre capacité unique à déterminer sa position. »

— M'appellerez-vous la prochaine fois que vous... entendez parler de lui ? (Il exhiba une carte de visite au dos de laquelle il griffonna quelque chose.) Mon numéro de portable.

Et Laura, tout en se répétant qu'il s'agissait d'une mission suicide, que ce maudit reporter avait perdu la tête, glissa le bristol dans une poche de son sac. Quelle triple buse !

— Je vais y réfléchir. Merci pour le petit déjeuner, en tout cas. Vous aviez raison, les œufs valent le déplacement.

— Je vous en prie, Lorelei.

Après un rapide sourire, il se dirigea vers son Impala au petit trot, le dos bien droit, la foulée souple et athlétique.

Elle s'arracha à sa contemplation et monta dans sa voiture.

Tout en manœuvrant pour s'extraire de l'aire de stationnement, elle le vit grimper dans sa Chevrolet fatiguée. Un type sexy. Très sexy, et nanti d'une mission. L'exact opposé de ce qu'il lui fallait là tout de suite.

Elle observa néanmoins l'Impala s'engager sur la chaussée en se demandant dans quel pétrin elle venait de se fourrer.

# Chapitre 14

Le docteur Maurice Zellman était assis dans sa chambre, au premier étage de l'hôpital. Dès qu'il l'aperçut depuis le seuil, Lang remarqua la gaze blanche qui lui ceignait le cou et l'expression douloureuse qui lui crispait la bouche. Les pupilles de Zellman, en revanche, trahissaient une fureur intense ; en voyant Lang sanglé dans son uniforme du BSCT, il leva la main et lui fit signe d'entrer.

— Docteur Zellman, je suis Langdon Stone, du bureau du shérif du comté de Tillamook, se présenta-t-il en s'approchant du lit.

Voyant Zellman intensifier son geste, Lang se colla au lit et dut baisser les yeux pour contempler l'homme à la barbe bien tenue et au maxillaire crispé. Le psychiatre toucha son bandage à la gorge, désigna ses lèvres tremblantes et secoua légèrement la tête.

— Vous ne pouvez pas parler. (Lang hocha la tête.) Vous venez de subir une opération. Ça vous va si je pose quelques questions auxquelles vous répondez en faisant oui ou non de la tête ?

Hochement sec.

— Je souhaite éclaircir certains points. Votre patient, Justice Turnbull, vous a frappé à la gorge avec votre propre stylo.

Zellman pinça les lèvres et opina à nouveau. Le couinement d'un chariot à médicaments qui ferrailait dans le couloir s'entendit grâce à la porte laissée entrouverte par Stone.

— Il n'était pas menotté. Est-ce vous qui l'aviez décidé ?

Le docteur darda sur lui un regard brûlant et ne fit aucun signe.

— Il a agressé le vigile, Conrad Weiser, puis filé au volant du fourgon. Rétrospectivement, vous rappelez-vous quelque chose, n'importe quoi susceptible de nous aider ? Un indice qui pourrait nous conduire à lui ? Un élément a priori ténu mais qui, avec le recul, suggère qu'il avait prémédité son évasion ?

Zellman se contenta de le dévisager. Lang sentit la colère de l'homme qui affluait par vagues successives. La colère et, peut-être, la honte : la négligence du praticien avait directement facilité l'évasion de Justice. Et il en était conscient.

— Si quelque chose vous vient, dit Lang, le mieux serait de l'écrire. Et si jamais vous souhaitez nous faire part d'un détail utile issu des séances de thérapie...

Lang savait qu'il venait de suggérer d'empiéter sur la sacro-sainte confidentialité entre le patient et le médecin, mais basta, ce barjo avait poignardé Zellman à la gorge : dans l'esprit du policier, cela devait compter pour quelque chose.

Les lèvres pincées, Zellman réclama papier et stylo d'un signe impérieux. Lang gagna le couloir et quêtâ l'attention d'une jeune infirmière qui s'empressa d'aller quérir ce qu'il demandait ; la voyant rappliquer illico, il la gratifia d'un sourire qui la fit rougir jusqu'aux oreilles.

Il tendit le petit bloc-notes et le stylo à Zellman, qui resta de longues secondes à contempler sa feuille avant d'écrire : « Le phare. Le motel de sa mère. Seagull Pointe ? »

— Seagull Pointe est le nom de l'établissement où réside sa mère, confirma Lang.

Zellman eut un nouveau hochement de tête, ses épaules s'affaissèrent et il perdit un peu de son air guindé.

— Nous surveillons ces endroits mais, jusqu'ici, il ne s'y est pas manifesté. Une autre idée ?

Les yeux plissés, Zellman réfléchit à la question. Au bout d'un instant, il écrivit : « Il veut avoir vue sur la mer. Il en parle avec vénération. Même enfermé, il fait face à l'ouest. »

Lang évalua cette information. En bordure d'océan Pacifique, le rivage s'étirait sur des centaines de kilomètres.

— Vous pensez qu'il est resté dans les parages de Deception Bay ?

Une fois encore, Zellman opina vigoureusement.

— Et qu'il va s'acharner sur les femmes du Chant des Sirènes ?

À cela, Zellman fronça les sourcils et écrivit : « Elles l'obsèdent. » Courte pause, puis : « Mais tous ceux qui lui barrent la route seront en danger. »

— La fois précédente, il n'a pas lancé d'attaque frontale sur le chalet, dit Stone. Vous l'estimez capable de donner l'assaut ?

Zellman fit la moue. « Il compte les éliminer une par une. En groupe, elles sont trop fortes. Il est rusé. Calculateur. Habile. »

L'admiration transpirait dans ces quelques mots. Le bon docteur s'était-il laissé berné par Justice ? Essayait-il au contraire de justifier la ridicule erreur de jugement qui avait permis à Turnbull de prendre l'ascendant sur lui ?

— Si quoi que ce soit d'autre vous revient..., dit Lang avec un regard pour le bloc-notes qu'il laissa aux bons soins de Zellman.

Le psy hochait la tête, la mine grave, puis regarda droit devant lui en fronçant les sourcils, vivante image de la fureur teintée de détermination. Selon Lang, Zellman devait l'avoir mauvaise de s'être fait duper et ridiculiser, et ce bon vieux tueur fou de Justice ne s'en était pas privé.

C'était un jour de juin gris, morne et froid. Le brouillard qui descendait des terres venait brouiller dunes, maisons et commerces et masquait la chaîne côtière. Debout sur une plage encaissée, Justice ne distinguait pas grand-chose hormis les vagues bordées d'écume qui venaient mourir sur ses pieds bottés.

Malgré la brume, il y avait du monde partout et cela l'avait pris au dépourvu. D'ordinaire, avec une météo pareille, les plages de l'Oregon étaient pratiquement désertes. Il était tellement accaparé par son monde intérieur et l'urgence de sa mission qu'il avait manqué de heurter deux personnes distinctes sur la courte distance entre le hangar à palourdes et la plage proprement dite.

Il entendit approcher, avant d'apercevoir, un groupe de six ou sept individus qui donnaient de la voix. Portant manteaux, couvre-chefs, gants et bottes, tournant la tête d'un côté puis de l'autre, ils tendaient parfois le bras pour désigner quelque chose. Juste avant de se détourner, il aperçut la casquette de base-ball qu'arborait l'un d'eux, au front de laquelle figurait en lettres rouges éclatantes : « Opération plages propres !! »

Une journée de nettoyage volontaire. Il eut subitement envie de garder jalousement cette étendue de sable. *Fichez le camp*, songea-t-il. *Maudits bénévoles... Laissez-nous tranquilles, cet endroit et moi.*

Ses doigts se replièrent dans les gants de Cosmo. Il leur ressemblait trait pour trait, comprit-il alors. La couverture était parfaite. Un véritable don de Dieu. Les bottes, le blouson et le pantalon de Cosmo, qu'il avait fallu resserrer à la ceinture car Justice rendait au moins dix kilos au hippie.

Déjà, le groupe s'éloignait, se perdait dans la brume basse ; Justice cessa de retenir son souffle. Il se redressa, visage tourné vers l'océan, et pensa à la foule qui allait passer les plages au peigne fin

toute la journée. Une marée humaine perdue dans le brouillard.

Qui pouvait peut-être lui donner un coup de main.

Affluence sur la plage signifiait forcément véhicules rangés sur les diverses aires de stationnement et autres voies d'accès près des dunes.

Il savait y faire avec les véhicules.

Revigoré, Justice marcha plein nord vers la route, penché pour faire mine de scruter la végétation en quête de détritrus, s'éloignant ainsi de son abri temporaire. Encore à plusieurs kilomètres de Deception Bay, il ne comptait nullement faire tout le trajet à pied. Il pouvait prendre un véhicule – berline, pick-up, 4 × 4 – et le garder plusieurs heures, voire plusieurs jours en planifiant son coup au plus juste.

À environ un kilomètre et demi de son point de départ, il peina dans le sable sec des dunes vers les maisons construites en front de mer puis suivit un court chemin de terre. Celui-ci déboucha sur une voie en montée sinueuse pour enfin arriver sur la 101. Là, une aire de stationnement offrait une vue imprenable sur l'océan... par temps clair. Si, d'ordinaire, le lieu n'accueillait que trois ou quatre voitures, ce jour-là, Justice vit toute une rangée de véhicules garés en tous sens à travers les bancs de brume, et d'autres encore garés pare-chocs contre pare-chocs sur plusieurs épaisseurs. À trois rangées du premier rang, il aperçut une petite voiture gris métallisé dont l'arrière était dangereusement proche de la chaussée. Orientée face à la mer, elle ne disposait pas de l'espace nécessaire pour se garer. Au volant, une jeune femme s'était tournée vers la portière ouverte et hurlait presque dans son portable.

— Non ! Merde ! Je n'ai trouvé de place nulle part. *Nulle part !* Cette journée de bénévolat, c'est de la daube, Kay. Non plus. Derek aussi est introuvable, et s'il n'est pas là, merde à tout ce cirque ; je me tire. (Elle écouta quelques secondes.) Dis-lui simplement que je suis venue, d'accord ? Je rentre à la maison, un somme fera passer ce foutu mal de crâne. Je te rappelle depuis Portland.

Alors qu'elle rabattait d'un coup sec le clapet de son téléphone, elle prit soudain conscience de l'attention que lui portait Justice. Sans se tourner vers lui, elle éructa :

— Tu veux ma photo, taré ?

Il sentit un froid familial gagner ses entrailles. Taré. Enfant échangé.

Personne dans les parages. Le brouillard était tombé sur eux : les formes des véhicules les plus éloignés disparaissaient sur ce parking perdu dans le temps et l'espace. Penché vers elle, il répondit :

— Vous risquez de vous faire percuter l'arrière.

— Va te faire foutre.

Elle voulut refermer sa portière, mais Justice s'était interposé.

— Dégage, *minable !* hurla-t-elle.

Il la gifla avec une telle force que sa tête rendit un bruit sec.

— Qu... quoi ? s'écria-t-elle en faisant mine de s'extraire de son siège.

Mais Justice lui saisit la tête à deux mains, sonda les yeux bleus écarquillés par la terreur puis imprima un mouvement de torsion de toutes ses forces. Elle se débattit, lui griffa le bras, ce qui accentua son excitation et le persuada d'avoir affaire à un être vil. Empli d'une vigueur nouvelle, d'un frisson qui lui fouaillait l'âme, il l'étreignit par la gorge et serra jusqu'à ce qu'elle émette un dernier râle.

Elle n'était personne. Il fallait qu'elle meure.

— *Petite sssœur*, siffla-t-il à voix haute en envoyant un message aux autres créatures de son



espèce.

Celle-ci n'avait aucune importance, mais elles sauraient ainsi ce qu'il avait fait et trembleraient dans leur âme noire.

Après avoir poussé son corps inerte sur le siège passager, il lui cala le crâne contre l'appui-tête. Ses yeux étaient exorbités ; sa langue pendait un peu. Lui fermant les paupières avec les doigts, il étudia brièvement le résultat. Elle avait l'air d'une morte. Il boucla sa ceinture puis fit délicatement pivoter sa tête vers lui, jusqu'à ce qu'elle donne l'impression d'avoir piqué du nez dans son sommeil.

Il recula ensuite le siège côté conducteur de manière à pouvoir étendre ses jambes et engagea doucement la voiture sur l'autoroute avant de s'élancer dans le brouillard.

*Petite sssœur...*

Le message imprima une brûlure sous l'épiderme de Laura, qui se redressa en sursaut de la table sur laquelle elle s'était assoupie.

Elle cligna des yeux à plusieurs reprises pour revenir péniblement à l'instant présent. Elle était à la maison. Endormie sur une chaise. Les souvenirs affluèrent. Sur l'aire de stationnement du *Casier de Davy Jones*, avant qu'ils aillent chacun de leur côté, elle avait réussi à convaincre Harrison Frost qu'elle lui téléphonerait sitôt contactée par Justice. Et là, « boum », Justice venait de l'agresser mentalement.

Tout à fait éveillée, elle s'en voulut d'avoir si librement parlé à Frost, se demanda ce qu'elle avait pu lui trouver pour lui faire confiance à ce point, l'envelopper, l'attirer dans son monde à elle. Un reporter, qui plus est.

Cette somnolence... cette saute de concentration venait de lui coûter cher. Profitant d'une barrière mentale baissée par inadvertance, Justice avait glissé son message jusque dans sa conscience.

*Petite sssœur...* Le sifflement résonna dans l'esprit de Laura.

Son cœur frémit. Mon Dieu, non !

Bien qu'elle ait presque immédiatement érigé sa muraille, elle avait eu le temps de glaner une bribe d'informations qui la fit trembler d'effroi.

*Il vient de tuer quelqu'un. Une femme. Qui se trouvait sur sa route.*

*Une innocente !*

D'un pas hésitant, elle gagna la fenêtre et regarda au-dehors en laissant courir ses doigts sur l'appui. Elle comprit que Justice avait *souhaité* qu'elle sache. Qu'elles soient toutes mises au courant. Elle n'était même pas certaine que ce qu'il venait de diffuser par voie mentale soit vrai, mais il tenait à ce qu'elle y croie. Pour la terrifier.

— Salopard ! murmura-t-elle.

Elle n'aurait pas dû laisser filer Harrison, se dit-elle en empoignant son sac pour extraire la carte de visite et son téléphone. D'une main tremblante, elle commença par ajouter le numéro de portable à sa liste de contacts. Elle tint ensuite le pouce au-dessus du bouton vert, prête à passer l'appel.

Mais... était-ce la conduite à tenir ? Il voulait qu'elle se signale à Justice, et elle n'était pas sûre d'en être capable.

D'un autre côté, que faire si Justice avait réellement tué quelqu'un ? Appeler la police ? Une connaissance ?

La main posée sur la bouche, elle compta ses battements de cœur et s'enfonça dans un siège du

salon, près de la petite cheminée. Justice tenait à lui faire croire qu'une femme était morte. Si c'était le cas, la malheureuse ne craignait plus rien ; Justice y avait veillé. En revanche, s'il s'agissait d'un mensonge, alerter la police ou Harrison ne ferait qu'inciter autorités ou reporters à lui demander d'où elle tirait cette information, avec des conséquences désastreuses pour rien.

Si Harrison paraissait plus enclin à la croire que les hommes du shérif, le prévenir comportait néanmoins un risque.

Mais quelle autre option avait-elle ? Que faire ?

Les yeux baissés sur le téléphone, elle laissa son pouce descendre sur le bouton vert et enclencha la liaison avec le portable du journaliste.

Samedi après-midi. Accroché à flanc de colline à la manière d'un manteau de fourrure grise, le brouillard descendait jusqu'à la plage, au sud, mais n'avait pas encore englouti la ville de Seaside. Attablé à l'extérieur du café-glacier, Harrison était cette fois, grâce à Dieu, venu sans Chico.

Le café qu'il avait commandé était resté intact. Son esprit était tout entier tourné vers l'entrevue matinale avec Laura – alias Lorelei – Adderley. Ex-épouse de Byron Adderley. Membre de la secte réputée, ancienne résidente du Chant des Sirènes.

Cet aspect-là, en soi, suffisait à remplir un papier. Qu'elle se refusait pour l'heure à voir publié, mais qu'il ne mangeait pas de pain d'étoffer.

En revanche, il ne s'agissait là que d'une facette de la saga Justice Turnbull, songea-t-il en observant piétons et véhicules défilier au ralenti le long de Broadway, la nuque caressée par la fraîcheur marine.

Il avait rechigné à la laisser partir, mais enfin, il n'allait quand même pas exiger de devenir son garde du corps : primo, elle l'aurait envoyé paître, secundo, lui-même avait d'autres chats à fouetter. S'il ne croyait guère à cette histoire de « communication » avec Justice, c'était sans importance aucune. Seul comptait le lien entre Laura et la secte. Son statut de membre. Si, en outre, grâce à quelque bizarrerie, elle était réellement capable de localiser le tueur fou par la pensée, il était preneur. Plutôt deux fois qu'une.

Peu importait. D'une manière ou d'une autre, l'affaire était rêvée pour un reporter. Il but une longue gorgée de son café tiédi.

— Hé m'sieur ! râla une voix féminine dans son oreille gauche.

Au prix d'un effort, Harrison parvint à ne pas sursauter et déguisa son moment d'absence en s'étirant, bâillant puis rétorquant d'un air las :

— Ouais, quoi ?

Elle vint se poster face à lui. Il ne s'agissait pas de la fille à laquelle il avait parlé la veille, mais de celle qui travaillait au café-glacier. Elle avait les cheveux nattés sur le dessus du crâne, et le reste lui cascadaient en mèches sombres jusqu'aux épaules. Un tatouage en vague forme de cœur dépassait de son col d'uniforme, et plusieurs bracelets tissés s'enroulaient autour de sa cheville gauche.

Enfin, elle était de fort méchante humeur.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? Vous cherchez à pécho une mineure, ou quoi ? Je devrais appeler les flics !

Elle était mignonne avec son faux air canaille. Le soupçon la faisait apparaître plus âgée que ses seize ou dix-sept ans probables ; plus dure, aussi.

— Un type sans emploi ne peut plus se la couler douce sans passer pour un vieux dégoûtant ?

répliqua-t-il sèchement. Je suis casé, d'accord ? Une seule nana me suffit amplement, et, au moins, la mienne est assez vieille pour avoir un peu de jugeote !

Elle se hérissa sous le coup de la surprise, puis contre-attaqua rapidement.

— Qu'est-ce que vous insinuez, là ? Que je suis débile ?

— Je suis assis là et basta, d'accord ?

— Ça fait des jours entiers que vous traînez ici...

— Hé, j'ai payé mon café. C'est un pays libre. Va donc pourrir la vie à quelqu'un d'autre, dit-il en lui faisant signe de dégager.

— Je vous ai vu parler à Lana. Poser tout un tas de questions qui ne sont pas vos oignons !

Il lui décocha un regard noir, comme s'il en avait sa claque de se voir ainsi envahi par une greluche.

— Écoute-moi bien, Jenny, grinça-t-il. Je ne connais aucune Lana. Si tu retournais plutôt faire ton travail en me fichant la paix ?

Elle écarquilla les yeux puis plaqua la main sur le badge de poitrine épinglé à son haut d'uniforme à rayures rouges et blanches.

— Vous... avez intérêt à arrêter de nous tourner autour ! bredouilla-t-elle avant de regagner le comptoir à rabat qui lui servait d'accès à la boutique.

— Avec plaisir, marmonna-t-il avant de s'étirer dans son siège et de poser sur elle un regard de pur dégoût.

Il jubilait intérieurement. S'il connaissait déjà le prénom de Jenny pour l'avoir lu sur son insigne, il ignorait jusqu'ici celui de Lana. Il pouvait donc mettre un nom sur deux ses sept Pécheurs capitaux, voire trois, puisque Lana avait fait allusion à un certain N.V. En outre, ces gamins avaient grand-peine à faire profil bas. Flanqués d'un nom de guerre, ils affichaient leur colère et faisaient tout pour attirer l'attention. Tous les démasquer promettait d'être un jeu d'enfant.

Incidentement, il s'interrogea sur l'horaire de fin de service de Jenny et suspecta qu'une filature s'avérerait tout aussi simple. Il misait sur des retrouvailles entre Lana, Jenny et les autres. Quelque part sur la plage. Avec tous ces maudits bénévoles qui ratissaient le sable, ils formeraient un groupe parmi tant d'autres.

En outre, on était samedi. À ce jour, les cambriolages s'étaient tous déroulés le samedi soir.

Son portable sonna ; il ne reconnut pas le numéro qui s'affichait. *Deuxième fois en deux jours*, songea-t-il, agacé.

— Frost.

— Salut, c'est Laura Adderley. Je... vous appelle... parce que...

Elle s'interrompit sur une respiration.

Il fut surpris. Agréablement. La façon abrupte dont elle avait pris congé ce matin même, après les *huevos*, ne présageait guère d'un appel rapide. Et pourtant, voici qu'elle le contactait une petite poignée d'heures plus tard.

— Parce que ? relança-t-il.

— Parce que selon moi, Justice vient peut-être de tuer quelqu'un.

# Chapitre 15

Harrison était abasourdi.

Il avait bien entendu ? Justice Turnbull venait de tuer quelqu'un, et Laura était au courant ? Toute son attention se porta sur cet échange téléphonique ; le bruit de fond de Seaside en juin s'estompa.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui. Non. Peut-être. Enfin... oui, j'en suis sûre, dit-elle avec un tremblement perceptible dans le timbre. Il s'agit d'une femme. Pas quelqu'un de ma famille, j'en suis certaine. Quelqu'un d'autre.

Il entendit la panique qui montait dans le ton de sa voix.

— Holà, du calme. Ça va ?

— Non, ça ne va pas du tout. Oh, mon Dieu.

Les sourcils froncés, le cerveau en ébullition, il bondit de sa chaise.

— Comment l'avez-vous appris ?

— Vous le savez très bien. Je vous ai expliqué.

Il regarda du côté de Jenny. Debout derrière son comptoir, les bras croisés sous la poitrine, elle continuait à le fusiller du regard. Il lui tourna le dos et poursuivit :

— Il vous a contactée ? Par télépathie ?

Court silence.

— Eh bien... oui.

— Et... ?

— Il tenait à ce que je sache... qu'il avait tué quelqu'un. Seigneur, je... je ne sais pas quoi faire. Je sais bien que j'ai l'air d'une bête de foire, mais...

— Non. Pas à mes yeux, intervint-il avant qu'elle perde totalement les pédales.

— Cela ne m'était encore jamais arrivé.

— Essayez de retrouver votre calme.

— Ça ne va pas, la tête ? Retrouver mon calme ? Vous avez entendu ce que je viens de dire ? Il vient de commettre un meurtre !

— D'accord, dit-il en écartant les doigts devant lui comme si elle était en mesure de le voir.

— Hé, doucement ! fit une joggeuse, contrainte de faire un écart pour esquiver son bras tendu.

Il l'ignora.

— Bien, où êtes-vous ?

— Chez moi.

— Où ça se trouve ?

Elle hésita.

Il ne pouvait pas lui en vouloir : elle le connaissait à peine.

— Je veux vous aider, plaida-t-il sans lui rappeler que c'était elle qui était à l'origine du coup de fil.

Après un long soupir suivi d'un : « Après tout, quelle importance ? », elle communiqua son adresse. Rapidement. Comme si les mots, en s'éternisant dans sa gorge, risquaient de l'étouffer.

— Compris. Je vous retrouve d'ici une demi-heure environ, dit-il après avoir calculé le temps nécessaire sans tenir compte des embouteillages ou du brouillard.

Estimation très optimiste un samedi après-midi de juin, surtout avec une brume à couper au couteau entre Seaside et Deception Bay et le supplément de véhicules occasionné par l'opération de nettoyage des plages, mais pieux mensonge pour qu'elle n'aille pas paniquer en apprenant le temps réellement nécessaire. Elle risquait de regretter, de tout faire pour l'empêcher de venir.

À la faveur d'un nouveau coup d'œil vers Jenny, il vit qu'elle servait une cliente : occupée par le dépôt d'une boule de glace rosâtre dans un cornet gauffré, elle en louchait presque tandis que la femme sortait des billets de son portefeuille, un tout-petit agrippé à sa jambe. Il sut alors qu'il laissait en plan son scoop sur les ados cambrioleurs au moment où Jenny risquait de le conduire au reste de la bande, et il n'en avait cure.

Justice Turnbull était *le* scoop du moment.

Quant à Laura, elle était possiblement en danger. Seule. Exposée au prochain passage à l'acte de Turnbull, quel qu'il puisse être. *Et tu t'es montré décisif dans ce petit jeu-là, pas vrai ? En l'encourageant à « communiquer » avec un tueur fou...*

Il ressentit plus qu'une pointe de remords bien qu'il n'ait guère prêté le flanc à cette histoire de prétendue télépathie... Le chalet, la mère décédée, la tante effrayante, la communication mentale, les murs érigés dans sa tête, tout ça lui avait paru un brin parano.

Sauf que Justice semblait une fois encore avoir frappé.

Cette pensée l'aiguillonna.

Il trotta jusqu'à sa Chevrolet, bondit au volant et conduisit en réprimant difficilement son sentiment d'urgence. Une main sur le klaxon, il fit presser les vacanciers d'un jour qui lambinaient par troupeaux entiers à l'occasion de la journée « Opération plages propres !! » Les kilomètres défilant à allure réduite sous les roues de l'Impala, Harrison fut bientôt réduit à un paquet de nerfs, tantôt debout sur les freins, tantôt soumis à un effort de volonté pour ne pas klaxonner ces escargots en camionnette, 4 × 4, conduite intérieure, pick-up... lente procession estivale déployée sur la 101.

Après force jurons dans sa barbe, il arriva enfin devant la maison de Laura, humble cottage aux nombreux travaux d'entretien remis à plus tard. Son appel remontait à plus d'une heure.

— Merde.

Sitôt sorti de la voiture, il empoigna son ordi portable sur la banquette arrière, hésita, l'abandonna avec l'enregistreur numérique. Après un dernier regard pour son Impala, il flatta sa poche arrière et son sempiternel calepin. Pas question de lui laisser penser qu'il venait dans l'intention d'écrire un papier, même si l'intention faisait plus que l'effleurer.

Une volée de marches grinçantes conduisait à un porche tout aussi sonore. D'un gris uniforme, la peinture s'écaillait aux jointures et l'ensemble était légèrement de guingois. Il frappa à la porte en risquant un coup d'œil par l'un des trois regards en losange qui formaient une diagonale dans la partie supérieure de l'huis. L'angle réduit lui permit d'apercevoir Laura qui débouchait à vive allure du fond de la maison, ses cheveux teints ramenés derrière les oreilles.

Quand elle ouvrit, il ne vit que ses yeux bleu-vert, graves, prudents, pleins de secrets. Et remplis d'effroi.

Un instant, il eut envie de l'attirer à lui, de l'étreindre et de lui dire que tout allait bien se passer. Voire de poser ses lèvres sur les cheveux de Laura pour la reconforter.

*Tout doux, cow-boy !*

Il réprima son élan avant de commettre un acte stupide, susceptible de provoquer un mouvement de rejet. Voyant son bras s'élaner de son propre chef, il esquissa un geste maladroit pour couvrir cette

bévue. Qu'est-ce qui lui prenait, bon sang ?

À son « ça va ? », elle parut elle aussi sur le point de se jeter dans ses bras mais n'en fit rien. Collée au montant, elle laissa échapper un soupir.

— Oui. Enfin, je fais aller, il faut bien. (Elle afficha un sourire contrit, misérable, et regarda nerveusement derrière elle.) Entrez.

Dès qu'il fut à l'intérieur, elle remit le verrou. Ils se retrouvèrent dans l'entrée, sous les rayons obliques diffusés par les trois regards en losange. Elle se mordit la lèvre, secoua la tête.

— Il joue avec nous, dit-elle. Il a tenu à me faire savoir ce qu'il avait fait. Qu'il avait tué quelqu'un. (Ses yeux s'étrécirent sous l'effet d'une intense réflexion.) Il a fallu qu'il s'en vante.

— Il vous a indiqué ses motivations ?

Aussi absurde qu'apparaisse cette affaire de télépathie, il décida d'entrer dans le jeu. Aux yeux de Laura, à tout le moins, c'était bien réel.

— Je suis... Seigneur ! Parfois, j'ai... l'impression de le comprendre. (Elle frissonna.) C'est dingue, non ?

— Je me garderai de tout jugement personnel, dit-il. Cette victime présumée, qui est-elle, selon vous ?

— Aucune idée, dit-elle après avoir secoué la tête.

— Est-ce que... vous l'avez... vue ?

— Non.

— Très bien, comment ça s'est passé ? Que vous a-t-il dit ?

— Vous paraissez impatient, remarqua-t-elle.

— Je le suis, répondit-il aussitôt. S'il a tué quelqu'un, il y a des raisons de l'être !

Dans les yeux bleus de Laura, il vit qu'elle le soupçonnait de mentir.

— Vous ne me croyez pas. Pas vraiment. Tout ce qui vous importe, c'est d'obtenir des informations, et vous me prenez pour une idiote !

En la voyant faire volte-face, il la rattrapa par le coude ; elle se dégagea comme sous l'effet d'une brûlure.

— C'est vous qui m'avez appelé, lui rappela-t-il.

— En me disant qu'il s'agissait d'un meilleur choix que la police. Me serais-je trompée ?

À moitié tournée, elle lui présentait son profil. Il détailla ses lèvres, son menton, l'ovale de la joue. Le très léger duvet au niveau de la tempe. L'arc des sourcils, nettement plus clairs que les cheveux.

— Je ne sais plus où j'en suis, déclara-t-elle à personne en particulier, comme en phase d'éveil, avant de s'engager dans le porche voûté.

— Vous avez un tueur aux trousses, énonça-t-il sans détour tout en la suivant jusqu'à un living-room doté d'une cheminée en pierre et d'un mobilier flapi. Ça, au moins, c'est un fait. Je ne sais pas tout de quelle manière vous communiquez avec lui et avec votre famille, et ça n'a guère d'importance. Vous êtes en danger. C'est aussi le cas de beaucoup de gens, comme peut-être cette femme qu'il a tenu à vous mentionner.

Elle haussa les épaules et secoua la tête, les bras croisés sous la poitrine, les yeux rivés sur la fenêtre donnant sur l'allée et la rue. Son Impala garée dans l'allée était visible, tout comme le bungalow en vis-à-vis similaire au sien.

— Si vous disposez d'éléments plus concrets, je vous conseille d'appeler les flics.

— Pas question de parler aux autorités, répliqua-t-elle du tac au tac.

— Je sais. Et je crois comprendre pourquoi. J'ai eu ma part d'embrouilles avec la police, et, parfois, c'est très compliqué d'avoir affaire à eux. Prenez l'inspecteur Clausen du BSCT, par exemple. Comme j'enquêtais sur l'attitude déplacée d'un collègue à lui, c'est tout juste s'il ne m'a pas jeté dehors manu militari. (Elle n'avait pas l'air d'écouter ; il poursuivit malgré tout.) Bien sûr, j'étais en train... d'alléguer... que le flic en question avait refusé de voir que son frère se tapait une lycéenne mineure, et ça n'a pas plu du tout.

— Alléguer ?

— Oui bon, accuser, quoi. J'avais vu juste au sujet de ce salaud-là, mais personne n'a voulu en entendre parler, Clausen le premier. J'ai quand même publié mon papier, même si mon rédac' chef tremblait dans ses bottes.

— Qu'est-ce que ça a donné ? voulut-elle savoir en se retournant un peu, ce qui permit à Harrison de pouvoir à nouveau contempler son profil.

Ses mouvements avaient un caractère félin dont elle paraissait totalement inconsciente.

— Le gars s'est fait virer de son poste d'enseignant pour un « autre » motif, dit-il. Là-dessus, la nana a soufflé ses dix-huit bougies et ils ont filé ensemble. Tout le monde m'en a voulu à mort, ses parents y compris. Cette affaire leur déplaisait, mais bien moins que le tapage médiatique. Aucune plainte n'a été déposée. Pourtant, l'affaire était véridique. C'est arrivé peu de temps après mon entrée au *Breeze*, à une époque où j'avais déjà pas mal de soucis de réputation.

— Du type ? voulut-elle savoir, désormais complètement tournée vers lui.

Harrison et sa grande bouche... Il n'aimait guère évoquer ce qui était arrivé à Manny, mais elle s'était ouverte à lui. Désormais, c'était son tour. Donnant donnant, comme on dit.

— J'ai accusé l'associé de mon beau-frère d'avoir trempé dans l'assassinat de ce dernier, en s'arrangeant pour que cela ait l'air d'un banal fait divers.

La prise de conscience illumina les pupilles de Laura.

— Oui, je me souviens. Je vous ai vu aux infos, dans un sujet lié à cette fusillade, devant les portes d'une boîte de nuit. Vous affirmiez qu'il y avait anguille sous roche.

Harrison grogna.

— Je suis un théoricien du complot, à en croire les avocats de Bill Koontz et les allégations de Pauline Kirby et de sa fine équipe.

— Koontz était l'associé de votre beau-frère ? demanda-t-elle, sourcils froncés, en pleine réflexion sur ce qu'elle venait d'entendre.

Il hocha la tête.

— C'est désormais l'unique propriétaire de *L'Écluse*. Manny est mort. Ma sœur et ma nièce ont eu droit à des clopinettes.

— Selon vous, Koontz a organisé l'assassinat de votre beau-frère.

— Bien résumé. Hélas, je ne peux pas le prouver. Pas encore. Mais je le ferai. (Court silence.) J'ai perdu mon job au *Portland Ledger* à cause de la manière dont j'ai tourné mes articles, mais, là aussi, j'avais vu juste.

Elle réfléchit à la question. Ouvrit la bouche à plusieurs reprises pour se raviser aussitôt. Finalement, elle avança avec précaution :

— Si vous vous tenez à l'écart de la police pour cette histoire... et trouvez Justice le premier, ou une piste conduisant à lui... cela constituerait un grand pas vers votre retour en grâce, n'est-ce pas ?

— Ma foi... oui, évidemment, dit-il en posant un regard grave sur elle.

— D'accord, fit-elle avant d'aspirer une grande goulée d'air et de s'effondrer dans le canapé, toute frissonnante.

— D'accord quoi ?

— D'accord pour que vous m'aidiez. Pour que vous nous aidiez vraiment, ma famille et moi. Protégez-nous de Justice ; en échange, je tenterai de vous guider à lui. Enfin, plus précisément, de le guider à moi.

Elle tremblait tout en s'exprimant, comme si elle avait conscience qu'ils étaient en train de fouler la sépulture de quelque mort-vivant.

— D'accord, répéta-t-il.

Ils restèrent un moment à se regarder. Puis Harrison demanda :

— Et concrètement, comment comptez-vous contacter Justice ?

— Si j'abaisse ma muraille, il va me sentir.

Elle se détourna, comme embarrassée par le caractère absurde de son explication.

— Et ensuite...

Il leva les mains, paumes tournées vers le ciel en forme de question silencieuse sur la suite des événements.

— Je ne... suis pas capable de le faire tout de suite. J'ai peur, admit-elle.

Il hocha la tête, les yeux toujours rivés sur elle.

— Une vague notion de planning ?

Elle faillit éclater de rire, les mains toujours tremblantes.

— Non. Il me faut déjà rassembler mon courage. Ce n'est... pas chose facile.

— OK. Bien. Je vois. J'attendrai que vous soyez prête.

Au fond de lui, il n'était guère enchanté par la perspective de la voir entrer en contact avec Turnbull. S'il existait un autre moyen de retrouver ce salopard tout seul, ou d'envoyer les flics droit sur lui, c'était préférable. Pour l'heure, hélas, les options disponibles n'étaient pas légion.

Elle posa sur lui un regard immense, chargé d'émotion.

— Merci. Je dois... il faut... que je sois sûre que mes sœurs ne courent aucun risque. J'ai peur d'envenimer la situation. (Elle ferma les yeux un instant, s'enfouit le visage dans les mains.) Si je faisais quoi que ce soit qui conduise à la mort de l'une d'elles, je passerais le reste de mes jours à m'en vouloir.

— Je ne le laisserai pas s'en prendre à vous, promit-il.

— À nous toutes, susurra-t-elle.

— Vous toutes. Catherine. Vos sœurs. Mais personne n'est à l'abri tant qu'il est dans la nature. Croyez-moi, Lorelei, tout ce que je souhaite, c'est le coincer.

— Et écrire un papier.

Elle releva la tête et lui adressa un sourire sans joie. Il ressentit un léger tiraillement à la conscience à l'idée de l'utiliser ainsi à ses fins propres, mais enfin, il comptait bien veiller sur elle. Il se l'était promis.

— Et écrire un papier, admit-il.



# Chapitre 16

Le fourgon de l'hôpital fut arraché à la ravine par l'essieu arrière. Une fois l'épave au sommet de la mesa, les enquêteurs se livrèrent à un examen rapide avant qu'elle soit hissée sur un camion à plateau et envoyée au QG à fin d'analyses approfondies.

Langdon Stone marcha jusqu'à sa Jeep et attendit Savvy Dunbar, qui l'avait accompagné sur site après son passage à Seagull Pointe et sa visite à Maddie la Dingue. Réputée pour être peu loquace, Savannah était restée carrément muette pendant tout le trajet.

— Qu'est-ce qui te tracasse ? demanda-t-il en la voyant approcher.

— Je pensais à la personne qui a accepté de le prendre en stop.

Lang hocha la tête. La même idée noire lui trottait dans la tête.

— Si les intéressés sont encore en vie, ils courent un grand danger.

— Et pas qu'un peu, dit-elle en observant la route où le camion-remorque venait de disparaître avec l'épave du fourgon. D'après toi, à quelle heure a-t-il été pris en charge ?

— J'en déduis qu'à ton sens, il s'agit d'individus qui n'écoutaient pas les infos ou qui n'ont pas eu concrètement le temps de croiser quelqu'un qui les aurait mis en garde contre Justice.

Avec un hochement de tête pensif, elle rangea une mèche rebelle brun-roux derrière son oreille. De l'avis de Lang, elle était trop mignonne pour être flic ; s'il avait déjà vu passer quelques jolies filles dans le métier, pour une raison ou une autre, elles passaient toutes à autre chose assez rapidement. Il s'attendait à voir Savvy prendre son envol d'ici six mois maximum.

— Il a décollé de Halo Valley vers 18 heures, 18 h 30, récita Lang en reprenant la chronologie des faits. Et mis cap à l'ouest. Le temps d'arriver à l'embranchement et de passer la chaîne, ça nous donne quoi, du 19 heures ? Et du sept heures et quart, sept heures et demie pour benner le fourgon. Après, il retourne à la route et il attend. Quelqu'un se pointe, il se manifeste.

— Dans ses fringues de détenu, fit valoir Savvy.

— Je vois mal une femme s'arrêter pour le prendre en stop.

— Ou même un homme. Pas habillé comme il l'est.

Lang y réfléchit quelques secondes avant de poursuivre.

— S'il était resté à pied, on l'aurait déjà coincé.

— Y a-t-il quelqu'un à qui il aurait pu demander de l'aide ?

— Pas à ma connaissance, dit Lang avec une grimace. Ce type n'a pas d'ami, et il a tenté d'assassiner toute sa famille. Mère comprise.

Savvy ouvrit la portière côté passager de la Jeep de Lang et se hissa à l'intérieur. Ce dernier prit place au volant et se tourna vers sa collègue.

— Tu m'as tout raconté à propos d'elle ?

— J'espère qu'on va rapidement le retrouver, fut sa seule réponse.

Laura était presque malade à force de se mettre la rate au court-bouillon. Promettre, c'était une chose ; tenir sa promesse, une tout autre affaire. Elle avait dit qu'elle allait baisser sa garde. Laisser Justice connaître ses pensées. Mais après l'avoir promis, elle s'était dégonflée.

Car elle ne pensait pas qu'à elle-même : il fallait aussi tenir compte du bébé. Justice voulait s'en

prendre à elles deux. Et c'était ainsi qu'il l'avait trouvée. Il existait un lien entre Justice et la grossesse, un lien dont elle ignorait la nature mais qui faisait d'elle la cible du monstre.

Après l'avoir convaincue qu'il était vraiment dans son camp, Harrison était allé chercher son portable. Installé sur un siège de bistrot de la cuisine, il pianotait sur le clavier avec une rapidité déconcertante. Quand elle s'était mise à gamberger à propos du « coup de fil » à Justice, il avait simplement pris ses aises en marmonnant qu'il lui fallait mettre ses notes au propre.

Laura s'était efforcée de ne pas faire les cent pas. De ne pas trop penser au petit être qui croissait en elle, au sort que connaîtraient Catherine et ses sœurs si jamais Justice pénétrait leurs défenses. Elle se savait la plus vulnérable dans la mesure où il paraissait focalisé sur elle. Parce qu'elle vivait à l'extérieur ? Parce qu'elle était enceinte ? Un peu des deux ?

Peut-être aurait-elle dû contacter les autorités. Tenter sa chance en leur déballant tout. Mais ses explications auraient été trop confuses, et elle savait qu'ils l'auraient encore moins crue que ne le faisait Harrison Frost.

Pouvait-elle réellement compter sur Harrison en tant qu'allié ? Le pari semblait hasardeux, sauf qu'il avait lui aussi quelque chose à y gagner. En outre, il était le seul à la savoir apparentée aux femmes du Chant des Sirènes.

Sans oublier le fait qu'elle... l'appréciait.

Laura se passa les mains dans les cheveux, ferma les yeux, eut un mouvement de refus destiné à elle-même. Elle cessa de contempler les épaules du reporter penché sur son écran pour se concentrer sur la relation qu'elle entretenait avec l'homme qui souhaitait en finir avec elle, Justice Turnbull.

Plus jeune, elle avait senti Justice sans prendre vraiment conscience de ce que sa voix tentait d'exprimer, de ce qu'il comptait faire. À l'époque, son talent n'était pas aussi subtil, et elle prêtait à peine attention aux messages qui lui traversaient l'esprit. Elle n'avait pris la pleine mesure de ses pulsions meurtrières qu'à l'occasion du carnage perpétré deux ans plus tôt, et au moment où la voix de Justice s'était cristallisée dans sa psyché, il avait été capturé puis incarcéré : l'écho de ses messages sifflants s'était perdu dans l'enceinte de l'hôpital pénitentiaire de Halo Valley.

Dieu merci.

Et soudain, hier... était-ce seulement hier ? La voix de Justice avait retenti dans sa tête. Plus forte. Insistante. Pénétrée du désir ardent de les tuer toutes !

Elle avait eu beau lui claquer la porte au nez, il était capable de s'insinuer dans son esprit au premier écart de concentration.

Envisageait-elle sérieusement d'entrouvrir cette porte de propos délibéré ?

Elle reporta son attention sur Harrison. Dans les starting-blocks, il se tenait prêt à entrer en contact avec Justice via Laura, à découvrir où il se terrait et à lui donner la chasse. Était-ce la meilleure façon de procéder ? Allait-elle contribuer à la capture du monstre ou ne faire qu'empirer les choses en jouant ainsi au chat et à la souris ?

Alors qu'elle l'observait, Harrison se passa la main dans les cheveux, tout comme elle venait de le faire, puis se mit à jouer avec les mèches de sa nuque. Si le regard du journaliste restait rivé sur son écran, elle sentit qu'il gardait en parallèle une partie de son attention sur elle. Qu'elle restait sur son radar, comme parviennent à le faire les gens qui se connaissent bien. Elle l'avait constaté entre amoureux. En avait fait la furtive expérience avec Byron, même si son ex-mari appartenait à ces personnes difficiles à déchiffrer. Pour silencieuse qu'elle soit, cette forme de communion en disait long. Harrison était en phase avec elle. Laura, pour sa part, était retranchée en elle-même.

Elle avait peur.

— Envie de parler de la Colonie ? hasarda-t-il, le regard toujours rivé sur son écran.

— Non.

Elle estimait s'être déjà assez étendue sur le sujet.

— Un chapitre du passé, peut-être, bien avant vos sœurs et vous-même ?

— Il existe un ouvrage de l'Amicale des historiens de Deception Bay dédié à mes ancêtres, lui dit-elle. Rédigé par le médecin qui s'occupait de nous quand nous étions petites, je crois ; pour Catherine, il s'agit d'une faute de déontologie doublée d'une violation de notre vie privée.

— Elle n'a peut-être pas tort. Où est ce bon docteur ?

— Mort. Tombé d'une jetée dans le Pacifique, il y a longtemps.

— Vraiment ? C'est fou le nombre de gens associés à la Colonie qui finissent mal, dites donc...

— Tout ce qui vit est voué à mourir, Harrison.

— Je sais. Mais certaines personnes du Chant des Sirènes semblent avoir connu une fin prématurée. (Il remisa son portable et leva les yeux sur Laura, debout près de l'évier.) Votre mère Marie, par exemple. Je n'ai rien trouvé sur elle : ni registre de naissance, ni certificat de décès. Plutôt bizarre, non ?

— Je ne sais plus quoi penser, admit-elle.

Et c'était la stricte vérité. Tous ses efforts pour introduire un semblant de « normalité » dans sa vie se soldaient par un échec. Ses jeunes années avaient eu le chalet pour cadre ; sans conteste, ses résidentes, sœurs et tante, étaient aussi bizarres qu'on pouvait l'être. Une fois dehors, inscrite en école d'infirmières, elle avait connu l'isolement, n'avait pas lié beaucoup d'amitiés, puis il y avait eu Byron... et désormais, elle était enceinte d'un homme avec lequel elle venait de divorcer.

— Beaucoup de ce qui se passe au chalet est à classer dans le registre « bizarre », dit-elle en traçant les guillemets dans l'air.

— En résumé, je suis gentiment prié d'aller consulter ce bouquin si je souhaite en savoir plus sur votre famille ?

— D'après ce que j'en sais, c'est un genre d'arbre généalogique.

Elle réfléchit un instant à la question avant d'ajouter :

— Ma seule inquiétude, c'est qu'une info que je ne souhaite pas voir rendue publique soit publiée. En piochant dans ce livre, vous aurez accès à ce que tout un chacun peut consulter. Je ne veux pas que ma famille s'estime trahie.

— Et moi, je ne veux pas vous faire de tort, dit-il gravement, les yeux dans les yeux à travers les lunettes à monture fine qu'il portait pour travailler sur écran.

Seigneur, qu'est-ce qu'elle mourait d'envie de le croire, de lui faire confiance ! Hélas, il ne comprenait pas vraiment l'injustice dont faisait preuve... Justice, sa soif de vengeance, la profondeur à laquelle les germes du mal étaient ancrés dans son cœur.

Pour se calmer les nerfs, elle se passa la langue sur les lèvres et se dirigea vers le petit garde-manger situé près de la porte du fond en quête de thé... histoire de faire quelque chose, de se vider la tête.

— Je vous ai déjà dit que je ne publierais rien sans votre accord.

Il fit pivoter son siège et la regarda droit dans les yeux, avec une telle sincérité qu'elle fut encline à le croire.

— Merci.

— Cela étant, puis-je en savoir un peu plus sur la place exacte que tient Justice ?

Elle piocha un sachet de tisane estampillée « Calme » puis referma le placard.

— Tout ce que je sais, c'est que Madeline est une cousine de ma tante et de ma mère. Ce qui fait de Justice un vague cousin.

— Et vous l'avez rencontré ? Appartenait-il à votre... clan ?

Elle fit l'effort de revenir maintes années en arrière, de ressusciter des souvenirs qu'elle avait longtemps réprimés.

— Oui, je l'ai vu. Quand j'étais même. Je crois qu'il lui arrivait de passer au chalet quand j'étais toute jeune.

Elle sortit une tasse et la remplit d'eau.

— Quel âge aviez-vous ?

— Six ans, peut-être ?

En vérité, elle n'en était pas certaine. Entre Catherine et Marie, il existait certains secrets dissimulés derrière d'autres secrets, et sa tante ne s'était jamais empressée de les dévoiler sauf nécessité absolue, même à Laura et à ses sœurs.

— Justice avait à peu près le même âge ?

— À peu près, oui. (Elle plaça la tasse dans le micro-ondes et régla le minuteur avant d'appuyer sur « start ».) Un thé, un café ? proposa-t-elle.

Il secoua la tête, tout à ses questions.

— Et votre mère est morte alors que vous aviez dans les dix ans ?

— C'est ce que j'ai dit, répliqua sèchement Laura.

Il revenait de toucher un point sensible : contre toute logique, elle n'avait aucune certitude à ce sujet. Les circonstances exactes du décès de sa mère demeuraient confuses, et Laura était presque gênée d'en savoir si peu.

— Et elle est inhumée sur la propriété ?

— Je crois vous l'avoir déjà indiqué.

Il ôta ses lunettes et les posa sur la table. Mains jointes sur le sommet du crâne, il la dévisagea.

— Que lui est-il arrivé ? Je veux dire, de quoi est-elle morte ?

— D'après Catherine, elle aurait succombé à un cœur brisé. Je sais que cela paraît... irréal.

La sonnerie du micro-ondes retentit. Elle récupéra la tasse puis plongea le sachet de tisane dans le liquide fumant. Harrison accentua l'intensité de son regard.

— Qu'est-ce que ça signifie au juste ? « Succomber à un cœur brisé » ? On entend ça à tout bout de champ, mais quel est le sens caché ? Elle s'est étiolée après avoir été rejetée par un amant ?

Laura haussa les épaules et secoua la tête.

— Je ne suis pas sûre qu'il y ait eu une cause précise. Elle est morte, c'est tout.

Elle hésita, les yeux baissés sur les volutes sombres qui se formaient autour du sachet de tisane, puis ajouta :

— Apparemment, elle aurait eu pas mal d'amants.

— Vous êtes toutes de pères différents.

— Oui...

— Ce devait être avant que les portes soient fermées à double tour, alors.

— Ce n'est pas drôle.

— Un peu, se défendit-il en relevant un coin de sa bouche. J'essayais juste d'égayer l'ambiance.

— Bien sûr.

— Vraiment. Désolé, dit-il, mais le pétilllement de ses pupilles disait tout le contraire. Et combien de sœurs avez-vous ?

Retour aux choses sérieuses. Évidemment.

— Elles sont six à vivre au chalet, admit Laura.

— Vous gardez beaucoup de souvenirs de votre mère ?

— Pas des masses.

Il restait quelques bribes, bien sûr. Marie souriant parfois à sa fille, riant même de temps à autre. Elle passait des heures à lui natter les cheveux, à adresser un regard mélancolique à son propre reflet. Laura se souvenait des longues balades en bord de mer de Marie qui, toujours seule, n'autorisait pas ses filles à l'accompagner. Elles l'avaient suivie de loin, bien entendu, la découvrant debout au bord d'une falaise, les yeux baissés sur les flots furieux en contrebas. Dans ces moments-là, elle apparaissait perdue pour Laura et ses sœurs. Alors que les petites se tenaient agglutinées sous les branches tremblantes d'un sapin, cernées par une pluie battante, Marie n'avait a priori pas conscience de l'averse.

Après avoir cillé pour chasser les images du passé, Laura découvrit Harrison Frost, toujours assis dans sa petite cuisine fatiguée mais pimpante, en train de la dévisager, et sentit son cœur s'emballer.

— La plus présente dans mes pensées, c'est Catherine. Parce qu'elle était là au quotidien. Ce n'est que ma tante, mais... elle était disponible... à l'écoute... quand ma vraie mère ne l'était jamais.

— Où était Marie ?

— Oh, jamais bien loin. (Laura posa le sachet de tisane imbibé sur une soucoupe, près de l'évier.) Occupée à sa propre existence. Je me rappelle plusieurs hommes sortant de son aile du chalet, où nous n'avions pas le droit d'aller, admit-elle, mal à l'aise. Puis ils ont cessé de venir et, pendant un temps, nous n'avons pas compris qu'elle n'était plus là, jusqu'à ce que Catherine nous montre la pierre tombale.

Harrison se redressa et prit appui contre le rebord de la table, les doigts repliés.

— Quelle histoire ! On dirait une fable étrange...

— C'est toujours entre vous et moi, on est bien d'accord ? dit-elle avant de souffler sur la tisane odorante.

Il leva une main en signe de capitulation.

— Jusqu'à ce que vous me donniez le feu vert, je ne fais que recueillir des informations.

En proie à un léger affolement, elle se découvrit incapable de croiser son regard. À l'origine de tout ce cirque, elle n'en avait pas moins envie d'y mettre le holà. Le nez enfoui dans sa tasse, elle but une longue gorgée du mélange de jasmin et d'épices en s'exhortant au calme. Elle était réduite à l'état de paquet de nerfs, tant par la faute de Harrison Frost que de Justice. Peut-être fallait-il y voir un effet secondaire du feu d'artifice hormonal dû à la grossesse, ou à la déferlante d'adrénaline provoquée par la traque que menait Justice, mais elle éprouvait les pires difficultés à trouver le calme. En dépit du nom de cette maudite tisane.

— C'est votre mère qui a choisi ce prénom ?

— Oui.

— Vous devez savoir que Lorelei avait un amant infidèle, et qu'elle s'est suicidée en se jetant dans le Rhin. Attirés par la voix émanant du gros rocher où elle s'était noyée, les marins se précipitaient au-devant d'une mort certaine. Apparemment, la fable trouverait ses origines dans un conduit naturel

qui produisait un son ressemblant à s'y méprendre à une voix de femme, mais qui se serait perdu suite à l'urbanisation.

— Quelle mémoire, dit-elle.

Il sourit et eut un regard pour son ordinateur.

— Elle doit beaucoup à Internet.

Il désigna le petit dispositif qui dépassait d'un flanc de l'appareil ; la connexion sans fil lui permettait d'accéder à la Toile depuis n'importe où.

— Ah...

— Vous n'avez jamais essayé d'en savoir plus ? Sur votre père, par exemple ? demanda-t-il par curiosité.

— Je me suis surtout efforcée de tout oblitérer. Par... sécurité. Je ne voulais même pas venir m'installer dans le coin ; c'était une idée de mon ex-mari.

— Mais, malgré le divorce, vous êtes restée.

Elle opina lentement.

— Et cet entêtement à rester, devina-t-il, alors même que Justice est dans la nature, c'est pour tenter de protéger votre famille ?

Il l'avait suffisamment côtoyée, estima-t-elle, pour voir clair en elle.

— Oui. (Son regard se perdit au-delà du reporter.) En le contactant, je risque de le provoquer, et peut-être qu'il va venir s'en prendre à nous, non ? De précipiter les événements...

— C'est le risque, oui.

— Je ne sais même pas si j'en suis capable, avoua-t-elle.

Harrison la détailla. Vraiment. À la manière dont un homme lorgne une femme. Elle sentit le rouge lui monter aux joues. Gênée, elle se détourna. Qu'est-ce qui lui prenait, bon sang ? Leur premier contact remontait à la veille, jour où elle s'était vue enceinte, et elle nourrissait déjà ce type de pensée ?

C'était bizarre. Tout à fait hors de propos.

Alors qu'un silence embarrassant se prolongeait, il déclara :

— Vous savez quoi ? Faisons un break. J'ai un autre sujet sous le coude. Mûr à point. Vous êtes OK pour me filer un coup de main ce soir ?

— Quel sujet ?

— Un projet sur lequel je travaille depuis quelques semaines. À Seaside. Mes Pécheurs capitaux.

— Vos quoi ?

— Passez un blouson, je vous explique ça en route.

— Vous faites votre mystérieux, maintenant...

— Je me rends surtout compte que l'heure tourne. (Il regarda par la fenêtre.) Ce satané brouillard rend tout indistinct et froid, mais c'est parfait pour leurs petites affaires. La brume a dû toucher Seaside.

Elle le regarda, interdite.

— Venez donc. Je vous arrache à Deception Bay pour quelques heures, poursuivit-il. Ce qui vous donnera le temps de réfléchir à la suite des événements concernant Justice. Prenez un truc à capuche : ça va cailler, ce soir.

— D'accord, capitula-t-elle.

— Simple échange de bons procédés. Si les astres sont avec nous, qui sait, on pourrait choper mes

Pécheurs capitaux ce soir même et Justice Turnbull demain.

— Doux rêveur ! s'exclama-t-elle et décrochant son manteau de la porte de derrière.

— Toujours, répliqua-t-il en quêtant son regard.

Consciente de se comporter en midinette, Laura sentit son cœur bondir une nouvelle fois dans sa poitrine. Elle se tourna vers la porte en se répétant que Harrison Frost était synonyme d'ennuis.

Et sur le registre des ennuis, elle avait déjà son compte.

La dernière chose dont elle ait besoin, c'était ce reporter à mâchoire virile, regard matois et esprit vif. Mais que cela lui plaise ou non, elle était manifestement coincée avec lui pour le restant de la journée.

Seul problème : cela lui plaisait. Bien plus que de raison.

# Chapitre 17

C'était comme si on la transportait d'une vie vers une autre, songea Laura alors que les kilomètres défilaient sous les roues de l'Impala marron de Harrison en direction de Seaside, au nord. Hier matin, infirmière à l'hôpital d'Ocean Park, elle se remettait péniblement d'un divorce ; le lendemain, voilà qu'elle était la source, l'acolyte et la possible auxiliaire d'un journaliste d'investigation décidé à lui extorquer la matière première d'un scoop. Enfin, la source *enceinte*, l'acolyte et la possible auxiliaire d'un journaliste d'investigation décidé à lui extorquer la matière première d'un scoop. Et volontaire, avec ça ! Mieux encore, elle comptait sur lui (sans trop y croire) pour être tenue à l'abri d'un tueur fanatique.

Moins de vingt-quatre heures auparavant, elle ne le connaissait pas. Ne se savait pas enceinte. Ignorait que Justice s'était évadé et qu'il les tenait une fois de plus, sa famille et elle, dans son collimateur.

À cet instant, une fois la vitre entrouverte, elle ferma les yeux et présenta son visage au courant d'air qui se ruait dans l'habitacle. Elle s'inquiétait pour Catherine et ses sœurs, bien qu'elle les sache autant en sécurité qu'on pouvait l'être dans le chalet qui faisait office de forteresse avec les hommes du shérif – et de tout l'État d'Oregon – lancés aux trousses de Justice. Ses cibles désignées n'étaient un secret pour personne. Il n'y avait rien à faire de plus pour les protéger. C'était elle qui courait le plus grand risque.

Dans ces conditions, quel soulagement de se voir éloignée de Deception Bay par Harrison ! De toute façon, elle n'avait pas souhaité revenir s'y installer, et ses craintes d'alors étaient désormais fondées. Elle n'aurait pas dû écouter Byron. Jamais de la vie.

Pour autant, il n'était plus question de partir. C'était à elle d'en finir avec cette sale histoire, de faire son maximum pour empêcher Justice de s'en prendre à elle-même, à sa famille et à son enfant à naître.

Elle s'interrogea : fallait-il prévenir Harrison Frost qu'elle était enceinte ? Était-ce en rapport avec ce qu'ils enduraient ? L'unique lien résidait dans l'intérêt double que lui portait Justice parce qu'elle était enceinte en plus d'appartenir à celles qu'il s'était juré d'éliminer. Elle le tenait pour acquis après avoir prêté l'oreille à ses délires télépathiques, et cela la terrifiait.

À la faveur d'un coup d'œil en biais vers Harrison, elle étudia son profil et sentit son intérêt s'éveiller, sa respiration s'accélérer.

Misère...

— Opération plages propres ! marmonna-t-il en constatant la masse de véhicules garés à chaque panorama, embranchement et aire de stationnement le long de la route, puis carrément partout dans les faubourgs de Seaside.

Harrison sillonna l'agglomération bondée et sentit la moutarde lui monter au nez à mesure qu'il tentait, sans succès, de trouver à se garer. Après quelques essais à vitesse réduite dans des rues latérales qui grouillaient de piétons, cyclistes et autres trams en plus du lot habituel de voitures et poids lourds, la chance finit par lui sourire : il s'engagea sur le parking situé derrière une station-service antédiluvienne juste au moment où un couple âgé s'en allait à bord d'une Buick.

Perdue dans ses pensées, Laura était perplexe. Victime d'une situation intense qui lui mettait les



nerfs en pelote, magnifiait-elle les sentiments et le désir qu'elle éprouvait pour son comparse du moment sous l'effet de la peur ? Du désespoir ? Sa propre vulnérabilité dans ce jeu du chat et de la souris avec Justice provoquait-elle à elle seule cet élan vers Harrison ?

Certes, la vie de Laura était toute chamboulée. La peur était sa compagne de chaque instant, elle éprouvait les pires difficultés à aligner deux pensées cohérentes : du coup, n'importe quelle émotion pouvait être interprétée comme un désir.

À moins qu'il y ait autre chose ?

Le moteur coupé, Harrison sortit un paquet de bonbons à la menthe de la boîte à gants, l'ouvrit, en goba un puis lui tendit la boîte. Sentant son estomac se révolter à l'idée, elle secoua la tête.

— Ça va ? demanda-t-il en se tournant vers elle.

— Oui, pourquoi ?

— Ben, vous n'arrêtez pas de faire de petits bruits.

— Vraiment ? Quel genre de bruit ?

Il laissa échapper un soupir exténué à deux ou trois reprises ; Laura eut un pâle sourire.

— Je... réfléchissais, dit-elle.

— *Trop*. Tâchez d'oublier un peu Justice, fit-il en lui saisissant la main qu'il serra fort.

— Plus facile à dire qu'à faire...

— Pas d'autre message, aujourd'hui ?

Elle secoua une nouvelle fois la tête tandis qu'il lui relâchait la main.

— Je pense qu'il est lui aussi capable de me bloquer. C'est ce qu'il fait en ce moment.

— Selon vous, il sait que vous n'êtes pas au Chant des Sirènes ?

— Oh que oui, affirma-t-elle. Mais c'est d'accord, je vais m'efforcer de le ranger dans un coin de ma tête. Parlez-moi de vos projets concernant ces Pécheurs capitaux.

En chemin, Harrison avait exposé à Laura cette histoire d'ados qui cambriolaient les baraques de leurs camarades de classe fortunés, la teneur de ses conversations avec Lana et Jenny et l'existence d'un chef supposé, N.V. alias Envy.

— Je compte les choper en flagrant délit, peut-être ce soir même, expliqua-t-il.

— Pourquoi ce soir ?

— C'est samedi. Ils sont visiblement en train de monter d'un cran : ils prennent plaisir à ce qu'ils font et se croient plus malins que tout le monde. Enfin, il y a ce brouillard, dit-il en désignant la brume épaisse qui flottait dans les rues à la manière de quelque rideau spectral. C'est l'idéal pour passer inaperçu. Je les vois mal passer à côté d'une occasion pareille.

— La police ne se doute de rien ?

— Si, bien sûr. Les flics de Seaside sont au courant des cambriolages et patrouillent dans les zones résidentielles, mais ils ne peuvent pas être partout, et les week-ends d'été, ils ont d'autres chats à fouetter. Bagarres, ivresse publique, querelles domestiques, pickpockets, que sais-je encore.

— Vous comptez retourner au café-glacier ?

— Uniquement si Jenny est de service. Plus probablement, je risque de tomber sur un membre du groupe dans la rue principale et de lui filer le train.

— Mais ils savent de quoi vous avez l'air...

— Je n'aurai qu'à tenir mes distances.

— Qu'on vous repère et les carottes sont cuites, comme on dit.

— Je compte porter un couvre-chef. Un gros pardessus. (Il haussa les épaules.) J'ai des fringues à

l'arrière, dit-il en désignant la banquette où elle avait posé son sweatshirt à capuche.

— Laissez-moi les suivre, proposa Laura. Vous m'indiquez la cible, et je m'y colle.

Il la regarda comme si elle avait perdu la raison.

— Pas question.

— Ils ignorent qui je suis, et je suis une femme. Moins suspecte au cas où je me retrouve trop près.

— Oubliez ça.

— Pourquoi donc ?

— C'est...

Il ne termina pas sa phrase, mais Laura sut ce qu'il s'apprêtait à dire.

— Dangereux ? Plus risqué qu'inciter un tueur psychopathe comme Justice Turnbull à venir à moi ?

(Elle faillit éclater de rire.) Tu plaisantes, là ! s'exclama-t-elle sans se rendre compte du passage au tutoiement.

— C'est non. Je refuse de... te laisser prendre ce risque.

Elle sentit la moutarde lui monter au nez.

— Je vois. Comme tu ne me crois pas capable de contacter Justice, ça ne compte pas. Tandis que ces ados...

— Pas question de vous... de te transformer en dommage collatéral pour le bien de mon article, énonça-t-il platement.

— C'est moi qui choisis de le faire, l'informa-t-elle tout aussi froidement.

— Non.

Elle insista.

— Si on trouve l'un d'eux, je me contenterai de suivre le mouvement pour voir où ça nous mène.

— Ils vont se retrouver sur la plage, dit-il. Avec cette brume, je serai invisible.

— Pas s'il s'agit d'être à distance pour tendre l'oreille.

— Trop risqué, déclara-t-il. Tout ce que je souhaite, c'est un décompte.

— Alors c'est oui ? demanda-t-elle avant de le voir secouer la tête.

— Non.

Elle sentait bien que sa démarche allait à l'encontre des valeurs de Harrison. De sa masculinité profonde. Mais elle éprouvait le besoin de se rendre utile, de cesser de penser à Justice Turnbull, le fou furieux voué à sa destruction et à celle de son bébé.

— Tu n'as qu'à rester dans mon sillage, déguisé.

— Non...

— Avec cette foule de nettoyeurs bénévoles et ce brouillard, personne ne prêtera la moindre attention à nous.

— Tu es une infirmière, pas Mata Hari.

— Je suis une jeune femme vêtue d'un jean et d'un sweatshirt à capuche, occupée à ramasser les débris sur la plage, tellement absorbée par ma tâche que je risque fort de tomber par mégarde sur une bande d'ados perdus dans la brume. Je ne fais rien d'autre que déambuler dans le but louable de rendre le monde plus propre. La pire chose qui puisse m'arriver, ce sera un silence accompagné de regards noirs jusqu'à ce que je disparaisse.

— Misère...

Elle récupéra le sweatshirt à capuche susmentionné sur la banquette arrière et l'enfila.

— Voilà, je ressemble à tout le monde.

À son tour, il piocha manteau et casquette de base-ball à l'arrière puis se vissa celle-ci sur le crâne.

— Je ne veux pas te voir faire ça.

Il faisait preuve d'un tel sérieux que Laura trouva cette situation étrangement rigolote.

— Ça ne me fait pas peur, assura-t-elle. C'est une... thérapie.

C'était la stricte vérité. Depuis vingt-quatre heures, la peur lui fouaillait les tripes : la perspective d'entreprendre quelque chose, une action susceptible d'aider quelqu'un, lui faisait presque tourner la tête.

— Je n'aime pas ça, s'entêta-t-il en fronçant les sourcils.

— C'est un jeu d'enfants par rapport au fait de contacter Justice, énonça-t-elle.

— Ce sont des gamins, d'accord, mais ça ne les rend pas inoffensifs pour autant. Ces petits voleurs sont à deux doigts de commettre l'irréparable. Acculés, ils peuvent se montrer violents.

— Ils sont censés se retrouver sur la plage ?

— Ne fais pas la sourde oreille, Lorelei. Rien n'est écrit à l'avance, sauf le fait que le danger existe.

— Pour moi, trouver le cran de me lancer là-dedans, c'est me prouver que je suis capable de contacter Justice. Qu'en dis-tu ? Donnant donnant.

Là-dessus, elle ouvrit la portière, l'obligeant à quitter l'habitacle côté conducteur pour garder le contact.

— Nous ne sommes pas en train de marchander !

— Oh, ça va... Sérieusement, laisse-moi t'aider.

Elle rabattit sa capuche et lui décocha un sourire.

— Miséricorde...

L'air maussade du reporter la fit éclater de rire, ce qui les prit l'un comme l'autre au dépourvu. Elle n'arrivait pas à se souvenir à quand remontait son dernier éclat de rire.

— Je suis à moitié hystérique, admit-elle.

— Complètement, oui, abonda-t-il.

Laura s'enfonça dans la clarté laiteuse de juin. Elle n'avait pas fait trois pas qu'elle sentit Harrison revenir à sa hauteur.

— S'ils nous voient ensemble, tout ceci n'aura été qu'une vaste perte de temps.

— Et alors ? bougonna-t-il.

Pour autant, il ne fit rien pour l'arrêter ou la renvoyer à la voiture ; Laura y vit une petite victoire. Ils descendirent Broadway ensemble, croisant des gens qui s'en revenaient de la plage, spectres grisâtres qui se matérialisaient avant d'être ravalés par la brume. Ça et là, on voyait un tee-shirt « Opération plages propres !! » dépasser sous une veste, une chemise hawaïenne ou un sweatshirt semblable à celui de Laura.

À la faveur de ce partenariat emprunté, Harrison désigna le café-glacier que Laura étudia avec intérêt. Alors qu'elle faisait mine de traverser la rue dans sa direction, elle sentit la poigne ferme du reporter la retenir par l'épaule. Penché à son oreille, il lui murmura alors :

— OK, voilà les règles à suivre. Ne t'approche pas trop. Ne tente rien. Contente-toi d'une reconnaissance. Bien reçu ?

Elle opina.

— La fille face à nous, c'est Lana. Celle avec laquelle j'ai établi le premier contact. Jenny n'est

pas derrière le comptoir, mais... (Il s'interrompt, jura en sourdine.) La voilà qui débouche de l'arrière. Elle vient sûrement de terminer son service. Quelle heure est-il ?

Laura releva sa manche et consulta sa montre.

— 16 h 30.

— OK. Viens par là.

Il la fit pivoter sans ménagement jusqu'à ce qu'elle se retrouve face à sa barbe de trois jours, qui faisait à l'évidence partie du personnage.

— Je vais t'embrasser, dit-il. Tâche d'y mettre du tien.

Elle voulut ouvrir la bouche pour protester, mais, déjà, les lèvres du reporter venaient s'écraser contre les siennes. Chaudes. Souples. Animées d'un doux mouvement. Parfumées par le bonbon à la menthe. Elle se sentit stupide en constatant que ses genoux menaçaient de fléchir. Tenta une nouvelle fois de parler, mais il resserra légèrement son étreinte. Du coin de l'œil, elle vit qu'il n'avait pas quitté le café-glacier des yeux tout en l'embrassant.

Le baiser se poursuivit, mais, après avoir découvert qu'il n'éprouvait rien, que tout ceci n'était qu'une mise en scène à la noix, elle se sentit soulagée, un peu déprimée. Et surtout gênée. Cela étant, elle bénéficiait ainsi d'un long moment pour faire le point sur sa situation... et frissonna sous l'effet conjugué de l'appréhension et de la peur. Elle était enceinte. En train d'embrasser un homme qu'elle trouvait séduisant. Aux prises avec un cinglé qui souhaitait sa mort. Aux...

*Petite sssœur ! Je sens l'incube immonde qui croît en toi...*

Laura sursauta sous l'effet du choc, ce qui brisa l'étreinte et fit froncer les sourcils à Harrison. Elle emmura son esprit avec détermination.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Harrison.

— Rien. Les nerfs, dit-elle en claquant des dents.

— Elles sont sur le départ, indiqua-t-il, le regard tourné vers le trottoir d'en face. Avec un brouillard pareil, je peux les suivre sans me faire repérer.

— Non, c'est à moi de le faire.

Elle s'arracha à lui et regretta aussitôt sa tiédeur.

— Tu es sûre ?

— Oui !

— Très bien, je t'emboîte le pas d'ici trente secondes. Je me tiendrai au rond-point. Ne les approche pas. Si possible, contente-toi de traîner à distance raisonnable.

Elle lui fit un petit signe d'adieu et se dirigea vers la plage, dans la direction prise par les deux jeunes filles.

# Chapitre 18

Harrison voulut compter jusqu'à vingt mais s'arrêta à neuf. À ce stade, il lui fut impossible de ne pas s'engager dans la même direction. L'ouest. L'azimut au bout duquel un soleil aqueux se devinait à peine à travers l'épaisse grisaille.

Il sentit qu'il était en train de commettre de nombreuses erreurs. De nombreuses erreurs. Qu'il se passait quelque chose avec Lorelei, quelque chose qui allait bien au-delà du petit jeu de séduction avec une source d'informations. Au-delà de l'embrigadement d'un complice, lui qui travaillait presque toujours en solo ; et pourtant, le voilà qui se retrouvait au pied du mur, à jouer les renforts.

*Qu'est-ce qui te prend, bon sang ?* se demanda-t-il.

Simple pêche au scoop.

Il s'adressa un grognement dépité. Mais oui, bien sûr, sans arrière-pensée ni rien ! Immédiatement, il songea à s'auto-interviewer. Il était coutumier du fait, chaque fois qu'il se sentait en proie à un aveuglement coupable.

*Elle est mignonne, fit valoir sa conscience.*

Oui.

*Sérieuse, mais avec le sens de l'humour.*

Oui encore.

*Téméraire bien qu'elle s'imagine prudente.*

Oui toujours.

*Elle te plaît bien plus que ce qui est bon pour toi. Tu as la guigne avec les filles. Restes-en au niveau strictement professionnel, faute de quoi ça va faire mal. Je n'invente rien et tu le sais mieux que quiconque.*

— Dans le mille, dit-il à voix basse.

*En plus, elle embrasse avec une fougue qui te fait tourner la tête et donne des idées à Popaul.*

Et merde. Il décida de remiser les pensées idiotes dans un coin de sa tête.

Pour l'instant.

S'il ne voyait pas à deux mètres devant lui, le bruit du ressac restait bien présent : un roulement sourd, avec de temps à autre le fracas d'une vague contre les rochers. Les conversations produisaient comme un miaulement assourdi dans la clarté tamisée. Un petit monde irréel, cotonneux.

*Sois prudent,* songea-t-il avec un bizarre pincement au cœur.

Laura prit un sac-poubelle noir à une table où deux rombières, arborant casquette « Opération plages propres !! » et jogging beaucoup trop grand, collectaient les dons et prodiguaient les consignes. Elle adressa un signe de tête à ces dames puis suivit les gamines à distance respectable. Celles-ci se rejoignaient lentement à mesure que le sable approchait. Harrison avait vu juste : elles se dirigeaient droit sur la plage.

Elle découvrit ses pensées divisées entre la mission en cours et le souvenir du baiser qui s'attardait sur ses lèvres. Justice était enfermée dans une autre partie de son esprit, et, pour l'heure, elle était ravie qu'il en soit ainsi. Plus que ravie. Elle n'aspirait qu'à vivre l'instant présent.

En dépit de son caractère mémorable, le baiser avait laissé Harrison Frost de marbre. Il y aurait eu

de quoi atteindre un paroxysme d'autoflagellation si elle n'avait pas su garder la tête froide, au moins en façade. Quelques instants plus tard, elle était comme en état de choc, perplexe devant son récent émoi.

La route dépassée et la plage atteinte, les filles traînèrent des pieds dans le sable sec et obliquèrent à droite, préférant tourner le dos à la partie bondée et au ressac assourdi. Elles mirent à dessein cap au nord, loin de la foule massée plus près des flots. Laura dériva dans leur sillage, tantôt plus proche à la faveur d'une brume plus dense, tantôt sur la gauche ou la droite pour entretenir l'illusion qu'elles n'allaient pas au même endroit malgré un cap général commun. Elles croisèrent d'autres nettoyeurs volontaires, des parents avec enfants, des gens qui promenaient leur chien, mais personne ne s'arrêta pour leur adresser la parole.

Les filles évoluaient dans leur bulle ; pas une fois elles ne se retournèrent vers Laura. Arrivées à quelque huit cents mètres du rond-point, elles ralentirent et regardèrent autour d'elles. Les voyant s'engueuler, Laura s'approcha en faisant mine de ramasser un débris imaginaire pour tendre l'oreille.

— On est trop loin ! rouspéta Lana.

— Mais non, rétorqua sèchement Jenny. Ils sont dans le coin. Noah ! lança-t-elle. *Noo-aah !*

— Pas si fort, gronda Lana. Merde, quoi, tu cherches à rameuter tous les flics du coin ?

Jenny s'élança ; une silhouette se matérialisa dans la brume. Un garçon. Qui empoigna Jenny par le bras et entraîna celle-ci vers le rivage, loin de Laura. Lana suivit le mouvement avec un grognement de dépit.

— C'est ça, laissez-moi en plan, pendant que vous y êtes !

— Ferme ta grande gueule.

La voix mâle désincarnée flotta jusqu'à Laura, qui se tenait figée dans son cocon de grisaille. Elle ne pouvait rien voir mais était assez près pour entendre. En se penchant de nouveau, elle découvrit une véritable canette de soda qu'elle rangea dans son sac-poubelle, l'oreille tendue vers l'échange verbal.

— Noah, fit une voix féminine.

— Envy, grinça-t-il.

Une seconde voix masculine poussa un gloussement qui accentua l'irritation de Noah, alias Envy.

— Bande de débiles ! Ouvrez l'œil. On part mettre une deuxième couche.

— Comment ça ? fit la voix féminine non identifiée.

— Je vais changer ton nom d'« Orgueil » à « Bécasse », gronda-t-il. Quelqu'un d'autre a une question idiote ?

— On va visiter un endroit qu'on a déjà fait ? devina Jenny.

— Ouais bébé. Le préféré de Lana.

— Luxure ! siffla Lana. Moi c'est Luxure. Tu as appelé Ellie « Orgueil », appelle-moi « Luxure ».

— Arrête avec cette connerie, intervint Ellie, alias Orgueil. Et puis Ian déteste son surnom, railla-t-elle.

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? beugla Noah. Vous avez entendu ce que j'ai dit ? Personne ne veut savoir chez *qui* ?

— Je suis un régime ! protesta une autre voix mâle. J'en ai marre de ce nom à la con, bordel !

— Hum... mon préféré ? fit Lana. Je ne vois pas à qui tu fais allusion, Noah... Envie.

— Nom et prénom commencent par « B », débile. Ça t'avance ?

— Oh... tu veux dire... Britt... Berman ? demanda-t-elle, hésitante.

Il y eut ensuite une séquence de sons étouffés ; Noah-Envy devait lui avoir plaqué une main sur la bouche et intimé aux autres l'ordre de se taire. Laura hésitait à bouger tout en redoutant de voir apparaître Noah-Envy sous ses yeux. Il était temps de s'esquiver.

Avec précaution, elle fit un pas en arrière, le cœur battant, puis un autre et un troisième en direction du rivage. Pressée de fuir à toutes jambes, elle s'obligea à bouger avec lenteur malgré une peur qui lui faisait presque bourdonner les oreilles.

— Hé ! (La voix de Noah-Envy retentit subitement juste devant elle.) Toi, là. Qu'est-ce que tu mijotes ?

Laura n'y voyait goutte à travers le brouillard, puis un garçon anguleux d'environ dix-sept ans se matérialisa. Il arborait un regard noir et une méchante grimace. D'aspect dangereux, déterminé et implacable, il fit courir un frisson irréprouvable le long de son échine.

— Quoi ? C'est à moi que tu parles ? dit-elle en regardant autour d'elle.

— Ouais, pétasse, c'est à toi que je cause. Qu'est-ce que tu fous là ?

— Opération plages propres ! répondit-elle en brandissant son sac-poubelle et en faisant taire la petite pointe d'effroi qui la titillait. Et ne m'appelle pas pétasse, compris ?

Il s'approcha, menaçant.

— Tu écoutes ce qui ne te regarde pas ? gronda-t-il.

Elle s'obligea à ne pas reculer d'un pouce.

— Je répète que je nettoie la plage, une plage *publique*, avec ma famille, mentit-elle dans l'espoir qu'il la croie en groupe. Ce n'est pas ce que tu es venu faire ?

— Ne sois pas conne !

— Et toi, ne sois pas grossier.

Elle n'allait quand même pas se laisser intimider par un sale morveux...

— Merde !

Il la saisit par le poignet et donna une violente secousse. Elle vit alors le groupe se resserrer autour d'elle, former un mur dense de jeunes gens qui, ainsi réunis en meute, avaient quelque chose d'effrayant. Ils étaient effectivement sept en tout : trois filles, quatre garçons, tous l'air mauvais. Elle posa un regard dur sur le meneur.

— Lâche-moi, dit-elle de cette voix calme, inflexible qu'elle utilisait avec les patients récalcitrants.

Elle tenta de se dégager, mais son étreinte se fit plus forte.

L'un des autres garçons épia les environs, visiblement mal à l'aise.

— Eh, ça va, pas besoin de jouer les terreurs, dit-il.

— La plage grouille de monde, ajouta Ellie, la troisième fille.

Noah-Envy ne s'en laissa pas conter. Il s'approcha encore de Laura, les pupilles dilatées par la fureur. Sa poigne était d'acier. Elle perçut un relent à la fois mentholé et terreux.

— Chiquer provoque le cancer de la bouche, de la langue et de la gorge, exposa-t-elle froidement. Tu devrais faire attention.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Gaffe mec, insista le garçon inquiet alors que plusieurs voix approchaient derrière elle, un rire d'enfant et le timbre grave d'un homme.

Noah-Envy lui relâcha le bras à contrecœur.

Elle entendit : « Lorelei, où es-tu ? », lancé d'une voix contrefaite, presque impossible à reconnaître, qu'elle attribua néanmoins à Harrison. Après avoir pivoté vers l'origine de l'appel, elle s'enfonça à l'aveugle dans la brume. Soulagée de voir le reporter se matérialiser, elle se glissa dans ses bras comme s'il s'était agi d'un époux contrarié. Les gamins s'estompaient déjà à la faveur d'une écharpe de brouillard ; elle tourna la tête, s'attendant presque à voir s'avancer Noah-Envy, mais toute la bande disparut en un instant.

En silence, Harrison l'attira au loin. Elle était plus ou moins perdue, seulement consciente du ressac qui lui permit de déduire qu'ils allaient d'un pas rapide vers le sud et le rond-point. Ils y parvinrent sans mot dire, se retrouvèrent au milieu des autres nettoyeurs volontaires puis remontèrent la rue en direction de l'Impala. Elle abandonna son sac-poubelle presque oublié sur un site de collecte ; une femme lui tendit en échange un autocollant en forme d'étoile de mer proclamant « J'ai rendu la plage propre ».

Pas tant que ça, mais il n'était pas question d'ergoter.

Harrison la conduisit sur la promenade qui longeait la plage de Seaside puis poussa la porte d'un petit boui-boui et les installa à une table pour deux au fond de la salle, loin de l'entrée. Tous deux se retrouvèrent assis dos à la vitrine sans qu'il ait dit un traître mot.

— Je l'ai entendu, annonça froidement Harrison, lèvres pincées et mâchoire serrée. J'étais prêt à lui sauter dessus et à le tuer s'il continuait à te menacer.

— Un peu exagéré, non ?

— Ils sont dangereux.

— Moi aussi, dit-elle en esquissant un sourire. J'ai sans arrêt affaire à des patients hargneux, sans oublier cette petite histoire de communication avec un assassin.

— Ah oui, ce truc, répondit-il en quittant ses airs sombres.

— Ce sont des gosses.

— Des délinquants juvéniles.

— Quand bien même, deux trois racailles ne me font pas peur... enfin, pas trop.

— Ils devraient.

— Possible.

Elle se pencha vers lui, mais dut attendre en voyant débouler une serveuse blasée qui venait prendre leur commande en soufflant dans son chewing-gum.

— Qu'est-ce que ce sera ? lança-t-elle.

Laura avisa le menu, une ardoise imposante fixée au-dessus du comptoir.

— Sandwich à la dinde avec fromage fondu et sauce aux canneberges, dit-elle en lisant le premier truc qui lui paraissait appétissant.

— Soupe aux palourdes et toasts au thon mayonnaise, dit Harrison.

— Et comme boisson ? débita la serveuse dans un soupir.

— Coca, fit Harrison en levant les yeux sur Laura.

— De l'eau plate.

La serveuse tourna les talons et se dirigea vers une autre table, où une jeune mère se démenait pour maintenir son bambin de trois ans dans son siège bébé. Une fois l'intruse hors de portée de voix, Laura énonça à voix basse :

— D'après ce que j'ai vu et entendu, ils sont bien sept en tout. Le chef s'appelle Noah et se fait appeler Envy. Personne n'a donné son nom de famille. Lana est Luxure, Ellie Orgueil. Un autre



garçon est manifestement baptisé Gourmandise, ce qui n'a pas l'air de lui plaire. Un certain Ian. J'ignore quel est le nom de guerre de Jenny, mais côté péchés, il ne reste qu'Avarice, Colère et Paresse. Ils envisagent de revisiter la maison des Berman.

Harrison arqua les sourcils.

— Tu en es sûre ?

— Il a annoncé qu'ils allaient passer une deuxième couche dans la baraque préférée de Lana. Et donné un indice en disant que nom et prénom commençaient par « B ». Elle a répondu « Britt Berman » juste avant qu'il les empêche d'en dire davantage.

Harrison émit un sifflement incrédule, voire admiratif ; Laura fut bien en peine de trancher.

— Mettons ça sur le compte de la chance du débutant, finit-il par conclure.

Après avoir sorti son téléphone, il resta un instant à le contempler, en proie à la réflexion. Puis il le remisa dans sa poche.

— Viens, dit-il en la prenant par la main. Je vais rédiger un papier. Ensuite, on passe chez les Berman pour les prévenir. (Il s'arrêta au comptoir.) Notre commande, annonça-t-il à la serveuse, on la prend à emporter.

Quelques heures plus tard, enfoncée dans le siège passager de l'Impala de Harrison, les fesses engourdies par l'inaction, Laura vit apparaître la horde des Pécheurs capitaux, qui se répandit autour de la maison des Berman à la manière de quelque fléau biblique. Harrison, assis au volant, chaussa ses jumelles et sourit.

— Réglé comme du papier à musique. Si seulement Envy comprenait à quel point il est prévisible, il pourrait devenir dangereux.

Trente secondes plus tard, une alarme retentit. Pas chez les Berman dont le système, fracassé lors du premier cambriolage, n'avait pas encore été remplacé. C'était le dispositif des voisins qui hurlait dans la brume en cours de dissipation, ces mêmes voisins chez lesquels les Berman s'étaient réfugiés après que Harrison eut signalé le forfait à venir aux autorités de Seaside.

Harrison bichait. Il resta quelques instants à observer puis sortit de la voiture pour aller s'entretenir avec un policier. Laura se découvrit détachée, bizarrement satisfaite. À passer toute une journée avec le reporter, elle s'était fait une idée précise du bonhomme. L'étudier en pleine action tandis qu'il l'interviewait, traquait les Sept Pécheurs capitaux, rédigeait son article puis planquait à côté d'elle avait permis à Laura d'en apprendre beaucoup plus qu'elle n'aurait pu se l'imaginer.

Seul problème : elle commençait à avoir l'impression de le connaître depuis des années, ce qui était grotesque. En le contemplant à la lueur d'un réverbère – larges épaules, taille et hanches fines, cheveux sombres dans la brume –, elle trouva étrange de se dire qu'il faisait partie de sa vie depuis si peu de temps.

Il se retourna, comme s'il avait senti le regard de Laura posé sur lui, et coupa à travers les écharpes de brume au petit trot en direction de la voiture. Quelques secondes plus tard, il referma sur lui la portière de la Chevrolet.

— Son nom est John Mills, dit-il en faisant référence au jeune policier. J'ai déjà eu affaire à lui. Certains flics ont la tête dure mais comme Mills me parle, c'est lui que j'ai contacté pour cette affaire.

— Hon-hon.

— J'ai déjà ce qu'il me faut pour mon papier. Je l'appellerai demain pour voir s'il y a autre chose

à glaner.

— Quelle est la suite du programme ? demanda-t-elle, intriguée par l'animation avec laquelle il parlait de son travail.

— Cap sur ma piaule. C'est là que j'ai rassemblé l'essentiel de mes notes et l'ébauche d'article sur mon ordi. Il ne me reste plus qu'à le peaufiner et l'envoyer. Il figurera en première page du *Breeze* dans l'édition de demain.

— C'est parti, dit-elle, toujours aussi captivée.

Harrison démarra et manœuvra pour sortir du stationnement. Ils roulèrent jusqu'à son appartement vide du premier étage, où elle prit place dans l'unique siège, une chaise de cinéma.

— Je réfléchis encore à la déco intérieure, plaisanta-t-il en la voyant s'étonner de l'absence de mobilier.

— C'est plus facile pour le ménage.

— Hmm, fit-il distraitement, déjà pleinement absorbé par son papier.

Il alluma son portable, chargea le fichier, se relut et conclut par un paragraphe sur la capture des Sept Pécheurs capitaux.

— Pas de nom, dit-il. Ils sont tous mineurs. (Il envoya par e-mail la copie définitive à son chef.) Bon papier, se félicita-t-il en rabattant l'écran de son portable. Si on dînait ? On peut retourner manger des nuggets chez *Davy Jones*. Ensuite, je te raccompagne et je te borde.

— D'accord pour la reconduite, mais je ferai l'impasse sur la friture, dit-elle en fronçant le nez. Deux fois *Davy Jones* dans la même journée, c'est un peu trop pour moi.

— La friture ne te convient pas ?

— Autant qu'aux autres femmes.

— Aucune femme n'apprécie la friture. Ou ne l'admet. Votre truc, c'est les salades, la bouffe équilibrée, les régimes. Comme si ça avait le moindre intérêt ! Tout le fun réside dans les matières grasses, et c'est tabou chez les filles, taquina-t-il.

— J'ai mangé des *huevos rancheros* ce matin même. En ta compagnie, lui rappela-t-elle.

— C'est poêlé, pas frit. Bien moins riche en gras.

— Possible, dit-elle en souriant. Mais, pour le dîner, remettons ça à une autre fois, d'accord ?

Elle estimait avoir déjà passé trop de temps avec lui, même si la perspective de jouer les prolongations n'était pas pour lui déplaire. Certes, il existait un lien direct avec l'angoisse suscitée par Justice, le côté rassurant de savoir Frost présent à ses côtés. Mais pas seulement.

Il y avait aussi autre chose, dont elle ne voulait pas entendre parler à ce stade.

— Il faut bien manger quelque chose, non ? insista-t-il.

— J'ai des trucs dans le frigo.

— Beaucoup de trucs ?

— C'est un appel du pied pour te faire inviter ?

— Sait-on jamais... Qu'y a-t-il dans ce frigo ?

Voyant qu'elle ne répondait pas immédiatement, il ajouta :

— De la salade ?

— Entre autres.

— Entre autres aliments sains, j'imagine.

— Tu n'en manges jamais ?

Il eut un demi-sourire.

— Si tu m'invites, j'en mangerai volontiers.

Il la gratifia d'une œillade qu'elle rangea dans la catégorie des armes de séduction massive.

— D'accord, concéda-t-elle à Harrison en même temps qu'à ses propres désirs secrets. Ramène-moi à la maison et je nous préparerai un petit quelque chose. Mais pas question de me laisser border.

Il s'autorisa un sourire décontracté, plein d'autodérision.

— Et si je campais chez toi, disons, sur le canapé du salon ?

— Et si je disais non ?

— Pas sûr que cela suffise, décréta-t-il, redevenu sérieux.

Laura comprit que la parenthèse leur ayant permis d'ignorer la menace bien réelle qui pesait sur elle venait de se refermer. L'excitation générée par son rôle décisif dans l'arrestation des Pécheurs capitaux était en train de retomber ; elle ne pouvait pas échapper indéfiniment à ses problèmes, même si elle s'était admirablement débrouillée pour le faire toute une journée.

— Les coussins du canapé sont défoncés...

— Tu es infirmière, non ? Tu sauras me remettre d'aplomb si... j'en éprouve le besoin.

— Possible.

Elle fit taire la petite voix insistante de la raison. *À quoi joues-tu, Lorelei ? C'est du délire. De la folie pure !* Mais la perspective de le voir dormir chez elle était bien trop excitante pour qu'elle écoute.

Il verrouilla sa porte, puis ils descendirent l'escalier extérieur jusqu'à sa voiture. Les senteurs de l'océan touchèrent ses narines ; la nuit était froide. Crue. Épaisse. Alors qu'ils grimpaient dans l'Impala, Harrison déclara :

— Au fait, je t'ai entendue diagnostiquer un cancer de la bouche à Noah. C'était l'une de tes prédictions bizarroïdes ?

— Non, répondit Laura, qui faillit en rire. J'essayais simplement de détourner son attention ; j'étais assez près pour sentir qu'il avait chiqué. Et d'ailleurs, ce n'est pas ainsi que ça fonctionne.

— Pourrais-tu déterminer si j'ai un problème de santé qui couve ?

Il se tourna vers elle, une lueur d'amusement dans le regard, la main sur la clé de contact. À l'extérieur, les ténèbres étaient épaisses.

— Non.

— Comment ça marche ? Tu perçois les auras, quelque chose dans le genre ?

Dieu que ses yeux étaient sexy dans la pénombre...

— Et voilà, tu te moques encore de moi, fit-elle en mimant l'exaspération.

Elle aurait bien voulu être exaspérée. Au lieu de quoi, amusée, elle parvint à s'arracher à son regard. Les yeux rivés sur le pare-brise, résolue à ne pas le contempler, elle enfonça ses ongles dans l'accoudoir.

— Alors, comment ça fonctionne ? insista-t-il.

— Je n'en sais trop rien.

— Tu dois bien avoir une vague idée...

— Eh bien, dit-elle à contrecœur, il faudrait que je te touche. Peut-être que je verrais quelque chose.

— N'importe quoi.

— La vérité vraie, rétorqua-t-elle en se tournant vers lui, souriante.

— D'accord.

Il laissa pendre la clé de contact et lui pressa la main. Le regard pénétrant qu'il posa sur elle la trouva comme hypnotisée par la chaleur de sa peau. Au bout d'un instant, elle fronça les sourcils et rompit le contact.

— Un problème ?

— Je n'ai pas trop envie d'en parler.

— Allez, quoi !

— Entendu. (Elle secoua la tête.) Tu es sur la voie de problèmes digestifs sérieux. Le genre qui s'accompagne d'une... opération désagréable.

— Parce qu'il existe des opérations agréables ?

— Mais c'est seulement une possibilité mineure. Sans réalité tangible à ce stade. Il est envisageable d'y couper, moyennant quelques changements.

Elle s'essuya la main à l'endroit où il l'avait touchée. À sa manière de la dévisager, elle comprit qu'il s'interrogeait sur la possibilité, même infime, qu'elle dise vrai.

— Sincèrement désolée, monsieur Frost, mais il va falloir renoncer aux aliments frits.

— Nom d'un chien ! (Il actionna la clé de contact ; le moteur de l'Impala s'éveilla à la vie.) C'est bien ce que je disais. N'importe quoi.

— La vérité vraie, répéta-t-elle, ce qui déclencha l'hilarité générale.

Quarante minutes plus tard, garés dans son allée, ils avaient vu leur joyeuse humeur s'effiloche au fil des kilomètres avalés par la voiture de Harrison. Elle songeait au fou furieux qui lui était apparenté, à l'appétit insatiable dont il faisait preuve pour son sang. Le sang de ses sœurs. Le sang de son enfant à naître.

Fallait-il se lancer ?

Contacter ce maniaque ?

Danser avec le diable ?

À travers la vitre, elle contempla la nuit d'encre, tournée vers les falaises au-delà desquelles l'océan déferlait inlassablement. Elle ferma les yeux et ressuscita l'image de Justice enfant. Petit. Blond. Les yeux bleus emplis de haine. Il était pâle et efflanqué, et les rares fois où elle l'avait vu, il l'avait frappée par son côté bête curieuse. Tout petit déjà, il possédait une intensité dans le regard qui vous glaçait le sang. Des années plus tard... avec cette voix sifflante, malveillante, elle ne s'imaginait pas face à lui.

Mais il le faudrait bien... si nécessaire.

Elle ne se rendit compte qu'ils étaient arrivés qu'en entendant les pneus de la Chevrolet crisser sur les gravillons, le pinceau des phares balayer le flanc de sa maisonnette.

C'était maintenant ou jamais.

Seul avec ses propres pensées, Harrison coupa le moteur et se tourna vers elle, prêt à lui demander ce qu'il convenait de faire. Avant qu'il ouvre la bouche, elle déclara :

— Faisons-le. Je suis prête.

— Appeler Justice... à ta manière ? demanda-t-il, un peu surpris par cette initiative soudaine après avoir vu Laura en proie à l'indécision toute la journée.

Elle déglutit avec peine, ouvrit la portière et sentit la fraîcheur nocturne lui fouetter le visage. Une fois sortie du véhicule, elle claqua la portière et lança par-dessus son épaule :

— Tout juste, Frost. Et tiens-toi prêt à voir les événements se précipiter, parce que je te garantis que ça ne va pas lui plaire du tout.

# Chapitre 19

*La mer m'appelle.*

*Le phare est mon sanctuaire dans la maison de Dieu aux nombreuses dépendances.*

*J'appartiens à ce phare, et mon âme s'y envole quand je suis incapable de m'y rendre physiquement. Pour l'heure, il est surveillé de près par les hommes-robots du bureau du shérif. Afin de m'en interdire l'accès. J'y suis pourtant à ma place, vigie postée au bord du monde. À ma place sur l'îlot où se dresse le phare, piton accessible uniquement par bateau ou en empruntant la langue rocheuse quand la marée est au plus bas. Rongée par les vers et les éléments, la structure délabrée de l'édifice en interdit l'accès au public.*

*Un aspect qui a toujours joué en ma faveur, mais, désormais, même moi, je ne puis y accéder.*

*Jusqu'à ce que j'aie trouvé le moyen de semer ceux qui sont lancés à mes trousses. De leur échapper. De les désorienter. De les envoyer au loin.*

*Cette fois, ma mission ne doit pas échouer. Je les aurai toutes. Toutes ces maudites sorcières blondes avec leurs bouches pleines de fiel et leurs yeux bleus pleins de morgue. J'enverrai leurs âmes noires dans les abysses dont nul ne ressort. Afin qu'elles y pourrissent à jamais. Alors, je sourirai en contemplant leur détresse.*

*« Bien fait », murmuré-je avant de me rendre compte que je me suis laissé emporter par la rêverie. Bercer par la litanie. Dans un sursaut, je dépasse le chemin d'accès au phare, sentier à l'abandon au talus central reconquis par les herbes folles. J'ai le temps d'apercevoir la masse sombre d'une voiture de patrouille. À l'intérieur, un type fume. Il s'ennuie. Tue le temps. Maudit le hasard qui l'oblige à rester assis alors que ses collègues me recherchent activement, tels de chiens qui courent après leur queue. Un second type est assis à côté du premier, le chapeau baissé sur les yeux. À moins qu'il s'agisse d'une femme ? Difficile à dire, mais je ne puis ralentir pour en avoir le cœur net.*

*Au besoin, je tuerai les hommes du shérif dans leur véhicule, mais je dois d'abord les attirer au loin.*

*D'abord...*

*J'ai un regard pour ma voisine la morte. C'est une nuisance, mais j'ai besoin de sa voiture.*

*J'ai des gens à rencontrer.*

*Voyant sa tête dodeliner de l'avant, je la pousse par la joue, vers la vitre côté passager. Elle semble dormir.*

*Justice...*

*Mon nom fuse dans l'air ambiant.*

*Comment ! Je manque de m'étrangler. Justice... Le son résonne à mes oreilles, assourdissant, stupéfiant.*

*Elle, m'appeler ?*

*Non... jamais de la vie ! Mais voilà qu'elle recommence. Jusstice ! déchire l'air de façon sifflante, comme si elle se gaussait de moi.*

*« Chiienne ! » hurlé-je en donnant un coup sec sur le volant ; devant moi, le panorama s'estompe à mesure que son visage emplit mon esprit. Je mords sur la file opposée.*

*« Catin de Satan ! » beuglé-je en contre-braquant.*

*Viens me chercher, salopard.*

*D'un geste brusque, je me range sur le bas-côté en faisant fuser les gravillons. Derrière moi, un klaxon retentit ; juché dans sa cabine surélevée, le conducteur d'un pick-up aux roues monstrueuses me tend son majeur dressé.*

*Ma passagère fait la culbute et manque de dégringoler jusqu'au tapis de sol, mais je la retiens d'une main, et ce geste m'emplit de rage quand je m'aperçois que ma main tremble.*

*De peur ?*

*Jamais !*

*Rien qu'un courroux brûlant, dévorant. Oh, celle qui ose m'appeler ainsi est vouée à rôtir en enfer !*

*Lorelei. Son visage me revient alors que la voiture s'immobilise dans un hoquet et que la brume s'élève du sous-bois environnant. Elle finira torturée. Brûlée.*

*Mais je me rappelle qu'il faut toutes les anéantir. Toutes finiront brûlées... brûlées.*

*« Je t'arracherai ton cœur noir, catin ! » dis-je à voix haute tout en poussant le message jusque dans sa conscience.*

*Plus aucun son. Pas une ride, pas un mot.*

*Elle a pris peur. Je me sens sourire dans l'obscurité du brouillard opaque. Elle est enceinte, et seule à rester à l'extérieur.*

*Plus facile à sentir.*

*Plus facile à trouver.*

*Plus facile à tuer.*

*Une nouvelle bouffée d'adrénaline court dans mes veines. Bientôt... Je la trouverai très bientôt... une confiance nouvelle emplit mon âme.*

*« Lorelei ! » répété-je en expédiant le message dans le tunnel obscur qui conduit jusque dans son esprit. « J'arrive. »*

Laura était pâle comme un linge lorsqu'elle prit place à sa table de cuisine, face à Harrison, les yeux dans le vague.

Qu'avait-il fait, bon sang ? Aller lui suggérer de contacter un fou dangereux...

— Laura ! dit-il en la prenant par la main.

Ses doigts étaient glacés. Bigre !

— Laura !

Elle ne répondit pas. Elle était présente dans la pièce mais son esprit, peut-être même son âme, vagabondait ailleurs. S'il avait presque ri en la voyant insister sur sa capacité à communiquer avec Justice, il était désormais face à un phénomène dont les tenants et les aboutissants lui échappaient malgré tout ce que Laura avait pu affirmer.

Quelque chose clochait.

— Lorelei, dit-il en étreignant ses doigts sans vie. D'accord, tu as gagné. J'ai la trouille.

Rien.

— Laura !

Après s'être relevé, il fit le tour de la table.

Elle reprit vie à l'occasion d'une respiration brutale, et les larmes vinrent lui inonder les joues.

— Seigneur...

— Ça va ? s'inquiéta-t-il, fâché par la peur qu'il sentit remonter le long de son échine. Bon sang, tu m'as vraiment fait flipper.

— Après aujourd'hui... j'avais... presque oublié à quel point Justice est diabolique. Ses épaules s'affaissèrent ; elle ferma les yeux puis rouvrit les paupières.

— Après aujourd'hui ? dit-il, perplexe.

— Passer la journée avec toi à Seaside, c'était...

Elle s'arrêta le temps de pousser un long soupir. Ses pupilles avaient enfin repris vie, la chaleur était revenue dans ses doigts.

— Entrer dans ton monde, même avec ses dangers propres, c'était... je ne sais pas... comme un soulagement. (Elle releva la tête et croisa les yeux du reporter.) C'était... une parenthèse de normalité, disons. De bêtes ados en quête d'émotions fortes, de revanche, d'excitation, enfin qu'importe, tandis que ça c'est... vraiment abject.

— Tu as donc... établi le contact ? demanda Harrison qui, après lui avoir lâché la main, la dominait toujours de sa haute stature.

Elle acquiesça par un son qui tenait presque du sanglot. Elle éprouvait visiblement des difficultés à lui parler ; conscient du tourment que devait éprouver Laura, Harrison avait besoin de savoir ce qui s'était passé pendant ces instants où elle avait contemplé le vide.

— Et ?

— Je l'ai défié, répondit-elle d'une petite voix. Je lui ai dit de venir me chercher.

— Miséricorde...

— C'est bien ce que tu voulais, non ?

— Ce que je souhaite c'est que nous, à savoir la police et moi, lui mettions la main dessus. Sans te mettre en danger.

— Ce danger préexistait, raisonna-t-elle. Tu n'y es pour rien. Le contacter revient peut-être à mettre de l'huile sur le feu, mais, crois-moi, le feu couvait déjà. (Elle eut un rictus ironique.) Cela m'a au moins permis de lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Parce qu'il t'a répondu ?

— Oh que oui. (Son sourire s'évanouit.) Il a dit... je le cite mot pour mot... (Sa voix se fit plus rauque.) « Je t'arracherai ton cœur noir, catin. »

Seigneur !

Harrison faillit avoir un mouvement de recul tant l'effet était saisissant. La voix contrastait tellement avec celle de Laura qu'il se sentit presque aspiré par cet étrange scénario dans lequel Laura et ses semblables communiquaient par télépathie.

En la voyant lever vers lui un regard presque timide, il se demanda s'il contemplait Lorelei ou quelque autre membre de la tribu, voire Justice en personne.

Il avait fait mine d'y croire. Bon sang, il était même prêt à le faire. Il appréciait Lorelei. Beaucoup. Il s'imaginait sans peine couchant avec elle, vivant à ses côtés, pourquoi pas l'aimant un petit peu.

De là à faire le grand saut jusqu'à cette histoire de communication extrasensorielle... D'accord, elle craignait Justice et avait tout lieu de le faire puisqu'elle était membre de la secte familiale, mais sans déconner ? De la télépathie ? Ne pouvait-il s'agir d'une forme d'autosuggestion induite par la peur ?

*Je t'arracherai ton cœur noir, catin.*

Non, c'était bien réel. Au moins aux yeux de Laura.

— Je viens juste de relever le mur, dit-elle, sourde au dialogue intérieur de Harrison, ayant déjà retrouvé les traits plus détendus de cette femme qu'il trouvait si fascinante. Mais il est clair qu'il a reçu le message, poursuivit-elle, et maintenant... il va fondre sur moi.

Elle venait d'énoncer cela avec un calme surprenant, comme résolue à la confrontation qu'elle avait attendue toute son existence.

— Il faut déjà qu'il te localise, lui rappela fermement Harrison.

— Il sait où je me trouve. Il me sent.

— Sentir quelqu'un et connaître sa position exacte sont deux choses distinctes, non ?

— Pas chez Justice.

— Alors pas question de te laisser seule, énonça-t-il, catégorique.

Malgré ses dires et en cartésien convaincu, le journaliste restait ouvert à la petite voix selon laquelle toute cette affaire n'était qu'un fantasme bizarroïde, suscité par l'évasion de Justice Turnbull. Un fantasme auquel Laura croyait dur comme fer.

— Écoute, je serai ton garde du corps, pour le meilleur et pour le pire. Ça me fait mal de me l'entendre dire, mais il vaudrait mieux prévenir le bureau du shérif.

Laura scruta l'horloge : Harrison vit qu'il était près de 23 heures.

— Je travaille demain, dit-elle, de retour au côté pratique. Je n'ai pas envie d'appeler la police et d'écourter encore le sommeil qui me reste.

— Tu ne reprends ton service que dans l'après-midi, lui rappela-t-il. Tu vois, je fais attention.

— Pas question de les appeler ce soir pour leur expliquer ce qui se passe avec Justice. Ils vont me bassiner pendant des heures, tout ça pour décréter que je suis... voyons, le mot le plus aimable serait une « excentrique » du Chant des Sirènes. Peu de gens savent que j'en viens, et j'aimerais qu'il en soit ainsi le plus longtemps possible.

— Je crains que ce soit impossible.

— J'en suis consciente, mais je suis morte de fatigue. S'il te plaît. Pas la police. Pas ce soir.

Elle avait repris des couleurs, et il reconnut l'inflexion têtue de son maxillaire. Elle ressemblait vaguement à sa propre nièce, Didi, et, à cet instant, il ressentit un élan de protection envers l'une et l'autre.

— D'accord, dit-il.

Une fois debout, Laura sembla hésiter sur la manière de procéder. Au bout d'un instant, elle lui tendit la main.

— Eh bien bonne nuit... monsieur Frost.

— « Monsieur Frost », vraiment ?

En la voyant se détourner, il crut la voir esquisser un sourire.

— Harrison, dit-elle en remettant son siège en place dans un raclement sourd.

— Bonne nuit, Lorelei.

— Tu sais, personne ne m'appelle ainsi en dehors de ma famille...

Alors qu'elle se tenait de profil, les cheveux cascadant sur les épaules, les lèvres pleines recourbées dans une ébauche de sourire, il se rappela leur baiser. Oh, il était conscient d'avoir été épié et se doutait bien qu'elle s'était demandé s'il ressentait quelque chose. La réponse était claire : oui.

Et il eut envie de recommencer. Là tout de suite.



— J'aime bien Lorelei, dit-il.

L'un comme l'autre avaient conscience du double sens. Lorsqu'il voulut s'approcher d'elle, elle s'éloignait déjà vers sa chambre.

— Il y a des couvertures et un oreiller sur le canapé, dit-elle d'une voix chaque instant plus lointaine. Je te laisse te débrouiller.

Il fit un pas vers elle, vers la chambre, puis se ravisa. Dans quel pétrin s'était-il fourré ?

Justice se gara sur le parking de la maison de retraite, le regard fixé sur le vitrage aveugle qui faisait face à la nuit. Les lumières étaient presque toutes éteintes. À 22 heures passées, les résidents qu'il assimilait à des détenus dormaient tous.

Il resta de longues minutes assis dans la voiture, encore exaspéré par le défi que lui avait lancé cette catin fuyante. Lorelei... oh, il la connaissait bien. Elle était capable de le bloquer à volonté, mais il trouverait le moyen de tromper sa vigilance. C'était celle avec laquelle il communiquait le plus aisément, pour des raisons qui lui échappaient et dont il se fichait éperdument. C'était ainsi, point barre.

Et maintenant que la souillure croissait en elle, il était en mesure de la sentir. Par-delà l'odeur d'humus de la forêt environnante et un relent de feu de bois.

Son odorat était subtil.

Ses narines frémissaient. Il connaissait presque sa position exacte. Quelque part au sud. Près de la mer.

À proximité.

Mais d'abord...

Il fit jouer ses articulations gantées sur le volant puis fit mine de sortir du véhicule. Soudain, il sentit des yeux posés sur lui. Un regard scrutateur, indiscret ! Il se figea, épia les ténèbres plus épaisses autour du bâtiment. Une présence sur le flanc nord ? Accroupie ? Une présence *humaine* ?

Il attendit, tous les sens en alerte.

Personne.

Rien.

La catin l'avait vraiment tourneboulé, et c'était une expérience nouvelle, déplaisante. Une fois la portière côté conducteur ouverte en grand, il se retourna et reçut un choc. Les yeux de sa compagne de route étaient ouverts, et elle le dévisageait !

*Elle, vivante ?*

Il sentit naître une terreur étrange. Il resta médusé, sous le choc, rivé à son siège.

La poitrine de la passagère se soulevait imperceptiblement.

*Comment avait-il pu la rater ?*

Il vit ses yeux humides briller à la lueur de la veilleuse.

Justice la dévisagea jusqu'à ce que ses propres orbites soient desséchées et brûlantes : elle demeura inerte, cillant encore moins que lui.

Vivante, mais tout juste.

Il se calma immédiatement ; à quelques battements de cœur du néant, elle ne pouvait pas lui faire de tort. Cela étant, elle constituait un problème.

Alors qu'il envisageait de la balancer dans les buissons qui, bien entretenus près des bâtiments, retournaient à l'état sauvage à mesure qu'ils s'en éloignaient, une réponse se présenta à lui. Une Ford

Taurus de modèle ancien tangua dans l'allée puis fit halte à proximité du portique qui marquait l'entrée principale de Seagull Pointe. Un gentleman en Borsalino gris et pardessus assorti en sortit et se dirigea vers la porte à pas lourds. Devant l'huis, il pianota une séquence dans le digicode. Trahi par ses efforts, il finit de guerre lasse par enfoncer la sonnette sise à côté du digicode à plusieurs reprises, de plus en plus fort à mesure qu'enflait sa frustration. Une matrone opulente finit par se présenter, vêtue d'un jogging violet et d'un top imprimé. Elle actionna un bouton à l'intérieur, et les portes coulissèrent.

— C'est quoi, le code ? grogna-t-il en refusant d'entrer.

— Entrez donc, Gerald, fit la matrone.

— Le fichu code, bon sang !

— 21-21. Il a changé le mois dernier, vous vous rappelez ?

Au lieu de s'exécuter, l'homme appuya à nouveau sur le bouton, ce qui provoqua la fermeture des portes. Elle était toujours dedans, et lui dehors. Avec un soupir mahousse que Justice vit sans l'entendre, elle recommença la manœuvre : les portes se rouvrirent. Alors seulement, le vieil homme daigna entrer.

Plusieurs chaises roulantes attendaient juste après la porte. Justice les remarqua alors que Gerald et la matrone dépassaient la réception vitrée et sortaient de son champ. Quelques instants plus tard, il sortit de la voiture puis avança tête baissée jusqu'à l'entrée en étudiant l'édifice. Pas la moindre caméra de sécurité en vue. La construction de Seagull Pointe remontait à vue de nez à un demi-siècle, et, dans l'intervalle, peu de choses avaient changé. La bâtisse trapue était en parpaings badigeonnés de blanc, et les ailes attenantes avaient très certainement été ajoutées au fil des besoins.

Le code saisi, Justice attendit avec impatience l'ouverture des portes. Il empoigna un fauteuil roulant qu'il ramena à vive allure jusqu'à sa petite Nissan. Après avoir ouvert la portière côté passager, il souleva le corps flasque de sa compagne de route ; à la faveur d'une torsion du cou, deux yeux fixes vinrent se poser sur lui.

Il n'y prêta guère attention. Ce qui l'avait inquiété tout à l'heure le laissait désormais de marbre. Une fois son fardeau posé dans le fauteuil, il manœuvra celui-ci vers le bâtiment avec l'impression fugace d'être épié par des yeux invisibles. Le court malaise dissipé, il retapa le code et entra sans tambours ni trompettes. Il perçut le crachotement tenu d'une télévision qui émanait du bout d'un couloir, et évita cette direction en virant à droite.

Heureuse surprise : les portes des chambres ne comportaient pas seulement un numéro, mais aussi le nom du résident sur une plaque. Il lui fallut moins de trois minutes pour localiser Madeline Turnbull. Il poussa sa compagne de route dans la chambre enténébrée et laissa ses yeux s'habituer à la pénombre.

La vieille sorcière était étendue sur le lit, les yeux rivés au plafond, comme si elle était en train de prier le Seigneur en personne.

— Mère, grinça-t-il.

Les yeux cillèrent sans dévier d'un iota.

Il eut envie de les lui arracher ! Cette pensée l'obsédait. Ses doigts se crispèrent. Mais alors, son nez hypersensible perçut le relent d'agonie. Elle aussi était presque morte.

Comme sous l'effet d'une volonté propre, ses mains gantées se levèrent et l'entraînèrent vers elle. Des mains réduites à deux serres dirigées vers la gorge, non vers les yeux. Soudain, ces derniers s'écarquillèrent et pivotèrent vers lui. Étincelants dans la clarté diffusée par la fenêtre. Elle caqueta ;

surgi du fond de ses entrailles, le gloussement secoua sa frêle carcasse.

— Tu es damné, murmura-t-elle dans un souffle.

— Tais-toi, catin ! siffla-t-il.

— C'est toi la véritable engeance de Satan...

— *La ferme !*

— Tu le sais bien. Il est en toi, dit-elle avec ravissement. En toi...

Ses mains se refermèrent lentement sur la gorge de la vieille. Il lui fallait un couteau. C'était nécessaire. Il fallait la *cisailler à mort !* Ou la brûler. Voir la chair noircir, se liquéfier !

— Brûle en enfer ! siffla-t-il en sourdine.

— Tu... es... damné...

Plus crachées que prononcées, ces paroles se répercutèrent comme dans un canyon de granite, rebondissant sur les flancs, chaque fois plus fortes, avant de venir cogner contre ses tympans.

Les mains tremblantes, il serrait sans force. Il souhaitait pourtant serrer le plus fort possible. Serrer. Serrer. *Serrer !*

Mais non... il en était incapable. Et d'ailleurs, pas question de laisser des traces de strangulation. Il avait besoin d'un répit... par quel moyen faire croire à une mort naturelle... au moins le temps qu'il s'éclipse.

Après avoir arraché l'oreiller qui lui soutenait la tête, il le plaqua sur son visage et appuya. Des sons indistincts retentirent. Elle se débattit, ses doigts repliés vinrent lui griffer l'avant-bras, au même endroit que l'autre idiot. Il appuya plus fort. *Plus fort !*

Les minutes s'égrenaient... elle livrait bataille avec plus de force que ce qu'il aurait cru possible. Son corps gracile se cabra, elle poussa un vague gémississement.

Lentement, il refit surface. Comme au sortir de plusieurs siècles de torpeur. Ses jointures étaient endolories à l'endroit où il était toujours crispé sur l'oreiller. Relâcher son étreinte lui coûta un effort surhumain.

Il se retourna, le souffle court.

Sa compagne en chaise roulante le dévisageait, la tête de guingois. En train de... *sourire ?*

Il armait son geste pour la gifler de toutes ses forces quand la tête s'affaissa sur la poitrine. Elle exhala un dernier râle. Il resta un long moment à l'étudier, mais, cette fois, elle était bel et bien partie.

De retour au lit, il retira l'oreiller qui comprimait les traits de la vieille sorcière, remplaça celui-ci sous sa tête.

Sa mère. Morte. Enfin.

Pour de bon.

Fermant les yeux, il se tendit vers le monde des ténèbres où ses pensées roulaient comme autant de cours d'eau.

*Je viens te chercher, catin.*

*Toi...*

*Lorelei.*

# Chapitre 20

Laura rouvrit les yeux, comme électrisée.

Une ombre fusa sur la paroi.

*Justice ?*

Elle faillit hurler, se rendit compte qu'il s'agissait de l'ombre portée d'une branche agitée devant sa fenêtre. La fenêtre de *sa* chambre. Elle était à l'abri... pour l'instant.

Et Harrison Frost dormait probablement dans son canapé.

C'était le point du jour ; une aube grise étirait les ombres tandis que les événements des trente-six dernières heures lui revenaient en cascade. Voyant Justice accaparer le premier plan de ses pensées, elle le repoussa, chassa les ténèbres en leur substituant l'image de Harrison Frost. Elle prit une profonde inspiration puis expira, sentit s'apaiser peu à peu son rythme cardiaque effréné.

Les couvertures rejetées, elle sauta du lit, passa une robe de chambre poids plume par-dessus sa chemise de nuit en coton puis tituba dans le couloir en direction de la salle de bains. D'ici, elle n'apercevait qu'un coin du canapé, mais la vue d'un pied d'homme qui dépassait de la couverture lui procura un sentiment de sécurité et de soulagement.

Des émotions qu'elle avait rarement, sinon jamais, connues avec Byron.

Dans la salle de bains, elle contempla son reflet.

Et fut subitement gagnée par la nausée.

Elle se rua maladroitement sur la cuvette du W.-C. en sentant refluer le repas improvisé à base de restes confectionné la veille au soir, juste avant son contact avec Justice.

Grossesse.

Elle attendit que se calment les soubresauts de son estomac, puis tira la chasse d'une main tremblante. Tête sous le robinet, elle fit couler l'eau froide sur ses joues, sa bouche et son menton. Elle entreprit ensuite de se brosser les dents avec énergie pour se retrouver les mains plaquées sur le rebord du lavabo, en quête d'équilibre, le corps entier secoué de frissons.

Avait-elle perdu la tête, d'asticoter ainsi Justice ? Sans aucun doute. Mais l'autre option revenait à attendre en espérant qu'il se fasse cueillir par les forces de l'ordre, et cela paraissait encore plus désespéré.

La meilleure chose à faire était peut-être de suivre sa première idée : la fuite. Retourner à Portland. Ficher le camp d'ici !

Mais cette éventualité datait d'avant que le bébé devienne réalité. Et qu'elle retrouve Catherine et ses sœurs.

D'avant la rencontre avec Harrison Frost.

Et sa décision d'aider à la capture de Justice.

À présent... elle ignorait quelle était la meilleure conduite à tenir. Justice était diabolique et déterminé, et la danse qu'elle venait d'entamer avec lui était extrêmement périlleuse.

« Toc, toc. »

Le son la fit sursauter. Elle contempla la porte de la salle de bains, une main sur la poitrine.

— Ça va ? lança Harrison d'une voix étouffée.

— Euh... oui.

— À l'oreille, ça n'avait pas l'air.

Elle fut gênée d'apprendre qu'il l'avait entendue vomir.

— C'est juste... que je somatise un peu, tu sais, prétendit-elle maladroitement. Je... vais prendre une douche.

— Entendu.

Elle tendit l'oreille et l'entendit s'éloigner, puis se dévêtit et bondit sous le jet d'eau chaude. Dix minutes plus tard, d'aspect résolument plus humain, elle retourna dans sa chambre et enfila son uniforme. Elle entreprit de brosser ses cheveux humides face au miroir du dressing, ce qui lui permit d'entrevoir les racines plus claires sur le sommet du crâne. Elle comprit qu'il ne rimait plus à rien de se teindre : question déguisement, c'était très insuffisant, surtout face à quelqu'un qui pouvait l'atteindre par la pensée.

Et puis, il fallait prendre le bébé en considération.

*Son enfant.*

À elle et à Byron.

Seigneur...

Pas question de s'aventurer sur ce terrain-là. Un autre jour, peut-être.

Harrison frottait sa barbe naissante quand elle fit son apparition à la cuisine. La voyant habillée de pied en cap, il remarqua :

— Je croyais que tu n'étais pas de service ce matin...

— En effet, mais on est en sous-effectif. Je compte passer à l'hôpital, pour voir si on a besoin de moi.

— Pour un peu, j'en viendrais à faire un complexe : tous les prétextes sont bons pour t'éloigner de moi.

— Mais non, c'est juste que...

Il attendit qu'elle termine sa phrase alors qu'elle ignorait par quel bout prendre le problème. Son estomac tressautait comme s'il était empli de sauterelles. L'image faillit la renvoyer à la salle de bains ; elle s'en sortit en déglutissant.

— Je ne veux pas te laisser seule, dit-il, les yeux rivés sur elle.

— À l'hôpital, je ne crains rien.

— Ah bon ? Comment peux-tu en être certaine ? Hier soir, tu m'as dit avoir contacté Justice. Qu'il comptait venir te chercher. Sans ménager ses effets. Que tu étais terrifiée.

— Oui. Vraiment terrifiée. Je... je sais.

Elle fronça les sourcils. Pas question de se terrer à cause de Justice, et, à la lumière du jour, elle se sentait davantage en sécurité.

— Écoute, il y a beaucoup de gens sur place. Je connais tout le monde. Dans une foule, on est à l'abri.

— Je pourrais y contribuer.

— Et la suite de ton article ? (Il ne trouva rien à redire.) Autant t'y mettre tout de suite. Tu ne vas quand même pas m'attendre toute la journée...

— Je peux me mettre dans un coin pour travailler, fit-il valoir.

— Non, vraiment, ce n'est pas la peine. On se retrouve... après ?

— Tu as affirmé que Justice allait très mal le prendre. Que tu l'avais mis au défi. Je...

— Harrison, je t'en prie.

Il posa sur elle un regard empli de frustration.

— Je croyais que nous étions sur la même longueur d'onde en ce qui concerne Justice et la conduite à tenir.

En le voyant faire un pas vers elle, Laura se recroquevilla. Sa réaction de rejet le coupa dans son élan.

— Tu as un scoop sur le feu, insista-t-elle.

— Les Pécheurs capitaux ? Du petit-lait à côté de Justice... Et surtout, il représente un danger pour toi, dit-il, la mine sévère.

— Très bien, suis-moi jusqu'à l'hôpital... J'ai la nette impression que ma place est là-bas. Il faut que je travaille, que je me tienne occupée. (Comme il hésitait, elle plaqua une main sur la sienne.) Fais-moi confiance là-dessus, d'accord ?

— Ça ne me plaît pas.

Elle afficha un grand sourire, et, sur une impulsion, l'embrassa sur la joue.

— Je sais.

Bien que cela aille très clairement à l'encontre de ce qu'il souhaitait, Harrison convint à contrecœur de la laisser agir à sa guise.

Une heure plus tard, Laura demandait à effectuer des heures supplémentaires à Ocean Park tandis que Harrison retournait à Seaside. En butte à l'administration de l'hôpital sur la question du quota d'heures sup, Laura alla s'asseoir lourdement dans la salle du personnel dans l'attente d'une décision.

Au bout d'un certain temps, elle s'interrogea sur l'éventualité d'un casse-croûte issu des distributeurs automatiques. Son estomac avait beau lui envoyer des signaux de détresse après son passage à la cuvette de la matinée, il lui fallait pourtant avaler quelque chose.

À tout le moins, elle se sentait en sécurité dans l'enceinte de l'hôpital. Tout en picorant un yaourt, elle jeta un coup d'œil au quotidien étalé sur la table et prêta l'oreille aux infos locales : le sujet principal du jour était l'incendie d'une ancienne scierie qui avait tenu les premiers secours sur la brèche une bonne partie de la nuit.

Dix minutes passèrent, puis Byron fit son entrée. La voyant assise seule à une table, il vint s'installer en face d'elle.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il.

— Comment ça ?

— Primo, tu as une mine de déterrée, secundo, pourquoi viens-tu si tôt ?

— J'ai pensé qu'il manquait du monde, mais mes heures sup n'ont pas été validées.

— Qu'est-ce qui te pousse à t'attarder ici, alors ?

Il se montrait trop curieux. Elle n'avait nulle envie d'avoir affaire à Byron, et encore moins de devoir s'expliquer.

— J'ai laissé des trucs dans mon casier et décidé de m'accorder quelques minutes de répit, mentit-elle. Inutile de me cuisiner.

— Ah bon ? Aurais-tu oublié ton cirque avec Mme Shields et son pancréas ? Tu me causes du tort quand tu commences à diagnostiquer des trucs avec tes tours de passe-passe...

— Tu as trouvé quelque chose ? réagit Laura, soudain intéressée.

— J'ai ordonné une nouvelle analyse sanguine. Déficit en production d'insuline. Elle était déjà dans la fourchette basse, mais rien d'alarmant. Là, en revanche... il semble y avoir un souci.

Développement possible d'une tumeur au pancréas. On va vérifier ça. En tout cas, tu fais tout pour délier les langues dans le service.

Elle comprit surtout qu'elle l'avait fait légèrement chuter de son Olympe aux yeux de tout le monde, et que cela lui avait fortement déplu.

— Ses analyses ont changé, tu n'y es pour rien.

— Va raconter ça à la patiente, grinça-t-il. C'est quoi ce bordel, Laura ? D'où tu tiens tes infos ?

— J'ai bêtement vérifié s'il y avait des antécédents cancéreux dans sa famille.

— Foutaises. Je te connais, dit-il en se penchant vers elle.

Laura lui lança un regard dur. *Non, tu ne me connais pas. Tu n'as jamais fait l'effort.*

Là-dessus, sentant son estomac se soulever, elle se releva d'un bond et combattit les spasmes. Et fonça aux toilettes en priant pour se retenir assez longtemps.

Dix minutes plus tard, elle émergea des lavabos pour découvrir un Byron qui la fusillait du regard.

— Tu es enceinte ! accusa-t-il.

— Docteur Adderley ?

L'un et l'autre se tournèrent vers la jeune infirmière qui dansait d'une patte sur l'autre dans le couloir, un sourire crispé aux lèvres. Elle n'avait d'yeux que pour Byron.

— Tu es à côté de la plaque, siffla Laura avec détermination.

— Vraiment ?

— Oui.

Elle soutint son regard avec la dernière énergie. Après un ultime regard noir, il reporta son attention sur l'arrivante, plaqua sa grosse paluche sur les reins de l'ingénue et, penché sur elle, la guida vers les urgences.

L'estomac stabilisé pour l'instant, Laura mit le cap sur la cafétéria en caressant la perspective, mollement engageante, d'un toast tout sec.

Harrison conduisit jusqu'aux locaux du *Seaside Breeze*, situés dans un cube de béton à façade vitrée flanqué d'une papeterie sur un flanc et d'une boutique vendant des trophées pour sports collectifs sur l'autre flanc. Une fois garé sur le parking de devant, il sortit de son Impala, s'étira, se passa la main dans les cheveux et détermina qu'aussitôt bouclé le papier du jour, il serait grand temps de prendre une douche. À l'intérieur, il pêcha l'édition du matin, étudia la première page et sourit.

« SEPT PÊCHEURS CAPITAUX PINCÉS POUR CAMBRIOLAGE : LA POLICE ARRÊTE UNE BANDE D'ADOS. »

— T'as tapé dans le mille avec ce papier, estima Buddy, pisse-copie abonné aux chiens écrasés qui espérait être promu reporter un jour prochain.

Harrison aurait pu lui dire que le boulot payait mal, mais Buddy était aussi chaud bouillant que lui-même l'avait été à ses débuts : pour l'un comme pour l'autre, gros salaire et sécurité de l'emploi n'entraient guère en ligne de compte.

— Comment tu as fait pour être aussi vite sur le coup ? voulut savoir Buddy.

— Expérience et talent, rétorqua Harrison, ce qui fit grogner son collègue.

— Il est là ? demanda Frost.

— Rentré chez lui. De retour vers midi.

« Il », c'était Vic Connelly, propriétaire et rédacteur en chef du journal, personnage volubile et bourru doté d'une tignasse neigeuse façon Einstein. Harrison avait espéré l'attraper au vol pour

discuter des suites à donner à son papier, mais aussi pour l'informer qu'il comptait désormais consacrer toute son énergie à l'affaire Justice Turnbull.

Après une mise au point avec Buddy, une consultation de ses boîtes vocale et e-mail puis une demi-heure de travail sur la suite de son article, il quitta les bureaux, fonça à sa piaule et passa sous la douche histoire de reprendre figure humaine. C'était formidable de servir d'ange gardien à Lorelei, mais, conformément à ce qu'elle avait dit, son canapé laissait quelque peu à désirer.

Une fois rhabillé, il sortit de son portefeuille le bout de papier reçu de John Mills et dégaina son téléphone. Le jeune flic avait griffonné son numéro de portable. Tout en appelant, Harrison examina sa barbe de trois ou quatre jours dans le miroir et fit la grimace. Il avait l'air d'un type qui sort tout juste d'une semaine de beuverie.

L'heure était peut-être venue de procéder à un brin de... toilettage. D'en finir avec le look fauché qu'il cultivait pour approcher les Pécheurs capitaux. Cette affaire réglée, il n'était plus nécessaire de passer pour un autre. Non que sa dégainé habituelle soit tellement éloignée de celle qu'il avait projetée : il n'avait rien du dandy en costume Brook Brothers. De fil en aiguille, il en vint à penser à Geena Cho et au bureau du shérif du comté de Tillamook. S'il comptait soutirer quelque information à ces gens-là, un look moins grunge ne ferait pas de mal, quelque part entre son image actuelle et le glamour télé façon Pauline Kirby.

— Mills, répondit une voix sérieuse.

— Agent Mills, Harrison Frost du *Seaside Breeze*. On avait convenu de s'appeler aujourd'hui ? Pour que je recueille quelques tuyaux ?

— Ah oui... (Pause. Hésitation. Puis Mills débita son laïus rapidement, comme s'il venait de percuter.) Bryce Vernon est un promoteur important sur toute la côte nord de l'Oregon. Son fils Noah aura dix-huit ans dans deux jours.

« Clic. »

Harrison raccrocha, pensif. Bryce Vernon était le père de Noah, et ledit Noah Vernon – NV – allait souffler ses dix-huit bougies le surlendemain. Dans fort peu de jours, il ne serait donc plus considéré comme délinquant juvénile, ce qui élargissait considérablement le champ des possibles. Il pouvait être jugé en tant qu'adulte. Finir en prison. Avoir « envie » de s'ouvrir à un reporter du terrible malentendu avec ses parents, de la persécution policière dont il était la victime. Il pouvait en outre prendre un avocat, et, là encore, avoir beaucoup de choses à déclarer.

Avec un léger sourire, Harrison empoigna son rasoir et partit batailler avec ses poils revêches.

L'inspectrice Savannah Dunbar franchit les portes coulissantes de Seagull Pointe et s'adressa à la femme postée à l'accueil.

— Le bureau du shérif a reçu un appel de votre directeur, Darius Morrow, dit-elle en montrant son insigne.

— Euh... ah oui, fit la réceptionniste en hochant la tête. Je le bipe de suite.

Savvy fit jouer sa nuque raide. Elle avait veillé la moitié de la nuit à cause de ce fichu incendie à la vieille scierie Tyler. Le brasier avait épuisé toutes les équipes de secours du comté, et sensiblement réduit l'effectif disponible chez les pompiers comme à la brigade. Elle-même venait de s'enquiller l'équivalent d'une pleine journée de service, et l'heure du retour à la maison était loin d'avoir sonné.

Quelques instants plus tard, un homme et une femme retrouvèrent Savannah à l'accueil. La femme



n'était autre qu'Inga Anderssen, déjà croisée par Savvy, mais l'homme lui était inconnu. Très certainement Darius Morrow. Apparemment déçue lorsqu'elle reconnut Savvy, Inga annonça tout à trac :

— Madeline Turnbull est décédée hier dans la soirée.

— Oh. (La nouvelle surprit un peu Savvy, qui l'avait vue la veille.) Vous nous avez appelés parce que vous soupçonnez un acte de malveillance ?

— Je suis le directeur de Seagull Pointe, intervint l'homme en lui tendant la main. Darius Morrow. (Il arborait une couronne de cheveux teints en noir autour d'un crâne chauve et une mine soucieuse qui paraissait perpétuelle.) Nous avons appelé parce qu'en rendant visite à Mme Turnbull, nous avons trouvé, hum, une autre femme dans sa chambre. Inconsciente. Assise dans un fauteuil roulant.

— Qui est-ce ? s'enquit Savannah.

— Nous l'ignorons, répondit Inga d'une voix pincée, les lèvres encore plus pincées. Il ne s'agit pas d'une de nos résidentes.

— Où se trouve-t-elle ?

— Nous l'avons allongée dans une chambre vacante. Elle menaçait de tomber de sa chaise.

— Toujours inconsciente ?

— Oui. Notre médecin n'étant pas de service aujourd'hui, nous avons fait appel aux urgences.

— Elle est donc vivante ?

Savannah était perplexe ; quelque chose clochait, et pas qu'un peu.

— L'ambulance devrait arriver d'une minute à l'autre, fit Darius, visiblement nerveux.

— Quid de Madeline Turnbull ? Sa mort était prévisible, ajouta Savvy en allant à l'essentiel. Peut-on conclure à une cause naturelle ?

— C'est au légiste d'en décider, dit Morrow sans se mouiller.

— Selon vous, un acte malveillant est envisageable ?

Juste ciel, dans quoi s'était-elle fourrée en répondant à cet appel ? Ni Morrow ni Anderssen ne répondirent immédiatement ; ils prirent en outre un soin suspect à ne pas échanger le moindre regard.

— Une malveillance ? Non, estima Morrow après réflexion. Je vois mal comment, ajouta-t-il de manière révélatrice.

— Veuillez m'excuser un instant.

Savvy prit un peu de champ et appela le central. Il lui fut confirmé qu'une ambulance et un légiste étaient en route.

— Envoyez une seconde équipe, précisa-t-elle. Je n'aime pas la façon dont tout ça se présente.

Après avoir raccroché, elle retourna voir le tandem et déclara :

— Conduisez-moi à la patiente anonyme.

— Bien entendu...

Le directeur commença à avoir des suées quand, en compagnie d'Anderssen, il guida Savvy jusqu'à une petite chambre au bout d'un long couloir. Arrivé à la porte, il bafouilla une excuse et laissa Inga s'occuper de l'affaire. Puis il s'éloigna à grandes enjambées, soit pour affronter un autre problème, soit pour fuir celui-ci. Inga entra la première, Savannah sur ses talons. Malgré le masque à oxygène, la femme alitée respirait difficilement.

Ce qui frappa le plus Savvy fut sa jeunesse ; elle s'attendait à quelqu'un de beaucoup plus âgé. L'atmosphère de la maison de retraite, supposa-t-elle.

— Elle a été étranglée, fit remarquer Savannah en voyant les ecchymoses sur la gorge de la femme.

— Quoi ? s'étonna Inga.

— Personne ne l'a examinée ?

— Si, bien sûr, mais c'est sa respiration qui nous a le plus inquiétés...

— Et Madeline Turnbull ? lança Savvy, peu friande d'excuses bidon. Elle aussi, elle a été étranglée ?

— Maddie ? Non... Pas à ma connaissance...

À la mine consternée de l'infirmière en chef, Savannah comprit que personne n'avait étudié la morte de près ; tout le monde avait paré au plus pressé, à savoir cette patiente nouvelle, non prévue au programme. En levant le lièvre de la non-réaction du personnel à la mort de Madeline Turnbull, Savvy avait malencontreusement mis Inga Anderssen dans l'embarras, ce qui risquait de compliquer les rapports entre elles.

— Comment est-elle arrivée ici ? s'interrogea tout haut Savannah en désignant la femme alitée.

Question de pure forme, à laquelle l'infirmière en chef répondit en pinçant les lèvres et en croisant les bras sous sa poitrine.

— Nous n'avons aucune certitude à ce sujet.

— Qui l'a découverte ?

— L'aide-soignante du matin, je crois, mais, là encore, sans certitude, esquiva Inga.

Savvy fit volte-face et fusilla l'infirmière en chef du regard.

— Tâchez de savoir qui, et envoyez-moi la personne en question. J'aurai besoin d'une salle de réunion, d'une liste des personnes qui ont rendu visite à Madeline Turnbull ou ont eu accès à sa chambre ainsi qu'à celle-ci. Il va falloir boucler le périmètre et récupérer les enregistrements des caméras de surveillance, à l'intérieur comme sur le parking.

— Mais... mais... je ne pense pas que nous disposions de caméras ou...

— Dans ce cas, informez le directeur de ce que j'ai demandé. Mais d'abord, conduisez-moi à la chambre de Madeline Turnbull.

Elle songea un instant qu'Inga allait lui dire non, mais Savannah appartenait aux forces de l'ordre. L'infirmière en chef tourna les talons puis, le dos raide, guida Savvy dans un dédale de couloirs jusqu'à la chambre où avait succombé la mère de Justice Turnbull.

Madeline ne portait aucune marque distincte de strangulation ; son cou était exempt d'ecchymoses. Mais Savvy se pencha sur la morte, examina de près ses yeux et crut y discerner des pétéchie symptomatiques d'asphyxie brutale. Elle eut un regard pour l'oreiller, puis reporta son attention sur Maddie.

Inga s'agita, se pencha à son tour sur la défunte et inspecta ses yeux.

*Morte par étouffement*, conclut Savvy en estimant qu'Inga était arrivée au même constat.

— Je vais avoir besoin de cette salle de réunion, dit Savannah. Où diable est passé votre patron ?

— Je vais chercher M. Morrow.

— Faites donc, lâcha Savvy, incapable de cacher son irritation face au festival d'amateurisme du personnel de la maison de retraite.

Il ne lui restait plus qu'à attendre l'arrivée du légiste.

# Chapitre 21

Il était 13 heures quand Laura s'arrêta devant la chambre de Conrad Weiser aux soins intensifs. Sans bien connaître le vigile, elle se sentait bizarrement responsable de son état en raison du lien qu'elle entretenait avec Justice. Elle aurait voulu être capable de l'avertir du danger imminent, tout en ayant conscience que c'était impossible.

Nina Perez, qui l'attendait à la sortie des soins intensifs, lança « Aucun changement » à la manière d'un simple énoncé et non d'une question, ce à quoi Laura répondit par un hochement de tête.

— Le docteur Zellman va bientôt sortir, indiqua sa collègue à Laura. Il ne parle toujours pas.

— Sait-on s'il s'agit de lésions au larynx à caractère définitif ou d'un trauma émotionnel ?

— Un peu des deux, je dirais, mais je ne suis pas son médecin traitant. (Elle parut troublée.)

D'après toi, la police progresse, rapport à l'arrestation de Turnbull ?

— Je l'espère, répondit Laura en se demandant si Justice était à l'instant même lancé à ses trousses.

Un frisson glacé lui remonta le long de l'échine ; elle en venait presque à regretter d'avoir contacté Justice. En dépit de sa fanfaronnade matinale, elle savait qu'il était dangereux, et potentiellement mortel, de le provoquer.

Alors qu'elle retournait en salle des infirmières, elle aperçut Zellman au moment où celui-ci était confié aux bons soins de son épouse. À cause des consignes en vigueur, la femme élancée avait conduit son mari en chaise roulante jusqu'aux portes de l'établissement, mais le praticien blessé bondit presque de son siège sitôt le seuil franchi ; pour un peu, la chaise infamante terminait sa course dans les taillis. Sans attendre, il s'élança à grandes enjambées sur l'aire de stationnement, écumant de rage ou d'indignation, sa femme trotinant dans son sillage.

Laura resta un long moment à contempler le couple. Selon une rumeur insistante, Justice n'était pas menotté quand Zellman l'avait conduit jusqu'au fourgon, et son évasion était largement imputable au psychiatre. Sous-estimer Justice était une erreur que tout le monde avait commise au Chant des Sirènes, avait naguère dit Catherine. Pour Laura, il n'était pas question de tomber dans le même travers.

À moins qu'elle l'ait déjà fait en le titillant, la nuit dernière ?

Le regard tourné vers les portes vitrées de l'hôpital, elle perçut son reflet laiteux. Hérissée par un terrible pressentiment, elle s'éloigna presque contre son gré des panneaux coulissants ; dans sa poitrine, le cœur se mit à cogner plus fort, à marquer la mesure.

Il était là, dehors.

Quelque part.

À attendre.

Et elle eut le sentiment qu'il se tenait tout près...

Justice contemplait le monde extérieur sans ciller à travers le pare-brise de la petite auto de la femme. Il se trouvait dans un monde différent. Un monde d'émotions tourbillonnantes, de rêves à demi rêvés et de frénésie qui venaient lui étriller le corps. Les couleurs fusionnaient, les formes changeaient, comme s'il se trouvait sous l'eau. Il ferma les yeux ; sa mission lui fusa dans le cerveau.

Il lui fallait les tuer toutes. Sans exception. *Et sans attendre !*

Les railleries éculées de ces misérables créatures ricochaient sans trêve dans son crâne, lui rappelant pourquoi elles étaient toutes damnées, pourquoi il lui fallait les vaincre. Celle qui se trouvait en dehors du chalet lui donnait l'impression d'avoir un serpent dans les entrailles, comprimant ses organes, enlacé à ses boyaux, serrant toujours plus fort, jusqu'à le rendre malade. Son odeur lui donnait la chair de poule ; un relent nauséux, qui venait lui inonder les fosses nasales.

Elle était près. Tout près.

Et là, il comprit.

Elle était dans l'enceinte de l'hôpital... De *cet* hôpital.

Ocean Park.

Blottie à l'intérieur, convaincue d'être à l'abri derrière ce rideau de brume, de béton et d'acier. Se moquant de lui.

Après s'être ébroué pour chasser la bile qui lui reflua dans la gorge, il s'obligea à revenir au présent et scruta la façade de l'établissement. Garé dans un angle de l'aire de stationnement, il jouissait d'une vue très incomplète sur l'entrée principale. Elle était là. Dans le hall. Rendue invisible par la brume.

Et elle l'avait senti. De cela, il était sûr. Il perçut les lourds battements de son cœur, sentit le sang qui circulait avec vigueur dans ses veines... ainsi que dans celles du sale petit incubé niché en elle. Il sourit en décelant son effroi.

Parfait.

Puisse la terreur la faire pourrir de l'intérieur. Elle qui avait osé le défier !

*Je suis ici, sorcière. Tu dois être contente !*

Il songea à la voiture qu'il conduisait, une Nissan gris métallisé. Combien de temps avant qu'elle devienne un danger pour lui ? Il avait laissé sa conductrice plus morte que vive à Seagull Pointe : dès qu'ils l'auraient identifiée, ils lanceraient un avis de recherche sur le véhicule. Il avait échangé les plaques avec celles de la Taurus du vieux Gerald, ce qui lui accorderait un court répit, mais il était condamné à se trouver une autre bagnole.

Un frisson dérangerait l'atmosphère poisseuse.

Les sens en alerte, il loucha vers l'entrée d'Ocean Park. À l'instant même, le docteur Maurice Zellman en sortait, accompagné d'une femme qui, songea Justice, devait être son épouse. Il se concentra sur elle. Retenant ses cheveux en place d'une main, elle pressait le pas pour rester à hauteur du psy qui taillait la route à grandes enjambées. Le dos droit, la foulée ample, Zellman eut tôt fait d'atteindre une Lexus noire garée sous un lampadaire. Quand Zellman braqua vivement en marche arrière, bobonne n'avait pas encore refermé sa portière. Les pneus de la puissante conduite intérieure broutèrent l'asphalte, la Lexus bondit en avant et frôla le minibus vert rangé juste à côté.

En voyant Zellman passer à sa hauteur, Justice eut un sourire glacé. Le bon docteur pouvait-il sentir l'avertissement qu'il lui lançait à dessein ? Mais Zellman, toujours aussi coupé du monde extérieur, se contentait d'adresser un regard fulminant à la route. Il était totalement imperméable au message de Justice.

Depuis l'habitable de la Nissan, Justice assista au départ de Zellman avec une sorte de détachement. Bien loin du sentiment d'urgence que provoquaient les femelles du chalet, on pouvait davantage y voir un intérêt clinique. Le docteur s'était cru dans la peau du sauveur de Justice. Ce cafard insignifiant, cet étron suffisant avait osé prétendre qu'il comprenait quelque chose à son sujet !

À cet instant, Justice capta une bouffée étourdissante des effluves âcres de Lorelei.

Il tourna la tête avec une telle violence que ses cervicales craquèrent. Aucune importance. Ses narines palpitèrent, le relent nocif lui arracha une grimace.

Catin engrossée !

*Je viens te chercher*, lui glissa-t-il, mais la muraille qu'elle avait dressée entre eux était trop haute pour qu'il la franchisse.

*Je viens te chercher !* hurla-t-il néanmoins. *Maudite sorcière ! Tu ne me tiendras pas éternellement en respect !*

Elle était à l'intérieur de l'hôpital. *Là, devant*. Il lui suffisait d'entrer en douceur !

Aveuglé par la nécessité, il sortit en trombe du véhicule et se dirigea vers l'entrée latérale avant de se figer en limite du champ de la caméra, secoué par une pulsion de mort si violente qu'elle annihilait son sens commun. La mi-journée n'était pas propice à une attaque, mais il n'en avait cure. Il la voulait. *Tout de suite*.

Avec un cri de frustration qui s'arrêta dans sa gorge, il entreprit de s'arracher les cheveux. Il lui fallait la mer... la brise fraîche du Pacifique... le phare...

Il fit un pas dans le champ de la caméra puis recula. Tête baissée, il retourna au véhicule, s'y glissa et s'affala dans son siège. Faisant jouer ses jointures sur le volant, il s'efforça de reprendre ses esprits. Il ne devait pas, ne pouvait pas laisser gagner la catin.

Il l'avait dans le collimateur. Salement. Il sentait presque ses mains se refermer sur une gorge lisse, la vie qui la quittait peu à peu. Il s'imagina face au corps dénudé de la catin qui brûlait en dégageant une odeur fétide, impie, contemplant la fumée noire qui montait jusqu'aux cieux, la carcasse condamnée aux fournaies de l'enfer.

Lorelei.

Par-dessus tout, il lui fallait l'éliminer, et du même coup tuer dans l'œuf le démon qu'elle portait. Se ruer à l'intérieur pour fondre sur elle : était-ce possible ? *Envisageable ?*

La Lexus de Zellman était à l'arrêt tout au bout du parking. Ils s'engueulaient, apparemment, et le véhicule patientait tandis qu'ils échangeaient hauts cris pour l'une, grands gestes pour l'autre. Puis la berline bondit à nouveau, et Justice vit Zellman s'engager sur l'allée arborée qui reliait l'hôpital à la 101.

Après une nouvelle volte-face, Justice contempla l'hôpital jusqu'à sentir ses yeux lui brûler les orbites. Alors, les dents serrées sous l'effet d'une fureur impuissante, il passa une vitesse et démarra. Dans le sillage du docteur.

— Ça ne va pas ? lança une voix impatiente dans l'oreille de Laura.

Presque trahie par ses appuis, elle s'était affalée dans un siège face à l'accueil. Ce sentiment... cette promiscuité... Malgré sa barrière mentale, elle avait senti Justice de l'autre côté, et sa malveillance avait failli l'étouffer.

La question émanait du docteur Loman, qui dardait sur elle un regard bleu glacier.

Évidemment, il avait fallu qu'elle tombe sur lui. Le vieux praticien était d'un abord encore plus pénible que son ex-mari. Loman était impérieux, arrogant et dictatorial.

Qu'est-ce qui clochait chez les toubibs d'Ocean Park ? Un vrai ramassis d'égocentriques, à l'exception peut-être du calme docteur Hanson et de la rigolote docteur Charles, l'une des rares chirurgiennes de l'équipe. Les autres ? Des crétins prétentieux, bouffis d'orgueil mal placé.

— Si, ça va, dit-elle à Loman.

— Quelque chose ne va pas si vous devez rester assise en plein travail, fit-il remarquer en fronçant les sourcils.

Formidable. Fidèle à sa légende.

— Je reprenais juste mon souffle.

Laura se releva, se mordit la langue pour ne pas ajouter quelque repartie acerbe et dépassa le bon docteur. Il lui emboîta le pas ; ses semelles souples faisaient crisser le dallage.

— Je sais qui vous êtes, dit-il. (Surprise, Laura sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque.) Vous êtes l'une des leurs, et je les *connais*.

Laura l'épia par-dessus son épaule. Il paraissait sur le point d'exploser, comme si elle avait commis quelque acte impardonnable.

Elle saisit l'allusion à demi-mot. Dolph Loman et son défunt frère, Parnell, étaient les médecins qui s'occupaient de Laura et de ses sœurs lorsqu'elles étaient enfants. Elle se rappelait Dolph, mais bien moins Parnell. Dans un vague souvenir, il était question d'une histoire salace entre Parnell et sa mère... à moins que ce soit Dolph, ou encore l'un de ces souvenirs factices, bricolés à partir des bribes collectées à propos d'une mère aux mœurs légères. Depuis son premier jour à Ocean Park, elle espérait que Dolph ne l'avait pas reconnue. En vain, visiblement.

— On diagnostique les patients, maintenant ? dit-il en cherchant à peine à masquer son ricanement.

— Aviez-vous quelque chose de précis à me demander, docteur Loman ? rétorqua-t-elle froidement.

— Tenez-vous, grinça-t-il. Vous êtes infirmière, pas docteur. C'est tout ce que j'avais à dire.

— Vraiment ? (Elle se régala de le voir surpris.) Il m'apparaît plutôt qu'il resterait beaucoup à ajouter...

— Nous savons tous deux à quoi nous en tenir sur votre famille, se reprit-il aussitôt. Diseuses de bonne aventure et illuminées en tout genre.

— « Illuminées », répéta-t-elle en le fusillant du regard. S'agit-il d'un nouveau terme médical ? Il rougit, piqué au vif.

— Je jouis d'une réputation irréprochable.

— Je me rappelle votre frère, fit Laura même s'il s'agissait d'un quasi-mensonge.

Le vieil homme en resta bouche bée. Il dut s'y reprendre à trois fois avant d'arriver à cracher :

— Mon frère était un praticien remarquable ! Sa mort fut une vraie tragédie.

Il parut sur le point d'en dire plus, mais la sidération l'emporta face à une Laura qui ne s'en laissait pas compter. Il s'éloigna en marmonnant sur le culot de cette impudente, laquelle s'interrogea sur ce qui s'était ou non passé entre sa mère et les docteurs Loman. Si elle s'en ouvrait à Catherine, obtiendrait-elle une réponse ? Encore fallait-il que sa tante le sache vraiment...

Laura partit reprendre son travail, un peu dépassée par la tournure des événements. Mais, puisqu'il lui était impossible de s'expliquer, il n'était pas question de mettre son coup de mou sur le compte de la grossesse. Elle prit plusieurs inspirations puis serra les dents.

Elle commençait à regretter de ne pas avoir écouté Harrison. Certaine ce matin même d'être en sécurité à l'hôpital, il lui tardait désormais de le savoir à ses côtés, de se sentir protégée. À la faveur d'un crochet à son casier, elle passa un coup de fil sur le portable de Harrison mais tomba sur sa boîte vocale. Frustrée, elle hésita à laisser un message, remit l'appareil en place et s'estima assez forte pour terminer son service sans lui parler. L'esprit est plus fort que la chair, se répéta-t-elle.

# Chapitre 22

— Inspecteur.

Lang pénétra dans les locaux de la brigade par la grande porte au lieu de celle de derrière. Il avait préféré garer sa Jeep dans la rue plutôt qu'au parking, jonché de nids-de-poule aussi profonds que le Grand Canyon. May Johnson, forte femme noire à la mine éternellement renfrognée préposée à l'accueil, venait de cracher cet unique mot à la manière d'un boulet de canon. Elle n'appréciait pas beaucoup Lang, qui le lui rendait bien. Arrogante et psychorigide aux yeux de l'inspecteur, elle l'avait méprisé au premier regard, l'estimant trop souple avec le règlement, trop sûr de lui... trop mâle aussi, qui sait. Pour elle, Lang était un cow-boy tant dans la tenue que dans l'esprit ; à la faveur d'un coup d'œil à ses bottes poussiéreuses, pas très « en service » pour deux sous, il se dit que, en effet, sur ce chapitre-là, elle avait peut-être raison.

À contrecœur, il ralentit le pas et l'interrogea du regard. Tout juste revenu de Seagull Pointe, il souhaitait faire un point avec le shérif O'Halloran avant de ressortir.

— Oui ?

— Sam McNally a rappelé.

Lang arqua les sourcils. Geena Cho assurait le standard ; jusqu'ici, Johnson l'avait laissée transmettre les messages à Lang sans jamais prendre la peine de le tenir informé.

— Merci.

Elle eut un bref hochement de tête puis faillit le faire tomber à la renverse en demandant :

— Comment se passe l'adoption ?

La façade de glace de Johnson fondait à toute vitesse. Pour le meilleur... ou le pire ?

— Ça avance. Lentement.

Sa psychiatre de fiancée, Claire Norris, s'efforçait d'adopter une petite fille à laquelle elle s'était profondément attachée. Souhaitant lui aussi voir la démarche aboutir rapidement, Lang songeait à traîner sa bien-aimée devant l'autel pour donner un coup de pouce à la procédure, mais l'évasion de Turnbull avait complètement chamboulé ses plans.

Peut-être gênée par son élan de familiarité, Johnson tourna le dos de manière abrupte. Après avoir longé le guichet qui courait sur toute la largeur de l'entrée, Lang franchit la porte du fond puis s'engagea dans le couloir menant à la partie principale du bâtiment, à savoir le joyeux dédale de bureaux vitrés.

Un relent de café froid sourdait de la salle des repas, plusieurs téléphones sonnaient, et deux adjoints qui avaient passé la nuit à l'incendie de la scierie Tyler passèrent en laissant derrière eux une odeur de suie.

Assis à son bureau, le shérif O'Halloran paraissait troublé. D'ordinaire bien lissée, sa tignasse poivre et sel était en bataille, et ses yeux bleus avaient perdu leur éclat rieur.

— Maudit Turnbull, lâcha-t-il.

— Maudit Turnbull, convint Lang. Il semblerait qu'il ait étouffé sa mère et étranglé l'autre femme, qu'on s'efforce d'identifier.

— Elle vit toujours ?

— À peine.

— Personne ne la connaît ?

— Pas à Seagull Pointe, confirma Lang. Avec Savvy, on a vérifié auprès de tout le personnel et des patients en mesure de répondre. On a fait le tour du parking en quête d'un éventuel véhicule en trop. Toutes les voitures appartiennent aux résidents. Pas davantage de caméras de sécurité, même si le directeur a tenu à préciser qu'ils comptaient en faire installer sous peu. La belle jambe que ça nous fait... Résultat, on ignore qui elle est et comment elle est arrivée là. C'est une jeune femme. Le plus probable, c'est qu'elle serait tombée sur Justice. Il l'aurait étranglée en même temps qu'il tuait sa mère.

— Une chance, même infime, qu'il n'ait pas fait ce coup-là ?

Lang hésita.

— C'est une question de pure forme ?

Le shérif poussa un profond soupir.

— Vous souhaitez qu'on bosse sur un autre cas de figure ? demanda Lang.

O'Halloran secoua la tête.

— Nan. Sauf à disculper Justice Turnbull complètement.

Les deux hommes passèrent le dossier en revue. Une fois tous les éléments nouveaux épuisés et alors que Lang était sur le départ, le shérif ajouta :

— On a reçu un appel d'une ferme, à l'est de Garibaldi. Mouettes et buses volaient en cercles au-dessus de ce qui s'est avéré être un corps. D'homme. J'ai envoyé Delaney sur place. Le type est mort depuis deux trois jours.

Situé au sud de Tillamook, le bourg de Garibaldi se trouvait dans les limites du comté.

— Des personnes disparues ont été signalées ?

— On a vérifié la plaque du minibus de hippie, garé deux nuits de suite sur l'aire de stationnement d'un belvédère, au nord de la ville. En appelant pour prévenir les proprios que le véhicule allait finir en fourrière, une femme s'est mise à beugler que son cher et tendre manquait à l'appel. On s'est dit que ça pouvait coller avec notre macchabée. C'est juste son chéri, ils ne sont pas passés devant le maire. Mais le minibus est immatriculé aux deux noms. Le gars a quitté le nid d'amour de Salem après une querelle de ménage, il y a deux jours. Depuis, pas de nouvelle.

— Il laisse peut-être passer l'orage ?

— D'après elle, quand ils s'engueulent, il taille la route et revient au bercail dans les vingt-quatre heures. C'est leur petite routine bien installée.

— Il fait un bon client pour notre macchabée, convint Lang.

— Très possible. Les signalements correspondent. Le bureau des cartes grises a transmis sa photo.

O'Halloran parut garder pour lui un élément important. Au bout d'un moment de réflexion, Lang demanda :

— Quand est-ce qu'il a décollé du nid, cet oiseau-là ?

— Vers 18 heures, vendredi dernier.

— Et de Salem à la côte, il est forcément passé à proximité de Halo Valley. Pile au mauvais endroit au mauvais moment.

— C'est une théorie, admit le shérif.

— Nom d'un chien... C'est lui qui a pris Justice en stop ! (La cervelle de Lang tournait à toute allure.) Comment a-t-il été tué ?

— Coup violent porté à la tête. Vois ça avec Delaney.



— Sans faute, affirma Lang. (Survolté, il retraça pas à pas la cavale de Justice.) On a donc un Turnbull qui fauche le minibus pour l'abandonner aussi sec. Pourquoi ?

O'Halloran eut un rire de gorge.

— Tu te poserais moins la question si tu voyais la bête ! Couverte de dessins de fleurs, de feuilles de ganja... le plein délire hippie. Il aura cherché quelque chose d'un poil moins voyant.

Lang soupesa la question, analysa plusieurs scénarios possibles, puis parvint à la seule conclusion valable.

— La femme étranglée de la maison de retraite. Justice a trouvé le moyen de lui piquer sa voiture juste après avoir abandonné le minibus.

Le shérif soupira.

— Selon toi, il est tombé dessus au même belvédère ?

— Ou à proximité. (Lang secoua la tête.) Mais pourquoi ne pas l'avoir tuée et laissée sur place ?

— Elle aurait été découverte plus vite. Prions pour qu'elle se réveille et identifie ce fumier.

— Merde alors, grommela Lang en se frottant la nuque.

La femme était presque morte quand il l'avait vue ; les urgentistes s'étaient refusés à tout pronostic vital lorsqu'il s'était agi de la transférer à l'hôpital.

— Il faut absolument découvrir qui elle est. Quelqu'un a dû remarquer sa disparition : je vais faire diffuser sa photo aux infos. « Qui est cette femme ? Si vous la connaissez, contactez le BSCT. »  
Quelque chose dans ce goût-là.

— Fonce, déclara O'Halloran.

En sortant d'un pas vif du bureau du shérif, Lang faillit percuter une Savannah Dunbar qu'il trouva pâlotte.

— Qu'y a-t-il ?

— Elle est... morte. (Savannah poussa un profond soupir.) L'inconnue de Seagull Pointe. Il y a environ vingt minutes. (Nouveau soupir.) Les urgentistes ont cru pouvoir la sauver, mais... (Elle secoua la tête.) Ils l'ont déclarée morte à l'arrivée à Ocean Park.

— Merde !

Il eut une pensée pour la femme inconsciente qu'il avait vue à Seagull Pointe, à sa jeunesse, à ses proches. Si elle n'était ni mariée ni mère de famille, elle avait fatalement des parents, peut-être des frères et sœurs.

— On aurait pu la sauver avec du personnel moins incompetent à la maison de retraite, siffla-t-elle.

— Leurs pratiques vont faire l'objet d'une enquête.

— J'espère bien qu'ils vont le payer !

Outrée, elle fulminait littéralement.

— Pourquoi ai-je dans l'idée que tu vas y veiller personnellement ? dit-il.

— Parce que tu lis en moi comme dans un foutu livre ouvert.

Lang opina.

— Raison de plus pour découvrir qui était cette inconnue. J'allais justement m'occuper de diffuser sa photo aux infos.

— Les techniciens ont pris des clichés de la scène de crime. Y compris Madeline Turnbull et notre inconnue, quand elle vivait encore, dit-elle en secouant une nouvelle fois la tête.

— Ils en auront peut-être une diffusable.

— Possible.

En croisant son regard, il vit qu'elle avait les larmes aux yeux.

— Ce n'est pas ta faute, plaïda-t-il.

— En effet, fit-elle, les lèvres pincées. Les gens de Seagull Pointe ont merdé, et ils le savent.

L'infirmière en chef et le directeur vont tout faire pour se couvrir.

— Si tu as vu juste, il y aura une enquête.

— Et comment ! (Elle eut un sourire sans joie.) J'y veillerai, dit-elle en se dirigeant vers son bureau. J'ai un rapport à rédiger.

Avec elle sur l'affaire, les manquements de Seagull Pointe allaient être mis en lumière. Savvy n'était pas femme à passer l'éponge sur leur je-m'en-foutisme. Il croisa plusieurs adjoints dans le couloir, dont une qui faillit lui rentrer dedans, renversa son café et lui décocha un regard noir.

— Hé, regarde un peu où tu vas ! dit-elle avant de marmonner à propos des crétins en santiags.

Lang choisit d'ignorer la mauvaise humeur de sa collègue et songea qu'il lui fallait gagner son bureau pour rappeler l'ex-déetective aux homicides Sam « Mac » McNally qui, d'après Johnson, avait enfin donné signe de vie. La seconde suivante, il changea d'avis et regagna sa Jeep pour l'appeler depuis son portable. Il salua Johnson au passage, laquelle se fendit d'un hochement de tête. Frustré de tomber une nouvelle fois sur la boîte vocale de McNally, il lui demanda de rappeler sur son portable plutôt qu'à la brigade. McNally avait mené l'enquête au sein du commissariat de Laurelton, où avait débuté la précédente série meurtrière de Justice. Connaissant Justice Turnbull mieux que personne, il avait travaillé en lien avec Fred Clausen et l'ancienne partenaire de ce dernier, Kirkpatrick. Partie vers d'autres horizons, Kirkpatrick avait laissé un poste vacant au BSCT, que Lang occupait désormais.

Clausen avait dépeint McNally comme un « gars correct », commentaire élogieux de la part d'un flic réputé pour être peu loquace et perpétuellement bourru. Lang se demanda si Clausen se sentait un peu mis sur la touche depuis que le shérif O'Halloran lui avait confié les rênes de l'enquête au lieu de se reposer sur le flic chevronné qu'était Clausen. Lequel semblait en faire peu de cas. Il avait dit à Lang d'appeler McNally, qui l'avait fait. Apprenant que McNally était à la retraite et parti camper toute une semaine avec son fils, il s'était vu confier le numéro de portable de Mac et lui avait laissé un message. Apparemment, l'intéressé avait pris connaissance du message pendant son séjour à la belle étoile et pris soin de rappeler, mais leur petit chassé-croisé n'était pas fini pour autant. Et, pendant ce temps, Justice Turnbull courait toujours...

Alors qu'il rangeait son téléphone, il aperçut Clausen qui dirigeait son véhicule vers le parking de derrière. Lang fit le tour du bâtiment à pied pour retrouver son aîné. Clausen sortait tout juste de sa Jeep de fonction, identique à celle de Lang, quand ce dernier le rejoignit.

— Salut, dit Fred avant de s'enfoncer jusqu'à la cheville dans une flaque.

Après l'avoir entendu pester toute une minute, Lang déclara prudemment :

— Sans vouloir jouer les petits malins, c'est pour ça que je me gare devant.

— Ouais, bref. (Clausen s'extirpa de la flaque géante qui lui avait trempé le bas du pantalon.) Pour ta gouverne : tu en fais un beau, de petit malin.

Lang afficha un grand sourire.

— Tu as lu le *Breeze* ?

— J'y ai jeté un coup d'œil, dit Lang.

Clausen éructa. Secoua sa chaussure. Pesta à nouveau avant de poursuivre :

— Harrison Frost se la joue encore grand reporter. Les collègues de Seaside ont serré la bande de lycéens qui visitait les maisons, mais c'est Frost qui récolte les lauriers pour les avoir tuyautés. Tout son article tourne autour de ces gamins qui se font appeler les « Pécheurs capitaux », un truc dans le genre. Sept, qu'ils sont. Apparemment, Frost les aurait approchés.

— Harrison Frost, c'est bien ce gars qui bossait au *Portland Ledger* ?

Lang en savait long sur Frost pour avoir travaillé à la police de Portland. Le journaliste s'était mis dans le pétrin en écrivant sur cette fusillade perpétrée à l'entrée d'une boîte de Portland, *L'Écluse*.

— Apparenté à l'un des proprios de *L'Écluse*, il avait pratiquement accusé l'autre taulier d'avoir orchestré l'assassinat de son associé...

— Ouaip. C'est bien lui. Il bosse pour le *Seaside Breeze*, maintenant, mais c'est plus fort que lui, faut qu'il se frotte aux scoops. Sûr qu'il va venir nous tanner. (Clausen avisa son collègue tout en gagnant l'entrée du bâtiment en faisant « flocc flocc » un pas sur deux.) L'évasion de Turnbull, c'est du pain béni pour ce genre de type.

— Jusqu'ici, il nous a laissés tranquilles.

— À cause des gamins de Seaside. (Clausen grogna.) Foutus gosses de riches de West Coast High... Mon beau-fils connaît la fille Berman, Britt. Comme son père vit à Tillamook, elle assiste à certains matchs. Les Berman se la pètent comme tu n'as pas idée.

— Elle appartient aux Pécheurs machin ?

— Nan. (Clausen lui fit signe avant de pousser la porte.) Ça pourrait, remarque. Elle a le profil. Mais, dans l'histoire, c'est l'une des victimes.

À l'air presque déçu de son collègue, Lang soupçonna le beau-fils de s'être pris un râteau avec la fille Berman, ou quelque chose du même tonneau.

— Tu n'es pas fan de Frost, fit remarquer Lang. Une raison particulière ?

— Ce gars-là te ferait passer une meule de foin pour l'Everest. (Clausen parut sur le point d'ajouter quelque chose, puis se ravisa.) Mais, pour les gamins de West Coast High, il a mis dans le mille. Ce bahut, c'est un terrain d'entraînement pour péteux ingrats et égoïstes.

— Combien la dent du serpent, dit Lang.

— Hein ?

— C'est du Shakespeare : « Combien la dent du serpent est moins cruelle que la douleur d'avoir un enfant ingrat. »

Clausen le dévisagea comme s'il venait de lui pousser des antennes de Martien.

— Sûr, fit-il de façon fort peu convaincue.

— C'est ma mère qui m'a appris ce vers, s'expliqua maladroitement Lang. Gamin, j'ai dû me montrer un poil ingrat...

Ne sachant quoi répondre à cela, Clausen se fendit d'un « Les gosses, je te jure » et dépassa Lang pour gagner les toilettes.

Lang s'adressa un demi-sourire puis refit le tour du bâtiment pour rejoindre sa propre Jeep et partir en quête de l'adjoint Delaney et du cadavre découvert aux abords de Garibaldi.

Harrison consulta l'heure sur son portable alors qu'il retournait au *Breeze* pour livrer son article. 15 h 30. Il espéra tomber sur Vic cette fois-ci, et s'apprêtait à s'enquérir de la présence du patron quand Buddy désigna le téléphone sur le bureau de Harrison et déclara :

— Channel 7 sur la une.

— Quoi ?

— Comme je te dis, fit-il en haussant les épaules. Écoute, je n'ai pas le temps de filtrer tes appels, d'accord ? J'ai un papier à finir. L'incendie de la scierie Tyler. Rien n'est sûr, mais il pourrait s'agir d'un acte criminel.

Harrison décrocha et appuya sur la touche de la ligne 1.

— Frost.

— Monsieur Frost, fit une douce voix féminine. Channel 7 s'intéresse à l'affaire des Pécheurs capitaux. Seriez-vous disposé à répondre à quelques questions ?

Harrison comprit que l'équipe de production de Pauline Kirby était tombée sur son article et souhaitait couvrir l'événement. Il se demanda si cette arriviste connaissait le mot « décence ». Il était à la fois flatté que son papier ait retenu leur attention, et irrité car Pauline n'hésiterait pas une seconde à lui voler la vedette.

— Je vadrouille pas mal.

— Y a-t-il un numéro plus pratique pour vous contacter ?

— Nan. Appelez ici. Le journal saura où me trouver.

Le voyant raccrocher, Buddy lui adressa un large sourire.

— La roue tourne avec cet article, pas vrai ?

— Des gosses de riches qui cambriolent chez d'autres gosses de riches, répondit froidement Harrison. Pauline Kirby ne peut qu'adorer.

— Idem pour nos lecteurs et son audience. (Il contempla Harrison qui, après avoir fait mine de quitter son blouson, l'enfilait aussi sec.) Tu pars déjà ?

— Quand tu le vois, dis à Vic que je veux lui parler. J'ai besoin de faire un point.

— Entendu. À propos d'une suite de ton scoop sur les gamins ?

— Ça et autre chose, rétorqua Harrison en songeant à Justice.

— Et si jamais la petite troupe de Channel 7 pointe son nez... ?

— Tu as mon numéro de portable. Appelle-moi. Mais ne le leur donne surtout pas. Je les rappellerai plus tard.

— Tu as un vrai problème quand il s'agit de filer ton numéro de portable, fit remarquer Buddy. Tu en es conscient, au moins ?

— Oui, j'en suis conscient.

Son « problème » remontait à la chasse à l'homme dont il avait été victime suite à la mort de son beau-frère et à la débâcle consécutive à son acharnement. Après un petit signe d'adieu à Buddy, Harrison sortit pour retrouver les écharpes de brume, derniers vestiges de la purée de pois de la veille.

# Chapitre 23

Le malheureux toast ingéré par Laura en fin de matinée lui avait permis de zapper le déjeuner. Se sentant un peu faiblarde, elle se vengea sur un dîner précoce à la cafétéria et parvint à avaler soupe au poulet, baguette et petite salade verte. Rassasiée, elle continuait néanmoins à ressentir des vertiges suites aux idées noires qui l'avaient accablée pendant tout son service. Elle était enceinte, et Byron s'en doutait. Elle avait lancé un défi à Justice Turnbull, et le tueur psychopathe était à ses trousses. Enfin, il y avait cette relation naissante avec Harrison Frost qui menaçait de déboucher sur tout autre chose.

D'où lui venait cette idée ridicule ? Un baiser – deux en comptant le léger bisou qu'elle avait posé sur sa joue – ne suffisait pas à nouer une relation ! Elle le connaissait à peine, leur première rencontre remontait à deux jours, quand toute celle folie avait démarré.

Seigneur, d'où lui venait ce sentiment que cela faisait déjà une éternité ?

Toute sa vie avait basculé depuis l'évasion de Justice, vendredi, et on était seulement dimanche !

Les conversations bourdonnaient, le distributeur de glaçons cliquetait, les employés à triste figure de la cafétéria attendaient que personnel soignant et visiteurs aient fini de tergiverser devant la vitrine. Des odeurs d'ail, de sauce tomate et de soupe aux palourdes de la veille atteignaient ses fosses nasales. Autour d'elle, les discussions allaient bon train, mais elle n'y prêtait pas garde. Elle rangeait son plateau pour quitter les lieux quand elle vit arriver Carlita Solano en compagnie d'un aide-soignant et se diriger vers le distributeur de soda. Alors qu'ils passaient, Laura entendit Carlita déclarer :

— Je n'invente rien ! Je connais l'une des infirmières de Seagull Pointe. Les flics essaient de garder ça sous le coude, comme ils font toujours tant que toute la famille n'a pas été prévenue, mais Jessica me l'a dit : ils pensent que ce cinglé a tué sa folle de mère ! Sûr que ce sera aux infos demain !

Ledit cinglé ne pouvait être que Justice. Laura sentit son rythme cardiaque s'affoler sous l'afflux d'adrénaline. Elle dut contraindre ses mains à ne pas trembler lorsqu'elle posa son plateau.

— Sérieux ? fit l'aide-soignant. Eh ben.

Il ajouta froidement :

— Ils assurent question soins, ceux-là...

— Désolée, fit Laura, incapable de se retenir. Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre ce qui se disait. C'est bien de Justice Turnbull qu'il est question ? Et de sa mère ?

Mentalement, elle conjura une image fugace de Madeline quand celle-ci était plus jeune... peu sûre d'elle, plutôt jolie dans sa robe à fleurs, debout près d'un alignement de chambres déglinguées, les cheveux battus par le vent, l'ourlet flottant autour de ses chevilles tandis que l'océan, tout en bas de la falaise où était perché le motel, venait se fracasser contre les rochers. Elle avait des yeux tristes, se souvint Laura, assombris par le poids des secrets...

— Tout juste.

Carlita se tourna vers Laura ; elle paraissait contente de trouver quelqu'un qui s'intéressait vraiment à son histoire.

— Et il y a une autre femme en plus, s'empressa-t-elle d'ajouter. Il les a étouffées toutes les deux.

Ou étranglées. En tout cas, elles sont mortes.

— Ils feraient pas mal de renforcer la sécurité, là-bas. Des patients assassinés, ça la fout un peu mal.

La saillie de l'aide-soignant retomba comme un soufflé alors qu'il en terminait avec le distributeur de boissons gazeuses. Son soda se mit à faire des bulles et à crépiter au-dessus des glaçons.

— Qui est cette autre femme ? demanda Laura, la gorge sèche.

Seigneur, pas l'une de ses sœurs ! Catherine n'aurait certainement pas laissé sortir quiconque... *Mais il existe des moyens de s'échapper du Chant des Sirènes. Tu le sais. Et tes sœurs aussi.* Les visages de celles-ci défilèrent : Isadora, Cassandra... Lilibeth ?

— Sûrement une parente, répondit Carlita avec un haussement d'épaules signifiant « On s'en fout, non ? ». C'est bien à sa famille qu'il s'est attaqué l'autre fois, non ? Il me semble que j'ai vu ça aux infos : il a pété les plombs et s'en est pris aux nanas du Chant des Sirènes.

*Parce que tu l'as contacté. C'est à cause de toi qu'il a fait ce massacre ! Tu n'aurais jamais dû écouter Harrison...*

Elle se reprit immédiatement : il était injuste d'accuser Harrison. C'était elle qui avait lancé un défi mental à Justice, qui l'avait asticoté, mis en rage. S'il y avait quelqu'un à blâmer, c'était bien elle.

Elle sentit ses entrailles se liquéfier.

Avait-elle commis une erreur ?

Qui avait coûté la vie à deux femmes ?

Harrison ne lui avait-il pas dit d'aller voir la police ?

Mais qu'avait-elle à présenter... un message télépathique ?

Elle s'imagina sans peine les regards qu'allaient échanger les enquêteurs après l'avoir entendue tenter d'expliquer son lien, son dialogue mental avec un fou furieux en cavale.

— Ça va, toi ? s'inquiéta Carlita, ce qui fit sortir Laura de sa rêverie.

— Oui, dit-elle avec le plus de conviction possible, même si « aller » était assez loin du compte.

Nanti d'un couvercle et d'une paille, l'ami de Carlita était déjà plus loin dans la cafétéria ; celle-ci se hâta de le rejoindre. Laura, elle, était à la torture. Bourrelée de remords, elle appuya doucement sur son abdomen, reprenant conscience du bébé qui s'épanouissait en elle.

Seigneur, quel foutoir...

Elle quitta la cafétéria avec des semelles de plomb pour regagner le poste des infirmiers du rez-de-chaussée. Qui était l'inconnue ? Quelqu'un de sa connaissance ? À nouveau, elle pensa à ses sœurs, les victimes les plus probables. N'avait-il pas affirmé qu'il allait toutes les tuer ?

Elle s'arrêta dans le couloir pour y réfléchir.

Non, décréta-t-elle. Il ne s'agissait pas d'une résidente du Chant des Sirènes. Elle le saurait. Sinon d'instinct, du moins par une messagère dépêchée par la Colonie. Catherine ne pouvait pas ignorer la disparition de l'une de ses protégées.

Cela étant, deux personnes étaient mortes. De la main de Justice.

Maddie et quelqu'un d'autre... une victime mystère.

— Salopard, grinça-t-elle entre ses dents en pensant à lui. Salopard d'assassin sans âme.

— Hein ? Vous disiez ? fit un patient occupé à pousser une perfusion devant lui.

Dégarni, une épaule dénudée suite au glissement de sa veste de pyjama, il lui adressa un regard noir.

— Rien, désolée.

Elle commençait à éprouver des élancements dans le crâne. Comme sa pause n'était pas terminée, elle retourna en salle du personnel. Une fois sur place, elle navigua à l'aveugle jusqu'à une table isolée au fond de la pièce. Perdue dans ses pensées, elle remarqua à peine les deux infirmières penchées sur une grille de mots croisés, la troisième qui regardait les infos tout en plongeant un sachet de thé dans une tasse fumante. Laura tourna les yeux vers l'écran : la façade de Seagull Pointe apparut, un journaliste apporta quelques précisions sur la tragédie par rapport au récit de Carlita.

Harrison était-il au courant des événements survenus à la maison de retraite ? Certainement : il était journaliste, quand même ! Elle s'étonna de voir ses pensées revenir une fois encore vers lui.

Quand on passa sans transition à l'incendie de la vieille scierie, Laura n'y tint plus. Elle repoussa son siège, quitta la salle commune et se hâta jusqu'à l'alignement de casiers où le staff rangeait ses effets personnels. Après s'être escrimée sur son cadenas à combinaison, elle empoigna son portable et appela Harrison, sans hésiter cette fois, consciente de la rapidité avec laquelle elle était devenue dépendante de lui.

Comme il ne répondait pas, elle se sentit immédiatement déprimée. Au lieu de raccrocher, elle changea d'avis et décida de laisser un message.

— Salut, c'est moi. Tu as certainement entendu parler de ce qui s'est passé à Seagull Pointe. Je pense que c'est Justice qui a tué Madeline. Et peut-être aussi l'autre femme. (Elle ménagea une pause, submergée par un afflux d'émotions. Peur. Besoin. Colère.) Appelle-moi, conclut-elle en priant pour ne pas avoir l'air aussi désespérée qu'elle l'était au fond d'elle-même.

La pâtisserie des *Sables du Thym* tournait au ralenti en fin d'après-midi, malgré les senteurs de cannelle et de café qui persistaient et les quelques miches de pain et muffins qui restaient en vitrine après les coups de feu du matin et du midi. Autour des petites tables, de rares clients sirotaient leur boisson et picoraient les miettes de leur assiette.

Harrison trouva sa sœur accoudée au comptoir, occupée à lire l'édition du matin.

— Tu n'as pas chômé ! dit-elle en levant les yeux de son article du *Breeze*.

— Le *Breeze* n'est pas le *Ledger*.

— Ouais, enfin, qu'importe le canard, c'est le papier qui compte, fit-elle valoir avant de le citer.

« Cette affaire des Pécheurs capitaux était vouée à faire sensation. Une bande d'ados de bonne famille cambriolant le domicile familial de leurs camarades de classe. » (En l'absence de réaction immédiate, elle lui décocha un regard appuyé.) Ah ah ! J'ai pigé. Quelqu'un essaie déjà de te piquer cette histoire, de piocher dans ta verve.

Elle insista, un sourcil arqué.

— Qui ? Pas cet abruti qui te suivait partout, quand même...

— Ce type-là travaillait au *Ledger*. Non, c'est Channel 7.

— Pauline Kirby ? devina Kirsten, atterrée. C'est pas une journaliste, c'est une journalope !

— On se calme, tempéra Harrison tout en comprenant sa réaction.

La couverture du décès de Manny par Channel 7 n'avait été agréable pour personne. L'équipe de Pauline était allée jusqu'à braquer les projecteurs sur le visage de Kirsten pour donner ses larmes en pâture au public. Les autres télés n'avaient guère relevé le niveau, mais Kirsten avait gardé une dent particulière contre Pauline, ce que son frère concevait aisément.

— Ce n'est pas ma préférée non plus, dit-il.

Voyant sa sœur plisser les paupières, il devina qu'elle se remémorait les mauvais traitements que les médias lui avaient fait subir.

— Tous les mêmes.

— Les reporters ?

— Oui, répliqua-t-elle. (Après un court silence, ses lèvres formèrent un rictus malicieux.) Tu es aussi pourri que les autres.

Il lui rendit son sourire en coin, puis changea de registre.

— Dans ces moments-là, j'aurais dû être plus présent à tes côtés. Je me suis montré trop... égoïste.

Elle balaya son acte de contrition d'un revers de main.

— Tu tenais à prouver que Manny avait été assassiné. Moi aussi. Mais, depuis lors, de l'eau a coulé sous les ponts.

Il fut surpris de la voir si déterminée à tourner la page.

— Tu penses qu'il s'est simplement trouvé au mauvais moment, au mauvais endroit ?

— Oh, je n'en sais rien.

Kirsten leva les yeux vers la porte en entendant retentir la sonnette : deux clients sortaient de la boutique.

— Et peut-être que je n'en aurai jamais le cœur net, poursuivit-elle. Tout ce que je sais, c'est que cette histoire appartient au passé et que la vie continue. (Elle posa sa main sur celle de Harrison.) C'est triste, je le sais bien, mais c'est ainsi.

Là-dessus, elle laissa échapper un long soupir et retira sa main tandis qu'un client commandait un café à emporter. Kirsten encaissa la somme, lui confia un gobelet assorti d'un sourire et désigna les Thermos en libre-service.

Harrison contempla sa sœur. Pour la première fois, il comprit qu'il était le seul à s'accrocher à la mort de Manny, à refuser de lâcher prise. Comme si elle lisait dans ses pensées, elle déclara :

— Et puis il y a Didi. Vivre dans le passé, ce n'est pas bon pour elle. Je n'ai pas envie de voir ce nuage noir de soupçons continuer à flotter au-dessus de nous. J'ai bâti une nouvelle vie, avec ma fille et le chien. Et nous sommes heureuses de t'avoir avec nous, bien sûr, ajouta-t-elle en reposant la main sur celle de Harrison. Seulement... Chaque fois qu'on se retrouve en tête à tête, d'une manière ou d'une autre, on finit par penser à la mort de Manny ou à en parler. Attention, il n'est surtout pas question de le jeter aux oubliettes. Je tiens à me *souvenir* de lui. Tel qu'il était. Tel que c'était entre nous avant que les horreurs commencent.

— Tu souhaites me voir renoncer complètement à l'enquête ? demanda-t-il, surpris.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit ; fais ce que tu as à faire. Tâchons simplement... de ne pas réduire nos rapports à cette histoire, d'accord ?

— Je ne me rendais pas compte que j'agissais ainsi...

— *Nous* agissons ainsi. L'un comme l'autre. Même s'il n'y paraît rien.

Le regard qu'elle posa sur Harrison était celui d'une aïeule. Il encaissa, prenant conscience qu'elle avait raison. Il était resté trop accaparé par sa propre soif de vengeance pour prêter attention à ce que pouvait éprouver Kirsten. Cela étant, il croyait toujours à la duplicité de Koontz.

— Je ne renoncerai pas tant que tu ne me le demanderas pas.

— Je ne souhaite pas te voir renoncer. Mais cessons de nous complaire dans le deuil, entendu ?

— Entendu.

— Cela dit, je suis d'avis que *cette* histoire-là pourrait te faire revenir dans le grand bain.



Elle retira sa main et tapota d'un doigt l'article en première page.

— Tu me vois réintégrer le *Ledger* ? lança-t-il sèchement alors qu'un client, après avoir placé sa tasse et son assiette vides dans l'évier, rabattait sa capuche et gagnait l'extérieur.

Elle pencha la tête de côté.

— Je suis certaine que ça ne te dit rien. Mais oui, ils voudront certainement te reprendre. Surtout si, après ton sujet sur les Pécheurs capitaux, tu enchaînes sur Justice Turnbull.

— Tu m'as entendu dire que j'étais sur le coup ?

— Arrête ton char... Évidemment, que tu es sur le coup !

La sonnette fixée au-dessus de la porte tinta une nouvelle fois, et un client pénétra dans la boutique. Harrison fit un signe à sa sœur et sortit à son tour. Son portable bipa alors qu'il traversait pour rallier sa voiture, lui faisant prendre conscience qu'il avait raté un appel. Avant qu'il puisse consulter sa boîte vocale, le téléphone vibra dans sa main. L'écran lui indiqua que le nouvel appel venait du *Breeze*. Buddy.

— Ouais ? aboya-t-il sitôt après avoir décroché.

— Je n'ai pas cafté ton numéro, se défendit préventivement Buddy. Promis. Mais Chanel 7 est là. Ils vont aller filmer devant West Coast High et aimeraient te voir.

— Ils sont devant toi là tout de suite, au journal ?

— Tu as tout compris.

— Pauline est présente, ou seulement la production ?

— La prod.

— Je suis loin du bureau. À Deception Bay. Dis à Pauline de m'appeler, et que... je ne sais pas... je la laisserai me citer, un truc dans le genre. Mieux encore, laisse-la donc contacter les relations publiques du bureau du shérif. Elle est payée pour ça.

— Mais...

— Oh, d'accord. File-lui mon numéro de portable. À elle, à tout le monde.

Il raccrocha et grimpa dans son Impala, agacé. À brève échéance, tout un tas de peigne-culs connaîtraient son fichu numéro car Kirsten avait raison : sa période de purgatoire balnéaire touchait à sa fin. Il était de retour sur la piste du gros gibier, et c'était bien son intention depuis le début de cette galère, pas vrai ? Par conséquent, pour arriver à ses fins, il lui fallait être joignable.

À cet instant, comme si la machine était déjà au courant du changement de protocole, son portable se remit à vibrer. Il répondit sans regarder qui appelait.

— Frost.

— Salut toi, fit Geena Cho. Tu as une minute ?

— Pour toi, Geena... toujours.

Ce badinage la fit pouffer de rire, suite à quoi elle lança :

— Tu es au courant, pour Seagull Pointe ?

— Non...

— Où diable étais-tu ? Terré dans une caverne ?

— Quelque chose dans ce goût-là, esquiva-t-il en prenant conscience qu'il n'avait pas allumé la télé de toute la journée.

— Et tu te prétends reporter ? railla-t-elle. (Avant qu'il puisse répondre, elle poursuivit à voix basse.) Alors voilà. Apparemment, Justice aurait tué sa mère, Maddie la Dingue. Ainsi qu'une autre nana retrouvée dans une chaise roulante, presque morte, et qui n'a pas survécu au transfert à l'hôpital.

On fait diffuser sa photo aux infos car, à ce stade, elle n'est pas encore identifiée. La mort de Maddie, elle, est censée rester secrète le plus longtemps possible. On ne veut pas créer la panique autour de Justice, mais tout le monde est convaincu qu'il a fait le coup.

Le cœur de Harrison rata un battement.

— Où ça a eu lieu, déjà ? Seagull Pointe ?

Pour lui, cela ne faisait plus de doute : d'une manière ou d'une autre, Laura avait bel et bien contacté Justice pour le défier, le sommer d'agir. À cette pensée, il sentit sa gorge se serrer, son estomac se soulever. Outre ses deux victimes, ce fou furieux avait Laura dans le collimateur.

— Tout juste. Et tu me dois un verre ce soir, chez *Davy Jones*. J'y serai vers 20 heures. Et, surtout, ne répète à personne que je t'ai rencardé, insista-t-elle avant de raccrocher.

— Le salopard, éructa-t-il dans son téléphone.

Après avoir mis le contact, il s'apprêtait à ébranler sa Chevrolet lorsqu'il lui revint en mémoire qu'il avait manqué un appel. En vérifiant, il reconnut le numéro de Laura ; son rythme cardiaque s'emballa aussitôt.

— Merde.

Surpris qu'elle l'ait appelé depuis son travail, il écouta son message, tendu comme un arc.

« Je pense que c'est Justice qui a tué Madeline... Appelle-moi... »

Ainsi donc, elle était déjà au courant du possible meurtre de la mère de Justice par celui-ci. Au moins était-elle saine et sauve. En tout cas au moment de son appel.

Il la rappela aussitôt et fut soumis au supplice de la sonnerie qui s'éternise. En étouffant un juron, il hésita sur la nature du message à laisser sur sa boîte vocale et finit par déclarer : « J'ai bien eu ton message. Rappelle-moi. »

— Bordel de merde...

Il alluma la radio, régla la fréquence sur une station d'info continue puis quitta l'aire de stationnement des *Sables du Thym*. Après avoir envisagé de se rendre à Seagull Pointe, il préféra se rendre auprès de Laura. Pour lui parler, s'assurer qu'il ne lui était rien arrivé. Il rappela au moment d'aborder l'autoroute, tomba une nouvelle fois sur sa boîte vocale. Avec un nouveau juron, il mit les gaz et tutoya bientôt l'excès de vitesse.

Il la savait au travail, contrainte de se séparer de son portable. C'était très certainement la raison qui l'empêchait de décrocher.

Cela étant... Dans son esprit défilèrent des images impensables : Justice Turnbull, le psychopathe aux pulsions meurtrières et aux yeux de glace, et ses victimes. Sa propre mère. Une inconnue. Les autres... Juste ciel ! Il écrasa l'accélérateur et fonça droit sur Ocean Park, abordant les courbes de la 101 un peu trop vite, les pentes abruptes et luxuriantes sur la façade est de la route, l'océan nimbé de brume s'étirant vers l'ouest. L'hôpital se trouvait sur le chemin de Seagull Pointe, et il comptait y faire halte. Ne serait-ce que quelques minutes. Il éprouvait le besoin de voir Laura, de constater par lui-même qu'elle était saine et sauve.

Un temps contraint de ronger son frein derrière un camion à la remorque chargée de sapins, il atteignit Ocean Park en moins d'une demi-heure. Le parking bondé l'obligea à se ranger à ce qui lui sembla être à un kilomètre de l'entrée principale. Au petit trot, il longea les véhicules jusqu'au bâtiment, ne prit pas la peine de s'arrêter à l'accueil et fonça bille en tête jusqu'aux ascenseurs. L'hôpital s'étagant sur trois niveaux, il ignorait à quel étage pouvait travailler Laura mais résolut de le découvrir par lui-même, préférant taire ses intentions à la réceptionniste revêche.

Après avoir découvert que Laura travaillait essentiellement au rez-de-chaussée, il gagna le poste des infirmières pour apprendre qu'elle était occupée auprès d'un patient. Cheveux en épis et mascara généreux, une femme menue le pria de patienter dans l'un des deux sièges en plastique moulé rangés contre le mur. À regret, il posa une fesse sur le rebord de la première chaise venue et sortit son téléphone pour consulter l'heure. Dix-sept heures. Il était crucial qu'il atteigne Seagull Pointe avant l'horaire du dîner : il souhaitait y sonder le plus de monde possible à propos de la mort de Madeline Turnbull et de l'inconnue en chaise roulante. Cette dernière constituait en soi un matériau de première page. Qui était-elle ? Son état avait-il un quelconque rapport avec Justice Turnbull ?

— Harrison.

La voix de Laura résonna depuis le bout du couloir ; il leva les yeux et la vit approcher. Ses cheveux étaient ramenés en queue-de-cheval. Les embouts d'un stéthoscope dépassaient de sa poche de blouse, et un voile d'inquiétude venait obscurcir ses traits réguliers.

Aussitôt rassuré, il se releva d'un bond. Seigneur, quel plaisir de la voir ! Une fois assez proche pour ne pas élever la voix, elle lança :

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'ai eu ton message. Et tenté de rappeler, mais tu ne décrochais pas.

— Je sais. Je suis en service.

À la faveur d'un coup d'œil à la ronde, elle remarqua l'ado vautré dans un siège voisin. L'air assoupi, les écouteurs de son iPhone vissés aux oreilles, il paraissait absorbé par la musique. Par précaution, Laura éloigna Harrison de l'agglomérat de chaises inconfortables.

— Je te savais au boulot, mais j'ignorais si tu... avais besoin de moi. Comme tu m'avais demandé de rappeler et que je n'arrivais pas à te joindre... (Il laissa sa phrase en suspens, en repensant à la manière dont elle avait défié Justice.) J'ai simplement souhaité m'assurer que tout allait bien.

— Tout va bien.

Elle jeta un nouveau coup d'œil, très consciente des oreilles potentiellement indiscretes. À cet instant précis, une infirmière plus âgée apparut dans le couloir sud, que Harrison reconnut pour l'avoir croisée vendredi soir. Perez, se rappela-t-il alors qu'elle approchait en accentuant peu à peu sa grimace.

— Vous êtes le reporter de l'autre jour, dit-elle en faisant courir ses yeux noirs de l'intéressé à Laura.

— Je venais me renseigner sur les victimes de Justice Turnbull, déclara Harrison pour détourner l'attention de Laura.

— L'un d'eux est sorti aujourd'hui, répondit Laura en lui lançant un regard plein de reconnaissance à l'insu de Perez.

— J'imagine qu'il s'agit du docteur Zellman dont les blessures étaient moins importantes ? s'enquit Harrison.

— Il m'est interdit de révéler des informations concernant nos patients, dit Laura, et Harrison lut la mise en garde silencieuse dans ses prunelles.

L'infirmière Perez intervint.

— Monsieur... ?

— Frost, se présenta l'intéressé. Harrison Frost du *Seaside Breeze*.

— Frost, répéta-t-elle. Si vous avez des questions, il existe un protocole. Vous adresser au personnel soignant n'en fait pas partie, ajouta-t-elle en dardant sur Laura un regard impérieux.

Harrison hochait la tête.

— Bien reçu. Je vais m'adresser à l'accueil pour me faire aiguiller sur vos relations presse.

— Faites donc ça, dit Perez sur un ton mordant.

Elle jugea Harrison des pieds à la tête, clairement étonnée par sa capitulation sans condition. Il se fendit d'un au revoir aux deux infirmières pour sauver les apparences, mais sa mâchoire était crispée tandis qu'il regagnait son Impala. Agacé au plus haut point par l'attitude de Perez, il se sentit également soulagé de constater que Laura était bien à l'abri. C'était tout ce qui comptait à ses yeux ici même, à Ocean Park. Alors qu'il grimpait dans son véhicule, son téléphone sonna : Laura.

— Je n'ai qu'un instant, dit-elle. Je termine vers 20 heures.

— C'est l'heure de mon rendez-vous avec une nana du bureau du shérif. Je te rejoins chez toi juste après. (Il n'avait pas formulé cela comme une question mais s'attendait néanmoins à une réaction.)

Fais en sorte que l'infirmière Pitbull ne t'y suive pas...

— L'infirmière Pit... oh, très drôle, marmonna-t-elle, et il crut déceler un brin de soulagement. Ne t'inquiète pas, Perez-Pitbull ne sera pas des nôtres.

— Cool.

— À ce soir.

— Il me tarde d'y être, Lorelei, dit-il avec chaleur.

— Seule ma famille m'appelle ainsi, lui rappela-t-elle.

— Je sais.

— D'accord, dit-elle après un court silence, puis elle raccrocha.

Lang consulta la pendulette de sa Jeep : 17 h 15. Il revenait de la scène de crime, où il avait retrouvé l'adjoint Delaney et contemplé le cadavre de sexe masculin convoité par les charognards. Les deux flics avaient passé beaucoup plus de temps que prévu sur place : les techniciens avaient passé les lieux au peigne fin pendant de longues heures, puis le légiste avait fini par arriver, constater le décès et emporter le corps à la morgue.

— Rude journée pour Gilmore, déclara Delaney en faisant référence au légiste. Un premier macchabée à la maison de retraite, et maintenant ce gars-là.

Lang avait hoché la tête.

— Je passe à la brigade, et ça suffira pour aujourd'hui.

— Pareil pour moi, rétorqua Delaney avec un dernier regard pour la scène de crime qui lui fit froncer le nez de dégoût.

Lang roula d'une traite jusqu'aux locaux du BSCT sans rencontrer trop de problèmes de circulation et croisa le shérif O'Halloran au moment où celui-ci s'apprêtait à partir.

— La petite amie est en route depuis Salem pour vérifier si le cadavre est bien celui de James Cosmo Danielson, son cher et tendre, lui annonça O'Halloran alors qu'ils conversaient dans le couloir au parquet usé, devant le bureau du shérif.

— La photo de notre inconnue est passée aux infos ? demanda Lang.

— Hon-hon. Sa trombine et celle de Turnbull figurent partout où c'est possible.

— Parfait. Je termine un peu de paperasse et je me rentre. À moins que vous ayez autre chose pour moi ce soir ?

O'Halloran soupira, secoua la tête.

— Nan.

— Rien de neuf du côté des voitures qui surveillent le phare et le motel ?

— Il y a d'autres priorités, tu sais, répondit le shérif, un brin sur la défensive. L'effectif est déjà réduit, on tire sur la ficelle avec l'affaire Turnbull et l'incendie de la scierie Tyler, sans oublier tout le reste, mais des patrouilles y passent régulièrement. On finira bien par le coincer.

Lang suivait pas à pas son supérieur et aîné vers la porte de derrière. Une fenêtre ouvrant sur le parking leur permit de voir débouler une Ford Focus déglinguée dont le pare-chocs arrière frottait l'asphalte. La quasi-épave zigzagua entre les nids-de-poule de l'aire de stationnement puis pila devant l'entrée de service.

— Qui c'est ? marmonna O'Halloran.

— Aucune idée.

Une femme sortit en trombe de la Ford, longue tignasse de cheveux bruns hirsutes, bébé calé contre son giron, tout-petit collé à sa jambe, agrippé aux replis d'une robe *tie-dye* dans les tons vert olive, marron et orange brûlée à laquelle un passage en machine n'aurait pas fait de mal.

— Content de partir, marmonna le shérif.

— Moi aussi, fit Lang.

La voyant se diriger vers la porte de service, ils firent marche arrière dans le couloir pour lui laisser de l'espace. Elle fit une entrée fracassante, le visage empourpré, les yeux exorbités, toujours encombrée par les deux bambins. Cette issue était strictement réservée au personnel ; May Johnson s'ébranla aussitôt pour l'empêcher d'entrer.

— M'dame, vous n'avez pas le droit de passer par là, décréta Johnson.

— C'est la bagnole de ma sœur ! beugla la femme. Je veux le voir ! Je veux voir mon Cosmo ! Oh, Seigneur...

— La chère et tendre, glissa Lang à O'Halloran.

Il se sentit immédiatement navré pour elle. La malheureuse était dans tous ses états, et puis il y avait ces gosses en bas âge...

— Aaah, fit le shérif en opinant.

— M'dame...

Johnson eut beau mettre tout son cœur dans cette réprimande, rien n'y fit. L'arrivante se mit à ululer :

— Où il est ? Où est mon homme ? Seigneur... Je t'en prie, Seigneur, rends-moi mon beau Cosmo !

Sa tirade achevée, elle s'effondra à même le sol avec ses deux enfants. D'ordinaire efficace, May Johnson parut cette fois-ci totalement désespérée.

# Chapitre 24

Autorisé à pénétrer dans le vestibule de Seagull Pointe, Harrison fut accueilli par un regard soupçonneux de la réceptionniste quand il annonça sa qualité de reporter. Rien de nouveau sous le soleil : cette méfiance immédiate faisait partie des risques du métier. Après avoir eu affaire à elle, il fut rapidement conduit dans une petite salle au décor apaisant : murs gris, arbre de jade près de la fenêtre, marine encadrée au-dessus d'une bibliothèque contenant quelques ouvrages dont une Bible. Harrison prit place à la table ronde en Formica. Face à lui, Darius Morrow, directeur de l'établissement, presque septuagénaire à la mine d'ecclésiastique qui tenait ses mains jointes à la manière d'un prélat en grande conversation avec le Très-Haut, ce qui fit grincer les dents de Harrison ; à ses côtés, l'infirmière-administratrice-geôlière en chef, Inga Anderssen, présente en photo dans tout bon dictionnaire à l'entrée « Mégère ».

— Seuls les parents d'un pensionnaire sont habilités à recevoir des informations le concernant, glissa Darius dès qu'il fut question de Madeline Turnbull.

L'homme avait la fâcheuse habitude de plisser le nez, comme si quelque odeur désagréable flottait dans la pièce, et ses mains jointes donnaient l'impression qu'il allait se perdre en prière.

— J'ai cru comprendre que Madeline était morte par suffocation ou strangulation, énonça Harrison.

— La confidentialité, monsieur Frost, lui rappela platement Darius.

— La police enquête en ce sens, fit valoir le reporter. (Harrison avançait sans preuve tangible, mais la fiabilité des tuyaux de Geena Cho et la présence d'une voiture de patrouille devant l'édifice l'inclinaient à penser qu'il ne prenait pas de risque immodéré.) Son nom sera annoncé aux médias d'ici peu. Quant à moi, je commence de toute façon mon travail aujourd'hui ; soit je m'appuie sur les faits que vous me livrez, soit je me base sur des conjectures.

Inga se pencha vers lui, rendue furieuse par son culot, mais Darius leva une paume blafarde pour la freiner dans son élan.

— Seagull Pointe est une institution de premier ordre qui jouit d'une excellente réputation. Il n'est pas question d'avancer des *conjectures*.

Harrison perçut une légère pointe de capitulation. Infime.

— Justice Turnbull semble avoir pénétré dans votre institution, trouvé sa mère et tué celle-ci.

— C'est inexact. Il n'a pas pu entrer, grinça Inga en posant sur le directeur un regard acéré qui disait clairement : « Vous n'allez quand même pas entrer dans son petit jeu ! » Les portes étaient closes, ajouta-t-elle à l'intention de Harrison.

— Il faut un code, expliqua Darius à Harrison qui hocha la tête.

Lui-même avait été introduit par la réceptionniste, qui scrutait à l'évidence tous les entrants avec un œil d'aigle.

— Mais s'il possédait ledit code, il a pu entrer par n'importe quelle porte, non ? Pas nécessairement par l'accueil.

Harrison se recula dans son siège, agacé par la lenteur calculée de leurs réponses. Darius et Inga regardaient droit devant eux, comme si l'un et l'autre, sans s'être concertés, s'efforçaient de ne rien laisser filtrer sur leur visage. Harrison passa en revue ce qu'il venait de dire, et la révélation le

frappa comme si elle s'était matérialisée au-dessus de la table en Formica.

— Il n'y a personne à l'accueil la nuit...

— Après 22 heures, admit Darius.

— Mais le code, lui, est toujours nécessaire. (Harrison fit marcher ses méninges.) C'est un secret bien gardé, ou une simple précaution pour empêcher de sortir les pensionnaires atteints de démence sénile ?

— Il n'était encore jamais venu ici, martela Inga. Il ne peut pas le connaître.

— « Encore », répéta Harrison. Vous pensez donc qu'il est venu la nuit dernière. Et c'est clairement ce que pensent aussi les hommes du shérif. (Devant leur absence de réponse, il poursuivit.) L'autre femme qu'il a tuée... c'est peut-être elle qui lui a fourni le code ?

— Il ne s'agit pas de l'une de nos pensionnaires, annonça le directeur. Nous ignorons tout d'elle.

— Elle rendait peut-être visite à quelqu'un ?

— Elle n'avait aucun lien avec cette maison, insista fermement Inga.

— Vous connaissez tous les visiteurs ?

Darius renonça un court instant à sa mine de chanoine pour hausser les épaules et écarter les mains.

— Seagull Pointe est une maison de retraite pour personnes âgées dépendantes, expliqua-t-il. Tout nouveau visage s'y remarque aussitôt. C'est couru. Personne ne connaît cette femme, et elle n'aurait pas été capable de...

Conscient d'en avoir trop dit, il laissa sa phrase en suspens.

— Pas été capable de... le faire entrer ? Parce qu'elle était déjà mal en point en arrivant ?

esquissa Harrison, qui se faisait l'impression d'arracher une molaire récalcitrante.

— Elle n'a pas été attaquée à Seagull Pointe ! clama Inga.

Sur ce point précis, il estima qu'elle avait probablement raison. L'inconnue était arrivée avec lui, comprit Harrison. Puis, une pensée en amenant une autre... C'était elle qui l'avait véhiculé.

Darius consulta ostensiblement sa montre au moment où le téléphone de Harrison lui annonçait l'arrivée d'un message par un bip. En baissant les yeux, il vit qu'il s'agissait d'un numéro de Portland. Très certainement Pauline Kirby.

— Si vous voulez bien nous excuser, fit le directeur.

Inga sur les talons, il se dirigea vers le couloir sud. Harrison retourna quant à lui vers la réception, en quête d'un endroit hors de portée des oreilles indiscretes. Réfugié derrière un faux ficus, près d'une fenêtre donnant sur le parking, il enclencha sa boîte vocale. Comme de bien entendu, c'était Pauline.

*Maudit fil à la patte*, songea-t-il amèrement. *Quelle chérie*. Le code de sécurité saisi, il patienta jusqu'à la lecture du message.

« Salut toi, fit la voix assurée de Pauline. Alors, Frost, on m'évite ? Juste au moment où nos chemins se croisent... Rappelle-moi. On va tourner, mais j'aimerais avoir ton ressenti... » Là-dessus, elle indiqua son numéro qui correspondait à celui de son journal d'appels.

Son ressenti, ben voyons. L'idée de Pauline, c'était plutôt de lui arracher les faits, d'y mettre son grain de sel et de les régurgiter comme si elle les avait dénichés elle-même.

*Compte là-dessus, Pauline. Et bois de l'eau.*

Il rappela néanmoins, pour tomber à son tour sur une boîte vocale. À contrecœur, il précisa qu'il resterait disponible presque tout l'après-midi. Après avoir raccroché, il haussa les épaules mentalement. Quelle importance, après tout ? Si Pauline souhaitait rebondir sur l'affaire des Pécheurs

capitiaux, grand bien lui fasse ; il ne pouvait pas l'en empêcher. Harrison comptait rencontrer Noah Vernon le lendemain dans l'espoir de recueillir sa version biaisée de toute l'histoire, mais, pour l'heure, il fallait avancer à pleine vitesse sur l'enquête Justice Turnbull.

Un vieux monsieur – pull à col en V bleu marine, pantalon de jogging gris – déboucha à cet instant dans le hall d'accueil depuis le couloir nord. Il poussait devant lui une chaise roulante vide. En voyant Harrison, il pencha la tête de côté.

— C'est vous qui causiez à l'instant à notre estimé directeur ? C'est quoi son nom, déjà ?

— Darius Morrow ?

— Oui, voilà, fit-il en pinçant les lèvres et en levant les yeux au ciel, comme si son contentieux avec Morrow ne datait pas d'hier.

Lâché par Morrow et Anderssen, Harrison envisagea cette source potentielle. La réceptionniste fit mine d'intervenir, mais la sonnerie du téléphone la contraignit à répondre. Profitant de l'aubaine, Harrison s'approcha du vieil homme. Il sentit que la femme de l'accueil le fusillait du regard, et s'attendit presque à l'entendre raccrocher pour héler la sécurité.

— Herm Smythe, se présenta l'aïeul en lui serrant la main. Permettez que je pose une fesse ? dit-il en indiquant la chaise qu'il poussait.

— Je vous en prie, répondit Harrison.

Il empoigna le fauteuil tandis que Herm en faisait le tour, s'écrasait lourdement sur le siège tendu de cuir et lâchait un profond soupir.

— Qui vous venez voir ? demanda Herm avant de faire un geste vers le fond du couloir, comme pour inviter Harrison à pousser sa chaise roulante.

— Quiconque sait quelque chose sur la mort de Madeline Turnbull. Je suis journaliste.

— Maddie la Dingue est morte ? s'étonna le vieil homme, visiblement surpris et choqué. Personne ne me dit jamais rien !

— Vous la connaissiez ?

Harrison entreprit de pousser le siège dans le couloir, vers l'endroit où Herm Smythe était apparu. Il estima à cinq ou dix minutes le temps de réaction des troupes de Morrow ou d'Anderssen.

— Bien sûr. Comme toutes les femmes dans son genre.

Curieux de savoir ce que « dans son genre » recouvrait, Harrison commença à supputer qu'il était tombé sur une mine d'or.

— Quelles femmes, Herm ?

— Catherine. Marie. Maddie. J'ai écrit leur histoire, vous savez, ajouta-t-il fièrement.

— Les femmes du Chant des Sirènes ? s'étonna Harrison.

— La Colonie, rectifia-t-il avec un hochement de tête satisfait. C'est comme ça qu'elles se font appeler.

— C'est *vous* qui avez écrit leur histoire ?

— Ne faites pas l'étonné, mon gars. J'ai tout consigné dans un recueil, se rengorgea-t-il. (Court silence.) Où diable est ce truc, d'ailleurs ? C'est Parnell qui l'avait en dernier...

— Parnell ?

— Le docteur Parnell Loman. Je ne le lui ai pas donné, il me l'a pris. Il est mort, désormais... depuis longtemps. Tombé de la jetée. Attendez. Holà, Nellie. Voilà ma chambre, dit-il en désignant la porte sur laquelle figurait son nom.

Harrison digéra l'information que venait de lui fournir le vieil homme tout en faisant pivoter la



chaise roulante pour ramener Herm dans sa chambre. Lit mis à part, le mobilier de celle-ci se limitait à deux sièges en plastique moulé orange et quelques babioles. L'aïeul se leva de la chaise roulante, s'installa dans un siège et désigna l'autre à son hôte.

Harrison prit place sur le rebord, les yeux tournés vers la porte restée ouverte.

— Fermez donc, ordonna Herm. Pas besoin qu'ils entendent.

Il se leva pour fermer la porte, reprit place.

— Il existe un docteur Loman à l'hôpital d'Ocean Park, dit Harrison. Un ostéopathe...

— C'est Dolph, cracha le vieil homme. Le frère de Parnell. Un trou du cul prétentieux, celui-là !

Intérieurement, Harrison approuva Herm.

— Donc, ce fameux Parnell n'a pas écrit le livre mais l'a eu en sa possession...

— Tout juste.

— Vous êtes l'auteur du recueil consacré à l'histoire de la Colonie. Celui qui se trouve en possession de l'Amicale des historiens de Deception Bay ?

— Oui, je... (Herm resta un instant à tâcher de se concentrer. Il posa un doigt sur ses lèvres, puis secoua la tête sous l'effet de la frustration.) Dinah m'a dit quelque chose à ce sujet... Pas moyen de m'en souvenir... Bon sang, quelle chierie de devenir vieux !

— Dinah ? répéta Harrison.

— Ma fille. (La malice pétilla dans ses yeux gris.) C'est peut-être leur sœur, vous savez ? Enfin, leur demi-sœur.

— Des femmes de la Colonie ?

Harrison avait l'impression d'être un saumon qui nage à contre-courant. Chaque fois qu'il faisait un progrès quelconque, il lui semblait reculer de deux cases.

— J'ai pas mal fricoté avec Marie, dit-il en décochant un clin d'œil au reporter. C'est que, à la belle époque, j'étais un sacré tombeur, vous savez...

En d'autres circonstances, Harrison aurait volontiers encouragé Herm Smythe à poursuivre son distrayant monologue, mais il eut le sentiment que la conversation déviait d'un bord à l'autre sans réelle direction alors qu'il souhaitait réellement avancer.

— Que vous a dit Dinah sur le livre ?

— Parnell l'a pris, dit l'aïeul. Il n'était pas censé le faire, mais il l'a pris.

Harrison poussa un soupir intérieur.

— Le livre de l'Amicale des historiens...

— Oui, celui que j'ai écrit. Il s'agit d'une histoire de la Colonie. Je vous l'ai déjà dit ?

— Vous m'avez dit que Dinah vous avait raconté quelque chose à propos du livre, lui rappela Harrison.

Le vieil homme hochait la tête.

— C'est ma fille.

— Oui.

— Ça raconte tout, vous savez. Sur la Colonie. La façon dont elles sont devenues ce qu'elles sont. Le livre se trouve à l'Amicale des historiens, vous dites ?

— C'est ce que m'a dit une amie, convint Harrison. Elle pensait qu'il avait été écrit par un médecin.

Il secoua la tête de façon véhémement.

— Quelle amie ?

— Elle s'appelle Laura, répondit Harrison qui se demanda s'il avait épuisé toutes les informations du bonhomme.

— Laura comment ? Lorelei, vous voulez dire ?

Harrison ne parvint pas à masquer totalement sa surprise. Il espéra ne pas se montrer trop transparent quand il répondit à côté :

— Mon amie est infirmière à l'hôpital d'Ocean Park.

— Comme ce salopard de Dolph, fit l'aïeul avec un hochement de tête tranquille. Il s'est toujours montré jaloux de moi. J'avais la cote avec Marie, idem pour Parnell, mais elle n'a jamais pu sacquer Dolph. (Il partit d'un rire caquetant.) Ouais, j'ai écrit ce bouquin, mais le meilleur n'est pas dedans. Marie, c'était une femme émancipée, vous savez. L'amour libre. Dans les années 1970 et 1980, on était tous à fond là-dedans. Mais Catherine a mis le holà... Elle m'avait toujours eu dans le nez. Pas grave, au fond, parce que Marie et moi, on s'est payé du bon temps. (Il darda ses yeux gris sur Harrison par-dessous des sourcils poivre et sel.) Ces histoires d'ADN dont ils nous rebattent les oreilles à la télé ? Des fois, je me dis que je devrais retourner là-bas, histoire de tester les filles pour savoir lesquelles sont de moi... Pourriez faire ça pour moi ?

— Je ne pense pas, hélas, dit-il sans méchanceté aucune. À quelle époque étiez-vous avec Marie ? voulut savoir Harrison. Quelle année ?

Le vieil homme haussa les épaules, dépité.

— Pour ça, faut demander à Dinah.

— Vous avez un numéro où la joindre ?

— Bien sûr. (Il eut un geste vers sa table de nuit.) Là-dessus.

Harrison fit le tour du lit et trouva une liste de numéros écrits en gros caractères noirs sur une feuille scotchée à même la table. Le numéro de Dinah y figurait, ainsi que plusieurs autres sans indication. Harrison recopia le tout sur son calepin, au cas où ils aient une signification qui lui échappait pour l'instant.

On frappa à la porte du vieil homme, qui lança gaiement « Entrez ! » comme s'il avait totalement oublié sa volonté d'être tranquille exprimée peu de temps auparavant. L'une des membres du personnel passa la tête et resta les yeux rivés sur Harrison.

— Tout va bien, Herm ?

— Bien sûr. Voilà mon invité...

Il fronça légèrement les sourcils en se tournant vers le reporter.

— Harrison, fit l'intéressé.

— Il sort avec ma fille, Dinah.

La femme entra dans la chambre. Raide comme un piquet, elle gratifia Harrison d'un regard insistant. La trentaine volumineuse, elle dégageait une froideur qui signifiait clairement « quand on me cherche, on me trouve ». Sans ciller une seule fois, elle rétorqua :

— Hum, ça m'étonnerait. Il n'a pas du tout le type qui pourrait plaire à Dinah.

— J'allais prendre congé, fit Harrison en décochant son plus beau sourire.

Alors qu'il serrait la main de Herm Smythe, celui-ci déclara brusquement :

— Vous vouliez en savoir plus sur Maddie la Dingue. Au fond du couloir, en face.

En entendant le surnom de Madeline Turnbull, l'infirmière se raidit de façon perceptible.

Harrison ne se donna pas la peine de rappeler à Herm que Maddie la Dingue n'était plus de ce monde. De toute façon, l'info ne resterait probablement pas longtemps dans la mémoire poreuse du

vieil homme.

— Merci.

L'infirmière regagna le couloir, Harrison sur les talons. Son insigne indiquait « Toni ». Il se fendit d'un signe de tête, mais il n'était pas question de le laisser filer sans mise au point.

— Keri a dit que vous étiez reporter.

— Keri... la réceptionniste, devina Harrison.

— M. Smythe n'a rien d'une source fiable, insista-t-elle. Vous l'aurez certainement remarqué, sa mémoire à court terme lui joue des tours.

— Mais pas sa mémoire à long terme ?

— Quel que soit votre sujet d'intérêt, ses propos ne doivent pas être pris au pied de la lettre. Il passe sans transition du passé au présent, du présent à l'imaginaire. Quant à tout ce qui touche Mme Turnbull, vous feriez mieux de vous adresser au directeur.

— J'ai déjà eu ce plaisir, dit Harrison.

Ils atteignirent la réception ensemble. Keri lui lança un regard noir auquel il répondit par un grand sourire, comme s'ils étaient amis de longue date.

— Nous pouvons faire autre chose pour vous ? s'enquit Toni.

La sonnerie de son téléphone évita à Harrison de devoir répondre. Après un signe de dénégation, il se dirigea vers la porte et attendit que Keri lui ouvre. Il décrocha ensuite.

— Frost.

— Eh bien eh bien. Il en a fallu, du temps.

La voix chaude de Pauline Kirby lui arracha presque un sourire. Pétasse dans toute sa splendeur, d'un narcissisme devenu légendaire et dépourvue du moindre tact dans ses interviews, en résumé pénible au possible, elle mettait tant d'ardeur à lui courir après que cela lui fit chaud au cœur.

— Pauline, glissa-t-il avec une pelletée de sous-entendus.

— Écoute, je n'ai pas beaucoup de temps devant moi. Tout ce que je veux, ce sont quelques mots sur ce que tu penses de ces petits merdeux qui se croient tout permis. Sont-ils dangereux ou simplement frimeurs ?

— Les deux.

— D'après toi, les papas vont les sortir du pétrin ?

— Jusqu'ici, ils n'ont commis que de simples cambriolages. Qu'en penses-tu ?

— Si je me fie au ton employé, très cher Frost, on a le sentiment que tu souhaites voir ces petits chéris récolter autre chose qu'une gentille remontrance.

— À mon sens, il faudrait qu'ils prennent conscience que toute décision a des conséquences.

Action, réaction. Yin, Yang.

— Selon toi, ils doivent faire de la prison ? demanda Pauline.

— Selon moi, il faut surtout qu'ils pigent les tenants et les aboutissants, rétorqua Harrison.

— Et comment procéder pour qu'ils y arrivent ?

— Aucune idée, répondit-il sincèrement. Qu'est-ce qui fait un bon parent ? Un gamin responsable ? À qui la faute ? Pourquoi ce genre de truc arrive-t-il ? Comment faire pour empêcher nos enfants de s'engager sur la mauvaise voie ?

— Tu as des enfants, Frost ?

Sa curiosité paraissait sincère, mais Harrison s'en méfiait comme de la peste.

— Non.

— Tu comptes en avoir ?

Il songea aussitôt à Laura, à ses sentiments pour elle. Aux pensées indistinctes qu'il nourrissait à propos d'un possible avenir commun.

— Pas si c'est pour qu'ils entrent chez les autres uniquement parce que c'est possible. Il va falloir que je te laisse.

— Une dernière bricole. J'ai le sentiment que tu es passé à autre chose...

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Le ton de ta voix. L'impatience palpable, peut-être.

— C'est peut-être toi qui uses ma patience, Pauline.

— Non. (Elle paraissait sûre d'elle, et il se figura qu'elle avait déjà dû comprendre sur quoi il travaillait.) Tu es à fond sur l'affaire Justice Turnbull, pas vrai ? Logique, dans un sens, ça se passe dans ton coin. J'espère que tu ne verras pas de mal à ce que je revienne aux nouvelles de temps à autre ?

Harrison hésita entre agacement et amusement. Il se rangea à la deuxième option.

— Très flatté de voir que tu as besoin de me suivre à la trace pour trouver tes sujets, Pauline.

Elle rit.

— Toujours fâché après moi suite au pataquès avec ton beau-frère ? Allons, Frost. On est entre adultes...

Il visualisa sans peine son sourire de squalo.

— Vraiment ?

Là-dessus, il raccrocha avant de perdre son sens de l'humour.

Lang avait terriblement envie de se boucher les oreilles pour échapper aux vagissements intermittents qui flottaient dans les bureaux. Contrairement à O'Halloran, il s'interdisait de partir et s'était attaqué à de la paperasse qu'il comptait initialement remettre au lendemain. Il aurait très bien pu rester à glandouiller dans les locaux, mais il se sentait redevable envers Johnson et Geena Cho d'avoir pris en charge les bambins de la pleureuse hystérique. Cela permit à Savvy Dunbar d'escorter la chère et tendre de James Cosmo Danielson afin qu'elle identifie le corps. Identification positive : selon Savannah, la femme avait poussé une longue plainte déchirante avant de s'effondrer sur le corps. La dénommée Virgin – diminutif de Virginia d'après ses papiers – sanglotait désormais en berçant ses deux enfants. La sœur susmentionnée avait été appelée pour venir les chercher, et celle-ci était en route pour le BSCT en compagnie de son époux puisque Virgin était venue avec sa voiture. Il était prévu que le mari reparte au volant du minibus à fleurs, mais il y avait une prune à payer pour récupérer le véhicule. Ajoutée au décès de Cosmo, cette injustice avait suscité le fredonnement plaintif et oscillant de Virgin.

Malgré ce fond sonore parasite, Lang entendit sonner son portable. L'appareil était posé sur son bureau ; il le ramassa vivement. Ayant reconnu le numéro de McNally, il quitta la salle de la brigade pour le calme relatif du bureau du shérif et referma la porte derrière lui.

— Inspecteur Stone.

— Sam McNally, fit l'interlocuteur sur un ton grave. J'ai cru comprendre que vous essayiez de me joindre.

— Exact. C'est au sujet de Justice Turnbull.

— Il s'est évadé de cet HP, hein ?

— Vendredi soir. Nous pensons qu'il a roulé jusqu'à la côte et qu'il se terre quelque part.

Un silence. Une remarque à voix basse qui ressemblait à « merde ». Puis :

— Vous devez être au courant qu'il en a après ces femmes du chalet, le Chant des Sirènes.

— Oui. Et vous étiez responsable de l'enquête la dernière fois qu'il s'en est pris à elles, répondit

Lang.

— J'ai travaillé avec vos services. Il y a une femme qui vit dans mon comté, Rebecca Sutcliff-Walker. Elle a été adoptée enfant, mais elle est l'une d'elles. C'était elle sa cible numéro un à l'époque ; elle en a réchappé. Je m'occupe de lui fournir une protection. Par ailleurs, il va certainement tenter de s'en prendre aux femmes du chalet. Il fait une véritable fixette sur elles.

— Il veut leur mort à toutes...

Lang perçut l'interrogation dans le ton de sa propre voix alors qu'il comptait énoncer un fait.

— A priori, il semble se concentrer sur celles qui vivent au-dehors, mais ça ne garantit pas que celles du dedans soient tranquilles pour autant. C'est un barjo complet. Je suis sérieux, là, un psychopathe pur jus.

— J'avais cru comprendre, dit Lang avec chaleur.

— Vous avez connaissance d'une autre des leurs vivant au-dehors ?

— Pas que je sache, énonça Lang avec lenteur. Je peux toujours demander à Catherine. C'est la... matriarche, exposa-t-il en l'absence de terme plus approprié.

— Vous lui avez parlé ? fit McNally, littéralement sidéré.

— Un peu. Notre shérif, O'Halloran, la connaît depuis des années, et ma fiancée est toubib à Halo Valley. Elle a parlé à Catherine à plusieurs reprises. Et a même été admise au chalet, admit Lang.

— La vache ! fit McNally qui n'en revenait toujours pas. Même Rebecca n'y est jamais arrivée.

— Que pouvez-vous me dire sur Justice ? Un truc qui m'aiderait à le coincer...

— Rien que vous ne sachiez déjà, je le crains. Il se terrait au phare. Sa mère possédait un motel, qui a été condamné entre-temps si j'ai bien suivi. Elle est allée en maison de retraite après l'agression commise par Justice, je crois.

— Seagull Pointe, précisa Lang. Cela n'a pas encore été rendu public, mais il semblerait qu'il se soit rendu sur place et l'ait étouffée la nuit dernière, ou tôt dans la matinée.

— Hein ? Sacré nom de Dieu !

Puis, de façon plus impérieuse :

— Il faut veiller à la sécurité de ces femmes, Stone. Si vous êtes en mesure de contacter Catherine, faites-le. Bon sang, si ça se trouve, elles ne savent même pas qu'il est dans la nature...

— Hum, elles disposent de canaux d'information intéressants, fit valoir Lang. Enfin, je vais tâcher de forcer le barrage, de m'assurer qu'elles sont saines et sauvées. Nos voitures patrouillent autour du chalet, elles l'auront forcément remarqué et doivent donc se douter de quelque chose. Sam, pouvez-vous me donner quelques tuyaux sur ce qui s'est passé à l'époque ? Je connais les grandes lignes, mais c'est vous qui meniez l'enquête...

— Appelez-moi Mac, comme tout le monde.

Là-dessus, Mac entreprit d'expliquer comment Justice avait focalisé sur Rebecca Sutcliff et bien failli la tuer. Sutcliff et son petit ami d'alors, désormais mari, Hudson Walker, apprirent que Rebecca était autrefois membre de la Colonie mais qu'elle avait été adoptée bébé. Ce qui n'avait pas empêché Justice, qui avait une dent contre toute la Colonie, de la retrouver par un biais resté mystérieux et d'essayer de la tuer, ou plutôt de réessayer : il avait déjà tenté de le faire dans le passé, mais, cette

fois-ci seulement, Rebecca avait pris conscience qu'elle était une cible.

Mac poursuivit avec un meurtre perpétré plus de vingt ans plus tôt en lien avec la Colonie, et expliqua comment ce premier assassinat avait conduit à la capture de Justice. Pour conclure par :

— Vous savez, je reviens juste d'une semaine de camping avec mon fils de treize ans, Levi. Il a fait la connaissance d'un gamin l'automne dernier, à l'occasion d'un tournoi de foot. Mike Ferguson. Mike, des copains à lui et son grand frère étaient au lycée qui a été démoli depuis, Sainte-Elizabeth. Il y avait un labyrinthe végétal accolé au bahut, et les gamins ont voulu effrayer les petits. C'est comme ça qu'ils ont découvert le squelette enterré au milieu du labyrinthe, au pied d'une statue de la Vierge Marie. Et que mon enquête a démarré. La découverte du cadavre a lancé l'affaire Turnbull.

» Enfin bref, le jeune Ferguson savait que j'étais le père de Levi et que j'avais conduit l'enquête peu avant de prendre ma retraite. Apparemment, il s'y intéresse de près. De très près. Je me demande ce qu'il pense de l'évasion de Justice.

— Ouais, fit Lang, l'esprit déjà tourné vers un possible rendez-vous avec Catherine, la gardienne des clés. Les gosses, je vous jure, ajouta-t-il en écho aux propos de Clausen.

— Qui sait ce dont ils sont capables..., prévint McNally.

Mais déjà, Lang raccrochait. Il avait beaucoup d'autres pensées en tête.

# Chapitre 25

Mike Ferguson, treize ans, tendit le cou au maximum sans décoller les talons du sol, une règle posée sur le sommet du crâne. Ses yeux étaient rivés sur la télé située à l'autre extrémité de la chambre, presque entièrement occultée par le blouson de base-ball qu'il avait balancé à travers la pièce et qui s'était retrouvé suspendu à une étagère. Une manche barrait l'écran qui diffusait une chaîne d'infos continues.

— Alors ? fit-il sans quitter l'écran des yeux.

— Un mètre soixante-sept, énonça son frère James d'une voix lasse.

— N'importe quoi. (Il plaça son doigt au niveau de la règle et pivota sans bouger de la marque.) Soixante-douze ! beugla-t-il.

— Pour ce que ça change, *Mikey*... Tu restes un nabot.

James, qui n'avait pas fini sa croissance, accusait déjà un mètre quatre-vingt-cinq sous la toise.

— *Michael*, dit-il sur le ton qu'il employait invariablement chaque fois que son grand frère essayait de lui recoller son ancien diminutif.

Il avait pris plus de dix centimètres depuis l'année qui avait fait de lui la célébrité locale.

Terminé, le petit *Mikey* Ferguson. Il avait désormais treize ans et demi, soit quasiment quatorze, ses traits avaient perdu de leur rondeur enfantine et les filles commençaient à lui faire les yeux doux, ce qui le mettait dans tous ses états bien qu'il prétende ne pas y prêter attention.

Mike se tourna sur la gauche, face au miroir monté sur son meuble à tiroirs, et se lissa les cheveux sur le front façon Justin Bieber.

— Quel débile tu fais, grogna James, prêt à gerber là tout de suite.

« Gerber » était pour l'heure son nouveau mot favori, bien mieux que « dégoûter », « dégueuler » ou « vomir », et mille fois moins naze que « rendre ». Et comme James avait presque trois ans de plus que *Mikey*, l'idée que son petit frère puisse avoir la cote avec les filles lui donnait réellement envie de *gerber*.

Cette simple pensée lui causa un haut-le-cœur ; il exécuta toute une série de bruits dégoûtants devant *Mikey* et *Woofy* Larson, meilleur pote de James depuis que son ex-meilleur pote, *Kyle* Baskin, avait suivi sa famille en Californie. Peine perdue : de « scotché devant la télé », *Mikey* était passé à « penché sur son portable » où il tapait des SMS comme un malade. *Woofy* se passa la main dans sa tignasse rousse et demanda :

— À qui t'envoies un SMS ?

— C'est un Tweet, pas un SMS. Channel 7, répondit Mike dont les pouces continuaient à danser sur le minuscule clavier.

— *Mikey* tête de fion, dit James.

— *Michael* tête de fion, s'il te plaît, rétorqua Mike en levant les yeux.

— Un point pour toi ! fit *Woofy*, impressionné.

— Qu'est-ce que tu fous sur Twitter ? râla James. Lâche ça tout de suite.

Il voulut se saisir du téléphone, mais Mike fut plus rapide et se détourna.

— On dirait maman, fit Mike, imperturbable, avant de se reposer sur son portable.

— Tu n'arrêtes pas !

— Ben voyons, comme si toi, tu n'étais pas dessus toute la journée...

James décocha un coup de pied à un ballon de foot qui gisait à même le sol et l'envoya s'écraser contre le mur. Suite au rebond, le ballon heurta l'abat-jour de la lampe de chevet de Mike ; déséquilibrée, la lampe dégringola, l'ampoule éclata et envoya des éclats de verre minuscules dans tous les sens.

— Bien joué, déclara Mike, trop cool pour entrer dans le jeu de James en pétant un plomb même si ce n'était pas l'envie d'exploser qui lui manquait.

Et tel était le but de James, aucun doute là-dessus. Mike vit la moutarde monter au nez de son grand frère, son visage virer à l'écarlate. D'ordinaire, James n'était pas du genre à partir au quart de tour, mais, ces temps-ci, tout semblait l'énerver. La pression monta pendant quelques secondes.

— Et merde, finit par marmonner James avant de se baisser pour ramasser les morceaux de verre.

Woofy, bon gars facile à vivre par excellence, fit mine de l'aider même s'il n'était pas connu pour ses talents de fée du logis. Vêtu d'un jean et de son éternel maillot de rugby, il avait réussi à convaincre la moitié du bahut que sa famille vivait dans la misère alors qu'en réalité, son « étiquette » vestimentaire provenait d'un je-m'en-foutisme total.

Au bout d'un moment, Mike déclara :

— J'essaie juste de m'imaginer où il a pu passer.

— Qui ça ? demanda Woofy alors que Mike sut que son frère, lui, avait deviné.

— L'autre fou furieux, fit James sur le ton du gars qui n'en peut plus. Justice Maboul, un truc dans le genre. La fixette de Mikey.

— Justice Turnbull.

Mike leva enfin les yeux de son clavier, éteignit l'écran et rangea l'appareil dans sa poche.

— Ah ouais, fit Woofy, grimaçant sous l'effort de concentration. Le mec qui s'était fait choper pour avoir tué une nana, la main squelettique que tu avais trouvée...

— Elle sortait de terre, lui rappela Mike. Des doigts momifiés, tendus vers le ciel, appelant à l'aide.

— Enterrés là depuis un siècle ! dit James, flippé pour une raison qui lui échappait.

— Vingt ans, corrigea Mike.

James ricana. Selon lui, son petit frère devenait réellement pénible.

— Il s'est évadé, dit Mike. Tu es au courant, quand même ?

— Bien sûr, mec.

Woofy faisait son vexé, mais Mike le soupçonna de ne rien avoir suivi à l'affaire.

— Il s'est tiré de cet hosto de haute sécurité, insista Mike. Personne ne pensait qu'il pouvait s'en évader. Personne. Et pourtant, il l'a fait. Un vrai fantôme. Un murmure dans la nuit... (Il leva les mains comme s'il écartait un rideau.) Le genre... éthéré.

— Été quoi ? glapit Woofy.

— Immatériel, si tu préfères, lui souffla James.

— Je le retrouverai, affirma Mike.

— Conneries, répliqua son frère.

— Puisque je te le dis. Avant, il vivait au phare. Il va y retourner, c'est sûr ! Mais c'est chaud pour y accéder... Va nous falloir un bateau.

James contempla son frère cadet comme s'il s'agissait d'un cinglé.

Mais Mike avait pris sa décision. Il appartenait à la race de ceux qui savent ce qu'ils veulent... et



qui passent à l'action. James, qui lisait dans son petit frère comme dans un livre ouvert, le trouva un peu flippant et limite barjo.

— Ben voyons, railla James. On n'a qu'à faire ça, tête de fion. Gagner la côte en bagnole, louer un hors-bord, mettre le cap sur l'île et fouiller le vieux phare où vivait ce cinglé !

— Il va falloir se contenter d'une barque et de ramer, estima Mike, sincère. M'étonnerait qu'on arrive à louer un bateau à moteur...

James leva la main, écœuré.

— On n'ira nulle part, cervelle de piaf. Tu n'as même pas le permis.

— Mais toi tu l'as, rétorqua Mike en dardant ses yeux bleus sur James. Je m'occupe de naviguer.

— Merde alors, t'es sérieux ! dit Woofy qui sourcilla, incrédule.

— Une barque, c'est le mieux, ajouta Mike.

— Je croyais qu'on devait jouer à *Guitar Hero*, râla James en lui décochant un regard noir.

L'attention de Mike se reporta sur la télé, et il nota du coin de l'œil que James en faisant autant. Cette langue de pute de journaliste brune était de retour à l'écran.

— Monte le son, exigea Mike.

— Suis pas ton larbin, trouduc, marmonna James.

Woofy, qui se trouvait près de la télécommande, augmenta le volume.

« Ils se font appeler les Pécheurs capitaux. Sept adolescents de bonne famille qui s'introduisaient dans des maisons... des maisons appartenant aux familles de leurs camarades de classe... et qui se servaient sans vergogne... »

— Merde, ronchonna Mike. Elle ne parle pas de Justice Turnbull ! Tout le monde est en train de l'oublier !

— Personne ne l'oublie, fit James, de nouveau excédé. Il est introuvable, c'est tout. Sûrement déjà rendu au Canada, à l'heure qu'il est.

— Ou au Mexique, proposa Woofy.

Mike se tourna vers James.

— Papa et maman se tirent mardi. Ils nous appelleront sur nos portables ; ils ne pourront pas savoir qu'on est sortis. On peut filer au phare mardi ou mercredi.

— Un point pour toi ! répéta Woofy, admiratif.

— Pas question de conduire jusqu'à la côte ! gronda James, les yeux rivés sur son cadet.

— Sûr qu'on peut le trouver. Qu'on peut devenir des héros, insista Mike.

— Dis donc, débile. Ce type est un fou dangereux, ça t'a échappé ?

— Conduis-moi là-bas. Je m'occupe du reste.

— Tu vas vraiment visiter le phare ? demanda Woofy, les yeux écarquillés.

— Non, il n'ira pas, grinça James.

— Bien sûr que si. Faut juste trouver une barque, plaïda Mike.

— Trouve-toi plutôt un kayak de mer, parce que tu vas y aller tout seul ! beugla James. Quel petit con tu fais...

— Petit génie, tu veux dire.

— Non.

L'attention de Mike se reporta sur l'écran, où apparaissait la photo d'une femme. Non identifiée, apparemment. Comme l'info ne concernait pas Justice, il se retourna vers James.

— Les cours finissent mardi. Papa et maman seront partis jusqu'à la semaine suivante. On a du

temps devant nous.

— Tu es aussi dingue que ce type !

James commençait à en avoir sa claque de tout ça, surtout de Mike. Il quitta à grandes enjambées la chambre de son petit frère et gueula depuis le couloir :

— Puisque tu ne veux pas jouer à la Wii, je m'arrache. Et tu es un crétin fini. On n'ira pas sur la côte.

Des héros ! La belle affaire... Encore un bon moyen de s'attirer des ennuis, oui. Une mauvaise idée de plus. James ne voyait aucun intérêt à traîner sa bourrique de petit frère où que ce soit.

Woofy le retrouva au garage. Armé d'une raquette, James envoyait toute une série de balles de ping-pong au-dessus du filet. Celui-ci franchi, les balles rebondissaient sur la table à la lueur tremblante des néons avant de toucher le sol. Certaines allaient ricocher sur les chevrons ; une balle perdue heurta le vieux frigo, où maman stockait la bière et les sodas ; une autre s'écrasa contre l'atelier. Woofy récupéra une raquette, ramassa les balles et se mit à servir. Les deux potes jouèrent ainsi pendant une vingtaine de minutes, puis James envoya dinguer une balle de ping-pong contre la porte du garage.

— Qu'est-ce qu'il peut me faire chier ! déclara-t-il.

Woofy grogna.

— Et alors ?

— Je n'irai pas.

Woofy haussa les épaules.

— T'as jamais dit que tu irais.

— Il pense que je vais le faire.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Puisque tu n'iras pas...

Un silence se fit. Woofy, pourtant peu réputé pour sa sagacité, capta les vibrations qui émanaient de son ami.

— Tu n'iras pas, hein ?

— Non, martela James.

Mais le ver était dans le fruit. James avait beau claironner qu'il n'était pas question, mais alors pas du tout, de conduire son petit frère sur la côte pour se retrouver embringué dans une chasse au fou furieux, dans un recoin de sa tête, la perspective d'être un héros lui plaisait. James se voyait déjà aux infos, interviewé par cette garce de journaliste, en train de raconter au monde entier comment il avait capturé ce type... Ce serait dément...

À condition que ce salaud-là ne les tue pas.

Le rêve fit pschitt. James tenait à la vie, même si son bourricot de petit frère semblait s'en moquer pas mal.

Woofy partit une minute plus tard, et, alors que James retournait à la maison, son téléphone sonna. À sa grande surprise, il vit que l'appel émanait de Belinda Mathis. La nana la plus chaude du bahut, rien que ça ! Ils avaient échangé leurs numéros un jour, même s'il avait soupçonné qu'elle le faisait pour se montrer gentille. Et là, boum, elle appelait !

— Ouais ? lança-t-il prudemment.

— Seigneur, j'arrive pas à y croire. (Petite voix de gamine essoufflée. Résolument pas celle de Belinda Mathis.) Kara Mathis, la sœur de Belinda, expliqua-t-elle. C'est bien James Ferguson ?

— Hon-hon, fit-il en essayant de ne pas paraître trop déçu.

— Je t'appelle depuis le téléphone de ma sœur. Ton numéro était dedans. Hum... Je connais ton frère, Michael... Tu... tu pourrais me filer son numéro de portable ?

Le cauchemar sans fin.

Les yeux clos, James compta mentalement jusqu'à dix puis lui communiqua le numéro. Quelques instants plus tard, il entendit sonner le téléphone de Mike et son frangin décrocher.

James retourna au frigo, ouvrit la porte, se pencha à l'intérieur et contempla les rayons sans les voir. Aucun doute, sa cote auprès des filles gagnerait à être réévaluée. En se retrouvant hissé au rang de héros adulé par les nanas, par exemple.

Et puis, ce cinglé de Justice Maboul... s'il ne les tuait *effectivement* pas, ils seraient des héros, des vrais...

*Merde alors*, songea James.

*Voilà* qui serait super cool. Même Belinda Mathis serait obligée d'en convenir. En plus, elle avait déjà son numéro.

# Chapitre 26

Geena Cho portait un jean noir tellement serré qu'il semblait impossible à enfiler ou enlever, un top sans manches en soie rose, vert et blanc qui bouffait au niveau du cou et deux boucles d'oreille en diamant. L'un des brillants étincela lorsqu'elle dégacha son oreille gauche des mèches noires qui lui cascadaient sur les épaules. En s'installant sur le tabouret voisin du sien, Harrison lui glissa :

— Un peu trop habillée, non ?

— Pas assez avec ce temps de chien, riposta-t-elle. Misère, quand ce maudit brouillard va-t-il daigner se lever ?

Il détailla les autres clients du *Casier de Davy Jones*. Hormis Geena, tout le monde était en parka, sweatshirt et bottes. Exotique et séduisante, elle attirait plus d'un regard masculin et valait plus d'un œil noir à Harrison. Il aurait bien aimé leur expliquer qu'il n'était pas intéressé, mais, dans cette affaire, son plus gros souci était Geena elle-même. Car elle *était* intéressée, et par lui encore. Du coup, s'extirper d'un pareil tête-à-tête sans briser leurs bons rapports promettait d'être une chorégraphie millimétrée. Gare au faux pas.

— Merci pour tous les tuyaux, dit-il.

Elle fit signe au barman, celui-là même qui leur avait servi des *huevos* l'autre matin avec Laura. En croisant son regard, Harrison vit qu'il s'en souvenait, mais, en bon professionnel, il se garda de toute autre manifestation extérieure.

— Il y a de quoi, répondit Geena avec un sourire tout en fossettes. Je pourrais probablement m'attirer des ennuis au boulot, à fricoter avec les médias.

— Très certainement, même.

— Autant vivre dangereusement, alors, dit-elle en se penchant vers le barman. Un autre Martini à la pomme pour moi, et, pour lui, ce qui lui plaira. C'est lui qui paie.

— Une bière. Pression, n'importe.

— Ça marche, fit le barman.

Alors qu'il s'éloignait, Geena lui lança :

— Comment tu t'appelles, beau gosse ?

— Alonzo, répondit l'intéressé sans se retourner.

— En rangs serrés, les tournées, Alonzo ! (Geena se retourna vers Harrison.) J'ai l'intention de finir un peu pétée, prévint-elle avec un sourire engageant. Le lundi, c'est mon jour de repos.

— Libre à toi, Geena, mais je ne te suivrai pas. Je compte rester sobre tant que Justice Turnbull ne sera pas sous les verrous.

— Mon pauvre vieux, fit-elle, dépitée. Ça risque de durer des mois... Oublions-le un peu ce soir, hmmm ? (Elle porta le Martini à ses lèvres et descendit une longue gorgée.) À charge de revanche, tu as oublié ?

— Du tout. Mais je ne suis pas sûr qu'on soit sur la même longueur d'onde au sujet de cette revanche...

— Miséricorde.

Elle reposa son verre après l'avoir éclusé. À cet instant précis, Alonzo se matérialisa avec un autre Martini à la pomme et la bière de Harrison. Geena leva prudemment son second cocktail et but

une nouvelle rasade généreuse.

— Je perds mon temps avec toi, c'est ce que tu essaies de me dire ?

— Les relations suivies, ça n'est pas trop mon truc, esquiva-t-il.

— Qui a parlé de relation suivie ? Bon sang, tu t'emballes pour un rien, là. Tout ce que je veux, c'est tirer un coup. (Elle le contempla, à l'affût derrière son Martini.) Ne fais pas cette tête-là... et c'est vrai, il y a toujours un risque que ça constitue le premier par vers une relation. Je ne suis pas entièrement contre, tu sais.

Harrison fit rouler sa bière sur le sous-verre en carton.

— En règle générale, je préfère que le sexe entre en scène quelque temps après le premier rencard. Quand le cul passe en premier, ça ne donne jamais rien de bon. Et puis ce n'est pas trop mon truc.

Elle plissa les yeux pour mieux l'observer. La révélation se fit jour.

— Nom d'un chien... Tu as quelqu'un !

— D'où tu la sors, celle-là ? protesta-t-il, légèrement agacé.

— Ce genre de baratin, c'est réservé aux mecs casés. Et merde... Entre nous, ce sera juste ami ami ? (Elle parut abattue.) Alonzo ! Accélère un peu la cadence. Je viens de me faire larguer par ce mec avant même d'avoir touché la première base... Pas si vite. On s'est fait un bisou la dernière fois, non ? fit-elle en fronçant les sourcils vers Harrison. Plutôt chaste, si je me souviens bien, mais ça compte. C'est donc plié entre la première et la deuxième base, corrigea-t-elle en filant la métaphore du base-ball. Encore plus pitoyable...

Elle leva les yeux au ciel de manière théâtrale.

— Je peux t'arranger ça ! lança une voix mâle enthousiaste depuis un coin de la salle.

L'intéressé portait une casquette... de base-ball d'où dépassaient des mèches brunes bouclées. En levant la main, il toucha presque le filet de pêche d'aspect poussiéreux qui pendait du plafond, élément décoratif du *Casier*.

Geena se fendit d'un sourire.

— Plus tard, peut-être. Quand j'en aurai éclusé d'autres. (Elle se retourna vers Harrison.)

Pourquoi accepter ce rencard, alors ? Pour me tirer... des informations au lieu de me tirer tout court ?

— Seigneur...

— Oh, ne fais pas ta chochette.

Elle poussa un soupir de dépit. Irritée, elle but une nouvelle gorgée tandis qu'une chanson de Chris Isaak sourdait des haut-parleurs dissimulés par les ténèbres du plafond.

— Tu connais le docteur Maurice Zellman, l'une des victimes de Justice Turnbull ?

— Hon-hon. Celui qui s'est fait poignarder à la gorge. Un con fini, à ce que j'ai cru comprendre. Je ne le connais pas personnellement, mais oui, fit-elle sur un ton qui sous-entendait « pauvre de moi ». Il crèche dans ce bunker qui domine la plage, un peu au sud de Tillamook. La falaise juste après celle de Bancroft Bluff. C'était plein de cabanons, dans le temps, et puis Zellman a acheté le terrain et fait construire cette monstruosité. (Voyant Harrison secouer la tête, elle hocha la sienne.) C'est vrai, tu es nouveau dans la région. L'affaire a fait tout un foin, à l'époque. Les gens ont voulu sauver les cabanons, tout ce foutu bla-bla sur le patrimoine. Ils dataient des années quarante... pas mon style, en tout cas. Mais Zellman a obtenu gain de cause. Tu ne peux pas rater la baraque. De gros piliers de pierre à l'entrée. Il y avait un portail en fer forgé mais le fils, ou quelqu'un d'autre, l'a bousillé il y a quelques mois. Depuis, c'est resté grand ouvert. Je vis au sud du bunker, je passe devant tous les jours en allant bosser.

— Je comptais aller tenter une interview...

— Bon courage. Un con fini, ce Zellman, à ce qu'il paraît.

— Rien de nouveau du côté des recherches ? demanda-t-il.

— Nan, dit-elle alors que les premiers accords de *Wicked Game*<sup>1</sup> retentissaient dans la salle caverneuse. Tu es sûr de ne pas avoir envie de poursuivre cette conversation ailleurs ? dit-elle en arquant ses fins sourcils.

— Très franchement, Geena, si la situation était différente, tu n'aurais pas à me le demander deux fois.

— Merdasse, tu as *vraiment* quelqu'un... Alonzo ! héla-t-elle en faisant cogner ses jointures sur le comptoir. Encore à boire !

Justice se tenait debout dans un bosquet avec vue imprenable sur la propriété des Zellman. La maison, immense, était en pierre couleur sable. Des appliques éclairaient l'entrée principale et le garage d'angle conçu pour quatre véhicules. Plusieurs voitures étaient rangées devant ledit garage : un Range Rover noir et une BMW blanche bloquaient deux des portes. La Lexus, elle, devait avoir été remise à l'intérieur car elle n'était nulle part visible.

S'il faisait sombre, c'était principalement dû au brouillard résiduel : en juin dans cette région de l'Oregon, le jour durait jusqu'à plus de vingt et une heures. Justice avait suivi le docteur jusqu'à sa demeure sans plan préétabli et garé sa voiture quelque huit cents mètres au nord de la propriété, sur le parking d'un petit groupe de commerces proposant fruits de mer ou artisanat local, sans oublier la supérette *Chez Phil*.

Il longeait désormais les arbustes impeccablement taillés qui bordaient la maison. Rhododendrons alourdis par les fleurs fanées, hortensias en bouton. À travers la brume, il perçut une ombre. Se figea. Puis se rendit compte qu'il s'agissait d'un chat gris qui se glissait sous une treille.

Plus tôt, Justice avait décidé qu'il était grand temps d'abandonner la Nissan et l'avait laissée sur le bord de la route dans cette intention. Mais à présent, son esprit délaissait toute notion de planning pour gagner ce lieu où il se sentait si bien. Il pensa à elles, cheveux d'or, yeux embrumés, sourires suffisants. Distraitement, il sentit l'excitation monter. En temps normal, cela suffisait à faire cesser la rêverie aussi sûrement qu'une douche froide, mais, à cet instant, il fut accaparé par des images de hanches, de fesses, de replis mystérieux et de tétons roses dressés. Il les imagina couchées en rang devant lui, vit leurs poitrines se soulever, leurs cuisses trembler d'impatience, se présenta pour pénétrer tous ces foyers qui n'attendaient que lui. Il allait les prendre, râler tout ce qu'il savait, suer, gémir, répandre sa sève dans leurs urnes offertes, brûlantes. Les chevaucher dans toute sa gloire, hurler aux cieux tout en les marquant, l'une après l'autre, fornicuer, faire jaillir sa semence, les rendre délicieusement gluantes d'âmes à naître.

Il allait toutes les prendre. Elles étaient siennes.

À jamais.

Il s'éveilla comme sous l'effet d'une gifle. Horrifié.

En baissant les yeux, il vit qu'il avait dégrafé son pantalon pour s'astiquer furieusement le manche, comme si c'était la main d'autrui qui agissait. Il lâcha son membre, comme brûlé par ce contact, honteux de voir son sexe dressé, ce gland affamé tendu dans la pénombre, cette faim d'elles.

Tombé à genoux, il s'arracha les cheveux, se griffa le visage. Elles n'étaient pas pour lui. Elles étaient corrompues. Impies. Les jouets du démon.

Il eut le sentiment de s'effiloche. Quelque chose... quelque chose... avait changé.

Avec effort, il tenta de repenser à la mer. L'océan... le phare...

*Je présente mon visage à l'air froid, à l'horizon, à l'océan en fusion avec sa bouche offerte, chaude...*

Justice se ressaisit, sidéré. Il lui était impossible de rejoindre son havre ! De s'y rendre sans penser à *elles* de *cette manière*.

Il lui fallait commencer à tuer. À accomplir sa mission.

S'y mettre.

Tout de suite.

Cette idée fulgurante en tête, il songea au moyen de transport...

Laura quitta l'hôpital à 20 h 45 et regagna sa voiture en compagnie d'une collègue qui jacassait au téléphone avec son petit ami. S'attendant presque à voir surgir Justice, elle scruta l'aire de stationnement. Elle savait à quoi il ressemblait : blond comme ses sœurs et elle-même ; mince ; glacial. Une image qu'elle devait davantage à la photo publiée dans les journaux, prise à Halo Valley, qu'à ses propres souvenirs.

Mais Justice n'était nulle part dans les parages. Arrivée saine et sauve à son Outback, elle fit signe à l'autre infirmière puis appuya sur le déverrouillage automatique du véhicule.

Le cœur battant encore un peu trop fort, les essuie-glaces enclenchés pour balayer l'humidité résiduelle, elle emprunta la route sinueuse qui menait jusqu'à sa maison. Pendant tout le trajet, elle s'interrogea sur les risques réels encourus. Après avoir insisté pour aller travailler, elle n'avait pas totalement envisagé la suite, à savoir le retour dans ses foyers. De nuit. Dans une maison vide.

Elle dépassa plusieurs ronds-points et autres belvédères perchés sur les falaises surplombant le Pacifique, puis divers commerces dont la plupart avaient déjà fermé, y compris une petite sandwicherie sise dans une bâtisse à bardeaux bleus qu'un employé était en train de boucler pour la nuit.

Elle s'engagea sur la voie transversale sans nom qui conduisait à son terrain sans avoir mis le clignotant afin de tromper un observateur éventuel. Une fois dans son allée, elle coupa les phares et s'immobilisa en douceur sous l'auvent. Dans son jardin non éclairé, les bosquets prenaient des formes irréelles avec cette obscurité brumeuse. Elle songea aux deux mortes, victimes de Justice, et un violent frisson l'étreignit. Il était possible qu'il soit là.

À l'attendre.

Elle resta un moment assise dans sa voiture, à visualiser les quelques pas jusqu'à sa porte, le temps nécessaire pour actionner la serrure, la demi-seconde de ténèbres avant d'allumer le plafonnier. Pourquoi ne pas avoir laissé une lumière allumée ? À cet instant, la maison lui apparut opaque, menaçante, hostile.

Sa main était posée sur son téléphone. Fallait-il appeler Harrison ? Lui faire savoir qu'elle était rentrée ? Au risque d'interrompre son entrevue avec la nana du BSCT ?

Elle baissa les yeux sur le rectangle lumineux de l'écran du téléphone puis pressa son numéro. Aucune importance si elle interrompait ce tête-à-tête, se dit-elle, surprise par sa propre réaction. Elle n'était pas fan de le savoir en train de boire un verre avec une autre femme, quelle qu'en soit la raison... ce qui en disait long sur un sujet qu'elle préféra laisser de côté.

En l'absence de réponse, ce qui n'avait rien d'étonnant, elle raccrocha sans laisser de message.

Elle songea à tester ses capacités mentales, à voir si elle était capable d'atteindre Justice pour déterminer si ses craintes étaient fondées ou si, au contraire, il se trouvait dans quelque lieu éloigné, mais le courage lui manqua.

Pourquoi diable ne pas avoir suivi ses propres conseils ? N'avait-elle pas dit à Catherine d'augmenter la sécurité, de prendre un chien ? Par les temps qui couraient, Laura aurait apprécié la compagnie d'un berger allemand, d'un rottweiler ou même d'un malheureux carlin, n'importe quelle bestiole susceptible d'aboyer en cas de problème.

Comme en ce moment.

Elle resta assise dix minutes, s'exhortant au calme, avant de s'extraire en douceur de la voiture. La brume s'était levée mais l'atmosphère restait dense et froide. La nuit était tombée peu à peu, et, bien qu'il fasse noir, une vague lueur résiduelle lui permit de discerner les contours des arbres, les marches du porche, le tas de bois au bout de l'allée, laissé là par un autre occupant.

Ses doigts farfouillèrent un instant dans son sac, se refermèrent sur le trousseau de clés, l'exhibèrent. Elle verrouilla l'Outback à distance, perçut le petit claquement synonyme de verrouillage réussi ; puis elle se hâta jusqu'au porche. Au prix d'un tremblement surprenant, elle introduisit la clé dans la serrure, ouvrit la porte, la referma derrière elle aussi vite que possible et actionna le verrou.

Sa demeure était sombre et silencieuse. Elle alluma dans la cuisine : la clarté soudaine lui brûla la rétine.

Laura resta immobile à l'exception des globes oculaires qui scrutaient chaque recoin sombre, chaque zone enténébrée. Les assiettes laissées ce matin même étaient toujours dans l'évier ; la veste posée sur le dossier d'un siège n'avait pas bougé. Rien qui sorte de l'ordinaire.

Et pourtant...

Son cœur battait à tout rompre. Elle en dénombra les battements, violents et rapides. Ses pensées fusaient elles aussi. Elle inventoria la rangée de couteaux aimantés à leur support magnétique, sur la paroi intérieure du placard, la poêle en fer rangée dans le tiroir de la cuisinière, les divers ustensiles susceptibles de percer, entailler ou cogner, jusqu'au thermomètre à rôti avec sa petite pointe acérée.

Au bout d'une éternité de silence qui dura moins d'une minute, elle s'obligea à passer outre cette paranoïa figée. Il n'était pas là. Elle était seule. L'angoisse lui jouait des tours.

À grand renfort de volonté, elle posa son sac sur la table et se coula dans une chaise de bistrot, dos à la porte et tout au fond de la cuisine, près de l'accès au garde-manger. Elle songea à ce réduit situé derrière elle. Soudain, elle fut incapable de se concentrer sur quoi que ce soit d'autre. Après un demi-battement, elle se redressa et ouvrit la porte du garde-manger, un cri étouffé dans la gorge.

Mais il était vide. Rien hormis quelques conserves, le balai et la serpillière, un aspirateur au tuyau rafistolé avec du Scotch, tout un assortiment de produits d'entretien.

Elle ne poussa pas son cri. Avec l'impression d'avoir couru un marathon, elle retourna s'asseoir à la table.

— Imbécile, marmonna-t-elle tout en continuant d'espérer l'arrivée rapide de Harrison.

Les yeux rivés sur son sac, elle le cueillit sur la table et le posa au sol, à côté d'elle, sortit son téléphone de la poche latérale. Elle eut envie de rappeler Harrison. Et, qui sait, de lui laisser un message. Pour lui faire savoir qu'elle était rentrée se mettre à l'abri.

Sauf qu'elle continuait à avoir la chair de poule.

Quelque chose clochait.



*Dépêche-toi, Harrison*, songea-t-elle en se concentrant comme lorsqu'elle communiquait par télépathie avec Justice.

*Dépêche-toi...*

[1](#) Album de Chris Isaak et titre original du premier volume de la série. *(NdT)*

# Chapitre 27

Plus minaudière de minute en minute, Geena avait enrôlé Alonzo, le barman, dans la conversation. Encore quelques instants de patience et Harrison pourrait s'esquiver. Avec un peu de chance, Geena s'en rendrait à peine compte, courtisée comme elle l'était par le serveur et le type à casquette du fond.

Alonzo, lui, tenait la corde dans la « course à Geena ». Il appartenait à ce genre d'homme capable d'emballer rien qu'en balançant sa serviette sur l'épaule. Geena n'était pas insensible à son charme, et tournait presque le dos à Harrison depuis qu'elle l'avait rangé dans la catégorie des mecs casés.

Harrison aurait certainement pu partir tout de suite, estima-t-il, mais quelques minutes supplémentaires ne feraient pas de mal. Désireux de conserver Geena comme source et comme amie, il jugea le timing essentiel.

Hélas, Alonzo venait d'apprendre que Geena travaillait au bureau du shérif du comté de Tillamook, et son ardeur s'en ressentait.

— Une fois, je me suis fait choper par un foutu adjoint, révéla-t-il, la mine sombre, comme si son air affable avait été sommé de déguerpir. Il croyait que je faisais partie d'un gang, dit-il en secouant la tête. Quel crétin, ce Clausen...

Harrison rebondit aussitôt.

— Ce gars-là ne m'aime pas beaucoup non plus.

— Clausen ? fit Alonzo en se tournant vers lui. Ah bon ? Tu lui as fait quoi ?

— J'ai terni l'image du service. (Harrison haussa les épaules.) Heureusement, Geena ne m'en tient pas rigueur.

— Avec Fred Clausen, c'est tout ou rien, énonça Geena avec cette gestuelle propre aux gens un peu bourrés. Il a ses têtes, d'accord, mais quand il a un os à ronger, il ne le lâche pas. Du coup, il regarde pas trop sur les côtés, tu vois ?

— Je vois, convint Harrison.

— Mais de là à dire que tu fais partie d'un gang... ?

Geena secoua la tête avec lenteur, les yeux plissés pour mieux faire le point sur Alonzo.

— J'ai connu des gars du côté de Seaside, concéda le barman. Pas vraiment des voyous, juste des types un peu chauds. Pas que ça concerne Clausen, d'ailleurs : c'est loin de sa juridiction. Mais il a su que je les connaissais, et ils étaient mêlés à un genre de bagarre. Du coup, j'ai fini dans une cellule de la brigade. Et mis du temps à m'en dépêtrer...

— J'espère que tu vas pas m'en vouloir pour ça, dit Geena. J'y travaille, c'est tout.

— T'inquiète.

Les voyant échanger un regard appuyé, Harrison jugea le moment opportun, descendit de son tabouret et s'étira pour faire bonne mesure.

— Je ferais mieux de filer...

— Que dalle, lui dit Geena.

— Alonzo et toi, vous arriverez très bien à refaire le monde sans moi.

Alors qu'il se penchait pour la gratifier d'une tape amicale sur l'épaule, elle s'agrippa à lui et l'attira tout contre elle.

— Un dernier verre, plaïda-t-elle.

Il rit.

— Je dois partir.

— Je risque d'avoir besoin d'un capitaine de foirée... de *soirée*.

— Possible, en effet, concéda-t-il avec la ferme intention de s'esquiver.

— Un dernier, après j'arrête. Promis.

Harrison se tourna vers Alonzo qui déclara :

— Désolé vieux, je bosse jusqu'à 1 h 30. Cela dit, je ne travaille pas demain, conclut-il avec un nouveau regard appuyé pour Geena.

Mais l'intéressée n'avait plus d'yeux que pour Harrison.

— Allez, quoi ?

— D'accord, Geena, mais en vitesse alors.

Avec un soupir intérieur, il revint se percher sur son tabouret.

Laura se rendit compte qu'elle se comportait comme une bécasse.

Il n'y avait aucune raison de rester ainsi dans la cuisine, comme si elle redoutait de visiter les autres pièces. D'ailleurs, le tour était vite fait : deux chambres et une salle de bains au rez-de-chaussée en plus de la cuisine et du salon.

La belle affaire.

Mais la chair de poule persistait en dépit de ses beaux discours.

La maison comprenait aussi une cave. La simple évocation de ce lieu sombre, inachevé, fit courir un frisson le long de son échine. Heureusement, l'unique accès au sous-sol se faisait par un escalier extérieur. Pour gagner le rez-de-chaussée depuis la cave, il fallait impérativement repasser par le jardin.

Elle était folle de se faire un tel souci. Pourquoi ce soir ?

Nerveusement, elle eut un regard pour son téléphone et pria pour que Harrison la rappelle. Les doigts sur le clavier, elle faillit lui passer un nouveau coup de fil. Puis se ravisa.

La pendule ancienne, fixée au-dessus de l'arche menant au salon, égrenait les secondes.

Le mieux était peut-être de sortir. D'aller faire un tour. Elle n'était pas de service avant le lendemain après-midi, il n'y avait donc aucune raison de se coucher tôt. Malgré ses fanfaronnades, la nuit lui mettait les nerfs en pelote et elle avait l'impression d'être épiée par des yeux invisibles.

S'exhortant une nouvelle fois à vivre normalement, à cesser d'agir en idiotte effarouchée, elle fit l'effort de se diriger vers le salon. Elle alluma la lumière depuis le petit couloir de séparation ; la lumière inonda la pièce. Sans éteindre, elle gagna la salle de bains, jeta ensuite un coup d'œil dans les chambres. Chaque fois, son cœur s'accéléra un peu plus.

Elle crut déceler un son ténu... Une respiration ? Un soupir réprimé ? Les cheveux follets de sa nuque se hérissèrent. Dieu du ciel...

Elle contempla le placard de sa chambre. Bien fermé. Les panneaux verrouillés. Il lui suffisait d'ouvrir et de...

Nouveau son presque inaudible. Un... sifflement ?

Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle fit machine arrière, une main contre la paroi, ses doigts glissant sur les aspérités de la peinture. Quand le plancher vermoulu grinça sous son poids, elle faillit sursauter.

*C'est ridicule !* Pour autant, pas moyen de se contraindre à relâcher son souffle.

Il lui fallait une arme.

Ne serait-ce que pour se rassurer.

De retour à la cuisine, elle allait prendre un couteau au râtelier quand elle arrêta son geste, la main posée sur le manche.

Il manquait un couteau.

Un emplacement était vide sur le support magnétique.

Seigneur...

Le sang se figea dans ses veines.

Elle pivota sur elle-même, le souffle court. L'oreille tendue. Les muscles tétanisés.

Il était ici !

Où ?

Elle faillit hurler.

Serra les dents.

Son téléphone était toujours dans sa main ; elle l'avait pris avec elle, comme couverture de survie.

Elle lui jeta un coup d'œil. 911. Il lui fallait appeler les secours !

Sauf que...

Manquait-il *vraiment* un couteau ?

Se pouvait-il qu'il ait toujours existé un vide au bout du râtelier... comment savoir ?

Le rythme cardiaque affolé, elle se pencha sur l'évier où la vaisselle s'empilait. Pas de couteau de boucher en vue. Elle se sentit défaillir. Proche du malaise.

Qu'est-ce qui lui prenait ? Se faisait-elle un film à partir de rien ?

L'accès à la cave se trouvait près de la porte de derrière, dans une avancée située à angle droit par rapport à l'escalier du porche et à l'allée. Elle marcha jusqu'à la porte de la cuisine. Sa partie vitrée formait un carré noir donnant sur la nuit. Elle risqua un coup d'œil. La porte du sous-sol était à peine visible, à quelque trois mètres de là. Fermée. Verrouillée. Accessible via une volée de marches en béton, elle ouvrait sur un espace lui aussi en béton. Les piliers y supportaient l'arrière de la maison avec très peu de hauteur sous plafond.

À l'intérieur, elle serait à l'abri.

Cela étant...

Mentalement, elle le visualisa, vit la haine qui déformait ses traits réguliers, le carnage des corps sans vie, mutilés... la joie que lui procurait la violence extrême. Oh, Seigneur, elle avait lâché le monstre ! Non Laura, tu ne l'as pas lâché. Il s'est évadé, tu te souviens ?

Oh oui, elle se souvenait. Et n'avait pas davantage oublié la façon dont elle l'avait raillé, mis au défi.

Comme dans leur enfance.

Munie d'un couteau de cuisine à lame d'une douzaine de centimètres, elle resta debout, silencieuse, à compter ses battements de cœur précipités.

*Tu te fais du mal ! Ressaisis-toi, Laura. Ne panique pas. Ne panique pas !*

Elle prit une longue inspiration apaisante, son cœur ralentit quelque peu, sa peau se détendit au-dessus des muscles. Après quelques instants dans cette cuisine brillamment éclairée, une fois certaine que le silence régnait dans la maison, elle eut une pensée très lucide, très accablante : *Et maintenant ? La télé ? Un bouquin ? Hors de question.*

Avec lenteur, elle reprit sa position assise à la table ; la chaise de bistrot couina sous son poids. Elle posa son téléphone sur la table et contempla le couteau dans sa main droite.

— Reprends-toi ! grinça-t-elle à voix basse.

Elle songea à ranger le couteau. Faillit le faire. Se ravisa.

Impossible.

Un ange passa.

L'horloge faisait un tic-tac bruyant, et, soudain, elle le *sentit*. L'*entendit*. Une alarme retentit dans sa tête, ses yeux se portèrent sur la fenêtre du fond.

Justice Turnbull se tenait juste à l'extérieur.

Ses maudits yeux pâles rivés sur elle à travers la vitre.

Le couteau de boucher crispé dans la main droite.

Harrison contempla l'écran allumé de son téléphone : Laura avait appelé. A priori sans laisser de message ; il consulta néanmoins sa boîte vocale en pensant à l'horaire. Son appel remontait à une demi-heure environ, probablement quand elle était sortie du travail ou quand elle avait franchi le seuil de son bungalow.

Geena avait freiné sur la boisson, mais elle ne le lâchait pas pour autant.

— Alors, c'est qui ? demanda-t-elle avec un soupir théâtral. Allez... Tu as quelqu'un... quelqu'une... quelque chose... (Elle pouffa, secoua la tête.) Holà. Chuis pas loin d'être vraiment, vraiment bourrée. T'aurais ta chance, si t'essayais.

Harrison se demanda s'il fallait rappeler Laura. Était-ce urgent ? Avait-elle des ennuis ? Plus vraisemblablement, elle venait simplement aux nouvelles. Ils en étaient déjà à ce stade de leur « relation ». Mais elle avait contacté Justice, mentalement, si une telle chose était possible, et, de sa propre opinion, c'était, comment dire... peut-être... quoi qu'il en soit, ce fou furieux était possiblement en train de la traquer, car c'était son truc.

Alonzo, le barman, prenait un peu de recul. Fallait-il tenter de décrocher la timbale avec Geena, ou celle-ci se servait-elle de lui pour arriver à ses fins ? Harrison lut dans ses pensées : il connaissait la chanson. Peut-être était-ce cela, en fin de compte, le truc entre Laura et Justice : une sorte de proximité qui ne devait rien à la télépathie, et même à la projection mentale dans le cas de Laura. À moins qu'il s'agisse d'un ramassis de sornettes, mais quelle importance au fond ? Justice était dangereux, et c'était tout ce qui comptait.

— Je dois passer un coup de fil, annonça-t-il.

— À ta nana, c'est ça ? (Geena se tourna vers Alonzo et hocha la tête.) Qu'est-ce que je disais ! déclara-t-elle à qui voulait l'entendre.

Choisissant de l'ignorer, Harrison se colla le téléphone à l'oreille.

Le téléphone vrombit sur la table au moment précis où Laura ouvrait la bouche pour hurler. Distraite par la sonnerie, elle baissa les yeux l'espace d'une fraction de seconde. Un très court instant.

Quand le regard de Laura se reporta sur la fenêtre, Justice avait disparu.

Comme si elle avait conjuré son image.

« Crac ! »

Une vitre céda. Des morceaux de verre volèrent dans la pièce. Fusèrent dans un fracas

étourdissant. En levant les mains pour se protéger le visage, elle vit le bras de Justice s'insinuer par la béance, ses doigts tâtonner en quête de la poignée intérieure.

— Non !

Couteau brandi, elle s'élança vers la porte. Le téléphone sonnait, sonnait, mais il lui était impossible de s'arrêter. Elle planta la lame acérée dans le dos de la main de Justice, qui poussa un cri de douleur.

*Mon Dieu, mon Dieu !* Elle s'acharna sur cette main, extirpa la lame ensanglantée avant de refrapper. Elle eut le temps de mordre dans la chair du petit doigt avant qu'il se dégage en hurlant de douleur et de fureur mêlées. Le sang gicla sur elle, sur le carrelage, vint engluer les éclats scintillants qui jonchaient le sol.

Elle hurla à son tour et pivota vers le téléphone, se jeta sur la table.

« Boum ! »

La porte émit un craquement sinistre.

Après avoir empoigné le téléphone, elle appuya sur la touche « Appel » et s'élança dans la maison. Elle voulut appeler un numéro mais ses doigts glissaient à cause du sang, son sang à *lui*. Le portable lui échappa alors qu'elle tournait en dérapant vers la porte de devant.

— Foutue... saloperie ! s'exclama-t-elle.

Elle n'avait pas le droit de perdre son téléphone, pas maintenant !

« Crrrrrraaaac ! »

La porte de derrière céda au moment où elle s'allongeait pour ramasser son portable.

— Seigneur... oh, Seigneur...

Elle se redressa précipitamment, l'entendit s'acharner sur le panneau à l'instant même où elle atteignait la porte principale. Elle força sur la poignée.

Sans succès. Verrouillée.

— Merde !

Affolée, le cœur battant à tout rompre, elle actionna le bouton de déverrouillage. Réessaya la poignée.

La porte s'ouvrit, elle se précipita sur le seuil.

Élancée sur le plancher humide du porche, elle glissa désespérément sur les marches en bois. Dégringolant, tombant presque, elle se cogna le genou et se rattrapa à la rambarde.

— Au secours ! s'époumona-t-elle. Aidez-moi !

Mais elle ne vit aucune lumière aux fenêtres des voisins, rien que les ténèbres opaques d'une nuit brumeuse.

— Seigneur, aidez-moi !

— *Petite sssœur...*

Sa voix. Pas dans sa tête, cette fois. Sa vraie voix. Sifflante. Glacée. Terrifiante.

Elle hurla, eut un regard pour le téléphone.

Son doigt pressa le bouton vert. Le dernier appel provenait de Harrison. Le sommet de sa liste. Furieusement, elle accéda au numéro tout en descendant les dernières marches sur des jambes en coton.

Elle parvint à rester debout et s'élança. Maladroitement. Suivit le sentier gravillonné qui démarrait au bas des marches. Devant elle, il serpentait à travers des buissons envahissants, disparaissait dans la nuit noire.

— Au secours ! s'écria-t-elle.

*Pense, Laura, pense ! Sois plus maligne que lui. Cours jusque chez un voisin !*

Il était juste derrière elle. Il respirait bruyamment, avec peine.

*Oh non ! Il était trop près. Elle courut comme une folle, glissa, les mains devant elle, l'une étreignant le portable, l'autre la protégeant des branches qui lui fouettaient le visage tandis que les ronces lui griffaient les chevilles. Elle poursuivit son effort. Réponds, pensa-t-elle. Pour l'amour de Dieu, Harrison, décroche ton téléphone !!!*

— Je suis là ! siffla Justice.

Trop près. Le souffle court, elle coupa à travers un buisson, droit sur la grand-route.

Elle sentit son souffle. Chaud. Fétide.

Seigneur, il était sur ses talons.

Elle força l'allure, tituba.

Une main immense lui agrippa les cheveux.

Lui tira la tête en arrière.

Elle hurla. La pulpe de son doigt glissa le long de son cou, de son dos.

Elle bondit dans un effort désespéré pour s'arracher à lui. Brûlée par son contact. Marquée au fer.

Son estomac se souleva, le téléphone vibra dans sa main.

Trop tard !

Elle décrocha.

— Lorelei ?

La voix de Harrison. Métallique. Lointaine. Issue d'un haut-parleur de son portable.

— Il est là ! ulula-t-elle tout en sentant la main du monstre se refermer sur sa nuque avant de glisser. Mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

Elle trébucha sur une racine, une bosse, quelque obstacle invisible dans le noir. Tombée à quatre pattes, elle sentit le sol s'incliner, se dérober sous ses paumes. Limite de la propriété. Au-delà du fossé, l'autoroute.

Derrière elle. Respirant fort. Il était *dans son dos !*

— Je vais vous tuer, toi et ton incubé immonde ! rugit-il.

Sans penser aux conséquences, Laura poussa sur les mains et les talons.

Droit dans le néant.

Le téléphone lui échappa.

Et elle sombra dans les ténèbres.

# Chapitre 28

— Il est là !

— Où ça ? Où est-il ? Où es-tu ? lança Harrison.

Dressé comme un ressort, il renversa son tabouret qui s'écrasa avec fracas alors qu'il beuglait dans son téléphone :

— Laura ! Lorelei ! *Laura* !

Coupure. Fin de la liaison.

Il tourna les talons et s'élança vers la sortie dans un même mouvement.

— Hé ! s'exclama Geena en le voyant s'enfuir.

— Appelle un taxi ! À mes frais ! répondit Harrison sans se retourner.

L'instant suivant, il ne pensait déjà plus à elle. Arrivé à sa voiture en moins de sept secondes, il ouvrit la portière à la volée. Il ne nourrissait aucune illusion quant aux propos de Laura. Le salopard était là. Justice Turnbull l'avait débusquée.

— Nom de Dieu de bordel de merde...

Les mains tremblantes, il tenta de la rappeler. Pas de réponse. Balançant son portable sur le siège passager, il émit un grondement où la frustration le disputait à la peur.

Il aurait dû rester à ses côtés. Prêter l'oreille à la petite voix de la prudence. Quelle folie de la laisser seule ! Bon sang, pourquoi l'abandonner ainsi ? Et s'il lui arrivait quelque chose ? Si Justice la blessait... ou... pire...

Harrison fit taire ses angoisses en claquant la portière. Pas le temps de se lamenter. Il fallait la rejoindre. La retrouver. La sauver du cinglé, bousiller ce fils de pute, l'envoyer ad patres.

Ses doigts se crispèrent sur le volant.

Si ce fumier lui faisait du mal... touchait un seul cheveu de sa tête...

Il se demanda quelle folie avait pu le pousser à la mettre en danger. Le manque de foi, l'idée que son « lien » avec Turnbull relevait du fantasme ? Bourrelé de remords, aiguillonné par la panique, il s'élança pied au plancher et vit défiler la nuit, les voitures en sens inverse, la lueur des phares estompée par la brume, pinceaux de lumière qui déchiraient les ténèbres pour faire scintiller le ruban d'asphalte mouillé tendu de colline en colline jusqu'au bungalow de Laura.

Puisse Dieu la garder.

Il aborda la dernière courbe à tombeau ouvert. Arrivé au niveau de la voie d'accès à l'allée de Laura, il quitta la 101 en quasi-dérapage et gravit la pente en manquant de percuter un 4 × 4 noir. Agrippé au volant, Harrison poursuivit sans ralentir ou presque au prix de violents cahots. Puis il freina à mort une fois dans l'allée, fit voler les gravillons en tous sens dans un méchant crissement de pneus et s'immobilisa juste derrière la voiture de Laura, unique véhicule présent.

Bondissant hors de l'Impala, il s'emmêla un peu les crayons dans sa fougue. Un genou à terre. Chancelant. Aussitôt debout, il retrouva son équilibre, bien en appui sur ses talons.

Paré.

La maison baignait dans une lumière vive. Les deux porches étaient brillamment éclairés. Au-delà de ce halo aveuglant, les ténèbres rampaient. Après un rapide examen visuel, il avança à croupetons dans l'allée, en quête d'un caillou de taille respectable. Mauvaise pioche. Puis sa main se referma



sur une branche de laurier d'au moins trois centimètres de diamètre. Meilleure pioche.

Toujours accroupi, il contourna son Impala et inspecta la voiture de Laura. Personne. Il ne la vit pas davantage dans la maison, aussi limpide qu'un aquarium avec cette lueur jaune qui sourdait de chaque fenêtre. Des pièces éclairées, sans rideau, désertes. Aucun signe de vie nulle part.

*Laura... Lorelei...*, pensa-t-il douloureusement, cisailé par la peur comme par une bise glacée.

Que faire : entrer ? Se manifester ? Si Justice était toujours dans les parages, il avait forcément perçu son arrivée en voiture.

Il se redressa, tendit l'oreille, la branche étreinte d'une main ferme.

— Laura ! héla-t-il, conscient du ton grave de sa voix.

Pas de réponse.

— Laura ! répéta-t-il, plus fort cette fois.

Un gémissement. Un sanglot.

Vers la voie rapide, à l'ouest.

Il pivota dans cette direction, trottina rapidement, recroquevillé. La plainte semblait émaner d'un endroit distant, à l'orée ouest de la propriété bordée par l'autoroute avec, au-delà, le rivage de l'océan. Face au bungalow, le terrain était en pente douce qui s'accentuait brutalement. La 101 s'étirait environ cinq mètres en contrebas.

La main crispée à s'en blanchir les phalanges sur son bâton, il suivit l'allée gravillonnée qui partait de la porte principale. Tous les sens en alerte. Paré. Les muscles tendus, le pouls régulier mais accéléré par la peur. Si le fou furieux lui sautait dessus, ce salopard aurait une sacrée bataille à livrer.

— Lorelei !

Son appel étouffé lui parut amplifié par les ténèbres environnantes. Le cri qui lui parvint le soulagea aussitôt.

— Harrison ? (Sa voix était étranglée par l'émotion.) Je... je suis ici, en bas !

Dieu... soit loué !

Il pressa le pas, s'immobilisa au bord du modeste précipice. Distingua sa silhouette recroquevillée dans le fossé qui bordait la voie rapide. Trois ou quatre mètres plus bas. Il scruta les alentours. Où diable était Justice ?

— Ça va ? demanda-t-il.

Il s'agenouilla, empoigna la branche basse d'un laurier chétif puis s'engagea dans la pente, conscient du fait que l'arbuste n'allait pas supporter son poids. Aussitôt, la branche céda dans un craquement, mais Harrison avait eu le temps de trouver un autre appui. Au terme d'une descente en vrac, il roula dans la poussière et se retrouva allongé à côté de Laura, qui s'était assise et frissonnait.

— Harrison..., gémit-elle. Harrison.

Il étreignit son petit corps secoué de spasmes.

— Lorelei.

— Ça va, bredouilla-t-elle en claquant des dents. Ça va.

Il ne la crut pas une seconde. Il l'embrassa sur le front, la serra fort, refoula cette peur abjecte de la perdre. En faisant courir sa main le long de sa nuque, en lui démêlant les cheveux, il eut envie de les voir fusionner, sentit son cœur battre au rythme régulier du ressac qui venait s'écraser sur la grève, loin en dessous.

— Où est-il ? demanda-t-il, la mine grave.

Elle secoua la tête.

— Je n'en sais rien. Je... je suis tombée, et le calme est revenu. Il était au-dessus de moi, je le voyais. Je crois. Difficile à dire avec la nuit, cette brume... Je crois bien qu'il m'a regardée depuis le haut mais qu'il s'est refusé à descendre, peut-être de peur d'être vu à la lueur des phares... Va savoir. En tout cas, il est parti. Enfin j'espère...

Elle enfouit son visage dans l'épaule de Harrison. Il lui rendit son étreinte, conscient de la chaleur de son corps, du désespoir qui la poussait à se coller à lui.

Harrison leva la tête vers le modeste à-pic. Justice pouvait fort bien se tenir à l'affût. Tapi dans l'ombre.

— Tu es blessée ?

— Non. Un peu écorchée. J'ai pris peur. Je suis tombée, mais ça n'avait pas d'importance. J'ai entendu ta voix au téléphone, mais je courais, je l'ai perdu et...

Elle frissonna. Il la serra contre lui et lui murmura à l'oreille :

— Ne bouge pas. Reste ici. Je vais inspecter la maison...

— Non ! (Elle se démena pour ramener ses jambes sous elle.) Je ne veux pas rester ici. Pas question. Je... je viens avec toi !

— Je ne crois pas...

— Ça m'est égal, insista-elle.

Il sentit qu'elle se raidissait. Poussa un soupir.

— On t'a déjà dit que tu étais têtue ?

— Tu es le premier.

— Ouais, bien sûr. D'accord, viens.

Voûté au pied de l'à-pic, il la tint par la main et la guida jusqu'à l'embranchement est qui montait vers l'allée du bungalow.

— Ça ira ?

— À peu près.

Après l'avoir aidée à sortir du fossé, Harrison l'étreignit d'une main ferme. D'un même pas, ils se lancèrent à l'assaut de la pente. Il s'efforça de faire rempart de son corps mais, dans cette obscurité profonde, Turnbull pouvait se cacher n'importe où et surgir de derrière ce pin solitaire, le buisson de laurier, la voiture...

Harrison tenta de percer les ténèbres. Tenant Laura d'une main, il étreignait toujours son bâton à l'écorce lisse. À l'approche de son allée, il épia les deux véhicules et les carrés éclatants de lumière des fenêtres du bungalow.

Il lui pressa la main ; tous deux s'immobilisèrent. Ils restèrent ainsi un long moment, tous les sens en éveil, le cœur battant.

Harrison dit à mi-voix :

— Mon téléphone est dans la bagnole. J'aurais dû appeler les secours.

— Non..., murmura-t-elle.

— Il est temps de prévenir la police. Grand temps.

— Je sais, mais... tu penses qu'il est toujours ici ? Pas moi. J'ai *su* qu'il était présent tout à l'heure, et maintenant, ce n'est plus pareil.

— Lorelei, j'aimerais beaucoup me fier à ton instinct, mais, cette fois, il est venu t'agresser. Physiquement. Ça fait une sacrée différence.

— Je sais. Mais je tiens à aller à l'intérieur.

Contre toute logique, il se résigna et prit les devants par la porte de la cuisine restée béante et impossible à fermer : en la défonçant, Justice avait arraché la serrure. Harrison poussa d'abord le panneau d'un doigt puis l'ouvrit tout à fait. Un couteau à lame courte et ensanglantée gisait au milieu des éclats de verre.

— Je l'ai abandonné là, expliqua Laura d'une voix hésitante. C'était mon arme, mais il me fallait le téléphone. (Harrison se pencha pour le ramasser et le déposa sur la table.) Il a mon couteau de boucher.

— Juste ciel.

Harrison inspecta une nouvelle fois l'intérieur du bungalow.

— Il n'est pas ici. Il est parti, dit-elle en scrutant la pièce, les yeux ronds.

— Tu saignes, fit remarquer Harrison sur un ton neutre bien que la vue du sang qui imprégnait le genou de son pantalon d'uniforme le mette mal à l'aise.

Laura suivit son regard, fit « Oh », se pencha, releva sa jambe de pantalon et découvrit une longue entaille sanguinolente.

— C'est superficiel. (De fil en aiguille, sa main remonta jusqu'à la pommette rougie qui promettait un bel hématome.) J'ai été frappée par une branche. Mais il est parti. Il n'est plus ici.

— Vérifions quand même.

— D'accord.

Il empoigna le couteau après avoir transféré le bâton dans la main gauche. À pas comptés, Laura sur les talons, il traversa le salon et verrouilla la porte principale restée béante, non sans avoir jeté un rapide coup d'œil depuis le seuil. Il vérifia ensuite chambres, salle de bains et placards.

— Tu as raison, il n'est pas ici, dit-il en retournant à la cuisine.

— Il aura filé en t'entendant arriver, ou en comprenant qu'il ne pouvait pas m'avoir. J'ai cru entendre un grand bruit dans un buisson.

— Quelle direction ?

— Le nord, peut-être ? Ou plus haut sur la colline, vers le bois ?

— Comment est-il parvenu jusqu'ici ? demanda-t-il, autant à lui-même qu'à Laura.

— Je crois qu'il était déjà sur place à mon arrivée.

— Bon, pas question de rester ici. (Harrison lui reprit la main.) Appelons les flics, ensuite...

— Non ! Pas ce soir. (Elle poussa un soupir exténué.) Je sais bien que j'aurais dû les contacter plus tôt, je m'en veux à mort de ne pas l'avoir fait mais... je ne pourrai pas supporter toutes leurs questions.

— C'est nécessaire.

— Bien entendu, mais... ça ne peut pas attendre ? Au moins jusqu'à demain matin ? Je t'en prie... C'est au-dessus de mes forces.

— C'est un assassin. L'évadé d'un asile psychiatrique.

Elle opina puis secoua la tête.

— D'accord. Qu'ils viennent constater l'effraction. Dis-leur de passer. Mais je leur parlerai dans la matinée.

Harrison soupesa les options disponibles.

— Très bien, allons chez ma sœur. Elle vit près d'ici.

— Non... je ne...

— Pas question de te laisser ici, insista-t-il. C'est dangereux. Et demain, nous irons voir les autorités. Pour ce soir, tu as le choix entre chez moi, un motel ou chez ma sœur. Mais où que ce soit, je reste avec toi. La balle est dans ton camp.

Elle déglutit, baissa les yeux sur le couteau puis, très posément, le replaça sur son support magnétique.

— Chez ta sœur ?

— Va pour chez ma sœur. Dès que j'aurai appelé les flics.

Elle garda le silence.

— Ça va bien se passer, dit-il, conscient de sa réticence. Ils auront une piste toute fraîche. Tu pourras aller les voir dans la matinée. (Il chercha son regard.) On doit le faire.

— Oh, et puis zut... (Elle hocha la tête.) Entendu comme ça !

Quelque chose allait de travers. L'air possédait une densité étrange, cotonneuse, et Justice se sentit à la fois perdu et intensément furieux envers Lorelei tandis qu'il marchait tête basse en lisière des vagues qui venaient lui lécher les bottes.

*Lorelei...*

Justice grinça des dents et fit un violent effort mental pour pénétrer son esprit maléfique. Il eut beau jeter toutes ses forces dans la bataille pour établir une connexion mentale, elle l'en empêcha. Ô qu'elle était forte ! Plus forte qu'il ne l'aurait cru possible. Depuis qu'il avait plongé la main dans ses cheveux de Méduse, son épiderme était en feu.

Il arpentait la plage à pas lents, mais, dans sa tête, il courait. Combien de kilomètres jusqu'au magasin d'appâts ? Dix, douze, voire quinze ? Il n'allait pas pouvoir couvrir toute la distance par la plage ; plusieurs épaulements rocheux venaient interrompre la bande côtière. C'était à ces endroits-là qu'il lui faudrait se méfier le plus. Quand il serait contraint de quitter la plage pour des lieux plus en vue. Mais il n'aurait pas à longer la route principale : il existait tout un réseau de routes sinueuses et de sentiers entre la 101 et l'océan. Il trouverait un chemin.

Il pouvait y arriver.

Il tripota le couteau de boucher dans sa poche de blouson.

Demain, il l'achèverait.

Il connaissait son adresse.

Son lieu de travail.

Il *la* connaissait bien.

*Le bébé...*

Laura se passa la main sur le ventre tandis que Harrison conduisait, avec un empressement contrôlé, jusqu'à un cottage assez décati situé à une quinzaine de kilomètres de son bungalow. Comme convenu, il avait contacté la police qui était venue chez elle. Après s'être entretenus avec Laura, moins longtemps que ce qu'elle redoutait, les policiers en tenue lui avaient assuré que des inspecteurs comptaient sur sa visite dans la matinée. Dans l'intervalle, son domicile était placé sous scellés en tant que scène de crime.

Deux heures plus tard, elle contemplait la maison de la sœur de Harrison. Comme la sienne, elle surplombait la 101 sur sa façade est, face à la mer, et comme chez elle, l'autre bord de la route comprenait beaucoup de bâtiments et de végétation qui occultaient l'océan. Pour autant, dès qu'elle

descendit de l'Impala, elle entendit le rugissement sourd du ressac.

Elle avait voulu dire à Harrison que c'était une absurdité de A à Z, sans trouver l'énergie nécessaire. Quand il lui avait suggéré de remplir un sac de voyage, elle s'était exécutée comme un automate, le cerveau en coton, les pensées éparses, focalisée sur Justice et l'image indélébile de sa silhouette : un visage froid et émacié, deux yeux fixes et vides. Un cauchemar.

Lorsqu'elle était parvenue à ne plus penser à lui, une nouvelle crainte avait envahi son espace mental : *le bébé*.

Sans être vertigineuse, sa chute l'avait secouée. Elle s'était retrouvée étendue, hors d'haleine, un peu hébétée, gavée d'adrénaline, saturée par l'effroi, certaine qu'il allait s'élancer à son tour. Elle devait son salut à la circulation, recroquevillée dans le bas-côté, rendue invisible aux automobilistes par un écran de végétation.

Harrison quitta le volant et fit le tour pour la rejoindre. Ils contournèrent une Honda Accord bleue garée sur une allée à l'asphalte fissuré. La voiture de sa sœur, supposa-t-elle.

Le reporter scruta la façade vitrée : les rideaux tirés laissaient passer un pinceau de lumière.

— Didi doit certainement être couchée, mais pas Kirsten. (Il posa sur elle un regard prudent.) Tu es sûre que ça va ?

— Oui.

Ils savaient l'un et l'autre qu'il s'agissait d'un pieux mensonge. Elle se demanda si c'était parti pour « aller » un jour. Quand il imprima une pression sur sa main, elle sentit son cœur chavirer. Un coup d'œil à ce visage, à cette ombre de barbe qui lui couvrait la mâchoire, faillit la convaincre qu'elle était en train de tomber amoureuse. Ce qui était ridicule. Cela étant, l'éclat de ses dents blanches chaque fois qu'il souriait, la légère fossette dans sa joue, et ses yeux... des yeux noisette, de ce gris-vert propre au Pacifique... elle faillit rire de son accès de romantisme nunuche.

Elle ignorait la raison qui l'avait poussée à venir. La peur de rester seule, peut-être. L'envie d'être avec Harrison. L'idée qu'il puisse avoir raison, qu'il était grand temps d'arrêter ce petit jeu avec Justice.

Ou l'absence pure et simple d'alternative.

Elle prit les devants sur le petit sentier bordé de coquillages blancs qui luisaient à la lueur diffuse du rai de lumière et d'une demi-lune qui jouait à cache-cache avec les nuages. Deux marches menaient à un petit porche en ciment qu'un éclairage extérieur grillé laissait dans l'ombre. Harrison frappa à la porte puis lança :

— Kirsten, c'est moi.

Un chien se mit à japper furieusement. Laura entendit Harrison proférer une bordée de jurons en sourdine puis quelque chose qui ressemblait à : « Même sans me voir il me déteste, ce petit merdeux ! »

— Tu parles du chien, là ? dit-elle.

Il n'eut pas le temps de répondre : la porte s'ouvrit sur une femme svelte en jogging gris et sweatshirt blanc zippé à col pelucheux. Elle les étudia tour à tour avant de se fixer sur Harrison.

— Qu'est-ce que tu fais là ? râla-t-elle. Il est plus de 22 heures !

— J'ai un petit service à te demander.

— Repasse demain matin !

— J'aimerais dormir ici, avec une amie. Ou plutôt, j'aimerais que tu l'héberges, et moi avec.

Piquée au vif, elle reporta son attention sur une Laura immobile qui se sentit passablement idiote.

— D'accord, avança-t-elle prudemment, les yeux plissés, en attente d'une explication.

— Je te présente Laura Adderley, commença-t-il. Si tu nous laisses entrer ?

Comme elle s'effaçait, un petit chien hirsute déboula en aboyant comme un dingue.

— Silence, Chico, susurra-t-elle avec affection. Tu vas réveiller Didi ! Harrison, entre et va t'asseoir. Chico ! siffla-t-elle entre ses dents. (Elle se tourna vers Laura.) Salut. Désolée, c'est un peu tendu entre Harry et le chien.

Ignorant Laura, Chico aboya de plus belle après Harrison qui, une fois la porte refermée et verrouillée derrière eux, prit place dans une chaise droite tout au fond du salon. Homme et chien continuèrent à se défier du regard. Nullement impressionné, Chico passa de l'aboiement à un grognement sourd.

— Bonté divine, marmonna Kirsten.

Laura nota la ressemblance. Kirsten avait les yeux et la bouche de Harrison, mais, tandis qu'il cultivait un look débraillé, sa sœur avait arrangé ses cheveux en queue-de-cheval impeccable et paraissait plus soignée. Elle eut un regard contrit pour Laura.

— Euh... je possède un matelas gonflable qu'on pourrait mettre dans le salon. Les draps et le gonfleur sont dans la commode du couloir. Ou alors, je peux faire dormir Didi avec moi et refaire son lit...

— Ne t'en fais pas pour nous. Lorelei dormira sur le matelas gonflable, et moi sur le canapé.

— Le canapé va te flinguer le dos, énonça sèchement Kirsten. Tu le sais très bien.

— J'y survivrai.

— Au fait, tu comptes me raconter ce qui se passe ?

— Demain.

Il se décala sur son siège, Chico planté devant lui. En voyant trembler les petites lèvres noires du chien, Harrison interrogea sa sœur du regard.

— Sans déconner... ?

— Viens là, Chico.

Kirsten prit le petit chien dans ses bras. Celui-ci se mit à gigoter, à piauler et à se dévisser le cou pour continuer à surveiller Harrison. Kirsten posa sur Laura un regard apitoyé avant de s'engager dans le couloir.

— Mauvaise pioche de vous intéresser à mon petit frère, vous savez. Avec lui, c'est la cata assurée...

— Je ne suis que son garde du corps, indiqua-t-il avant que Laura puisse répondre.

— Mais oui, bien sûr.

Là-dessus, Kirsten disparut hors de vue.

Dès qu'ils entendirent sa porte de chambre se refermer, Harrison se leva, récupéra le gonfleur électrique et le matelas pour Laura ainsi qu'une couverture supplémentaire pour lui. Il procéda au gonflage, puis ils firent ensemble le lit d'appoint. Au moment de se redresser, Harrison constata que Laura avait kidnappé la couverture pour aller se blottir dans le canapé.

— Hé, protesta-t-il.

— Il est trop court pour toi. Je ne veux pas que tu te ruines le dos.

Il posa sur elle un regard étudié.

— On pourrait partager le matelas...

Vannée par sa journée éprouvante, Laura trouva la force d'esquisser un sourire.

— Je pars ôter mon pantalon et nettoyer ma plaie à la jambe. Tâche de me trouver un oreiller d'ici à mon retour.

Sur ces bonnes paroles, elle rallia la salle de bains munie de son sac, en proie à une question lancinante : qu'est-ce qui lui prenait de passer une deuxième nuit avec Harrison, cette fois chez sa sœur ? Aussi bizarre que cela puisse paraître, elle s'y sentait chez elle.

— Tu dérailles, dit-elle à son reflet dans le miroir du meuble de toilette monté au-dessus du lavabo.

Elle se brossa les dents et se rinça la bouche.

— Tu dérailles complètement...

Au fond d'elle-même, elle redouta d'être en train de tomber amoureuse.

— Voilà bien le moindre de tes problèmes.

Une fois ses ablutions du soir terminées, elle retourna au salon et constata qu'un oreiller l'attendait sur le canapé. Alors qu'elle s'installait, elle fut troublée de voir Harrison allongé sur le dos, les yeux rivés sur elle.

Elle croisa son regard, le pouls augmentant à mesure que le silence se prolongeait. Le souffle court, elle se retourna, posa un bras protecteur sur son ventre et se rappela qu'elle était enceinte.

Des œuvres de son ex-mari.

# Chapitre 29

Il était à peine 8 heures, constata Lang en consultant l'horloge murale. Pourtant, il avait l'impression qu'une année entière s'était écoulée depuis son réveil. Dès sa prise de fonction, un meurtre avec suicide avait été signalé par un voisin dans une résidence cossue de « Banqueroute Bluff », sobriquet attribué à Bancroft Bluff depuis que plusieurs bâtiments construits sur l'épaulement s'étaient effondrés dans l'océan ou avaient été décrétés inhabitables pour avoir été construits sur une assise géologique instable. Si le problème paraissait réglé, au moins temporairement, la revente immobilière avait commencé par piétiner avant de s'écrouler tout à fait, pour ainsi dire, au moment de la récession économique. Les propriétaires des maisons érigées sur la falaise menaient une bataille juridique amère face au promoteur et à la municipalité ; à ce stade, plus personne n'osait pronostiquer la durée du conflit ou l'hypothétique vainqueur.

Son téléphone sonna. Il vit que l'appel émanait de Fred Clausen, dépêché sur la scène de crime.

— Qu'est-ce que ça donne ? demanda Lang.

— Oublie le meurtre avec suicide, dit Clausen. Ça a tout l'air d'un double homicide. L'homme et la femme ont été ligotés et abattus. Le message tagué sur les murs est en rapport avec Banqueroute Bluff.

Lang grogna. Rien de bien surprenant, en vérité. La situation était tellement merdique qu'elle menaçait de dégénérer depuis belle lurette.

— Que dit ce fameux message ?

— « Argent sale. » Les victimes se nomment Marcus et Chandra Donatella. Ils étaient en cheville avec le promoteur, et, selon certains autres proprios, ils auraient arrosé la municipalité pour que le projet soit validé.

— Il en a déjà été question dans tous les procès, fit valoir Lang.

— Je sais. Un vrai sac de nœuds, convint Clausen. Personne n'a réellement baisé qui que ce soit. C'était juste un site de construction à la con avec des données géologiques foireuses. Mais ces deux-là sont morts, ça veut dire que quelqu'un est vraiment en pétard.

Lang fronça les sourcils.

— Il se peut qu'il existe un autre mobile, et que cette histoire de Banqueroute Bluff soit un simple écran de fumée ?

— On n'en est qu'au tout début. Tout est possible.

— OK, occupe-toi du dossier. O'Halloran rappelle les patrouilles autour des planques de Justice ; on t'envoie du renfort.

— Hein ? fit Clausen, aussi perplexe que Lang l'était lui-même.

— Nous savons qu'il était chez Laura Adderley la nuit dernière mais qu'il a repris sa cavale, probablement pas mal secoué. On en saura plus après l'avoir questionnée et reçu le rapport des gars du labo. Sacré merdier, en tout cas. Il ne nous reste plus qu'à patrouiller du mieux qu'on peut vu la maigreur des effectifs.

— D'accord.

Clausen raccrocha, et Lang sentit sa frustration monter. Où était ce salopard ? En ce lundi, il cavala depuis vendredi en semant les cadavres dans son sillage. Selon Lang, Turnbull se trouvait



encore sur la côte, dans un recoin qu'ils n'avaient pas encore fouillé.

Mais c'était une simple affaire de temps. Et le plus tôt serait le mieux.

Lang fit pivoter son siège, mais son fixe sonna une nouvelle fois avant qu'il ait terminé de se resservir un café.

— Inspecteur Stone, annonça-t-il laconiquement.

— Je suis chez *Dooley*, devant une petite bibine. Rejoins-moi, c'est ma tournée.

Lang s'étira dans son siège, souriant malgré lui.

— Ça roule, mais vu que je suis à cent cinquante bornes, ça risque de me prendre un moment. Salut Curtis. Quoi de neuf ?

Trey Curtis était son ancien partenaire à la police de Portland, ex-employeur de Lang avant le bureau du shérif du comté de Tillamook. Selon une règle de longue date, où qu'ils se retrouvent, le premier à repérer l'autre payait une bière au dernier arrivant. Le *Dooley* était autrefois l'un de leurs bars préférés, mais Lang avait déménagé depuis longtemps.

— J'ai reçu un appel pour toi, en fait. Plus exactement pour ta brigade. Une certaine Kay Drescher croit connaître la femme non identifiée dont vous avez fait circuler la photo.

— Ah bon ?

— Selon elle, l'inconnue s'appellerait Stephanie Wyman. Drescher a essayé sans succès de la contacter par téléphone. La mère Wyman vit dans un appartement du Pearl.

Lang s'était redressé dès les premières paroles de Curtis. Le Pearl était un quartier huppé de Portland : boutiques chic, galeries, copropriétés de luxe et bâtiments historiques.

— Tu as des billes concernant une bagnole au nom de cette Wyman ? Carte grise, marque, modèle ?

— Consulte tes e-mails. On t'a envoyé tout ça, y compris son permis de conduire et une autre photo. Elle conduit une Nissan Sentra gris métallisé de 2004.

Curtis communiqua certificat d'immatriculation et plaque minéralogique. Lang en prit note tout en ouvrant sa messagerie.

— C'est encore confidentiel, mais la femme en question – Wyman, si c'est bien elle – a succombé à ses blessures hier soir. Voyons ça... (Il cliqua sur l'e-mail, afficha le cliché de Stephanie Wyman et sentit monter un nouvel accès de colère en contemplant ce visage jeune, souriant.) Bingo. L'inconnue et Stephanie Wyman ne font qu'une, dit-il.

— Et merde... (Trey poussa un long soupir d'écœurement.) Cette Kay Drescher est en route pour la brigade, je la préviendrai. Dès l'entretien terminé, je fonce à l'appartement de Wyman. Je te rappelle dès que j'ai du nouveau.

— Merci.

Lang se demanda s'il lui fallait tout laisser tomber pour foncer à Portland puis se ravisa. L'homicide avait eu lieu dans le comté de Tillamook ; sauf énorme surprise, Justice Turnbull était impliqué et cette Stephanie Wyman présumée était juste une victime collatérale de son plan d'attaque visant les occupantes du Chant des Sirènes. Quant à la piste, elle était ici et non à Portland.

Voyant Savvy revenir à son poste de travail avec un café, Lang couva du regard le breuvage fumant puis éclusa sa propre tasse. Avant de se diriger vers les distributeurs, il lui transmit les informations relatives à la voiture.

— Retrouvons cette Nissan, conclut-il.

Savannah hocha la tête, prit place devant son ordinateur pour compiler tous les détails pertinents et

entreprit de diffuser la nouvelle aux collègues.

Chez Kirsten Rojas, la routine matinale s'apparentait à une étude sur la canalisation du chaos ambiant. Sa fille Didi sauta du lit à 6 h 30, Chico se mit à japper et à trotter en rond, et Kirsten commença à distribuer les consignes à la manière d'un sergent instructeur avec un seul objectif : déposer Didi à la maternelle à 9 heures tapantes.

Laura trouva ce remue-ménage réconfortant. Une famille normale, lancée dans une séquence routinière et s'attendant à vivre des événements normaux au fil de la journée. Après avoir dormi vêtue d'un pantalon de jogging et d'un tee-shirt, elle déboula dans la salle de bains dans l'intention de se débarbouiller... et vomit aussitôt les trois bricoles ingurgitées la veille au soir.

Une fois la bouche rincée et le visage passé à l'eau, elle s'essuya les joues avec une serviette et se passa la main sur le ventre avant de ressortir de la salle de bains.

Des pancakes se préparaient en cuisine lorsqu'elle arriva ; elle adressa un sourire timide à Didi, qui avait fait les yeux ronds en découvrant une inconnue endormie sur le canapé du salon. Avec sa coupe de cheveux à la Jeanne d'Arc, la gamine avait choisi d'ignorer Laura pour bondir sur Harrison. Ce dernier fit alors semblant de dormir malgré tous les efforts de sa nièce pour le réveiller : sauts de carpe, minuscules coups de poing... Kirsten avait mis le holà en arrachant Didi à son tonton, bruyamment sommé Harrison de se lever puis s'était excusée auprès de Laura pour le boucan occasionné.

— Pancakes ! annonça Didi en plongeant une tranche dans un bol de sirop d'érable avant d'engloutir le tout.

— Je vois ça, dit Laura.

— Je t'en sers un ? demanda Kirsten sans plus s'embarrasser de vouvoiement. (Son regard passa de Laura au salon.) Harrison ! Debout là-dedans ! Allez !

— Le café est prêt ? répondit l'intéressé qui apparut dans la séparation voûtée entre cuisine et salon.

Les cheveux en pétard, il avait le maxillaire plus sombre que jamais. Vêtu d'un jean taille basse douteux, il était par ailleurs torse nu. Laura se détourna avec une demi-seconde de retard : l'image de ce buste viril eut le temps de s'imprimer en traits de feu sur sa rétine. Sous le coup d'un léger étourdissement, elle espéra vivement que cela était dû à sa grossesse tout en sachant qu'il s'agissait d'un vœu pieux.

Kirsten esquissa un sourire.

— D'après toi, vu que je bosse dans un café ?

— Il est prêt ? répéta-t-il.

Elle ricana et lui remplit un mug frappé de l'inscription « Rien à battre » en lettres noires sur fond blanc.

— Un café ? demanda-t-elle ensuite à Laura qui sentit son estomac protester en sourdine.

— Volontiers, fit-elle néanmoins sous le regard de Harrison.

— Et des pancakes, aussi ? questionna Didi qui faisait la grimace comme si elle espérait voir Laura refuser.

— Oui, merci.

Laura pria pour arriver à les faire couler sans attirer l'attention. Un court instant, elle eut l'impression de se noyer ; les événements se succédaient à une allure effrayante. Elle les subissait

sans avoir le temps matériel d'analyser ses sentiments et réactions.

— Une fois Didi déposée à l'école, je dois passer chercher des fournitures. Ensuite, je ne travaille pas avant midi. Et vous deux ?

— Des fournitures ? demanda Harrison.

— Des perles.

— Ah ah ! (Il se tourna vers Laura.) Ma sœur est à fond dans la couture, le tricot, et bien sûr le macramé. Les filets en chanvre qui soutiennent des pots avec les perles qui pendouillent, ce genre de truc.

Il embrassa la cuisine d'un geste ample : en effet, plusieurs pots de fleur étaient suspendus au plafond par des filets de chanvre rehaussés de perles colorées.

— Le macramé, répéta-t-il en désignant une création en ficelle nouée. Très en vogue dans les années 1970... Kirsten essaie de relancer la mode.

L'intéressée fit mine d'être furieuse puis pressa Didi de terminer son petit déjeuner tandis que Laura sirotait son café et picorait un morceau de pancake. Harrison, quant à lui, fit un sort à une pile de crêpes épaisses couvertes de sirop et à deux tasses de café avant que sa sœur, Didi et Chico, bouclé dans la chambre de Kirsten le temps du repas, se retrouvent sur le seuil.

— On y va, lança Kirsten à Harrison et Laura.

— Tu prends le chien avec toi ? demanda son frère.

— C'est quoi, ton problème avec Chico ? Non, je ne l'emmène pas. Regarde, il aime déjà Laura.

Venu s'installer aux pieds de Laura, Chico avait les yeux rivés sur Harrison, à l'affût du plus petit mouvement.

— Tu rentres dans quoi, une heure environ ? estima Harrison.

— Par là, oui... (Elle contempla son frère.) Chico est déjà allé faire son pipi, mais ça ne te tuera pas de le ressortir.

— Ben voyons.

— Tu es insupportable, soupira-t-elle.

Harrison parvint à lui décocher un sourire.

— Uniquement quand il est question du sac à puces.

— Je dois aller travailler, dit Laura. On ne te dérangera pas plus longtemps.

— Aucun souci de ce côté-là, dit Kirsten. Je me demande simplement ce qui se passe...

Après un regard pour Laura, Harrison répondit :

— Tous les détails plus tard, mais sache que c'est en rapport avec Justice Turnbull.

Kirsten observa Didi qui, tenue à l'écart de la conversation, faisait grise mine aux adultes.

— Bon, conclut-elle. À tout à l'heure. On en reparlera.

Après son départ, Harrison porta l'assiette presque intacte de Laura et la sienne, purléchée, jusqu'à l'évier.

— Je croyais que tu ne prenais ton service que dans l'après-midi...

— C'était pour informer ta sœur que j'avais quelque part où aller.

— Je préférerais te voir rester ici. Tu es un peu pâlichonne, ajouta-t-il. Tu es sûre que ça va ?

— Oui, tout à fait sûre. Mais il y a un truc bizarre...

— Quoi donc ?

— Alors que je fuyais Justice, il m'a touchée. Agrippée par les cheveux, puis j'ai senti son doigt courir le long de mon dos.

— Il t'a griffée ?

— Non... pas vraiment. Un simple contact, pourtant j'ai senti comme une brûlure. C'est encore perceptible.

— Tu veux que je vérifie ? demanda-t-il, inquiet.

Elle portait toujours le jogging et le tee-shirt dans lesquels elle avait dormi. Lentement, elle lui présenta son dos, releva sa liquette et sentit le regard de Harrison se poser sur sa peau. Au bout d'un court instant, il décréta :

— Pas la moindre marque.

— Tant mieux, fit-elle en rabattant son tee-shirt. Il y a autre chose... Je crois que Justice a un problème, énonça-t-elle prudemment. (Voyant Harrison hausser un sourcil ironique, elle fut contrainte de préciser sa pensée.) Un problème physique, je veux dire. Il est malade. Pas uniquement mentalement.

— Ah.

— Je t'ai dit qu'il m'arrivait de savoir des choses sur les gens rien qu'en les touchant.

— Ou en étant touchée par eux ?

— Oui, dit-elle.

Puis, sur un ton plus décidé :

— Oui !

Il leva les mains en signe de capitulation.

— D'accord.

— Avec Justice, j'ai même eu un signal très fort. Il est gravement atteint. D'un truc qui va le tuer à terme.

— Tant mieux !

— J'ignore quand, en revanche. (Elle secoua la tête, navrée de ne pas en savoir davantage.) Je ne sais pas. Mais je compte en parler à Catherine et à mes sœurs. Ça devrait leur faire du bien au moral.

— Tu as l'intention de passer au Chant des Sirènes aujourd'hui ?

— Peut-être...

— Il faut qu'on aille voir les autorités.

— Je sais. Je le ferai. Plus tard. Je suis un peu fatiguée, là... Mais je promets de passer dans la journée.

Harrison lui décocha un regard oblique puis consulta sa montre.

— J'ai des trucs à finir, mais pas question de te laisser seule ici. Tu pourrais m'accompagner.

— Ta sœur sera rentrée d'ici une heure.

— Tu es d'accord pour rester avec elle ? demanda-t-il.

Elle hésita puis hocha la tête.

— Jusqu'à mon service.

— Très bien, je partirai à son retour.

— Quel est ton programme, pour aujourd'hui ? relança-t-elle après un silence prolongé.

— Primo, me rendre à l'Amicale des historiens de Deception Bay et me renseigner sur ta famille.

J'ai rencontré un type, hier. Un vieil homme qui a connu le docteur Loman. Herman Smythe ?

Laura secoua la tête.

— Jamais entendu parler.

Harrison lui résuma sa rencontre avec l'homme en chaise roulante de Seagull Pointe et conclut

par :

— Je vais contacter sa fille, Dinah, et voir ce qu'elle a à me dire.

— Tu travailles toujours sur un article à propos de ma famille ? s'enquit-elle prudemment.

— Oui, mais en simple toile de fond. Je n'utiliserai rien de ce que tu m'as indiqué comme étant confidentiel, Lorelei, mais Justice n'essaie pas de s'enfuir. Il veut te tuer. Et ta famille avec. Toute cette affaire va finir par éclater au grand jour à un moment donné, et fichtre oui, je compte écrire sur ta famille. Et ce ne sera pas le seul article. Mais, avant tout, je tiens à ta sécurité. C'est ça qui m'importe vraiment.

Elle aurait souhaité se fâcher. Crier, hurler, gueuler, protester, faire éclater toutes ses frustrations. Mais elle préféra tenir sa langue, incapable de réfuter un seul de ses propos car il n'avait fait qu'énoncer des faits tangibles.

— C'est toi le chercheur de vérité, finit-elle par lâcher en même temps qu'un profond soupir.

— Ma foi... oui...

Très clairement, il avait perdu le fil des pensées de Laura.

— D'accord.

— D'accord pour quoi ? avança-t-il.

Laura était tentée de se rebiffer par atavisme, mais, en toute sincérité, elle n'avait aucune envie de se retrouver seule.

— Pour te faire confiance, dit-elle avant de se diriger vers son sac de voyage et la douche.

Fidèle à sa parole, Kirsten reparut juste au moment où Laura finissait de s'habiller. Harrison demanda à sa sœur de s'occuper de Laura, fit grogner Chico lorsqu'il étreignit brièvement cette dernière puis prit congé d'un signe de main.

Laura regarda son Impala poussiéreuse reculer dans l'allée de Kirsten.

— Parfait, le voilà parti. Comment vous vous êtes rencontrés, tous les deux ? demanda sa sœur dès que Harrison fut hors de vue. (Elle avait déposé son sac de perles, cordons et autres fanfreluches sur le comptoir et fourrageait dedans.) Je veux la vérité. Et ne sois pas gênée si ça a débuté par une affaire d'un soir : je connais mon frangin.

Laura resta bouche bée, incapable de fournir une réponse adéquate. Kirsten leva les yeux et ajouta, surprise :

— Oh, désolée. Tu n'as pas encore couché avec lui... J'ai cru que le truc du canapé et du lit était une façon de sauver les apparences...

— Ton frère est spécialiste des affaires d'un soir ? demanda Laura.

— Pas toujours, mentit – mal – Kirsten.

— Mais souvent ?

— Comment l'as-tu rencontré, déjà ?

Laura réfléchit à la question puis finit par admettre :

— Je suis dans le collimateur de Justice Turnbull. En tant que parente des femmes du Chant des Sirènes, dont beaucoup sont mes sœurs. Harrison cherchait à couvrir le sujet... mais il passe son temps à veiller sur moi.

Kirsten contempla Laura, sidérée.

— Nom... d'un... chien... Assieds-toi. Il faut qu'on parle.

# Chapitre 30

Dans l'après-midi, Trey Curtis rappela Lang et lui apprit que Kay Drescher se rendait à la morgue du comté de Tillamook pour identifier le corps de Stephanie Wyman. Seul un lien d'amitié unissait les deux femmes, mais Stephanie avait coupé les ponts avec son unique parent connu, un père qui vivait quelque part sur la côte Est.

— Kay Drescher ne veut pas croire qu'il s'agit de son amie, prévint Curtis. Elle le refuse en bloc, mais, dans le même temps, elle est assez inquiète pour faire le déplacement. À mon sens, elle s'imagine qu'en allant vérifier, elle pourra t'indiquer qu'il s'agit du corps de quelqu'un d'autre.

En repensant à la photo qu'il avait reçue, Lang se dit que Drescher courait au-devant d'une déception de taille. La femme de la morgue était soit Stephanie Wyman, soit sa vraie jumelle.

— J'informe O'Halloran.

— Vous avez retrouvé sa bagnole ?

— Pas encore. On a d'autres affaires sur le feu... (Lang brossa à Curtis un portrait rapide du double homicide de Bancroft Bluff.) Clausen et Delaney sont sur place, et je vais certainement y aller aussi.

— Eh ben ! Tout ce qu'on a dans le coin, c'est un chauffeur de bus qui s'est bagarré avec un cycliste. Coups de poing, menaces sur les réseaux sociaux. Beaucoup de foin dans les médias.

— Pauline Kirby est sur le coup ? demanda Lang avec un dégoût manifeste pour avoir lui-même eu affaire à elle quelque temps avant.

— Évidemment.

— Elle est partout, dit Lang.

— Tu l'as dit. Et elle en fait des caisses sur cette affaire d'ados cambrioleurs, à Seaside. Tu t'en es occupé ?

— Non, Dieu merci. C'est la juridiction d'à côté.

— J'ai vu son reportage, hier soir. Elle affirme qu'ils se sont introduits dans les maisons d'amis friqués, davantage pour faire semblant d'y vivre que pour y faucher des trucs. Un peu comme ces gamins qui glandaient dans les villas des stars de Hollywood.

— Ils ont quand même volé des bricoles. J'ai lu le papier de Harrison Frost dans le *Breeze*, indiqua Lang. Et le beau-fils de Clausen connaît l'une des victimes.

— Merdasse... Et pour couronner le tout, tu as ce cinglé de Turnbull, assassin de Stephanie Wyman.

— Assassin présumé. Enfin bon... Oui, c'est lui.

— Il a peut-être mis les voiles, supputa Curtis.

— J'espère bien que non, répondit froidement Lang. Je veux le coincer.

À cet instant, son portable sonna. L'écran lui indiqua que l'appel émanait de Savannah.

— J'ai un autre appel. À plus tard. (Sitôt le fixe raccroché, il prit la communication sur son portable.) Salut.

— Burghsmith a trouvé une Nissan gris métallisé, annonça-t-elle sans préambule. Apparemment abandonnée sur ce mini centre commercial où se trouve la supérette *Chez Phil*. Il a vérifié l'immatriculation : les plaques correspondent à une Ford Taurus, pas à une Nissan.

— Turnbull aurait changé les plaques ?

— Hon-hon. La Taurus appartient à un certain Gerald Moncrief, pensionnaire de Seagull Pointe.

Turnbull a dû procéder à l'échange quand il a déposé l'inconnue et étouffé sa mère.

— Tout concorde. Turnbull a bien agressé la femme non identifiée pour sa bagnole, puis l'a laissée pour morte à Seagull Pointe en venant supprimer Madeline. Il aura voulu la tuer... ou pas. Quoi qu'il en soit, elle est morte, et voilà qu'il abandonne sa voiture. Au fait, on tient une possible identification. Une dénommée Stephanie Wyman, de Portland.

— Quelqu'un vient identifier le corps ?

— Une amie, répondit Lang.

— Misère..., soupira Savannah.

— Tu l'as dit.

— Il faut qu'on coince ce mec, dit-elle, aussitôt ressaisie et visiblement déterminée.

— Ouais. Je fais un point avec O'Halloran.

— Je me dirige du côté du double homicide. Tu m'y rejoins ?

Lang soupesa la question avant de répondre.

— Tu n'as pas besoin de moi. Je me concentre sur Turnbull. Quand tu auras terminé là-bas, reviens à la boutique : à nous deux, on essaiera de deviner dans quel véhicule roule désormais ce fumier.

Harrison se rangea sur le parking du *Breeze*, sortit de voiture et se tourna vers le soleil voilé qui paraissait résolu à réchauffer l'atmosphère sitôt la brume de mer dissipée. À l'Amicale des historiens de Deception Bay, il s'était fait dévisager par une femme entre deux âges chaussée de lunettes rectangulaires lorsqu'il avait demandé à consulter l'histoire de la Colonie. Elle l'avait informé qu'ils possédaient un simple recueil non documenté, et, quand il s'était déclaré satisfait, elle avait sorti d'un rayonnage un fin volume qui tenait plus du manuscrit à reliure plastifiée que du « vrai » livre.

Elle lui exposa alors que beaucoup de gens paraissaient s'intéresser aux femmes du chalet, et lui demanda la raison précise qui le poussait à se renseigner sur leurs origines. Il songea à lui répondre qu'il en connaissait une personnellement, puis estima que c'était une mauvaise idée. Mais quand il se déclara reporter en quête de sources, il crut qu'elle allait lui arracher le volume des mains. Lorsqu'il émit l'idée d'emprunter le recueil, elle pâlit de manière perceptible, comme si la simple évocation du monde extérieur risquait de la faire s'évanouir.

Avant qu'elle trouve le courage de lui confisquer le manuscrit, il s'était installé dans un siège près de la fenêtre. Elle s'était mise à lui tourner autour, inquiète, mais il l'ignora et se concentra sur sa lecture.

Il n'y avait pas grand-chose à glaner. L'ensemble tenait davantage de l'arbre généalogique que du récit familial et s'arrêtait à Catherine Rutledge et Marie Rutledge Beeman, dernières descendantes de la lignée. Une autre branche comprenait Madeline Abernathy Turnbull. Le père de Maddie, Harold Abernathy, était un cousin de la grand-mère de Catherine et Marie, Grace Fitzhugh Rutledge.

— Apparemment, Marie a été l'épouse d'un dénommé Beeman, déclara Harrison à voix haute. Et Catherine et elle-même sont de lointaines cousines de Madeline, mariée à un certain Turnbull.

Il leva les yeux vers la bibliothécaire, restée à portée de voix. Celle-ci resta lèvres pincées, à hésiter entre l'envie de le faire taire et celle de cancaner. La deuxième option prit le dessus ; elle fit quelques pas supplémentaires vers lui, ôta ses lunettes et entreprit de les essuyer.

— Il n'existe aucun certificat de mariage, dit-elle en guise de préambule.

Aux yeux de Harrison, il était manifeste qu'elle tenait à faire étalage de l'étendue de ses connaissances sur le sujet.

— Fille d'un chaman amérindien, la mère de Madeline Abernathy est partie vivre avec son père Harold à l'âge de quinze ans seulement, et contre l'avis de son propre père. Elle est morte en mettant Madeline au monde. Le père de Madeline, Harold, très bizarre de l'avis général, a élevé seul la petite Maddie, qui est devenue au fil du temps l'attraction du bourg, l'idiote du village, si vous préférez. Elle s'est mise à lire les lignes de la main, à prédire l'avenir pour gagner sa vie. Elle avait quarante-cinq ans passés quand elle a donné naissance à Justice en 1975, mais cette chronique s'arrête aux alentours de 1970. Comme vous pouvez le constater, les dernières pages sont arrachées. L'ouvrage nous est parvenu dans cet état.

— Dans ce cas, comment se fait-il que vous en sachiez aussi long sur Justice Turnbull ?

— Oh, cela fait des années que je suis bénévole ici. L'année de sa naissance m'a été communiquée par le docteur Dolph Loman. Un médecin qui a toujours vécu dans la région, et qui, je crois, appartient à l'équipe d'Ocean Park. Enfin bref, il nous a confié l'ouvrage à la mort de son frère, le docteur Parnell Loman, il y a une quinzaine d'années de cela.

— Dolph Loman possède peut-être les pages manquantes, suggéra Harrison.

— À moins qu'elles se soient perdues, rétorqua-t-elle en haussant les épaules.

— Il n'existe donc aucun document relatif au père de Justice ou à ce Beeman, épousé par Marie ?

— Pas à notre connaissance.

Harrison la remercia. Elle parut un peu plus encline à lui faire confiance après cette discussion, car elle retourna à son bureau. Avant de lui restituer l'ouvrage, Harrison l'étudia un peu plus longuement. Un lien manifeste existait avec la population amérindienne : plusieurs chamans figuraient dans l'arbre, comme si le clan Abernathy-Fitzhugh-Rutledge ne pouvait pas leur être dissocié bien qu'aucun mariage ne figure aux registres.

Des « dons obscurs » étaient également mentionnés, pour l'essentiel chez les membres féminins de la lignée Abernathy-Fitzhugh-Rutledge. Dans la partie rédigée par Loman, le praticien soupçonnait même les descendantes de relations extraconjugales avec lesdits chamans, mais cette rumeur n'était étayée par aucune preuve écrite.

Harrison referma l'ouvrage, pensif. Soit Lorelei possédait vraiment l'un de ces « dons obscurs »... soit elle avait tellement baigné dans cette idée fixe que l'autosuggestion avait fait le reste. Péchait-il par excès de cynisme ? Mais quelle était l'alternative : croire à l'existence d'un lien de communication mystique entre elle et Justice Turnbull ?

Si ce lien n'était pas mental, télépathique, il existait néanmoins une connexion bizarre dont la nature échappait au reporter.

En rendant le mince ouvrage à la bibliothécaire, il déclara :

— J'ai rencontré le rédacteur de cette chronique, Herman Smythe.

— À Seagull Pointe ?

— Oui. Il est un peu perdu, désormais, mais c'est bien lui qui a compilé ces informations ?

— Son nom figure sur l'ouvrage, fit-elle remarquer en se rengorgeant une nouvelle fois à propos de sa connaissance de la région.

Après avoir quitté le bâtiment de l'Amicale des historiens, il passa un coup de fil à Laura et fut content de la voir répondre aussitôt. Toujours chez sa sœur, elle s'apprêtait à partir au travail. À



l'entendre, elle avait passé une matinée formidable avec Kirsten. Partie au salon de thé, celle-ci avait parlé de prendre une pause pour conduire Laura à l'hôpital. Laura avait tenté de l'en dissuader, mais Kirsten s'était montrée intraitable. Harrison lui confirma que l'entêtement était un trait saillant du caractère de sa sœur.

— Et la police ? lui rappela-t-il en sachant d'avance qu'il allait essayer un nouveau refus.

— J'ai une pause casse-croûte en fin d'après-midi. Si tu crois toujours qu'il est nécessaire d'aller leur parler, allons-y à ce moment-là.

— Je n'en ai pas plus envie que toi, tu sais. Mais oui, je crois que c'est nécessaire.

— D'accord, concéda-t-elle à contrecœur.

Ils convinrent donc qu'il passerait la chercher à l'hôpital à l'heure de sa pause.

Harrison flirta ensuite avec l'idée de passer chez Zellman pour voir si le bon docteur acceptait une interview. Hélas, le sujet des Pécheurs capitaux méritait quelques touches finales : la mort dans l'âme, il décida de remettre ça à plus tard. En route pour les locaux du *Breeze*, il tenta de contacter Dinah, la fille du vieux Herm, plus curieux que jamais à propos de la Colonie. Mais, pour changer, il tomba sur sa boîte vocale et dut se contenter de laisser son nom et son numéro.

Buddy revenait du saint des saints quand Harrison fit son entrée dans les locaux du *Breeze*. Se voyant indiquer d'un geste que Vic Connelly était dans son bureau, Frost emprunta le petit couloir puis toqua à la porte en verre dépoli.

— Ouais ? fit Vic de sa voix rocailleuse.

Harrison passa la tête par l'entrebâillement. Particulièrement hirsute ce jour-là, la tignasse du patron rappelait la barbe à papa sans colorant.

— Coucou rapide, indiqua Harrison à son rédacteur en chef.

— Tu as un autre papier sur ces ados cambrioleurs ? Le feed-back est excellent, et la mère Kirby adore. Des gens veulent te parler.

— Quels gens ?

— Le père du chef de bande, pour commencer. Bryce Vernon, le promoteur. J'ai bien cru qu'il allait péter un câble ! À l'entendre, tu aurais calomnié son petit chéri. Et là-dessus, voilà que le petit chéri en question cherche à te joindre...

— Quoi ? Noah Vernon a appelé au journal ?

— Comme je te le dis. C'est Buddy qui a pris l'appel, mais il a hésité à filer ton numéro de portable. C'est quoi, ces pudeurs à la con ?

Avec un juron, Harrison tourna les talons et rejoignit à grands pas Buddy, installé devant son ordinateur. Tout sourires, celui-ci ramassa une feuille de papier et l'agita sous le nez de Harrison, qui le lui arracha des mains.

— Je t'avais dit de donner mon numéro, grogna Frost.

— Feu vert total, alors ?

— Ne fais pas ton chieur... Oui, feu vert total. À quelle heure a appelé Noah ?

Buddy consulta la pendule.

— Il y a environ dix-sept minutes. Comme je te savais en route, j'ai jugé préférable de te communiquer le message de vive voix.

Déjà loin au moment où Buddy finissait sa phrase, Harrison pianota sur son portable, saisissant cette fois le numéro de Noah Vernon. Au bout de plusieurs sonneries, Noah lui-même répondit en lançant :

— Yo. C'est qui ?

— Yo. Harrison Frost. Tu as tenté de me joindre.

Un silence. Puis :

— Ah ouais, le journaliste. Alors voilà, je vous propose l'exclu contre un peu de cash.

Harrison éclata de rire.

— Tu n'as pas besoin d'argent. De quoi s'agit-il ?

— Si, j'en ai besoin. Mon père me coupe les vivres, protesta Noah, visiblement choqué.

— J'ai 13 dollars et 29 cents sur moi, déclara Harrison.

— On s'est mal compris.

— Noah, pas question de te payer pour une exclu quelconque. Beaucoup a déjà été dit et publié.

Mais si tu souhaites faire entendre ta voix, je peux t'ouvrir les colonnes du journal. C'est tout ce que j'ai à te proposer.

— Je suis mineur, mec, essaya-t-il.

— Jusqu'à demain.

— Z'êtes bien renseigné, fit Noah, surpris.

— Tu veux qu'on se voie ?

— Je suis, genre, assigné à résidence par mon vieux, admit Noah en réprimant difficilement sa colère. Mais c'est une tête de nœud, et je m'en grillerai bien une. Pouvez passer me chercher ?

— Et ton assignation à résidence ?

— Mon père est au taf. Et si ça lui plaît pas, je m'en tape. Passez me prendre.

Il donna son adresse que, en bon professionnel, Harrison connaissait déjà.

— Il va être furax, mais c'est son problème, ajouta Noah avec un plaisir certain.

— Je suis là dans quinze minutes, annonça Harrison.

Le reporter tint parole après avoir roulé dix bons kilomètres par heure au-dessus de la vitesse limite et vint se ranger devant une demeure début xx<sup>e</sup> joliment restaurée, le long du trottoir bordé d'arbres de J Street, l'une des rues numérotées alphabétiquement de Seaside.

Noah devait guetter son arrivée, car il sortit par la grande porte sitôt Harrison engagé dans la courbe. Le jeune homme portait un pantalon qui paraissait prêt à lui tomber des hanches et un long tee-shirt bleu qui dépassait sous un blouson en Nylon noir. Il s'était vissé un bonnet noir sur le crâne, et, s'il n'y prenait pas garde, il allait cuire avec ce soleil de plus en plus chaud.

— Chouette caisse, railla-t-il en montant dans le siège passager de l'Impala poussiéreuse.

— Et toi, tu t'habilles toujours avec des fringues piquées à un clodo ? répliqua Harrison.

— Ouais.

Le jeune homme darda des yeux bleus incandescents sur son vis-à-vis. Harrison fut stupéfait de constater que Noah Vernon était excessivement joli garçon. Il s'irrita de voir un individu gâté par la nature, entouré d'une famille friquée et aimante – quel que soit le ressentiment de Noah envers sa « tête de nœud » de père –, tourner le dos à toutes les chances qui lui étaient offertes.

— Il me tarde d'apprendre pourquoi tu dérailles à ce point, dit-il au gamin. Sincèrement. C'est vrai ça, la destinée n'a pas été tendre avec toi, ajouta-t-il avec un regard appuyé pour la propriété impeccable.

— Je vous emmerde, grinça Noah.

— C'est réciproque, dit Frost alors qu'ils sortaient de la ville.

Ayant immédiatement cerné Noah Vernon, il sut d'instinct quel traitement lui réserver : celui qu'on

garde au chaud pour les merdeux voués à l'échec dont il était la parfaite incarnation.

— Où est-ce qu'on va, comme ça ? protesta Noah en voyant qu'ils quittaient Seaside pour s'engager sur la 101.

— Je ne sais pas trop. Tu as une idée en tête ?

— C'est un enlèvement !

Harrison éclata de rire.

— Sérieux, c'est tout ce que tu as ? Quel clown tu fais, Noah. Tu ne sais absolument rien à rien, et tu joues les mecs qui ont réponse à tout.

— Vous n'avez pas le droit de me parler comme ça ! regimba Noah, choqué. Merde quoi, je croyais avoir affaire à un mec cool. Un reporter ! Censé noter ce que j'ai à dire...

— Je ne suis jamais cool avec les gens qui menacent mes proches, déclara froidement Harrison.

— C'est quoi, ce délire ?

— Aucune importance, répondit Frost qui n'avait nullement l'intention d'expliquer qu'il connaissait la femme que Noah avait surprise à tendre l'oreille. Je tenais simplement à mettre les choses au clair sur ce que je pense de toi.

Noah écarquilla les yeux, médusé.

— Ce que *vous* pensez de *moi*, sérieux ?

— Je ne t'aime pas, poursuivit Harrison. Mais je compte écrire un papier sur toi, laisser les lecteurs juger par eux-mêmes. C'est bien ce que tu veux, non ? Avoir la parole, *Envy* ?

— J'ai le droit d'être entendu.

Son regard clair se perdait dans le panorama ; en proie à la panique, il paraissait convaincu que Harrison l'emmenait quelque part contre son gré.

— Je suis tout ouïe, dit le reporter.

Pourri gâté, ce petit merdeux semblait résolu à se montrer aussi ingrat qu'on pouvait l'être. Pauline Kirby avait vu juste : aux yeux de Harrison, une simple réprimande ne suffirait pas à le « récompenser » pour ses exploits.

— D'accord, dit Noah.

— Dans ce cas, on va s'arrêter à Ecola Park. Tu pourras me faire un récit complet.

Déposée à l'hôpital par Kirsten, Laura se retourna pour lui adresser un signe auquel Chico répondit en agitant la queue comme un possédé.

Aussi étrange que cela puisse paraître, Laura avait le sentiment de s'être liée d'amitié avec la sœur de Harrison, fascinée de découvrir en elle un membre de la « secte ». Si elle avait réussi à convaincre Kirsten que les femmes de la Colonie n'étaient pas aussi bizarres que ce qu'affirmait la rumeur populaire, de son côté, la mère de Didi avait fait remarquer que leur comportement et leur mode de vie faisaient d'elles des cibles parfaites pour ces mêmes rumeurs.

Par la suite, la conversation était passée de Laura à Kirsten et Didi, et à la tragédie qui les avait conduites à emménager sur la côte.

— Il me manque, confia-t-elle après avoir raconté les circonstances de sa rencontre avec Manny Rojas, la façon dont il l'avait fait rire, son coup de foudre immédiat. J'ai plus ou moins réussi à ranger les trucs moches dans un coin de ma tête, ajouta-t-elle avec un pâle sourire. Mais j'aimerais tant le ravoir à mes côtés...

— Je suis désolée, déclara Laura, sincère.

Kirsten haussa les épaules, comme pour chasser physiquement la déprime et les idées noires.

— Bien, maintenant qu'on a passé en revue nos histoires familiales, dis-moi ce qui se passe entre toi et Harrison. Si tu me réponds qu'il n'y a rien, je refuserai de te croire.

— Il n'y a rien.

— Je refuse de te croire.

Elles rirent l'une et l'autre, puis Laura reprit :

— Je sors tout juste d'un divorce. La perspective de m'engager avec quelqu'un m'est étrangère pour un tas de raisons.

— Quoi, par exemple ?

Un court instant, Laura eut l'idée folle de lui parler du bébé. Mais elle sut garder la tête froide et esquiva :

— Justice en a après moi et ma famille. Harrison m'aide. On va aller trouver les autorités en fin de journée, pour que je leur explique comment... Justice m'a agressée. C'est pour ça que nous sommes venus chez toi.

— Quoi ? Et je l'apprends seulement maintenant ?

Laura entreprit donc de lui relater les événements survenus la veille au soir, qui avaient poussé Harrison à la conduire chez Kirsten. Celle-ci, désormais pleinement consciente des enjeux, insista pour qu'ils restent une nuit de plus. Laura accepta en conditionnant la décision finale à l'avis de Harrison, même si, de son côté, il n'y avait aucun doute à avoir. Elle ne voulait pas retourner chez elle. Plus jamais. Enfin, pas avant que la porte défoncée par Justice soit réparée, et même alors, elle pressentit qu'elle ne s'y sentirait plus jamais en sécurité.

Alors qu'elle entra à l'hôpital et se dirigeait vers son casier, la première personne sur laquelle elle tomba fut Byron. Il se tenait à l'extérieur de la salle du personnel, comme s'il attendait quelqu'un. Laura ? La première bécasse prête à tomber dans ses filets ?

En constatant qu'il la regardait s'approcher, elle ne put réprimer un grognement. Comment *diable* avait-elle pu se croire amoureuse de lui ?

— Tu as une mine encore plus affreuse que la dernière fois, dit-il en faisant courir sur elle son fameux regard pénétrant avec le flegme propre aux grands pontes.

— Bonjour à toi aussi.

Elle fit mine d'entrer dans la salle du personnel, mais il la retint par le coude.

— Tu es enceinte, énonça-t-il platement. (Court silence.) Tu vois, tu n'es pas la seule à établir des diagnostics, dans le coin... Il est de moi ?

— Non.

— Non quoi ?

— Non, je ne suis pas enceinte. Visiblement, je reste la seule à établir des diagnostics dans le coin, le défia-t-elle en espérant que ce mensonge n'était pas étalé sur sa figure.

— S'il n'est pas de moi, de qui est-il ? grinça-t-il en se penchant sur elle.

— De quoi tu t'inquiètes, là ? De voir une armada de petits Byron en train d'incuber ? Tu devrais vérifier auprès de ta ou tes copines du moment, et oublier ton ex-femme...

Byron en resta bouche bée.

— Depuis quand as-tu viré sorcière ?

— À la naissance, rétorqua Laura avec une trace d'amertume. Demande à n'importe qui en ville.

Elle savoura son expression médusée et le laissa en plan. Pour un peu, elle en aurait éclaté de rire.

Il ignorait tout du passé de Laura, bien sûr, et donc qu'elle était associée à la « secte » du Chant des Sirènes.

Rattrapée par la réalité dès qu'elle fut à dix pas de distance, elle se sentit gagnée par l'effroi et dut s'adosser à son casier. Car la cruelle vérité, c'est qu'elle *était* enceinte, qu'elle portait *son* enfant. Aucun vœu pieux ne pouvait rien y changer. Tôt ou tard, il lui faudrait cesser de se mettre la tête dans le sable et prendre le problème à bras-le-corps.

# Chapitre 31

L'Ecola State Park était situé en lisière de Cannon Beach, une localité qui devait son nom aux répliques de pièces d'artillerie disposées aux deux ronds-points qui marquaient l'entrée de la bourgade. Plus huppée que Seaside, Cannon Beach regorgeait de confiseries, magasins d'habillement et restaurants haut de gamme, en total contraste avec l'aspect vieillot et défraîchi de sa voisine septentrionale. C'était « la » station balnéaire sur la façade nord de l'Oregon, même si le gratin commençait à dériver lentement mais sûrement vers les villes situées plus au sud.

Harrison se gara dans les limites du parc et soupira intérieurement en voyant Noah mettre pied à terre avant l'arrêt complet du véhicule puis claquer la portière avec assez de violence pour faire trembler la lourde Impala.

Le gamin marcha jusqu'à une table de pique-nique vacante et s'affala sur le banc. Harrison avait tombé la veste un peu plus tôt, dès les premiers efforts du soleil pour sortir de derrière les nuages ; à son tour, Noah ôta son bonnet et fit bouffer sa tignasse châtain clair. Il se défit ensuite de son blouson. Sans son armure, il lui apparut maigrichon, vulnérable et terriblement jeune.

En prenant place sur le banc opposé, Harrison prit garde de ne pas boucher la vue du gamin qui se tenait face à l'océan. Noah resta quelques instants à contempler la mer, puis il extirpa un paquet de cigarettes froissé en dardant sur le reporter un regard noir, prêt à râler si celui-ci faisait mine de l'empêcher de fumer. En l'absence de réaction, il donna une pichenette pour sortir une cigarette, se la colla au bec, exhiba un briquet, fit jaillir la flamme et téta goulûment. Il réprima une légère quinte de toux, ce qui fit pousser un nouveau soupir intérieur à Harrison ; après avoir exhalé un nuage de fumée, il déclara :

— Ils se croient malins, vous savez. Ceux qu'on cible. Ils ont toutes les réponses. Alors que, en fait, ils savent que dalle.

— Tu permets que je prenne des notes ? demanda Harrison en sortant son calepin de sa poche arrière de pantalon.

— Faites comme ça vous chante.

— Ceux que vous ciblez... Tu parles de vos camarades de classe, de leurs parents ou des deux ?

— Leurs parents sont à la masse, mec. Complètement. Pareil pour les miens.

Harrison haussa les épaules.

— C'est assez courant comme réflexion dans ta tranche d'âge, non ?

— Et alors ? Au moins, nous, on *agit*. C'est ce que j'ai à dire. (Il braqua ses yeux bleus sur Frost.) On s'attaque à leur point faible. On ouvre la boîte de Pandore. On leur prouve qu'ils ne sont pas des dieux.

— Vous pénétrez dans leur maison, violez leur propriété et commettez des larcins.

Noah grimaça.

— Des larcins ?

— Des vols, expliqua Harrison sans la moindre émotion.

— Ouais, enfin bref, on a formé une alliance pour contre-attaquer, dit-il avec une chaleur soudaine.

Ils traitent les gens comme de la merde ! Nous, on leur fait comprendre qu'on peut entrer dans leur petit monde quand on veut. Quand on veut ! Et leur piquer des trucs. C'est capital, mec. Les Sept

Pécheurs capitaux...

Harrison prit quelques notes puis relança.

— Pourtant, tu viens du même monde, sociologiquement parlant. Comment ça se traduit ?

— Comment ça ? demanda Noah tout en comprenant fort bien.

Harrison consentit à entrer dans son petit jeu.

— Tu es le fils de Bryce Vernon, riche promoteur qui a réussi à maintenir son rang malgré une crise durable. Ta famille est probablement, certainement même, aussi aisée que les Berman ou les autres cibles.

— Les Berman craignent à mort ! grinça Noah sans desserrer les dents.

Il se détourna brusquement pour échapper au regard de Harrison, mais la chose était malaisée. Frost vit que le jeune homme avait viré rouge pivoine sous le coup d'une vive émotion : colère, frustration peut-être... voire gêne ?

« Ding. » Harrison entendit la réponse tinter dans son crâne. Les postures de Noah, « chef charismatique » d'une bande de losers prétentieux, les hauts cris sur le besoin de faire entendre sa voix : une mise en scène, rien de plus. Tout ce cirque était en lien direct avec les Berman, et Harrison avait une idée précise de quel membre de la famille Berman.

— Britt, lança-t-il.

L'expression ahurie qu'il vit s'imprimer sur le visage de Noah lui fournit la réponse attendue.

— Britt ? répéta prudemment Noah.

— C'est elle, l'origine du mouvement. Britt Berman. Ton imagination a fait le reste. Tes initiales... La jalousie t'a poussé à faire un coup d'éclat, un truc important. Tu as transféré ton rejet, tes angoisses dans ce *machin* improbable.

— N'importe quoi...

— Tout le contraire. Ton alliance des Pécheurs capitaux, c'est un malheureux écran de fumée. Une manière de t'en prendre à ceux qui t'ont fait du tort. À toi, Noah Vernon. Et tu as eu le soutien de ton petit gang parce qu'ils ont cru à ton baratin sur l'alliance. Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? La petite Berman. Elle t'a piégé pour mieux te voir tomber ? Humilié ? Envoyé bouler ? À moins qu'elle n'ait jamais daigné poser les yeux sur toi... (Court silence.) Elle ne sait même pas que tu existes.

— Oh que si.

— Ça m'étonnerait.

— Si, je vous dis !

Harrison secoua la tête.

— Elle sait qui je suis ! s'entêta Noah. Surtout maintenant !

— Maintenant que tu as cambriolé chez elle et que ton histoire de Pécheurs capitaux fait les gros titres ? Et comme tu vas avoir dix-huit ans demain, tu comptes sur moi pour étaler ton nom en première page afin d'ajouter au mythe Noah Vernon. J'ai bon, jusqu'ici ?

— Vous feriez mieux de me ramener tout de suite, sans quoi je crie au kidnapping. Sérieux.

— Ne te gêne surtout pas. Tu as appelé le journal et laissé ton numéro.

— Et surtout, n'allez pas imprimer ces conneries !

— Comment ça, tu ne veux plus être entendu ?

— Pas de la manière dont vous présentez les choses !

— En mettant le doigt sur la vérité, tu veux dire ?

— Une seule allusion à Britt, et je vous colle un procès qui vous ruinera jusqu'au dernier cent !

Il cracha sa cigarette et écrasa le mégot incandescent sous son gros godillot.

— Toi... et ton cher papa ?

Noah apparut pris au piège. Il regarda alentour, comme en quête d'une échappatoire possible. En quelques instants, Harrison le vit se dégonfler au sens propre : ses épaules s'affaissèrent, puis tout son corps sombra sur le banc.

— Ne t'inquiète pas, gros dur. Ton secret restera bien gardé. Je ne suis pas tenu d'annoncer au monde entier que tu n'es qu'un pauvre amoureux transi de plus. Je vais écrire que tu es un Pécheur capital, le cerveau de la bande, et que tu devrais passer au tribunal en tant qu'adulte. Si tu tiens tellement à finir au gnouf pour cette fiction, grand bien te fasse. Le juge en décidera, pas moi, et pas davantage l'opinion publique. Si tu le souhaites, je peux aussi orienter la chose différemment. Écrire que tu as eu recours à des moyens extrêmes pour attirer l'attention d'une fille, et que...

— Non, assena le jeune homme. Ce n'est pas ça du tout.

Noah se leva et entreprit de rejoindre la voiture. Harrison lui emboîta le pas.

— S'il s'agit simplement de te faire une réputation, dit Frost, le jeu n'en vaut pas la chandelle...

— Je m'en tape.

— Tu es sûr ?

— Oui !

Harrison monta dans sa voiture et Noah se vautra dans le siège passager, le visage tourné vers la vitre, les épaules voûtées. Harrison se sentit presque désolé pour lui. Presque. Mais le soulagement et la frustration l'emportaient dans la conclusion de cette affaire qui lui permettait de basculer totalement sur le cas Justice Turnbull ; soulagement de passer à autre chose avec l'assurance de ne laisser aucune zone d'ombre, frustration parce que ce malheureux fait divers lui avait pris trop d'énergie. Il lui fallait être aux côtés de Lorelei.

Alors seulement, il pourrait écrire son histoire. Celle de la Colonie. Celle de Turnbull. Les trois sujets étaient intimement liés, et l'ensemble était fichtrement plus sérieux que le mélodrame adolescent des Pécheurs capitaux.

Harrison déposa Noah devant chez lui. Puis il fit halte au *Breeze* et rédigea un compte-rendu assez banal de sa rencontre avec Noah, expliquant comment Noah Vernon, gosse de riches ayant franchi le cap de l'âge adulte au moment où l'article sortirait, s'ennuyait ferme et avait souhaité frapper un grand coup. Comment il avait entraîné ses amis à commettre des cambriolages qui constituaient le premier pas vers un autre monde, l'univers de la délinquance.

Lorsqu'il rendit son papier, Buddy fit remarquer qu'il clouait Noah Vernon au pilori en le citant nommément ; Harrison ignora la remarque et se dirigea vers la sortie. Le père de Noah et un juge compatissant allaient empêcher Noah de sombrer dans l'infamie. Selon toute probabilité, le gamin serait à la fac l'année prochaine et rejoindrait une fraternité avec un casier vierge ou expurgé.

Ainsi allait le monde la plupart du temps.

Les pensées de Frost restèrent accaparées par les Pécheurs capitaux jusqu'à ce qu'il arrive à hauteur de la voie d'accès à l'hôpital d'Ocean Park sur la route de Deception Bay. Il faillit s'y arrêter pour faire un coucou à Lorelei, s'obligea à la laisser travailler tranquille. Il lui avait enjoint de garder son portable sur elle en dépit des règles en vigueur à l'hôpital : en cas d'ennui, elle l'aurait très certainement appelé.

Cela étant, il lui fut très pénible de voir diminuer la silhouette d'Ocean Park dans son rétroviseur. Harrison se jura d'y revenir avant la tombée de la nuit. Pour l'heure, il lui fallait parler à Zellman et



le convaincre d'accepter une interview.

Alors qu'il dépassait la voie menant chez Lorelei, un détail retint son attention. Il fit demi-tour dès que possible et roula jusqu'à l'allée. En montant, il vit qu'un véhicule était presque occulté par la végétation qui foisonnait de part et d'autre. Un Range Rover noir. Identique à celui qu'il avait failli emboutir la nuit précédente...

Il se rangea à côté, sortit de son Impala et fit le tour du véhicule noir. Personne à l'intérieur. Vide. Il tenta sa chance avec la porte côté conducteur, eut la surprise de voir celle-ci s'ouvrir. La lampe de courtoisie s'alluma. Une fois au volant, il accéda à la boîte à gants et en sortit la carte grise. Puis resta presque une minute à la contempler, interdit.

Le Range Rover était immatriculé au nom de Brandt Zellman.

Zellman ?

Le Zellman à qui il comptait rendre visite à l'instant ?

Ce Zellman-là ?

— Ça alors, fit Harrison.

Quelles étaient les chances que ledit Brandt Zellman soit apparenté au docteur Maurice Zellman : 99,99 % ? Son fils, peut-être ? De mémoire, Frost était quasiment sûr que le praticien était marié et avait un fils de moins de vingt ans.

Mais quel pouvait être le rapport avec Justice Turnbull ? S'il en existait un ?

Justice aurait-il « emprunté » la voiture du fils Zellman ?

Harrison sentit un frisson glacé lui remonter dans le dos en imaginant les implications possibles. Zellman était-il sain et sauf ? Peut-être fallait-il appeler les autorités, afin qu'elles dépêchent une voiture de patrouille chez le bon docteur...

Il y avait plus simple, décréta-t-il : aller vérifier lui-même.

# Chapitre 32

Avant de se diriger au sud vers la demeure des Zellman, Harrison fit une halte à l'hôpital d'Ocean Park au prix d'un léger crissement de pneus lorsqu'il s'engagea dans la courbe au dernier moment. Arrivé en trombe au parking, il bondit littéralement hors de sa voiture et consulta sa montre. Quinze heures environ. Laura devait se trouver quelque part au rez-de-chaussée, et il fallait impérativement qu'il la voie avant.

Il fut presque aussitôt coupé dans son élan par une débauche d'activité aux urgences qui mettait tout l'établissement sous pression : un accident impliquant trois voitures, à la sortie nord de Deception Bay. Une course entre jeunes, apprit-il, mais sans autre précision.

Il tenta d'appeler Laura sur son portable et tomba immédiatement sur sa boîte vocale. Sentant monter l'angoisse, il s'en voulut de ne pas être resté auprès d'elle et se vit contraint de recourir à un aparté tranché. *Elle n'a rien. Elle est au boulot. Paniquer n'aidera personne et ne résoudra rien.* Par ailleurs, le BSCT avait appelé ; un nouveau rendez-vous était fixé en fin d'après-midi avec les autorités.

Après avoir raccroché, Frost s'interrogea. Aurait-il dû indiquer à Laura qu'il avait découvert le Range Rover de Brandt Zellman près de chez elle ? Une fois de plus, il envisagea de rendre compte à la police. Et, là encore, il décida d'être le premier sur les lieux.

Se sentant inutile dans la cohue du personnel hospitalier tel un rocher au beau milieu du ruisseau, Harrison retourna à sa voiture. Les nuages entièrement dissipés, il sentit le soleil lui chauffer le crâne et les épaules. C'était le moment d'aller voir Zellman. Seul. Geena lui avait indiqué où résidait le psychiatre : rien ne pourrait l'en dissuader.

Alors qu'il quittait la voie d'accès à l'hôpital pour s'engager sur la 101, son portable sonna. Merde. Il allait lui falloir investir dans un kit mains libres sous peine de se voir sanctionner pour bavardage au volant. Il répondit néanmoins.

— Frost.

— Bonjour, ici Dinah Smythe. Vous m'avez laissé un message ?

— Effectivement, confirma Harrison, à l'affût des forces de l'ordre. J'ai fait la connaissance de votre père. (Il esquissa son entrevue avec Herman.) Il m'a conseillé de vous appeler pour avoir confirmation de ses dires, conclut-il.

— Vous écrivez un article ? demanda-t-elle prudemment.

— Des recherches, tout au plus.

— J'en conclus qu'il y a un rapport avec l'évasion de Justice Turnbull, puisque vous vous intéressez aux femmes de la Colonie.

— Votre père a... insinué... que vous leur étiez peut-être apparentée.

— Il est convaincu d'être le père de l'une d'elles, voire de plusieurs, alors pourquoi pas. Allez savoir. On ne peut pas dire que le sujet me passionne...

— Il prétend avoir eu des relations sexuelles avec Marie Rutledge-Beeman, mère présumée des femmes qui vivent là-bas.

— Ah... vous avez lu son recueil.

— J'étais intrigué, admit Harrison tout en s'interrogeant sur le temps nécessaire pour rallier la

demeure des Zellman.

— Mon père raconte volontiers qu'à une certaine époque, l'amour libre régnait en maître au Chant des Sirènes. C'est possible ; allez savoir, encore une fois. Les résidentes du chalet sont nombreuses, il a bien fallu l'intervention d'un ou plusieurs hommes pour les fabriquer... cela fait beaucoup de ouï-dire, et mon père ne constitue plus vraiment une source fiable d'informations.

— C'est pour cette raison qu'il m'a renvoyé vers vous.

— Parce que je n'ai pas la mémoire qui flanche, fit-elle sèchement. Mais si vous avez lu son bouquin, vous en savez autant que moi.

Harrison parla à Dinah Smythe quelques minutes supplémentaires, jusqu'à ce que l'apparition d'une voiture de patrouille du BSCT en sens inverse le contraigne à raccrocher précipitamment. Une fois le flic hors de vue, il sortit de sa poche le calepin contenant les autres numéros de la liste de Herman. Il appela le premier et tomba sur une clinique spécialisée en gérontologie. Le médecin traitant du vieil homme, apparemment. Le deuxième appartenait à une pizzeria livrant à domicile.

La belle affaire.

Avec le sentiment de s'être engagé dans une impasse, il remisa la Colonie dans un coin de sa tête et se concentra sur la route. À cet endroit, la 101 obliquait vers l'intérieur des terres sur plusieurs kilomètres avant de retrouver la côte. Un gargouillis d'estomac lui indiqua que le sandwich Subway englouti à Seaside en guise de déjeuner lui tenait moins au ventre qu'escompté.

En traversant Tillamook, il repéra le bâtiment du bureau du shérif entre les deux sens de la voie express que séparait un large terre-plein : l'endroit précis où lui-même et Lorelei avaient rendez-vous avec les flics. Il la savait mal à l'aise à l'idée de discuter de Turnbull et des liens qui l'unissaient au Chant des Sirènes.

Qui ne l'aurait pas été à sa place ?

À la faveur d'un coup d'œil au rétro intérieur, il aperçut son propre reflet.

— Pas à dire, tu sais les choisir, dit-il avec un regard noir à son double.

Lorelei Adderley était synonyme d'ennuis avec un « E » majuscule. Outre une enfance bizarroïde à la Colonie, il y avait cette liaison psychique avec un fou furieux, qu'elle soit réelle ou imaginaire. Dans les deux cas, c'était un appel à la catastrophe. Cerise sur le gâteau, il fallait compter avec ce connard suffisant dont elle venait tout juste de divorcer, véritable mètre étalon en matière de tête à claques. Au total, Lorelei traînait derrière elle un lot conséquent de gamelles, et le plus beau dans cette affaire, c'est qu'il n'en avait cure. Elle était ravissante, vive, maligne, dotée d'un sens de l'humour tordu à souhait, et quand il l'avait embrassée... bon sang, il avait bien failli ne pas s'en remettre.

— Benêt, va ! se sermonna-t-il, conscient de craquer pour une femme qu'il connaissait depuis moins d'une semaine, une femme qui paraissait attirer les pires ennuis qui soient.

Et fascinante en diable, avec ça.

Lui, le cartésien à l'esprit scientifique, l'homme qui s'était soigneusement tenu à l'écart de la moindre relation suivie pendant toute sa vie d'adulte, était en train de tomber amoureux d'une nana qui le fascinait tant par sa beauté que son esprit, qui réveillait un nerf endormi depuis de longues années. Aussi sûrement que la Lorelei des légendes.

La misère totale, en résumé, sans aucun recours possible.

Harrison s'obligea à reporter son attention sur la route. Il était à la remorque d'un camion à plateau chargé de fruits rouges, monceau de cagettes empilées sur des palettes qui oscillaient dangereusement

malgré les attaches.

En dépassant le poids lourd, il remarqua qu'un 4 × 4 déboîtait lui aussi, littéralement dans sa roue. Dès qu'il se rabattit, le 4 × 4 chargé d'un surf et de ce qui avait tout l'air d'un matériel de deltaplane, sport en vogue sur les divers caps dressés au-dessus des flots dans cette partie de l'Oregon, poursuivit sur sa lancée.

Un crétin de plus, qui s'engouffra dans le virage suivant orienté vers l'ouest.

Harrison suivit le mouvement, mais le 4 × 4 lancé à vive allure disparaissait déjà dans la courbe. De retour sur la côte, il traversa un petit bourg qui abritait le magasin d'appâts *Carter* et pas grand-chose d'autre, puis arriva en vue de Bancroft Bluff. En remarquant les divers véhicules du bureau du shérif, il comprit que l'enquête battait toujours son plein autour du double homicide. L'info était parvenue un peu plus tôt au journal, et Buddy s'occupait du papier. Affaire à suivre.

Zellman avait la chance de n'avoir pas fait construire sur cette parcelle instable ; sa maison était perchée sur un piton rocheux. Harrison ralentit en apercevant les piliers de pierre qui marquaient l'entrée de la propriété et le portail en fer forgé béant. Il s'engagea sur la longue allée sinueuse, ruban d'asphalte bordé de pierres de taille, longea un fourré de pins torturés et une haie de laurier luxuriante dont la hauteur dépassait les cinq mètres. Le sous-bois s'éclaircissait à l'approche de la maison ; il déboucha brusquement dans une clairière. Là se tenait une imposante bâtisse en pierre de taille couleur sable, de forme obtuse, avec un énorme garage d'un côté et la partie habitation de l'autre.

Les huisseries étaient en cèdre, plusieurs jardinières débordaient de pétunias. Quelques véhicules étaient rangés le long du garage. Harrison glissa son Impala à côté de la dernière, une Mercedes bleu nuit. À la faveur d'un coup d'œil sur le chemin de la porte principale, il nota que les clés étaient sur le contact. Même constat pour la voiture suivante, une BMW blanche. Le rêve de tout voleur de bagnoles.

Harrison emprunta un sentier dallé qui conduisait jusqu'à l'entrée abritée par un auvent en cèdre. Le double vantail était doté de poignées massives en fer forgé, et, alors qu'il appuyait sur la sonnette, il vit qu'elle était enchâssée dans un rectangle du même métal, rehaussé d'un motif qui ressemblait à ces herbes hautes qui poussent sur les dunes.

La porte s'ouvrit sur un jeune qui, dans l'embrasure, posa sur Harrison un regard inquiet. Mince et doté de cheveux bruns ondulés plus longs que ceux du reporter, il avait le maxillaire attaqué par une crise d'acné. Il resta sans mot dire.

— Brandt ? devina Harrison.

L'inquiétude laissa la place à une panique réprimée à grand-peine.

— Qui êtes-vous ?

— Harrison Frost. Je cherche votre père. Il est à la maison ?

— Euh... oui... Mais il ne peut pas parler...

Par-dessus son épaule, il contempla l'intérieur peu éclairé. Harrison aperçut un long couloir avec, tout au bout, une lumière éclatante : les baies vitrées de l'autre façade.

— J'ai cru que vous étiez... je ne sais pas. Quelqu'un venu m'annoncer un truc moche.

— À propos de votre voiture ?

— Ma voiture ? répéta Brandt, perplexe. Non... pas la mienne. Matt Ellison conduisait un Blazer rouge.

— Matt Ellison ?

— Il doit être à l’hosto, je pense. C’est la veille de fin d’année, les terminales n’avaient pas cours aujourd’hui. Ils n’en parlent pas encore aux infos...

— Ah, le triple accident de la route, comprit Harrison. Non, je n’ai aucune nouvelle à ce sujet.

Après un hochement de tête résigné, Brandt fit demi-tour et conduisit Harrison au bout du couloir. Avec son plafond en plein cintre et ses baies vitrées arrondies, l’immense salon offrait une vue à 180 degrés sur le ciel et l’océan. Des fauteuils en cuir souple étaient disposés en petits groupes conviviaux ; un piano quart-de-queue laqué noir trônait dans un angle.

Assis sur une méridienne, le docteur Maurice Zellman tenait un livre. À portée de main sur une table basse en cerisier avec finitions en fer forgé, un thé glacé faisait perler la condensation sur un dessous de verre. Petit et sec, la mâchoire bien dessinée, le psychiatre posa sur Harrison un regard perçant. Un bandage blanc lui ceignait le cou au-dessus d’une chemise bleue décontractée. Vêtu d’un pantalon chino brun clair, il portait des chaussettes assorties.

Et paraissait... considérablement en colère.

— Je suis Harrison Frost. Reporter au *Seaside Breeze*.

Zellman eut un geste agacé qui fit comprendre à Harrison que le docteur savait à qui il avait affaire. Voyant Brandt en retrait, il lui fit signe d’apporter un thé glacé au journaliste. Le jeune homme s’exécuta sans demander à Harrison s’il souhaitait boire quelque chose, davantage par distraction que par réelle impolitesse.

— J’aimerais vous poser quelques questions, poursuivit Frost, mais, auparavant, je tiens à vous signaler que j’ai retrouvé le Range Rover de votre fils. Apparemment abandonné. Je m’en suis ouvert à Brandt, qui n’a pas eu l’air de comprendre de quoi il était question.

Zellman empoigna un petit bloc-notes et un stylo. Il griffonna un mot. *Où ?*

— Juste au nord de Deception Bay. Dans une allée résidentielle sans nom qui débouche sur l’autoroute 101.

Brandt revint porteur du thé glacé qu’il tendit à Harrison. Zellman père fit signe au reporter de parler à son fils, aussi Harrison répéta-t-il au jeune homme qu’il avait retrouvé sa voiture.

— Ma voiture est dans le garage, le contredit Brandt. J’ai pris la Mercedes pour aller au bahut ce matin parce qu’elle était garée devant.

— Il y avait une carte grise à votre nom à l’intérieur. Un Range Rover noir de 2007.

— Impossible. (À cet instant, la réalité refit surface.) Une minute... J’avais laissé ma caisse à l’extérieur. Oh merde ! Elle aurait dû se trouver à côté de la Mercedes et de la BM !

— La clé était sur le contact ? demanda Harrison.

— Ben... (Il se tourna vers son père qui soutint son regard, visiblement agité malgré son silence forcé.) On laisse les clés dans les voitures, oui. On a toujours fait comme ça... Où est ma bagnole ? lança-t-il, l’inquiétude revenue de plus belle.

— Si elle a été volée, il faudrait contacter le BSCT. Une idée de la personne qui aurait pu la prendre ?

— Non.

Zellman griffonna une phrase. « Ça pourrait être n’importe lequel de tes amis délinquants juvéniles. »

— Faut que j’appelle Barry, marmonna Brandt avant de sortir un portable de sa poche et d’emprunter le couloir vers l’aile de la maison dévolue aux chambres.

Harrison reporta son attention sur le psychiatre.

— Avez-vous eu des nouvelles de Justice Turnbull ?

Zellman cilla à plusieurs reprises puis secoua la tête. « Non. Pourquoi ? »

— Ce pourrait être lui qui a emprunté la voiture de votre fils, répondit Harrison en s'efforçant de masquer sa colère.

Sans l'incompétence de Zellman, Justice Turnbull serait toujours sous les verrous et Lorelei n'aurait rien à craindre. La mâchoire crispée, il ajouta :

— La nuit dernière, Turnbull a terrorisé une femme qui vit près de l'endroit où le véhicule a été abandonné. Et tenté de la tuer.

Zellman accusa le coup.

— Et elle n'est pas la première victime, docteur. Plusieurs personnes ont déjà trouvé la mort depuis son évasion.

Zellman blêmit et se détourna.

À cet instant, une porte s'ouvrit au fond du couloir et le « tap tap tap » rapide d'un pas de femme retentit sur le parquet. Harrison se tourna au moment où Mme Zellman pénétrait dans le salon. En voyant les deux hommes, elle se figea puis reprit sa progression à pas plus mesurés. Harrison vit de qui Brandt tenait son air de perpétuelle inquiétude. Petite et mince, elle avait de beaux yeux bleus et les cheveux brun foncé. Le coup d'œil anxieux qu'elle jeta à son mari pouvait signifier bien des choses.

Zellman n'eut pas un regard pour elle.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Je... je suis Patricia, la femme du docteur Zellman. J'ai vu l'accident aux infos. Ils ont dit que les gamins s'en étaient sortis, mais que l'un d'eux s'était salement cassé la jambe.

Zellman abattit son bras comme un couperet, signe clair lui intimant de la boucler. Elle cessa de parler, légèrement sous le choc. Après s'être présenté, Harrison lui fit un rapide topo sur la voiture de Brandt. Quand il mentionna Justice Turnbull, elle pâlit. Et se tourna vers Zellman.

— Maurice, cet individu..., commença-t-elle d'une voix implorante avant de se tourner vers Harrison. Il m'a toujours fait peur. Mon mari est son médecin traitant, vous savez. Maurice a réellement aidé un grand nombre de patients. Mais ce Turnbull... je doute que Dieu lui-même puisse quelque chose pour lui.

Zellman paraissait tout près d'exploser. Ses yeux lançaient des éclairs à sa femme qui, bien que non immunisée au phénomène, se contenta de pivoter légèrement comme pour lui opposer une barrière.

*Un peu comme prétend le faire Lorelei quand Justice Turnbull essaie de l'atteindre.*

Harrison s'obligea à parler d'une voix calme. Mettre Zellman en colère ne mènerait nulle part.

— Voyez-vous une raison quelconque qui aurait pu le pousser à prendre la voiture de votre fils ? Elle soupesa la question un instant.

— La disponibilité, dit-elle avec une candeur surprenante. Elles sont là, il sait où nous vivons. Presque tout le monde le sait. Notre maison est connue. Je t'avais bien dit qu'il fallait faire réparer ce fichu portail ! balança-t-elle à son mari.

Zellman lui fit signe de quitter la pièce et commença à rédiger un autre message. Elle hésita un peu avant de s'exécuter ; son « tap tap tap » retentit dans le couloir en direction de l'entrée. Harrison l'entendit refermer derrière elle.

Le praticien tendit la note à Harrison d'une main tremblante. « Mon ordi portable est sur la table

de la salle à manger. »

Frost regarda dans la direction désignée par le docteur, traversa une cuisine toute en Inox, granit et bois sombre et se retrouva dans la salle à manger où trônait une immense table. Peinte en noir et conçue pour paraître biscornue, elle était surmontée d'un pesant lustre en fer doté d'une myriade de petits abat-jour.

Le portable était de type fin et racé. Harrison l'apporta à Zellman qui, après l'avoir démarré, rongea son frein. Dès que possible, il afficha une page vierge à l'aide du traitement de texte et commença à écrire.

« Ma femme ne connaît pas Justice Turnbull. Il est animé par un feu intérieur. Jamais il n'irait voler une voiture simplement parce qu'elle est disponible. Son esprit ne fonctionne pas ainsi. Il avance, tendu vers son objectif. »

— J'ai malgré tout le sentiment qu'il a volé la voiture de votre fils, lui indiqua Harrison. Il était lancé aux troussees d'une femme qui vécut autrefois au Chant des Sirènes, et il a laissé le véhicule sur place.

« Pour quelle raison serait-il venu chez moi ? »

— Comme l'a dit votre épouse, il sait où vous habitez... (Frost haussa les épaules.) Parce que vous êtes son médecin traitant ? Il a pu venir pour une tout autre raison et trouver opportun de voler cette voiture.

Zellman réfléchit un long moment à la question. « Vous n'avez pas encore exposé vos théories à la police ? »

— Non, mais je me répète, votre fils devrait signaler la disparition du véhicule.

« Cette femme qu'il pourchassait... est-elle membre de la Colonie ? »

— Ce sont ses sœurs. Ou demi-sœurs. Elle a grandi au chalet mais n'y vit plus depuis pas mal de temps.

« Est-elle enceinte ? »

Ces derniers mots surprirent Harrison.

— Non... Pourquoi cette question ?

Zellman se mit à rédiger rapidement. « Lors de nos sessions, Justice s'est ouvert à moi par petites touches. C'est un méfiant. Il s'est efforcé d'en dire le moins possible. Un élément s'est cependant fait jour : dans sa traque, il s'attaquait aux femmes vivant à l'extérieur. Je pense qu'il a peur de les confronter sur leur propre terrain. Il se refuse à franchir les limites de leur territoire. Mais il répétait qu'il pouvait les sentir quand elles sont enceintes, les suivre à la trace. »

— Vous êtes en train de me dire que vous y avez cru ? demanda Harrison en faisant son possible, sans grand succès, pour gommer toute trace de scepticisme dans sa voix.

« Je vous dis ce qu'il croit, lui. Qu'il cible les femmes de la Colonie qui sont enceintes et à l'extérieur des grilles. »

— Celle-ci, il la traque grâce à ce qu'elle affirme être un lien psychique. Comme un genre de GPS... Si elle l'y autorise, il peut la localiser. Si elle ferme la porte, il en est incapable.

Zellman haussa les épaules, comme s'il rechignait à écarter totalement cette hypothèse. « Justice est capable de bien des choses qui nous échappent. Sa psychose est profonde, difficile à cerner. Nous faisons des progrès, mais son monde est très sombre, soumis à des règles d'airain qu'il se sent tenu de respecter. Cela fait trois jours qu'il ne prend plus son traitement, or il en a besoin pour garder un pied dans la réalité. Le danger qu'il représente s'accroît. »

Harrison ne discuta pas cette dernière assertion.

— Avec tout ça, vous l'imaginez volant la voiture de votre fils ou pas ?

« C'est possible, j'imagine. Si ça pouvait l'aider à atteindre son but. Cette femme que vous avez mentionnée, s'il est après elle, il lui faut se montrer extrêmement prudente. Par précaution, elle devrait retourner au Chant des Sirènes jusqu'à la capture de Justice. »

Harrison envisagea la question. Même si, selon lui, Zellman venait de lui débiter un plein paquet de sornettes, il n'arrivait pas à tout réfuter d'emblée.

— Je vous laisse mon numéro de portable. Je sais que vous ne pouvez pas parler, mais votre fils ou votre femme pourraient m'appeler s'il vous revient autre chose ?

Le docteur hochait la tête. Frost inscrivit son numéro sur le bloc-notes utilisé par Zellman précédemment.

« Nous allons contacter le bureau du shérif pour la voiture de Brandt. »

— Parfait. Merci à vous.

Ils échangèrent une poignée de main. En partant, Harrison croisa Mme Zellman qui réintérait la maison, porteuse d'une pleine brassée de clés de voiture.

Dans l'Ouest, on appelait cela « boucler l'écurie après la fuite du cheval ».



# Chapitre 33

Justice s'éveilla à même le sol du local vétuste qu'il avait loué, couché sur le dos, la tête calée sur le blouson de Cosmo. Le jour qui sourdait du plafond disjoint formait des rayures sur son corps ; la fenêtre offrait un carré éclatant du chaud soleil de juin.

Pourtant, il avait froid. Au point d'avoir été réveillé par les frissons. Ayant terminé la viande séchée et les barres énergétiques de Cosmo, il s'interrogea fortuitement sur l'endroit où il allait dénicher de quoi manger. Pour l'heure, il n'était pas tenaillé par la faim, et cela pouvait durer encore longtemps. Il lui fallait simplement du carburant pour continuer, et il était confiant dans sa capacité à en trouver le moment venu sans éveiller les soupçons.

Le vrai point noir, c'était le moyen de transport. Après avoir abandonné la petite Nissan, il avait opté pour le Range Rover de Zellman... et l'avait égaré par la suite.

Justice cilla, l'esprit piégé dans un dédale de couloirs qu'il sillonnait sans peine mais qui ne comportait aucune issue. Pas moyen de se rappeler dans quelles circonstances il avait perdu la voiture. Le vide total. Aucune réponse.

Et d'un seul coup, « boum ». Tout lui revint en mémoire.

Lorelei. La maîtresse du Malin. Il l'avait trouvée, mais elle lui avait échappé !

Justice se redressa, et l'effort brusque lui fit tourner la tête. *Quelque chose cloche*, songea-t-il. L'impression d'avoir des débris de cerveau qui lui flottaient librement dans le crâne.

*Lorelei...*, appela-t-il.

*Lorelei... Je viens te chercher...*

Pas la moindre réponse.

Le téléphone de Laura vibra dans sa poche. Trop occupée, elle n'avait pas pu répondre à l'appel précédent. Après avoir extirpé le portable, elle vit que le coup de fil émanait de Harrison et décrocha.

— Allô, Harrison ?

— Salut toi. Quand seras-tu disponible pour le dîner ?

— Maintenant, si nécessaire. On a eu droit à trois accidentés un peu plus tôt, mais ils ont tous été pris en charge ou transférés dans un autre hôpital.

— Un gamin dénommé Matt Ellison ?

— Seigneur... encore un de tes articles ?

— Non. Je suis simplement tombé sur l'un de ses camarades de classe. Je te raconterai ça en détail dès que j'arrive.

— Tu passes ici ?

— On a rencard chez le shérif, lui rappela-t-il. Ils ne t'ont pas appelée ?

— Oui... je sais. Comme c'est romantique, plaisanta-t-elle bien que son humeur s'y prête peu.

En songeant à l'interrogatoire à venir, le mot « inquisition » lui vint à l'esprit. Ses secrets allaient être mis à nu. Bien entendu, elle comptait tout raconter à la police ; plus que quiconque, elle souhaitait voir Justice mis sous les verrous une bonne fois pour toutes. Cela étant... tout déballer sur lui, sur son enfance à la Colonie, sur ses sœurs... Elle en frémit. La nuit dernière, elle avait raconté

par le menu les circonstances de l'agression, mais leurs questions n'avaient rien eu de très personnel. Elle savait qu'elle n'aurait pas deux fois cette chance.

— Tout va bien se passer, dit Harrison.

— Bien sûr que non, mais j'ai quand même hâte de te voir.

— Vingt minutes, fut sa seule réponse.

Elle eut juste le temps d'inspecter son reflet dans le miroir, d'ajouter une touche de blush et de rouge à lèvres, puis de froncer le nez en constatant la pâleur de ses joues. Une teinte verdâtre transparaissait à fleur de peau, constata-t-elle avec embarras. La grossesse ? Probable.

*Lorelei...*

Elle bloqua l'accès à son esprit et réprima un frisson. Cela faisait une demi-heure que Justice essayait d'entrer en contact, mais elle était déterminée à ne pas répondre. Si Harrison était présent... auprès d'elle... elle envisagerait peut-être de « prendre l'appel ». Mais seule, pas question. Ses traits déformés par la fureur n'avaient pas quitté son esprit, et le frisson rapide se mua en tressautement violent à cette simple évocation.

Dix-sept heures approchaient lorsqu'elle émergea de l'hôpital, son sac en bandoulière. La Chevrolet de Harrison apparut sur la rampe d'accès dans un grondement de moteur plus bruyant que ce qu'elle avait remarqué jusqu'ici.

Alors qu'elle ouvrait la bouche pour dire quelque chose en se coulant dans le siège passager, il fut plus rapide.

— Ce tas de ferraille risque de me lâcher, dit-il avec un regret perceptible. Si je suis obligé de m'en défaire, ça va me faire un choc.

— Depuis quand l'as-tu ?

— Moi ? Dix ans. Avant ça, Dieu sait combien d'heureux propriétaires se sont succédé...

Laura resta un moment silencieuse tandis qu'ils roulaient vers le sud et le bureau du shérif du comté de Tillamook. Puis elle fit observer :

— J'ai parfois l'impression que tu vis à une autre époque.

Il risqua un coup d'œil dans sa direction.

— Ouah ! M'entendre dire ça d'une nana dont les parentes portent robe longue et chignon...

— Tu as déjà rencontré certaines de mes parentes ?

— Pas vraiment. Qu'est-ce qui te fait dire que je vis à une autre époque ?

— Vieux tacot, cheveux longs... je ne sais pas trop. Au moins, tu as un téléphone portable, ajouta-t-elle en haussant les épaules.

— Ouais, enfin, j'ai du mal à communiquer le numéro. Je déteste l'idée d'être appelé à n'importe quelle heure et d'être censé décrocher.

— N'est-ce pas indispensable dans ton métier ?

— Ma foi... oui. Un point pour toi ?

Elle sourit. Misère, c'est qu'elle commençait à vraiment l'apprécier ! Non, cela allait au-delà. Plus loin que de simples atomes crochus, et c'était bien là tout le problème.

— L'affaire Justice Turnbull a pris un tour bizarre, dit-il.

Laura se sentit aussitôt ramenée au temps présent.

— Comment ça ?

— Selon moi, Justice a fauché le véhicule du fils Zellman. Celui qui se trouvait sur ta voie d'accès, le Range Rover noir.

— *Hein ?*

Harrison entreprit de lui relater sa rencontre avec les Zellman et ses conclusions à propos de Justice.

— J'ai conseillé à Brandt de contacter les autorités à propos de sa voiture, conclut-il. Il se peut que Justice ait toujours la bagnole précédente. Sinon, comment se déplace-t-il ? Il comptait peut-être se servir de celle de Brandt plus longtemps, mais quelque chose l'en aura empêché... Difficile à dire.

— Il m'a poursuivie jusqu'au fossé. S'il était remonté dans sa voiture, je l'aurais probablement vu partir et su ce qu'il conduisait. En outre, tu es arrivé juste après.

— Il aura jugé plus sûr d'abandonner le véhicule et de filer à pied.

— Pourvu qu'il n'ait pas été pris en stop et qu'il n'ait pas agressé une autre femme pour lui prendre sa voiture...

Harrison fit la grimace.

— Il lui faut impérativement un moyen de transport. Pour l'instant, on n'en sait pas plus. (Chacun resta un moment à ruminer ses pensées, puis il poursuivit.) Tu te rappelles ce que tu as dit sur sa maladie ? Son problème physique ? Eh bien selon Zellman, il ne prend plus ses médicaments depuis assez longtemps pour en subir les effets secondaires. Sa psychose, notamment, risque d'empirer.

— Il perd pied, lâcha subitement Laura qui sentit à nouveau son dos la gratter comme s'il l'avait marquée physiquement.

— Il devient de pire en pire. Difficile à croire... (Il secoua la tête.) Zellman a ajouté quelque chose, un truc bizarre. Justice lui aurait révélé qu'il peut suivre à la trace les femmes de la Colonie quand elles sont enceintes. Les renifler, en quelque sorte. Ça te paraît crédible ?

Laura sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Son pouls battre plus fort.

— Quoi ? murmura-t-elle.

— Ses victimes seraient plus faciles à localiser quand elles sont enceintes... ce serait en tout cas ce qu'il croit dans sa tête de tordu. Va savoir ?

Elle déglutit avec peine. Harrison était-il au courant ? Soupçonnait-il quelque chose ? Elle étreignit l'accoudoir jusqu'à s'en blanchir les phalanges.

— J'ai parlé de toi à Zellman, énonça Harrison au milieu du tumulte qui rugissait dans les tympans de Laura. Sans dire ton nom. J'ai juste indiqué qu'une femme originaire de la Colonie vivait au-dehors et était la cible de Justice, et, selon moi, vivre à l'extérieur suffit à faire de toi une cible. Rien à voir avec une quelconque grossesse.

Elle eut envie de mourir. Savait-il qu'elle avait vomi le matin même ? Seigneur, quel borborygme...

— Jamais rien entendu d'aussi grotesque, poursuivit le reporter, et si Zellman prête le flanc à ce genre de délire, ça ne présage rien de bon pour lui... Qu'en penses-tu ?

— Je... ne sais... pas trop...

Laura avait peine à déglutir ; la nervosité lui faisait les mains moites.

— Ça va ? lança-t-il en posant sur elle un regard perplexe.

Au prix d'un effort, elle parvint à refouler la panique et à débiter un pauvre mensonge.

— Euh... oui...

*Jamais ça n'ira pour moi. Seigneur, Harrison, si tu savais... Je suis enceinte. Justice est au courant ! Il le sent ! À l'idée de perdre l'enfant à naître et de vivre un amour non réciproque, elle sentit des larmes de peur lui brûler les paupières. Cette pensée la fit immédiatement réagir. Un...*

*amour ? Toi, « amoureuse » de Harrison Frost ? N'importe quoi... Cela étant, elle resta sans voix.*

— Tout va bien se passer. Sincèrement.

Face à la sollicitude du reporter, elle fit son possible pour donner des gages de normalité et pria pour reprendre des couleurs, convaincue d'avoir le visage exsangue.

— Bon, nous y voilà, dit-il en désignant le bâtiment public au centre de Tillamook. (Il manœuvra l'Impala jusqu'à un parking jonché de nids-de-poule à l'arrière de l'édifice et dut ralentir pour slalomer entre les cratères gorgés d'eau.) Nos impôts locaux en plein boum, marmonna-t-il.

Laura redoutait cette entrevue bien plus qu'elle ne l'avait laissé entendre. Elle n'avait pas envie de voir les hommes du shérif s'en mêler. À quoi bon s'adresser à des flics impassibles qui la prendraient pour une cinglée dès qu'elle leur raconterait la façon dont elle communiquait avec Justice, et qui dès lors feraient la sourde oreille ?

Pour autant, il l'avait traquée la veille au soir. Touchée. Failli la rattraper.

Ils entrèrent par la porte de derrière, grimpèrent une courte volée de marches. À main gauche, un couloir qui menait à un guichet, lequel barrait l'accès à la partie principale du bâtiment. Harrison et Laura longèrent le guichet qui courait sur toute la longueur de la pièce jusqu'à la porte principale. De l'autre côté, une femme en uniforme était assise à son poste. Flanquée d'un badge « Johnson », elle était à l'évidence chargée d'accueillir les visiteurs, bien qu'elle arbore une expression tout sauf accueillante.

— Puis-je vous aider ? demanda-t-elle en dardant sur Harrison des yeux noirs pleins de questions non formulées.

— Nous venons voir le shérif à propos de l'affaire Justice Turnbull, dit-il.

— Le shérif O'Halloran a terminé sa journée, répondit-elle sèchement.

— Il n'y a personne d'autre ?

Elle hésita.

— Votre nom ?

— Harrison Frost.

Johnson réagit par un hochement de tête.

— Ah, le journaliste. Monsieur Frost, quand le shérif aura une annonce concernant l'affaire, il le fera savoir.

— Nous avons rendez-vous, dit Harrison en affrontant son regard sans fléchir.

— Avec l'inspecteur Stone, intervint Laura. Je crois qu'il est chargé de l'affaire.

— Le shérif est un homme très occupé, contra la réceptionniste.

Le visage buté, elle céda néanmoins, décrocha son combiné et appuya sur un bouton. Puis lança sur un ton qui sous-tendait que l'intéressé n'avait certainement rien d'intéressant à révéler :

— Harrison Frost, le reporter, est ici avec des infos concernant l'affaire Turnbull.

Après avoir écouté, elle désigna la direction d'où ils étaient venus et lança sèchement :

— Contournez le guichet et suivez le couloir. Apparemment, l'inspecteur Stone vous attend.

— Merci, fit Harrison.

— On ne me dit jamais rien, à moi, marmonna Johnson.

Comme Harrison l'entraînait par le coude, Laura sentit passer un courant électrique d'une intensité inédite.

Le guichet à peine contourné, ils virent approcher dans le couloir un homme en santiags, jean et chemise retroussée. Très brun, il avait des yeux bleus de joueur de poker, plus prompts à lire les

informations qu'à les divulguer.

— Inspecteur Stone, se présenta-t-il. Monsieur Frost, je présume ?

Il serra la main de Harrison, puis les deux hommes s'étudièrent un instant ; en se tournant vers Laura, Stone faillit marquer un temps d'arrêt.

— Laura Adderley, fit-elle en lui tendant la main.

L'inspecteur parut digérer l'information tout en serrant la main offerte.

— Veuillez me suivre dans mon bureau.

Ils lui emboîtèrent le pas et découvrirent que ledit bureau était une grande salle de brigade en open space, avec des postes de travail groupés par deux en face à face. Une jolie jeune femme aux cheveux auburn et aux yeux bleus esquissa un sourire et rapprocha deux sièges du bureau de Stone. Laura et Harrison y prirent place ; la nouvelle venue s'installa à son propre bureau, collé à celui de Stone.

— L'inspectrice Dunbar, dit Stone en désignant sa collègue qui les regarda avec intérêt. Voici Harrison Frost et Laura Adderley. Frost est reporter au *Seaside Breeze*, et Mme Adderley est...

— Infirmière à Ocean Park, compléta l'intéressée.

Lang se tourna pour faire face à Laura.

— Vous me rappelez quelqu'un, madame Adderley...

Elle faillit dire le mot « qui » mais se garda de le prononcer : elle pensait avoir deviné.

— Connaîtriez-vous le groupe de femmes qui vit dans ce chalet qu'on appelle le Chant des Sirènes, au-dessus de la route ? Les gens d'ici parlent de « Colonie », précisa Stone.

Harrison haussa les sourcils.

— Où voulez-vous en venir ?

— Il pense que je leur ressemble, estima Laura.

Stone leur adressa un petit sourire de complicité.

— En effet. Vous avez les cheveux plus sombres, mais il existe un air de famille. J'ai rencontré la gardienne des lieux, Catherine. Et vu certains membres plus jeunes en photo.

— En photo, répéta Frost. Par quel biais ?

— Les premières victimes de Justice. Et d'autres...

Il fronça les sourcils, comme s'il hésitait à en dire plus.

— Je me teins les cheveux, admit Laura à mi-voix. Vous avez rencontré Catherine ?

— À une ou deux reprises. Mais elle ne m'a jamais laissé entrer. Un mâle, vous pensez... On peut parler d'une... première approche, ajouta-t-il platement. Bien, venons-en au fait. Qu'avez-vous à m'apprendre sur Turnbull ?

— Selon moi, déclara Harrison, Justice a volé l'un des véhicules du docteur Zellman au domicile de ce dernier – la voiture de son fils, un Range Rover – qu'il a laissé près de chez Laura la nuit dernière.

Voyant Stone plisser les paupières, Laura ajouta :

— Je sais que vous possédez les rapports concernant ce qui s'est passé chez moi. Nous avons discuté avec des policiers hier soir. Ce que j'ai omis de leur dire, c'est que je suis certaine que Justice Turnbull a essayé de me tuer la nuit dernière. (Stone ouvrit la bouche pour émettre un commentaire, mais Laura fut plus rapide et poursuivit sur sa lancée.) Il a pénétré chez moi et dérobé un couteau de boucher. Puis il m'a attendue. Quand il m'a vue à l'intérieur, il a démoli la porte et m'a foncé dessus. J'ai fui. De justesse. J'ai passé un coup de fil à M. Frost, puis j'ai couru.

— Il vous a poursuivie ? demanda Stone. Après avoir pénétré chez vous ?

— Oui. Il m'a couru après à l'extérieur. J'ai filé vers la route ; au bout du jardin, il y a un dénivelé brutal, j'ai fait la culbute dans le fossé. C'est là que Harrison m'a trouvée.

Stone parut relever la manière dont elle avait dit « Harrison » et regarda celui-ci, ce qui agaça un peu Laura.

— Inspecteur Stone, dit-elle d'une voix tendue. Il va revenir à la charge. Justice va revenir me chercher.

— Pourquoi ?

Si la curiosité de Stone était légitime, Laura ne pouvait pas se permettre de répondre à cette question.

— C'est ainsi qu'il agit, éluda-t-elle.

# Chapitre 34

Laura était épuisée après deux heures d'interrogatoire intensif par les inspecteurs Stone et Dunbar au bureau du shérif. Des gens étaient passés et repassés au fil de la soirée ; elle avait vu deux types menottés se faire conduire jusqu'à la porte de derrière ; les téléphones sonnaient sans arrêt, les ordinateurs bourdonnaient, les claviers crépitaient. Ménagée dans le flot de questions, une pause lui avait tout juste permis d'appeler l'hôpital pour prévenir qu'elle ne reviendrait pas assurer le reste de son service. Très à cheval sur le règlement, sa responsable lui avait fait savoir son mécontentement, mais comme Laura avait déjà contacté quelqu'un pour la remplacer, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Du moins l'espérait-elle, ne pouvant pas se permettre de perdre son job.

Stone paraissait en savoir plus long sur la Colonie et les sœurs de Laura que ce qu'elle aurait cru possible : il était allé jusqu'à lui demander si c'était bien elle qui était sortie du Chant des Sirènes pour travailler à la boutique *Drift In* de Deception Bay.

— Ainsi, vous êtes cette Laura-là, dit-il à la surprise de l'intéressée. Je vous ai cherchée quand j'ai voulu en savoir plus sur les femmes de la Colonie, et j'ai appris que l'une d'elles travaillait à une boutique du marché.

Après avoir admis qu'elle était en effet « cette Laura-là », elle avait répondu à ses questions le plus sincèrement possible. Beaucoup de temps fut consacré au fait qu'elle avait connu Justice Turnbull enfant, bien qu'il n'ait jamais été admis à vivre au Chant des Sirènes. Pas plus que sa mère.

Suite à une autre série de questions sur la Colonie, Stone s'était renfoncé dans son siège et avait jaugé Harrison du regard.

— Alors, quel est le lien entre vous deux ? Hormis l'aspect reportage, j'entends ?

Laura sentit ses muscles se tendre. Sourde aux protestations des enquêteurs, elle avait insisté pour que Harrison assiste à l'entrevue ; ce dernier avait promis de demander le feu vert du shérif avant de publier quoi que ce soit, mais, d'évidence, Stone était sceptique.

— Nous sommes... amis, avança Harrison en coulant un regard à Laura.

— De longue date ? voulut savoir Dunbar, elle aussi dubitative.

— Non, admit Frost en même temps que Laura secouait la tête. On a fait connaissance pendant cette histoire de fous.

— Racontez-moi, encouragea Stone.

Harrison expliqua donc comment il avait rencontré Laura à Ocean Park alors qu'il tentait d'en savoir plus sur l'évasion de Justice Turnbull quand les victimes de ce dernier étaient transférées à l'hôpital.

— Et là-dessus, vous avez tellement sympathisé qu'elle refuse de parler sans votre présence, énonça Stone.

— Il est venu à ma rescousse, intervint Laura. Si Har... M. Frost n'était pas arrivé à point nommé, Justice m'aurait certainement retrouvée.

— Vous lui devez donc la vie ? suggéra Savannah Dunbar.

Laura ouvrit la bouche pour défendre Harrison. Captant son regard d'avertissement, elle se garda de louer le fait qu'il lui avait effectivement sauvé la vie.

— Je tenais simplement à ce qu'il soit présent, éluda-t-elle.

En voyant Dunbar hausser les épaules, Laura sut ce que les enquêteurs pensaient : Harrison faisait tout ça pour un scoop ; se connaissant depuis une petite semaine, ils pouvaient difficilement être considérés comme amis, tout au plus comme de vagues connaissances. Elle n'osa en dire plus, avouer qu'elle pensait être en train de tomber amoureuse de lui tout en étant enceinte de son ex-mari. Comment expliquer à des flics cyniques qu'elle se sentait aussi proche de Harrison que s'ils se connaissaient depuis toujours ? C'était parfaitement ridicule. Le contrecoup possible de son chaos hormonal.

Les intentions sadiques et meurtrières de Justice Turnbull étant concentrées sur ses occupantes, Stone posa quelques questions supplémentaires sur la Colonie ; d'évidence, la police considérait que ses autres victimes étaient purement collatérales. Un avis partagé par Laura, même si cela semblait indiquer que Justice perdait de plus en plus les pédales, qu'il déraillait complètement. Elle laissa de côté la façon dont elle communiquait avec Justice : tout comme Harrison, ils n'y croiraient pas une seconde. Elle ne pouvait guère leur en vouloir. Heureusement, le reporter n'avait pas évoqué la question.

Malgré l'absence de questions subsidiaires à propos des relations qui unissaient Laura et Harrison, elle sentit le scepticisme latent des inspecteurs alors que Stone prenait quelques notes. Elle n'aborda pas davantage sa grossesse ; c'était trop personnel, elle ne s'en était ouverte à personne. Pas même à Harrison. Surtout pas à Harrison. Aiguillonnée par sa conscience, elle fit taire celle-ci. Ils n'étaient pas proches à ce point-là, quels que soient les fantasmes qu'elle nourrisse à son propos.

Une fois encore... les hormones.

Quoi d'autre ?

Stone finit par se tourner vers sa partenaire.

— Je crois que ce sera tout pour l'instant. Et de ton côté ?

— Il ne me vient pas d'autre question, dit Dunbar.

— Bien. (L'inspecteur Stone se leva.) Nous vous contacterons si nous souhaitons avoir d'autres précisions. De votre côté, si un détail refait surface, n'hésitez pas à appeler.

Il sortit son portefeuille de sa poche arrière, en extirpa une carte. Après une courte hésitation, il dénicha un stylo et griffonna une suite de chiffres au verso.

— Mon numéro de portable.

Il avait un visage sincère, presque amical. Laura eut envie de lui faire confiance, de croire à sa capacité à coincer Justice avant que celui-ci ne récidive, mais, tout au fond de son cœur, elle sut que c'était impossible. Tant que vivait Justice, il constituerait une menace. Pour elle. Pour toutes les personnes associées au Chant des Sirènes. Pour son enfant.

— J'en veux bien une aussi, fit Harrison.

Après avoir posé sur lui un regard scrutateur, Stone répéta l'opération et glissa le second bristol à travers son bureau. Harrison rangea celui-ci dans son portefeuille.

— Je peux rentrer chez moi, à présent ? demanda Laura, la gorge serrée à la pensée du petit être qui croissait en elle.

— Je le déconseille, répondit Stone. Des patrouilles sillonnent les environs, mais comme Turnbull sait où vous habitez, tâchez de trouver un autre point de chute jusqu'à sa capture.

*Jusqu'à son éventuelle capture*, songea-t-elle sans le dire à voix haute.

— Nous avons procédé à des vérifications ; le Range Rover abandonné sur place a été identifié. (Il échangea un nouveau regard avec sa partenaire avant de poursuivre.) Il appartient bien au docteur



Zellman. Quand les techniciens en auront terminé, un membre de la famille viendra le récupérer. Mais je ne vous apprends rien.

Harrison hocha la tête.

— Zellman... L'homme dont la bourde a permis à Turnbull de prendre le large, ajouta Dunbar avec une grimace de dépit.

Laura en était encore à se demander si Zellman avait été une cible pour Justice, pour improbable que cela paraisse étant donné qu'il était établi que le tueur fou était focalisé sur elle-même et ses sœurs. Cela étant, Zellman cachait peut-être quelque chose. En tant que médecin traitant de Justice, il pouvait détenir des informations que ce cinglé ne souhaitait pas voir divulguées.

— Enfin, votre domicile est sécurisé, poursuivit Stone. La porte défoncée a été condamnée et nous en avons terminé de votre côté. Vous êtes donc libre d'y retourner, mais soyez prudente. (Il était on ne peut plus sérieux.) Tâchez d'y passer le moins de temps possible.

— Vous comptez dépêcher quelqu'un pour surveiller le bungalow ? Veiller sur Laura ? Il l'a visiblement dans le collimateur, intervint Harrison.

Stone regarda Laura dans les yeux.

— Nous sommes un peu justes en effectif, mais oui, nous allons veiller sur vous-même et votre maison. En revanche, je ne peux pas assurer votre protection rapprochée. Nous n'avons pas le personnel nécessaire.

— Ça ira, dit-elle pour couper court aux protestations de Harrison.

Laura lui signifia par un regard qu'elle souhaitait prendre congé puis glissa la carte de visite de Stone dans son sac à main. Elle se sentit vidée lorsqu'ils retraversèrent le bâtiment jusqu'à l'air libre ; la nuit était fraîche et claire, l'éclairage urbain illuminait les rues perpendiculaires et la section de la 101 baptisée « Pacific Coast Highway », qui traversait Tillamook vers l'intérieur des terres.

— Pour ta gouverne, sache que je suis d'accord avec l'inspecteur. Pas question que tu passes la nuit chez toi, déclara Harrison quand ils eurent repris la route en direction du petit bungalow de Laura.

Elle grogna en sourdine, fâchée après elle-même de ne pas avoir pensé à appeler le propriétaire pour justifier le piteux état des lieux. Il était impératif de le faire avant qu'il l'apprenne par un tiers.

— C'est toi qui commandes, maintenant ? fit-elle.

Il eut un demi-sourire.

— Mon petit doigt me dit que personne ne peut commander à ta place. Pas même un fou furieux comme Justice Turnbull.

— Ça ne l'empêche pas d'essayer, maugréa-t-elle en regardant par la vitre.

Ils avaient quitté l'agglomération ; à travers le pare-brise de l'Impala, elle aperçut la voûte étoilée. Des millions d'astres minuscules scintillaient dans la nuit limpide.

Comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Ma voiture est restée à l'hôpital, rappela-t-elle à Harrison avant de risquer un coup d'œil dans sa direction. Mais je pourrai passer la prendre demain.

Il opina.

— Je ferais bien d'appeler Kirsten pour la prévenir qu'on continue à squatter chez elle. Qui sait si Justice n'a pas déjà fait le lien entre toi et moi ? Il pourrait avoir découvert où j'habite...

— Tu penses qu'il pourrait nous... enfin, m'y attendre ?

— Ça m'étonnerait, pas déjà, en tout cas, mais n'allons pas tenter de diable. Tant qu'on ne possède aucun plan d'action et que la police n'a pas coincé ce fumier, efforçons-nous d'échapper à son radar. (Mains sur le volant, il se tourna vers elle.) A-t-il essayé de te contacter ?

Elle secoua la tête.

— Pas depuis l'agression de la nuit dernière.

— Je me demande où il peut se terrer, hasarda Harrison alors qu'apparaissait la bretelle d'accès à Deception Bay.

Après avoir attendu qu'une voiture finisse de le doubler, il quitta la voie rapide.

La journée avait été longue. Trop longue.

Stone contempla les notes et les dossiers épars qui jonchaient son bureau tout en massant sa nuque endolorie. Foutu Turnbull. Et foutu psychiatre à la noix qui n'avait pas pris les précautions nécessaires. Mais enfin, rien d'étonnant de la part d'un crétin sentencieux comme Zellman. Lang avait catalogué le bonhomme depuis belle lurette. Simplement, il ne s'attendait pas à voir Zellman se montrer aussi négligent. Non, le mot était mal choisi. Ce qui s'était passé ne s'apparentait pas à une simple négligence de la part de Zellman : cela tenait plutôt d'un souverain mépris pour les règles dès qu'elles s'attachaient à son auguste personne. Zellman se prenait tellement pour Dieu le père qu'il s'imaginait plus malin que tout le monde.

Une erreur de jugement qui avait failli lui coûter la vie.

Pour autant, le bon docteur ne paraissait pas décidé à marquer le pas. À en croire un policier en tenue chargé de le questionner, Zellman insistait pour retourner travailler à Halo Valley.

Stone ricana intérieurement en s'imaginant ce connard suffisant contraint de faire amende honorable.

D'autres avaient été moins vernis que le psy. Par exemple James Cosmo Danielson, Stephanie Wyman, Madeline Turnbull ou Conrad Weiser, le vigile qui n'avait pas quitté les soins intensifs d'Ocean Park. S'il vivait toujours, il demeurerait dans le coma ; il était douteux qu'il en sorte un jour. Et, le cas échéant, dans quel état se trouverait-il... ? Cible principale ou accessoire, Weiser était à classer dans la catégorie des victimes, comme les trois autres.

Il se pencha sur son écran et déplaça le curseur pour afficher les photos des victimes de Justice Turnbull. Seigneur... ce cinglé avait déjà fait un sacré carton, et il n'avait même pas commencé à s'en prendre aux femmes du Chant des Sirènes.

Lang se renfonça dans son siège jusqu'à faire craquer celui-ci. Justice Turnbull n'en était pas à son coup d'essai contre les nanas associées de près ou de loin à la Colonie. Certaines s'en étaient tirées ; d'autres avaient eu moins de chance lors de ses précédents carnages.

Désormais, le temps jouait pour lui. La nuit dernière, Turnbull avait bien failli avoir Laura Adderley. Une victime désignée. L'une des femmes du Chant des Sirènes. Cible prioritaire de Turnbull.

Après s'être frotté le menton, il étudia une carte de la région où figurait l'emplacement des crimes perpétrés par Turnbull. Tout y était consigné, de la position des véhicules et des corps aux lieux où il avait été vu, le plus récent étant le domicile de Laura Adderley. Sans oublier le vieux motel que gérait naguère Madeline Turnbull et le phare dont Justice avait fait son antre. Sur Whittier Island, rebaptisée « Œil du serpent » par les autochtones, le vieux phare à l'abandon était difficile d'accès hormis à marée basse. Deux adjoints de la brigade avaient effectué le trajet périlleux en bateau et

signalé que les lieux paraissaient inoccupés depuis des années. Uniques signes de vie : une meute de rats et une nuée de chauves-souris.

« L'endroit parfait pour célébrer Halloween, avait plaisanté l'un des adjoints, sauf qu'on ne peut pas y accéder. »

Stone ajouta une nouvelle marque à l'emplacement du Chant des Sirènes puis, d'une couleur distincte, les endroits fréquentés par Turnbull avant son arrestation. Lang avait épluché l'épais dossier sur le tueur fou, ce qui lui permit de consigner les points chauds de sa précédente série meurtrière.

Tout était concentré autour de la Colonie et de ses occupantes. Il réfléchit à Laura Adderley, une femme qui avait passé la première moitié de sa vie – les années formatrices – confinée au Chant des Sirènes avant d'être autorisée à sillonner le vaste monde.

Et de se voir quasiment contrainte d'y retourner à cause de ce cinglé.

Stone tambourina sur son bureau avec le feutre, les sourcils froncés tandis qu'il étudiait la carte. Il avait déjà été admis dans le saint des saints, et, de toute évidence, une nouvelle entrevue avec les recluses s'imposait.

Il consacra une demi-heure à la rédaction d'un rapport, puis se détourna de l'écran d'ordinateur et composa le numéro de chez lui sur son portable.

Il sourit en entendant Claire répondre.

— Hé inspecteur, qu'est-ce que tu fabriques ? Le dîner est déjà tout froid...

Il l'imagina installée au bureau aménagé dans une chambre d'amis, des lunettes de lecture perchées sur son petit nez, les cheveux sombres ramenés en semblant de chignon au sommet du crâne. Psy menue mais solide, elle avait tenu tête à des cinglés de première bourre – une appellation qu'elle détesterait voir appliquée à ses patients.

— Je ne marche pas, docteur. Tu travaillais tard ce soir, si je me souviens bien... Thérapie de groupe ?

— Bonne mémoire.

Quel bonheur de l'avoir au bout du fil ! Il se remémora leur première rencontre à Halo Valley, la façon dont l'entrevue avait tourné au vinaigre. Non sans raison, d'ailleurs. Contraint d'avoir affaire à elle à l'occasion d'une autre affaire, il avait eu maille à partir avec la psychiatre à propos du décès de la propre sœur de Stone, sombre histoire en lien avec la Colonie du Chant des Sirènes. Jamais il n'aurait cru alors craquer pour une psy mignonne, certes, mais dont il avait tout lieu de se méfier. Pourtant, au fil de l'enquête, il avait dû se rendre à l'évidence. Vivant ensemble depuis peu, ils comptaient même se marier d'ici à la fin de l'année.

— Tu rentres bientôt ?

Il contempla les dossiers étalés sur son bureau, son écran d'ordinateur et les clichés scintillants de scène de crime.

— Je serai à la maison dans une demi-heure.

— Vrai de vrai ?

Elle connaissait sa façon de travailler. Après un coup d'œil à sa montre, il corrigea en disant « Vingt minutes » puis saisit son blouson en saluant le sacré veinard qu'il était. Savvy Dunbar était elle aussi sur le départ ; ils se retrouvèrent près de la porte.

— Que dis-tu d'une virée au Chant des Sirènes dans la matinée ? dit-il en passant son blouson, puis en poussant la porte pour affronter l'extérieur.

— Belle idée.

— Ouais.

Il hocha la tête puis releva son col pour esquiver la morsure du froid nocturne. L'été tardait à venir sur cette section de la côte. En tout cas cette année.

— Voyons ce que Catherine, la gardienne des portes, a à nous dire.

— Tu t'en es rudement bien sorti avec elle, les fois précédentes, fit valoir Savvy.

— Mouais. M'est avis que la chance va tourner.

Dans le siège passager, Laura frissonna alors que Harrison venait se ranger dans l'allée qui bordait son petit bungalow. La maison était plongée dans l'obscurité. Pas la moindre lueur accueillante aux fenêtres, et seuls les phares de la Chevrolet éclairaient l'extérieur.

Malgré la présence de Harrison à ses côtés jusqu'au porche, elle avait les nerfs tendus à se rompre et le cœur battant lorsqu'elle s'escrima avec le trousseau de clés jusqu'à l'ouverture de la porte principale. Des images de la nuit précédente affluèrent dans son cerveau : Justice brandissant son couteau de boucher devant la fenêtre, ses pas lourds tandis qu'il la pourchassait dans la maison, le frottement de son doigt contre la peau de Laura.

Ses genoux faillirent la trahir.

Une fois entrée, elle alluma le plafonnier.

Tous les sens en alerte, sentant monter la chair de poule, elle progressa jusqu'à la cuisine où elle remarqua les éclats de verre qui jonchaient le sol et la vitre brisée de la porte arrière. Conformément aux propos de Stone, l'issue avait été condamnée avec des panneaux de contreplaqué.

— Le proprio va adorer, dit-elle en faisant crisser ses semelles sur le verre cassé. Quel foutoir... Je vérifie si tout est en ordre.

Une fois dans la chambre à coucher, elle se rappela la frayeur qui l'avait saisie la nuit dernière à l'idée qu'il puisse y avoir quelque chose ou quelqu'un au fond du placard. Dans la commode, elle piocha des sous-vêtements, un jean de rechange, quelques tee-shirts en prenant soin d'en prévoir un assez grand pour faire office de chemise de nuit. Elle fourra le tout dans le petit sac de voyage qu'elle conservait dans le placard.

Avant d'éteindre, elle contempla son lit et se demanda s'il lui serait un jour possible d'y redormir. Probablement pas.

Dans la salle de bains, elle dénicha un sac Ziploc où elle rangea un petit nécessaire de toilette, remisa la trousse improvisée dans son sac puis retourna à la cuisine : un genou à terre, Harrison manipulait la serrure de la porte.

— Elle fonctionne toujours, indiqua-t-il. Les dégâts sont peut-être moins importants qu'il n'y paraît.

— Possible, répondit-elle.

Mais elle ne se sentait plus chez elle. Certes, ses affaires étaient présentes : cafetière, casseroles, torchons à vaisselle, aromates poussant sur l'appui de la fenêtre, au-dessus de l'évier... mais après avoir été envahi par un dément, le bungalow autrefois confortable lui parut froid et vide. Sans âme.

Peut-être en était-il ainsi depuis toujours. Elle s'était peut-être fait un film depuis la séparation : le petit cottage était l'endroit où elle avait vécu avec Byron. De ce fait, il était difficile de s'y sentir vraiment chez elle. Et si le moment était venu de tourner la page ?

En voyant Harrison se redresser et épousseter son jean, Laura prit une décision : une fois Justice

sous les verrous et le terme échu, elle déménagerait.

Elle ignorait où et comment, mais cela constituerait un nouveau départ.

Pour elle.

Pour son enfant.

Après avoir dégluti avec peine, elle risqua un coup d'œil vers Harrison qui lui prit le sac de voyage des mains.

— Parée ?

— Oui.

Alors qu'elle s'était beaucoup confiée à lui, qu'il savait tout de son enfance, elle avait caché sa grossesse.

À tout le monde.

Sauf à Justice. *Lui* savait.

Son sang se figea en repensant à sa déclaration selon laquelle il pouvait sentir les femmes de la Colonie qui attendaient un enfant. Il y aurait eu de quoi rire... sauf qu'il faisait une fixation sur elle. Ce faisant, il avait perdu tout contrôle et s'était lancé dans une nouvelle série meurtrière ; désormais, le danger qui planait au-dessus d'elle et de son bébé s'étendait à toutes ses sœurs.

Elle était condamnée à tenter quelque chose. Tout le monde ne pouvait pas vivre éternellement dans la peur, et son bébé... son bébé devait survivre.

En refermant la porte derrière elle, Laura décréta qu'une confrontation avec Justice était inéluctable.

Harrison n'avait pas contacté sa sœur pour lui apprendre qu'il était de retour avec Laura. Après s'être rangé dans son allée, il décida de ne pas actionner la sonnette.

— Ohé là-dedans ? lança-t-il depuis l'extérieur comme il le faisait d'ordinaire, ce qui provoqua un petit cri de joie chez sa nièce.

Sur le point d'aller au lit, Didi fut ravie de les voir arriver et utilisa la présence de tonton Harry et de Laura pour couper au brossage de dents et à la cérémonie du coucher. Elle insista pour monter sur les épaules de Harrison, et après force gloussements et « Hue dada ! » il exigea que Laura lui lise deux histoires. Alors seulement, Kirsten revint à la charge et traîna une petite fille scandalisée jusqu'à sa chambre.

Seul Chico parut mécontent de l'arrivée des intrus ; réfugié derrière le rocking-chair, il gronda après Harrison.

— Oui, oui, je sais, dit le reporter au petit chien alors que son téléphone sonnait.

Constatant que l'appel émanait de Geena Cho, il préféra répondre à l'extérieur, sur le petit patio de Kirsten d'où l'on pouvait sentir et entendre l'océan distant de quelques pâtés de maisons. Il prit place sur un banc situé sous un gros flotteur en verre suspendu par un filet en macramé. L'éclairage du porche jouait sur le verre bleuté.

— Salut lâcheur, lança Geena d'une voix boudeuse.

— Désolé, s'excusa Harrison. Ça n'a pas marché, avec Alonzo ?

— Alonzo, répéta-t-elle, comme si la mémoire lui revenait soudain. Le barman. Euh, non. Carrément pas. (Elle hésita.) En fait, j'appelais pour te présenter mes excuses. Je crois que j'en ai fait un peu trop, hier soir.

— Rien qu'un petit peu.

— Si je me fie à la gueule de bois de ce matin, ça devait être plus qu'un petit peu. Beaucoup plus.

— Rien de méchant.

Il admira une chauve-souris qui passait à tire-d'aile juste au-dessus de la clôture.

— Heureusement que mon jour de congé tombait aujourd'hui... et merci d'avoir proposé de me payer le taxi.

— Pas de souci, je règle ça au plus vite.

— J'ai ouï-dire ce qui s'est passé avec Justice Turnbull, avança-t-elle prudemment. Sois prudent, d'accord ? Je ne veux pas qu'il t'arrive des misères...

— Promis.

Après quelques minutes de bavardage, ils raccrochèrent bons amis. En se relevant, il faillit se cogner dans l'œuvre d'art suspendue puis franchit la porte coulissante jusqu'à la salle à manger. Kirsten était en train de préparer des roulés au jambon et au fromage provenant du magasin, quelques fruits et du déca tandis que Laura disposait trois assiettes.

— La prochaine fois, je m'occupe du barbecue.

— En voilà une idée qu'elle est bonne, railla sa sœur.

Ses tentatives de grillades étaient légendaires : poulet cramé, hamburger cru, tous les ratés possibles y étaient passés.

Ils mangèrent en vitesse, tentèrent de se concentrer sur des programmes télé d'été et finirent par se décider à aller au lit dans la même configuration que la veille. Harrison comptait consulter ses e-mails avant de s'allonger sur le matelas gonflable et laisser le canapé à Laura, mais il sut par avance que la savoir si proche allait lui en faire baver.

— Ça t'ennuie que je prenne une douche ? demanda Laura à Kirsten.

— Bien sûr que non, répondit l'intéressée qui marchait déjà vers la salle de bains. Il y a des serviettes dans le meuble du couloir. Attends, je t'en sors une.

Harrison reporta son attention sur son article et entreprit de le lisser tandis que Laura gagnait la douche.

Avant qu'il en ait terminé, il entendit les canalisations gronder et l'eau couler. Arrivée de sa chambre, Kirsten apparut dans son dos et le saisit par le bras.

— Hé, fit-il, surpris, il faut que je termine ce truc, sans quoi ça ne paraîtra pas demain.

— Dur métier.

Elle l'attira jusqu'au minipatio, où le grondement sourd de l'océan parvint aux oreilles du reporter. Après avoir refermé la porte coulissante, elle leva les yeux vers lui.

— Désolé de m'imposer comme ça.

— Aucun problème, lui assura Kirsten. Vraiment. En tout cas pour moi. Ou pour Didi. Pour Chico, je suis moins sûre, mais il n'a pas voix au chapitre.

— Mais ?

— C'est à ton sujet, petit frère, dit-elle en le contemplant dans la faible clarté qui sourdait depuis la salle à manger par la porte coulissante.

— Je vais bien, merci.

Elle gloussa.

— Tu es conscient qu'elle est amoureuse de toi...

— Quoi ?

Il se tourna vers la maison.

— Dès que tu as le dos tourné, elle te regarde, et pas à la manière « qu'est-ce que c'est chouette d'avoir un bon copain ». Elle craque pour toi, Harrison, et pas qu'un peu, d'après moi. Je ne la range pas dans la catégorie des cœurs d'artichaut qui succombent tous les deux jours, et pas davantage dans celle des croqueuses de mecs. On a un peu parlé. D'après ce que j'ai compris, son mariage n'a pas été de la tarte.

Il s'en était douté lui-même.

— Son ex est un crétin fini.

— Très possible, mais vas-y en douceur, d'accord ? Évite de lui briser le cœur... J'ai le sentiment qu'elle a déjà assez de soucis comme ça. (Les tuyaux grondèrent, indiquant que Laura était en train de fermer les robinets.) Et puis il y a toute cette histoire avec la Colonie. Oui, j'ai fait quelques recherches sur Internet aujourd'hui. Alors... (Elle darda sur son frère un regard implorant.) Mollo, d'accord ?

— Mollo ? Je suis une vraie limace, Kirsten.

— Ça oui, tu es... quelque chose. Laura n'est pas la seule à tomber amoureuse, on dirait ? Bonne nuit, conclut-elle en réintégrant le bungalow.

Quelques instants plus tard, Harrison l'imita, fit grincer son siège en reprenant place à la table de cuisine et rouvrit son ordinateur. Une fois connecté au réseau sans fil de Kirsten, il procéda à quelques recherches sur la Colonie avant de consulter ses e-mails. Les vagues réponses fournies par Laura à propos de sa vie au Chant des Sirènes et des femmes qui y vivaient le tenaillaient. Il tenta d'en savoir plus sur « Marie », qui semblait avoir eu des filles de pères différents. Non seulement elle ne s'était apparemment pas montrée difficile, mais elle s'était débrouillée pour ne donner naissance qu'à des filles, même si Laura avait fait mention de plusieurs frères.

Étrange, quand même.

Et que penser de sa mort, ou de la fermeture des portes du Chant des Sirènes... En consultant ses notes prises lors de la lecture du recueil à l'Amicale des historiens, il se rendit compte qu'il ne possédait aucune réponse valable.

La lecture de ses e-mails ne lui apprit rien d'intéressant, et il refermait son portable quand Laura réapparut dans le salon. En train de s'essuyer les cheveux à l'aide d'une serviette, le visage exempt de tout maquillage, elle se dirigea vers le canapé. Vêtue d'un tee-shirt surdimensionné, elle offrit à Harrison une vue imprenable sur ses longues jambes, et ses bras relevés pour se frictionner le crâne relevaient ledit tee-shirt jusqu'à dévoiler deux ou trois centimètres de culotte rose.

Au prix d'un effort, il parvint à détourner les yeux mais l'image resta collée à sa rétine. Bon sang, qu'est-ce qu'elle était sexy... sans même en avoir conscience.

Une femme intéressante, fascinante.

Et bardée de secrets.

En levant les yeux, il vit qu'elle lui souriait ; un sourire timide, presque mélancolique.

— Ça va ? demanda-t-il en sentant naître une érection.

— Oui. Enfin je crois.

— Tu ne crains rien ici, dit-il dans un besoin irréprensible de la reconforter.

— Avec toi ?

Il grogna intérieurement. *Jamais de la vie*, songea-t-il sans l'énoncer à voix haute tandis qu'elle préparait son couchage puis se glissait sous la couverture. Du côté de Harrison, la station assise devenait chaque seconde plus inconfortable.

— Bien sûr, dit-il, taraudé par une question.

Comment diable allait-il faire pour rester tranquille toute la nuit alors qu'elle dormait à moins de un mètre cinquante ?



# Chapitre 35

Elle avait l'impression d'avoir dormi par tranches de cinq minutes maximum. Justice, ses sœurs et Harrison avaient fait la sarabande dans sa tête tout au long de la nuit. Alors qu'il ronflait en sourdine à moins d'un mètre du bord du canapé, elle s'interrogea sur l'effet que cela lui ferait de coucher avec lui soir après soir, de se lover dans ses bras, de se sentir en sécurité puis, en s'éveillant chaque matin au contact d'un corps chaud, de découvrir ses yeux ensommeillés, son sourire malicieux, et de refaire l'amour avec lui.

*Arrête avec tes fantasmes idiots*, se gronda-t-elle avant de glisser du canapé pour rallier la salle de bains en catimini. Une fois à l'intérieur, elle alluma la lumière et découvrit son reflet. Pâle, les cheveux en pétard, elle avait les yeux cernés en raison du manque de sommeil.

Bonjour la séductrice torride.

Victime d'un élancement dans l'abdomen, elle grimaça, s'installa sur les toilettes puis retourna au salon dès qu'elle se sentit un peu mieux.

Il n'y régnait pas une obscurité totale. Le jour naissant faisait entrer une lueur grisâtre à travers la fenêtre.

Harrison n'était pas au lit.

Son couchage était tout froissé, mais il manquait à l'appel.

Elle sentit une bouffée d'air frais et remarqua la porte-fenêtre entrouverte. Pieds et torse nus, seulement vêtu d'un jean taille basse, Harrison était au téléphone sur le patio. Alors que sa tignasse partait déjà dans tous les sens, il aggravait son cas en fourrageant dans ses cheveux tout en parlant à voix basse.

Les yeux rivés sur l'ouest, il tournait le dos à la baie vitrée du cottage. Laura resta un instant à le contempler, nota la peau tendue sur les muscles de ses larges épaules, la taille étroite qui disparaissait sous la ceinture de son Levi's fatigué.

Apercevant une bande plus claire à l'endroit où la peau n'avait pas bronzé, elle sentit son estomac se serrer sous le coup de l'émotion. Imagina son index descendre dans le sillon de sa colonne vertébrale, puis ses lèvres humides suivre le même itinéraire...

*Stop !*

La tête penchée sur le portable, il susurra quelque chose alors qu'elle franchissait le seuil.

— Ça roule. À plus, dit-il en tournant les talons.

Leurs regards se croisèrent juste avant qu'il raccroche. Un court instant, la mine de Harrison resta sombre et prudente. Sexy en diable, torse nu, les muscles durs sous une pilosité anthracite, les tablettes de chocolat saillantes, le dernier bouton du pantalon dégrafé.

Mâle au possible.

Comme s'il lisait dans ses pensées, il sourit à pleines dents, faisant apparaître une barre blanche sur un maxillaire noir de barbe.

— Un appel important ? dit-elle, la gorge aussi sèche que le Sahara.

— Hon-hon. Je vérifiais que l'article sur nos petits brigands était bien arrivé.

— Et... ?

— Tout roule. (Il glissa le téléphone dans sa poche.) Et toi, pourquoi es-tu réveillée dès l'aube ?

— Je n’arrivais pas à dormir. Trop de pensées parasites.

Il arqua un sourcil noir.

— Je pourrais faire du café... ou...

Ses prunelles pétillaient dans le demi-jour.

— Ou ?

À la surprise de Laura, il la saisit par la taille, ce qui comprima son tee-shirt, puis appuya son front contre le sien.

— Ma foi... il est encore tôt. On pourrait retourner au lit.

— Au matelas gonflable et au canapé, lui rappela-t-elle.

Il partit d’un rire léger, et elle sentit son souffle chaud sur le visage.

— Pas l’idéal, convint-il en venant lui effleurer le bout du nez.

— Sans parler de Didi et Kirsten, ajouta-t-elle, le souffle court. Elles vont se lever d’ici peu.

— Je suis capable d’être incroyablement rapide.

Elle sourit.

— Voilà ce qu’une femme aime entendre...

— Les préliminaires, c’est très surfait, gloussa-t-il.

Ce disant, il fit remonter ses mains le long des bras de Laura ; il n’eut pas besoin de préciser qu’il s’agissait d’une boutade, et que leurs ébats pourraient durer des heures.

Le sang de Laura se mit à bouillir.

Et là, il l’embrassa pour de bon. Après l’avoir attirée à lui, il pressa ses lèvres contre les siennes. Chaudes et souples, elles promettaient des plaisirs sensuels qui lui firent tourner la tête et suscitèrent des images de peau moite, brûlante de désir. Elle songea aux endroits où il allait la toucher, aux diverses manières dont elle lui rendrait la politesse.

Les yeux clos, elle se laissa aller et vint se lover tout contre lui, sentit la chaleur de son torse traverser l’étoffe du tee-shirt.

*Ne fais pas ça, l’avertit sa conscience. C’est dangereux, Laura. Tu sais très bien qu’émotionnellement parlant tu navigues déjà en eaux troubles...*

Mais c’était plus fort qu’elle, il lui fallait s’abandonner dans ses bras. Son odeur d’homme l’enivrait. D’une main, il jouait dans ses cheveux ; de l’autre, il l’enlaçait avec force.

Elle répondit en ouvrant la bouche, sentit sa langue s’insinuer avec dextérité. La poitrine tendue, les tétons dressés, elle se sentit inondée de désir.

— Lorelei, murmura-t-il.

Elle poussa un petit gémissement, sentit ses genoux fléchir. La seconde suivante, elle quittait le sol pour être portée jusque dans le salon.

— Maman ?

La voix de Didi fit l’effet d’une douche froide.

Harrison se figea.

Laura toucha terre maladroitement, rajusta son tee-shirt et se tourna vers la cuisine. À peine avait-elle empoigné la verseuse de la cafetière et actionné le robinet qu’un menu trottement retentissait dans le couloir.

Didi apparut trois secondes plus tard, sa couverture en remorque, Chico sur les talons. Le roquet leva les yeux vers Harrison, fit une grimace rigolote puis fila à l’extérieur.

— Salut petite ! lança Harrison en prenant la gamine dans ses bras. Un bisou pour ton tonton

préféré ?

— Non ! dit-elle en faisant les gros yeux.

Sans transition, il lui claqua un baiser mouillé sur le bras. Sa mauvaise humeur envolée, Didi se mit à glousser.

— C'est quoi, ce cirque ? grogna Kirsten qui sortit de sa chambre pour jeter un coup d'œil à la pendule de la cuisine. Il est à peine 6 heures...

— Je croyais que les gens qui travaillent dans une pâtisserie se levaient à 2 heures du mat', fit valoir Harrison.

— Dans le temps, peut-être, marmonna-t-elle avant de bâiller et d'étirer un bras à la verticale. Le café en est où ?

— Il se prépare.

Le feu aux joues, Laura se tourna vers la paroi pour verser l'eau dans la cafetière. Déjà, Kirsten fourrageait dans un placard situé près de l'évier. Nantie d'un filtre, elle l'inséra dans la machine puis plaça une mesure de café en grains dans le moulin électrique qui trônait sur le plan de travail. Un bouton plus tard, le moulin entra en action. Une fois le café moulu tassé dans le filtre, elle enclencha la machine ; en moins d'une minute, le noir breuvage commença à goutter dans la verseuse en verre.

— Aux fourneaux, maintenant, dit-elle en récupérant sa fille dans les bras de Harrison. (Alors que l'arôme du café fraîchement moulu envahissait la pièce, Chico réintégra le salon et Kirsten referma derrière lui.) Qu'en dis-tu ? lança-t-elle à sa fille. Qu'est-ce qui te ferait envie ?

— Des pancakes ! éclata gaiement Didi.

— Quelle surprise ! Va t'habiller pendant que j'en prépare une fournée. (Elle se tourna vers son frère, puis son regard se porta sur Laura.) Pour nous tous.

En voyant Didi démarrer comme un boulet de canon, Kirsten eut un sourire de nostalgie.

— Ah, si seulement j'avais son énergie, dit-elle avant de reluquer son frangin par en dessous. Et ta foutue passion.

Laura rougit, mais Kirsten balaya toute protestation d'un revers de main.

— Méfie-toi, c'est tout, la prévint-elle.

Après avoir déniché trois tasses dans le placard, elle les posa sur le plan de travail près de la cafetière dont le verseur s'emplissait peu à peu.

— Mon frère est un type épatant, mais son problème, c'est qu'il se croit obligé de veiller sur tout son entourage.

— C'est un problème, ça ? s'étonna Harrison.

— Surtout quand on ne se rend même pas compte que c'en est un, confirma Kirsten.

Savvy Dunbar passa devant le motel où vivait naguère Madeline Turnbull avant la sauvage agression de Justice qui l'avait envoyée en maison de retraite médicalisée. L'établissement partait à vau-l'eau : les bungalows individuels s'effondraient sur eux-mêmes, les porches s'affaissaient, la clôture avait quasiment disparu sur cette falaise dominant l'océan. Le terrain devait valoir une fortune ; la ruine, quant à elle, pas un sou.

Elle stationna sur une aire qui avait dû être gravillonnée. Les herbes folles avaient quasiment fait disparaître le marquage, et son véhicule de patrouille tangua au gré des nids-de-poule. Aucune autre voiture de police n'était dans les parages ; les sites à surveiller étaient légion, le budget limité, une

présence en continu tout à fait inenvisageable.

Après un examen des lieux et un rapide coup d'œil par les rares fenêtres non condamnées, elle regagna la voie rapide jusqu'à l'embranchement qui permettait d'accéder à un point de vue sur le phare squatté par Justice avant son incarcération. À l'abandon depuis maintes années, il n'avait connu depuis lors qu'un seul occupant : l'assassin. Désormais, depuis le rivage, il paraissait à nouveau déserté. Une tour grise, solitaire, sur un îlot rocheux frangé d'écume, dernier vestige d'une époque révolue qui voyait les clippers menacer d'être drossés contre les récifs.

— Où es-tu, misérable salopard ? lança-t-elle aux bourrasques chargées d'une odeur d'océan qui venaient lui soulever les cheveux et lui gifler la figure.

Elle était vannée, comme l'était tout le personnel du BSCT ces derniers temps. Avec leur surcharge de travail, la brigade n'avait plus de gaz.

Et, malgré ces efforts, Justice Turnbull courait toujours.

Par quelque moyen que ce soit, elle et les autres devaient l'épingler.

Avant qu'il se remette à tuer.

Le soleil était haut dans le ciel quand Laura se retrouva enfin devant le portail du Chant des Sirènes. Le cœur battant, les nerfs tendus à se rompre. Adossé à sa voiture, Harrison gardait un œil sur les environs immédiats.

— Tu es sûre de ton fait ? lui demanda-t-il.

— Je ne suis sûre de rien, admit-elle avec un sourire forcé.

*Je n'étais même pas sûre de vouloir passer la nuit chez ta sœur, avec toi qui me contempnis depuis le matelas... sans parler de ce baiser...*

Elle s'éclaircit la voix, s'arracha à la contemplation de son chevalier servant.

— Mais c'est ici que tout a commencé, expliqua-t-elle.

Elle était décidée à ne pas laisser Justice lui dicter son existence. Depuis près d'une semaine, elle passait son temps à l'esquiver, à le craindre, à le contacter puis à le fuir.

C'en était fini.

Elle ne supportait plus d'être ainsi terrorisée, et c'était injuste envers toutes celles qui vivaient à l'intérieur. Après le petit déjeuner, elle avait demandé à Harrison de la conduire ici. Il n'avait pas discuté, insistant seulement pour évaluer les dégâts infligés à sa maison avant de gagner le Chant des Sirènes.

Aucun n'avait fait mention du baiser échangé ou de ce qui aurait pu se passer sans l'arrivée en fanfare de Didi. Selon Laura, c'était aussi bien ainsi. Il n'était pas question de nier ce baiser et sa réaction vis-à-vis de Harrison ; simplement, elle n'avait pas trop envie d'y réfléchir.

Pour l'instant.

À son petit bungalow, elle avait déniché le nom d'un vitrier affirmant qu'il passerait remplacer le carreau cassé dans la journée, et qui s'estimait en mesure de remettre la serrure en place. Laura avait ensuite laissé un message sur la boîte vocale de son propriétaire ; puis ils avaient avalé les derniers kilomètres jusqu'au chalet, et voici qu'elle se trouvait d'un côté du portail, à se demander quelles réponses l'attendaient à l'intérieur.

— C'est maintenant ou jamais, décréta-t-elle.

En l'absence de sonnette pour se signaler aux habitantes, elle empoigna les épais barreaux de fer forgé et secoua le vantail et sa chaîne, prête à lancer : « Catherine ! Catherine ! »

Avant même que l'appel sorte de son gosier, Isadora apparut sur le seuil. Dans un froufrou de robe longue, elle courut presque jusqu'au portail via l'allée empierrée.

— Lorelei ! murmura-t-elle, visiblement émue, tout en déverrouillant la chaîne avant de tirer fort sur le vantail.

Le portail pivota dans un grincement ; elle se jeta alors dans les bras d'une Laura surprise par cette brusque effusion.

— On a appris ce qui est arrivé, dit Isadora, la gorge serrée. J'étais tellement inquiète... tellement... oh, Seigneur.

Elle tremblait sous le couvert végétal, alors que la lumière d'un soleil pâle mouchetait le sol à travers le feuillage. Un sol encore détrempé qui dégageait une odeur d'humus, tandis que l'air marin charriait des senteurs de sel, nullement arrêté par la vieille haie qui ceignait la propriété.

— Je vais bien, dit Laura. Vraiment, Isadora, pas la peine de t'inquiéter.

— C'est plus fort que moi. Il est fou !

Prenant soudain conscience qu'elles n'étaient pas seules, Isadora regarda par-dessus l'épaule de Laura et épia Harrison toujours adossé à sa voiture.

— Oh... Désolée.

— Harrison fait son possible pour m'aider.

Isadora secoua la tête.

— Personne ne peut l'arrêter.

Son regard soupçonneux se figea sur l'individu qui s'avavançait vers elle et lui tendit la main.

— Harrison Frost.

Non sans réticence, Isadora accepta la main tendue.

— Le reporter.

— Exact.

— Mais pas seulement, clama Isadora qui, après avoir laissé retomber sa main, fronça ses sourcils blonds d'un air songeur. Serait-ce celui dont Cassandra a parlé ? Le chercheur de vé...

Elle s'arrêta dans son élan en remarquant les gros yeux que lui faisait Laura. Isadora était présente au moment où Cassandra avait énoncé sa prédiction. Comme elle était également au courant de sa grossesse, Laura l'implora silencieusement de garder le silence.

— Il faut que je voie Catherine, insista Laura en même temps qu'un léger crissement de pneus et un ronronnement de moteur se faisaient entendre dans le chemin.

— Justice ! s'exclama Isadora après avoir levé les yeux.

Harrison et Laura se raidirent, tournés vers le sentier.

— Rentre, ordonna Isadora. Dépêche-toi ! Vous aussi ! lança-t-elle à Harrison.

Déjà, elle franchissait le seuil, résolue à refermer le portail, quand apparut au détour d'un bosquet le museau d'une Jeep. Au volant, Laura aperçut un individu de haute stature. Le cheveu noir et le visage fermé, il arborait une ombre de barbe sur un maxillaire carré.

Pas Justice.

Une femme occupait le siège passager. Elle aussi paraissait soucieuse, et, avant même l'arrêt de la Jeep et l'ouverture de la portière, Laura sut qui elle était. Cette femme lui était apparentée, sœur ou demi-sœur. Fascinée, elle remarqua les grands yeux noisette de la nouvelle arrivante. La chevelure blonde striée de mèches. Le menton pointu, résolu. Enfin, cette ressemblance indéfinissable dans le maintien.

Le portail se refermait en couinant quand Isadora s'arrêta dans son geste.

— Becca ? murmura-t-elle, les yeux exorbités, tandis que Catherine, sortie du chalet, se tenait sur le porche.

— Isadora ? lança la gardienne des lieux.

— Qui est Becca ? demanda Harrison.

— L'une de mes sœurs, lui répondit Laura.

À son tour, le conducteur de la Jeep sortit du véhicule et en fit le tour. Sans jamais avoir rencontré Becca, Laura l'avait identifiée dans l'instant : elle avait lu le compte-rendu sur Becca Sutcliff et Hudson Walker deux ans plus tôt, à l'occasion du précédent massacre perpétré par Justice.

Adoptée par une famille extérieure au Chant des Sirènes avant que Catherine boucle les lieux à jamais, Becca n'avait jamais vécu au sein de la Colonie, et si Catherine n'avait pas davantage parlé d'elle, les sœurs avaient bavardé entre elles à propos de celles qui avaient grandi « au-dehors ». Malgré l'adoption, Justice avait retrouvé Becca qui avait bien failli faire les frais de sa rage meurtrière.

Alors que les rayons du soleil perçaient les hautes ramures des sapins, Becca leva la main et se fendit d'un sourire embarrassé, l'inquiétude visible dans ses yeux noisette. Son compagnon, très certainement Hudson Walker, ouvrit la portière arrière de la Jeep pour permettre à Becca de se pencher dans l'habitacle. Quand elle se redressa, elle étreignait une petite fille aux cheveux bouclés d'environ deux ans, tout juste libérée de son siège bébé.

*Il les suit à la trace quand elles sont enceintes.*

L'affirmation terrifiante de Justice fusa dans l'esprit de Laura ; elle ressentit une peur nouvelle, glaçante. Becca était-elle enceinte de cette petite fille aux cheveux noirs au moment où Justice s'était lancé à ses trousses ? Était-ce pour cette raison qu'elle était alors sa cible principale ?

Les veines de Laura charriaient des glaçons tandis qu'elle contemplait la gamine. Pâle. Blafarde. Apathique. Seigneur...

Son enfant dans les bras, Becca croisa le regard de Laura et se figea comme une statue.

— C'est toi Lorelei, devina-t-elle. Celle qu'il pourchasse.

— Tu es au courant ?

Elle hésita, sembla encline à débiter un mensonge puis finit par hocher la tête.

— J'ai des visions, admit-elle prudemment. Je l'ai vu te poursuivre... Lorelei...

— C'est quoi, ce délire ? lui demanda Harrison.

— Nous possédons chacune un « don », répondit Becca. Lorelei ne vous a rien expliqué ?

— C'est-à-dire... si, mais..., bredouilla-t-il, abasourdi.

— Elle n'est pas la seule, énonça la jeune mère avant de reprendre son avancée.

— Isadora ! cria Catherine. (Épiant le groupe amassé devant le portail, elle se raidit et devint livide.) Nom d'une pipe !

Jupon relevé bien haut, elle descendit du porche et marcha d'un pas déterminé vers la petite troupe dans un froissement d'étoffe beige clair, les cheveux gris ramenés en chignon serré sur la nuque.

— Que signifie ? lança-t-elle, les traits déformés par l'anxiété.

À la faveur d'un coup d'œil au chalet, Laura aperçut deux de ses sœurs à la fenêtre : Ravinia et Cassandra. Lillibeth, quant à elle, avait sorti sa chaise roulante sur le porche, visage tourné vers le portail.

Prisonnière.

De son fauteuil.

Du Chant des Sirènes.

Du destin.

Catherine déboula en trombe.

— Que fais-tu ici ? lança-t-elle à Becca, le visage ravagé par l'angoisse. Tu ne sais pas qu'il est dans la nature ? Ne t'ai-je pas avertie de ne jamais revenir ? Des risques encourus ?

— Nous ne pouvions plus attendre, répondit l'intéressée en soutenant le regard de la matriarche, sa fille étreinte dans un geste protecteur.

— C'est plus dangereux que jamais, protesta Catherine.

Becca secoua la tête.

— Vous me barrez la route depuis assez longtemps. Je me fiche pas mal de vos secrets. (Catherine voulut rétorquer quelque chose, mais Becca n'en avait pas terminé.) Il y a déjà eu trop de victimes, Catherine. Trop des nôtres, et trop de l'extérieur. Il faut que cela cesse ! éclata-t-elle, tremblante, au bord des larmes. Et maintenant... maintenant, j'ai Rachel, conclut-elle en fermant les yeux tandis que l'enfant se débattait dans ses bras.

Catherine contempla la petite fille ; sa physionomie s'adoucit.

— Je sais que vous faites tout pour nous protéger, mais il faut se rendre à l'évidence, ça ne marche pas ! poursuivit Becca qui, visiblement ressaisie, avait séché ses larmes et posait un regard noir sur son aînée. Chaque fois que je viens ici en quête de réponses, vous faites la sourde oreille. Vous me chassez d'ici ! (Le sentiment d'injustice la faisait grimper dans les aigus.) Désormais... ma fille est à nouveau menacée.

Accrochée à son enfant, elle supplia à voix basse :

— Laissez-moi entrer, Catherine. J'ai besoin de parler. On a *toutes* besoin de parler.

— Je ne pense pas...

— Ça suffit ! gronda le compagnon de Becca.

Des éclairs bleutés dans le regard, il s'avança. Dominant la matriarche du haut de son bon mètre quatre-vingt-cinq, il était lui aussi secoué par l'émotion, la douleur se lisait dans ses iris.

Catherine hésita, reporta son attention sur l'enfant amorphe.

— Entendu, dit-elle à Becca. Mais sans les hommes. Prends ton enfant avec toi. Allez, au trot. (Elle se tourna vers Laura.) Toi aussi. Les garçons, ordonna-t-elle à Hudson et Harrison en leur barrant la route, restez ici. Cette affaire ne regarde que nous.

Là-dessus, après avoir bouclé le portail, Isadora et Catherine conduisirent Laura, Becca et Rachel sur le territoire du Chant des Sirènes où attendaient les autres.

— Fait chier ! glapit Harrison.

Il fit mine de se ruer sur la grille, mais Hudson le retint d'une main ferme par le creux du coude.

— Pas question de laisser Laura à...

— Laisse filer, conseilla Hudson.

— De la merde, oui.

— On attend ici, lança Hudson à Catherine, les lèvres pincées. S'il y a du grabuge, on vous fait signe.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? voulut savoir Harrison.

— Attendons de voir ce qu'elles peuvent faire pour ma fille, expliqua le cow-boy. Ça ne me pose aucun problème d'attendre à la grille au cas où ce fumier aurait l'idée de se pointer.

Catherine adressa un bref hochement de tête à Hudson et parut subitement vieillie de dix ans. Rachel dans les bras, Becca remonta l'allée à pas vifs, et Laura s'interrogea sur l'ampleur de son désarroi pour conduire son enfant ici alors que Justice rôdait dans les parages. À l'affût. Embusqué. Soufflant la mort sur chacune d'elles.

Tout en glissant la clé dans un repli secret de son giron, Catherine les guida le long de l'allée en gardant un œil sur le portail, comme si elle s'attendait à voir Satan débouler sur le chemin à la tête de ses légions infernales.

Une fois à l'intérieur, les présentations furent vite expédiées. Becca vit ses sœurs pour la toute première fois. Elle expliqua que l'homme qui l'accompagnait était bien son mari, Hudson Walker. Les femmes qui l'accueillirent se présentèrent tour à tour : Isadora, Cassandre, Ravinia, Ophélie et Lillibeth, toutes blondes ou blond cendré, toutes les yeux bleus, toutes curieuses. Il y en avait d'autres qui, comme Laura et Becca, n'avaient pas passé toute leur vie au chalet ; certaines mortes, d'autres disparues, elles formaient une assemblée spectrale comme imprégnée dans les lambris sans âge.

Cette fois, Catherine ne donna pas l'ordre aux plus jeunes de gagner l'étage et conduisit les invitées dans le vaste salon, loin du hall d'entrée et de la salle à manger. La pièce était dominée par une cheminée de pierre dont le conduit s'élevait jusqu'au balcon intérieur haut perché. Les cendres froides de l'âtre laissaient flotter une odeur âcre. Ancien, le mobilier était un fatras accumulé au fil du siècle précédent. On y trouvait de tout, du canapé victorien au sofa racé des années cinquante.

Catherine ferma les lourds rideaux et fit signe à l'assemblée de prendre place dans les fauteuils, banquettes et méridiennes qui peuplaient la pièce. Elle alluma quelques vieilles lampes Tiffany qui dispensèrent une clarté diffuse et colorée, puis se campa non loin de l'âtre. Lillibeth resta près du chambranle et Ophélie, que Laura n'avait pas vue lors de sa dernière visite, prit un siège à côté de la cheminée. Les yeux arrondis par la peur, elle se frottait constamment les avant-bras, comme gelée de l'intérieur.

Les yeux de Catherine se posèrent sur la gamine qu'étreignait Becca. Si Rachel avait les cheveux plus sombres que sa mère, ses yeux étaient d'un vert soutenu et sa peau avait la blancheur de la porcelaine. Son expression s'adoucit.

— Tu t'inquiètes parce que Rachel est agitée et fiévreuse, devina-t-elle, bien qu'il n'y ait aucune explication médicale à son état.

Becca opina, surprise et pleine d'espoir.

— Tout allait bien pendant les quinze premiers mois, et puis... quelque chose s'est produit. Désormais, elle ne dort plus de la nuit. La journée, je la trouve parfois les yeux dans le vague. Elle est... chaude au toucher...

D'un geste tendre, elle rangea une mèche de cheveux qui barrait la joue rebondie de Rachel.

— Et tu la soupçonnes d'être comme toi. Ou comme l'une de tes sœurs, susurra Catherine.

Les larmes aux yeux, Becca hocha une nouvelle fois la tête.

— Oui.

— Serait-ce si terrible ?

— Tout ce que je veux, c'est le bonheur et la sécurité de ma fille, dit Becca. Si elle est différente, ce sera plus compliqué. Je ne suis pas sûre que Hudson comprenne, mais, par-dessus tout, ce que je veux savoir, ce qu'on veut savoir tous les deux, c'est qu'elle va bien.

— Évidemment, répondit Catherine d'une voix étrangement douce. Elle possède le don, c'est tout. (Elle eut un sourire empreint de nostalgie.) Tout va bien se passer.



— J'ai besoin d'en savoir plus, insista Becca.

Tenant toujours Rachel, elle prit place dans un canapé au piétement en griffe qui paraissait accuser un bon siècle d'existence.

— Vous avez fait tout votre possible pour éviter que les secrets sortent d'ici, mais maintenant... à cause de Rachel, il me faut tout savoir.

— Il vaut mieux que tu ne saches rien.

— J'ai des questions en suspens, et elle en aura à son tour.

Catherine soupira.

— J'ai peur... j'ai peur qu'*il* la trouve. (En entendant se briser la voix de Becca, Laura eut un pincement au cœur.) Il faut que je sache ce qu'est devenue ma mère. Comment Marie est-elle morte ? J'ignore jusqu'au nom de mon père...

Becca leva les yeux vers ces jeunes femmes qui étaient ses sœurs, et ces dernières, Laura comprise, se tournèrent vers Catherine en espérant la voir répondre.

— Harrison... l'autre homme qui attend à l'extérieur... a lu le recueil qu'un certain Herman Smythe aurait écrit, intervint Laura.

— Moi aussi, fit Becca en hochant la tête. Mais il manque tellement d'informations dans ces pages...

N'y tenant plus, Catherine marcha jusqu'à la fenêtre, écarta les rideaux et contempla le paysage.

— Je redoute ce jour depuis longtemps. Si j'ai gardé tous ces secrets au sein du Chant des Sirènes, c'est uniquement pour vous protéger, et puis je n'ai pas réponse à tout. Le temps file et je ne connais même pas la vérité pleine et entière. Ma seule certitude, c'est que vous êtes toutes de la même mère. Marie, ma sœur. Vous le savez. Elle... avait... les mœurs légères. (Ses lèvres se pincèrent.) Et n'avait peut-être pas... toute sa tête. J'ignore qui sont vos pères. J'en suis désolée. Marie devait le savoir, mais elle n'aimait pas les hommes : elle se servait d'eux.

Catherine regardait toujours par l'étroite séparation entre les rideaux, mais Laura la soupçonna de ne rien voir du panorama extérieur ou du mur d'enceinte qui ceignait la propriété. Elle devait contempler un point situé à mi-distance, une chose qu'elle seule pouvait voir... des images d'un passé révolu.

— Elle est morte peu après la naissance de la plus jeune d'entre vous. Marie marchait le long de la falaise, comme elle le faisait souvent. Elle aura fait un faux pas, ce qui lui a valu une chute de six mètres. Une distance insuffisante pour la tuer... Hélas, sa tête a porté sur une racine ou un rocher. Le temps qu'on réalise qu'elle était longue à revenir, qu'elle manquait à l'appel, il était déjà tard, il faisait sombre. Quand on l'a retrouvée, c'était fini. Elle était morte.

Un ange passa, le temps pour l'assemblée de digérer cette révélation. Puis Becca déclara :

— Je n'ai trouvé ni avis ni certificat de décès...

— Parce qu'il n'y en a pas eu. Nous l'avons inhumée au cimetière familial, ici même, au Chant des Sirènes, auprès des générations précédentes.

— C'est probablement illégal, énonça platement Becca.

Catherine haussa les épaules. Il était rare de la voir se soucier de ce qui pouvait être légal ou non aux yeux du monde extérieur.

— Il faut cesser de fouiller le passé en quête de réponses, de flairer les vieux scandales. (Elle dévisagea Becca.) Rien de bon n'en sortira.

Laura se rappelait la sépulture de Marie. Elle s'y était rendue étant enfant : une pierre tombale

grise, couverte de mousse et de lichen, signalant la dernière demeure de celle qui lui avait donné le jour, une femme dont elle conservait fort peu de souvenirs.

— J'aimerais voir ce cimetière, dit Becca, mais Catherine referma les rideaux avec soin et secoua la tête.

— Pour l'heure, restons concentrées sur notre propre sécurité, faisons en sorte que Justice soit repris. Le connaissant depuis la petite enfance, je mesure certainement mieux que n'importe lequel de ses médecins à quel point c'est un malade, un tordu. (Elle titilla l'ourlet du rideau du bout des ongles.) Rebecca, libre à toi de séjourner ici avec ta fille. Pareil pour toi, Lorelei. Il se doutera que vous êtes à l'intérieur, mais cet endroit est une vraie forteresse.

— Il n'existe aucune forteresse inviolable, fit valoir Laura. Et qu'allons-nous faire ? Attendre sagement ? Espérer qu'il soit cueilli par les autorités ?

— Que faire d'autre ? rétorqua la matriarche, les yeux braqués sur Laura.

Celle-ci frissonna intérieurement à l'idée que Catherine la soupçonne, non contente de percevoir les délires de Justice, d'être capable de le contacter, de le provoquer, de le faire sortir du bois.

— Aucune idée...

— Pas question de me terroriser ici, protesta Becca.

— Personne ne t'a demandé de venir, Becca. C'est toi qui as insisté, lui rappela Catherine.

— Il fallait que je vienne. Pas seulement à cause de Rachel, mais aussi... pour Justice et toute cette histoire. J'ai à nouveau eu des visions, et, dans celles-ci, c'est Lorelei qu'il prend pour cible.

Becca posa un regard coupable sur Laura.

— Ensuite, j'ai appris qu'il t'avait agressée et... j'aurais dû venir plus tôt. (Elle resserra son étreinte sur sa fille.) Mais j'avais tellement peur pour Rachel...

— Tout va s'arranger, dit Laura.

Elle eut un accès de claustrophobie, comme si elles étaient toutes entassées dans quelque abri dans l'attente d'un ouragan dévastateur. Et sut alors qu'elle ne pouvait pas rester assise à patienter sagement.

Fallait-il avouer à Catherine qu'elle pouvait « parler » à Justice ? Qu'il était possible de l'attirer dans un piège quelconque ? Catherine et ses sœurs y croiraient peut-être ; les hommes du shérif, certainement pas.

Elle avança jusqu'au canapé où était assise Becca et posa une main sur le front de la petite Rachel. Il était un peu chaud, peut-être, mais aussi lisse que de la soie.

— Je suis infirmière, dit-elle. Si je peux faire quoi que ce soit...

Becca sourit.

— Dis-moi simplement qu'elle ne risque rien.

— Bien entendu, répondit Laura.

Pour autant, l'une et l'autre savaient pertinemment que, tant que vivrait Justice Turnbull, il s'agissait d'un pieux mensonge.

# Chapitre 36

*Si près.*

*J'étais si près...*

*Je sens encore le couteau dans ma paume alors que je la poursuis dans la nuit. J'ai des élancements dans la main à l'endroit où elle m'a poignardé ; sans oublier la brûlure des estafilades quand j'ai brisé la vitre de sa porte de cuisine.*

*Comment ai-je pu la laisser filer alors que j'étais si près du but... ?*

*Tout ça à cause de l'homme qui l'accompagnait ; pas son mari, le reporter ! Je l'ai perçu dans les pensées de Lorelei, celui qu'elle considère comme le « chercheur de vérité ». Ce fut un jeu d'enfant de l'identifier, d'apprendre où il travaille, où il habite... grâce aux ordinateurs de la bibliothèque.*

*D'emblée, j'ai bien cru me faire percer à jour. Heureusement, l'accoutrement que je porte et la myopie de la bibliothécaire m'ont permis de passer inaperçu.*

*Mais mon incapacité à tuer Lorelei et le bâtard qui croît en elle constitue un affront que je suis tenu de relever.*

*Son odeur est omniprésente. Une puanteur qui me brûle les fosses nasales, creuse un sillon dans mon âme. Leur effectif vient d'augmenter... Celle qui s'en était tirée... Becca... est de retour avec sa marmaille. Je sens sa présence, et je sais qu'elle est effrayée.*

*Parfait. C'est parfait. Elles aussi doivent être anéanties...*

*Il m'a fallu de longues heures pour rallier le magasin d'appâts et le trou à rats qui me tient lieu de logis, mais j'y suis. De retour aux affaires. Et il y a un véhicule que je peux « emprunter » : jamais utilisé, garé près de la rampe de mise à l'eau, il appartient à ce vieux fou bigleux de Carter... Il est rangé loin des veilleuses... Il me suffit d'attendre la nuit tombée...*

*La migraine s'acharne et j'ai l'estomac qui gronde, venant me rappeler que je n'ai rien avalé depuis des heures. L'argent déniché dans le portefeuille de Cosmo et le blouson du chauffeur de fourgon est presque épuisé... Il va m'en falloir davantage.*

*Mon esprit revient à ce reporter. Il souhaite forniquer avec Lorelei. Mes poings se crispent. Forniquer avec cette sorcière déjà ensemencée !*

*Je dois la tuer... les tuer toutes...*

*Mes pensées sont éparées... elles se désagrègent, il me faut les attrouper, les réunir. Je prends une profonde inspiration mais ici, terré dans cette pièce immonde au-dessus du magasin d'appâts, je me sens confiné et faible... Ma main trouve le couteau de boucher, son couteau, mes doigts courent le long du manche soyeux.*

*Je les visualise mentalement, les catins de Satan, assemblées à comploter, manigancer, s'imaginer qu'elles peuvent se montrer plus malignes que moi...*

*Les images défilent.*

*Cheveux cendrés...*

*Prunelles bleu acier...*

*Petits mentons pointus...*

*Lèvres en bouton de rose qui se retroussent sur des dents minuscules, effilées comme des*

*aiguilles... des crocs de chat...*

*Comme toujours, elles profèrent à mon encontre railleries infantiles et insultes affûtées comme autant de rasoirs :*

*« Bâtard ! » dit l'une d'elles avec un gloussement haut perché.*

*« Idiot congénital ! » caquette une autre, une étincelle de ravissement dans ses yeux bleus, si bleus. Elle se sent malicieuse et tellement supérieure...*

*« Crétin ! » ajoute une troisième, manière de gazouiller son intelligence.*

*« Enfant échangé ! » s'exclament-elles à l'unisson. Le cri collectif résonne dans mon crâne, amplifié par leur éclat de rire maléfique. « Enfant échangé ! Enfant échangé ! » Cette gouaille mauvaise suscite chez elles un torrent de ricanements blessants, et je fuis, toujours plus vite, loin d'elles au fil du rivage, vers les cabanons... et le phare au-delà...*

*Le cri d'une mouette me ramène au temps présent, à ce semblant de chambre qui empeste le poisson et le gasoil. Mes mains étreignent les replis crasseux du blouson volé sur lequel je suis couché. Tourné vers la haute fenêtre couverte de toiles d'araignée, j'aperçois une mouette qui tournoie dans l'azur du ciel.*

*Il est temps d'en finir.*

*Une bonne fois pour toutes.*

*— Les petites sssœurs, sifflé-je.*

*L'effort est insuffisant ; la parole vient me rebondir dans la tête. Lorelei a érigé un mur pour m'empêcher de l'atteindre, tout comme Catherine autour du Chant des Sirènes...*

*Mais je passerai à travers. J'ai un plan...*

*Je dois regagner l'océan.*

*Sentir la caresse de l'air chargé de sel, entendre le rugissement des flots qui se fracassent contre le rivage de mon cœur.*

*Alors, je serai rétabli.*

*Fort.*

*Et je tuerai.*

*La perspective me galvanise, l'idée m'échauffe, je fais courir un doigt contre le tranchant du long couteau. Des gouttelettes écarlates naissent à fleur de peau, je les examine avec soin avant de sucer la plaie, d'éprouver le goût salé de mon propre sang.*

*Oui, oui. Il est temps...*

Laura et Becca arpentaient un sentier envahi par la végétation et moucheté de taches claires par le soleil qui s'insinuait à travers le lacin végétal. Sous leurs pas, entre les arbres, des volutes de brouillard s'élevaient du sol forestier détrempe ; à l'horizon, l'océan Pacifique lançait des reflets métalliques. Dans les bras de Becca, la petite Rachel jetait un regard soupçonneux aux alentours tout en restant bouche cousue.

Au cours des dernières heures, Laura avait renoué avec la plupart de ses sœurs et fait connaissance avec Becca – un prénom qui n'avait, au cours de son enfance, jamais dépassé le stade du murmure. Mieux encore, elle avait tenu Rachel dans ses bras et arraché un sourire à la petite fille. L'idée que Justice puisse vouloir du mal à la famille, et particulièrement à cette enfant innocente, dépassait l'entendement.

Avant d'accompagner Becca sur les terres du Chant des Sirènes, Laura avait pris soin de laisser

son numéro de portable à Catherine, au cas où. Pour s'assurer que sa tante ne l'égaré pas, elle l'avait également confié à Isadora.

Catherine n'avait pas daigné le consigner.

Isadora, si.

— Nous y voilà, déclara enfin Laura lorsqu'elle repéra la modeste clôture qui ceignait le petit cimetière privé, à l'est du chalet.

Conformément aux déclarations de Catherine, les autres générations reposaient ici, les personnes décédées avant le tournant du siècle *précédent*. Un cimetière oublié de tous, hormis des résidentes du Chant des Sirènes. Caché par une épaisse végétation, perché sur une saillie et nanti d'une barrière symbolique masquée par les plantes grimpantes, le lieu n'accueillait qu'une poignée de sépultures, monolithes de marbre ou simples dalles rongées par l'usure du temps. Noms et dates étaient presque illisibles. Ici une croix toute simple, là une stèle plus élaborée, frappée d'angelots ou de couronnes de fleurs, voire d'une Bible.

— Je n'en reviens pas d'être enfin à l'intérieur, dit Becca en contournant un roncier qui occultait presque totalement l'entrée. L'océan s'entend plus distinctement, d'ici...

— C'est le fruit de ton imagination.

— Jane Peony, lut-elle à voix haute en déchiffrant une petite stèle. Fille aimée, née le 17 mars 1873, décédée le 31 octobre 1875. (Elle étreignit plus fort sa propre fille.) Toute gamine. Quelle horreur.

— Le pire qui soit.

Laura alla de tombe en tombe, certaines ornées d'une croix, d'un ange, d'une Bible ouverte ; des pierres tombales plus petites marquaient la sépulture des enfants morts un ou plusieurs siècles auparavant.

— La voici, dit-elle en arrivant à hauteur de la dalle couverte de mousse où reposait Marie.

La stèle figurant un ange tête basse, ailes repliées, était ébréchée et noircie ; un fragment d'aile manquait. L'épithaphe était simple : « Marie Rutledge Beeman, mère aimante », suivie des dates de naissance et de décès.

— C'est à peine si je me souviens d'elle, avoua Laura. Je devais avoir dix ans, mais les souvenirs que je garde sont tellement flous que j'ignore s'ils sont authentiques, rêvés ou s'ils proviennent de ce que j'ai entendu.

— Je ne l'ai jamais connue, souffla Becca.

Forcément. Adoptée tout bébé, Becca avait grandi au sein d'une famille « normale » et fréquenté l'établissement catholique de Sainte-Elizabeth, à Portland. Jusqu'à une époque récente, elle n'avait pas eu conscience du Chant des Sirènes, du vieux chalet, du mur d'enceinte et de ce petit cimetière.

— Pourquoi est-ce que les naissances et les décès ne figurent dans aucun registre officiel ? s'interrogea Becca.

— Parce qu'ici, tout est secret.

— Ou faux, rétorqua Becca en contemplant la dernière demeure de leur génitrice. Tout ce que nous savons provient de ce que Catherine daigne nous dire, ou des élucubrations consignées par un dénommé Smythe. Comment savoir s'il s'agit d'un compte-rendu fidèle ou d'un tissu de bobards ? Tout ce qu'on sait vraiment, c'est que nous sommes apparentées, qu'il survit essentiellement des femmes et que nous possédons toutes des pouvoirs télépathiques. Y compris Rachel, à en croire Catherine. (Elle secoua la tête, soupira.) Sans oublier Justice Turnbull.

Laura étudia Rachel. La gamine avait les yeux écarquillés et s'agitait dans les bras de sa mère.

— Sans oublier Justice, répéta-t-elle.

— J'aimerais qu'il existe un moyen de le trouver, de le coincer... de...

— De le tuer ? compléta Laura.

Un frisson d'effroi lui effleura la nuque. Elle se remémora la façon dont il l'avait traquée, sa détermination à la détruire, cette promiscuité terrible... Le fracas sourd de l'océan parvint à ses oreilles.

— Il a l'intention de nous tuer. Toutes. Y compris...

Becca laissa sa phrase en suspens et se détourna. Comprenant qu'elle faisait allusion à son enfant, Laura songea à celui qu'elle attendait, à Justice qui rêvait d'étouffer cette petite vie dans l'œuf. Le regard voilé, Becca ajouta avec ferveur :

— Je suis prête à tout pour sauver mon enfant, Lorelei. À *tout*. Quitte à en passer par une confrontation avec Justice et son élimination.

Le maxillaire crispé, les lèvres pincées, elle paraissait prête à en découdre.

Alors qu'un écureuil pépiait quelque part dans les hautes branches, Laura perçut la voix de Justice. Cet horrible sifflement râpeux lui fit l'impression de serpents lovés dans les arbres environnants, cherchant à se glisser jusque dans son âme.

*Les petites sssœurs...*

Au pluriel.

Fichtre. Il savait Becca près d'elle, et si sa voix lui apparut plus faible que dans ses souvenirs, elle n'en ferma pas moins les yeux pour ériger sa barrière mentale.

— Laura ?

La voix de Becca retentit quelque part, très loin.

— Hé, Laura ! répéta Becca, plus fort.

En rouvrant les paupières, Laura vit que sa sœur la dévisageait. Les yeux agrandis par l'inquiétude, elle lui toucha l'épaule.

— Un instant, j'ai pensé...

Elle ne termina pas sa phrase.

— Il vient d'essayer de me contacter.

— Quoi ?

— J'ai l'impression qu'il sait que vous êtes ici, Rachel et toi.

— Seigneur, fit Becca, soudain livide.

— Tu dois partir. Prendre le large, insista Laura. Ramène Rachel à Laurelton, dans un endroit sûr. Inconnu de Justice. Il n'ira pas t'y chercher, pas avant d'en avoir fini avec moi. C'est moi qu'il cherche en priorité.

*Il les suit à la trace quand elles sont enceintes.*

— Je ne peux pas te laisser seule face à lui.

— Ça n'arrivera pas. La police va s'en charger. Je ne risque rien, déclara-t-elle fermement. Tu as tes visions ; moi, je l'entends. Appelle-moi dès que nécessaire, mais sincèrement, il vaut mieux que tu t'éloignes. (Elle contempla le petit cimetière, ses alentours. Même les hauts murs du Chant des Sirènes n'y suffiraient pas.) C'est le mieux à faire. Pour toi et pour Rachel.

Becca voulut protester, mais sa fille se mit à gigoter en tous sens.

— Laisse-moi m'occuper de lui, plaïda Laura.

— Mieux vaut qu'on fasse front ensemble, rétorqua Becca.

Rachel, qui devait en avoir assez d'être trimbalée comme un paquet, s'écria alors :

— Par terre !

Le regard de Laura s'attarda un instant sur sa nièce avant de se reposer sur Becca. La question non formulée – quelle serait ta réaction s'il arrivait quelque chose à la petite ? – demeura en suspens entre les deux sœurs. Puis Laura poursuivit d'une voix douce mais résolue :

— Tu sais de quoi il est capable. Tu étais aux premières loges. Alors je t'en prie, pars. Je reste en contact avec toi. Promis. Mais il faut que tu rentres chez toi. Ou que tu partes très loin d'ici.

— Par terre, maman ! trépigna Rachel.

— On y va, mon cœur.

Sans attendre, Becca quitta le cimetière à pas vifs, porteuse d'une Rachel qui gigotait toujours. Elle ne se retourna pas vers Laura avant d'avoir atteint la clairière.

— D'accord, dit-elle, mais à condition que tu restes en contact. Tu as mon numéro.

— Sans faute, promit Laura.

Elles aperçurent Hudson et Harrison qui patientaient devant le portail. Becca avança vers eux et Laura fit un petit signe à Harrison, lui indiquant qu'elle retournait à l'intérieur dire au revoir à Catherine et à ses sœurs mais qu'elle le rejoignait bientôt.

En son for intérieur, elle fit le vœu d'empêcher Justice de nuire. Ce maniaque ne s'arrêterait qu'une fois toutes les « petites sœurs » mortes, c'était couru d'avance ; par miracle, aucun membre de la Colonie n'avait été blessé depuis son évasion.

Mais le temps jouerait pour lui.

Sauf si elle parvenait à prendre le dessus sur ce salopard.

— Je n'aime pas l'idée de te laisser seule, déclara Harrison en arrêtant sa voiture sur le parking du personnel d'Ocean Park.

L'Outback de Laura était à la place où elle l'avait laissée la veille ; en plein jour, les lieux n'avaient rien de sinistre.

— Je fais juste un saut histoire de régler les choses avec ma responsable, insista-t-elle en posant une main sur celle de Harrison, ce qui rappela au reporter qu'ils avaient été à deux doigts de faire l'amour. Dès que je te rejoins chez moi, je te dis tout sur ma famille.

— J'espère bien.

En la voyant consulter sa montre et froncer les sourcils, il remarqua les cernes noirs sous ses yeux, l'extrême blancheur de sa peau.

— Le vitrier est censé se pointer dans moins d'une heure...

— Entendu, comprit Harrison. Je l'attends sur place.

— À tout de suite.

Alors qu'elle empoignait la poignée de portière, il lui saisit le poignet.

— Comment tu te sens ?

Elle eut un rire sans joie ; il lut le trouble dans son regard.

— D'après toi ?

— On va s'en sortir, promit-il.

— D'une manière ou d'une autre, dit-elle avant de se pencher vers lui pour l'embrasser.

Ses lèvres étaient chaudes et douces ; il l'attira dans ses bras, glissa sa langue et sentit son sang

s'échauffer.

— Fais vite, dit-il, ce qui la fit sourire pour de bon.

— Promis.

Là-dessus, elle rompit leur étreinte, sortit de l'habitable et trottina jusqu'à l'entrée principale d'Ocean Park.

Une fois assuré qu'elle était à l'intérieur, Harrison quitta le parking et rejoignit la voie rapide. Ayant passé le plus clair de la matinée à faire les cent pas devant la grille du Chant des Sirènes, il avait appris à connaître l'éleveur Hudson Walker, époux de l'une des demi-sœurs de Laura, et avait acquis la certitude que Justice Turnbull savait celle-ci à l'intérieur. Il n'arrivait pas à chasser l'horrible pressentiment selon lequel Turnbull parviendrait à lui faire du mal. Hudson Walker était du même avis. Il s'était attendu à voir son anxiété battue en brèche par le cow-boy de Laurelton, mais cela n'avait pas été le cas. Ayant vu de près les dégâts terribles que ce fou furieux était capable de provoquer, Hudson se rongait les sangs et refusait d'en subir davantage.

Le cow-boy avait rechigné à se rendre au Chant des Sirènes ; il souhaitait voir femme et enfant le plus loin possible de Justice Turnbull. Devant l'insistance de Becca, Hudson avait rendu les armes à condition de l'accompagner. Il avait admis que sa femme pouvait se montrer « tête de mule » sans qu'il soit besoin d'en dire davantage. Harrison avait lui aussi fait l'expérience de l'entêtement des ressortissantes de la Colonie.

Curieux, songea-t-il tout en négociant les courbes successives qui dominaient le Pacifique. L'océan était plus calme, ce jour-là, le soleil venait frapper les flots mouvants mais, à l'horizon, il remarqua un renflement sombre, des nuages noirs annonciateurs de nouvelle tempête.

Harrison connaissait Laura – Lorelei – depuis moins d'une semaine. Pourtant, quelque chose en elle titillait une zone dont il ignorait jusqu'ici l'existence, suscitant un émoi intrinsèquement dangereux.

La maison était telle qu'ils l'avaient laissée. Calme. À l'écart. *Trop à l'écart*, décida-t-il tandis qu'il sortait sa ceinture à outils du coffre. Après avoir ouvert, il commença à nettoyer puis s'attela à la serrure. Le vitrier se présenta trois quarts d'heure plus tard, contempla les dégâts et secoua la tête.

— Il y a plus de boulot que ce que je croyais, dit-il. Le cadre est défoncé, ça va coûter autant à réparer qu'une fenêtre neuve.

Il désigna l'endroit supposé maintenir le panneau de verre et fit courir son index sur le tour de fenêtre arraché.

— Faites le nécessaire, dit Harrison, et le type se mit au travail.

Pendant que la vitre était remplacée, le reporter fixa la serrure à la porte de la cuisine et vérifia de nouveau tous les loquets des fenêtres. Selon lui, le propriétaire ne remarquerait même pas les changements, et, dans le cas contraire, tant pis pour lui.

Laura corrigea le tir avec la responsable en promettant d'effectuer deux gardes de suite, ce soir même et le lendemain matin. Un peu contrariée, la coordinatrice reporta bien vite son attention sur le planning de la semaine suivante et procéda aux ajustements nécessaires.

Si l'entrevue s'était déroulée mieux que prévu, Laura se sentait encore un peu patraque, mal fichue. Cela durait depuis le matin. Elle attribua ce malaise persistant aux événements de la semaine passée, à son face-à-face avec Justice, aux montagnes russes émotionnelles lors de sa visite au Chant des Sirènes. Sans oublier sa grossesse ni les sentiments contradictoires qu'elle nourrissait pour Harrison.



Il fallait absolument lui parler du bébé. Jouer franc-jeu. Se remémorant leur baiser, elle en redemandait tant et plus.

— Laura !

Elle se dirigeait vers le hall d'entrée quand la voix de Byron résonna dans le couloir.

Pestant intérieurement, elle se retourna. Il n'était pas en tenue de bloc mais en pantalon, blazer et chemise ouverte, et se dirigeait vers elle à grands pas. La mine accusatrice, il avait le maxillaire tellement crispé que les muscles responsables devaient manifester leur lassitude.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lança-t-il avec une pointe de hargne.

Elle repensa à tout ce qui lui était arrivé lors des jours précédents. Savait-il qu'elle avait été agressée par Justice ? Que son bungalow avait été forcé ? Qu'elle passait tout son temps avec Harrison ?

— Comme tu n'es pas revenue assurer ton service hier soir, la foutue responsable m'a appelé, *moi*. Elle voulait savoir où tu étais, clamait que tu abandonnais tes patients...

— Elle n'a rien dit de tel, le coupa Laura, trop lasse pour laisser môssieur le chirurgien débiter un mot de plus. Je me suis fait remplacer, et elle était au courant.

— Mais pourquoi ?

— J'ai dû me rendre au bureau du shérif. Pour expliquer que la maison avait été prise d'assaut par Justice Turnbull qui a essayé de me tuer.

— Quoi ? fit-il, estomaqué. Turnbull en a après toi ? Pour quelle raison ? (Son expression s'assombrit.) Tu appartiens à la Colonie...

— Tu étais au courant ?

— Je m'en doutais, grinça Byron. Seigneur, je n'arrive pas à y croire. Toi, une infirmière diplômée, et moi, médecin. C'est... inqualifiable...

— Nous sommes divorcés, tu l'as oublié ?

Elle vit ses lèvres se pincer.

— Tout lien n'est pas rompu entre nous, Laura. Et si tu portes mon enfant, c'est encore plus vrai. En outre, tu arbores mon nom de famille... Alors fais attention. Il y a des gens qui nous croient encore mariés !

— Débrouille-toi pour leur faire savoir que nous sommes divorcés. Je ne voudrais pas ternir ta précieuse réputation. (Elle secoua la tête ; le téléphone de Byron sonna, et celui-ci consulta le numéro.) Vu que j'appartiens à la secte et tout et tout...

# Chapitre 37

Pour Mike Ferguson, il n'était pas question d'attendre qu'il pousse des couilles à son abruti de frangin. Pas alors que Justice Maboul était dans la nature ! Couché sur son lit, il lançait une balle de tennis en l'air le plus près possible du plafond sans toucher celui-ci, la rattrapait au vol et recommençait.

Ce serait trop cool de prendre le fou furieux en photo, non ? Ou de dénicher un quelconque souvenir dans l'une de ses planques ? Voire de contribuer à la capture de ce salopard...

Après avoir rattrapé la balle, il roula sur lui-même, la laissa choir et se remit debout face au mur situé au-dessus de son bureau. Il y avait punaisé divers articles consacrés à Justice Turnbull et autres photos. Le cliché judiciaire de Justice Turnbull, une vue du vieux motel tout pourri où il avait failli tuer sa mère, une photo du phare sur cet îlot rocheux, l'Œil du serpent.

Quel pied ce serait d'y aller ! Juste histoire de jeter un coup d'œil. Et pourquoi pas de grimper jusqu'au sommet pour voir la mer d'en haut... et prendre des photos, bien sûr. Un jeu d'enfant avec son iPhone.

Avec ça, il épaterait pas mal de copains au bahut.

Même James.

Le crétin.

Mike était vaguement conscient d'être un peu « mégalomaniaque » sur les bords, pour reprendre l'expression d'un James au sommet de son champ sémantique. Mais Mike ne comptait pas se laisser impressionner. Les parents seraient de retour le week-end suivant : dès lors, plus question de gagner la côte. Jamais ils ne laisseraient James se rendre à Deception Bay pour la journée.

Ah, s'il avait lui aussi son permis ! Il ne ferait pas sa chouchotte comme James...

Certes, il pouvait toujours attendre que son grand frère dorme pour piquer les clés de voiture, mais, en cas de contrôle, il n'aurait pas le moindre justificatif à fournir. Hormis ce léger détail, ce devait être archisimple de conduire, non ? Insérer la clé, démarrer, tomber sur une station de radio correcte, enclencher la marche avant. Après, il n'y avait plus qu'à appuyer sur le champignon...

Comme sa mère en était capable tout en téléphonant et en mangeant une friandise, Mikey s'imaginait qu'il n'y avait rien de sorcier là-dedans.

En revanche, s'il ajoutait le vol de voiture à sa liste grandissante de méfaits, sa mère le tuerait, c'était couru.

Non, décidément, mieux valait convaincre James de la nécessité de ce périple, mais celui-ci était de fort méchante humeur depuis plusieurs jours. Mike décida de tenter le coup quand même. Il se rendit dans la chambre de son aîné. Allongé sur son lit, James faisait défiler les chaînes de télé tout en jouant sur son téléphone.

— Non ! glapit James avant même de lever les yeux vers Mike qui se tenait dans l'embrasement.

— Tu ne sais même pas pourquoi je viens...

— Bien sûr que si. Tu veux que je te conduise jusqu'à la côte. Tu peux toujours courir.

Il fronça les sourcils et reporta son attention sur l'écran du téléphone.

— Je t'ai déjà expliqué comment ce serait cool... En plus, il faut se grouiller. D'ici deux jours, ce sera la marée la plus basse de l'année.

— Et alors ?

— Alors ça simplifie l'accès au phare de Justice Turnbull. On doit pouvoir passer à pied de rocher en rocher.

— Comment tu sais toute cette merde ? grommela James. Et qu'est-ce que ça peut te faire ? Oh, j'oubliais. T'es un débile qui fait une fixette.

— Je ne suis pas...

— Tu rigoles ou quoi ? Écoute-toi ! Tu parles d'aller en pleine mer pour visiter un phare à l'abandon où vivait un tueur en série. Non, mieux que ça, un tueur en série en cavale qui s'est remis à tuer des gens. (James tourna le dos à son petit frère.) Comme dinguerie, ça se pose un peu là, non ?

— Il n'ira pas sur place. Ça doit grouiller de flics.

— Dans ce cas, c'est toi qu'ils vont choper !

— Ce n'est pas moi qu'ils cherchent.

— Tu es un vrai débile, tu sais ça ? (James posa sur son cadet un regard de pur mépris.) Pas question, j'ai dit, alors fous-moi la paix.

— Mais...

— Écoute, tête de nœud, quand je dis non, c'est non.

Son téléphone avait dû vibrer, car il le ramassa et s'absorba dans sa contemplation. Mike se le tint pour dit et tourna les talons. Puisque James refusait de l'emmener, il trouverait un autre moyen. D'ailleurs, il avait déjà une idée en tête.

— Tu as la trouille, c'est tout, lança-t-il dans son dos.

— Et toi de la merde dans le crâne.

Sentant un ballon fuser dans l'embrasement, Mike plongea juste à temps. La balle alla s'écraser sur le mur du couloir où elle laissa une marque. Leur mère serait furieuse. Mais enfin, ce ne serait rien par rapport à son humeur si elle apprenait que Mike comptait faire du stop jusqu'à la côte.

Catherine était à la fenêtre de sa chambre, à l'extrémité ouest du chalet. Depuis l'étage, elle distinguait l'océan à travers les arbres, son scintillement sous le soleil de l'après-midi. Très loin à l'horizon, une barre de nuages obstinés menaçait de gagner l'intérieur des terres avec son cortège de crachin et de brume, repoussant ainsi l'été quelques jours de plus.

La situation était redevenue compliquée, peut-être plus que jamais. Il y avait eu la visite de Becca et Lorelei, dérangeante en soi. Là-dessus, Catherine avait lu l'expression sur les visages de ses protégées, surtout sur celui de Ravinia qui n'en finissait plus de brosser ses longs cheveux blonds. À ses regards noirs, Catherine pressentit qu'elle se préparait à partir. Cassandra l'avait prévenue et Catherine elle-même était témoin de la rébellion qui couvait chez Ravinia, de l'avidité avec laquelle elle avait bu les paroles de Becca et de Laura. Toujours prompt à la désobéissance et à l'impertinence, elle rongait son frein depuis trop longtemps déjà. Catherine ne pourrait pas l'empêcher de partir.

Ophélie, quant à elle, avait paru légèrement méfiante, mais c'était dans sa nature.

C'était le cas de Lillibeth qui la troublait le plus. Prisonnière de son fauteuil, la jeune femme aspirait désespérément à la liberté. Hélas, lente dans sa maturation, pleine d'innocence et de naïveté, elle ferait un bouc émissaire de premier choix dans le monde extérieur. Pour autant, elle savait qu'il existait mille choses à découvrir hors du Chant des Sirènes, mille choses qu'il lui tardait de connaître : un monde de joie, d'émotions fortes, de réponses, voire de guérison possible. Elle

ignorait tout de la cruauté ambiante, du fait que même à une époque « éclairée » et « politiquement correcte », on devait s'attendre à la haine, l'hostilité, la méfiance.

Sans oublier la menace très réelle et tangible que faisait courir Justice Turnbull.

Parfois considérée comme une geôlière, Catherine était une pacifiste. Le vieux fusil caché dans le grenier était tombé dans l'oubli pendant des années ; depuis peu, en revanche, elle était allée jusqu'à nettoyer et graisser la pétoire qu'elle conservait chargée près de son lit. Elle disposait en outre d'une arme plus compacte, récupérée auprès d'un amant de Marie. Le revolver était rangé dans le buffet de la salle à manger, sous la vaisselle en argent réservée aux grandes occasions. Lui aussi était chargé et prêt à servir. Pacifiste ou pas, si Justice venait leur chercher noise, elle n'hésiterait pas à brûler la cervelle de ce fumier.

Quiconque envisageait de s'en prendre à ses petites protégées devrait d'abord lui passer sur le corps. Il en était ainsi et pas autrement.

Pour l'instant.

Elle pressentait que la vie qu'elle avait régentée pour elle-même et les autres était sur le point de changer. Son seul espoir résidait dans le fait que, le moment venu, toutes les filles soient aptes à affronter l'autre côté d'une enceinte soigneusement entretenue.

La plupart des filles étaient dans leur chambre, dans l'attente du dîner. Occupées à étudier, lire ou discuter, elles respectaient la plage de calme décrétée par Catherine dès sa prise en charge. Elle en profita pour descendre en toute hâte et sortir du bâtiment.

Elle s'enfonça dans le sous-bois. Marcha d'un bon pas à travers fougères et ronciers qui étendaient leurs tiges accrocheuses, sous les hauts sapins moussus et leurs larges branches où sautillaient les écureuils.

Plus tôt, elle avait vu Becca et Lorelei emprunter ce même trajet en direction du cimetière, puis se pencher sur la tombe de Marie.

Seigneur.

C'était tout le problème avec les mensonges, rumina Catherine alors qu'elle franchissait à son tour le portail bas du petit cimetière. Dès que l'un d'eux s'effiloçait, tout le maillage se mettait à céder, menaçant d'exposer la hideuse vérité. En contournant les sépultures, elle ressuscita les images de plusieurs disparues puis s'arrêta devant la tombe de Marie où, des années auparavant, la terre avait été remuée pour ensevelir un cercueil dans une fosse noire.

Si certaines des enfants étaient alors trop jeunes pour garder le souvenir de la descente de cette bière en pin sculpté, des fleurs jetées sur le couvercle verni tandis que la pluie se mettait à tomber, elles avaient néanmoins assisté au pelletage de glaise et de sable sur le cercueil.

Catherine se souvint.

Une fois encore, elle ressentit cette vieille animosité, ce puits de colère qui lui échauffait les sangs lorsqu'elle songeait à la dureté de sa sœur, au mépris affiché pour des enfants qu'elle avait mises au monde.

Marie, à sa manière, avait été un monstre.

Et donc, Catherine l'avait liquidée. Oh, pas physiquement, bien sûr. Elle avait tué son souvenir. C'était alors que les mensonges avaient débuté, dans ce cimetière oublié où pourrissait le cercueil de Marie sans rien d'autre que des pierres à l'intérieur.

Marie, ou ce qui restait d'une femme dont l'esprit avait lentement viré à l'aigre, était bien vivante.

En exil.

Piégée sur un îlot solitaire au-delà du piton rocheux baptisé Œil du serpent, où se trouvait le phare. L'île de Marie était tout aussi petite et encore plus difficile d'accès ; personne ne se donnait la peine d'y aller, hormis Catherine dans le bateau d'Earl.

Marie menait là-bas une existence solitaire, et aucune de ses filles n'en savait rien.

Par-delà la dernière haie de sapins et de ciguë, Catherine contempla la vue imprenable sur l'océan. Là-bas, avec tous ces écueils, ces vents capricieux et les marées qui rendaient la navigation extrêmement difficile, il avait été simple de se débarrasser de sa sœur. Les yeux rivés sur l'îlot de Marie, celui que les autochtones avaient baptisée « Echo Island », l'île de l'écho, en raison de l'effet sonore produit par une paroi rocheuse en à-pic. Earl, qui avait travaillé pour la Colonie le plus clair de son existence, s'y était rendu récemment pour déposer des vivres.

Catherine ne se rappelait pas quand elle avait vu Marie pour la dernière fois.

— Mon Dieu, murmura-t-elle.

Les yeux clos, elle pria pour qu'aucune des filles de Marie n'apprenne jamais ce qu'elle avait fait.

La première crampe lui scia l'abdomen alors que Laura faisait la queue au rayon traiteur du *Drift In*, le marché couvert où elle avait travaillé adolescente. Elle était en train d'inspecter la vitrine, hésitant entre sandwich à la dinde sur pain au levain ou au poulet sur pain de seigle, quand une douleur sourde fusa dans ses entrailles.

— Non ! s'exclama-t-elle.

— Pardon ? fit l'employée derrière son comptoir en levant les yeux alors qu'elle s'apprêtait à couper en deux un grand sandwich mixte.

— Ce n'est rien, fit Laura qui leva une main puis se dirigea vers les toilettes situées au fond de la halle.

Dieu merci, elles étaient inoccupées. Elle ferma le loquet et tenta de se convaincre qu'elle faisait fausse route, qu'elle n'avait pas senti de contraction, qu'elle n'était pas en pleine fausse couche... mais la preuve était là.

Elle saignait.

*Oh non, de grâce...*

La douleur lancinante qui lui fouaillait le bas du ventre, comme lors de règles abondantes, n'était pas bon signe. Consciente de ce qui lui arrivait, elle savait les fausses couches relativement fréquentes lors des deux premiers mois de grossesse. Pour autant, le choc était le même : elle voulut tout nier en bloc, réparer ce qui venait de se casser en elle, sauver cette petite vie précieuse qui commençait tout juste d'éclore.

Mais il y avait trop de sang. Elle attendit le plus longtemps possible, acheta le nécessaire dans le distributeur automatique, pleura en silence. Vide et seule, elle fit l'expérience d'un chagrin si poignant qu'elle resta clouée au sol pendant près d'une heure. Des gens secouèrent la poignée des toilettes sans qu'elle réagisse.

Quand elle s'en estima capable, elle quitta la halle d'une démarche de zombie, toute idée de repas oubliée, et conduisit jusqu'à la maison sans réellement prêter attention aux autres voitures ni aux deux-roues.

Toutes ses pensées étaient concentrées sur cette vie minuscule qu'elle avait si ardemment désirée. Mais il était trop tard... trop tard...

À son arrivée, Harrison venait tout juste de replacer la serrure sur la porte de la cuisine et la

fenêtre avait été remplacée. Elle parvint à afficher un pauvre sourire mais esquiva une réelle étreinte.

— Une minute, plaida-t-elle.

Après avoir prélevé des vêtements de rechange dans son placard, elle s'enferma dans la salle de bains : les stigmates de sa fausse couche se poursuivaient.

Elle avait perdu le bébé.

Ses yeux s'emplirent de larmes, sa gorge enfla au point de se bloquer.

La détresse envahit son âme.

Alors qu'elle se savait enceinte depuis une malheureuse semaine, un lien étroit s'était déjà tissé avec ce bébé synonyme d'espoir, de foi en l'avenir.

Les mains crispées sur la barre de douche, elle ravala ses sanglots. Une fois dévêtue, elle se plaça sous la morsure du jet brûlant ; puis, dès que l'écoulement fut assez fort pour couvrir sa voix, elle se laissa aller et pleura doucement sous l'écoulement bienfaisant.

*Non ! Non ! Non !*

*Ce n'est pas possible !*

*Seigneur, épargnez cette malheureuse innocente !*

Ses épaules étaient secouées de sanglots.

De tout ce qui lui était arrivé au cours de la semaine écoulée, le pire était, et de loin, de perdre son bébé. Cela faisait des années qu'elle rêvait d'un enfant ; divorcée de Byron, elle était vouée à l'élever seule mais n'en avait eu cure. Et là... miséricorde... Appuyée contre le carrelage, elle sentit l'eau chaude lui dénouer les muscles. Une partie d'elle-même s'acharnait à nier l'évidence, mais c'était impossible.

Le phénomène n'était pas limité à quelques gouttes ; elle subissait une véritable hémorragie.

Il n'y avait rien à faire, hormis accepter la perte du bébé.

Ce qui prendrait du temps.

Beaucoup de temps.

Elle glissa le long de la paroi et resta assise, les bras autour des genoux, sur le plancher de la douche qui continuait de couler sur elle.

— Salopard, dit-elle comme si Justice pouvait l'entendre. Espèce de sale fils de pute !

Les poings serrés, elle fit l'effort de le recontacter. Rassemblant toute son énergie, elle ferma les yeux et envoya son message.

*Viens me chercher, monstre. Essaie un peu, pour voir !*

Là-dessus, épuisée, elle hissa ses défenses. Sans ce malade qui l'avait traquée dans la pente, qui la terrifiait jusque chez elle avec ses menaces sifflantes et remplies de haine, elle n'aurait peut-être pas perdu le bébé.

Les entrailles secouées par la fureur et le chagrin, elle ferma les robinets puis, tremblante, s'enveloppa dans un grand drap de bain.

*Salaud ! Salaud ! Salaud !*

Au-dessus du lavabo, le miroir était tout embué. Même alors, elle perçut son reflet. Blafarde, les yeux bouffis et tout rouges, un sillon de tristesse en guise de bouche, les traits creusés de petites rides de chagrin... et ce n'était pas tout. Sous l'accablement transparaissait un sentiment plus profond, plus noir : la détermination farouche. La volonté d'anéantir le monstre qui avait attenté à ses jours, le fou furieux qui la narguait depuis près d'une semaine.

*C'est fini !*

*Plus jamais ça !*

Les paumes plaquées sur le rebord du lavabo, elle s'obligea à prendre de grandes goulées d'air alors que ses cheveux mouillés dégouttaient dans la vasque.

Elle entendit frapper à la porte.

— Hé, fit Harrison, la voix chargée d'inquiétude. Ça va là-dedans ?

— Impec, mentit-elle assez fort pour qu'il l'entende. Je... j'en ai pour une seconde.

*Ressaisis-toi, Lorelei. Il faut te reprendre. Coûte que coûte.* Paupières closes, elle s'efforça de ne pas penser à la petite vie qui venait de s'éteindre ; ce faisant, la colère forma un voile rouge qui vint occulter toute autre pensée.

— Bien, dit-elle de façon hésitante.

Assaillie par un nouveau torrent de larmes brûlantes qui menaçait de briser les digues, elle les refoula, se sécha et enfila des fringues propres. Nouvelle culotte, jean, sweatshirt à col en V. Après avoir essuyé la condensation pour mieux estimer les dégâts, elle disciplina sa chevelure en queue-de-cheval, appliqua du rouge à lèvres et masqua au mieux les ravages à grands traits d'eye-liner et de mascara. Elle sut qu'il aurait été préférable de contacter son médecin, mais à quoi bon ? Son organisme avait fait tout le boulot. C'était fini.

Enfin ressaisie, elle sortit de la salle de bains et trouva Harrison installé dans son canapé, le portable ouvert sur la table basse.

— Scoop en vue ? demanda-t-elle.

— Holà oui, j'ai presque atteint le niveau suivant au backgammon.

Le voyant sourire, elle s'efforça d'y répondre mais dut se détourner, pas encore prête à affronter son regard perçant. Une partie d'elle aspirait à se jeter dans ses bras, vider son sac et révéler la douleur qui la tenaillait, mais elle dut se refréner. Elle ne lui avait pas parlé du bébé quand elle pensait devenir mère ; il n'y avait aucune raison de mettre ça sur le tapis. Une question en amènerait une autre, puis une autre, ce qui conduirait aux circonstances dans lesquelles elle était tombée enceinte de son ex-mari.

— Tu as faim ? lança-t-il en se relevant.

— Je crève la dalle, mentit-elle.

— Tout pareil. (Il embrassa la maison du regard.) Tu devrais peut-être emballer quelques affaires. La serrure et la vitre ont été réparées, mais, tant que Turnbull n'a pas été repris, cette maison n'est pas sûre.

— C'est chez moi.

Elle contempla le living-room avec ses sièges flapis mais coordonnés, son canapé aux coussins raplapla. Les rayons de livres autour de la cheminée, les taches colorées des tableaux abstraits sur les murs, le parquet recouvert d'un tapis fané qui, selon elle, donnait une touche « éclectique chic » à l'ensemble.

— Je sais, mais si tu insistes pour rester ici, j'emménage.

— D'accord, dit-elle.

Voyant qu'il était surpris par sa rapide capitulation, elle ajouta :

— Justice a tenté de me contacter plus tôt, quand j'étais au cimetière avec Becca. Je lui ai fermé la porte. Mais je viens de le rappeler.

— Quoi ? Sans moi ?

— J'en ai marre de courir, Harrison. Faisons face à ce salopard. Je suis prête.

# Chapitre 38

— Tu dérailles ou quoi ? s'emporta Harrison tout en vérifiant de nouveau la serrure. Tu as contacté ce barjo ?

— À l'origine, c'était ton idée, tu l'as oublié ?

— C'était avant que je t'en croie capable, avoua-t-il.

— Quand tu ne pensais qu'à obtenir des infos pour ton article.

— Euh... oui...

Pas possible d'être aussi crétin ! songea-t-il. Par sa faute, elle était sur le sentier de la guerre, déterminée à en découdre avec le maniaque qui avait bien failli la découper en rondelles.

— Mais enfin, il vient ici, il manque de te tuer, et toi... tu décides d'en remettre une couche ? Laura, rien ne t'y oblige...

Il posa la main sur son épaule, mais elle se dégagea d'une secousse.

— N'essaie pas de me dissuader, ça ne donnera rien. Je refuse de continuer à vivre la peur au ventre.

En l'entendant parler d'une voix posée, il se demanda ce qui avait pu la transformer à ce point. Les retrouvailles avec ses sœurs au Chant des Sirènes ? La visite sur la tombe de Marie ? Une remarque de Catherine ? Quoi qu'il en soit, Laura était désormais comme investie d'une mission.

Aux yeux de Harrison, en tout cas.

Disparue, la Laura effrayée et soucieuse dont il avait fait la connaissance : à sa place se tenait une femme résolue avec des flammes dans le regard, visiblement prête à se battre quel que soit le prix à payer.

— Alors que je discutais avec Becca, j'ai entendu sa voix. Elle était plus faible, peut-être à cause de la présence d'une de mes sœurs, je ne sais pas trop, mais il m'a trouvée et j'en ai ma claque, marre de vivre dans la peur, marre qu'il lui soit si facile de me terroriser. Marre de *lui*.

— Les flics...

— Ne le connaissent pas aussi bien que moi et ignorent que nous pouvons communiquer.

Avant qu'il lui suggère de se confier à Stone ou à Dunbar, elle leva la main.

— C'est inutile, ils ne me croiront jamais si je vais sur ce terrain-là. Ils ont promis d'assurer ma protection : je suis certaine que cette maison est sous surveillance, ce qui la rend plus sûre que pas mal d'endroits.

— Pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre, lui rappela Harrison. Cette maison n'a rien d'un sanctuaire.

— J'en conviens. Ça vaut pour moi, mais aussi pour mes sœurs. Les murs du Chant des Sirènes ne sont pas assez solides pour le tenir à distance. (Elle posa un regard calme sur le reporter.) Il faut l'empêcher de nuire.

Il n'arriverait pas à la faire changer d'avis, c'était clair comme de l'eau de roche.

— J'ai un flingue, admit-il. Et un port d'arme. Il est sous clé dans mon appartement.

— Pourquoi diable tu ne l'as pas sur toi ?

Il songea à la violence dont il avait été témoin au cours de son existence ; à la manière dont son beau-frère avait été abattu comme un chien, victime innocente d'un homicide comme le pays en avait



connu des centaines d'autres, rien que ces deniers mois.

— Jusqu'à hier soir, je ne pensais pas qu'on en aurait besoin.

— Et maintenant ?

— Je vais le chercher.

— Parfait.

Harrison rangea son ordi portable et ses affaires pendant que Laura, à contrecœur, préparait un petit sac de voyage. Puis ils roulèrent jusqu'à un restaurant de Cannon Beach et dînèrent d'une soupe aux fruits de mer servie dans une boule de pain au levain évidée tout en contemplant le soleil qui jouait à cache-cache avec les nuages. Elle lui en dit davantage sur son entrevue au Chant des Sirènes et précisa qu'elle devait assurer deux gardes d'affilée, mais il sentit qu'elle lui cachait quelque chose : un secret restait tapi derrière ses yeux tristes et sa mâchoire crispée par la détermination.

Une fois de retour chez elle, ils se séparèrent. Laura partit pour Ocean Park tandis que Harrison, à contrecœur, roulait jusqu'à Seaside dans l'intention de travailler quelques heures au *Breeze* avant de passer récupérer son pistolet. Durant tout le trajet, il resta énervé, à cran. Il se répéta que Laura ne risquait rien à l'hôpital, que Justice n'allait pas tenter une agression avec tant de monde autour, de caméras et de présence policière.

Il gara sa voiture sur le parking du journal. Bien entendu, il s'agissait d'une boutade quand il avait répondu à Laura qu'il jouait en ligne. En vérité, il avait potassé le cas Justice Turnbull pour deux raisons : primo dans l'intention d'écrire son fameux papier, secundo parce qu'il s'agissait d'une énigme à résoudre et que Justice était un assassin qu'il fallait coffrer. Harrison était résolu à jouer son rôle à fond.

À ce stade, un détail continuait à le tenailler. L'évasion de Justice avait pour origine une douleur dont il s'était plaint, et que le personnel de Halo Valley n'avait pas réussi à diagnostiquer ou traiter. Pour cette raison, le docteur Zellman avait ordonné son transfert à l'hôpital d'Ocean Park. A posteriori, le bobo de Justice ressemblait à une ruse sans rapport avec la réalité. Mais comment diable avait-il abusé le personnel, et notamment Zellman ?

L'énigme lui trottait dans le crâne alors qu'il se dirigeait vers son poste de travail en traversant la salle de rédaction. Sur l'écran plat du téléviseur, le visage de Pauline Kirby occupait tout le cadre. Un regard sévère posé sur la caméra, elle pérorait sur les exactions des Sept Pécheurs capitaux.

— C'est son truc du moment, déclara Buddy depuis son box.

— La belle affaire, fit Harrison que cela n'intéressait guère.

— T'as fait péter les plombs au paternel de Noah Vernon, tu sais. Un vrai fou furieux ! Il a téléphoné pour gueuler un coup, mais Connelly adore. Ça fait un foin pas possible autour du *Breeze* ! Et, pour le patron, toute publicité est bonne à prendre. Du coup, Pauline met la gomme : ton papier sur Envy lui fournit un super tremplin. Elle va certainement faire le portrait de tous les gamins impliqués, allonger la sauce au maximum, entrer dans leur intimité, appuyer à fond sur l'angle du vécu personnel.

— Grand bien lui fasse, dit Harrison, ravi d'en avoir terminé avec cette affaire.

— Le père du meneur risque de l'avoir dans le collimateur. Bryce Vernon a menacé d'intenter un procès...

— Ce serait son genre, en effet.

Harrison se prit à souhaiter que l'affaire Turnbull évolue tout aussi favorablement, et surtout que ce cinglé soit pincé et placé à jamais derrière les barreaux. D'ici là, pressentit le reporter, Laura

resterait en danger.

Buddy prit un appel sur son portable et Harrison tenta de se mettre au boulot, sans parvenir à chasser Laura de ses pensées. Il se demanda comment se passait sa journée à l'hôpital.

*Elle ne risque rien*, se sermonna-t-il, mais une petite voix lui susurra qu'il y avait un problème. Un gros problème. Elle s'était montrée sous un jour différent.

Rien de bien étonnant, au demeurant, tant le quotidien de Laura était devenu chaotique.

Il consacra deux bonnes heures à compléter le dossier Justice Turnbull et à imprimer divers articles et blogs relatifs au tueur lors de son carnage précédent, puis roula jusqu'à son appartement.

La circulation était dense et le soleil couchant teintait le ciel de nuances orange et magenta, donnant aux flots calmes du Pacifique des reflets chatoyants. Après s'être garé sur sa place de stationnement, entre deux traits de peinture jaune fanée qui barraient l'asphalte, il empoigna son portable et se hâta de gagner sa piaule. Le long porche offrait une vue imprenable sur l'océan ; perdu dans ses pensées, Harrison remarqua à peine le spectacle grandiose qu'offrait mère nature.

Une fois devant sa porte, il prit conscience qu'il n'avait quasiment pas mis les pieds chez lui de toute une semaine. Dans l'intervalle, la situation ne s'était pas améliorée. Au contraire, la poussière s'était accumulée et, dans l'évier de la cuisine, la tache créée par la petite fuite du robinet s'était accentuée. Les cartons non ouverts paraissaient se moquer de lui ; quant aux chaises de camping, elles faisaient l'effet d'une mauvaise blague avec leur porte-gobelet. En comparant sa piaule avec l'intérieur douillet de Laura, cet espace froid et vide n'arrivait même pas à la cheville du studio de célibataire lambda. Dépourvus de cadre, les murs crème comportaient uniquement les trous laissés par un précédent locataire ; un tapis beige et usé « ornait » le couloir ; la salle de bains était si immaculée qu'elle faisait mal aux yeux, et les spots alignés au-dessus du miroir diffusaient un éclat aveuglant ; un nécessaire de rasage de voyage et une serviette d'un vert passé, pendue à la porte de la douche, étaient les uniques signes indiquant que quelqu'un habitait là.

Si l'on pouvait parler d'habiter.

La porte coulissante de la cuisine minuscule était munie d'un store vénitien auquel manquaient plusieurs lattes, et l'équipement couleur amande devait remonter à 1972 environ.

— Rétro, marmonna-t-il en obliquant vers la chambre.

Le matelas défoncé était recouvert par son sac de couchage fripé. Il était parvenu à ranger quelques fringues dans une petite commode. Son unique costume, quelques blousons et manteaux étaient suspendus dans le placard. Sur l'étagère du haut, au milieu des cartons, trônait le caisson de rangement de son arme. Il descendit le parallélépipède métallique, saisit la combinaison et contempla son pistolet, un Glock acheté quelques années auparavant et jamais utilisé. Il empoigna le neuf millimètres, approvisionna le magasin, s'assura que la sécurité était mise puis cala l'arme sous la ceinture de son jean.

— Me voilà paré, grommela-t-il. (Après avoir déniché un blouson de cuir, il l'enfila et constata que le flingue n'était pas apparent.) Pile comme à la télé.

Il essaya de contacter Laura sur son portable mais renonça à laisser un message lorsqu'il tomba directement sur sa boîte vocale. Il quitta l'appartement, verrouilla sa porte et gagna l'extérieur.

La nuit était tombée. Les veilleuses bourdonnaient en diffusant une lueur bleutée sur le parking. Haut dans le ciel, quelques étoiles commençaient à scintiller tandis qu'il faisait marche arrière et engageait son Impala sur la chaussée. Il comptait découvrir quand aurait lieu la pause suivante de Laura et retrouver celle-ci à la cafétéria de l'hôpital. Histoire de s'assurer que tout allait bien.

Une fois dans le trafic, il mit cap au sud sur Roosevelt Drive, section urbaine de la 101 dans l'agglomération de Seaside. Alors qu'il sortait de la ville, son téléphone sonna. S'attendant à entendre Laura, il lança un simple « salut ».

Via la liaison GSM, il entendit une voix sifflante, sinistre.

— Tu fricotes avec la sssorcière ! cracha l'interlocuteur.

Harrison sentit son sang se figer.

— Qui est à l'appareil ? voulut-il savoir.

Après un rapide coup d'œil au rétroviseur, il se gara sur le parking désert d'une banque.

— Elle est l'engeance de Sssatan, siffla la voix d'outre-tombe.

Harrison sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Qui était au bout du fil ? Ce démon de Justice Turnbull ?

— Qui est à l'appareil, bordel ?

Le regard toujours rivé au rétro, il ne vit pas ce qui s'y reflétait. Son regard était tourné vers l'intérieur ; sa concentration fixée sur l'interlocuteur.

— Elles vont toutes mourir... toutes les sssorcières qui se cachent dans leur forteresssse, grinça-t-il. Le Chant des Sssirènes. Les petites sssœurs s'y croient en sssécurité. (À cet instant, Harrison devina que le cinglé souriait.) Mais elles ne le ssseront jamais, pas tant qu'il resstera un seul rejeton de Sssatan... Leurs âmes noires iront droit en enfer !

— Turnbull ?

« Clic ! »

Fin de communication. Rideau.

Qu'est-ce que ça signifiait, bon sang ?

Aussitôt, il tenta de rappeler au même numéro, mais personne ne décrocha. Pas davantage de messagerie.

— Merde !

Venait-il réellement de parler à Justice Turnbull ?

Ou s'agissait-il d'une sale blague ?

Aucune chance... La voix était trop basse, trop inquiétante, trop foutrement tordue.

*Un timbre de malade mental.*

En cet instant, rangé sur le parking d'une banque, dans le brouhaha du trafic sur Roosevelt Drive, Harrison sentit son épiderme se hérissier. Où diable pouvait être ce fumier ? Pourquoi se donnait-il la peine de le narguer, lui ? Certes, il savait que certains criminels, y compris des assassins, bandaient ferme en découvrant le récit de leurs méfaits dans la presse. Ils adoraient la notoriété. Mais ce qui le laissait pantois, c'était que Justice Turnbull le connaisse, et possède son numéro de portable.

Cela étant, qu'est-ce qui pouvait tourner dans la cervelle d'un pareil psychopathe ?

Même ceux qui prétendaient les comprendre se faisaient parfois rouler dans la farine. Le docteur Maurice Zellman, par exemple. Tellement sûr de lui, de sa connaissance intime de ce barjo, le psy avait baissé sa garde. Et failli le payer de sa vie.

Un peu calmé, Harrison sortit son portefeuille et en extirpa la carte de visite de l'inspecteur Stone. Au numéro du BSCT, on l'informa qu'il avait terminé sa journée. Sans perdre une seconde, le reporter composa le numéro de portable de Stone. Tombant sur la boîte vocale dès la première sonnerie, le reporter se vit contraint de laisser un court message : Turnbull l'avait appelé, il possédait un numéro de portable associé à ce salopard.

Une nouvelle fois, alors qu'il quittait le parking, il appela Laura.

Une nouvelle fois, elle ne répondit pas.

Il tenta de se convaincre qu'elle était saine et sauve mais occupée, qu'elle ne pouvait pas prendre un appel pendant le service. Et se rassura comme il put : si Justice Turnbull lui avait fait quoi que ce soit, ce cinglé s'en serait vanté au téléphone.

Pas vrai ?

— Sale fils de pute.

Il écrasa l'accélérateur et risqua un coup de fil à l'hôpital. Une opératrice répondit ; il demanda à parler à Laura Adderley.

— Une petite seconde, dit la réceptionniste.

Une ou deux minutes s'écoulèrent avant qu'une suave voix féminine annonce :

— Poste infirmier, premier étage.

— Laura Adderley, s'il vous plaît. De la part de Harrison Frost.

— Elle est auprès d'un patient. Si vous pouviez rappeler un peu plus tard... oh, attendez. (Sa voix se fit étouffée.) Laura, j'ai un certain Harrison Frost pour toi. Il veut te parler.

Puis, plus distinctement :

— Veuillez patienter, je vous la passe.

Un grand soulagement s'abattit sur lui.

— Allô ?

La voix de Laura était un vrai baume au cœur.

— Salut, je comptais passer. Au cas où tu aies le temps de déjeuner ou dîner lors de ta prochaine pause.

— J'en sors à l'instant... Je n'aurai pas d'autre pause avant 1 heure. Toujours partant ?

— Pourquoi pas..., dit-il.

Là-dessus, sans chercher à inquiéter Laura, il estima qu'elle méritait d'être mise au courant et lui relata l'appel qu'il venait de recevoir en concluant ainsi :

— Je n'ai pas vu de nom s'afficher, bien sûr, mais j'ai tenu à informer Stone pour qu'il enquête sur l'éventuel propriétaire du numéro. Il peut s'agir d'une de ces cartes SIM jetables.

— Il s'en prend à toi ? demanda-t-elle, manifestement animée d'une colère froide.

— Selon moi, il cherche surtout à se faire mousser. Mais ça m'inquiète : son besoin de publicité, de se retrouver en première page, risque de le faire monter dans les tours, de le pousser à *agir* pour attirer l'attention.

— En tuant quelqu'un, par exemple, murmura-t-elle.

— Je te tiendrai informée de ce que j'apprends, mais sois prudente. Selon moi, tu ne crains rien à l'hôpital. Appelle-moi quand ta deuxième garde se termine, on avisera.

Elle hésita.

— Laura ?

— Toi aussi, sois prudent. Il a *ton* numéro.

— J'ai dit à Buddy de le donner à tout le monde. Et puis je doute que Turnbull s'intéresse à moi directement. C'est toi qu'il veut.

— Et ma famille.

— Oui.

Il faillit ajouter « je t'aime », se reprit au dernier moment et fut stupéfait de constater à quel point

cela lui avait paru naturel.

— Tu ne vas pas y croire, dit Stone avec une pointe d'excitation dans la voix alors qu'il faisait route vers le sud, chez Zellman.

— Quoi donc ? demanda Dunbar.

Où qu'elle puisse être, elle semblait se trouver à l'autre bout du monde via la liaison GSM.

— Harrison Frost, le reporter qu'on a vu plus tôt. Il prétend que Justice Turnbull vient de l'appeler.

— Hein ? Pourquoi ?

— Il veut peut-être qu'on parle de lui. Va savoir ? C'est un cinglé. Mais le plus beau, c'est que Frost m'a filé le numéro de portable d'où est parti l'appel. J'ai vérifié... Devine à qui il appartient ?

— Accouche, Stone, dit-elle d'une voix exaspérée.

— Au docteur Maurice Zellman. Je suis en route pour venir chez lui. Je devrais y être dans quinze minutes. Frost va certainement s'y pointer, mais je lui ai ordonné de garder ses distances. Qui sait ce qu'on va trouver sur place...

— Tu as essayé d'appeler le numéro en question ?

— Ça ne répond pas.

— Et le numéro de fixe des Zellman ?

— C'est la cerise sur le gâteau : ils n'en ont pas. Toute la maisonnée possède un portable, et un système prend les appels du toubib en dehors des heures de service. Épatant, non ?

— Formidable. J'y serai dans vingt minutes. Je suis...

Lang crut entendre un hoquet, puis Dunbar qui inhalait bruyamment.

— Allô ? fit Stone. Dunbar ?

— Je crois que je vais encore vomir, soupira-t-elle. Il va falloir que je te laisse.

— Tu es malade ?

— Enceinte, je dirais. Je te tiens au courant.

— Bon ben, pas la peine que tu passes chez Zellman. Je m'en occupe, rétorqua Stone, surpris.

— D'accord, dit-elle, puis elle raccrocha.

Lang n'eut pas le temps de digérer cette révélation : lancé un peu trop vite dans une courbe, il entendit ses pneus crisser. Turnbull était-il retranché chez les Zellman ? Aurait-il volé le portable du toubib ? À moins que l'appel ait émané de quelqu'un d'autre...

Au terme d'un trajet qui lui parut interminable, il aborda enfin l'allée. Les piliers de pierre soutenaient un portail tordu et béant, résultat de quelque regrettable accident. Des veilleuses jetaient une lumière crue sur la façade en pierre de la maison. Plusieurs véhicules étaient rangés devant le garage immense ; il se demanda pour quelle raison ils n'étaient pas bouclés à l'intérieur, surtout depuis que le Range Rover du fiston avait été volé.

Une fois arrêté derrière une BMW, il retenta sa chance sur les portables de Zellman et de sa femme. Toujours aucune réponse.

Il scruta les alentours quelques secondes : tout paraissait calme et la bâtisse semblait occupée puisque de la lumière filtrait par les baies vitrées. Il communiqua sa position à la brigade... juste au cas où, puis sortit de sa voiture et jeta un nouveau coup d'œil aux abords. Toujours rien à signaler, les ténèbres autour de la gigantesque demeure étant prévisibles sur une falaise au bord du Pacifique. Une lumière éclairait le porche. Prudemment, une main posée sur son arme de service, il gravit la

volée de marches et actionna la sonnette.

De l'intérieur lui parvenaient des notes de musique classique, puis ce furent des pas rapides. Quelques secondes plus tard, une femme en qui il reconnut l'épouse Zellman risqua un coup d'œil par la fenêtre située près de la porte, puis tourna un verrou et entrouvrit. Une chaîne de sécurité empêchait l'ouverture complète.

— Inspecteur Langdon Stone, bureau du shérif de Tillamook, se présenta Lang en brandissant son insigne.

— Oh... oui. (Elle s'autorisa un sourire pincé et inquiet.) Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai essayé d'appeler. Ni vous ni votre mari ne répondiez.

— Ah... ma foi, la chaîne HI-FI résonne dans toute la maison... quant à moi, j'étais devant la télé. J'ai dû rater la sonnerie de mon portable.

— Votre mari est à l'intérieur ?

— Oui... oh, vous n'aviez aucune chance de le joindre : il a égaré son téléphone. Cela fait plusieurs jours, déjà... (Court silence.) Il y a un problème ? Seigneur, c'est ce patient de Maurice, n'est-ce pas ? Il a encore tué quelqu'un, volé une voiture ou Dieu sait quoi !

— J'aimerais parler à votre mari, madame.

Elle ôtait la chaînette quand un pinceau de phares apparut dans l'allée ; Stone reconnut la vieille Chevrolet de Harrison Frost. Sitôt le moteur coupé, le reporter traversa la pelouse au pas de course en direction de la zone éclairée.

— Oh ! s'étrangla Mme Zellman avant de froncer les sourcils. Monsieur Frost ?

— Je croyais vous avoir dit de garder vos distances, dit Lang.

— Et moi que j'arrivais aussi vite que possible.

— Entrez donc, entrez donc, insista Mme Zellman dans sa hâte de refermer la porte, comme si un verrou et une chaînette pouvaient tenir en respect un cinglé de l'acabit de Turnbull. Maurice ! lança-t-elle. On a de la visite !

— Votre fils est présent ? demanda Stone.

La maîtresse de maison secoua la tête et invita les deux hommes à la suivre dans un petit couloir.

— Brandt est sorti avec des copains. Une histoire de dernière séance, je crois.

Elle ouvrit la porte à double battant d'un bureau lambrissé où le docteur était assis derrière un bureau massif. Le meuble imposant était couvert de notes, des livres s'empilaient à chaque angle et la musique était beaucoup plus forte au sein de la pièce octogonale. La vue sur l'océan devait être saisissante, estima Stone, mais, à cette heure tardive, la baie vitrée formait un rectangle de ténèbres.

Zellman jeta un coup d'œil par-dessus la fine monture de ses lunettes, cilla, tendit la main derrière lui et appuya sur le bouton d'une console. La musique cessa brusquement. Le cou toujours bandé, il faisait la tête du type qui goûte peu l'intrusion.

— Maurice, voici...

Le regard noir, il lui adressa un signe impatient et hocha la tête. Il savait qui étaient les visiteurs. Mais, manifestement, il ne pouvait toujours pas parler.

— Nous souhaitons vous parler de votre téléphone, dit Lang.

Zellman écrivit : « Il a disparu. Depuis plusieurs jours déjà. »

— Vous l'avez perdu ? demanda Stone.

Mme Zellman intervint.

— Je vous l'ai déjà dit, fit-elle en tendant les paumes vers le plafond comme pour expliquer à son

époux qu'elle était navrée de ce dérangement et qu'elle avait fait son possible pour intercepter les intrus.

Les sourcils froncés comme s'il avait affaire à un enquêteur stupide, Zellman pianota :

« D'évidence, j'ai dû l'égarer. »

— Vous n'avez donc passé aucun appel depuis votre portable au cours des dernières vingt-quatre heures ?

« Non. Comment le pourrais-je ? » Zellman secoua la tête et, bien que toujours assis, parut les regarder de haut. « Pourquoi ? »

— Quelqu'un s'en est servi pour m'appeler, précisa Harrison. Le message et la voix sifflante m'amènent à penser qu'il s'agissait de Justice Turnbull.

— Pas possible ! s'exclama Mme Zellman, une main plaquée sur la poitrine.

La supériorité de façade du docteur céda à mesure que Frost exposait la teneur de l'échange téléphonique.

— Mon Dieu, Maurice ! glapit sa femme qui se réfugia derrière le bureau pour que son époux fasse barrage à cet afflux de nouvelles dérangeantes. Mais comment ? Et pourquoi ?

Zellman se mit à pianoter furieusement. « Selon vous, mon téléphone a été volé ? » Avant que quiconque ait le temps de répondre, il ajouta : « Par Justice Turnbull ? En même temps que la voiture ? »

— Nous l'ignorons.

— Non... Oh non... Je redoutais qu'il arrive un truc pareil, gémit sa femme, les yeux écarquillés, le teint blafard. À force de te voir frayer avec tous ces gens instables mentalement... ces assassins. Et ce... fou furieux. C'est le pire de tous ! Je t'avais prévenu, non ? balança-t-elle à son mari. (Aux abois, elle contempla les ténèbres extérieures et laissa éclater son inquiétude.) Si ça se trouve, il est tout près... Oh... et qu'arrivera-t-il s'il a aussi volé les clés de la maison ? Sur le trousseau de Brandt ? Miséricorde !

Elle se précipita vers les fenêtres et entreprit de tirer les rideaux.

« Vous êtes sûr que l'appel émanait de Justice ? » pianota Zellman en levant les yeux vers Frost.

— Je ne lui ai jamais adressé la parole avant, répondit le reporter, mais il a tenu des propos particulièrement flippants d'une voix qui sifflait à tout bout de champ. Il disait des choses comme « petite sssœur ».

Zellman détourna les yeux. Les ferma un court instant. Secoua la tête de façon presque imperceptible, comme s'il cherchait vainement à nier l'évidence.

— Docteur Zellman ? dit Stone.

L'intéressé soupira. Une ombre de remords s'inscrivit sur son visage alors que son épouse, déjà rendue à la pièce attenante, baissait les stores et tirait les rideaux comme une possédée. Les cliquetis et froissements s'entendaient depuis le bureau.

« Sa voix n'est pas toujours sifflante », écrivit Zellman dont les doigts tremblaient presque sur le clavier. « Uniquement quand il est agité, quand il parle des femmes du Chant des Sirènes, de ses sœurs. Justice Turnbull fait référence aux habitantes du chalet comme s'il s'agissait de ses "petites sssœurs". » Il fit une pause et poursuivit : « C'est bien à cela que vous faisiez allusion ? »

— Oui, répondit Frost d'une voix glaciale, aussi sombre qu'un nuage d'orage.

— Comment a-t-il obtenu le numéro de portable de M. Frost ? demanda Stone.

« Je l'avais ajouté à mes contacts. »

— Existe-t-il une possibilité qu'il possède un jeu de clés de votre maison ? insista le policier.

Le psy fronça les sourcils et secoua la tête.

« Je ne pense pas. Ses clés ont été rendues à Brandt, clé de la maison comprise. »

— Il a pu faire fabriquer un double, estima Lang sans y croire.

Le délai paraissait trop court. Mais enfin, tout restait possible.

« Justice Turnbull n'a pas cette patience ou ce sens de l'organisation. Il fonctionne à l'instinct, aux occasions qui se présentent. » Alors qu'il écrivait cette dernière ligne, Zellman rougit et fit la grimace. Selon Stone, l'éminent psychiatre devait penser à la manière dont il s'était fait rouler dans la farine : de manière dépassionnée et calculatrice. « En outre, il n'est plus sous traitement, ce qui le rend encore plus imprévisible et incontrôlable. »

— Le fils de pute, marmonna Frost en contemplant l'écran d'ordinateur de Zellman.

— Il y a quelqu'un d'autre ! s'écria Mme Zellman d'une voix suraiguë, au bord de la panique.

— Ma collègue, probablement. (Stone sortit du bureau et s'adressa à l'épouse à bout de nerfs.)

Permettez-moi d'aller voir.

— Merci, fit une épouse Zellman éperdue de reconnaissance. Toute cette excitation autour du patient de Maurice me met les nerfs en pelote... (Elle baissa la voix.) J'avais prévenu Maurice, vous savez. Sans succès. Ce maniaque a eu beau attenter à sa vie, rien n'y fait. Rien ne peut détourner mon mari de son fichu travail...

Elle coula un regard noir en direction du bureau puis se frotta les bras, comme sous l'effet d'un froid soudain, avant de s'éloigner.

Savvy Dunbar fit son entrée quelques instants plus tard et la discussion se poursuivit, mais Stone n'apprit rien de plus. Le bon docteur paraissait gêné de s'être fait subtiliser son portable par Justice – probablement après l'avoir laissé dans une voiture non verrouillée. Questionné sur son état de santé, Zellman répondit qu'il avait déjà rendez-vous avec un spécialiste et qu'il comptait reprendre le travail dès le lendemain matin. Stone lui demanda de ne pas faire couper sa ligne ; il existait une chance de localiser Justice via GPS. S'il passait d'autres appels, ils pourraient resserrer les mailles du filet autour du tueur, si possible avant qu'il ait eu le temps de récidiver.

Visiblement secoué, Zellman accepta.

Son épouse paraissait un peu calmée quand la petite troupe prit congé, mais elle assura qu'elle allait faire changer toutes les serrures et réparer le portail dans les plus brefs délais.

— Bonne idée, lui dit Stone en espérant que ce ne soit pas trop peu et trop tard.



# Chapitre 39

*Petite sssœur !*

Laura faillit lâcher le thermomètre qu'elle utilisait sur un patient. Elle avait baissé sa garde, et Justice en profitait pour la contacter.

*Il a disssparu, pas vrai ? L'incube maléfique... tu l'as perdu !*

*Quel effet ççça te fait, catin ? Il a disssparu !*

Il y avait quelque chose d'odieusement satisfait dans ses sifflements. Elle sentit ses genoux fléchir. Ferma les yeux et lança son propre persiflage : *Viens me chercher, pauvre taré. Essaie voir.*

Aussitôt après, elle releva sa barrière mentale. Vite. Fort. Avant qu'il puisse répondre.

— Hé ! protesta le patient, un homme ayant subi une appendicectomie la veille.

— Désolée.

Elle feignit un sourire ; au même instant, le thermomètre électronique bipa. La température de M. Greer était parfaitement normale. Celui-ci accueillit la nouvelle en dardant un regard noir sur l'infirmière. Il exigea ensuite davantage de glaçons dans son verre d'eau ainsi qu'un changement dans son menu : choisi la veille au soir, il avait manifestement été dicté par l'effet délétère des antidouleurs.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit-elle, mais je ne vous promets rien.

Comment Justice pouvait-il savoir qu'elle n'était plus enceinte ?

Jusqu'où allait le lien qui les unissait ?

— Il est grand temps d'en finir, marmonna-t-elle en laissant une provision de glace à M. Greer avant de rallier le poste infirmier.

Tôt ou tard, elle allait se retrouver face à Justice, et cette perspective avait sur elle un effet à la fois terrorisant et galvanisant. Pour être prête, elle devrait se montrer forte au mental comme au physique.

D'une manière ou d'une autre, il lui fallait chasser le spleen consécutif à la perte du bébé et laisser la colère s'emparer d'elle, engloutir son tourmenteur. Mais là tout de suite... là tout de suite, elle se sentait surtout triste et bouleversée.

Au terme de sa deuxième garde consécutive, Laura était prête à s'écrouler dans son lit pour ne plus jamais en ressortir. Elle avait besoin de se reprendre avant de tomber sur le râble de Justice.

Comme ce serait plus simple si la police mettait la main dessus !

Mais elle perdait foi dans les forces de l'ordre à mesure que les jours filaient depuis son évasion. Où qu'il puisse se terrer, c'était dans une planque obscure et bien trouvée.

— Il ne peut pas se cacher éternellement, se rappela-t-elle en actionnant la pointeuse.

Après avoir récupéré son sac dans son casier, elle se dirigea vers l'entrée principale. Travailler à l'hôpital l'avait aidée à penser à autre chose qu'à la perte du bébé, l'agression de Justice et ses sentiments conflictuels envers Harrison Frost. Tomber amoureuse de lui n'entraînait pas dans ses projets, pas davantage que tomber enceinte, subir une fausse couche ou livrer une bataille à la fois physique et mentale avec un tueur fou.

Une semaine auparavant, son existence lui paraissait morne. Engluée dans la routine. Prévisible.

Désormais...

Elle consulta son téléphone et constata la présence d'une demi-douzaine de messages, émanant pour l'essentiel de Harrison. Elle s'apprêtait à le rappeler quand, au détour d'un couloir, elle faillit percuter Carlita Solano qui marchait en sens inverse. Porteuse d'une feuille d'admission, Carlita s'arrêta en s'apercevant qu'il s'agissait de Laura.

— Salut ! Tu t'en vas ?

— Hon-hon, fit Laura sans ralentir.

— Ce reporter, le type dépêché par le *Seaside Breeze*... il t'a attendue.

Laura s'étonnait toujours du flair infailible de sa collègue. Il était rarissime qu'un événement quelconque se produise à Ocean Park sans que Carlita soit au courant. À cet instant, les yeux noirs de cette dernière pétillaient de malice, comme chaque fois qu'elle pressentait l'info croustillante. Elle emboîta le pas à Laura ; ensemble, elles traversèrent une salle d'attente où plusieurs personnes feuilletaient des magazines écornés.

— Tu as du nouveau, à propos de Conrad ?

Laura secoua la tête.

— Toujours dans le coma, d'après ce que je sais.

Elle omit de préciser qu'elle s'était rendue en personne aux soins intensifs pour s'enquérir de l'état du vigile. Conrad gisait sur son lit, les yeux clos, intubé de partout, le rythme cardiaque surveillé par affichage numérique.

— J'ai eu le même écho. Ça fait un drôle d'effet, poursuivit Carlita. Chaque fois que je regarde les infos régionales, je vois Ocean Park à l'écran. Ou au minimum cette journaliste qui traîne sans arrêt dans le coin, Pauline Trucmuche.

— Kirby, précisa Laura alors qu'elles passaient devant le guichet des admissions.

Plusieurs patients, carte d'assuré et formulaire en main, attendaient leur tour dans des sièges en plastique à côté de ficus savamment disposés.

— C'est ça. Quelle morue, celle-là... (En l'absence de réaction de Laura, elle poursuivit sur son idée première.) Alors, c'est quoi l'histoire entre toi et ce mec du *Breeze* ?

Laura haussa les épaules.

— Il doit courir après le scoop, dit-elle en se fendant d'un sourire forcé.

Là-dessus, elle franchit les portes alors qu'un bip du pager de sa collègue poussait celle-ci à s'éloigner d'un pas vif. Harrison était garé près de la voiture de Laura, près d'un lampadaire. Adieu, temps clément : une bruine légère rendait l'éclairage un peu diffus et nappait la chaussée d'une pellicule irisée.

Il sortit de son Impala en voyant approcher Laura, et celle-ci sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Jean flapi, tee-shirt, blouson de cuir râpé, cheveux en bataille et barbe de cinq jours contribuaient à son allure je-m'en-foutiste. Un charme bohème auquel, contre toute attente, elle n'était pas insensible.

— Tu n'as pas un boulot qui te réclame ? lança-t-elle une fois arrivée à sa hauteur.

— Je m'y emploie en ce moment même, rétorqua-t-il après un bref sourire.

— Hmm.

— Bon, on a des tas de choses à se raconter...

Elle se retourna vers l'hôpital et se demanda si quelqu'un, par exemple Carlita Solano, remarquait leur petit manège sur le parking.

— Pas ici. Pourquoi pas chez moi ? Je suis claquée.

— Tu sais très bien que tu ne peux pas y séjourner.

Ce n'était pas ce qu'elle avait envie d'entendre, mais elle sut qu'il avait raison.

— Dans ce cas, pourquoi pas un palace avec room-service, desserts décadents et Jacuzzi ?

suggéra-t-elle avec un pâle sourire, ce qui fit rire Harrison.

— Dans tes rêves.

— Tant pis, alors...

— J'ai une idée. Une petite pension tenue par un ami, à Astoria. Il me doit une faveur.

Du coin de l'œil, Laura repéra Byron qui sortait à grands pas du bâtiment. Son estomac fit un plongeon. Elle n'était pas d'humeur.

— Laura ! beugla le chirurgien, les yeux rivés sur elle.

— Je t'en débarrasse ? proposa Harrison.

— Il travaille ici... D'une certaine façon, c'est mon supérieur. (Voyant Harrison froncer les sourcils, elle lui toucha le bras.) Je sais, dit-elle avant de se tourner à contrecœur pour retrouver son ex-mari au beau milieu du parking.

— Je ne suis pas en service, annonça-t-elle sèchement.

— Je sais. (Il lui apparut un peu moins hargneux que la fois précédente.) Écoute, je suis navré de ce qui s'est passé à la maison, de savoir qu'un maniaque t'a pourchassée, et ces derniers temps, je suis conscient d'avoir été un peu dur avec toi.

— Vraiment...

Il mima la reddition en levant les mains.

— OK, j'ai compris. Je suis un crétin fini, mais je tenais vraiment à savoir si tout va bien de ton côté.

— Ben voyons.

Alors qu'il luttait visiblement pour apaiser la tension, il ne fit qu'aggraver son cas :

— Et le bébé ?

— Pour l'amour du ciel... Combien de fois faut-il te le répéter ? Je ne suis pas enceinte !

Sérieusement, oublie ce délire. Il n'y a *pas* de bébé !

Elle sentit son cœur de fendre en prononçant ces dernières paroles, mais parvint à refouler les larmes qui menaçaient. Byron la dévisagea.

— J'ai bien failli te croire.

Laura compta jusqu'à dix dans sa tête, tourna les talons puis retourna à sa voiture et à Harrison qui patientait.

— Il s'est passé quoi, là ?

— Simple malentendu, répliqua-t-elle vertement.

Elle entendit une portière claquer, un moteur puissant rugir. Byron appuyait sur le champignon de sa Corvette. Un instant plus tard, il enclencha la seconde à l'abord de la rampe, fit crisser les pneus et mit pleins gaz une fois sur la voie rapide. Tout cela sous le regard de Harrison.

— J'ai du mal à t'imaginer mariée à ce type.

— J'étais jeune.

*Et stupide. Si ridiculement impressionnable.* Après s'être éclairci la voix, elle ajouta :

— Revenons à nos moutons. Tu essayais de me convaincre de ne pas retourner à la maison.

Alors qu'il se tournait vers elle, Laura remarqua que l'humidité lui faisait les cheveux plus foncés et bouclés.

— J'ai écrit un papier sur cette pension quand je suis venu m'installer dans le coin, et le proprio a été ravi de cette publicité gratuite. Il m'a assuré que je pouvais loger chez lui n'importe quand. Je crois que « là tout de suite » tombe dans la case du n'importe quand.

Elle était vannée. Vraiment sur les rotules. La voyant hésiter, il lui toucha l'épaule tout en sortant son portable.

— Tu vas adorer.

Pas vraiment convaincue, elle grimpa néanmoins au volant de sa Subaru tandis qu'il réglait les détails à l'extérieur de son Impala.

— C'est bon, annonça-t-il. Le lieu s'appelle *Pension Patrimoine*. Tu me suis ?

Il lui communiqua l'adresse puis monta dans sa voiture et démarra. Comme un automate, elle resta dans sa roue, cap au nord vers Astoria. Elle espéra qu'il n'avait pas d'idée en tête, car c'était hors de question. Après un soupir, elle déclara tout haut :

— Pour la galipette, j'aviserais le moment venu.

*À pas de loup, je descends l'escalier jusqu'au parking du magasin d'appâts et hume l'air marin. Il est vicié à cet endroit, pollué par les relents d'huile de moteur, de fruits de mer morts et de gasoil, mais, malgré cela, je laisse la brise salée m'emplir les poumons.*

*Je me demande si la camionnette est encore en état de rouler. La cabine est flanquée d'un logo fané des « Appâts Carter », avec numéro de téléphone et sirène sexy. Comme la validité des plaques a expiré, je procède à un rapide échange avec celles de la Toyota garée dans un coin. Celle-ci appartient à Carrie, la fille de Carter, mais elle laisse là son véhicule chaque fois que son petit ami passe la prendre au volant d'un 4 × 4 rehaussé.*

*Intervertir les plaques puis démarrer la camionnette est un jeu d'enfant. Le moulin répond au quart de tour, ce qui est bon signe, et la jauge indique qu'il reste presque un quart du plein. Ce sera suffisant pour ce soir.*

*Au pas, tous feux éteints, je quitte l'aire de stationnement et avale la courte rampe d'accès à la voie rapide qui longe la côte.*

*J'ai du pain sur la planche...*

James Ferguson contempla la chambre déserte de son frère, interdit.

Il était parti ? Sérieux ?

Mikey avait mis les voiles pour de bon ?

Pour la troisième fois, James fouilla la piaule de son petit frère, puis le garage, le salon et toute la foutue baraque. Il avait appelé Mikey sur son portable à dix ou douze reprises, lui laissant plusieurs messages et une tétrachiée de SMS. Aux abois, il avait même contacté plusieurs copains du domicile, mais aucun n'avait cafté.

— Génial, gronda-t-il en faisant glisser la porte coulissante qui permettait d'accéder au patio couvert depuis le coin repas de la cuisine.

La pluie dégoulinait le long du toit en plastique ondulé pour former des flaques au bord de l'avancée en ciment avant d'aller inonder le jardin. Où diable était ce petit merdeux ? Maman et papa étaient censés rentrer dans deux jours, James était responsable et ce bourricot avait disparu ! Ne l'ayant pas vu du tout après les cours, James s'était d'abord imaginé qu'il avait séché avec des potes. C'était la dernière semaine de classe, après tout... sauf que...

— Merde ! Chier ! Putain !

James songea à la fascination de ce petit con pour le taré de la plage, ce barjo en cavale. Mikey collectionnait les informations concernant l'autre fou furieux. Il avait tanné James pour se faire conduire sur la côte avant le retour des parents et... bordel de merde ! Ce crétin fini avait taillé la route tout seul.

Debout sur le patio à l'arrière de la maison, les yeux rivés sur la nuit détrempée, l'estomac noué, il rassembla son courage pour téléphoner à Belinda Mathis. Bien qu'elle figure dans sa liste de contacts, il ne l'avait jamais contactée, enfin jusqu'ici. Il pressa l'icône et attendit impatiemment qu'elle décroche. Le simple fait de composer son numéro avait suffi à lui donner les mains moites. Il visualisa son minois de fée, ses cheveux incroyablement longs. Sans oublier son petit cul serré et...

Il tomba directement sur la boîte vocale. Sans laisser de message, il préféra lui envoyer un SMS :

Ta sœur sait où se trouve mon frère Mike ?

Pendant la courte attente, la pluie en profita pour tambouriner de plus belle. James aperçut le chat siamois des voisins qui trottnait au sommet de la haie ; leurs regards se croisèrent, le bestiau cracha, se ramassa sur lui-même et bondit du côté opposé.

— Bon débarras !

À l'instant où disparaissait le matou teigneux, le téléphone de James gazouilla pour signaler la réception d'un SMS.

Le numéro de Belinda, assorti de son joli minois, apparut sur l'écran du portable. Sa réponse laconique :

Sur la côte, d'après k, mais elle le croyait avec toi

L'estomac de James fit plusieurs tonneaux tandis qu'il pianotait frénétiquement, le cœur battant, la tête habitée par un million de questions.

James : Suis à la maison comment il a pu gagner la côte

Belinda : Sépa

*Merde !* pensa James. Si même elle ne « sait pas », qui d'autre pouvait savoir ?

James : Il est parti quand

Belinda : K dit ptet dans l'aprem

— Merde ! éructa-t-il à voix haute mais en pianotant « merci ».

Belinda : Dis-lui d'appeler K

— Compte là-dessus, marmonna-t-il tout en rédigeant un énième SMS à l'intention de Mikey.

À nouveau, il eut la honte en prenant conscience que son petit merdeux de frangin était son unique biais pour entrer en contact avec la bombe du bahut.

Il serra le poing et cogna le montant métallique du patio. « Bam ! » La douleur fusa dans sa main. Un seau d'eau dégringola du toit en plastique. Pas la plus petite égratignure sur le montant.

Il sut ce qu'il avait à faire. Faute de ramener son petit frère illico, papa et maman les tueraient tous les deux !

Et tout ça par la faute de l'avorton. De ce satané Mikey !

Laura dut se rendre à l'évidence.

Harrison n'avait pas menti.

Elle apprécia effectivement le Bed & Breakfast. Beaucoup, même. Située sur le flanc d'une colline escarpée, la vieille bâtisse de style victorien était orientée de manière à offrir une vue imprenable sur l'embouchure du fleuve Columbia. Rénovées et débarrassées de leur plomberie apparente, les suites avaient conservé leur charme originel : lumière tamisée des lampes Tiffany sur les boiseries rutilantes, tapis d'escalier, guéridons et sofas près de l'âtre.

Leur chambre se trouvait au deuxième étage. Un bow-window surplombant le toit d'une remise permettait de contempler les lumières de la ville et les eaux noires du fleuve majestueux. Des projecteurs disposés sur la rive éclairaient la structure monumentale du pont Astoria-Megler. Jeté au-dessus de l'embouchure, il reliait les États d'Oregon et de Washington. Côté Oregon, le treillis métallique se dressait vers le ciel, offrant suffisamment de débattement pour que les cargos empruntent la passe en eau profonde ; au-delà, l'ouvrage redescendait brusquement au niveau des flots turbulents pour rallier la rive opposée.

— Il devait s'agir d'une sacrée faveur, déclara Laura en déposant son sac sur le lit à baldaquin.

Mentalement, elle visualisa Harrison sous les épaisses couvertures, sa chevelure noire étalée sur le drap, son corps nu étendu à côté d'elle. Ils se touchaient, s'embrassaient et...

*Et c'est trop tôt... bien trop tôt...*

En proie à un violent coup de blues, elle s'abattit dans l'un des fauteuils disposés près de la fenêtre.

— Justice m'a encore contactée, mais je lui ai fermé la porte.

— Ne va pas te croire si spéciale. Moi aussi, il m'a appelé, lui remémora Harrison.

— C'est de pire en pire. Toutes ces victimes... (Elle le regarda dans les yeux.) Il ne s'agit pas que de moi et de mes sœurs. Justice terrorise tous ceux qu'il trouve sur sa route. J'ai vu Conrad Weiser aujourd'hui, le vigile censé assurer son transfert, et son état ne s'est pas amélioré.

— Si ce salopard réutilise le téléphone de Zellman, les flics pourront le localiser et découvrir où il se terre.

— Ce ne sont pas les cachettes qui manquent, déplora-t-elle.

Même si Justice paraissait attaché à l'océan, le comté de Tillamook ne représentait qu'une fraction de la côte de l'Oregon. En allant vers le nord comme ils venaient de le faire, il pourrait gagner le comté de Clatsop et l'État de Washington ; au sud, il trouverait le comté de Lincoln puis d'autres encore. En outre, il pouvait toujours s'enfoncer dans l'intérieur des terres, par exemple pour suivre à la trace Becca et Hudson, mais, de l'avis de Laura, c'était très improbable.

— J'ai pensé à la protection, dit-il en sortant le pistolet de sa ceinture de jean.

Elle contempla l'arme à feu. Un bref instant, elle avait pensé à un tout autre type de protection et dut faire un effort pour masquer son émoi.

— Tu saurais t'en servir ? demanda-t-il.

— Uniquement d'après ce que j'en ai vu à la télé.

— Il n'est pas trop lourd mais il y a un poil de recul. Si tu dois tirer, tiens-le à deux mains, d'accord ?

Il lui tendit l'arme, vint se placer derrière elle, plaça ses mains sur les siennes et leva le pistolet à hauteur d'homme. Elle tressaillit.

— J'espère qu'on n'en viendra pas là...

— Moi aussi. Mais laisse-moi quand même te montrer. (Il passa en revue le fonctionnement de l'arme.) Demain, on se rendra à un stand de tir pour que tu puisses l'essayer.

Elle brandit le neuf millimètres d'une main, de l'autre, puis des deux à la fois, les sourcils froncés en éprouvant le poids de l'arme. Harrison la posa sur la table.

— Pour l'instant, c'est juste une présence rassurante. Demain, ça peut devenir un peu plus. Laissons-le là pour l'instant.

Elle hocha la tête mais ne put s'empêcher d'épier le pistolet de temps à autre, sécurité engagée, sur le vieux guéridon.

Ils discutèrent un peu, sans but précis ; puis Harrison se proposa de sortir et de rapporter quelque chose à grignoter.

— Il est 22 heures ! protesta-t-elle, mais il balaya l'objection et promit de revenir sous peu.

Dès qu'il eut quitté la suite et fermé à double tour, elle ôta les frusques qu'elle avait portées pendant ses deux gardes consécutives, forma un rapide chignon et prit une douche chaude. Si le saignement n'avait pas cessé, il était déjà beaucoup moins abondant. Elle refusa de craquer. Faillit le faire mais, une fois encore, transforma l'afflux d'émotions en colère et rumina la façon dont elle allait faire payer tout ça à Justice.

À quoi diable jouait-il en appelant Harrison depuis le portable du docteur Zellman ?

Une fois séchée et calmée, elle enfila un tee-shirt surdimensionné en guise de chemise de nuit. Alors qu'elle entendait la porte de la suite s'ouvrir, elle empoigna l'épaisse robe de chambre pendue à une patère et passa les bras dans les manches bouffantes, puis gagna le salon.

Harrison, les cheveux mouillés et ébouriffés, débouchait à l'instant de l'entrée, porteur d'un carton à pizza et d'une bouteille de vin.

— Pepperoni et merlot, dit-il. La très grande classe !

— Absolument.

Elle ne put réprimer un début de sourire.

— Quoi de mieux au monde ?

— Rien, rétorqua-t-elle d'une voix chevrotante.

Harrison la regarda dans les yeux.

— On va le coincer, promit-il en plaçant leur dîner sur un guéridon laqué.

Des serviettes en papier firent office d'assiettes. Un petit meuble vitré abritait verres à pied et tire-bouchon. Le reporter sortit le nécessaire, déboucha le vin, remplit deux verres puis reposa la bouteille près du carton ondulé.

— Des « appels » pendant mon absence ?

— Si tu fais référence à Justice Turnbull, la réponse est non.

Il fit tinter leurs verres.

— À la capture des méchants.

— Des vrais méchants, ajouta-t-elle.

— Des vrais méchants, convint-il.

Harrison eut toutes les peines du monde à garder ses distances quand il la vit s'endormir à ses côtés dans le lit. Dans ce tee-shirt trois fois trop grand, elle était sexy en diable avec cette ébauche de chignon qui dégagait un long cou, mais il resta sagement de son côté du matelas à contempler son souffle régulier.

Il savait qu'elle en pinçait pour lui pour avoir senti sa réaction à leur dernier baiser. Le sang de Laura avait bouilli aussi vite que le sien, mais ce soir-là, elle s'était montrée plus réservée, et les paroles de sa sœur faisaient écho dans sa cervelle.

« Mollo, d'accord ? Laura n'est pas la seule à tomber amoureuse... »

Bien qu'il déteste l'admettre, Harrison dut bien s'avouer qu'il éprouvait quelque chose de profond pour Laura. Difficile, en revanche, d'être fixé sur les sentiments de Lorelei : elle soufflait tour à tour le chaud et le froid. Cela étant, elle pouvait être en proie aux mêmes doutes que lui. Pour Harrison, tout avait commencé par la perspective d'un scoop retentissant. Désormais, il était mêlé à un terrifiant bras de fer psychologique entre un monstre et sa victime désignée dont lui-même était amoureux.

Il contempla sa poitrine qui se soulevait doucement, dégagea une mèche qui lui barrait la joue. Le cœur déchiré, il sentit au fond de lui sa virilité s'éveiller. S'efforçant de réprimer cette montée de sève, il risqua néanmoins un léger baiser sur le front de la belle endormie. Elle gémit dans son sommeil, il vit ses lèvres tressaillir.

Trop, c'était trop. Il était à deux doigts de craquer.

Il glissa hors du lit, empoigna son oreiller, dénicha une couverture supplémentaire dans l'armoire puis, gagné par la fraîcheur, enfila son jean avant de se coucher par terre. Le canapé de la chambre était trop exigü pour son mètre quatre-vingt-trois.

Dormir à même le sol, que ce soit ici, chez Kirsten ou chez lui, sur un maudit matelas gonflable, commençait à virer à la routine.

Une routine ultra pénible.

*La camionnette du magasin d'appâts est bonne à prendre. C'est un risque, mais je dois agir vite. Ma mission ne peut plus attendre. Prudemment, j'accède à la route puis, dès que je suis hors de vue, je disparaiss.*

*Les sorcières somnolent.*

*Sur place en un rien de temps, je prends la précaution de me garer loin de leur tanière. Une fois la camionnette planquée sur une voie privée à l'abandon, j'arpente les ténèbres sur plus de un kilomètre et demi jusqu'à l'enceinte.*

*Le portail constitue le point le plus facile à franchir mais c'est bien trop risqué, il est possible qu'il soit surveillé. Je me coule donc le long du périmètre. La forêt avoisinante forme un couvercle végétal aux branches alourdies par l'eau de pluie. Bravant l'obscurité stygienne, j'avance, sensible au frisson de la chasse, à cette excitation enivrante qui précède la mise à mort.*

*L'espace d'une fraction de seconde, mes pensées vagabondent et je manque de trébucher. Des voix m'appellent. Surgies de mon enfance... ou toutes proches ?*

*Après une volte-face, je contemple l'obscurité derrière moi.*

*S'agit-il d'une créature de la nuit ? D'un rongeur qui s'agite dans un fourré ? Ou tout bêtement*



*de la pluie ?*

*Ou encore de ton imagination... Tu vois des choses qui n'existent pas, tu le sais.*

*La tête me tourne brièvement, puis je repense avec colère à celle qui ose m'appeler... Lorelei. Son odeur est diffuse, à présent... lointaine.*

*Étreignant l'écorce rugueuse d'un sapin, je ferme les yeux et compte lentement jusqu'à dix, contrains le calme à irradier depuis mon cœur, m'efforce de capturer ce fragment de réalité qui, paraît-il, m'échappe parfois.*

*Peu à peu, je récupère. Je relâche l'arbre et cale mon arme – le couteau de Lorelei – entre mes dents avant de gravir l'enceinte, loin de la façade, vers l'arrière de la propriété. Là, dans l'ombre, je contemple l'énorme édifice où les lumières brillent encore.*

*Elles sont à l'intérieur.*

*Prises au dépourvu.*

*Loin en contrebas, les vagues viennent se fracasser sur la grève. Je respire à pleins poumons, les gonfle d'air salé, attentif au va-et-vient cadencé, m'imaginant le choc des rouleaux contre les rochers. La pluie me gifle le visage. M'éclaircit les idées. M'aide à me concentrer.*

*Il reste tant à faire. Et je dois agir cette nuit. En finir.*

*Dans ma tête retentissent les railleries des sorcières... « Bâtard », « débile », « erreur de la nature »... mon sang bouillonne, rugit contre mes tempes, leurs insultes cruelles sont comme une foreuse à dix ou douze têtes qui me perfore la boîte crânienne. Engeance de Satan haineuse et maléfique ! Ramassis de catins fornicatrices, dignes descendantes de la chienne lubrique qui leur tient lieu de mère !*

*Assailli par la migraine, je songe au docteur qui s'imaginait capable de me soigner. L'imbécile ! Le crétin moralisateur, plein de morgue et d'arrogance ! Comment ose-t-il se croire en droit de décider de mon sort ?*

*Je t'ai berné, Zellman. J'ai fait la preuve de ta nullité, de ton imposture. Mais ce n'est pas assez. Tu connaîtras ma souffrance... Tu éprouveras la profondeur de mon désespoir... Oh oui, j'ai du pain sur la planche, tant de choses à faire.*

*Cette nuit...*

*Je visualise le docteur dans son bureau, son regard suffisant... son sourire forcé et factice, lui qui croit me connaître...*

*J'ouvre les yeux. Sens la pluie qui me ruisselle sur le visage. Reviens à l'instant présent.*

*Il n'est plus temps de planifier. Plus une seconde à perdre à savourer mes intentions. Les yeux rivés sur le chalet, j'aperçois du mouvement à la fenêtre, et je souris en reconnaissant ce regard inquiet avant qu'elle tire les rideaux.*

*Mes doigts se referment sur le manche du couteau, désormais bien calé dans ma main droite.*

*Elle épie à travers le mince interstice laissé entre les rideaux.*

*Trop tard, catin.*

*Beaucoup, beaucoup trop tard.*

# Chapitre 40

Quand son portable, rangé dans la poche avant de son jean, se mit à vibrer, Harrison s'éveilla instantanément. Les premiers rayons de l'aube filtraient à travers la vitre et Laura dormait toujours d'un sommeil de plomb, la respiration profonde, tandis que Harrison n'avait quasiment pas fermé l'œil de la nuit. Il se tourna vers la pendule. Six heures du matin ?

Après avoir extirpé le téléphone, il consulta l'écran et vit que l'appel émanait du portable de Zellman.

*Justice !*

Relevé en toute hâte, il ouvrit le clapet du téléphone et fila par l'embrasement menant au palier supérieur.

— Frost.

— Ils sont morts, déclara la voix éraillée. Zzzzellman et sa famille !

— Zellman ? Le docteur Zellman ? fit Harrison qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Lui et son engendrement maléfique ! Et ce n'est pas fini, lui promit la voix aux accents sifflants. Tu peux écrire là-dessus. Et n'oublie pas les petites sœurs !

La panique s'empara du reporter. Violamment.

— Une seconde ! Non ! Turnbull ! Vous ne pouvez pas...

Mais le monstre avait raccroché.

— Merde !

Au désespoir, Harrison rappela.

Pas de réponse.

— Ne fais pas ça... pour l'amour du ciel...

Il réessaya.

Toujours rien.

— Jésus Marie Joseph, marmonna-t-il dans sa barbe, galvanisé par l'afflux d'adrénaline.

Était-ce sérieux ? Turnbull avait-il réellement massacré la famille Zellman avant d'appeler pour s'en vanter ? Il composa le numéro de portable de l'inspecteur Stone.

— Allez, décroche, gronda-t-il alors que le téléphone, après quatre sonneries, basculait sur la boîte vocale. Bordel de merde... (Il rongea son frein pendant l'annonce puis laissa un message.) Ici Harrison Frost. Je viens d'avoir un nouveau coup de fil de Turnbull. Il affirme avoir zigouillé Zellman et sa famille. Je file illico sur place mais comme je pars d'Astoria, j'en ai pour un bout de temps. Rappelez-moi.

Il referma son téléphone et réintégra la chambre. Laura dormait toujours.

Remarquant le flingue posé sur le guéridon, il s'en saisit ; puis il pêcha chaussures, chemise, blouson et sortit en bouclant derrière lui. S'il prenait la peine de la réveiller, elle insisterait pour l'accompagner : il se refusait à courir un tel risque. Estimant qu'il existait une possibilité – sérieuse – que Turnbull le fasse marcher ou lui tende un piège quelconque, mieux valait laisser Laura ici même, en lieu sûr. Il se promettait de l'appeler plus tard, dès qu'il en saurait un peu plus.

Déjà levé, le propriétaire de la pension de famille s'affairait en cuisine où sa femme préparait des roulés à la cannelle pour le petit déjeuner quand Harrison déboula dans l'entrée. Prenant le taulier à

part, le reporter expliqua que sa petite amie dormait toujours et demanda à être contacté immédiatement si quelqu'un cherchait après lui.

— Il y a un problème ? demanda l'hôtelier.

— Non. Elle est vannée, c'est tout. Dès qu'elle se réveille, dites-lui de m'appeler.

Manquant de temps pour s'expliquer plus avant, il courut sous la pluie jusqu'à sa voiture. Contraint de contourner l'Outback de Laura, il espéra qu'à son réveil le mystère serait levé.

Les essuie-glaces enclenchés, il descendit la colline pour retrouver la voie rapide. En cette heure matinale, la circulation était fluide. Il mit cap au sud et tutoya la vitesse limite, doublant les voitures plus lentes et les camions. Sans cesser un instant de penser à l'appel de Turnbull et à l'intérêt soudain que le tueur lui portait.

Pourquoi le contacter ? Pour se faire mousser ? Dans ce cas, pourquoi ne pas lui préférer Pauline Kirby, ce qui permettrait à Justice Turnbull de bénéficier d'une couverture télé ?

*Il te sait avec Lorelei. C'est pour ça que tu l'intéresses. Tu traînes avec l'une des « petites sssœurs ».*

Il frissonna en songeant au tordu qu'était Turnbull. Traversa Seaside, dépassa l'échangeur de la 26. Le ciel plombé et la pluie semblaient tenir le lever du jour en respect.

Il venait de sortir de Cannon Beach quand son téléphone sonna. Les dents serrées à la perspective d'un nouvel appel du monstre, il consulta l'écran et vit s'afficher le numéro de portable de l'inspecteur Stone.

— Frost.

— Ici Stone. J'ai eu votre message, je suis en route pour chez les Zellman. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je vais m'engager dans le tunnel d'Arch Cape. Ne quittez pas.

Harrison fonça sous la voûte enténébrée. Le grondement d'un camion qui arrivait en sens inverse se réverbérait sur la paroi caverneuse, les phares surpuissants faisaient reculer l'obscurité.

Une fois sorti du tunnel, il livra à Stone un rapide compte-rendu des dernières heures. Au bout du fil, Lang écouta attentivement, n'interrompant le journaliste qu'afin de clarifier certains détails.

— Préférant laisser Laura à la pension, je vous ai appelé et je me suis mis en route.

— Vous n'avez pas essayé de contacter Zellman à son domicile ? lança Stone, plus sous forme d'affirmation que de question.

— Turnbull m'a dit qu'il était mort, répondit Harrison. Et puis, c'est lui qui a le portable de Zellman.

— Il a pu raconter des craques à propos des Zellman...

En se remémorant le timbre de voix du maniaque, Harrison revécut la joie mauvaise à peine contenue.

— Peut-être, dit-il, sceptique.

— Ce type est totalement à côté de ses pompes. Et en plein sevrage médicamenteux, d'après Zellman. Qu'est-ce qui lui prend ? marmonna Stone. Pourquoi s'attaquer aux Zellman ?

— Aucune idée.

— Merci, en tout cas. Maintenant, gardez vos distances. Je ne veux pas de vous sur place. Faites demi-tour, rentrez et patientez. Je vous appellerai plus tard. Qu'il s'agisse d'une sale blague ou d'une affaire criminelle, vous n'y avez pas votre place.

Pour toute réponse, Harrison eut un bref éclat de rire. Il relança le moteur de l'Impala, à l'assaut

du belvédère à la pointe du mont Neahkahnie.

— Que ça me plaise ou non, Turnbull m'a attiré dans cette affaire.

— Vous m'avez bien entendu, Frost ? insista Stone d'une voix ferme. Cette affaire concerne le bureau du shérif du...

Mais Harrison avait raccroché. Pas question de faire marche arrière. Plutôt crever.

*L'enfoiré !*

Stone adressa un regard noir à la route. Ce bourricot de pisse-copie n'en faisait qu'à sa tête. Pas étonnant, avec un scoop aussi énorme que la cavale de Justice Turnbull et sa série meurtrière... Par chance, Lang se savait en mesure d'arriver chez les Zellman avant le reporter.

Il s'attendait presque à trouver les Zellman attablés à la cuisine, en plein petit déjeuner, ou se dirigeant déjà vers leur voiture respective : le fils partant pour l'un des derniers jours de classe, la femme sur le chemin des boutiques, le docteur prêt à gagner l'hôpital. N'était-ce pas ce qu'il avait affirmé l'avant-veille au soir, qu'il comptait se remettre au travail ? Une agression commise par un tueur psychopathe n'allait quand même pas empêcher l'excellent docteur Maurice Zellman d'aller s'occuper des autres cinglés de Halo Valley...

Toujours en route pour la maison du psy, il contacta Dunbar et lui fit part, un peu à contrecœur, de ce qui se passait et de ce qu'il comptait faire. Toutes affaires cessantes, elle répondit qu'elle se mettait en route. Désireux d'en savoir plus sur cette histoire de grossesse, il se refréna : si elle souhaitait lui raconter, elle ne manquerait pas de le faire.

Sur une impulsion, il essaya ensuite d'appeler Zellman à son bureau.

— Hôpital de Halo Valley, répondit une voix suave. Qui demandez-vous ?

— Je souhaite parler au docteur Maurice Zellman, dit Stone avant de se présenter.

— Le docteur Zellman est absent pour raisons de santé et... attendez. C'est bizarre. (Il entendit la standardiste presser plusieurs touches, échanger quelques mots à voix basse puis froisser des papiers.) Désolée, j'ai fait erreur. Il semblerait qu'il soit arrivé à la première heure. (D'évidence, elle avait du mal à avaler ce qu'elle avait sous les yeux.) Ne quittez pas, je vous mets en contact.

Stone quitta la route principale et s'engagea sur le chemin conduisant à la propriété Zellman. La pluie formait désormais un rideau opaque, rendu oblique par le violent vent d'ouest qui faisait craquer les branchages. Une seconde plus tard, une voix à peine audible souffla :

— Docteur Zellman à l'appareil.

Lang ressentit un vif soulagement.

— Docteur, ici l'inspecteur Stone. Désolé pour le dérangement, mais Harrison Frost affirme avoir reçu un nouvel appel émanant de votre portable.

— Rien d'étonnant, articula péniblement le psychiatre.

— L'interlocuteur s'est présenté comme étant Turnbull et s'est vanté d'avoir agressé toute votre famille.

Silence.

— Il a affirmé que vous faisiez partie du lot, mais, d'évidence, ce n'est pas le cas.

— Non... Je... je n'arrivais pas à dormir, alors je suis parti tôt pour l'hôpital...

Déjà faible, sa voix s'éteignit tout à fait.

— J'arrive à l'instant à votre domicile. Il peut s'agir d'une ruse.

Stone s'engagea sur l'allée menant à la maison des Zellman. Toujours pas réparé, le portail béait ;

à travers les arbres, les lumières de la demeure formaient un îlot de chaleur dans l'aube grise.

— Ce salopard se moque de moi. Il m'en a toujours voulu. (Zellman luttait pour s'exprimer et Stone devait tendre l'oreille pour entendre.) Je vous en prie... assurez-vous que Patricia n'a rien... J'ai... comme je lui ai emprunté son portable, je ne peux pas la joindre. En l'absence du mien, j'ai emporté le sien au travail...

Nouveau silence, que le docteur rompit en s'exclamant d'une voix rauque, indistincte, marquée par l'effroi :

— Seigneur, dites-moi qu'il ne lui est rien arrivé.

— Je vous rappelle dès que possible.

Stone raccrocha alors qu'il s'immobilisait dans l'allée. Les portes du garage étaient closes, aucun véhicule n'était visible. Tout paraissait en ordre, mais, en sortant de voiture, il dégrafa son holster et sortit son arme de service. Inutile de prendre des risques inconsidérés.

À travers la bruine, il emprunta le sentier à pas vifs, risqua un coup d'œil par les fenêtres de la façade sans voir âme qui vive, uniquement des pièces impeccablement décorées mais désertes. Salon et salle à manger étaient plongés dans la pénombre ; des lumières émanaient en revanche du fond de la maison.

Il actionna la sonnette et attendit, l'arme le long du corps. Si Turnbull était planqué dans un taillis ou derrière un arbre, il risquait de foncer sur Stone sans que celui-ci l'entende venir en raison du roulement sourd, constant, qui montait du rivage.

Personne ne se présenta à la porte.

Il sonna à nouveau, perçut le timbre agréable qui retentissait à l'intérieur mais aucun bruit de pas.

— Madame Zellman ? héla-t-il à pleine voix en tambourinant contre l'épais panneau. C'est l'inspecteur Stone. Madame Zellman !

Rien.

Il essaya la poignée. Fermé à clé. Fit le tour de la vaste demeure, dépassa des rhododendrons qui frissonnaient sous l'averse, trouva abri sous de hautes branches à l'arrière de la propriété où la forêt s'arrêtait à ras de la falaise. Ses bottes chuintaient dans l'eau stagnante, et il sentit les cheveux se dresser sur sa nuque au moment où il dépassa l'angle de la bâtisse pour déboucher sur le patio, situé face à la pièce à vivre et à la cuisine.

La baie vitrée était entrouverte.

L'estomac de Stone se noua.

Les yeux rivés sur l'intérieur douillet, où les rideaux tirés par Patricia Zellman étaient grands ouverts, il aperçut deux pieds. Le premier nu, les ongles vernis couleur canneberge, l'autre encore à demi enfoncé dans un chausson noir.

— Madame Zellman !

À l'aide du canon de son arme, il fit coulisser la baie vitrée et se glissa à l'intérieur. La maison était parfaitement silencieuse. Là, au pied d'un canapé en L, Patricia Zellman gisait dans une mare de sang, son pyjama en soie maculé de taches brun-rouge.

— Merde, merde et merde..., marmonna Stone, en colère.

Après avoir vérifié le pouls en sachant d'avance qu'il n'en trouverait pas, il actionna son téléphone de sa main restée libre. Il composa le numéro des urgences et se pencha sur la victime, en quête d'un souffle. Rien non plus.

— 911, annonça un opérateur. Quelle est la nature...

— Ici l'inspecteur Langdon Stone.

Ce faisant, il fouilla la pièce du regard. Et si Turnbull était encore dans la maison ? Il aboya son matricule puis ordonna :

— Il me faut des renforts et une ambulance. (L'arme dans la main droite, il entreprit d'inspecter les autres pièces tout en communiquant l'adresse des Zellman à l'opérateur.) J'ai une victime décédée, Patricia Zellman, et je suis en train de fouiller les lieux.

— Les renforts partent immédiatement et l'ambulance est déjà en route, dit l'opérateur du 911.

Au même instant, Lang entendit un bruit dans le couloir. Après une volte-face, sentant son pouls s'accélérer, Stone brandit son pistolet à deux mains.

— Montre-toi, fumier, grinça-t-il entre ses dents.

Une forme sombre bougea dans le couloir non éclairé.

Afin de gagner du temps, Harrison s'engagea à fond de train sur la route secondaire de la vallée de la rivière Miami, évitant ainsi plusieurs localités et leur vitesse limite. Après avoir traversé Tillamook au plus vite, il continua plein sud, le cœur battant. C'était jouable. Turnbull pouvait être arrêté, ce qui mettrait un terme à ce cauchemar.

Son histoire avec Laura pourrait enfin décoller.

Ayant failli louper le chemin d'accès à la propriété des Zellman, il fut contraint de piler. À cet instant, il perçut le hurlement des sirènes. Dans son rétro, il distingua les gyrophares de plusieurs véhicules de patrouille qui zébraient le jour naissant. Sans l'ombre d'un doute, il s'agissait là des secours dépêchés à l'adresse des Zellman ; il braqua à fond et s'engagea le premier sur le sentier.

Les dents serrées, il franchit le portail enfoncé. Ses mains se crispèrent sur le volant, ses tripes se nouèrent. Il se passait quelque chose. Un truc grave.

Et moche.

Il immobilisa son Impala derrière le véhicule de police rangé près du garage – la bagnole de Stone – puis coupa le moteur et récupéra son neuf millimètres sur le siège passager.

La sécurité ôtée, il se dirigea vers la porte principale à croupetons.

Déjà, la première voiture de patrouille arrivait en trombe dans l'allée. Sitôt qu'elle fut arrêtée, les deux portières s'ouvrirent à la volée et il entendit beugler :

— Police ! Lâchez votre arme et levez les mains !

Harrison ne se fit pas prier. Son flingue chut sur le gazon détrempé.

— Tournez-vous !

Il s'exécuta et vit deux canons braqués sur lui.

— À genoux, lui intima un jeune homme en uniforme.

— Hé, je suis celui qui a appelé Stone ! Je...

— À genoux, bordel, et gardez les mains en l'air !

Le cœur battant à tout rompre, Stone avait la silhouette du couloir enténébré dans sa ligne de mire.  
*Va en enfer, Turnbull !*

— Papa ? gémit une voix éraillée. Maman ?

La silhouette fit un pas en avant puis s'effondra dans la lumière du living.

— Oh non.

Stone se rua sur l'épais tapis jusqu'à l'endroit où Brandt Zellman, seulement vêtu d'un caleçon,

pissait le sang de plusieurs plaies au torse et au cou. Mais vivait encore. Sa respiration était creuse, heurtée.

— Nom de Dieu... Tiens bon ! dit-il au gamin alors que les sirènes retentissaient au loin.

*Seigneur, pourvu qu'ils arrivent à temps...* Ne flanche pas.

Des flots de sang s'écoulaient des plaies béantes à la poitrine, au cou. Tourné sur le dos, les yeux écarquillés, Brandt fixait le plafond. Stone étreignit les doigts poisseux du jeune homme.

— Je suis là. Les secours arrivent.

Le gamin paraissait tout près de perdre connaissance.

— Pas de ça, Brandt. Reste avec moi.

Stone entendit des pneus crisser, un véhicule s'immobiliser.

*Dieu merci !*

D'autres sirènes. Plus proches, désormais. Hurlantes.

Des voix. Des cris. Des ordres impérieux.

Peut-être venaient-ils de pincer Turnbull aux abords. *Venez à l'intérieur ! Grouillez-vous, bon sang !*

Le gamin tombait dans les pommes, son teint devenait cireux, faisant ressortir l'acné et le fin duvet d'adolescent.

— Brandt ! Je suis avec toi. Accroche-toi. (Il accentua la pression sur les doigts.) Les secours sont ici. *Qu'est-ce qu'ils foutent, bordel ?* Tiens bon...

Il beugla en direction de la façade.

— À l'intérieur ! Pour l'amour du ciel...

Du coin de l'œil, il vit deux collègues en tenue débouler à travers les taillis, arme au poing. Puis Dunbar qui, collée à la fenêtre, aperçut le corps ensanglanté et se rua dans l'embrasure de la baie vitrée.

— Nom d'un..., murmura-t-elle.

— Il me faut une ambulance ! s'exclama Stone.

— Elle est arrivée.

Déjà, elle filait vers la porte principale.

Alors que Lang étreignait toujours la main du gosse et lui susurrant des paroles de réconfort, il accueillit avec joie un nouveau bruit de pas.

— On s'en occupe, fit une urgentiste, petit bout de femme aux cheveux noirs.

— Je n'ai pas pu vérifier toute la baraque, admit Stone.

Deux autres flics entreprirent de fouiller les lieux pièce après pièce.

— On a passé les pinces au reporter, annonça Dunbar. Il était devant la maison, armé d'un neuf millimètres.

Elle devint un peu verte en contemplant le corps sans vie.

— C'est lui qui a signalé les faits. Turnbull lui a téléphoné.

— Qu'il reste menotté à l'arrière d'une bagnole le temps qu'on dépatouille tout ça. (Elle poussa un profond soupir puis coula un regard en biais à son binôme.) Clark Kent a besoin de se calmer les nerfs.

# Chapitre 41

Harrison avait disparu.

Il n'était ni au lit, ni sur le canapé ni au sol, où elle découvrit un oreiller et une couverture, et pas davantage dans la salle de bains.

Volatilisé.

Tout comme le flingue.

Laura sentit le froid envahir son cœur. Elle rejeta les couvertures et remarqua que la pendulette de la table de nuit indiquait 9 heures passées. Hâtivement, elle troqua son tee-shirt de nuit contre un jean et un sweatshirt. Animée par la nette impression que quelque chose allait très, très mal, elle sortait de la chambre quand lui parvint son immonde sifflement :

*C'est toi la sssuivante, petite sssœur.*

Saisie d'effroi, elle faillit tomber dans l'escalier.

Et hissa sa barrière mentale avant que Justice continue à la terroriser, pas assez réveillée pour se lancer dans un duel de hurlements télépathiques...

La gorge sèche, elle descendit quatre à quatre les deux étages menant au rez-de-chaussée où des senteurs enivrantes de café chaud et de cannelle envahirent ses narines. Trois couples et un homme seul étaient déjà installés dans la salle à manger. Deux des couples bavardaient en riant ; ils préparaient leur excursion à la Colonne d'Astoria, monument historique érigé sur la plus haute colline de la ville. Le troisième couple, face à face à une petite table pour deux, terminait quant à lui son petit déjeuner en sirotant un café devant des assiettes vides. Le septième convive, un sexagénaire chaussé de lunettes de lecture, feuilletait les pages sport d'un quotidien tout en picorant machinalement un roulé à la cannelle gluant.

*Des gens normaux, avec des vies normales...*

Les six tables étaient couvertes d'une nappe ; en leur centre, un vase soliflore contenant une rose. Sur le long buffet, des carafes de jus de tomate, d'orange et de pomme jouxtaient les Thermos de thé et café. Une femme vêtue d'un tablier et arborant un sourire chaleureux apporta des assiettes chargées de parts de quiche, de saucisses et de roulés.

— Veuillez m'excuser, auriez-vous vu M. Frost, de la chambre 302 ? demanda-t-elle à la serveuse une fois celle-ci délestée de son chargement.

Le sourire se figea et elle secoua la tête avant de se diriger vers les cuisines.

— Désolée.

— Merci.

*Pas de panique. Le simple fait qu'il ait quitté la chambre ne signifie pas... Mais le flingue, il a emporté ce foutu flingue !*

Le cœur de Laura battait la chamade et son cerveau faisait défiler divers scénarios d'épouvante. Pieds nus, elle sortit sur le porche et trottina jusqu'à l'angle qui surplombait l'aire de stationnement.

Un déluge oblique tombait du ciel et glougloutait dans le caniveau. Au-dessus de la tranchée immense du fleuve Columbia, les nuages bas ajoutaient à la noirceur ambiante.

Les taillis dégouлинаient ; le sol était détrempé ; l'asphalte du parking était rendu luisant par l'averse.



Et la voiture de Harrison n'était plus là.

— Merde alors, bougonna-t-elle en tournant les talons.

Après avoir franchi l'imposante porte principale, elle fonça jusqu'à la cage d'escalier et gravit les deux étages à toute vitesse. Une fois dans la chambre, elle consulta son portable... Rien. Ni message vocal ni SMS. Elle composa son numéro et, quatre sonneries plus tard, entendit son message d'accueil.

— C'est moi, dit-elle en sentant la moutarde lui monter au nez. Où es-tu ? Je... je suis toujours à la pension, mais... rappelle-moi.

Elle raccrocha et sentit son estomac se nouer. Pour quelle raison était-il parti sans la réveiller, lui laisser de mot ni appeler ?

— Allez, Harrison ! implora-t-elle, les yeux rivés sur son téléphone, les entrailles tiraillées par l'anxiété. Rappelle !

Le téléphone remisé dans sa poche, elle fit son sac, forma un vague chignon sur son crâne puis appliqua une touche de maquillage. Le message immonde de Justice lui tournait dans la tête. *C'est toi la sssuivante, petite sssœur.*

Elle dut s'agripper au rebord du lavabo pour conserver l'équilibre.

Qu'est-ce qu'il avait voulu dire par là ? La suivante ? Ce monstre tiendrait-il Harrison ? Son cœur fut en proie à une terreur nouvelle, indicible. Si Justice avait blessé Harrison... ou l'avait *tué*...

Aiguillonnée par ses ruminations, Laura empoigna ses affaires et se dirigea vers sa voiture. Elle songea un instant à appeler Kirsten mais rechigna à l'idée d'inquiéter la sœur de Harrison. Renonça également à laisser un message au journal.

Une fois au volant, elle balança son sac de voyage sur la banquette arrière et inséra la clé de contact.

Pour s'arrêter dans son geste.

Via le rétro intérieur, elle capta son reflet et lut la terreur paralysante dans son regard d'animal aux abois.

*Où comptes-tu aller, comme ça ? Qu'as-tu l'intention de faire ? Harrison te croit ici. S'il revient et ne te trouve pas...*

— Eh bien, il n'aura qu'à appeler !

Elle démarra le moteur, actionna les essuie-glaces et fit bondir l'Outback en marche arrière. Le cœur tambourinant, chaque muscle de son corps tendu à se rompre, elle pila ; puis, sans attendre l'immobilisation du véhicule, elle mit la gomme et dévala la colline.

Harrison entendit son portable sonner mais fut incapable de décrocher, menotté qu'il était sur la banquette arrière d'une voiture de patrouille du BSCT. L'odeur vaguement citronnée de nettoyant liquide n'arrivait pas à masquer un relent de vomi qui devait dater d'une arrestation effectuée la nuit précédente.

Il n'eut pas besoin de consulter l'écran pour savoir que l'appel émanait de Laura.

Elle était réveillée et se demandait où il était passé. Une panique nouvelle s'empara de lui.

*Ne bouge pas. Ne va nulle part. Tu es en sécurité à Astoria.*

Au désespoir, il beugla afin d'attirer l'attention de quelqu'un, résolu à faire savoir à Stone qu'il était ici, mais personne ne se dérangea. D'autres véhicules arrivèrent ; horrifié, il vit apparaître une voiture du légiste.

Il les avait vraiment tués ! Ce taré avait zigouillé les Zellman !

Au bout d'une attente qui lui parut durer des heures mais qui, en réalité, n'avait pas excédé vingt minutes, il vit les inspecteurs Stone et Dunbar sortir par la porte principale.

Le visage fermé, en pleine conversation, ils n'eurent pas un regard pour lui. Dunbar dit quelque chose qui échappa à Harrison. Ils s'écartèrent pour laisser passer un brancard à roues rétractables vers une ambulance.

Harrison se tordit le cou pour scruter le brancard au passage.

Pâle comme un linge, le jeune Zellman, Brandt, était étendu sur la civière. Un urgentiste l'accompagnait, porteur d'une perfusion ; le brancard fut chargé dans l'ambulance. Dieu soit loué, il était vivant !

Stone leva les yeux, remarqua Harrison dans la voiture et s'élança après un mot rapide à sa collègue. Il déverrouilla la portière arrière.

— Sortez de là. (Sitôt Harrison debout dans l'allée, il lui ôta les menottes.) Vous n'écoutez pas ce qu'on vous dit, déclara l'inspecteur. Il faut pourtant s'attendre à ce genre de traitement quand on se pointe armé sur une scène de crime...

— Je sais.

Alors qu'il se frottait les poignets, Harrison entendit un moteur poussé à fond et tourna la tête pile au moment où la Lexus noire du docteur Maurice Zellman, tous feux allumés, s'immobilisait dans un gémissement de freins.

— Oh merde ! s'exclama Stone.

Aussitôt, l'inspecteur se dirigea vers la berline racée du psychiatre.

— Ne bougez pas, ordonna-t-il au reporter sans se retourner alors que le praticien ouvrait sa portière à la volée.

— Brandt ? murmura Zellman d'une voix brisée, le teint blafard, les yeux arrondis par l'horreur. Oh non, oh non !

— Docteur Zellman, vous feriez mieux de remonter dans votre voiture le temps que tout soit réglé, énonça fermement Stone.

— Pas Brandt. Seigneur, pas Brandt. Il va s'en sortir ! (Médusé, il s'effondra sur le capot de sa voiture.) Pas Brandt. Je... il faut que je l'accompagne ! Je suis médecin, plaida-t-il faiblement alors que l'inspectrice Dunbar traversait le terre-plein jusqu'à la Lexus.

Les portières de l'ambulance claquèrent, l'urgentiste installé au volant. Sirènes hurlantes, gyrophare allumé, le véhicule s'ébranla à toute vitesse. Zellman paraissait perdu.

— Je ne comprends pas... Brandt... mon fils... je dois l'accompagner. Jamais je n'aurais dû quitter la maison...

Ses prunelles étaient assombries par le remords. Il déglutit bruyamment, avec une apparente difficulté. Sonné, il avait l'air d'un zombie.

— Docteur Zellman, dit Savannah Dunbar en lui effleurant l'épaule.

— Oh. (Après avoir cillé à plusieurs reprises, il regarda alentour.) Patricia ? Où est ma femme ? Il se racla la gorge, les yeux brillants.

— Où diable est Patricia ? s'exclama-t-il en posant un regard presque accusateur sur les enquêteurs. Qu'est-ce que ce salopard lui a fait ?

Son regard passa d'un policier à l'autre, puis il s'écroula au sol.

— Il répétait qu'il « m'aurait », c'est ce qu'il a dit. Et moi, j'ai... oh Seigneur, dit-il d'une voix

presque éteinte.

— Il vous a menacé, et vous n'avez rien dit ?

— Secret médical, grinça Zellman.

À genoux sur le dallage détrempe, les cheveux plaqués sur le crâne par l'averse, il ajouta, calmé mais débordant de regrets :

— Et moi je ne l'ai pas cru...

— C'était pourtant un assassin confirmé, déclara Stone, incrédule.

Zellman ferma les yeux. Puis il parut se ressaisir et, avec l'aide de Lang, parvint à se relever.

— Où est ma femme ? murmura-t-il. Patricia. Je veux la voir.

Harrison eut un réflexe viscéral, cette crispation involontaire qui vous saisit avant de recevoir un coup dévastateur. Maurice Zellman se raidit lui aussi. Il secouait déjà la tête quand Savvy Dunbar annonça :

— Je suis désolée, docteur Zellman. Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles.

Le portable de Laura sonna juste au moment où elle traversait le nord de Seaside, hésitant entre tenter de retrouver l'appartement de Harrison ou faire un saut au *Breeze* pour voir si quelqu'un avait des nouvelles de lui.

Sans quitter la route des yeux, elle farfouilla en quête de son téléphone, le récupéra et ouvrit le clapet. Consciente du fait qu'il est illégal de téléphoner sans kit mains libres, elle répondit néanmoins :

— Où es-tu ? J'étais folle d'inquiétude à l'idée qu'un malheur était arrivé...

— Lorelei ? fit une fragile voix de femme.

Le cœur de Laura sombra comme une pierre.

— C'est Catherine. Tu as dit d'appeler en cas de problème.

*Oh non !*

— Qu'est-ce qu'il a fait ? voulut savoir Laura, tétanisée par le souvenir de la menace proférée par Justice.

*C'est toi la sssuivante, petite sssœur.*

— C'est à propos de Ravinia et d'Isadora, admit Catherine, la gorge serrée. Justice les a agressées.

Laura sentit son cœur de figer alors qu'elle freinait à un feu rouge.

— Il avait un couteau...

*Mon couteau*, songea Laura qui revit le couteau de boucher manquant dans la main de Justice quand celui-ci se tenait derrière sa porte de cuisine.

— J'ai tous les torts, poursuivit la matriarche d'une voix qui se brisait.

— Comment vont-elles ? Isadora et Ravinia, elles vont comment ? glapit Laura.

— Je n'en sais rien.

— Mais elles sont vivantes ? *Seigneur, non...*

— Oui.

— Appelle le bureau du shérif. L'inspecteur Stone. Non, mieux encore, appelle les urgences. Tu l'as déjà fait, peut-être ?

— En fait non, pas d'étrangers chez nous, tu sais bien...

— Bon sang, Catherine ! Il a agressé mes sœurs ! Tes nièces ! Dans l'unique endroit où elles

étaient censées être à l'abri ! Où est-il passé ?

— Je... je l'ignore.

— Écoute, j'y suis dans... dix minutes, quinze maximum. Tiens bon.

Elle raccrocha puis, sans hésiter, composa le 911. Au diable Catherine et ses secrets, sa soif de réclusion, le portail et tout ce fichu bastringue.

Tant que Justice n'était pas bouclé à perpète ou mort, personne ne serait à l'abri !

Sans égard pour les limitations de vitesse, espérant au contraire attirer l'attention d'un flic à l'affût des chauffards dans quelque recoin, elle fonça en direction du Chant des Sirènes. Était-ce là que se trouvait Harrison ? Où était-il ?

Aucune voiture de patrouille ne la suivit, rien qu'un type en Porsche trapue qui la dépassa lorsqu'elle quitta la 101 pour emprunter le chemin du chalet. S'arrêtant au terme d'une ultime embardée, elle contempla un panorama inédit : le portail béant avec, dans l'embrasement, un homme qui attendait debout.

— Lorelei, c'est toi ? demanda-t-il.

Au terme d'un rapide examen, il hocha la tête, apparemment convaincu. Simultanément, la porte principale du chalet s'ouvrit pour laisser passer Cassandra qui dévala les quelques marches, sa chevelure blonde soulevée par le vent.

— Oui Earl, c'est bien ma sœur. Laura, approche !

Le joli visage de Cassandra était déformé par l'inquiétude. Les yeux écarquillés, elle ne prêtait aucune attention à l'ourlet de sa robe qui prenait l'eau et la boue à chacun de ses pas précipités.

— Dépêche-toi, Laura !

— Où est Catherine ?

— À l'intérieur.

Laura contempla l'homme.

— C'est... ?

— Earl, notre homme à tout faire. Tu ne te souviens pas ? C'est vrai qu'il a pas mal changé... Il s'est absenté une semaine ou deux, mais il nous est revenu. C'est avec son téléphone que Catherine t'a appelée.

Grand et légèrement voûté, le factotum arborait un fin collier de cheveux gris. Il était vêtu d'un manteau de pluie ouvert sur une chemise de flanelle, d'une salopette et de bottes boueuses. Tout en hochant la tête, il entreprit de refermer le portail derrière les deux femmes.

— Ne verrouillez pas ! ordonna Laura. Et veuillez attendre ici. J'ai appelé la police.

— Oh non ! s'exclama Cassandra qui lui décocha un regard paniqué alors qu'elles atteignaient le porche. Catherine va te tuer...

— Il va falloir qu'elle prenne son tour. Que s'est-il passé ?

— C'est Justice ! fit Cassandra en frissonnant. Il a escaladé la clôture et tenté de tuer Ravinia. Sans l'intervention d'Isadora... (Elle frissonna de plus belle.) ... Dieu sait comment ça aurait fini.

Elles franchirent l'entrée principale restée ouverte et débouchèrent dans le salon où le feu se réduisait à des braises rougeoyantes. Ravinia était étendue sur un canapé long tendu de draps blancs ; assise dans le fauteuil à bascule, Isadora avait les avant-bras bandés, sous le regard attentif d'Ophélie et de Lillibeth.

Les odeurs de cendre, de fumée et de ragoût savoureux étaient occultées par un relent âcre d'antiseptique. Eau de Javel et teinture d'iode, la réponse immuable de Catherine face aux germes de

tout poil.

Livide, la matriarche remplissait des verres d'eau à l'aide d'une carafe qui faisait déjà partie du décor quand Laura était enfant, prétendument dans la famille depuis plusieurs générations. Les cheveux ramenés en longue tresse solitaire qui sinuait entre ses omoplates, Catherine leva les yeux à l'arrivée de Laura et Cassandra.

— Dieu soit loué, te voici, dit-elle en se hâtant d'aller accueillir Laura. Tu es infirmière ; j'espérais te voir arriver avec ta trousse de premiers soins.

— Laisse-moi voir ce qu'il en est, mais non, je n'ai pas de trousse.

Elle repéra de la gaze en rouleaux et en compresses rangées dans des emballages stériles, ainsi qu'un adhésif qui devait accuser un quart de siècle au compteur.

— Il n'y a pas de suture adhésive, j'imagine, ou de... bah, on s'en passera.

Sur l'épaule de Ravinia, le bandage en gaze avait déjà viré à l'écarlate.

— Que s'est-il passé ? demanda Laura, ce qui fit détourner les yeux à Ravinia.

— Elle tentait de fuir, dit Catherine sans chercher à masquer son ton accusateur. Et elle est tombée sur Justice.

— Il était ici ?

— *Dans l'enceinte*, clarifia Ravinia à voix basse, la mine revêche.

De toute évidence, sa confrontation avec Justice, doublée d'une expérience de mort imminente, n'avait pas eu raison de son caractère rebelle. Le regard qu'elle posa sur Catherine désignait la doyenne comme une geôlière.

— Ce n'est pas sûr, ici. S'il ne m'avait pas vue, il aurait pu rentrer dans la maison et toutes nous massacrer. Il lui suffisait d'attendre qu'on dorme...

— Elle a raison, fit valoir Cassandra.

Aucune autre sœur n'était présente hormis Ravinia, Cassandra et Isadora.

— Raconte-moi ce qui s'est passé en détail, dit Laura à la rebelle en s'agenouillant à côté du canapé où sa sœur était allongée. Je vais jeter un coup d'œil à ta plaie.

— Il a essayé de me tuer.

— Tu étais dehors ?

Laura défit le bandage ; la blessure saignait encore un peu.

— Je n'en peux plus d'être enfermée ici ! dit Ravinia en jetant un regard noir à sa tante. On n'a *jamais* le droit de faire quoi que ce soit, pas même de faire connaissance avec d'autres enfants scolarisés à domicile, ni ordinateur ni téléphone, la télé de temps en temps... (Elle contempla avec dédain le vieux téléviseur à écran bombé qui trônait dans un coin.) Bizarre bizarre, comme vie.

— Parce qu'on est bizarres bizarres, ironisa Cassandra à mi-voix.

— Mais toi, tu vis dehors.

Ravinia leva les yeux vers Laura qui soulevait le dernier carré de gaze imbibée de sang.

— Toi et Becca. Même qu'elle est mariée, qu'elle a une fille. Vous avez le droit de mener une *vraie vie* !

Laura fit la moue. *Vraie vie mon œil...* Elle tira d'un coup sec sur le bandage de fortune ; Ravinia hoqueta quand la gaze s'arracha à la plaie, une entaille vilaine et profonde qui aurait pu l'être davantage si la lame n'avait ripé sur l'omoplate. Heureusement, l'artère n'était pas touchée, mais le tissu musculaire avait souffert.

— Donc, tu étais dehors...

— Et boum, je tombe sur lui ! En tournant à l'angle du chalet, je l'ai vu qui matait par la fenêtre. Je n'en croyais pas mes yeux, il m'a repérée et sauté dessus. (Elle se mit à trembler comme une feuille.) En voyant son couteau, j'ai essayé de fuir, mais il m'a attrapée et fait tourner comme une toupie. Il me sifflait après ! Pendant qu'il me traitait de tous les noms, je le bourrais de coups de pied, et là, son couteau s'est abattu. Ensuite... ensuite, Isadora est arrivée comme une furie.

— Je regardais par la fenêtre, intervint celle-ci. J'étais en train de tirer les rideaux quand je l'ai vu. Il faisait noir. Je n'ai pas compris ce qui se passait, j'ai juste attrapé le premier truc qui m'est tombé sous la main, la poêle en fonte, et je me suis ruée dehors. J'ai hurlé, je lui ai flanqué un grand coup sur la tête, ses genoux ont fléchi un instant...

Laura vit Isadora déglutir avec effort, ses lèvres bouger en silence tandis qu'elle revivait l'horreur.

— Et là, poursuivit-elle plus doucement, il s'est tourné vers moi et j'ai vu ses yeux. Il y avait de la lumière... La lune ? Je ne sais pas trop, mais ils étincelaient ! Bleu glacier. L'horreur totale ! Il m'a sauté dessus en agitant son couteau. Je me suis protégé le visage avec les bras, et j'étais en train de hurler et de courir à reculons quand Catherine est sortie avec le fusil.

— Un fusil ? Tu lui as tiré dessus ? demanda Laura en piochant un rouleau de gaze.

Catherine secoua la tête.

— Je n'ai pas pu. Il faisait si sombre... J'ai eu peur de blesser Ravinia ou Isadora... J'ai tiré en l'air, il a détalé. Disparu dans la nuit.

— Et tu n'as pas appelé les flics ? En sachant pertinemment qu'ils lui courent après ? accusa Laura tout en commençant à refaire le pansement de Ravinia.

La mâchoire serrée, Catherine fronça les paupières lorsqu'elle perçut les sirènes dans le lointain.

— C'était superflu, apparemment ? Tu t'en es occupée...

Avant que Laura puisse répondre, son téléphone sonna. Sur l'écran, elle vit que Harrison se décidait enfin à rappeler et en éprouva un soulagement aussi immédiat que bienvenu.

— Tiens ça en place, dit-elle à Ravinia en plaçant les doigts de celle-ci sur un carré de gaze stérile. Appuie bien, surtout, précisa-t-elle avant de répondre. Salut.

Harrison alla droit au but.

— Désolé d'avoir filé comme un voleur. Il y a eu du grabuge chez les Zellman ; Turnbull était sur place.

Laura adressa un regard étonné à ses sœurs qui la dévoraient des yeux et s'efforçaient de suivre la conversation.

— Dans ce cas, il n'a pas chômé, parce qu'il est venu au Chant des Sirènes la nuit dernière. Deux de mes sœurs sont blessées. J'ai appelé les urgences dès que je l'ai su ; je crois que les flics sont en train d'arriver.

— Ne bouge pas, j'arrive !

Harrison referma son téléphone et mit le cap sur sa voiture. Debout près d'un véhicule de patrouille, portable collé à l'oreille, Stone avait la tête des mauvais jours et les sourcils froncés à l'extrême. Dunbar, quant à elle, s'efforçait toujours de raisonner le docteur Zellman, tout cela sous une pluie battante. Si les enquêteurs et les adjoints de la brigade portaient tous une casquette frappée du logo du BSCT, Zellman et Harrison étaient tête nue.

— Ça va aller, vous êtes sûr ? demanda Dunbar au psychiatre qui, après avoir vu le sac contenant

le corps de sa femme rangé à l'arrière du véhicule du coroner, semblait avoir repris ses esprits.

— Il faut que je rentre me changer, dit-il en tirant sur le bandage qu'il portait à la gorge.

— Désolée, mais vous allez devoir attendre que la police scientifique ait terminé.

— Il faut que je...

— Il s'agit d'une scène de crime.

— Mais...

— Pouvons-nous appeler une connaissance susceptible de rester auprès de vous ?

— Non, répondit-il d'une voix enrouée. Je dois me rendre à Ocean Park pour voir mon fils !

Brandt, il est blessé, et... j'y vais !

— Il n'est pas raisonnable de conduire.

Zellman fit un effort sur lui-même et souffla par le nez en affichant son air supérieur.

— Ça ira, je vous dis. Je suis médecin. Qualifié pour le savoir.

Sans un mot de plus, il tourna les talons et gagna sa voiture à grands pas. Quelques secondes plus tard, il démarrait du terre-plein. Dunbar vit que Harrison avait assisté à la scène et secoua la tête.

Le reporter suivit des yeux la Lexus de Zellman qui filait à travers les arbres et le rideau de pluie. Quel genre d'homme fallait-il être pour se comporter ainsi juste après avoir appris le meurtre de sa femme et alors que son fils, sauvagement agressé, luttait entre la vie et la mort ? Manifestement, quelque chose clochait chez le bon docteur.

Mais enfin, question antipathie, Zellman n'en était pas à son coup d'essai.

Un technicien déboucha par l'entrée principale, porteur d'un sac contenant des draps ensanglantés.

— Ils proviennent de la chambre du gamin ? demanda Dunbar.

— Ouais. On l'a laissé pour mort.

Après un regard pour les draps rougis, elle se détourna vivement pour vomir dans un massif de rhododendrons dont les boutons commençaient tout juste à éclore.

— Ça va ? demanda Harrison.

— Oui, merci. (Elle s'essuya la bouche avec la main.) Rien à voir avec ça.

Ayant entendu l'échange, l'un des agents eut un sourire carnassier.

— Bien sûr, Dunbar. Rien à voir avec le sang, la mort et la violence... C'est sûrement autre chose.

Après avoir craché par terre, elle se redressa et posa un regard froid sur le fâcheux.

— Je suis enceinte.

L'agent éclata de rire puis réprima son hilarité en voyant l'expression de Savvy.

— Tu plaisantes... (Silence.) Qui t'a mise en cloque ?

Stone se joignit à l'attroupement juste à temps pour déclarer :

— Ne te bile pas pour ça. Je n'y suis pour rien.

Lang marqua un temps d'arrêt, puis échangea un regard médusé avec Harrison.

— Euh... (Ayant perdu le fil, Stone dut s'ébrouer pour se reprendre.) C'était le patron. Notre oiseau s'est démené, la nuit dernière : une agression a été signalée au Chant des Sirènes. Deux blessées à déplorer. Une unité et une ambulance sont en route.

— Je suis au courant, dit Harrison. Je viens d'appeler Laura, elle est sur place.

Déjà, Stone fonçait vers sa voiture.

— J'y vais.

— Dès que j'en ai terminé ici, je mets cap au nord, déclara Dunbar.

Harrison ne perdit pas une seconde et trottina vers son Impala. Se doutant que les enquêteurs

allaient le dissuader de se rendre au Chant des Sirènes, il souhaitait leur éviter cette peine. Sa priorité : s'assurer par lui-même que Laura n'avait rien.

— Hé ! lui lança Stone. Vous oubliez ça, dit-il en lui tendant le neuf millimètres. Vous possédez bien un permis ; j'ai vérifié.

— Pas faute de l'avoir dit...

Lang lui rendit l'arme puis s'installa au volant.

— N'y voyez rien de personnel, Frost. Mais j'ai du mal à faire confiance aux journalistes.



# Chapitre 42

Mike Ferguson trouvait le vieux motel fascinant au possible. Son périple jusqu'à Deception Bay avait commencé par une prise en stop dans le pick-up d'un couple âgé, dont le modèle paraissait dater des années soixante. À un train de sénateur, les ancêtres l'avaient déposé au carrefour menant à Jewell et Mist. Deux ados l'avaient ensuite embarqué dans un Toyota 4Runner du tonnerre. Ils refusaient de rouler à moins de 110 kilomètres-heure, ce qui convint parfaitement à Mike. Cette chouette balade le mena jusqu'à l'embranchement vers Seaside, où il dut marcher sur trois bons kilomètres avant d'être pris en charge par un type qui prétendait être cuisinier dans un boui-boui baptisé *Casier de Davy Jones*. Le chauffeur de la Ford Focus l'avait déposé au centre-ville. De là, Mike avait rallié le vieux motel où habitait naguère Maddie la Dingue, propre mère de Justice Turnbull. Nullement intimidé par la clôture ornée d'un panneau « Entrée interdite » que le vent faisait grincer, il avait bravé la pluie jusqu'à la façade du motel.

L'endroit était en ruine, mais Mike ne put se retenir de jeter un coup d'œil aux placards déglingués des piaules. Il ne restait vraiment pas grand-chose. Quelqu'un avait visiblement squatté les lieux à un moment donné et abandonné aux rats un sac de couchage tout bouffé dans le salon du bungalow de direction, le moins pourri de tout l'alignement. Réunis par le toit de l'auvent à voitures, les édifices individuels s'écroulaient littéralement. Des trous béaient dans la toiture, des briques étaient tombées des cheminées. Quelques portes avaient été condamnées par des panneaux de bois, et du contreplaqué aveuglait presque toutes les fenêtres. Aussi édentée que Popeye, la clôture qui ceignait l'ensemble était trouée de partout.

Et les lieux étaient bruyants, perchés qu'ils étaient au-dessus de l'océan.

Mike fit néanmoins quelques trouvailles qu'il estima assez cool pour les remiser dans son sac à dos. Une vieille plaque d'immatriculation des années soixante, bien plus ancienne que Justice lui-même, songea-t-il ; une petite icône de Jésus calcinée : autrefois pendue au mur, elle était tombée de son clou pour s'enfoncer dans un trou du plancher ; un collier de chien estampillé « Pépé ». Il avait même déniché une lame de tarot, et s'était rappelé que Maddie la Dingue jouait à la voyante. Du coup, la carte à l'effigie de la Mort était un authentique trésor.

Mais que restait-il ici de Justice Turnbull ? Quel fragment de son enfance avait-il pu laisser dans ce taudis ?

Mike se fit la réflexion que Justice avait dû passer ses premières années ici même, mais il ne trouva rien qui en apporte la preuve. Tout ce qu'il tenait pour acquis, c'était que le motel avait servi de cadre à la tentative de meurtre sur sa mère et une autre nana, quelques années plus tôt. Hélas, il ne restait plus trace des crimes ; cela faisait trop longtemps.

Assis en tailleur sur le plancher crasseux, il prêta l'oreille aux hurlements du vent. Pour la marée basse, il fallait encore patienter plusieurs heures, il comptait rester ici dans l'intervalle. Qui sait, il trouverait peut-être un truc vraiment cool au phare, de quoi en mettre plein la vue à James... ou même à Kara Mathis. Énorme, non ?

Il piocha son téléphone et le consulta. Un SMS de Belinda l'informait que James cherchait après lui. Grosse surprise ! Son frère aîné avait déjà laissé des tonnes de SMS et de messages vocaux. Mike caressa un instant l'idée de le rappeler, puis décida qu'il n'avait pas envie de se faire traiter

d'abruti. Qu'il marine un peu. Ça lui ferait les pieds, à ce grand niais !

De toute façon, il serait rentré d'ici demain.

Après la visite du phare.

Chez Zellman, il y avait décidément quelque chose qui dérangeait Harrison. Tandis qu'il roulait vers le Chant des Sirènes, il s'efforça de deviner ce que c'était. Au-delà de la très haute opinion que le psy se faisait de lui-même, il donnait l'impression d'être un manipulateur. Comme si Zellman, tellement convaincu de sa supériorité, se croyait capable de manœuvrer son petit monde à la baguette. Seul problème : le retour de bâton avec Justice Turnbull. Zellman avait mal évalué son patient.

Qu'avait sorti Zellman à propos des menaces proférées par Turnbull, déjà ? Une histoire de secret médical ? Pourtant, le bon docteur n'était pas toujours à cheval sur ce sain principe : questionné, il avait laissé pas mal de choses filtrer, allant jusqu'à pianoter des infos sur son ordi tant il éprouvait de difficultés à parler.

Harrison fit basculer ses essuie-glaces sur la vitesse supérieure et plissa les paupières. La pluie s'intensifiait et la voûte nuageuse, épaisse et grise, semblait avoir baissé. L'une des choses mentionnées par Zellman était un credo de Turnbull, qui se disait capable de détecter les femmes du Chant des Sirènes quand elles étaient enceintes.

Propos de cinglé.

Cela étant, était-ce beaucoup plus délirant qu'un lien télépathique entre Laura et Justice ?

Et quelque chose d'autre lui tenaillait l'esprit. Voir l'inspectrice Dunbar vomir dans un buisson, devant chez les Zellman, avait rappelé à Harrison sa première rencontre avec Laura, quand celle-ci avait rendu tripes et boyaux.

L'ex-mari de Laura, ce crétin fini d'Adderley, l'avait bien accusée d'être enceinte ? N'était-ce pas ce qu'il avait affirmé sur le parking ?

Un doute inconfortable se fit jour. Elle était fatiguée. Pâle. Des cernes noirs sous les yeux. En outre, elle s'était montrée distante. Il avait tout mis sur le compte d'une relation naissante, de la pression énorme qui pesait sur Laura avec Justice Turnbull dans la nature. Mais peut-être y avait-il autre chose qui l'empêchait de dormir, lui prenait la tête.

— Arrête ça, marmonna-t-il, fâché après lui-même.

Il freina à l'amorce d'un virage, effrayant au passage un corbeau occupé à ronger une carcasse non identifiée sur la chaussée. Dérangé, le volatile battit des ailes et s'envola.

Harrison y prêta à peine attention. Les pneus de sa Chevrolet crissaient sur l'asphalte détrempe et ses pensées se faisaient aussi sombres que les cieux. Laura n'était quand même pas... elle le lui aurait dit si elle... si elle quoi ? Portait l'enfant de son ex-mari ?

— N'écoute pas cet abruti d'Adderley, se sermonna-t-il, mais son instinct de journaliste s'acharnait à lui susurrer qu'un fruit pourri hantait une idylle à peine ébauchée.

Arrivé à hauteur de l'embranchement pour le Chant des Sirènes, il roula au pas. Les nids-de-poule des ornières jumelles formaient de véritables piscines, l'herbe avait souffert du passage de plusieurs véhicules qu'il découvrit garés devant le portail ouvert. Ni chaîne ni femme taciturne, vêtue à la mode victorienne, n'était là pour lui interdire l'accès.

En revanche, un cordon de voitures de police, gyrophares allumés, et d'agents en armes tenait les badauds à distance. Aucun baratin ne permettrait à Harrison de pénétrer sur les terres du domaine,

même en y mettant tout son cœur. Les autorités procédaient à une fouille en règle du périmètre, des deux côtés de l'enceinte, afin de déterminer par où Justice Turnbull était entré.

Même Stone, arrivé avant lui, ne se donna pas la peine de sortir pour donner le feu vert à Harrison. Mais Laura, qui guettait visiblement son arrivée, avait dû repérer sa Chevrolet : elle s'élança sur le chemin en direction du portail.

Il ne l'avait pas vue depuis ce matin, et cette image chassa tous ses doutes. Elle s'efforçait d'enfiler un blouson léger. Sourit et fit un signe de main quand leurs regards se croisèrent. Il se remémora leur baiser, le contact de ses lèvres, son trouble d'être si proche d'elle la nuit précédente. Elle possédait une allure folle, un sex-appeal incroyable, un charme indéfinissable qui touchait Harrison à un endroit dont il n'avait jusqu'ici jamais soupçonné l'existence.

*Lorelei*, songea-t-il.

— Tout va bien ! insista-t-elle en penchant la tête vers Harrison avant de se tourner vers un policier. Il est avec moi.

Elle avait l'air fatigué, les cernes noirs étaient toujours présents sous ses yeux comme si elle bataillait contre l'insomnie ou la grippe. Il avait cru deviner pourquoi. Désormais, il en était moins sûr.

En revanche, il était certain que la terreur instaurée par Justice prélevait un lourd tribut sur elle. Après l'avoir traquée et presque tuée, ce cinglé s'en était pris à ses sœurs. Ici même, au Chant des Sirènes. Où elles étaient censées être à l'abri. Selon toute probabilité, elle était plus que jamais résolue à « appeler » ce fou furieux par télépathie pour une confrontation.

Mauvaise idée, si le carnage perpétré chez le docteur Zellman pouvait s'interpréter comme ce dont l'assassin était capable.

D'évidence, Justice Turnbull montait en puissance et déraillait complètement. Patricia Zellman était morte, Brandt Zellman s'accrochait à la vie et, d'après ce qu'il avait cru comprendre, deux des sœurs de Laura étaient sérieusement touchées même si, à vue de nez, leur vie n'était pas menacée.

L'un dans l'autre, Turnbull avait commis un vrai bain de sang en l'espace d'une nuit.

Le policier en charge de la scène de crime – vingt-cinq ans tout au plus, les cheveux roux coupés court et un visage dur d'homme fait – secoua la tête.

— On m'a ordonné de ne laisser entrer personne. Sauf avis contraire du shérif lui-même, ce gars-là reste en dehors du périmètre.

— Je vais demander l'aval de l'inspecteur Stone.

L'agent Crampton, à en croire son insigne, ne broncha pas.

— Le shérif et personne d'autre, j'ai dit. (Il étudia Harrison de plus près.) Je vous connais ! Vous êtes ce reporter, celui qui a merdé avec l'affaire de la fusillade à la sortie d'une boîte de Portland, *L'Enclume*.

— *L'Écluse*, corrigea machinalement Harrison.

— *Écluse* ou pas, vous restez où vous êtes.

— Comment vont tes sœurs ? demanda Harrison.

— Rien de méchant. Je sors dans une minute, précisa Laura, manifestement résignée à ne pas insister.

Il fut contraint de ronger son frein. La pluie avait fléchi, se muant en crachin insistant qui collait à la peau, et il était question autour de lui d'un orage prévu pour la soirée, mais, pour l'heure, le vent s'était lui aussi calmé. Le vieux chalet, visible à travers les troncs moussus, paraissait gigantesque

dans la pénombre. Il passa un coup de fil au *Breeze*, consulta ses e-mails et écrivit au rédacteur en chef qu'il couvrait la tuerie chez les Zellman et l'assaut donné au Chant des Sirènes.

Connelly le rappela alors qu'il patientait depuis une demi-heure environ. Après avoir dit à son poulain de foncer, il annonça avec délice que depuis la sortie du papier sur les Sept Pécheurs capitaux, le canard avait vu les abonnements grimper de trente pour cent par rapport à la même période l'année précédente. Simple coïncidence, peut-être, mais Vic Connelly ne pariait pas là-dessus. Il était content de Harrison. Ravi, ravi. Ce qui ne rendit pas l'attente plus courte pour autant.

Au terme d'une demi-heure supplémentaire, Laura reparut, cette fois-ci visiblement prête à partir. Dans l'intervalle, Harrison avait assisté à l'arrivée d'une ambulance, le replongeant dans les allégations d'Adderley selon lesquelles elle était enceinte.

Il n'arrivait pas à chasser cette pensée de sa tête.

— Fichons le camp, déclara Laura en le regardant dans les yeux après avoir dépassé les agents en faction devant le portail.

Alors qu'il tendait la main vers elle, elle le prit par le bras et dit à voix basse :

— Si on se retrouvait quelque part ? (Ses beaux yeux pétillants d'intelligence soutinrent un instant le regard du reporter.) Aux *Sables*, par exemple ?

— Entendu.

Elle lui lâcha alors le bras ; Harrison se rendit compte que le flic rouquin les regardait, tout comme deux des sœurs de Laura dont celle en fauteuil roulant. L'une et l'autre se tenaient sous le porche, les yeux rivés sur Laura et Harrison.

Il savait qu'elle avait fait allusion aux *Sables du Thym*, mais sans précision, cela pouvait aussi bien signifier le bar d'un hôtel de Seaside, baptisé les *Sables*, ou encore un petit restau de Cannon Beach.

Il roula sur les quelques kilomètres sans perdre de vue les feux arrière de la Subaru. Bien que l'on soit en début d'après-midi, le jour restait blafard et les nuages, au lieu de se désagréger, paraissaient de plus en plus noirs. Sous la bruine tenace, les voyants de l'Outback se réduisaient à deux petites lueurs rouges.

Il s'engagea à sa suite sur l'artère principale qui traversait Deception Bay. À l'extrémité ouest de la rue, au-delà des vitrines et des boutiques, c'était l'océan. Sombre, mouvant, frangé d'écume, il faisait déferler les rouleaux. Laura vint se ranger sur le parking minuscule de la pâtisserie. Harrison, lui, trouva une place en vis-à-vis pour son Impala. Une fois l'habitacle verrouillé, il traversa en dehors des clous, le col relevé pour échapper à la pluie, attentif au fracas du ressac plus bruyant qu'à l'ordinaire. Il rattrapa Laura juste au moment où elle atteignait le seuil.

La sonnette tinta pour signaler leur entrée dans un petit paradis de tiédeur aux senteurs de pain frais et de café qui l'était moins.

— Hé ! On allait fermer, lança Kirsten depuis le fond de la boutique. (Arrivée au comptoir, elle repéra son frère.) Correction, on *est* fermés, dit-elle en leur offrant un sourire.

— Ne va pas me dire qu'il ne te reste pas un malheureux chausson aux amandes ?

— Que dalle, frangin.

— Tu es seule ?

— C'est mon tour de fermeture, cet après-midi. Ma collègue est partie il y a dix petites minutes.

— Pourquoi pas un plat du menu de midi ? suggéra Harrison en étudiant l'ardoise qui surplombait le présentoir. Il était question de prolonger la tranche horaire...

Elle fit le tour du comptoir.

— Ma foi... la boutique doit pouvoir faire une exception *aujourd'hui* et rester ouverte quelques minutes de plus.

Après avoir bouclé la porte derrière lui et Laura, elle retourna le panonceau qui passa d'ouvert à fermé puis, tout en s'essuyant les mains sur son tablier, annonça :

— Bien, qu'est-ce que je vous sers ? J'ai des sandwiches de la mort qui tue rosbif-tomate-mozzarella, et si c'est gentiment demandé, je peux ajouter du bacon et passer tout ça au grill.

— Ça roule, trancha Harrison. Avec une bière.

— Ah ah. Sers-toi dans le frigo. Si vous voulez du café, il en reste dans le Thermos. Il est encore chaud. (Kirsten se tourna vers Laura.) Et pour toi, la même chose ? Sinon j'ai une salade César qui déchire, agrémentée de grosses crevettes.

— Parfait.

Laura hocha la tête en s'installant à une table. Harrison leur remplit à chacun une tasse de café, et apporta la crème ainsi qu'un petit panier contenant des dosettes d'édulcorant divers.

— Choisis ton poison, dit-il, résolu à un peu de légèreté même s'il brûlait de lui poser des dizaines de questions.

Elle raconta son sentiment d'abandon au réveil, puis l'appel paniqué de Catherine et les heures qui avaient suivi au Chant des Sirènes.

Kirsten apporta leurs plats : sandwich et assiette de *coleslaw* pour Harrison, salade et miche de pain au levain pour Laura. Après avoir refait le plein de leurs tasses, elle annonça qu'elle avait officiellement « terminé son service » : sitôt le repas terminé, ce serait à Harrison de rapporter la vaisselle à l'arrière-boutique qu'elle s'appropriait à récuser. Ils entendirent bientôt un joyeux remue-ménage – eau qui coule, vaisselle qui s'entrechoque, radio diffusant du pop-rock des années 1980.

Laura préleva un morceau de pain qu'elle beurra avant de mordre dedans.

— Hmm, c'est divin, dit-elle en fermant les yeux comme si elle franchissait réellement les portes du ciel. J'ai loupé le petit déjeuner, ce matin.

— Et le déjeuner.

À son tour, Harrison mordit dans son sandwich. Kirsten n'avait pas menti : « de la mort qui tue ».

— À toi de raconter, décréta Laura, redevenue sérieuse. Via l'inspecteur Stone, j'ai appris que Mme Zellman a été tuée et que leur fils est à l'hôpital. Tu as reçu un autre appel ?

— Oui. De Turnbull.

Entre les bouchées de sandwich, il lui expliqua qu'il avait préféré la laisser dormir en lieu sûr pendant qu'il fonçait comme un dingue jusque chez les Zellman.

— Le docteur était au travail. Tôt. Bien qu'il ait encore des difficultés à parler.

— Ainsi, Justice t'a annoncé qu'ils étaient tous morts. Alors que Zellman n'était pas chez lui ?

— Ouais, répondit Harrison en opinant.

Cet autre détail le tracassait, lui aussi. Mais enfin, tant de choses clochaient...

— Il déraile, estima Laura une fois leur repas terminé. Il s'enhardit, il prend des risques. De mauvaises décisions.

— Et tue des gens.

— Isadora affirme l'avoir touché, dit Laura, les deux mains autour de sa tasse. (Ses paupières se rapprochèrent imperceptiblement.) Elle prétend lui avoir fracassé le crâne, mais qui sait si cela a eu le moindre effet, hormis celui de sauver la mise à Ravinia.

— Dommage qu'elle ne l'ait pas tué net.

— Je n'ai jamais souhaité la mort de personne, mais Justice... (Elle soupira et écarta sa salade à moitié entamée.) C'est un cas à part.

— Amen.

— Je me demande à quel point il a morflé... Et où s'est-il réfugié ? (Elle but une gorgée de café.) Dans un abri qu'il juge sûr...

— Où qu'il se terre, pensa Harrison tout haut, la police finira par le dénicher. Il n'a ni argent ni carte de crédit, ni travail ni véhicule. Pas d'ami, pas de famille hormis celle du Chant des Sirènes, et sa trombine s'étale dans tous les journaux. C'est uniquement une question de temps.

— Le plus tôt sera le mieux, dit-elle avant de le lorgner par-dessus sa tasse. Et la prochaine fois qu'il appelle... tu daigneras me réveiller, ou est-ce trop demander ?

Il se remémora les traits apaisés de Laura sur le grand lit à baldaquin, la façon dont son cœur saignait en la regardant. Lui aurait-elle menti ?

— J'ai une autre question à te poser, énonça-t-il en choisissant ses mots avec soin. À plusieurs reprises au cours de cette enquête, il a été question de grossesse. (Les yeux rivés sur ceux de Laura, il la vit pincer les lèvres de façon presque imperceptible.) D'abord de la part de Zellman, quand il expliquait la nature des relations entre Justice Turnbull et ses victimes, les femmes du Chant des Sirènes : Turnbull se serait vanté auprès de son psy de sa capacité à les localiser quand elles sont enceintes.

Elle détourna les yeux, fit tourner sa tasse sur la table.

— Ensuite, il y a eu cette discussion entre ton ex-mari et toi. Il...

— Il m'a accusée d'être enceinte, l'interrompit Laura dont les yeux virèrent au bleu foncé sous l'effet de la colère. Du coup, tu me demandes si je le suis. Je lui ai répondu que je ne l'étais pas, et ce n'était pas un mensonge. Je ne suis pas enceinte, Harrison.

Il vécut un court instant de soulagement... puis remarqua le voile de culpabilité dans le regard de Laura. Elle prit une profonde inspiration et soupira.

— Mais pour être tout à fait honnête, oui, je l'ai été. Récemment. (Elle se mordit la lèvre.) J'étais enceinte quand je t'ai rencontré, je venais tout juste de l'apprendre, et, en effet, c'est pour cette raison que Justice m'a retrouvée si facilement... mais c'est terminé, désormais, dit-elle, les yeux brillants. J'ai fait une fausse couche. Ces derniers jours.

Il sentit tout son univers s'écrouler.

— Ce n'était pas prévu... Byron et moi, on a remis ça dans le vain espoir de ressusciter notre mariage. Ça n'a rien donné, bien entendu, sauf que je me suis découverte enceinte il y a un peu plus d'une semaine et que je... ne l'ai dit à personne. Le seul à l'avoir su, c'est Justice.

Les mots manquèrent à Harrison. Pas réellement préparé à avoir vu juste, il restait muré dans le silence, sous le choc.

— J'étais en pleine indécision. Depuis des années, je voulais avoir un enfant, et là... là, je me suis retrouvée en situation de la faire entrer dans ce monde de fous.

— *La faire entrer ?*

— Simple impression. Très peu d'hommes naissent dans ma famille, et puis... l'une de mes sœurs, au Chant des Sirènes, l'a confirmé.

— Ainsi donc, elle aussi était au courant.

Laura leva les yeux sur lui.

— Eh bien... oui.

— Je n'y comprends plus rien ! explosa-t-il.

Il était furieux qu'elle ne lui ait rien dit, ne se soit pas confiée. Furieux après lui-même. Toutes ces heures à fantasmer sur cette nana, à échafauder une vie commune... alors que ce mensonge grossier était là depuis le début !

Elle discerna la fureur qui l'animait, le tourment intérieur.

— J'ai essayé de déterminer ce qui était le plus sûr pour mon enfant. Sans aucune certitude. Que devais-je faire, m'enfuir ? Me terrer le plus loin possible de Justice ? Passer le reste de ma vie à regarder par-dessus mon épaule, la sienne ? Ou au contraire le confronter, essayer de l'anéantir ? Là-dessus, tu débarques dans ma vie... le chercheur de vérité, ai-je cru... j'ai même cru que j'étais en train de tomber amoureuse de toi. (Elle cilla, repoussa violemment sa chaise.) Manifestement, j'avais tout faux.

— Oui, rétorqua-t-il froidement.

Elle se sentit écrasée par la colère de Harrison.

— Qu'est-ce que j'aurais dû faire, me livrer totalement à toi ?

— Oui !

— Eh bien, je n'ai pas su m'y prendre.

Son sac en bandoulière, elle traversa la salle, ouvrit la porte et sortit.

Relevé d'un bond, il arriva à la porte avant qu'elle se referme et courut après elle en esquivant les flaques d'eau du parking minuscule ; déjà, elle actionnait la condamnation centralisée et ouvrait la portière.

— Tu aurais dû me faire confiance ! lança-t-il une fois arrivé à sa hauteur en pesant sur la portière de tout son poids.

— Tu exiges trop ! (La bouche tremblante de rage, elle tira une nouvelle fois sur la poignée.) Pousse-toi de là.

Comme il n'en faisait rien, elle le regarda droit dans les yeux et dit :

— Qu'est-ce que tu veux de moi, bon sang ?

L'eau de pluie s'écoulait sur son visage, s'insinuait dans son col.

*Je te veux, toi. Tout entière. Corps et âme.* Mais les mots restèrent coincés dans sa gorge. Le voyant sans réponse, elle lui balança un regard dur, pénétrant et répéta :

— Pousse-toi de là.

— Laura...

— Tu es sourd ou quoi ? Dégage, j'ai dit !

Il n'aspirait qu'à une chose : l'embrasser. L'attirer dans ses bras, se coller à elle, poser ses lèvres sur sa bouche inondée de pluie, tenter de revenir quelques jours en arrière, tout recommencer. Mais elle lui avait menti. Et pas qu'un peu.

Alors qu'elle réitérait son effort sur la poignée de porte, il s'écarta, la vit se couler au volant.

— Remercie Kirsten pour moi, dit-elle en mettant le contact.

Là-dessus, elle fit marche arrière et engagea son Outback dans la rue.

Et fila sans un regard en arrière.

# Chapitre 43

Pas question de fondre en larmes.

Laura s'éloigna du salon de thé en se mordillant la lèvre, résolue à ne pas pleurer.

Elle avait commis une erreur avec Harrison Frost. Même s'il était différent des autres hommes qu'elle avait connus, elle s'était évidemment trompée sur toute la ligne. Laura revit la colère rentrée dans la crispation de sa mâchoire, les accusations dans son regard quand il l'avait questionnée sur la grossesse.

*Tu aurais dû le lui dire...*

— Comment ? s'interrogea-t-elle en jetant un bref coup d'œil au rétro intérieur. Quand ?

La sanction aurait été la même ; elle serait simplement tombée plus tôt. Qu'est-ce qui lui avait pris de s'emballer si vite et si fort ?

— Bécasse, s'accusa-t-elle.

Ce disant, elle aperçut son propre reflet : yeux bleus rendus brillants par les larmes qui menaçaient toujours, cheveux bruns aux racines claires. Elle avait besoin de changer d'air. De prendre le large. De tourner le dos aux souvenirs de son enfance bizarre, à un mariage désastreux, à la perte du bébé ainsi qu'à Harrison. En repensant à leurs quelques nuits communes, passées à camper dans le salon de Kirsten ou dans la pension de famille... il lui sembla que toute une vie à deux s'était condensée en un peu plus d'une semaine.

Si ça n'était pas une idée parfaitement idiote...

En allumant la radio, elle tomba sur un bulletin qui relatait l'assaut sur le Chant des Sirènes puis changea de fréquence et opta pour une station pop-rock. Aucune importance, au fond. Elle se concentra sur la suite à donner aux événements. Tant que Justice courait toujours, personne n'était à l'abri. Ni elle ni ses sœurs ni quiconque de son entourage. Sans compter les victimes innocentes qu'il trouvait sur sa route. À ce stade, personne n'était capable de lui mettre la main dessus.

Elle seule était en mesure de communiquer avec lui.

C'était donc à elle seule de coincer ce salopard. Elle n'avait plus à s'inquiéter pour le sort du bébé, et il était désormais peu probable qu'il se focalise sur Harrison maintenant qu'ils avaient rompu. Justice l'apprendrait certainement, lui qui paraissait tout savoir d'elle.

— C'est entre toi et moi, marmonna-t-elle entre ses dents.

Elle n'était pas sottée au point de s'imaginer capable de le tuer ou de l'arrêter, mais elle s'estimait apte à le faire sortir du bois ; le monstre localisé, il ne lui resterait plus qu'à informer la police via un appel anonyme contenant suffisamment d'informations pour qu'ils mettent le paquet.

Par la suite, quand il aurait cessé de constituer une menace pour le Chant des Sirènes et ses sœurs, Laura n'aurait plus qu'à décider quel cours donner à sa chienne de vie.

— Laisse-moi deviner : tu as tout flanqué par terre, déclara Kirsten en voyant Harrison réintégrer le salon de thé puis débouler en cuisine avec les assiettes sales. J'ai tout vu par la vitre...

— C'est une cinglée.

Kirsten regarda son frère droit dans les yeux.

— Eh bien, va faire tes excuses.



— Tu ne sais même pas si c'est moi le fautif, dans cette engueulade !

Elle récupéra la vaisselle, la plaça dans l'évier et entreprit de la rincer à l'aide d'un jet à vocation industrielle. De la vapeur s'éleva tandis qu'elle aspergeait les assiettes.

— Bien sûr que si. (Après avoir lâché le jet qui se rétracta tout seul, elle se cala la hanche contre l'évier en Inox.) J'ai vu la façon dont elle te regardait et dont toi, tu la regardais, dit-elle avec un petit sourire. Avec Manny, c'étaient les mêmes regards, Harrison. C'est une fille intelligente, belle et drôle, et tu la laisses te filer entre les doigts.

— Tu ne comprends pas.

— Ce que je comprends, c'est que je suis prête à tout pour le ramener auprès de moi, pour retrouver notre vie d'avant... et que rien n'y fera. (Sa sœur secoua la tête.) D'accord, j'ai pigé. Laura ne t'a pas dit qu'elle était enceinte. La belle affaire. Ouais, j'ai un peu écouté aux portes, ajouta-t-elle en voyant qu'il lui jetait un regard noir.

— Elle a *menti*.

— Vraiment, tu en es là après l'enfer que vous avez traversé côte à côte ? Et quelle importance ça peut avoir ? Admettons même qu'elle soit toujours enceinte ; est-ce que ça ferait d'elle une personne différente ? Oui et non : ça ferait d'elle une future mère, et ça vous change une nana, souvent en mieux d'ailleurs. Mais Laura reste Laura, et que tu l'acceptes ou non, tu es amoureux d'elle. Sais-tu au moins ce qu'elle est en train de vivre ? Elle vient de perdre un bébé ! Peut-être qu'elle n'était pas au courant depuis longtemps, peut-être qu'il n'était pas prévu au programme. Il reste une certitude : cette femme souffre, et toi, cher frangin, tu viens d'en remettre une couche. Je comprendrais parfaitement qu'elle ne veuille plus jamais t'adresser la parole.

— Holà, du calme... on n'était même pas ensemble.

— Ah ouais ? Tu n'es pas dingue de cette nana ? Tu ne fantasmes pas sur elle jour et nuit ? Tu n'as pas envisagé ce que ce serait de vivre à ses côtés ?

Kirsten posa sur Harrison un regard qui l'accusait de se mentir autant qu'il lui mentait à elle.

— Essaie un peu de voir les choses de son point de vue... Qu'était-elle censée dire à la minute où vous vous êtes rencontrés ? « Salut, moi c'est Laura, enceinte de mon ex-mari » ? J'imagine assez mal. Et comment l'as-tu appris, au fait ? Par son ex ?

Harrison se garda de répondre.

— Peu importe, dans le fond, poursuivit Kirsten qui s'échauffait toute seule comme elle savait si bien le faire. Une fois que Laura ne te l'a pas dit d'emblée, à quel moment trouver la bonne occasion de le faire ? Et là-dessus, voilà qu'elle perd le bébé... Bon sang, Harrison, cesse une seconde de te montrer aussi borné, aussi *homme*, et pense à elle, à ce qu'elle ressent ! Range ton foutu ego de mâle blessé dans ta poche, d'accord ?

Harrison en avait assez entendu.

— Merci pour ces précieux conseils, petite sœur.

— Je t'en prie, c'est gratuit. Oh, un dernier truc : tu n'aurais pas une autre nana sur le feu, par hasard ? Une blonde ?

Il secoua la tête.

— Qu'est-ce que tu me chantes, là ? Je n'ai personne. J'ai bu un verre avec Geena Cho l'autre soir, mais c'était dans le cadre du travail.

— Cho... une Asiatique ? Parce que celle dont je te parle ne l'est certainement pas. Elle est passée prendre un café aujourd'hui. Et m'a demandé si j'étais bien Kirsten Rojas, la sœur de Harrison Frost.

En me voyant répondre par l'affirmative, cette maigrichonne a voulu savoir où tu habites. Je ne le lui ai pas dit et l'ai dirigée vers le *Breeze*. (Elle regarda son frère dans les yeux.) En tout cas, elle n'arrive pas à la cheville de Laura.

— Puisque je te dis que j'ignore tout de cette fille, rouspéta-t-il.

Elle mit ses mains en porte-voix autour de sa bouche.

— Et moi, je te dis de ne pas perdre Laura.

Après avoir secoué la tête, il s'orienta une nouvelle fois vers la sortie puis esquiva les flaques pour gagner sa voiture. La tête farcie d'informations non sollicitées, il perçut l'écho des propos de Kirsten. « Tu n'es pas dingue de cette nana ? »

— Et merde, grommela-t-il avant de grimper dans son Impala.

Une bonne dose de réflexion s'imposait, et, de sa propre expérience, le travail était propice à ce type d'exercice. Comme il jouissait d'un angle privilégié sur la dernière série meurtrière de Turnbull, autant commencer par là. Les citations de première main du maniaque pouvaient lui permettre d'utiliser les coups de fil comme amorce du récit.

Après avoir coupé par les petites rues, il allait déboucher sur la voie rapide quand son portable sonna. Mû par l'espoir qu'il s'agisse d'un appel de Laura, il consulta l'écran. Ni Laura ni Justice, mais un numéro qu'il reconnut comme étant celui de Pauline Kirby. Elle avait probablement eu vent de sa présence sur la scène de crime des Zellman.

Pas d'humeur à lui parler, il la laissa atterrir sur sa messagerie.

Sur la route d'Ocean Park, il s'efforça de réfuter les arguments de Kirsten.

« Tu ne fantasmes pas sur elle jour et nuit ? Tu n'as pas envisagé ce que ce serait de vivre à ses côtés ? »

« Et comment l'as-tu appris, au fait ? Par son ex ? »

Les mots continuaient leur sarabande dans sa tête.

« Tu n'es pas dingue de cette nana ? »

« Et comment l'as-tu appris, au fait ? Par son ex ? »

Plus il y réfléchissait, plus il trouvait pénible d'avoir fait une fixette sur sa grossesse suite aux insinuations de Zellman. Tordant le cou au secret médical, le psychiatre avait laissé filtrer le fait que les femmes enceintes de la Colonie étaient les cibles principales de Justice. Sur le coup, Harrison s'était dit que Zellman faisait son malin, tentait de l'impressionner par sa connaissance intime du cinglé.

*Le cinglé qu'il avait malencontreusement aidé à s'évader.*

Ses pensées prirent un tour sombre, et ses mains se crispèrent sur le volant.

C'était presque comme si Zellman avait fait germer cette information sur les grossesses. Le praticien l'avait-il fait à dessein ? Mais pourquoi ? Zellman ne pouvait pas savoir Laura enceinte ; elle seule était au courant. *Elle et Justice.*

À quoi diable jouait Zellman ? Une fois encore, Harrison sentit affluer la méfiance envers ce type tandis qu'il abordait un virage un peu trop vite et que le train arrière de la Chevrolet chassait légèrement.

Était-ce vraiment Justice qu'il avait eu au téléphone ?

Tenaillé par cette pensée dérangeante, il se gara sur le parking de l'hôpital d'Ocean Park et se remémora son précédent passage ici même : venu chercher Laura, il avait vu cet abruti d'ex-mari l'accoster avant de démarrer au volant de sa Corvette. Un jour seulement plus tôt.

Mais quelle journée...

À l'intérieur, il s'enquit de l'état de Brandt Zellman et apprit que celui-ci était « stable ».

Questionné sur le père du patient, le personnel de l'accueil déclara n'avoir aucune information concernant Zellman senior. Un examen rapide du parking partiellement rempli lui confirma que la Lexus noire n'était pas présente. Tentant sa chance du côté de Conrad Weiser pour savoir si celui-ci était assez remis pour recevoir un visiteur, il se vit répondre par un regard glacial et un mouvement de tête navré de la réceptionniste.

Il exprima ensuite le souhait de voir Laura, mais celle-ci n'était pas dans les murs. Au prix d'un effort, il la chassa de ses pensées et se concentra sur Zellman. Où pouvait bien être le docteur ? Soit chez lui soit à son bureau.

Remonté dans sa voiture, il mit le cap sur les locaux du *Breeze* où il pourrait mener des recherches. Par la suite, il comptait retrouver Zellman et mettre les choses au clair. Quelque chose clochait franchement chez ce type.

— J'étais sûr de te trouver ici, pauvre tache !

James posa sur son frère un regard parfaitement dégoûté. Parti retenter sa chance dans les bungalows, Mike était revenu dans celui de la direction pour piocher une barre de céréales, unique butin prélevé dans la maison familiale avant son escapade.

— Tu n'étais pas obligé de venir me chercher...

— Bien sûr que si ! Si jamais ils l'apprennent, les parents vont nous massacrer !

James était vraiment en pétard : son maxillaire était contracté comme celui du paternel quand il était à deux doigts d'exploser, et ses yeux étincelaient comme s'il faisait son possible pour ne pas déranger son petit frère là tout de suite. Qu'il essaie un peu, pour voir...

— Allons-y, ordonna l'aîné.

— Non.

— Hé, tête de nœud, tu comprends ce que je te dis ? On s'arrache, et pas dans dix ans. (James contempla les lattes vermoulues, le tour de cheminée à demi écroulé, et secoua la tête.) Tu n'as quand même pas envie de traîner *ici*...

— Rien qu'une poignée d'heures. La marée sera basse vers 20 heures... à 20 h 18, exactement, et, à ce moment-là, on pourra accéder facilement au phare. En plus, à cette période de l'année, il fait jour jusqu'à facile 21 heures.

— T'es complètement cinglé !

— Pour toi aussi, ce serait cool. Imagine la tronche de tes potes si tu te pointes, je ne sais pas, avec... un lacet de Justice Turnbull, par exemple.

— Tout le monde se foutrait de ma gueule ! Comment prouver qu'il lui a appartenu, d'abord ?

— Avec ça, rétorqua Mike en brandissant son iPhone. Je prendrai des photos.

— Ils diront qu'elles sont retouchées...

— Pas si je les poste sur Facebook pendant qu'on est sur place... toute une série, tu vois l'idée ?

— Une idée à la con, oui, se défendit James sans grande conviction.

— Quel mal il y a ?

— Et si jamais le mec se pointe ? Tu y as pensé ?

— Il ne va pas venir.

— Ou si on se retrouve coincés sur place... ?

— Faudrait être débile.

— C'est bien le problème... (James Iorgna le canapé défoncé comme s'il avait l'intention de s'y installer, se ravisa.) On l'est peut-être. Sûrement, même.

Il avait dit « on », c'était toujours ça.

— Imagine qu'on trouve un truc sur place qui relance complètement l'enquête, qui permette aux flics de coincer Justice Turnbull ?

James pouffa de rire.

— C'est pas impossible ! insista Mike. Écoute. On va sur place. On reste un quart d'heure, une demi-heure grand maximum. Ensuite on revient et... on retourne direct à la maison.

— Ben voyons.

Mike sortit l'atout qu'il avait gardé en réserve dans sa manche.

— Je pourrais même dire à Belinda Mathis que c'est toi qui as insisté pour me faire venir, que je m'étais dégonflé à la dernière minute.

— Génial...

— Kara trouve que ça l'est, et elle en a parlé à Belinda. C'est écrit noir sur blanc. (Il fit défiler le million de SMS qu'il avait reçus.) Là, regarde.

Trop cool rapporte-nous un truc :) )

Mike leva les yeux vers son frère.

— Le « nous », c'est pour elle et Belinda.

James fit la tronche.

— M'en fous pas mal, de ce que peut penser Belinda Mathis...

*Menteur.* Mike se garda d'insister ; l'appât était posé. Il ne restait plus qu'à ferrer.

— Fais ce que tu veux, moi j'y avais. Ensuite, je rentre à la maison. Mais pas avant. Et *moi*, je rapporterai un truc.

Il n'eut pas besoin d'ajouter « pour Belinda » : James avait fait le rapprochement tout seul.

— Tu ne chercheras pas la bagarre ? voulut savoir l'aîné.

— Non non.

— Si besoin, tu diras aux parents que c'est toi qui as filé et que j'ai dû aller te chercher ?

— Ouais.

James soupira et contempla le monde extérieur à travers une vitre crasseuse qui, devina Mike, lui permettait de voir l'océan.

— Je dois être cinglé, marmonna-t-il. Et je veux tes places pour les Mariners !

Les Mariners étaient l'équipe de base-ball de Seattle ; Mike avait reçu deux billets pour son anniversaire.

— Ça roule, s'empressa de répondre le cadet qui n'était pas tellement amateur de base-ball.

Encore quelques petites heures à attendre... et il aurait enfin accès à la tanière de Justice Turnbull.

*J'ai des élancements dans la tête. Une méchante bosse sur le sommet du crâne. Au niveau de l'épaule, la douleur est intolérable, incandescente...*

*J'ai eu toutes les peines du monde à rallier la boutique d'appâts, à garer la camionnette à sa place habituelle et à tituber jusqu'à ma chambre.*

*Comment ai-je pu me montrer aussi imprudent ?*

*Je garde un souvenir très net de l'euphorie qui était mienne dans l'enceinte interdite ; occupé à tramer leur mort, j'en ai repéré une en périphérie de mon champ de vision.*

*Ravinia – cette créature horrible, ignominieuse – était sur le point de filer.*

*Je souris en repensant à la manière dont j'ai contrarié sa fuite, coupé court à sa soif de liberté. Et je l'aurais tuée, elle aussi, j'aurais aimé trancher sa gorge blanche et fine, voir le sang s'écouler, gicler. Je me suis imaginé la surprise dans son regard, l'effroi, l'angoisse de se savoir mourante... mais l'autre est passée à l'attaque. Elle m'a assené un coup qui a failli me fendre le crâne. Avant que je me retourne, bing, un nouveau coup violent. Qui m'a rebondi sur l'épaule.*

*Tu me le paieras, catin !*

*Dans ma chambre, je retire le blouson avec précaution. J'ai la tête comme une citrouille, l'épaule presque figée. Mais le bras, lui, fonctionne toujours.*

*J'ai besoin de guérir. De récupérer.*

*Manger, dormir, et la mer... il faut que j'y retourne...*

*Ensuite, les engeances de Satan subiront mon courroux... toutes autant qu'elles sont.*

*Lorelei comprendra qu'elle ne peut pas les sauver.*

*Elle est affaiblie. Éprouvée par la perte de l'enfant. Je ne sens plus la barrière qui empêche d'ordinaire mes pensées de l'atteindre.*

*C'est ta faute, petite sssœur, pensé-je. Elles mourront toutes par ta faute...*

*En un clin d'œil, sa barrière se relève, infranchissable. Mais elle a vu... elle a contemplé son destin.*

*Je puise un grand réconfort dans l'avenir et oblige mon corps à guérir.*

*Lorelei va mourir.*

*Lentement.*

*Douloureusement.*

*À jamais réduite au silence.*

# Chapitre 44

Adossé au fauteuil de son bureau du *Breeze*, Harrison ignora les couinements de protestation du siège, occupé qu'il était à suivre plusieurs fils de pensée simultanément. Au terme d'une petite heure de recherches sur Zellman, il s'était fait une image fort peu flatteuse du bonhomme.

C'était à peine croyable : le psy était à son bureau. Au travail. L'air de rien, comme si son fils n'était pas hospitalisé dans un état critique. Comme si sa femme n'était pas morte.

Cela n'avait aucun sens.

À moins que... Harrison appela Stone qui, pour une fois, décrocha.

— Stone.

— Salut, c'est Frost. J'ai une question concernant les appels que j'ai reçus de Justice Turnbull depuis le portable de Zellman : vous avez localisé le téléphone ? Vérifié qu'il était bien en possession d'un tiers ?

— Je ne peux pas aborder les détails d'une enquête avec vous, Frost. Vous le savez.

— Même de vous à moi ?

— Même ainsi. Pourquoi ? Vous doutez que les appels aient émané de Justice ?

— Je n'en sais trop rien. Écoutez, j'aurais quelques autres questions à vous poser en vue d'un article sur ce qui s'est passé au Chant des Sirènes. On peut se voir ?

— Je suis pas mal débordé, en ce moment, dit Stone avec un tranchant perceptible.

— Vous me préviendrez quand vous aurez localisé ce téléphone ? Je suis personnellement concerné, quand même : c'est moi qu'on appelle avec...

— Je vous l'ai dit, il m'est impossible de discuter d'une enquête en cours.

— C'est moi qui vous ai renseigné sur la maison Zellman, rappela Harrison à l'enquêteur. Suite au coup de fil de ce cinglé.

— Dès que nous serons disposés à rendre des éléments publics, vous serez le premier journaliste à être mis dans la boucle. Maintenant veuillez m'excuser, mais j'ai un autre appel.

Stone raccrocha et Harrison écouta ses autres messages : tous deux émanaient de Pauline Kirby, qui souhaitait l'interviewer en tant que « témoin » du meurtre chez les Zellman.

Sur le départ, il leva la main pour faire signe à Buddy qui le héla :

— Où tu vas comme ça ?

— Faire une interview, répondit Harrison.

— Tu as un papier pour Connelly ? J'ai pas l'intention de camper ici toute la soirée...

— Débrouille-toi avec le boss.

Harrison sortit des locaux, grimpa dans sa voiture et prit la route de Halo Valley en ruminant les propos qu'il venait de tenir à Stone : « Suite au coup de fil de ce cinglé. »

Que penser de ce geste ? Pourquoi Justice n'avait-il pas continué à harceler Laura ? Pourquoi l'appeler lui, la pièce rapportée ? Sur le coup, Harrison avait estimé que Justice devait préférer contacter Laura par voie mentale, distiller ses menaces à l'improviste pour lui flanquer une frousse de tous les diables. Mais, à plusieurs reprises, elle avait affirmé lui avoir cloué le bec... dans ce cas, pourquoi ne pas la menacer par téléphone ? Si l'intimidation faisait partie de son mode opératoire, pourquoi ne pas contacter Laura par ce biais plus classique ?

Zellman disait avoir ajouté Harrison à la liste de contacts de son portable, qu'il procédait ainsi de façon systématique. Dans quel but : disposer du numéro d'un pisse-copie ?

Pas très crédible.

Il repensa à cette voix rauque au téléphone, aux propos sifflants qu'il avait attribués à Turnbull, mais comment en être certain ? Le psy connaissait les tics verbaux de Justice, ses obsessions...

Turnbull, avide de couverture médiatique ? Voilà qui collait mal au profil du personnage.

Dans ces conditions, pourquoi diable appeler Harrison Frost ?

Un malaise s'installa au creux de son estomac à mesure que le reporter envisageait les possibilités. Une fois arrivé à Halo Valley, il s'était convaincu que le docteur Maurice Zellman n'était victime que d'une chose : sa propre perfidie. En vérité, d'après le scénario d'ensemble qui lui occupait l'esprit, Harrison pressentit que Zellman avait très bien pu manipuler toutes les personnes impliquées dans l'enquête depuis le démarrage de celle-ci. Par quel biais savaient-ils quoi que ce soit sur la façon dont Justice Turnbull pensait, agissait ? Son psychiatre et personne d'autre, l'homme qui était son confident, son seul contact avec le monde extérieur.

Plus il y songeait, plus les pièces du puzzle s'agençaient. Au point qu'il s'étonna de ne pas avoir vu clair plus tôt.

Plus qu'une étape : prouver ses allégations.

— Sale fumier ! cracha Harrison comme si le psy était dans la voiture à ses côtés.

Au bout d'une heure de trajet, il engagea son Impala sur le parking de Halo Valley. La mâchoire serrée, il contempla l'édifice à façade de béton et cèdre, ce bastion de bonnes intentions suivies d'échecs patents, en tout cas en ce qui concernait Justice Turnbull. Face A ou Face B, peu importait. Comme sur un mauvais 33-tours.

Après avoir glissé son dictaphone miniature et son portable dans sa poche, Harrison contempla son Glock et décida de ne pas le prendre. Trop de caméras de surveillance et de détecteurs de métaux dans un hôpital psychiatrique. Il boucla le neuf millimètres dans la boîte à gants, verrouilla sa voiture et pénétra dans l'établissement.

La réceptionniste de la Face A l'accueillit fraîchement.

— Le docteur Zellman ne reçoit personne actuellement, dit-elle, en admiration manifeste devant le grand manitou.

— Je suis conscient du fait qu'il n'est pas entièrement rétabli, mais veuillez lui faire savoir que je suis ici. (Il fit glisser sa carte sur le bureau.) Dites-lui que je souhaite lui soumettre des faits nouveaux afin d'avoir son opinion de spécialiste.

Après l'avoir longuement dévisagé, elle soupira puis enfonça une touche de son téléphone. Zellman, que Harrison reconnut au timbre éraillé, répondit aussitôt.

— Je croyais avoir précisé que je ne voulais pas être dérangé.

— Désolée docteur, s'excusa-t-elle, mais il y a ici un certain Harrison Frost, du *Seaside Breeze*, qui souhaite vous parler.

Après un nouveau regard méfiant pour le reporter, elle transmet le reste du message. Les yeux arrondis par la surprise, elle entendit Zellman déclarer :

— Il est ici ? Eh bien, faites-le entrer. Mais rappelez-lui bien que je suis un homme occupé.

— Oh, il est au courant, docteur, dit-elle avant de raccrocher.

Elle actionna le portique pour permettre à Harrison d'entrer puis lui fournit les instructions qui le menèrent à une passerelle où se trouvaient bureaux et salles de réunion. Cette section du bâtiment

était accessible sans code de sécurité ; la Face B, où Justice Turnbull avait été logé, demeurait quant à elle inaccessible.

Il actionna son enregistreur miniature et remisa le petit appareil dans sa poche de blouson.

Assis derrière son bureau, Zellman pianotait sur son portable tout en consultant deux dossiers à chemise verte étalés sur son buvard. Sa veste en poil de chameau était suspendue à un portemanteau ; son col de chemise ouvert. Le bandage autour de son cou était visible, tout comme son irritation.

Après avoir pris du champ avec son bureau, il fit signe à Harrison de prendre place dans l'un des deux sièges pour visiteur.

— Je suis occupé, articula-t-il avec effort.

— Je croyais vous trouver à l'hôpital, auprès de votre fils.

— Il s'en sort bien. Dieu merci, les plaies étaient étonnamment superficielles.

— Dommage que votre épouse n'ait pas eu cette chance.

— Oui, dit-il, le visage troublé.

Était-ce l'effet du chagrin ? Du remords ? De la peur ? Il soupira.

— Que puis-je pour vous ? reprit-il.

— Je suis surpris que vous soyez en état de travailler...

— Je sais. Cela m'est difficile, mais rester les bras croisés m'est encore plus pénible.

Harrison décida de ne plus prendre de gants.

— J'ai procédé à quelques recherches sur vous, Zellman.

Le docteur plissa les paupières et susurra :

— Vous comptez écrire un article sur cette tragédie ?

— Hmm. Votre femme avait déposé un dossier de divorce il y a deux semaines.

Zellman cilla.

— Simple malentendu, dit-il, désormais sur ses gardes.

— Votre mariage était en miettes depuis longtemps.

— Monsieur Frost, j'aimais Patricia et je l'aime toujours, s'offusqua-t-il. Votre attitude est scandaleuse. Si vous avez fini de me harceler, veuillez partir.

Il paraissait avoir du mal à s'exprimer, mais Harrison était sceptique. Était-ce une façade habile ?

— Vous souhaitiez la voir disparaître de votre existence : l'occasion était trop belle. Quitte à devoir blesser votre fils.

— Quoi ?

Zellman se releva d'un bond, l'air agité et, pour la première fois, dangereux. Harrison garda les yeux rivés sur le docteur qui bafouilla :

— Dehors ! Avant que j'appelle les vigiles !

— Ne vous gênez pas. (Harrison se rencogna dans son siège et leva les yeux sur le psychiatre.)

Brandt s'est interposé, c'est ça ? Il a essayé de sauver votre femme ? lança-t-il, animé par une rage froide.

— Vous délirez !

— C'est vous l'expert.

— Hors de mon bureau, et tout de suite ! tonna Zellman d'une voix plus sonore, la peau tendue sur ses joues empourprées.

Le vernis de l'homme éduqué laissa transparaître un individu féroce, courroucé.

— C'est après votre fric qu'elle en avait ? À moins qu'elle ait simplement souhaité vous plaquer ?



Grosse claque pour l'ego, ça... (Faisant mine de comprendre, Harrison plissa les paupières.) Oh, j'y suis. Il y a quelqu'un d'autre, hein ? Une petite amie ? Vous ne pouviez pas courir le risque de perdre à la fois votre réputation et votre fortune personnelle...

— Jamais je n'ai trompé ma femme ! C'est Patricia, elle... (Il s'interrompit brusquement puis se rattrapa comme il pouvait.) C'est vrai, elle voulait divorcer. Sans se soucier le moins du monde des conséquences pour Brandt, malgré son jeune âge.

Il ajouta sur un ton glacial :

— C'était elle qui allait voir ailleurs, monsieur Frost. Elle n'a jamais rien voulu savoir des limites qu'impose un mariage, des responsabilités qu'implique l'éducation d'un fils... (Parfaitement immobile, il cristallisait sa rancœur en objet limpide, froid et redoutable.) Patricia était incapable d'imaginer les conséquences d'un divorce. Ses origines plébéiennes refaisaient toujours surface. Elle n'a même pas terminé la fac, cracha-t-il à Harrison après un ricanement mauvais.

— Parce qu'elle a mis votre fils au monde.

Dans les yeux de Zellman étincela une rage qui devait couvrir depuis des années, voire depuis plus d'une décennie.

— Et voilà pourquoi je me retrouve ici, à Halo Valley. Au lieu d'enseigner à Harvard, de diriger des recherches à Yale ou ailleurs...

— Et donc, vous l'avez tuée ?

— Puisque je vous dis...

Harrison se dressa comme un ressort en repoussant son siège. Il domina le petit psychiatre de toute sa stature.

— Vous vous êtes fait passer pour Turnbull ! Vous m'avez appelé, roulé dans la farine, vous avez fait semblant d'être ce fou furieux afin que j'appelle les flics et qu'on croie tous à votre misérable mise en scène !

— Il suffit ! gronda Zellman qui sortit un Taser du premier tiroir de son bureau.

*Holà.* Harrison se concentra sur l'arme brandie. Non létale, elle pouvait en revanche lui faire perdre connaissance, ce qui permettrait à Zellman de recourir à autre chose pour le tuer... la lame dont il s'était servi pour lacérer femme et enfant, par exemple.

— Vous croyez vraiment vous en tirer avec ça ? demanda Harrison, conscient du fait qu'il ne couperait pas au choc de plusieurs milliers de volts si Zellman décidait d'utiliser l'arme qu'il devait garder en réserve pour les cas extrêmes avec les fous criminels.

— Vous divaguez, monsieur Frost.

Le Taser braqué sur la poitrine du reporter, Zellman avait retrouvé son calme.

— J'imagine que vous savez ce qu'est une neutralisation par choc neuromusculaire ? Ou le seuil de tolérance à la douleur, si vous préférez. Quoi qu'il en soit, cette arme est conçue pour délivrer un voltage considérable : vous serez pris de convulsions et couinerez comme un goret qu'on égorge.

Il gratifia Harrison du sourire le plus glacial que celui-ci ait jamais vu.

— Et vous, vous êtes un enfoiré d'assassin, *monsieur Zellman.*

— *Docteur,* rétorqua l'intéressé d'une voix plus claire que jamais. J'ai mérité mon diplôme et mon titre ; c'est une chose que les gens comme vous ou Patricia ont du mal à saisir.

Dans sa main, l'arme trembla un peu. Dépourvu de dards, le Taser de Zellman n'était pas conçu pour paralyser Harrison à distance ou pour générer le chaos neuromusculaire annoncé ; en revanche, il pouvait délivrer suffisamment d'électricité pour l'envoyer au tapis... à condition de mettre l'arme

en contact avec le corps de Harrison.

Pas question de se laisser avoir.

Pas question non plus de reculer.

— Dites voir, vous avez laissé filer Turnbull exprès ? Simulé votre infirmité ? Permis à ce monstre de semer la mort à seule fin de couvrir un double assassinat ?

— Brandt est vivant ! Il va... il va s'en sortir ! Ses plaies sont superficielles !

Le regard de Zellman se fit plus ténébreux. Harrison comprit qu'il espérait voir le journaliste prendre l'initiative, lui sauter dessus, l'obliger à se défendre. Son maxillaire inférieur tremblait. De rage ou de peur ? Harrison fut bien en peine de trancher.

— Vous auriez pu le tuer, accusa-t-il, prêt à bondir, les yeux rivés sur ceux du psy.

— Jamais de la vie !

— Bien sûr que si. Vous seriez capable de liquider tous ceux qui vous barrent la route. Brandt compris !

— Vous racontez n'importe quoi !

— Combien de fois la police a-t-elle été appelée chez vous pour violences conjugales, hein ? Combien ? L'absence de dépôt de plainte ne signifie rien. Combien ça vous a coûté, pour dissuader Patricia de partir ? Des fleurs, des diamants ? Une BMW blanche, peut-être...

— Il lui en fallait toujours plus ! explosa Zellman, d'une voix rendue tremblante par la fureur. Toujours plus !

Il rajusta sa visée. Menaçant.

— Allez, provoqua-t-il. Attaquez-moi.

— Pour vous fournir une raison d'utiliser ce truc ? rétorqua Harrison, pas fier malgré sa rodomontade.

— Je n'ai pas besoin de raison ! grinça Zellman.

Il plongeait ; les crocs du Taser étincelèrent.

Harrison esquiva.

Zellman rata sa cible. Faillit chuter.

— Pauvre minable prétentieux ! éructa le reporter.

Harrison bondit par-dessus le siège et agrippa le bras de Zellman, l'attira vers le bas. Était-ce le fruit de son imagination, ou percevait-il un bruit de pas ?

— Ici, à l'intérieur ! hurla-t-il en direction de la porte restée ouverte.

Zellman se contorsionna. Écumant de rage, il libéra sa main.

Harrison eut beau se décaler, il sentit le psychiatre lui appuyer le Taser contre le bras.

*Et merde !*

« Bzzzzzzzzttt ! » Une douleur, si cuisante qu'il poussa un cri, fusa dans son avant-bras gauche.

Sentant ses jambes se dérober, il s'effondra contre les sièges et entraîna Zellman dans sa chute. À l'agonie, il roula sur son adversaire plus menu, ce qui lui valut une nouvelle décharge de deux cent mille volts.

— Arrêtez ! Police ! gronda une voix de basse depuis le couloir.

Au plus grand soulagement du reporter, l'adjoint Langdon Stone, pistolet braqué sur le docteur, s'élança dans le bureau.

— Maurice Zellman, vous êtes en état d'arrestation.

— Je n’aime pas ça, déclara gravement Catherine tout en refermant à clé le placard où était remisé le maigre arsenal du chalet.

Elle tendit à Laura le petit revolver, un Smith & Wesson de calibre 38 à canon court qui ne datait pas d’hier.

— Moi non plus, mais je crois qu’il me faut une arme. Une arme sérieuse.

Laura savait à quoi s’en tenir. Le dernier message de Justice, une image atroce de toutes ses sœurs au dernier stade d’une agonie épouvantable, avait achevé de la convaincre.

C’était à elle de l’empêcher de nuire.

Elle était l’élue.

— Je n’ai pas dit à la police que j’avais fait feu avec. Personne ici n’en a parlé, précisa Catherine.

Laura et Catherine sortirent du chalet et restèrent un moment sur le porche du Chant des Sirènes. Une pluie insistante s’abattait sur le toit, un vent violent s’était levé. Derrière elles, la porte était fermée : personne n’avait été autorisé à savoir ce que Laura voulait. Cette dernière remarqua cependant une paire d’yeux qui les épiait à travers les rideaux du salon – Cassandra, selon elle. L’ombre d’une chaise roulante glissa ensuite près de la fenêtre jouxtant la porte principale. Lillibeth patrouillait dans l’espoir de saisir une phrase ou deux.

Plusieurs heures s’étaient écoulées depuis sa dernière entrevue avec Harrison ; un intervalle que Laura avait mis à profit pour échafauder son plan, schématique mais nécessaire, se faire porter pâle à Ocean Park puis charger sa voiture et conduire jusqu’au chalet.

— Tu n’es pas obligée de le faire.

Le visage fermé, Catherine paraissait plus ridée que jamais. Ses cheveux gris se confondaient avec la grisaille ambiante.

— Il faut faire quelque chose, et moi seule suis capable de le contacter.

Laura s’était exprimée sans la moindre inflexion, et la matriarche posa sur elle un regard chargé d’inquiétude.

— Toute cette affaire est un vrai cauchemar...

— Avec un peu de chance, on va bientôt en voir le bout.

Catherine apparut sceptique alors qu’elle sortait une vieille boîte de cartouches d’un repli de sa jupe bouffante.

— Seigneur, viens-nous en aide, murmura-t-elle en étreignant la main de Laura après y avoir déposé les munitions. Sois prudente...

— Promis, dit-elle avec un sourire forcé.

— Si tu n’appelles pas la police...

— Pas question.

Pas question, en effet, d’effaroucher Justice et de réduire ainsi à néant toute chance de confrontation.

— Alors de grâce, prends ce reporter avec toi, Harrison Frost. Il paraît fort et robuste, et Dieu sait combien il tient à toi.

*Oh Catherine, si seulement tu savais.*

Laura hocha la tête, consciente du fait que sa tante ne la lâcherait pas avant qu’elle y consente. La matriarche fronça les sourcils, étonnée par la capitulation rapide de Laura qui la laissa à ses pensées.

— À très bientôt, promit-elle en étreignant celle qui s’était donné tant de mal pour l’élever.

— Prends soin de toi.

Laura s'arracha à Catherine puis s'élança vivement sur l'allée en esquivant les flaques. Earl attendait au portail afin de refermer derrière elle. Elle monta dans sa Subaru surmontée d'une galerie où était arrimé un bateau pneumatique. Achetée plus tôt sur un coup de tête, la frêle embarcation pouvait s'avérer fort utile si elle se tenait à son plan.

Elle savait qu'affronter Justice s'apparentait à une folie, mais elle n'en avait cure. Il fallait que tout cela cesse. Et cela finirait. Ce soir même.

Harrison assista au départ de Zellman sous bonne escorte, les mains menottées dans le dos. Il avait fallu quinze minutes pour lire ses droits au psychiatre et l'extraire de son lieu de travail, mais, désormais, Harrison et l'inspecteur Stone étaient seuls dans le bureau impeccable du praticien.

— Comment vous avez su ? demanda Stone.

— Par le même biais que vous. Les chefs d'accusation pour violence conjugale n'ont pas été retenus, mais plusieurs plaintes avaient bien été déposées. Zellman est à moitié cinglé ; il s'est convaincu tout seul que sa femme voyait quelqu'un d'autre. Sans oublier les blessures au couteau sur Brandt et Patricia Zellman : trop différentes de celles des deux femmes du Chant des Sirènes... En résumé, Turnbull s'attaquait aux nanas de la Colonie pendant que Zellman s'en prenait à sa famille ?

Lang hocha la tête.

— Comme le timing était trop serré, on s'est penchés sur Zellman comme suspect potentiel. Il avait prémédité son coup. J'ai vérifié avec son médecin : il a simulé ses blessures, ou en tout cas les a exagérées. Il a prétendu être réduit au silence puis imité Turnbull quand il vous a téléphoné. On a retrouvé le portable. Dans une poubelle près du *Drift In*, à proximité du lieu du dernier appel à en croire les relevés de son opérateur. Je suis prêt à parier mon insigne que les seules empreintes qui y figurent sont celles du toubib.

— En tout cas, vous avez débarqué au bon moment ! À mon sens, il aurait prétendu que je l'avais agressé et qu'il avait agi en état de légitime défense.

— Comment vous sentez-vous ?

Harrison remua son bras à la fois engourdi et douloureux.

— Électrocuté.

Stone s'autorisa un mince sourire.

— Heureusement que vous n'aviez pas d'arme sur vous. Et pas davantage de dispositif enregistreur : ça aurait pu compromettre notre dossier d'accusation pour le meurtre de sa femme et l'agression sur son fils.

— Heureusement, en effet, convint Harrison sans se trahir. Je n'arrive pas à croire que ce salopard s'en soit pris à son gosse...

— Simple couverture, il n'a jamais eu l'intention de le blesser gravement. Il lui fallait s'assurer que le gamin ne sortirait pas de sa chambre pendant la suite de l'agression. Mais Brandt ne souffre d'aucune coupure profonde. Comme il a été attaqué dans le noir alors qu'il dormait, il n'a pas davantage identifié son père. C'est ce qu'il dit, en tout cas. Le temps qu'il reprenne ses esprits, Zellman avait fait basculer une armoire devant sa porte. Trop affaibli pour dégager la voie, Brandt a dû tomber dans les pommes peu de temps après. On travaille encore sur cet aspect-là, dit Stone avant d'exhaler un profond soupir. En tout cas, Zellman a dû passer un sale quart d'heure dans sa maison, quand tout laissait à penser que Brandt était plus sévèrement touché que prévu...

— J'espère bien, déclara froidement Harrison.

Ils étaient engagés sur la passerelle. À travers le plancher vitré, le reporter aperçut le parking où stationnaient véhicules d'urgence et de police ; les gyrophares étincelaient dans la nuit tombante. Un agent aidait Zellman à monter à l'arrière d'un véhicule de patrouille.

— Je ne plaisante pas, Frost, insista Stone. Ne faites pas foirer mon dossier d'accusation, d'accord ? Zellman est peut-être aussi barjo qu'on peut l'être, mais il est aussi assez blindé pour se payer un bon avocat. Tout doit être impeccable. Si vous possédez un enregistrement ou des notes, je ne veux pas les voir. Jamais. En échange, quand tout sera bouclé, vous aurez la priorité absolue sur la brigade et sur Zellman. (Il posa un regard de connivence sur Harrison.) Quant à cette conversation, elle n'a pas eu lieu. Passez à nos locaux pour faire une déposition officielle.

Sa tirade achevée, il s'éloigna à pas vifs et appela l'ascenseur.

Harrison attendit de voir apparaître Stone sur le parking ; alors seulement, il mit la main à la poche, en retira son enregistreur miniature, le posa par terre et le bousilla d'un coup de talon.

Cette formalité accomplie, il remisa les morceaux dans sa poche et appuya à son tour sur le bouton d'appel de la cabine.

Il consulta sa montre. Dix-neuf heures. Zellman derrière les barreaux, il pouvait se concentrer sur Turnbull.

Il pensa à Laura, bien sûr, mais n'alla pas sur ce terrain-là. Pas encore.

Une fois dehors, il trotta jusqu'à sa voiture, ralluma son téléphone et parcourut ses SMS avant de s'installer au volant.

Le message qui retint son attention avait été expédié par Buddy quinze minutes plus tôt.

Blonde au bureau avec infos sur mort Manny Rojas à l'Écluse.

Il contempla l'écran, interdit. La blonde anorexique ? C'était une blague, ou quoi ? La « maigrichonne » passée voir Kirsten aux *Sables du Thym* ? Il s'agissait bien d'une seule et même personne ? Qui disait posséder des informations sur... *la mort de Manny* ? Il ressentit ce léger afflux d'adrénaline caractéristique des sujets qui daignent enfin livrer leurs secrets. Et celui-ci, lié au décès de son beau-frère, était bien plus qu'un sujet intéressant. Il changeait tout. Pour Kirsten, pour Didi. Pour lui-même.

Une fois au volant, il appela Buddy qui répondit dès la deuxième sonnerie.

— La nana est toujours dans les murs ?

— Ouais mais il se fait tard, tu sais ça ? Je l'ai convaincue de patienter, mais il y a des gens qui ont une vie, dans cette rédaction... (Court silence.) Cela dit, elle est plutôt canon si on est porté sur le genre top model squelettique...

— Elle est réglo ? Son histoire, je veux dire.

— Je te laisse juge.

— J'y serai dans vingt minutes, conclut Harrison. Dis-lui que je tiens vraiment à la voir.

Il démarra en trombe. Était-ce possible ? Qu'elle débarque comme une fleur après tout ce temps ?

En tout état de cause, il y avait bien eu une blonde filiforme le soir de la tuerie...

Garé sur le parking du journal quinze minutes plus tard, il se rua dans les locaux. Bingo : assise face à Buddy, en jupe courte, bottes et tee-shirt à manches longues, une nana très mince aux cheveux blond platine affichait un ennui profond sur ses traits anguleux. Après quelques pas, il décela l'odeur de fumée de cigarette qui imprégnait la jeune femme.

— Vous êtes Harrison Frost, dit-elle en le voyant arriver.

Pour avoir visionné les enregistrements des caméras de surveillance autour de *L'Écluse*, Harrison sut qu'il s'agissait bien de la blonde qui avait assisté au meurtre de son beau-frère.

— J'ai suivi ce qui vous est arrivé, poursuivit-elle.

— Et vous êtes ?

— Marilla Belgard. J'étais à la boîte, ce soir-là, et je sais qui a tué votre beau-frère.

— Vous êtes disposée à faire une déposition ?

— Bien sûr.

— Pourquoi maintenant ?

Elle grogna.

— C'est important ?

— Oui, ça l'est.

— Mauvaise conscience, j'imagine. J'ai su que vous aviez perdu votre boulot et... (Elle tripota machinalement le crucifix en or qu'elle portait en sautoir.) Là-dessus, j'ai trouvé Jésus et entrepris d'expier mes fautes...

— Je vous écoute, dit Harrison après avoir sorti son calepin.

Après un début hésitant, elle lui confia toute l'histoire, admit connaître Bill Koontz et travailler pour lui en tant qu'organisatrice de soirées. Un soir, elle l'entendit évoquer l'idée de « se débarrasser de Rojas ». Mais ne comprit les intentions de son boss, à savoir liquider physiquement Manny, que le soir de la fusillade. Craignant pour sa vie, elle préféra disparaître après le suicide du tireur ; par la suite, sa foi nouvelle la décida à venir trouver Harrison.

— J'aurais dû le faire plus tôt, s'excusa-t-elle sans cesser de manipuler la croix qui dansait entre ses clavicules saillantes.

— Concentrons-nous sur le temps présent. Je vais contacter l'inspecteur Langdon Stone, du bureau du shérif de Tillamook, c'est un ami. (Assertion peut-être un brin exagérée, mais bon.) Les faits ne concernent pas sa juridiction actuelle, mais il a travaillé pour la police de Portland et saura nous aiguiller.

— Vous... je peux compter sur votre présence ? Je ne suis pas très à l'aise avec les flics...

— C'était pareil pour Jésus, non ?

Marilla eut un regard méfiant pour son vis-à-vis.

— Vous vous moquez de moi, là ?

Harrison haussa les épaules.

— J'appelle Stone et je vous conduis à la brigade.

Elle se détendit un peu.

— D'accord, à condition de pouvoir fumer dans la bagnole. (Nouveau regard, cette fois innocent.) Je ne plaisante pas, les flics me font vraiment flipper.

— Tout va bien se passer, la rassura Harrison.

Son plus gros problème : le temps qui filait inexorablement et son inquiétude grandissante concernant Laura. Il était conscient de s'être laissé emporter. À froid, après s'être fait sermonner par Kirsten, court-circuiter par Zellman et bercer par la confession de Marilla Belgard, il comprit combien elle lui manquait, combien il se rongait les sangs pour elle.

Tout en escortant Marilla jusqu'à l'Impala, il consulta son téléphone, vit qu'il n'avait aucun message de Laura et se figura qu'elle devait encore être fâchée après lui. Il l'avait bien mérité,

supposa-t-il. Une fois Marilla Belgard casée chez Stone, il serait grand temps de retrouver Laura et de faire la paix. Certes, il lui fallait aussi rédiger un papier sur la vérité entourant la mort de Manny et laver son honneur. Mais cette affaire pouvait attendre quelques jours de plus, le temps que Bill Koontz soit écroué.

Justice, en revanche, courait toujours. Et Laura ne serait en sécurité qu'une fois ce maniaque arrêté.

# Chapitre 45

En sortant du bureau du shérif du comté de Tillamook par cette soirée de juin nuageuse, Harrison sentit qu'un chapitre de sa vie était enfin bouclé. Il avait présenté Marilla Belgard à l'inspecteur Stone qui, après avoir écouté son histoire, avait contacté son ancien partenaire du commissariat de Portland. Selon toute vraisemblance, Bill Koontz allait être arrêté et enfin, enfin, l'assassin de Manny allait être traîné en justice.

*Justice.*

Un frisson descendit jusque dans ses reins. Pour blessé qu'il puisse être, ce salopard n'était pas encore mort. Il rôdait toujours dans les parages, animé par sa mission. Et Laura était en première ligne.

Harrison avait appelé Kirsten pour l'informer des faits nouveaux concernant la mort de son mari. Bouleversée, celle-ci avait voulu poser un million de questions, et si le reporter partageait son soulagement, il s'était vu contraint de remettre à plus tard le grand déballage.

— Il faut que je renoue le contact avec Laura, plaida-t-il ; à contrecœur, elle avait consenti à raccrocher.

Il avait laissé Marilla aux bons soins de Stone. L'inspecteur avait promis de la ramener à Seaside et à la voiture qu'elle avait laissée devant les locaux du *Breeze*.

Estimant urgent de ravalier son amour-propre, il actionna le raccourci qui permettait de joindre le portable de Laura, mais l'appel déboucha sur sa boîte vocale.

— Salut, c'est moi. Rappelle. Je t'en prie.

Il se demanda si elle allait le faire. Investi d'un mauvais pressentiment, il roula droit jusqu'à la maison de Laura. Son Outback n'était pas à sa place habituelle et le bungalow plongé dans l'obscurité. Il fit néanmoins halte et entra avec sa clé, puisqu'il en avait gardé une après avoir remis la serrure en place. Bien entendu, elle n'était pas chez elle.

En revanche, elle était passée.

Il reconnut le tee-shirt dans lequel elle avait dormi la nuit précédente, abandonné au pied du lit, son petit sac de voyage à même le sol de la salle de bains, la trace récente de son eau de toilette... Elle comptait donc dormir ici ? Était simplement sortie... manger un morceau ?

En passant le cottage au peigne fin, il prit note des touches personnelles – livres et plantes, mobilier confortable, lampes éclectiques – apportées à ce nid douillet profané par un dément. Elle n'était pas là, bien sûr ; il en était conscient. Il alla néanmoins jusqu'à inspecter le sous-sol en passant par l'escalier extérieur, sans rien trouver hormis de vieux cartons de souvenirs oubliés.

Il tenta de la rappeler, sans succès.

Où était-elle ?

Il dressa l'inventaire de plusieurs possibilités et refermait derrière lui, perplexe quant à la piste à privilégier, quand son cœur bondit en entendant sonner son portable.

*Laura !*

Mais le numéro affiché ne lui était pas familier. Il décrocha.

— Frost.

— Oh, monsieur Frost, dit une femme d'une voix hésitante. Je suis bien aise de vous trouver. Ici



Catherine Rutledge... du Chant des Sirènes.

Le cœur de Harrison cessa presque de battre. Ses doigts se replièrent sur le téléphone.

— Oui ?

— Lorelei m'a fait jurer de garder le secret, mais j'ai pensé que vous deviez être tenu informé...

elle est partie et...

Harrison se prépara au pire.

— Elle est partie trouver Justice. Cela fait une heure environ. Elle a mis le cap sur le phare, convaincue qu'il allait y retourner. J'ai tenté de l'en dissuader, mais elle s'est montrée inflexible. Seigneur, jamais je n'aurais dû la laisser partir, mais il n'y a pas eu moyen de la raisonner. Je... j'ai, heu, songé que quelqu'un devait être mis au courant.

Et là-dessus, elle raccrocha.

En se retirant, la marée basse avait créé des cuvettes entre les rochers et découvert étoiles de mer, bernacles et tapis de moules. Les crabes reculaient vers les flots ; les mouettes piaffaient et décrivaient des cercles au-dessus de la laisse en quête de leur pitance. La pluie s'était calmée pour un temps. Dans le couvert nuageux, une fissure à l'horizon laissait entrevoir les derniers rayons du soleil déclinant. Chargée de son frêle esquif, Laura se dirigeait vers l'îlot rocheux où se dressait le phare. À l'abandon depuis belle lurette, il avait servi de repaire à Justice Turnbull quelques années plus tôt.

Et celui-ci y retournerait ; elle le ressentit aussi sûrement que l'électricité ambiante, annonciatrice d'un orage à venir.

Il lui fallait faire vite, atteindre l'île, cacher le bateau puis patienter. Aussi préparée qu'on pouvait l'être, elle disposait de provisions pour deux ou trois jours mais sut qu'elle n'aurait pas à attendre aussi longtemps. Il allait venir à elle. Sans tarder.

*Allez, dépêche-toi, salopard*, songea-t-elle en pagayant dans l'eau peu profonde, attentive à ne pas chavirer. À cette heure-ci, elle aurait pu gagner l'îlot à pied sec, mais l'embarcation lui serait peut-être utile plus tard. Aussi souqua-t-elle prudemment, l'esprit tourné vers sa mission.

Sourde aux questions lancinantes et à l'effroi qui lui hurlait dans le crâne, elle gagna l'île dont elle suivit le rivage jusqu'au mouillage, une jetée déglinguée qui s'élevait à moins d'un mètre au-dessus des flots. Désert et maussade, le ponton était conchié par les mouettes. Une planche de surf ancienne, ou ce qu'il en restait, s'y était échouée. Après avoir amarré l'esquif à un pilier, elle dit une prière et alluma une lampe torche, ce qui lui permit de suivre le sentier qui sinuait jusqu'à la face abritée de l'îlot rocheux.

Alors qu'elle gravissait la pente, le vent forçait et lui souleva les cheveux, les nuages roulèrent au-dessus. Sans émotion, elle s'interrogea sur ses chances de quitter l'île vivante. Sous une pluie battante, elle eut une pensée pour son bébé perdu, ses sœurs terrées à la Colonie, Harrison... Ses doigts glissèrent dans sa poche et elle empoigna son téléphone, doutant de trouver du réseau sur ce rocher désolé.

Son cœur chavira en pensant à Harrison.

Elle l'avait aimé malgré le peu de temps passé ensemble ; à cet instant, elle douta de jamais le revoir.

Avec soin, elle rangea le portable. Elle y repenserait plus tard. Ou peut-être jamais plus.

Le cœur de James battait la chamade. Tétanisé par la trouille, il se demandait pourquoi diable il s'était laissé baratiner par son petit merdeux de frangin. Contrairement à ce qu'avait affirmé Mikey, ils n'étaient pas seuls sur l'île. Ce minable s'était fourré le doigt dans l'œil.

*Bordel de merde.*

James épia le type. Grand, les cheveux blonds rabattus sur le visage, il était l'image crachée du fou furieux : fermement campé sur ses jambes écartées, bras tendus à l'horizontale, vêtu d'un manteau long qui lui battait les flancs. Tourné vers le foutu océan, il disait des trucs dont la teneur échappait à James, peut-être une de ces litanies dont les tarés ont le secret. Avec au poing, phalanges serrées contre le manche, un putain de couteau géant.

Comme Mikey ne l'avait pas encore vu, James l'agrippa par le bras, posa l'index sur ses lèvres et tendit la main.

D'abord agacé, Mikey fit mine de protester mais referma la bouche sitôt le monstre repéré. Il écarquilla les yeux puis cilla, comme pour tenter de dissiper la vision. James l'attira au sol pour qu'ils puissent se cacher derrière un rocher et une touffe d'herbes hautes, seuls abris disponibles à la base du phare.

Le cinglé se tenait entre leur position et l'unique voie d'accès au vieux ponton où ils avaient laissé un surf qui, selon Mikey, leur permettrait à coup sûr de flotter jusqu'au rivage en cas de besoin.

Une idée à la con, comprit James à cet instant : la marée était en train de tourner, et s'ils comptaient décamper sans tenter le diable dans cette mer glaciale et déchaînée, c'était maintenant ou jamais.

Mais bien entendu, c'était impossible.

Merde alors, qu'est-ce qui lui avait pris d'écouter son petit frère et ses plans à la noix !

Mikey lui toucha l'épaule puis désigna la maison accolée à la base du phare. Le gamin devait estimer qu'ils pouvaient y trouver refuge... Nouvelle folie, songea James, mais les alternatives n'étaient pas légion. Il n'y avait aucun couvert sauf à grimper au sommet de l'éperon qui servait d'assise au phare, et...

Il n'eut pas loisir d'y réfléchir plus avant : Mikey s'élançait déjà. À la faveur d'un coup d'œil au cinglé, James vit qu'il avait le dos tourné et fonça à la suite de son cadet. Vingt mètres, quinze, dix, cinq... oh merde, le barjo pivotait lentement sur lui-même, présentait déjà son profil d'épouvante.

*Bordel de merde !* James franchit les dernières enjambées d'un bond et s'écrasa juste derrière Mikey, lequel se faisait tout petit contre le mur du bâtiment. Désormais, tout ce qui les séparait du tueur se résumait à cette cahute, mais c'était mieux que rien.

Avec mille précautions, James se coula jusqu'à la porte de la maisonnette. Tenta de faire jouer la poignée. Verrouillée.

Il faillit pisser dans son jean.

Et maintenant ?

Un coup d'œil à l'angle du mur vint confirmer ses pires craintes.

Le dingue marchait droit sur la maison.

Est-ce qu'il les avait vus ? *Misère...*

Mikey, le regard grave, pointa un doigt sur le phare lui-même.

James secoua la tête. *Non !*

Alors qu'il se rapprochait de son petit frère, Mikey partit comme une fusée, traça en profitant du couvert de la maisonnette, avala la courte distance puis, sous les yeux d'un James horrifié, poussa la

porte du phare et se glissa à l'intérieur.

Nouveau coup d'œil à l'angle du mur.

*Merde !* Le monstre était à moins de vingt mètres.

Mais, depuis sa position, la base du phare était occultée par la cahute.

James n'avait pas le choix.

Il s'élança aussi vite que possible.

Et pria pour que l'autre taré ne le voie pas.

— Nom de Dieu de bordel !

Moins d'une minute après la fin du coup de fil de Catherine, Harrison s'engouffrait dans sa voiture où flottait encore l'odeur de cigarette laissée par Marilla.

Qu'est-ce qui avait pris à Laura ? Quelle folie de se rendre sur cet îlot !

Une fois sorti de l'allée privée, il roula vers Cap Terreur, un spot où les surfeurs venaient souvent camper et depuis lequel l'accès au phare était le plus direct.

La pluie avait repris, il faisait presque nuit et il faillit louper l'embranchement menant à la plage de Cap Terreur, point le plus proche de l'Œil du serpent. Repérant la pancarte à la dernière seconde, il coupa à travers la circulation, et le camping-car qui le talonnait manqua de le percuter. Le conducteur eut beau se lâcher sur le klaxon, Harrison s'en rendit à peine compte. Il mit les gaz sur le court sentier menant au parking de la plage.

La Subaru de Laura y était garée, en marche avant contre la rambarde.

Son cœur sombra.

Il avait espéré détromper Catherine, mais à présent...

Et une autre voiture était présente : une Dodge Charger rangée dans un angle bizarre, à cheval sur presque trois emplacements aux délimitations à demi effacées.

Le dernier véhicule en date de Justice ?

*Bon Dieu, non !*

Les entrailles du reporter se soulevèrent sous le coup d'une peur nouvelle alors qu'il extrayait son neuf millimètres de la boîte à gants. Il vérifia le magasin et, satisfait, sortit de l'Impala.

Étaient-ils tous les deux sur cette île maudite, avec son phare décrépi ? Laura avait-elle contacté l'autre fumier, provoqué celui-ci, invité Justice à venir la retrouver pour une partie de cache-cache mortel ? Seigneur... Harrison contempla la ligne d'horizon supposée, cette frontière entre mer et ciel, mais cette limite était désormais invisible, brouillée par les nuages et l'obscurité. Unique bonne nouvelle : la marée était si basse qu'il paraissait envisageable de gagner l'île à pied.

Et après ?

*Que se passera-t-il si, une fois sur place, tu t'y retrouves coincé ?*

Il eut un nouveau regard pour l'auto de Laura, se frotta machinalement le bras à l'endroit où Zellman l'avait blessé.

Et puis merde. Tout en marchant droit sur l'océan, il appela le portable de l'inspecteur Stone et laissa un message sur sa boîte vocale, indiquant sa position et la suite supposée des événements. La gorge sèche, il rempocha son téléphone, étreignit fermement son Glock et entreprit de trotter sur les rochers émergés en direction de l'îlot dont ce salopard de Justice Maboul avait autrefois fait sa tanière.

Au détour du dernier lacet de son ascension, Laura sentit l'orage tourner et la malveillance couvrir.

Justice devait se trouver dans les parages. Elle le sentit également. Les doigts crispés sur la crosse du 38, elle plissa les paupières face à l'averse. La pluie tombait dru, désormais ; ses gouttes froides lui ruisselaient sur le visage.

Au débouché du sentier, le phare lui apparut plein champ, tour étroite qui semblait résolue à crever les cieux anthracite. Dressé sur un épaulement rocheux où poussaient d'épaisses touffes d'herbe haute, le phare dominait un bâtiment trapu et décati érigé à sa base.

*De quelles horreurs as-tu été témoin ?*

Justice avait-il conduit des gens jusqu'ici ?

Ou s'était-il terré dans une solitude totale, pour voir sa psyché se désintégrer au fil du temps ?

Peu importait ce qui avait pu se passer sur ce piton ; la seule chose à retenir, c'était la conclusion imminente. La sécurité de son arme déverrouillée, elle courut jusqu'à la maison du gardien, mais celle-ci était fermée à clé. Pas d'accès possible. Lentement, toujours sur ses gardes, elle contourna l'édifice le dos collé aux murs décrépits. Les fenêtres en étaient condamnées, la porte arrière était elle aussi bouclée. Entrée interdite.

Ayant prévu quelques outils, elle pouvait forcer le blocus si nécessaire, mais la priorité consistait à s'assurer qu'elle était seule. À pas menus, elle trottina jusqu'au phare attendant, le monolithe dont Justice, à en croire les journaux, avait fait son foyer. Son havre de paix. Sa base arrière, quel que soit le but annexe recherché.

Le loquet de la porte n'était pas enclenché.

La porte elle-même bâillait légèrement.

Son cœur se figea.

*Il est ici !*

*À l'intérieur !*

*Seigneur...*

La peur lui liquéfia les entrailles.

*Pas si vite ! Ça ne veut rien dire. La porte a pu rester entrouverte depuis Dieu sait combien de temps.* Soudain, elle se demanda si elle n'avait pas commis une erreur fatale, s'il ne valait pas mieux faire demi-tour, appeler les autorités, sauver sa peau...

Au lieu de quoi elle prit une profonde inspiration pour se calmer les nerfs, puis poussa la porte à l'aide du canon court de son revolver.

Dans un grincement, Laura s'avança dans les ténèbres béantes.

*Elle arrive !*

*Je sens son odeur, celle de sa matrice désertée et fétide. Pauvre folle, si aisément attirée dans ma tanière. Je sens un sourire ourler mes lèvres alors que l'écume de l'océan vient me caresser le visage et que le vent joue dans mes cheveux. J'ai perçu sa voix pathétique qui tentait de m'atteindre, de me pousser à gagner mon logis, mais j'étais déjà sur place.*

*Comme toujours, j'ai un coup ou deux d'avance sur elle.*

*J'aspire une longue goulée d'air marin gorgé de sel aux vertus salvatrices, je perçois l'effet guérisseur au plus profond de mes poumons. Mon regard se pose sur Cap Terreur, cette langue de roche incurvée qui s'avance dans le Pacifique, piège mortel pour les navigateurs téméraires à la marée montante.*

*Ce soir, aucune lueur ne brille sur le cap ; la mince bande de terre ne dégage aucun signe de présence humaine. Nulle trace du mal qui rôde en haut des falaises, derrière l'épais couvert végétal. Il en sera ainsi quand j'en aurai terminé.*

*Je sens mes forces me revenir.*

*Plus tôt dans la journée, j'étais faible, convalescent. J'ai baissé ma garde face aux gueuses. Je me suis montré imprudent.*

*Mais à présent...*

*J'ai retrouvé ma plénitude.*

*Il me tarde.*

*De retrouver Lorelei.*

*Prépare-toi, catin.*

# Chapitre 46

À pas silencieux, Laura montait, une main sur la rambarde rouillée et arrondie, l'autre refermée sur la crosse du revolver. L'escalier vétuste grinçait sous son poids, ses doigts faisaient voler d'épaisses écailles de peinture. Justice l'entendait-il malgré le fracas des vagues ? Sans certitude, elle continua à gravir les marches branlantes, la poitrine martelée par des battements de cœur erratiques.

Elle avait deux options. Le tuer, ou le blesser assez grièvement pour attendre sans risque l'arrivée de la police.

Faute de quoi elle était morte.

Elle le savait.

Lui aussi.

Hop, hop, hop. Ses jambes commençaient à durcir. Au milieu d'une tempête qui forcissait et d'une mer déchaînée, elle longeait la paroi courbe du phare, montant toujours. Son cœur battait fort ; sa peau était couverte d'une fine couche de sueur.

L'attendait-il ?

Tapi dans quelque recoin sombre ?

La gorge serrée par la peur, elle songea qu'il pouvait l'envoyer bouler tête la première dans l'escalier étroit ou, fort comme il l'était, la balancer par-dessus la fragile rambarde pour qu'elle s'écrase sur la dalle de béton, vingt mètres plus bas...

*Vas-y, Laura. Maintenant.*

Les dents serrées, elle poursuivit son ascension.

Épiant les ténèbres, à l'affût du moindre bruit, elle était en proie à une terreur palpable.

Mais continuait quand même.

Des flots noirs, glacés comme ceux de l'Arctique, s'engouffraient dans la petite anse avec le changement de marée ; chaque vague dépassait la précédente. Le vent avait acquis la puissance d'un bélier, il paraissait résolu à repousser l'intrus.

Harrison poursuivait obstinément sa progression, tête basse contre... vents et marée. Il n'avait concédé qu'une halte afin de passer un nouveau coup de fil à Stone. Toujours pas de réponse. L'inspecteur ignorait-il ses appels ? Était-il accaparé par Marilla ? Il laissa un second message, détailla ce qu'il savait et espéra que sa bouteille à la mer parvienne à Stone.

*Il se fait tard. Stone a peut-être fini sa journée...*

Il songea à appeler le 911 puis se ravisa : la situation d'urgence n'était pas avérée. Que se passerait-il si, arrivé sur l'île, il n'y trouvait personne ? Laura pouvait fort bien avoir garé sa voiture ici et... et quoi, au juste ?

Des clous, oui !

Elle était là-bas. En danger.

Il le savait.

Le pressentait.

Le ciel s'était assombri et il lui restait pas mal de terrain à couvrir avant que l'océan afflue. Il reprit donc sa marche en avant, déterminé à ne pas tomber, à garder son corps au sec et son flingue

prêt à faire feu.

Son estomac se contractait au fil des rochers glissants. Comme s'il resserrait d'un cran une ceinture déjà trop juste. À en avoir le souffle coupé. Ce qui lui rappela qu'il n'était qu'un humble être humain.

Mais toujours, il avançait.

Passant d'un rocher plat à l'autre.

En direction du phare.

Il s'efforçait de rester concentré quand, alors que chaque foulée traîtresse achevait de lui comprimer les boyaux, il eut une pensée pour ce que Laura pouvait vivre.

*N'y pense surtout pas.*

*Concentre-toi.*

À la faveur d'un nouveau bond, il faillit mésestimer la distance, sentit son pied dérapier et se rattrapa in extremis.

*Tu peux le faire.* Il y était presque, plus que cinq ou six sauts de puce.

Mais la marée montait, le sommet des rochers disparaissait sous les gerbes d'écume à chaque vague. Il lui fallait consacrer toute son énergie à la traversée du bras de mer. Calquer ses foulées sur le ressac. Choisir les rochers les plus émergés, ignorer ceux qui commençaient à être sérieusement submergés.

Et dans l'intervalle, le temps filait. Les minutes succédaient aux minutes. La nuit tombait.

Il songea à la voiture de Laura et à l'autre... l'inconnue.

*Ne va pas sur ce terrain-là. Ne panique pas. Concentre-toi, merde !*

L'averse redoublait, les bourrasques furieuses étouffaient jusqu'au fracas de vagues. Pourtant, l'océan menaçait, avançait inexorablement, engloutissait la langue rocheuse, refermait le piège sur tous les occupants de l'îlot...

Son portable trépigna.

Stone ! Dieu merci.

Il tenta d'extraire le téléphone de sa poche.

Et son pied droit glissa.

Il voulut se rétablir, ne trouva aucun appui, chancela dangereusement.

Un rouleau s'abattit. L'eau froide fusa à hauteur de cheville. Déjà compromis, son équilibre céda tout à fait.

Non !

Glissant toujours, il chuta lourdement en venant frotter le rocher, tout son corps offert à la morsure de l'eau glacée.

Sentant le pistolet lui échapper, il paniqua, voulut raffermir sa prise, perdit contact avec l'arme qui sombra dans l'eau noire. Non ! Il ne pouvait pas se permettre de perdre son unique moyen de défense ! Merde ! Touchant le fond, il prit conscience qu'il se trouvait dans un mètre quatre-vingts d'eau, au niveau de l'à-pic qui bordait Whittier Island. Il avait tout juste pied.

Pour l'instant.

Avec la marée montante, le niveau allait s'élever rapidement.

Il plongea. Environné d'eau froide, il se trouva pris dans un violent remous qui l'envoya bouler contre la paroi rocheuse. Il palpa le fond. Rien ! Les poumons en feu, il se redressa, reprit son souffle.

Il lui fallait renoncer. Oublier le pistolet. Il perdait un temps précieux et son bras foudroyé l'élançait douloureusement. Mais il avait besoin du flingue, merde ! Après une profonde inspiration, fouetté par les vagues incessantes, il replongea, fit courir ses doigts sur le fond sablonneux, éprouva l'arête des rochers, effleura un poisson qui détala, sentit une algue s'enrouler autour de ses poignets comme le ferait une main de femme.

Ses poumons envoyaient un signal d'alarme. Il lui fallait remonter. Mais il s'obstina, lutta contre l'oppression grandissante.

Ses doigts effleurèrent un objet métallique.

Après l'avoir étreint, il le remonta avec lui, creva la surface et reprit son souffle sur la pointe des pieds. Probablement hors d'usage, le Glock était dans son poing crispé.

*Du nerf, Frost. Le temps presse.*

Il s'obligea à avancer vers le ponton. Gorgées d'eau glacée, ses fringues étaient un terrible poids mort, et jamais son épiderme n'avait connu pareille hypothermie. Il avait l'impression de peiner dans une boue épaisse ; les flots s'acharnaient sur lui, poussaient contre son corps transi et meurtri. Il n'y avait pas d'échelle mais un bateau pneumatique amarré au ponton. Il eut alors la certitude qu'il n'était pas seul sur l'île.

Laura se cachait-elle quelque part ? Justice l'avait-il trouvée ? Incapable de se la figurer morte, il refusait de se laisser entraîner sur ce terrain-là par ses idées noires. Puisant dans ses dernières forces, handicapé par un bras presque inerte, il se hissa sur les planches pourrissantes alors qu'une violente averse s'abattait sur sa carcasse détremmée.

Mourir de froid lui pendait au nez.

Il s'en fichait pas mal.

À condition de trouver Laura saine et sauve.

Prêt à rentrer chez lui, Stone enfilait son blouson quand il lui prit l'idée de consulter sa boîte vocale. Il écouta les messages de Frost selon lesquels Justice Turnbull serait terré sur l'Œil du serpent, avec une Laura Adderley lancée aux trousses du tueur dans le phare désaffecté.

Pas possible.

Une patrouille avait inspecté le phare. Tâche ardue, au demeurant, tant l'endroit était difficile d'accès par voie de terre.

Cette histoire n'avait ni queue ni tête.

Cela étant, il vérifia la plaque minéralogique de la Dodge communiquée par Harrison et découvrit que le véhicule appartenait à Ron et Francie Ferguson. Qui vivaient dans la vallée, pas sur la côte. Hum. Pas de vol signalé. Sans lien apparent avec l'affaire Turnbull, donc... pour autant... il alla quérir pistolet et holster. En l'espace de quelques jours, Stone avait acquis – à son corps défendant – un certain respect pour le reporter. Frost avait contribué à coincer Zellman et tenu ses promesses question non-publication. En outre, il avait conduit Marilla Belgard à la brigade avant de publier le papier qui allait lui permettre de laver son honneur bafoué : non, il n'avait pas accusé à tort suite au sac de nœuds de *L'Écluse* qui s'était soldé par la mort de son beau-frère.

Oui, bon an mal an, Frost était réglo.

Pas du genre à tirer la sonnette d'alarme sans raison valable.

Alors pourquoi diable il ne décrochait pas son maudit téléphone ?

Stone hésita. Songea à Claire qui l'attendait à la maison avec un dîner tout prêt.



Une fois de plus.

Il avait confié à Savvy Dunbar le soin de reconduire la blonde platine à sa voiture garée à Seaside dans l'intention de rentrer illico...

Bah. Ça ne le tuerait pas d'aller jeter un coup d'œil rapide au cap...

Hors d'haleine au terme de l'ascension du phare, Laura se retrouva dans la petite salle qui abritait l'énorme fanal depuis longtemps éteint. Ses battements de cœur lui résonnaient dans les oreilles, sa peau se hérissa lorsqu'elle sentit – sut – que Justice était présent. Elle se remémora sa rage lors de l'agression, la façon dont son doigt lui avait glissé dans le dos, la fureur qui palpait en lui.

Un fou furieux pur jus.

Elle eut l'impression qu'il l'épiait, sentit que des yeux invisibles suivaient ses moindres gestes. Pouvait-il la voir ? Quand il envoyait ses horribles menaces jusque dans l'esprit de Laura, était-il en mesure de la visualiser ? De la mater tel un voyeur sadique ?

Elle chassa cette image pour mieux étudier la pièce. Fissurés mais intacts, les carreaux étaient si crasseux qu'ils occultaient presque l'océan. La paroi vitrée formait un cercle, et, dans celle-ci, une unique trappe permettait d'accéder à la balustrade métallique. Hors service depuis longtemps, le fanal lui-même occupait le centre de la pièce ronde, défunte relique d'une époque révolue.

Une époque que Catherine, avec ses robes longues et son aversion pour les avatars du monde moderne, s'efforçait vainement de recréer.

Laura se sentit gagnée par la chair de poule en songeant au nombre de fois où Justice avait accompli cette même ascension, où il s'était tenu à cet endroit précis. Elle l'imagina sur la plateforme, bras écartés, visage tourné vers l'ouest, contemplant l'océan.

La peur remonta le long de sa colonne vertébrale, ses doigts glacés se refermèrent sur son âme.

*Pense à autre chose*, se sermonna-t-elle.

À cet instant, elle l'entendit.

Par-delà le fracas des vagues et le hurlement du vent.

Cet horrible sifflement qui était la voix de Justice.

*Petite sssœur...*, lui lança-t-il ; elle faillit en lâcher son arme. Elle fit volte-face, s'attendant à le trouver derrière elle, mais ne vit personne au sommet de l'escalier.

*Petite sssœur !*

Le son qu'elle seule pouvait entendre se réverbéra dans son esprit.

Et il était tout proche.

— Où diable te caches-tu ?

Juste après sa protestation, elle crut percevoir un couinement apeuré. Derrière le fanal ?

Possible...

Soudain, un pas lourd résonna sur la dernière marche.

Relevant la tête, elle vit l'immense silhouette enténébrée s'encadrer dans l'embrasement.

— Seigneur, susurra-t-elle.

Dans sa main, l'arme se mit à trembler. Justice fit un pas en avant, les traits déformés par la haine, les yeux animés d'une fureur froide. Face à son ennemi mortel, Laura vit que Justice, qui barrait l'accès à l'escalier, affichait un rictus goguenard.

— Petite sssotte, grinça-t-il.

Elle braqua son arme sur lui.

— C'est terminé.

Elle l'avait dans sa ligne de mire.

Il contempla le revolver.

— Lorelei...

— Pas un geste, Justice.

— Tu ne peux pas me tuer, Lorelei.

— Qu... que tu dis.

Elle commençait à claquer des dents.

Le rictus du monstre était l'expression même du mal. Ses yeux avaient la froideur de l'âme d'un démon.

Percevant un nouveau gémissement, elle détourna les yeux. Y avait-il réellement quelqu'un d'autre dans la coupole ?

Juste ciel...

Dans cette fraction de seconde, Justice s'élança.

— Petite sssœur...

Elle pressa la gâchette pour l'expédier en enfer.

# Chapitre 47

La respiration heurtée, secoué de frissons, Harrison se hissa sur les genoux. Il n'avait pas le droit de fléchir. Il lui fallait avancer. Gravier ce chemin escarpé qui menait au sommet de ce minuscule bout de terre. Pour ce faire, il dut franchir un grillage symbolique à force d'être affaissé, suite à quoi il poursuivit sa marche forcée, alourdi par un jean qui faisait « flocc flocc » à chaque enjambée.

Arrivé au bout du sentier, il contempla le phare dans la nuit noire. Personne en vue.

Pourtant, elle était ici. C'était obligé.

Et elle avait de la compagnie. L'occupant de la Dodge Charger.

Il reprit sa progression, Glock en main, le souffle court, aux aguets dans les ténèbres, les yeux rivés sur le phare.

« Bam ! »

Un coup de feu claqua sur l'îlot.

— Merde !

Une brève lueur étincela à travers la coupole vitrée.

Puis les ténèbres retombèrent.

Plus sinistres qu'avant.

*Laura !*

Mentalement, Harrison se l'imagina saignant d'une blessure par balle en pleine poitrine, titubant avant de passer par-dessus la rambarde, précipitée dans une chute mortelle, auréolée d'une crinière blonde et d'une gerbe de sang.

Il démarra à fond de train.

Soudain, ce fut l'enfer !

Avec un rugissement, Justice fit la bascule arrière alors qu'une fleur de sang naissait sur l'étoffe de sa chemise visible entre les pans de son manteau.

Terrés jusqu'ici derrière le fanal, deux gamins se mirent à pousser des hauts cris et se dressèrent comme des cabris. Nom d'un chien ! Des ados ? En un lieu pareil, des... *gamins* ?

Laura pointa une nouvelle fois l'arme sur son agresseur mais hésita à tirer, pas avec des enfants dans cette pièce minuscule. La balle risquait de ricocher...

À moins d'approcher suffisamment du monstre pour tirer à bout touchant.

Le temps manquait pour réfléchir. Rétabli au niveau de la porte, il fusilla Laura du regard, brandit son satané couteau et avança.

— Courez ! hurla-t-elle aux garçons.

À reculons, elle tâtonna à la recherche de l'ouverture. Une fois à l'extérieur, elle viderait tout le barillet dans sa chair fétide.

Justice, ébahi, contempla les gamins. Elle visa.

— Fous-leur la paix, salopard !

Il la dévisagea depuis le seuil, et la rage aveugle qu'elle avait déjà vue inonda ses iris.

— Petite sssœur ! Catin lubrique !

Il fit un pas en avant et elle un en arrière, tenant le 38 aussi fermement que possible.

— Courez !!! répéta-t-elle alors que Justice levait son arme et avançait toujours.

Les garçons étaient agglutinés le plus loin possible, derrière le fanal.

Les doigts de Laura trouvèrent le loquet rouillé. *Allez, ouvre... je t'en prie...*

Elle tenta de l'actionner.

Rien !

Elle était piégée ! L'unique issue se trouvait derrière Justice, par l'escalier qu'elle avait emprunté en montant. Sauf s'il existait une échelle extérieure... *Allez, allez !* Les doigts crispés sur le loquet, elle insista plus fort. Quelque chose grinça, commença à céder, mais, à cet instant, Justice s'élança, couteau brandi.

La lame tournoya de haut en bas.

Elle fit un bond de côté. En porte-à-faux, Justice s'écroula contre le fanal.

Pris de hurlements, les garçons s'élançèrent dans son dos, se ruèrent dans la cage d'escalier et dévalèrent les marches quatre à quatre. L'écho de leurs voix et le martèlement de leurs pas sur la structure métallique fatiguée montèrent jusqu'à la coupole.

Nouvel assaut de Justice. Elle colla le flingue contre son ventre, mais il réussit à lui tordre le bras avant qu'elle appuie sur la gâchette. Le coup partit, la balle ricocha au petit bonheur dans l'espace exigü et finit sa course dans le fanal avec un fracas assourdissant.

Les éclats de verre volaient. Justice mit tout son poids dans la balance pour coller Laura à la paroi, accentua la torsion du poignet.

La douleur fusa dans son bras.

Le souffle coupé, elle refusa de lâcher prise. Pas question ! Au prix d'un effort malaisé, elle poussa la porte donnant sur l'extérieur.

Dans un grincement de métal torturé, le loquet céda et la trappe s'ouvrit. Pluie et vent s'engouffrèrent aussitôt dans la coupole. Ils basculèrent ensemble sur la plateforme métallique branlante qui ceignait le dôme. Mal arrimée au phare, elle ploya et gémit sous leur poids cumulé. Dos au treillis, Laura était coincée sous le corps de Justice, lourd et puant la sueur rance.

Elle tira un deuxième coup de feu qui partit dans les cieux.

« Crac ! »

Nouvelle douleur au bras, plus fulgurante.

Le revolver commença à glisser sur la plateforme grillagée.

— Non !

Horriée, elle vit le Smith & Wesson basculer dans le vide, disparaître en tournoyant.

Le souffle court, Harrison grimpait les marches.

— Laura ! hurla-t-il.

La tour creuse lui renvoya son cri tandis qu'au-dehors, le vent mugissait toujours.

— Laura ! Tiens bon !

Si ce taré lui avait fait du mal... La rage au ventre, agrippé à la rampe, il entreprit d'avaler l'ascension deux marches à la fois.

Alerté par le tintamarre d'une descente précipitée, il se colla au mur, pistolet brandi.

— Laura !

— Elle est là-haut ! s'exclama une voix juvénile.

Il vit alors débouler deux ados.

— Il la tient ! brailla le cadet, hypnotisé par le canon du Glock que tenait Harrison. Justice Turnbull. Il la tient !

— Fichez le camp ! aboya le reporter.

Ils le croisèrent comme ils purent, mi-courant mi-trébuchant, aspirés par la descente.

Harrison reprit son ascension, galvanisé par l'adrénaline, inondé par la rage.

— Turnbull ! beugla-t-il. Descends, fils de pute ! Viens me chercher !

À cet instant, il entendit Laura pousser un hurlement de terreur pure.

— Meurs, petite sssœur ! siffla Justice en crachant son haleine fétide à la figure de Laura.

Le voyant lever haut son couteau, elle hurla et poussa de toutes ses forces dans l'intention de se dégager.

À sa verticale, la lame eut un reflet maléfique.

La plateforme émit un grincement de métal tordu perceptible malgré les bourrasques.

Voyant le monstre porter un coup latéral pour lui trancher la gorge, elle rua violemment. Malmené par un coup de genou à l'aine, il s'entailla la cuisse.

Pris de convulsions, il beugla tout son soûl. Elle en profita pour effectuer un roulé-boulé et se retrouva dos à la rambarde.

Alors qu'elle bondissait vers la trappe donnant sur la coupole, la plateforme glissa : son ancrage rouillé cédait. Ses mains mouillées lâchèrent prise. La pluie s'acharnait sur elle. Elle commença à glisser sur le treillis penché en direction du point où la plateforme, arrachée au mur, pendait lamentablement vers les rochers en contrebas.

Justice fondit sur elle, voulut l'agripper. Elle décocha une nouvelle ruade, à pleine puissance ! Son pied botté trouva l'entrejambe.

Plié en deux, il poussa un cri perçant. Son couteau lui échappa, rebondit sur le treillis métallique, glissa jusqu'au rebord puis chuta, comme au ralenti, englouti à son tour par les ténèbres.

Les doigts poissés de sang et de pluie, Justice tenta de se rattraper à la balustrade. Son poids l'attirait vers le bas. Retenue par son seul bras valide, Laura s'efforça d'accéder à la trappe restée béante en priant pour que la plateforme tienne bon. Le concert de grincements lui déchirait les tympans. À bout de forces, elle gagnait du terrain centimètre par centimètre. Son bon bras enroulé autour d'un poteau piqué de rouille, poussant avec l'épaule, elle s'aplatit le plus possible contre le treillis.

Dans un vacarme terrifiant de métal tordu, toute la plateforme s'arracha au mur du phare. Une section entière du treillis céda et tomba dans l'océan. Laura ferma les yeux, tint bon et se mit à prier. Elle sentit alors une poigne de fer se resserrer autour de sa cheville.

Justice l'avait saisie. Ainsi lestée, elle fut comme aspirée.

*Non ! Seigneur, aidez-moi.* Elle lutta de son mieux. Sa hanche paraissait prête à céder sous la traction excessive. Le monde se mit à tanguer, les ténèbres menaçaient de l'engloutir, le vent sifflait de lugubre façon.

Sa botte commença à glisser.

Dieu, quel supplice.

Elle lutta pour tenir bon, pour rester consciente, pour résister à ce désir impérieux de lâcher prise.

Serrant les dents pour conjurer la douleur insupportable, elle rua avec son pied resté libre, heurta le monstre au niveau des avant-bras. « Vlan ! »

Il poussa un nouveau hurlement.

Elle voulut récidiver ; il esquiva. Elle rata son coup, faillit s'évanouir mais résista d'extrême justesse.

— Laura !

Un instant, elle crut avoir entendu la voix de Harrison. Seigneur... Son cœur saigna à cette simple évocation. À nouveau, les ténèbres menaçaient, conjurant Lorelei de lâcher prise... de sombrer dans les flots noirs à l'image de son homonyme.

— Laura, accroche-toi !

Sous ses yeux, le monde sembla partir à la dérive. Les nuages roulaient au-dessus d'elle, la mer ondulait sous ses pieds. La noirceur sapait sa lucidité, l'attirait vers l'abîme.

*Accroche-toi, s'encouragea-t-elle, pour l'amour de Dieu... oh, mais quelle agonie. Son corps paraissait sur le point de se disloquer. Bats-toi, Laura. Ne le laisse pas gagner. Pour l'amour de Dieu ! Ne laisse pas Justice triompher !*

— Misérable salopard...

Nouveau coup de pied ! « Vlan ! » Elle toucha le monstre au poignet.

Il hurla, poussa un cri perçant à vous fendre l'âme.

Soudain, la main qui lui étreignait la cheville lâcha prise.

— Petite sssœur ! Noon !

Elle contempla le vide. Fouettant l'air des bras et des jambes, Justice dégringolait dans la nuit, toujours plus bas. À travers la plateforme grillagée, elle le vit disparaître entre les récifs frangés d'écume.

Il projeta une ultime menace mentale. *Tu ne ssseras jamais débarrassssée de moi... Lorelei... Petite sssœ...*

— Laura !

Levant les yeux, elle vit Harrison par la trappe ouverte de la coupole. Debout face au trou noir, le regard rivé sur Laura, il était blême sous l'effet de la terreur.

— Tiens bon ! Tu m'entends ? Accroche-toi !

Il se pencha, une main agrippée au loquet disjoint, l'autre tendue au maximum. Ses doigts ne trouvèrent que du vide.

— Attrape ma main ! ordonna-t-il.

Hélas, il lui était impossible de tendre son bras invalide. Tout l'avant-bras était douloureux et refusait de répondre.

Leurs mains s'effleurèrent.

— Harrison ! s'écria-t-elle, mais il était trop tard.

Dans un ultime grincement qui se réverbéra, la dernière attache céda. Libérée, la plateforme dégringola le long du phare.

Toujours agrippée à la balustrade, Laura tomba elle aussi dans un tournoiement incontrôlable. Ton sur ton, ciel et flots formèrent un tout d'épouvante...

— Lorelei ! hurla Harrison, la voix couverte par les rouleaux.

Au terme d'un mouvement pendulaire, la plateforme, tout à fait libérée, parut flotter avec sa passagère. Le vent sifflait dans le grillage. Sensation d'apesanteur. Laura ferma les yeux, attendit la mort.

D'une violence inouïe, l'impact fit hurler toute sa carcasse. Engloutie par les flots glacés, elle

sombra dans les profondeurs. Ballottée par les paquets de mer, elle s'arracha à la plateforme. Frottant contre la roche, elle leva les yeux vers la surface et aperçut une lueur vive, ronde, au-dessus d'elle.

*Harrison... mon amour... je suis désolée... tellement désolée... j'aurais dû te le dire...*

Les ténèbres revinrent à la charge, séductrices, l'attirant dans l'abysse, lui emplissant peu à peu les poumons d'eau salée.

Elle lâcha prise.

— Non !

Horrifié, il vit Laura tomber, disparaître dans l'océan. Sans hésiter, il prit son élan et sauta du phare. S'il risquait de se fracasser sur un rocher ou de périr en heurtant les flots, il ne prit pas le temps d'y réfléchir à deux fois.

Bras écartés, il fila dans la nuit, droit sur une mer qui lui était invisible. Au dernier moment, il se tendit comme une flèche et percuta le mur liquide talons pointés. Immédiatement, une vague le rabattit vers le rivage.

Ayant refait surface, il nagea sur place, cracha de l'eau salée, perçut une lumière... Posé sur l'océan, un faisceau illuminait le ressac tourbillonnant. Au milieu du pinceau de lumière, il la vit. Flasque. Sans vie. Laura.

Il était trop tard.

*Non !*

Il nagea vers elle, déterminé à l'atteindre, luttant contre la force des flots, approchant brasse après brasse, à son tour inondé de lumière. Arrivé à hauteur du corps inerte, il se rendit compte que l'éclairage émanait d'un hélicoptère qui luttait pour rester en vol stationnaire au milieu des bourrasques alors qu'une nacelle était descendue.

— Laura, haleta-t-il, la voix réduite à un murmure au milieu de la tourmente.

Il l'avait perdue. Dieu tout-puissant, il l'avait perdue ! Il repensa à la dureté de sa réaction quand elle lui avait annoncé sa grossesse. Quel imbécile égoïste il avait été...

En l'étreignant, en contemplant la corolle de cheveux qui ondulaient au gré des vagues autour d'un visage blafard, il eut l'impression d'avoir l'âme arrachée. Elle avait le regard fixe, la peau aussi froide que l'eau de mer, et la pluie qui s'abattait s'apparentait aux larmes des dieux.

— Lorelei... ne meurs pas. Je t'en supplie... ne meurs pas !

Ses paroles s'envolaient, allaient se perdre dans le tumulte des flots.

— Lorelei, je t'aime ! Seigneur... tu n'as pas le droit de mourir. Pas le droit. Si tu savais...

Elle s'éveilla dans une chambre particulière d'Ocean Park.

Se souvint d'avoir heurté la surface, d'une lumière vive et de Harrison à la fenêtre béante du phare. Lors des instants suivants de lucidité, elle vit défiler des images qui rappelaient davantage le diaporama que le film animé. Un hélico au-dessus de l'océan, se posant à l'hôpital. Harrison à ses côtés... se pouvait-il qu'elle ait rêvé ?

Elle cilla.

— Je suis dans l'aile nord ? demanda-t-elle en reprenant ses esprits.

L'appui de la fenêtre avait beau être couvert de fleurs, elle était quasiment certaine que celle-ci donnait sur le nord du bâtiment.

— Bien deviné. Chambre 126 côté nord.

Surprise d'entendre la voix de Harrison, elle tourna la tête et le vit assis dans un siège inclinable.

D'aspect tout froissé, le pseudo-couchage donnait l'impression d'avoir servi de lit de camp.

— Enfin lucide, dit-il avec un sourire.

En voulant lever le bras, elle découvrit que celui-ci était immobilisé et perfusé ; dans la foulée, les premières sensations l'amènèrent à la conclusion qu'elle était sous antidouleurs. Elle fit mine de se redresser.

— Tout doux. (Déjà debout, il posa sur elle un regard accablé de remords.) Là... ça doit être ce truc, dit-il en ayant trouvé le bouton commandant la tête de lit.

— Si jamais tu n'y arrives pas, je dois pouvoir t'aider.

— Hé ! Bienvenue chez les vivants !

Vêtue d'une blouse bleue, Carlita Solano déboula au pied du lit.

— Comment te sens-tu ?

— Comme si un train m'était passé dessus, avait fait marche arrière et remis une couche.

Carlita afficha un grand sourire.

— C'est l'idée générale. Mais tu es solide, on dirait bien que tu vas t'en remettre. Laisse-moi relever tes paramètres ; ensuite toi et lui – elle désigna Harrison d'un mouvement de menton –, vous pourrez rattraper le temps perdu.

Carlita dressa alors l'inventaire des bobos de Laura : fracture du poignet, entorse du coude, commotion cérébrale, élongation du fléchisseur de la hanche.

— L'un dans l'autre, tu ne t'en sors pas trop mal, conclut sa collègue.

Elle releva alors température, pouls et pression qu'elle entra dans un ordinateur situé près du lit. Sa tâche terminée, elle précisa qu'elle allait appeler le docteur pour qu'il procède à un examen plus approfondi puis quitta la chambre.

— Bien, dis-moi tout, énonça Laura sitôt la porte refermée sur Carlita. Par quel miracle avons-nous survécu ?

— On a eu du pot.

— Sacrée dégringolade, quand même...

— Là-dessus, on est d'accord.

Elle le regarda dans les yeux.

— Je crois t'avoir vu dans l'eau avec moi... Tu y étais ?

Il hocha la tête.

— Un peu KO, écorché et couvert de bleus, mais sans plus.

— Pas d'hypothermie ?

— Je te l'ai dit, on a eu du pot.

Elle prit une profonde inspiration.

— Et Justice ?

— Mort. Tombé sur les rochers. Même lui n'y a pas survécu : il s'est rompu le cou et une bonne dizaine d'autres choses.

Elle ferma les yeux un instant. N'éprouva aucun remords du fait qu'il ait perdu la vie. Trop de gens avaient été tués, terrorisés ou blessés par sa faute. Harrison l'informa ensuite des crimes commis par Zellman contre sa famille.

— Comment va Conrad ? demanda-t-elle quand il eut terminé.



— Conscient. Sorti depuis hier. Quant à Zellman, il aura le temps de se calmer derrière les barreaux. Son fils a parlé ; a priori, il ne faisait pas assez sombre dans la piaule de Brandt pour l'empêcher de reconnaître son père quand celui-ci l'a agressé. Le gamin est convaincu qu'il était censé mourir ce soir-là. Son père jure le contraire.

— Seigneur...

— Zellman s'est servi de l'évasion de Justice pour passer à l'acte. Il est aussi fondu que ses patients.

Laura digéra la nouvelle.

— Combien de temps suis-je restée dans les vapes ?

— Deux petites journées. À un moment, tu as refait surface pour replonger aussitôt.

— Je suis de retour pour de bon, cette fois.

Il sourit, visiblement soulagé.

— Des nouvelles de la Colonie ? De mes sœurs ?

— Oui, ça...

Il marcha jusqu'à la fenêtre et effleura un pot contenant un petit rosier chargé de boutons de rose-thé jaune vif ; c'était la même variété, aussi démodée que ses résidentes, que celle qui poussait en plein soleil autour du Chant des Sirènes.

— De la part de Catherine et de tes sœurs. (Il lui tendit le bristol, un simple mot de prompt rétablissement signé par les femmes du chalet.) Mon petit doigt me dit que Catherine a changé son fusil d'épaule depuis que Justice a forcé ses défenses, et que certaines des filles ont très envie de prendre l'air.

— Ravinia, devina Laura.

Elle fit courir ses doigts sur le gribouillis hardi de cette dernière, une signature grand format qui jouxtait celle de Lillibeth, plus ronde et plus féminine. Lillibeth rehaussait chaque « i » d'un cœur ; Ravinia, elle, ne prenait même pas la peine d'y coller un point.

— Et celui-ci... (Il désigna un gros bouquet de fleurs tropicales arrangées autour d'un oiseau de paradis.) ... a été envoyé par Becca, Hudson et Rachel.

— Tu as lu mon courrier, gronda-t-elle.

— Je plaide coupable, votre honneur. En outre, Becca a appelé.

Il lui tendit une enveloppe jaune contenant une carte humoristique. L'écriture féminine, celle de Becca, était presque entièrement couverte par une signature au feutre énorme et multicolore.

— Manifestement, Rachel est destinée à devenir auteure : elle est très fière de sa signature !

Laura sourit en repensant à la fille de Becca. Le contraste était flagrant avec la gamine amorphe qu'elle avait vue.

— Comment va-t-elle ?

— Mieux, je pense. Becca m'a paru optimiste. Même si elle se fait encore du souci.

— C'est le don qui l'inquiète, estima Laura. Becca a conscience des problèmes à venir.

Grandir en se sachant différente avait été une épreuve pour Laura et ses sœurs. À son tour, Rachel allait avoir ses propres batailles à livrer. Ce qui amena Laura à une autre question.

— Et les gamins qui étaient au phare, l'autre soir ?

— Les fougueux fils Ferguson ! claironna Harrison en hochant la tête. Le plus jeune était fasciné par l'affaire Justice Turnbull. Le petit Mikey éprouvait un attachement malsain pour notre cinglé ; il tenait absolument à visiter l'antre du monstre, peut-être pour épater ses potes... ou une nana, d'après

moi. Il voulait dénicher un souvenir, une preuve qu'il s'était rendu sur place. Mais j'ai l'impression qu'une fois au phare, la réalité a dépassé ses espérances.

— Comment sais-tu tout ça ?

— J'ai écrit un papier sur eux ! Ils ont eu droit à leur quart d'heure de gloire alors que leurs parents comptaient plutôt les priver de bagnole et de portable pendant un mois.

— La peine capitale des ados, fit-elle observer.

— Ouais, enfin, espérons qu'ils y réfléchiront à deux fois avant de se relancer aux troussees d'un tueur psychopathe... (Il lui effleura le dos de la main.) Et de ton côté ? Terminés, les « coups de fil » aux fous dangereux ?

— Espérons-le ! Un tueur en série personnel, ça suffit amplement, tu ne crois pas ?

— Amplement.

Mentalement, elle revit Justice chuter dans l'océan au pied du phare, la terreur dans les yeux du monstre ; puis, sentant la fin venir, l'abandon qui l'avait gagnée. Mais alors, la voix frénétique de Harrison avait retenti et elle avait éprouvé la chaleur de ses bras dans l'eau glacée. C'était lui qui l'avait sortie de là.

— C'est... toi qui m'as sauvé la vie ?

— Le mérite ne me revient pas vraiment.

La voyant hausser les sourcils pour l'encourager à s'expliquer, il poursuivit :

— Ce sont les gardes-côtes qui t'ont sauvée des eaux. Le lieutenant O'Neal. Je l'ai remercié de ta part.

— Je pense que j'irai lui parler de vive voix.

— Ce serait sympa. Dans la foulée, passe voir l'inspecteur Stone : c'est lui qui les a contactés.

— Et lui, qui l'a appelé ? demanda-t-elle en voyant défiler les émotions sur le beau visage du reporter.

— Moi.

— Mais tu étais dans l'eau. (Elle se concentra, se rappela la présence de Harrison à ses côtés, ses paroles, son insistance pour qu'elle tienne bon...) Tu as sauté ! s'écria-t-elle, totalement abasourdie.

En l'absence de réponse, elle ajouta :

— Tu es cinglé, Frost. Et venant de moi, ce n'est pas rien. La dinguerie, ça me connaît.

Il ne put réprimer un petit sourire.

— Quoi ?

— Je crois que je te dois des excuses...

— Pour m'avoir sauvé la vie ?

— Pour m'être emporté à propos de ta grossesse.

— Oh.

Elle soupira, peu disposée à aller sur ce terrain-là tout de suite.

— Je suis dingue de toi, Lorelei. Je venais juste d'en prendre pleinement conscience, et ça m'a fichu la trouille. Mais dans l'eau... j'ai bien cru t'avoir perdue.

Il dut faire jouer son maxillaire et se racler la gorge pour ne pas craquer. Puis il lui effleura la nuque, se pencha sur elle et l'embrassa sur les lèvres.

— Si tu savais à quel point je suis désolé...

— J'aurais dû te le dire... mais je n'ai pas su comment m'y prendre. Enceinte de mon ex-mari, je comptais garder le bébé.

Sa gorge se serra au souvenir de la douleur provoquée par la fausse couche, de la perte du bébé. Mais ce n'était pas tout. Il s'était montré sincère : c'était son tour, à présent.

— La vérité, c'est que j'étais en train de tomber amoureuse de toi. Vite. Fort. J'avais peine à y croire. C'était... difficilement imaginable.

— Je sais.

Elle resta un long moment à le dévisager, lut l'intensité de sa douleur, miroir de ses propres tourments, puis se tendit vers lui pour un nouveau baiser.

— Nous pourrions réessayer...

— Tu crois que c'est possible ?

— Tout l'est quand on le veut vraiment, dit-elle en devinant que ses yeux devenaient brillants.

— Tu le veux à quel point ? demanda-t-il.

— Vraiment. Et toi ?

— Salement, dit-il en se fendant d'un lent sourire.

Elle rit. Puis l'embrassa. À pleine bouche. Exactement comme il l'espérait.

# Épilogue

Quelle pagaille affreuse elle avait provoquée... Catherine voguait vers Echo Island à bord du canot piloté par Earl, la mine sévère. Armée de bonnes intentions, s'efforçant d'épargner peines de cœur, humiliations et douleur à ses protégées, elle n'avait fait qu'empirer les choses. Vivement soulagée par la mort de ce monstre de Justice, Catherine avait un temps relâché la discipline du Chant des Sirènes, mais, quand son manque de vigilance avait fait planer une menace d'anarchie, elle avait aussitôt resserré les boulons. Désormais, même si tout était bouclé et si la routine et les règles avaient repris leurs droits, une fièvre insidieuse s'était emparée des filles. Catherine savait que l'ordre qu'elle avait prêché, qu'elle s'était acharnée à faire régner, était brisé à jamais. Ravinia était déterminée à partir ; les autres suivraient son exemple.

Il fallait s'y attendre, supposa-t-elle. Longtemps coupées du monde, ses protégées avaient brusquement pris conscience de la façon dont leurs sœurs s'étaient intégrées : d'abord Rebecca avec son mari et la petite, puis Lorelei sauvée par ce reporter, Harrison Frost. Les autres sœurs, cloîtrées dans la forteresse du Chant des Sirènes, s'étaient émerveillées pour cette romance épique. Cerise sur le gâteau, Harrison avait risqué sa vie pour Lorelei... un véritable conte de fées contemporain !

Alors qu'Earl guidait l'embarcation vers le petit ponton de l'exil maritime de Marie, son « île d'Elbe », comme celle-ci l'avait un jour baptisé, Catherine s'interrogea sur ce qu'elle allait dire à sa sœur, sur la façon d'expliquer son revirement. Elle n'était pas l'unique responsable, après tout : Marie était leur mère à toutes, même s'il avait existé une longue liste de pères, simples géniteurs que Marie avait utilisés puis répudiés. Catherine était la gardienne, certes, mais elle n'était que leur tante.

Lui fallait-il admettre qu'elle s'était trompée ? Que la place de Marie était peut-être au Chant des Sirènes, qu'elle pourrait... revenir d'entre les morts ? Évidemment, c'était inenvisageable. Il existait des lois pour ce genre de chose... des lois qui devaient châtier le fait de faire passer quelqu'un pour mort, supposa-t-elle.

Il allait falloir trouver autre chose.

Ici, la mer se faisait plus bruyante, le ressac venait s'écraser contre la grève et les récifs. Marie avait régulièrement affirmé qu'elle y puisait du réconfort.

Catherine en doutait.

Mais si elle était heureuse, grand bien lui fasse. Bien sûr, Marie perdait pied avec la réalité depuis toujours... c'était de famille...

— Je ne serai pas longue, indiqua-t-elle à Earl qui coupait le moteur et amarrait le canot. Une demi-heure, peut-être.

L'homme à tout faire du chalet hocha la tête.

— Prenez votre temps. J'ai ma canne à pêche.

Avec son aide, elle se hissa sur le ponton et l'abandonna à sa cantine d'appâts. Après avoir relevé ses jupes de manière que l'ourlet n'aille pas ramasser la crasse et les chiures de mouette sur les planches vermoulues, elle s'engagea sur un sentier sablonneux, gagné par la végétation, qui sinuait sur une trentaine de mètres jusqu'à la retraite de Marie. Cabanon d'un seul tenant avec chambrette séparée, le cottage était encore plus spartiate et coupé du monde que le Chant des Sirènes. Rien d'étonnant à ce que personne ne l'ait jamais découvert... Mais enfin, Catherine savait d'expérience

que le destin réservait son lot d'incongruités... Sans cela, comment expliquer tous les dons reçus par les filles de leur lignée ?

À Deception Bay, une rumeur faisait certes état d'une occupante de l'île, une vieille sorcière qui effarouchait les curieux, mais, à la connaissance de Catherine, personne n'avait fait le lien entre l'ermite et Marie Rutledge-Beeman.

Elle chassa une mouche tout en progressant sous le chaud soleil, sentit une goutte de sueur qui lui agaçait un sourcil. L'été touchait à sa fin, septembre était pour bientôt, et c'était l'une des rares périodes de l'année où l'on pouvait gagner Echo Island sans risquer de se faire dresser sur les récifs alentour.

*Une mouche ? songea-t-elle. Ici ?*

Curieux.

Mais enfin, qu'est-ce qui ne l'était pas ces jours-ci ? Concernant sa sœur, tout était « décalé », « un peu à part », « bizarre » depuis le premier jour. Pour couvrir son exil, la thèse officielle voulait que Marie ait fait une chute mortelle lors d'une de ses promenades solitaires ; selon une autre version un peu plus proche de la réalité, elle aurait succombé à une fausse couche. L'une comme l'autre restaient cependant loin du compte. Quant à la silhouette solitaire que l'on apercevait parfois sur Echo, il s'agissait – d'après une autre rumeur que Catherine avait sciemment fait courir – de la veuve éplorée d'un ancien gardien de phare de l'île voisine, l'Œil du serpent, mort de chagrin après le décès de leur seul enfant. En vérité, cela n'intéressait personne. Désormais, chacun était accaparé par sa propre existence. Entre repli sur soi et passion pour les stars de la télé-réalité, la vieille folle d'Echo Island suscitait tout au plus deux ou trois commérages.

Catherine se hâta. Les paupières plissées face au soleil bas, elle remarqua que le jardin de Marie, d'ordinaire impeccable, était mal entretenu. La mauvaise herbe proliférait, le rosier-thé s'étiolait, ses boutons desséchés se mouraient.

— Marie ? héla-t-elle en pressant le pas jusqu'au seuil.

Elle vit alors les cartons de vivres devant l'entrée. L'emballage était cuit par le soleil, les fruits et légumes pourris, la viande avariée dégageait une odeur atroce. Et les mouches pullulaient.

Que diable ?

— Marie ! répéta-t-elle en poussant la porte.

Combien de temps s'était écoulé depuis sa dernière visite ?

L'ouverture de la porte non verrouillée accentua la puanteur, qui frappa Catherine à la manière d'un raz-de-marée fétide. Le bourdonnement des mouches couvrait presque le fracas des vagues ; un vol noir décolla de la chambrette. La matriarche sentit son estomac se révolter alors que ses yeux s'accoutumaient à la pénombre. Elle se dirigea vers le coin lit, de plus en plus inquiète.

Le cœur battant, elle s'obligea à franchir le seuil de la chambrette. Sur le lit gisait un corps.

Ce qui restait de sa sœur se limitait à un peu de chair desséchée et corrompue, à des os dénudés. Le visage de Marie était méconnaissable ; deux cavités noires béaient en lieu et place de ses superbes yeux bleus. Ses longs cheveux formaient des touffes sèches, d'aspect cassant, autour d'un crâne couvert de cuir bruni. Racornies, les lèvres découvraient un rictus tordu, macabre. Des joues ne restaient que des méplats osseux.

— Non... oh, Seigneur...

Catherine sentit son estomac se soulever tandis qu'elle s'efforçait d'intégrer cette image d'épouvante.

Le manche d'un couteau saillait du torse de Marie. Les doigts squelettiques d'une main droite étaient refermés autour, comme si elle avait vainement essayé de l'arracher. Des lambeaux de chair desséchée pendaient des phalanges et du bras.

Un hurlement s'éleva vers les cieux. Un cri dément, de terreur absolue.

Catherine mit un moment à comprendre qu'il était sorti de sa gorge.

— Sainte mère de Dieu ! susurra-t-elle.

Prise d'un haut-le-cœur, elle eut un mouvement de recul.

Mais l'image de Marie restait marquée au fer rouge dans sa mémoire alors qu'elle reculait précipitamment, manquant se prendre les pieds dans sa robe longue. Luttant contre l'envie de vomir, elle fit volte-face et s'élança vers la sortie.

Seigneur Dieu... Qu'était-il arrivé à sa sœur ?

**Lisa Jackson** est l'auteure à succès de plus de soixante-quinze romans. Ses œuvres ont été traduites en une vingtaine de langues et se sont vendues à plus de quinze millions d'exemplaires. Elle vit avec sa famille et son chien dans le Nord-Ouest des États-Unis.

Les romans de **Nancy Bush** sont classés dans la liste des best-sellers du *New York Times*. Elle est notamment l'auteure de la série plébiscitée *Jane Kelly*. Elle vit avec sa famille dans le Nord-Ouest des États-Unis.

Des mêmes auteurs, chez Milady :

*Wicked Game*

*Wicked Lies*

De Nancy Bush, chez Milady :

*En ligne de mire*

*En lignes de sang*

[www.milady.fr](http://www.milady.fr)



Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Wicked Lies*

Copyright © 2011 by Lisa Jackson LLC and Nancy Bush

Tous droits réservés.

Publié avec l'accord de Kensington Publishing Corp.

© Bragelonne 2015, pour la présente traduction

Photographies de couverture : © Stephen Carroll/Arcangel Images : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-1994-8

Bragelonne – Milady  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@milady.fr](mailto:info@milady.fr)  
Site Internet : [www.milady.fr](http://www.milady.fr)

**BRAGELONNE – MILADY,  
C'EST AUSSI LE CLUB!**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne  
60-62, rue d'Hauteville  
75010 Paris**

[info@milady.fr](mailto:info@milady.fr)

Venez aussi visiter nos sites Internet :

[www.bragelonne.fr](http://www.bragelonne.fr)  
[www.milady.fr](http://www.milady.fr)  
[graphics.milady.fr](http://graphics.milady.fr)

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)

- [Chapitre 30](#)
- [Chapitre 31](#)
- [Chapitre 32](#)
- [Chapitre 33](#)
- [Chapitre 34](#)
- [Chapitre 35](#)
- [Chapitre 36](#)
- [Chapitre 37](#)
- [Chapitre 38](#)
- [Chapitre 39](#)
- [Chapitre 40](#)
- [Chapitre 41](#)
- [Chapitre 42](#)
- [Chapitre 43](#)
- [Chapitre 44](#)
- [Chapitre 45](#)
- [Chapitre 46](#)
- [Chapitre 47](#)
- [Épilogue](#)
- [Biographie](#)
- [Des mêmes auteurs](#)
- [Mentions légales](#)
- [Le Club](#)